

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES — IMPRIMERIE Ve E. AUBERT
6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME V

104 — 1892

PREMIER SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1892

1er Moïse 104. 15e ANNÉE. — No 1. 1er Janvier 1892.

UNE ÈRE NOUVELLE (1)

En ouvrant une nouvelle session de notre *Société positiviste*, à Manchester, je rappellerai votre attention sur cette question : Quel est le but que nous visons?

Notre but est simplement ceci :

Nous sommes une corporation de personnes qui, réunies de points de départ très différents, venus d'Eglises variées, éprouvent toutes le même besoin d'un mode de penser défini, d'une doctrine directrice, d'une religion; et tous, nous trouvons que nous ne pouvons plus nous fier aux anciennes doctrines, désormais insuffisantes.

Nous en sommes venus à croire que dans la perpétuelle oscillation des credos, fondés sur des hypothèses (ou plutôt sur des énigmes), on n'obtiendra plus la fixité de la foi, jusqu'à ce qu'on se décide à remplacer la *révélation* ou l'*intuition* par la *démonstration*. Et, quant à la destination pratique, nous pensons qu'il suffit que nous rapportions la vie dans tout son ensemble à la puissance de l'Humanité — une puissance que nous connaissons pour certaine, et que nous comprenons complètement, au lieu de rapporter notre vie à la volonté d'un Créateur, dont la nature et la volonté

(1) Conférence de M. Frédéric Harrison à la *Société positiviste de Manchester*, le 20 Descartes, 101, traduite par Mme de C.

ont été définies de mille façons différentes, sans aucune preuve certaine et suffisante.

Notre résolution de rompre avec les croyances vieillies et de construire du nouveau est sans doute une entreprise difficile et périlleuse. Il existe un puissant préjugé (non dénué de raison) contre ceux qui s'aventurent ouvertement dans une innovation sociale. Et de fait, se jeter dans une innovation qui serait purement et simplement l'invention d'un individu et non le développement d'une chose qui existe déjà, c'est courir à un échec certain. Improviser un nouveau système de croyance ou de conduite, au lieu de suivre la voie qui a été spontanément tracée — c'est faire profession d'absurdité.

Je propose aujourd'hui de nous occuper de ces trois questions :

(*a*) En quelle mesure est-il vrai que nous cherchons sciemment une *Ere nouvelle*?

(*b*) Dans quel sens cette Ere est-elle nouvelle? Jusqu'à quel point est-elle au contraire, en réalité, ancienne?

(*c*) Nous proposons-nous d'introduire un système artificiel et exclusif; ou bien n'essayons-nous pas de préciser et de donner un sens à ce que nous trouvons déjà en nous et autour de nous?

Tout d'abord nous admettons, ou plutôt nous déclarons, que nous cherchons sciemment une Ere nouvelle. En vérité, je ne sais si nous pourrions trouver un signe caractéristique de notre but meilleur que celui-ci : nous nous dirigeons ostensiblement et consciemment vers cette Ere nouvelle, que des centaines et des milliers d'hommes autour de nous souhaitent vaguement et inconsciemment, et sont disposés à accepter. Si la foi en l'Humanité n'était pas la foi réelle de millions d'hommes qui n'en ont pas conscience, ce serait de notre part une

prétention vaine de parler de cette foi comme d'une chose nouvelle. Si la puissance de l'Humanité n'était la force qui meut réellement la vie humaine aujourd'hui, ce serait affectation ou pédanterie à nous de prétendre que nous ayons pu en faire la découverte. Cette puissance existe; elle est là; elle est pratiquement la religion de millions d'êtres humains. Le seul point particulier à notre mouvement est ceci : que nous nous efforçons d'expliquer, de préciser, de rendre conscient aux yeux des hommes ce que déjà ils croient et sentent réellement.

De même, rien n'est plus contraire à nos principes positivistes, rien de plus étranger à aucune parole d'Auguste Comte, que de prétendre que le Positivisme est une merveilleuse découverte du XIX[e] siècle, ou, comme quelques-uns disent ironiquement, une panacée récemment brévetée et mise en circulation par un Français ingénieux.

L'état de pensée que le Positivisme fortifie ou constitue nous détournerait de toute prétention de ce genre comme d'un charlatanisme éhonté. Comte n'a jamais eu la moindre prétention d'inventer une panacée. Il a simplement cherché à montrer, par une vue scientifique d'ensemble sur le cours entier de l'histoire, quelle est la tendance inévitable de l'évolution humaine, et de systématiser, d'illustrer, de résumer, pour en tirer la conséquence pratique, les résultats solides et durables de cette évolution, qui sont trop souvent enfouis et cachés dans le tumulte et le chaos de l'activité moderne quotidienne.

Sur le troisième point, notre mouvement est fort éloigné de vouloir prendre l'œuvre si abstraite de Comte, contenue dans une quinzaine de volumes, pour une nouvelle révélation ou une inspiration littérale semblable à l'autorité biblique. Rien ne saurait être plus contraire au véritable esprit positiviste que d'accepter

quoi que ce soit sur l'autorité d'un homme, sans vérification scientifique. Comme nous ne pouvons prétendre avoir une vérification scientifique pour chaque chose que l'on peut lire dans ces quinze volumes (dont je regarde, quant à moi, une grande partie comme des illustrations d'une théorie), nous avons grand soin de nous borner ici actuellement à ce que nous sentons et pouvons adopter avec conviction, et cela consiste, pour moi, en une suite d'idées générales dirigeantes.

J'ai dit que peut-être le meilleur signe caractéristique de notre mouvement serait ceci : que nous acceptons formellement et consciemment la foi en une *Ere nouvelle*, que tant d'hommes autour de nous acceptent inconsciemment, en fait, sinon en paroles.

Peu de choses ont causé plus d'opposition et soulevé plus de ridicule contre le Positivisme que le fait d'avoir introduit et d'employer un nouveau calendrier, dans lequel les noms et l'arrangement des mois sont changés, et qui prend pour point de départ l'année 1789 ; de telle sorte que nous sommes, en 1889, dans l'année 101 ; nous venons de terminer le premier siècle et nous ouvrons le deuxième. Dans le nouveau calendrier, au lieu de dire que ce jour est le 27 octobre 1789, le dix-neuvième dimanche après la Trinité, les positivistes l'appellent le 20ᵉ jour du mois de Descartes 101, le jour du grand naturaliste *Buffon*. Et demain, lundi, qui dans le calendrier de l'Eglise est le 28 octobre, St. Simon et St. Jude, nous l'appelons le 21 Descartes, le jour du grand philosophe Leibnitz. Nous n'attachons aucune importance superstitieuse ou routinière à ces noms, à la manière de ces excellents quakers, qui se refusent à donner au mois de Mars le nom du dieu païen de la guerre, et l'appellent le *Troisième mois*. Nous ne voyons certes aucun inconvénient, aucune objection à dire : le 27 octobre 1889, pour peu que cela soit nécessaire.

Mais nous pensons que, très prochainement, on cessera de se servir, pour la pratique journalière, des vieux noms païens, des vieux noms chrétiens, et que l'on adoptera des noms qui rappellent des réalités, des personnages vénérables, qui illustrent toute l'évolution de l'Humanité. Que nous rappellent, à nous, ces noms familiers, janvier, février, mars, avril et mai, sinon des divinités et des cérémonies du monde païen? Qu'expriment ces noms septembre, octobre, novembre et décembre? Simplement l'ordre numérique du 7e, 8e, 9e, 10e mois; et ce système de noms est devenu complètement suranné et dénué de sens, puisque nous avons gardé ces dénominations d'ordre numériques après avoir changé cet ordre même; en commençant l'année, non plus en mars, mais en janvier. Nous persistons à nommer nos 9e, 10e, 11e et 12e mois en latin comme les 7e, 8e 9e et 10e mois. Juin, juillet et août portent, au contraire, les noms de grands hommes. Or, le Calendrier positiviste n'a pas d'autre but que d'appliquer à tous les mois les noms de grands hommes.

De même, que peut bien signifier d'intéressant pour ceux qui sont réunis ici, le dix-neuvième dimanche après la Trinité? Quel rapport y a-t-il entre le dimanche de la Trinité et nous? et qui sont et que sont St. Simon et St. Jude? Des catholiques rigoureux et des chrétiens ritualistes peuvent éprouver quelque intérêt pour ces soi-disant « frères de Notre-Seigneur » — dont l'un est l'auteur supposé d'une dénonciation en vingt-cinq versets dans le Nouveau-Testament — mais au sujet desquels les théologiens eux-mêmes ne peuvent rien dire de certain. Nous, quand nous parlons du mois de Descartes, nous rappelons immédiatement à l'esprit le souvenir d'un des plus grands penseurs de l'Humanité, du père de la Philosophie moderne, et, quand nous associons à ce jour même le nom de Buffon, nous rappelons

un des grands fondateurs de la Biologie moderne. De même, demain, avec Leibnitz, nous nous remémorerons un des plus grands penseurs des temps modernes qui, avec Bacon, Hume, Kant et Comte, ont régénéré la Philosophie. Enfin, lorsque nous disons 1889, nous demandons 1889 années depuis quoi? Depuis la naissance du Christ et l'ère chrétienne! A chaque pas, l'ancien calendrier, avec ses noms habituels de jours et de mois, annonce et nous rappelle des souvenirs religieux et des observances absolument morts pour nous, dépourvus de sens et même, lorsque nous y réfléchissons, absolument nuls ou nuisibles à notre égard. En l'année 1889, depuis que le Christ apparut, il existe encore de si effroyables guerres et de si cruelles superstitions, de telles haines entre les races, les nations, les partis, les classes! Le fils de Dieu est-il mort pour faire de l'Angleterre, de Londres, de Manchester, de l'Irlande, de la Russie, de la Turquie, ce qu'elles sont aujourd'hui? Tout ce qui existe de terrible et de funeste dans notre civilisation moderne est-il le résultat de 1889 années de prédication de l'Evangile et du rachat des péchés de l'homme par le sang répandu sur la croix?

On nous dit : « Laissez cela. C'est une pure forme. Assurément les philologues vous expliqueront que *month* (mois) vient de *moon* (lune) et que *week* (semaine) signifie *parcours* ou *succession*; et que *sunday* (dimanche) est le jour où nos ancêtres saxons adoraient le soleil. Mais, au fond, il n'y a pas lieu de faire plus attention à ces étymologies qu'on ne fait attention qu'*octobre* est le dixième mois, que la *Fortnightly Review* (Revue de quinzaine) paraît tous les mois; ou que M. le *Speaker* de la Chambre des communes en est le seul membre qui ne parle jamais. Ce sont là purement des noms, des conventions, des étiquettes. »

Mais cela nous amène précisément à notre point. Le

public est tout disposé à continuer d'employer les noms et les paroles de l'Evangile simplement comme des étiquettes, comme une chose usée, sans utilité réelle, de valeur toute conventionnelle qui n'a aucune signification quelconque; des formes de langage comme lorsqu'on dit « *Adieu* » signifiant « Dieu soit avec vous » on pense : « laissez-moi tranquille, s'il vous plaît. » Nous disons, nous, que ces dehors signifient beaucoup. Cette habitude d'envelopper notre vie dans des formules surannées, d'affecter de croire à une religion que nous avons totalement rejetée de nos âmes, de promener consciemment partout avec nous une mascarade religieuse, cette habitude est pernicieuse; elle sape en nous le fond vrai, l'énergie du caractère.

Le but du Positivisme est de raviver le sentiment de la religion, du sérieux, de la vérité, de la signification sincère donnée à chacun des actes de notre vie journalière, afin de nous inculquer la très grave importance de toutes nos actions et de chaque minute de notre vie. Pour obtenir cela, nous avons besoin de nous appuyer sur des réalités, sur les certitudes de la science, sur l'histoire, sur la connaissance de la nature et de l'homme; nous devons, dans toutes les circonstances de la vie, élever nos regards vers les grands hommes, les grands siècles et, par-dessus tout, sur la grande puissance collective de l'Humanité.

Ce n'est donc nullement par fantaisie ou pédantisme que nous demandons une Ere nouvelle, puisque l'Ere chrétienne n'a plus de signification pour nous, et que nous cherchons cette Ere nouvelle dans l'histoire de l'Humanité. Tout système distinct de civilisation, toute forme de religion a eu son Ere : celle de Rome remonte à la fondation de la cité; celle de la Grèce se rapporte à la fête commune d'Olympie; les Juifs ont l'Exode, et les musulmans la fuite de Mahomet. Si nous nous ral-

lions à un type défini de civilisation, si nous avons ensemble une doctrine en laquelle nous croyons, nous devons la prendre comme marque d'une époque. Et ainsi sans conteste le point de départ de la civilisation moderne, des idées modernes, est la crise de 1789. Cette Révolution fut révolution française seulement par la forme et le nom. Dans son essence, elle fut européenne, elle fut plutôt universelle. L'Angleterre et l'Amérique ont contribué plus que la France à la préparer, et l'Allemagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande ont participé à ses résultats peut-être plus promptement que la France elle-même. L'Angleterre et l'Amérique ont cultivé la semence d'où sortit ce changement profond et elles ont recueilli ses derniers fruits plus abondamment qu'aucune autre nation. A bien des égards, le nom que nous avons donné à cet ample mouvement humain, la *Révolution* est un nom inexact. C'est beaucoup plus véritablement une *Evolution*. Mais une évolution est une action continue, lente, prolongée et, par sa nature même, impropre à fournir un point déterminé, saisissable dans le temps, un *moment* d'importance décisive. C'est d'après cela que l'instinct des hommes s'est attaché à un incident sensationnel de l'Evolution qu'il appelle la Révolution : le moment où la roue de l'Evolution, au lieu de tourner avec lenteur, a précipité son tour soudainement et violemment. Cela a fourni le *point dans le temps*, essentiel à l'idée d'époque.

Le changement dont la Révolution de 1789 est la note dominante caractéristique a été vraiment le plus profond et le plus général qui se soit produit dans tout le cours de l'histoire humaine. Ce changement présenta tous les caractères suivants :

1° Il a embrassé tous les aspects de la nature humaine : l'intelligence, l'activité, la science, la société, la religion, les mœurs;

2° Il s'est étendu moralement à toutes les races, les nations, à tous les continents, et à toutes les classes d'hommes;

3° Il a exercé son influence depuis les points les plus importants jusqu'aux plus infimes de l'existence humaine;

4° Son action a été extraordinairement rapide. Elle a été universelle, planétaire, électrique.

Essayons de grouper très brièvement les aspects que prit cette grande Evolution humaine, et d'indiquer la note dominante dans chacun de ces groupes.

1° Dans la sphère intellectuelle, la dernière moitié du XVIIIe siècle voit les sciences se former en départements bien nettement tranchés, les fondements au moins de chacune solidement assis, ainsi que les éléments et la conception générale d'une science sociale et d'une évolution progressive de l'Humanité. Avant Lavoisier, il n'existait point une science de la chimie. Avant Buffon, Linné, Lamarck, Bichat, point de biologie scientifique. Avant Kant, point de métaphysique scientifique; et avant Adam Smith, point d'économie politique. Avant Montesquieu, Hume, Condorcet, la conception de l'histoire scientifique, de la science sociale n'existait point. Quand la tourmente et le tumulte s'apaisèrent, dans le XIXe siècle, la sphère intellectuelle était tout entière dominée par la science; la preuve scientifique était l'unique et suprême appel; et les fictions théologiques ou ontologiques qui avaient régné depuis le Moyen âge, soutenaient de ci de là une lutte désespérée pour garder un pied sur les points favorables.

2° Dans la sphère politique, le privilège et la naissance qui avaient régné sans conteste pendant au moins mille ans disparaissent de la scène vers la fin du siècle et sont remplacés, en théorie du moins, par les principes de l'utilité sociale, du mérite et de l'élection popu-

laire. Là où, comme en Angleterre, on conserve un monarque et un ordre héréditaire, leurs fonctions sont réduites au cérémonial et bien qu'on leur permette encore de causer des ajournements et des empêchements, on les prive de l'initiative et de l'autorité effective. Mais, dans les monarchies, les empires, les constitutions parlementaires et les républiques, enfin dans toute l'Europe occidentale, prévaut également aujourd'hui la notion que les gouvernements existent pour le bien des gouvernés et uniquement par la volonté des gouvernés.

3° Dans la sphère de la vie pratique, l'industrie est devenue la forme normale de l'activité, et non plus la guerre, l'aventure, l'art. Jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle, l'industrie, la classe industrielle et les mœurs industrielles avaient été tenues pour indignes d'un homme d'honneur et de distinction. Les ouvriers étaient considérés comme une caste inférieure incapable d'occuper les fonctions publiques et de se faire respecter. L'immense masse du peuple était regardée comme les pions dans le jeu, et souffrait encore en partie de l'incapacité politique et de l'abaissement social de l'ordre ancien des esclaves. Au commencement du XIXe siècle, tout cela change. La dignité des travailleurs s'affirme. On reconnaît que l'industrie est l'aboutissant général de l'activité humaine. L'homme individuel obtient le respect qui lui est dû, en tant qu'homme, et non comme personnage officiel. « Avec tout cela, un homme est un homme », dit en son poème, Burns. Cowper, Gray, Crabbe, dans de pures et pathétiques mélodies, ont raconté « les courtes et simples annales du pauvre ». L'industrie avec la classe industrielle devient l'affaire principale du gouvernement, l'étude spéciale des philosophes voués à la science sociale, et le champ favori où s'exerce l'art, soit poésie, soit art plastique.

4° Dans la sphère morale, un renversement soudain

s'est fait, de l'idéal barbare à un idéal humanitaire. Les châtiments cruels, les amusements brutaux, la débauche affichée, l'indifférence égoïste, l'insolente ostentation, sont dénoncés et condamnés, tellement qu'à la fin l'opinion publique les prend en horreur. Assurément le vice n'a pas été tout d'un coup supprimé et la vertu intronisée. Mais le vice doit cacher sa tête dégradée et la vertu devient tout au moins l'idéal accepté. Des actes qui pendant des siècles n'ont point fait scandale paraissent soudain révoltants. Jusqu'au milieu du dernier siècle, d'élégantes parties de plaisir avaient pour but de voir torturer et exécuter des criminels, flageller des femmes dans leur geôle. Un noble ne voyait rien d'inconvenant à flâner par les rues tout couvert de satin, de dentelles, d'or et de joyaux, suivi par une escouade de laquais armés de gourdins, pour écarter la foule. De belles dames ne voyaient non plus rien d'inconvenant à parader avec des suivantes, leurs esclaves, ou de se montrer en public avec des compagnons en état d'ivresse. Il n'existait ni hôpitaux, ni asiles d'aliénés, ni écoles, ni maisons de correction, ni orphelinats bien tenus. Les prisons étaient des repaires de saleté, de maladie, de débauche et de brutalité. Les cours de justice étaient des boucheries. Les divertissements publics étaient des foyers de vice ; et les mœurs des riches et des pauvres nous paraîtraient aujourd'hui également écœurantes. En l'espace de deux ou trois générations, tout au plus, un immense changement s'est effectué. Le monde est devenu *humain*, la parenté qui lie tous les membres de l'Humanité est une idée dominante et le développement général des efforts organisés pour enseigner, soigner, guérir, assister, consoler, réformer, civiliser, s'est produit à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui autour de nous.

Remarquez combien subit, combien significatif, com-

bien universel et pénétrant est ce changement de point de vue moral depuis le milieu du XVIII[e] siècle jusqu'au début du XIX[e]. Pendant mille ans jusqu'en 1789, les « *gentlemen* » avaient porté l'épée. A la fin du siècle l'épée est hors d'usage, excepté pour certaines cérémonies à la mode de jadis. Pendant un millier d'années, il y eut des « serfs »; la servitude rurale sous une forme quelconque était coutumière en Europe. Au commencement du XIX[e] siècle, le servage avait disparu partout à l'ouest de la Russie. La passion des combats de taureaux, des combats de coqs, l'ivresse habituelle, la débauche publique, le jeu, les jurements, le duel ne nuisaient pas au bon renom d'un gentleman. Tous les lundis on voyait pendre au gibet des prisonniers par douzaines. Des hommes très hautement honorés possédaient des esclaves noirs, comme cela se faisait depuis des siècles. Il n'y avait ni éducation publique systématique, ni charité organisée, ni sainteté attachée à la vie humaine; point de respect pour le travail honnête et honorable; point de solidarité avec le pauvre; point d'égalité des droits civils; point d'humanité dans la justice; point de compassion efficace pour la misère humaine; point de miséricorde envers les races inférieures, point de fraternité avec les races de couleur, jaune, rouge ou noire.

Je rappelle ces faits, simplement pour conclure que vers la fin du dernier siècle et comme suite manifeste de la puissante évolution qui se concentre dans la crise de 1789, la conscience de l'*Humanité* s'élève en Europe. Je ne prétends pas que la première moitié du XVIII[e] siècle ait été particulièrement vicieuse, ni qu'il y ait eu une si soudaine transformation du vice en vertu dans la seconde moitié du siècle. Il n'y a eu que trop de crimes, de vices, de grossièreté et de corruption à une période quelconque des cent dernières années. Mais je dis que

dans la grande évolution de la seconde moitié du XVIIIe siècle, il y a eu un caractère spécial, un sentiment de la dignité de l'Humanité, de la Fraternité et de la Personnalité organique de l'Homme, et le sentiment que la véritable affaire des hommes est de concourir à amener le bien-être de l'Humanité.

Cette idée était nouvelle. Elle s'éleva à la dignité d'idée religieuse. Elle illumina la science, la poésie, la politique, les mœurs, l'industrie. L'étude des sciences ne fut plus une simple occupation intellectuelle. Elle devint un éminent devoir social. La science cessa d'être abstraite comme elle l'avait été au temps de Galilée, de Newton, de Leibnitz ou de Descartes. Elle devint pratique. Elle se dévoua aux besoins humains. Elle remplit le monde de découvertes nouvelles, chimiques, physiques, botaniques, physiologiques, mécaniques et géologiques. Elle parcourut le globe et observa l'Humanité de la Chine au Pérou. Elle inventa la machine à vapeur, la machine à filer, le métier à tisser, l'électricité, la chirurgie moderne. Elle a classifié le règne animal, les races humaines, et mis la science en rapport intime avec l'homme. Finalement, elle a institué la science de l'Homme, de la Société, ou Sociologie. Si grandioses et si splendides qu'aient été les triomphes intellectuels au siècle de Bacon, de Descartes, de Kepler, de Galilée et de Newton — des noms qui ne sont point encore surpassés, nous pouvons même dire point égalés — dans le monde moderne, il y a eu, dans les triomphes intellectuels de la génération de 1789, une note plus nettement *humaine*; ils ont plus immédiatement concerné l'Humanité; avec l'aube de la science sociale, s'est levée une grande régénération des coutumes et des tendances. Hume, Turgot, Priestley, Franklin, Adam Smith, Bentham, Diderot et Condorcet furent des hommes d'un type extrêmement différent de Descartes, Galilée, Ke-

pler et Newton. Gœthe, par exemple, a un ton tout autre que celui de Shakespeare, de Spencer ou de Dryden. La direction intellectuelle de Buffon diffère largement de celle d'Harvey. Nous ne saurions imaginer les chants de Burns, nés au milieu des beaux esprits du temps de la reine Anne, ou le magnifique *Chant de l'Esclave noir*, de Cowper, ou l'*Elégie* de Gray, ou le *Vicaire de Wakefield*, écrits sous la restauration de Charles II. John Howard, Robert Raikes, Priestley, Bentham, Romilly, Wesley, auraient été traités en fous fanatiques s'ils avaient travaillé, écrit, parlé et prêché cent ans avant la seconde moitié du xviiie siècle.

La grande différence est celle-ci : la conception de l'Humanité comme une grande puissance, une grande cause, ou un objet de respect; la conception de l'Humanité une, de la sainteté et de la dignité de l'Humanité, du progrès de l'Humanité, sature l'esprit des hommes, dirige leurs efforts et, au sein du chaos, des horreurs, des destructions et de la folie de ces temps, inspire aux bons l'espoir bien défini que l'homme accomplira finalement sa propre régénération. L'Humanité se manifeste sur la terre et se révèle, pour ainsi parler, à l'homme.

L'homme prend conscience de l'Humanité comme puissance dépassant de beaucoup l'individu, de l'Humanité avec son passé d'immense durée, avec un développement et une extension incalculables dans le présent, avec un avenir sans limites appréciables. Ce globe terrestre, demeure de l'Humanité, commence d'être conçu comme un tout, et l'univers, et la création, et le Créateur ne se conçoivent plus que comme les conditions d'existence de l'Humanité, son milieu et son champ d'action, plutôt que comme les maîtres suprêmes de l'existence humaine. Je suis bien loin de dire qu'on a, de toutes parts, répudié l'idée de création, la théologie chrétienne. Elle s'endort, pour ainsi dire, elle s'affaisse,

ou bien se revêt d'une forme humaine. Prenez, par exemple, des hommes typiques et très différents entre eux, tels que Hume, Adam Smith, Bentham, Turgot, Gœthe et Burns ; comme dans tout ce qu'ils ont dit et fait, l'idéal théologique est totalement remplacé, en réalité, par l'idéal humain ! Je citerai, notamment, ce poème célèbre, composé par un chrétien sincère, dans une société essentiellement biblique ; ce poème, qui fait profession de suivre l'inspiration de la Bible, le *Cotter's Saturday Night*, de Burns. La forme en est théologique, biblique. Mais la véritable religion de Robert Burns, celle qui rayonne en chacune des stances de son noble poème, c'est la religion du cœur, la religion de la Famille, de la Patrie — en autres termes, la religion de l'Humanité.

En parlant d'une Ere nouvelle, j'ai très peu parlé de la France et de la date précise de 1789. Je dis, en somme, et je soutiens que l'Ere nouvelle est essentiellement européenne, européenne et américaine, et n'est française spécialement qu'en partie et par circonstance. Tout d'abord l'Angleterre et l'Amérique y ont été intéressées autant que la France, et finalement l'Italie, la Hollande et l'Allemagne en ont recueilli autant que la France. Si nous prenons n'importe quelle date fixe dans une année donnée, nous trouverons toujours le choix arbitraire et même fantaisiste. La naissance du Christ n'est ni une date vraie, ni en soi-même une date importante. Si nous prenons une certaine année comme point de départ, il est judicieux de le chercher au lieu, au pays, où le mouvement que nous voulons commémorer a pris une forme très frappante et soudaine, et de choisir l'événement particulier qui définit nettement la tendance et l'ensemble des résultats. De toute évidence, le mouvement de rénovation de la société qui s'est accompli en France dans la

dernière partie du XVIII[e] siècle est la partie la plus distincte et la plus frappante dans la totalité de cette transformation sociale ; et il en est de même en France ; l'ouverture de l'Assemblée nationale, la chute de la Bastille en 1789, est le premier acte manifeste du grand drame révolutionnaire. Et nous ne devons pas oublier que la France est le pays où, pendant une vingtaine d'années, lors de cette même date, les changements sociaux s'effectuèrent en plus grand nombre, plus rapidement et d'une manière plus définitive. L'extinction du système féodal et de ses charges surannées, la consolidation de l'unité nationale, la substitution d'un gouvernement électif à un despotisme, la fondation de la République, l'abolition de la Monarchie, de l'aristocratie, de l'Eglise et des privilèges, la réforme de la loi et l'égalisation des droits, la suppression du servage et des corvées serviles, l'abolition de l'esclavage des noirs, l'établissement de l'éducation publique, de l'impôt égal, du service militaire égal, de l'autonomie locale et des institutions publiques d'hygiène, de charité, d'éducation et d'assistance, toutes ces réformes auxquelles l'Angleterre s'est appliquée pendant plus de trois siècles et qui y sont encore très imparfaitement organisées : ces réformes furent accomplies en France d'une manière beaucoup plus systématique par la génération qui vit 1789.

Ainsi, nous prenons cette année comme un symbole ; un point fixe arbitraire — en un sens — pour signifier une *Ere*, et cette Ere signifie pour nous la substitution de la connaissance scientifique aux fictions épuisées ; la substitution du bien-être humain sur la terre aux visions de béatitude individuelle dans le ciel ; la substitution de l'Humanité au Créateur supposé, et de la croyance au progrès humain, au lieu des récompenses célestes réservées à l'âme isolément. Mais il n'y a rien

d'arbitraire ou de singulier dans notre désir de reconnaître l'Humanité comme le pouvoir qui règne sur l'homme. Nous reconnaissons simplement ce que les individus les meilleurs et ce que les tendances les plus nobles de notre siècle affirment évidemment. Prouvez-nous que nous lisons mal l'histoire ; que nous nous méprenons sur les tendances de notre siècle ; qu'il y a des manières plus scientifiques d'expliquer le XVIII[e] et le XIX[e] siècle, et de prévoir la direction que suivra le XX[e], et alors vous nous convaincrez. Nous marchons d'accord, nous le croyons profondément, avec le mouvement ascendant de l'Humanité, avec le progrès humain. Montrez-nous, par preuve scientifique, que la marée n'est pas montante, mais descendante ; ou qu'il n'y a point de marée, point d'activité organique dans l'Humanité, ou que son activité est totalement différente de ce que nous représentons, et nous ferons volte-face. Le Positivisme n'est pas indépendant du progrès de la science. Au contraire, il s'y subordonne et il y compte. Auguste Comte n'est pas au-dessus de la philosophie et de la science. Et, si la philosophie et la science remplacent ses théories par d'autres doctrines, d'une certitude prouvée, nous serons les premiers à les adopter. Nous ne croyons pas en Auguste Comte ; nous croyons aux assurances de la philosophie et de la science. Nous n'avons pas l'adoration du Positivisme. Nous rendons un culte — ou en vérité — nous nous soumettons avec révérence à l'Humanité. Quand la science aura établi la position réelle de l'Humanité sur la terre, et indiqué la tendance de sa progression et les conditions de son avancement, nous les adopterons avec joie. En attendant le Positivisme nous enseigne (dans la sphère intellectuelle) à n'accepter aucune vérité dont la démonstration ne nous est point fournie, et (dans la sphère morale) à n'adresser notre culte à aucune puissance que nous ne pouvons

comprendre avec notre cerveau; que nous ne pouvons honorer dans nos cœurs, avec laquelle nous ne pouvons sympathiser, que nous ne pouvons aimer, au sens humain du mot.

Tel est le but essentiel et vital de notre mouvement. Cela dit et admis, nous attendrons les développements ultérieurs.

C'est une erreur complète de nous représenter comme un groupe qui s'efforce de jeter à la tête des Anglais d'aujourd'hui une utopie d'un nouveau modèle, inventée par un Français de la génération précédente. L'idée du Positivisme, c'est-à-dire de la coordination de la Philosophie et de la Science, d'une religion fondée sur la démonstration de l'Humanité, force vivante et objet de vénération, est tout aussi complètement anglaise et américaine qu'elle est française, et elle appartient aux trois ou quatre dernières générations d'hommes éclairés, aussi certainement qu'à notre propre génération. Notre groupe n'est pas organisé depuis un grand nombre d'années; il réunit semaine par semaine, année par année, des membres qui veulent exprimer en commun la foi qui vit en eux. Mais nous n'avons encore, jusqu'à présent, fait aucune tentative pour mettre en pratique les conseils ou les prescriptions que l'on pourrait extraire des écrits d'Auguste Comte, ou pour inaugurer le rituel et l'organisation ecclésiastiques qu'il a étaborés tels qu'ils se présentèrent à son imagination. Sans aucun doute, quelques-uns de nos plus ardents amis nous jugent un peu trop froids précisément à cause de notre abstention. Nous supportons leurs reproches avec un calme parfait. Il nous suffit d'être convaincus que ces choses ne s'improvisent pas d'un trait de plume et ne peuvent guère s'imposer d'une génération à l'autre. Pour avoir une forte vitalité, elles doivent croître et s'adapter aux circonstances et aux temps. L'état de l'Europe en

1889 est très différent de ce qu'il était en 1849, et les conditions sociales de l'Angleterre diffèrent encore plus de celles de la France de 1849. Pendant la transition, nous nous contentons d'adopter les idées centrales de Comte sur l'idéal positif et d'essayer de leur faire porter dans nos actes leur fruit pratique. Ce sera, peut-être, toute la tâche que pourra entreprendre une génération, que de donner la vie et la réalité sous une forme quelconque à la conception dominante d'une Humanité, objet de nos plus profonds respects et de nos espérances suprêmes, et aux autres principaux points du cadre de la philosophie et du système moral positifs.

Les difficultés que nous rencontrons viennent de la force d'inertie qui soutient tout système ancien de croyances, longtemps après qu'elles ont cessé de s'imposer à la conviction des hommes. Des millions et des millions d'individus, dans la plupart des pays de l'Europe, et certainement dans le nôtre, ont complètement cessé d'avoir une foi réelle dans les dogmes orthodoxes qu'ils professent extérieurement, de prendre un intérêt vivace aux formes du culte, aux observances qu'ils continuent de pratiquer mollement, par habitude, paresse ou intérêt personnel. Je ne nie pas du tout l'existence d'un nombre considérable de chrétiens sincères ; j'observe seulement ce fait notoire qu'il existe des masses énormes de chrétiens qui ne sont plus chrétiens que de nom ; sur lesquels l'Evangile n'a point d'influence sérieuse, et qui répètent journellement les paroles de la révélation qui n'est plus pour leur esprit qu'un conte oiseux. Comme l'a dit le grand poète italien : « Ils ne sont ni pour Dieu, ni pour les ennemis de Dieu ». Ils restent neutres, flottant entre deux opinions, extérieurement chrétiens, mais intérieurement sceptiques, *indifférentistes*, agnostiques.

J'incline à penser que, dans cette masse de neutres,

une assez forte proportion est, du fond, avec nous. Je penserais même que ce sont les meilleurs esprits et les meilleurs cœurs parmi ces neutres qui sont avec nous. Ils ne sont pas aussi dépourvus de foi religieuse qu'ils le croient eux-mêmes. Ils ne sont pas les purs sceptiques qu'ils s'imaginent être ; ils ne sont pas sans opinion, ni sentiment sur les choses les plus importantes qui puissent occuper l'intelligence de l'homme et lui inspirer l'enthousiasme. Il se peut qu'ils ne sachent rien des principes précis que nous appelons positivistes. Ils peuvent même ressentir une forte répugnance contre tels de ces principes pour autant qu'ils en ont quelque connaissance. Mais des hommes d'énergie, d'intelligence, de cœur, qui ont une fois abandonné le corps de doctrines fictif et compliqué de la théologie, ne peuvent, d'une manière permanente, demeurer sans une idée définie sur la puissance qui règle la vie de l'individu, sans un objet vers lequel tendent leurs émotions les plus pures, et qui détermine le caractère de leurs actes les plus généreux. Où trouvent-ils cette puissance, lorsque la création ne leur apparaît plus que comme une énigme insoluble, lorsque la volonté de Dieu et le nom de Dieu sont pour eux des mots vides de sens, que le prédicateur revêt de ses propres imaginations, et qui s'emploient chaque jour selon mille significations différentes ?

Ils ne peuvent trouver cette puissance que dans l'ensemble de l'Humanité, dans le développement de l'histoire, dans la marche en avant de la civilisation ; dans l'amour : amour du père et du fils, des époux, du frère et de la sœur ; dans le foyer de famille, dans le devoir envers la patrie, dans la grande cause commune du progrès humain. Il serait assurément paradoxal de soutenir que la religion de l'Humanité n'existait pas avant Auguste Comte, que l'Humanité, en tant qu'objet de la vénération et du culte, a été dé-

couverte et inventée en 1851, quand la *Politique positive* parut. Comte n'a jamais émis une si ridicule prétention, et nous ne le faisons pas davantage en son nom. Tous les grands héros, tous les honnêtes gens des temps anciens et des modernes ont été les serviteurs de l'Humanité, quelle qu'ait été leur croyance ou leur Eglise. L'Humanité a été la religion inconsciente de milliers d'âmes, comme elle l'est aujourd'hui de millions qui ne l'ont jamais conçue sous une forme systématique et qui ne s'en sont pas non plus séparés systématiquement. Jamais les hommes n'ont aussi complètement représenté cette religion que les meilleurs esprits du mouvement révolutionnaire en France, en Angleterre, en Amérique : Turgot, Condorcet, Danton, Hoche, en France ; Bentham, Hume, Priestley, Robert Burns, Shelley, John Howard, Mrs Fry, Wesley, en Angleterre ; les hommes qui ont ouvert et moralisé les prisons, qui ont enseigné les pauvres, affranchi les nègres esclaves, qui ont travaillé pour la liberté, pour le progrès du sentiment d'humanité, des lumières et des mœurs dans tout le monde civilisé. Il est parfaitement vrai que la foi constante et manifeste de ces hommes dans les destinées de notre espèce et dans le devoir imposé à chacun des enfants des hommes de servir l'Humanité, ne s'est pas exaltée jusqu'à la dévotion extatique et passionnée que les prêtres exigent comme preuve du sentiment religieux ; et probablement ces hommes auraient refusé de donner le nom de religion à leur zèle en faveur de notre espèce. Mais c'est là affaire de mots plutôt que dissidence réelle. Notre notion de la religion a été déviée, rendue fantastique et hystérique par la tentative qu'a entreprise la théologie chrétienne d'identifier toute religion avec la religion surnaturelle, transcendantale, extatique. Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, même les Juifs ne comprirent pas de la sorte la religion. Pour eux, la

religion fut une chose pratique, familière, rationnelle, joyeuse, sociale. L'homme religieux ne faisait point d'extravagances, ne recherchait pas l'isolement, ne s'adonnait pas aux terreurs, ne s'appliquait à aucune surexcitation morbide. Tout cela est l'héritage mauvais des moines, des ermites et des prêtres. La religion est la résolution ferme, pratique, facile, sociale et virile d'accomplir son devoir par tous les moyens rationnels et bons. Il n'y a, par nature, aucune surexcitation morbide et hystérique, aucun rêve surnaturaliste dans l'idée de religion; pas plus que ces choses ne se trouvent dans le patriotisme ou l'affection domestique.

Les personnes qui entendent parler pour la première fois d'une religion de l'Humanité sont portées à la comparer avec la religion du Christ et du Créateur omnipotent et omniscient. Naturellement, elles jugent difficile d'accepter la divinité de l'espèce humaine, sa sagesse, sa bonté, sa puissance infinies et de lui appliquer tous les autres attributs d'un créateur. Une telle comparaison n'est ni possible ni raisonnable. Les hommes pleinement convaincus de la réalité absolue du Créateur et de l'autorité d'après laquelle sa volonté s'est révélée à l'homme, ceux là ne se laisseront troubler dans leur foi par aucune de nos paroles. Mais il y a un nombre toujours croissant d'hommes et de femmes qui, pensant par eux-mêmes, n'ont pas gardé ces convictions. Ceux-là peuvent être engagés à réfléchir et à se demander si on ne leur a pas monté la religion sur un ton trop aigu, trop extravagant et mystique; si l'on doit exiger d'eux de croire à de l'omnipotence, de l'omniscience, à une bonté et une majesté infinies; et si une religion virile, saine, rationnelle et pratique ne peut se fonder sur un idéal moins exalté, peut-être, mais plus net et de beaucoup plus rapprochée de nous : si cette religion ne peut consister dans le sentiment, cultivé et développé, du

devoir qui nous lie au grand Être, à l'organisme collectif de l'Humanité, dans le passé, le présent et l'avenir; dans la volonté de lui rendre une part infinitésimale des services qu'elle nous a rendus; de la considérer avec respect comme notre vraie mère sur la terre, de contempler ses progrès futurs, indéfinis vers un état de perfection supérieure, et de trouver ainsi l'équivalent le meilleur aux rêves d'immortalité individuelle. Le devoir envers la famille a été longtemps reconnu comme le plus précieux héritage de l'homme civilisé; le devoir envers la patrie a été longtemps regardé comme le fondement même de la vie des hommes en tant qu'êtres sociaux. Il y a un autre degré de la série qui a été dès longtemps franchi inconsciemment et qu'il nous appartient de franchir consciemment — le sentiment du devoir envers l'Humanité — devoir qui, moins puissant dans son action sur nous que le devoir envers la famille, moins visible et moins frappant que le devoir envers la patrie, l'emporte infiniment par sa grandeur, sa permanence, son caractère social, supérieur à l'idée de famille ou de patrie. Ce devoir, qui ne peut, comme les deux autres, se transformer en un étroit égoïsme, lorsqu'il sera cultivé chaque jour par ceux qui y auront été élevés dès l'enfance et couronné d'auréole par les imaginations enthousiasmées, suffira amplement à rendre l'homme ferme, vrai dans la vie, calme et résigné dans la mort; juste, honnête, tempérant et humain envers tous et dans tous les temps.

Frédéric Harrison.

L'HUMANITÉ

Esquisse historique

(*Suite*) (1).

DEUXIÈME PARTIE

Jeunesse particulière à l'élite humaine.

Chapitre III. — Elaboration grecque.

Pendant que les théocraties sommeillent dans leur ordre immuable, une immense révolution de trente siècles va conduire l'élite humaine de l'enfance à la maturité ; mais d'abord, il lui faut sortir du sein maternel sans cesser de l'honorer. Nous allons changer d'ancêtres : ce n'est plus l'Egypte qui restera le siège de la civilisation, ce ne seront plus les admirables castes sacerdotales de l'Orient, qui désormais guideront nos pas ; nous nous dirigeons vers le couchant sous des cieux nouveaux.

Les plus vastes populations sont ralliées, même au-

(1) Voir *Revue Occidentale* du 1er septembre 1891.

jourd'hui, par l'ordre théocratique : elles convient à leurs mœurs pacifiques tous les peuples de la terre. Il n'en sera plus de même : la cité militaire aura un caractère de nationalité; tout en dehors d'elle sera traité de barbare.

Telles nous trouvons les peuplades de la Grèce. Un climat plus rigoureux a fait prévaloir les guerriers avant que le régime des castes ait été pleinement établi : la caste sacerdotale elle-même n'a pu le constituer, asservie qu'elle a été aussitôt par les militaires.

Cette théocratie avortée s'est unie aux débris du sacerdoce amené par les colons. Ces prêtres isolés habitent les lieux sacrés, rendent des oracles, proscrivent les incestes et protègent le travail en mettant les troupeaux et les récoltes sous la garde des puissances célestes. Mais ils n'ont aucune autorité.

Bien que chaque famille persiste dans l'adoration de ses divinités domestiques, purs fétiches conservés depuis le premier âge de l'Humanité, toutes les peuplades de la Grèce ont le même culte. Il s'adresse surtout à ceux des Immortels qui dirigent les affaires humaines : la naissance et la mort, l'amour et l'hyménée, la guerre et la paix, le commerce et les arts. Quoique conservant le nom d'une simple planète, Jupiter est le père des dieux et des hommes. Tous ces êtres imaginaires, plus puissants que nous, ont notre forme et vivent de notre vie, mais l'horrible mort n'a pas de prise sur eux.

Les rois, descendant directement d'une souche divine, sont les chefs des prêtres dont la subordination est complète. Il n'y a plus d'autre distinction héréditaire que celle qui sépare du soldat la caste royale.

L'existence militaire a substitué la monogamie à la pluralité des femmes; elle ne laisse au guerrier ni le moyen ni le loisir d'avoir un harem et d'y vivre. Mais l'épouse unique qui peut être répudiée vit en dehors de

la société des hommes, tout entière à ses jeunes enfants, car l'adolescent est soustrait à sa mère pour être élevé en commun.

L'esclavage prend un immense développement; c'est toujours le vaincu échappé au massacre, mais devenu pour le vainqueur l'ouvrier de son champ, le gardien de ses troupeaux, le soutien de sa famille durant ses perpétuelles et longues absences.

Le commandement militaire doit être prompt et facile à saisir. Les hiéroglyphes, même syllabiques, dernier progrès des castes sacerdotales dans l'art d'écrire, sont trop longs à déchiffrer. La prodigieuse quantité de formes nécessaire pour fixer les différents sons dus à une seule émission de la voix rend la lecture très pénible : il est également difficile d'apprendre à les tracer. Aussi les Phéniciens, peuple livré au commerce maritime, ont-ils créé l'alphabet. La syllabe est décomposée en voyelles et consonnes; sept lignes représentent les sept voix qui constituent les sonorités élémentaires; trois fois sept autres correspondent aux diverses articulations résultées des combinaisons des deux sortes de lettres; ce sont les caractères phonétiques, forme dernière et définitive de l'écriture humaine. Ils sont en usage dans les cités guerrières de la Grèce. La langue parlée et écrite est la même chez tous ces petits peuples disséminés sur ce coin de continent, rempli de golfes et d'anfractuosités, baigné par une mer semée d'îles, qui semblent former comme un pont entre l'Europe et l'Asie.

La royauté primitive s'évanouit avec la croyance en son origine surnaturelle; les droits de la naissance sont remplacés par l'élection. Tous les citoyens concourent à la nomination des supérieurs.

La richesse est personnelle et héréditaire. Séparée de toute fonction, elle perd le caractère social qu'elle avait dans la théocratie. Alors apparaît au sein de la société

la vermine parasite. Détenteurs par héritage d'une fraction de la fortune commune, ces riches qui n'ont aucun devoir usent sans contrôle et abusent sans scrupule du capital tombé dans leurs mains.

Mais cette dégénérescence de la richesse est rachetée par une utilité nouvelle. Grâce aux loisirs qu'elle procure à ses possesseurs, le talent et le génie peuvent se développer librement. Une nombreuse jeunesse grandit oisive, délivrée par l'aisance des fatigues du travail et des soucis des affaires. C'est elle qui encombre les théâtres et les cirques ; c'est elle qui remplit les écoles des philosophes. Son goût se forme et s'épure ; le culte assidu du beau embellit cette race déjà si belle ; il affine son intelligence qui s'assimile facilement les abstractions de la science et les généralités de la philosophie. C'est ainsi que la fortune acquise a contribué puissamment à l'élaboration grecque.

Entre ces peuplades helléniques les hostilités sont continuelles ; mais aucune ne peut subjuger les autres. Elles ont le même langage, les mêmes usages, les mêmes dieux ; elles se réunissent tous les quatre ans aux jeux Olympiques et souvent encore, pour le même but, dans d'autres localités. Mais leur turbulence est effrenée ; séditieuses et ingrates, ces multitudes ont d'admirables chefs qu'elles ne savent récompenser que par l'ostracisme. C'est la démocratie en pleine anarchie. La culture exclusive de l'intelligence livre ces cités aux rhéteurs ; il suffit de bien parler pour séduire ce public avide de belles paroles. Aussi point de direction politique, point de ligne de conduite, point de but social. Quant aux mœurs, elles sont maintenues par les habitudes transmises de la théocratie. Mais le cœur est délaissé pour l'esprit et la famille n'offre aucune amélioration nouvelle. Pauvre petit peuple sacrifié ! il servira de piédestal aux penseurs chargés de créer le capital mental de

l'avenir; il sera le public attentif, sans lequel l'élaboration intellectuelle n'aurait pu surgir.

Ces guerres sans résultat, ces rivalités sans objet, dégoûtent les natures d'élite qui se recueillent et découvrent dans la méditation un vaste champ de labeur et de gloire. C'est surtout parmi les colons, loin du théâtre des intrigues, qu'elles trouvent le calme indispensable et la sécurité.

Chez les théocrates, l'art est cultivé par la caste sacerdotale, seule préposée à la création et à la conservation des trésors de l'intelligence. Les poètes et les artistes sont anonymes; leur nom n'accompagnera pas la glorification de leurs œuvres durant plus de quarante siècles. L'art est lié au culte; il constitue la seule éducation de la masse populaire. En dehors des chants hébraïques, ni poésie ni musique hiératiques ne sont venues jusqu'à nous; mais que ces précieuses reliques sont sublimes avec leur tristesse grandiose et combien elles aggravent nos regrets! Les ruines des temples, les statues sauvées de la destruction, les bas-reliefs, attestent la puissance des talents d'expression, parmi ces nobles sacerdoces. Dans leurs rangs, toute vocation peut éclore : les uns cultivent l'astronomie et la médecine, les autres consacrent leur génie à chanter ou à peindre les divinités, tous président les cérémonies et dirigent les processions, les danses et les chœurs. Quel prestige religieux et quelle indépendance! L'inspiration seule enfante les œuvres sans les âpres soucis du gain, sans même la préoccupation du succès.

Tel ne fut plus le sort de l'art parmi les peuples de la Grèce; détaché du tronc théocratique, il prit son essor, mais dorénavant en butte à la nécessité, il devint tributaire des grands et des riches. Les pères de la libre poésie eurent des noms glorieux, mais leur existence fut souvent cruelle.

Homère, aveugle et pauvre, récitant de bourg en bourg ses vers immortels, est un spectacle navrant; mais il honore du moins la dignité personnelle, bien compromise chez ses successeurs. Eux travailleront sur commande, tout comme les sculpteurs et les peintres : ils seront guidés par la cupidité et par la vanité.

Le succès d'Homère fut décisif et populaire. Il chantait la guerre de Troie, l'union des rois, des peuplades helléniques, leur action commune pour venger le premier d'entre eux. Il gravissait l'Olympe et dévoilait les passions si humaines des divinités partagées entre les deux camps.

Ou bien c'était Ulysse regagnant sa patrie, après la destruction de Troie, à travers de mémorables aventures et des accidents imprévus. Tous ces héros étaient fils de déesses ou de dieux; les amours des immortels offraient un vaste champ à l'imagination : c'étaient des tableaux pleins de grâce où le poète esquissait souvent le rôle de la femme et de sa future influence sur l'homme.

Après cet incomparable éclat, la poésie tomba en décadence : doux et harmonieux restèrent ses accents, mais le souffle disparut. Aussi les grands esprits se tournèrent vers l'observation des événements et la méditation. Les luttes sans cesse renaissantes, de peuplade à peuplade, étaient sans intérêt pour eux. Quant aux débris des sacerdoces adonnés au culte, ils avaient à peine conservé les connaissances transmises par les antiques théocraties d'où ils émanaient; épars, ils végétaient sans influence et presque délaissés.

D'abord, l'âge avait donné un prestige aux vieillards et de la valeur à leurs conseils; ensuite, la naissance avait conféré la fonction du sacerdoce. Dans le monde grec il n'y avait plus de caste; le mérite prétendit avoir seul le libre examen et le libre enseignement. L'attention générale favorisait cette tentative hardie.

Comme dans toutes les théocraties, le sacerdoce égyp-

tien avait imprimé à la science, dès son berceau, une destination pratique. Il fallait après les inondations du Nil reconstruire les propriétés de chaque caste, de là, le nivellement et l'arpentage ; il fallait comparer les blocs immenses préparés pour les monuments, de là la mesure des volumes ; il fallait régler le temps par les lunaisons, fixer les fêtes d'après les saisons, prévoir les éclipses par les mouvements du soleil et de la lune, de là ces constructions en relief, images de la voûte céleste, sur lesquelles se lisait l'état présent du ciel et d'où pouvait se déduire son état futur d'après la marche régulière des astres.

Après s'être assimilé tout le savoir hiératique, Thalès élabora les relations des angles et des lignes. Grande fut l'admiration des prêtres égyptiens lorsqu'avec son bâton il mesura par la longueur de leur ombre la hauteur des pyramides.

Il remplaça les instruments grossiers, première représentation de la sphère étoilée, par des constructions planes et obtint des données plus précises. Dans ses voyages, il remarqua la convergence des verticales des différents lieux : du nord de l'Asie-Mineure au sud de de l'Egypte l'écart était grand : Thalès sut en déduire la forme sphérique de la terre, vérifiée par le cercle de l'horizon et, sur le rivage, par la vue lointaine d'un bateau en mer dont on n'aperçoit que le sommet de sa mâture.

Ces premières conquêtes de la science, lois immuables des phénomènes célestes, enhardirent les penseurs grecs. Ils comprirent l'incompatibilité de ces mouvements invariables qui permettraient les prévisions astronomiques, avec les volontés capricieuses des dieux. Ils écartèrent même comme contraire à cette invariabilité la toute-puissance virtuelle d'un créateur. Cette réduction du polythéisme à un seul dieu avait été familière aux castes sacerdotales dès la plus lointaine antiquité et transmise

aux Grecs par les mystères, culte secret auquel n'assistaient que les initiés.

Renonçant à faire dépendre l'ordre naturel d'une volonté unique et intelligente, ces premiers philosophes eurent recours aux causes aveugles. C'est l'ensemble des combinaisons des éléments de la matière, eau, air, feu, corpuscules, tourbillons qui servit à expliquer la création de l'univers.

Tels furent les vains systèmes sur la formation du monde et de l'homme justement oubliés aujourd'hui; ils manifestent la force mentale de leurs auteurs et posent nettement la question : concevoir le monde et l'homme soustraits à toute influence surnaturelle quelconque.

Mais ces premiers penseurs venaient, eux aussi, substituer le mérite à la naissance. Ce n'était plus dans le cercle fermé d'une caste que le fils, succédant à son père, devenait prêtre et savant : c'était librement que l'homme d'élite, renonçant aux honneurs et à la fortune, consacrait sa vie à la recherche de la vérité et à l'amélioration de ses semblables.

Le noble Thalès dédaigna la richesse, après avoir montré à ses compatriotes sa rare aptitude à l'acquérir. Ayant prévu par ses judicieuses remarques une abondante récolte d'olives, il accapara le plus grand nombre possible de pressoirs à huile; il les loua fort cher quelques mois après.

Le sage Pythagore offrit à ses disciples le modèle du vrai philosophe, successeur du sacerdoce théocratique discrédité en Grèce ; de nombreuses cités vinrent solliciter de son école des constitutions et des lois; ces législateurs refusèrent absolument toute magistrature et tout pouvoir; leur abnégation égalait leur sagesse.

Ce type anticipé du pouvoir spirituel qui conseille, mais ne commande pas, voua son existence centenaire à l'avènement de la religion universelle; il enseigna une

discipline complète tant pour le corps que pour l'esprit et le cœur; il formula une morale non plus fondée sur les commandements supposés des dieux, mais sur des raisons purement humaines, sur le bien ou le mal, l'avantage ou le désavantage qui résultait de tel ou tel acte pour l'individu et la société.

Quelques années après, Hippocrate consignait toutes les observations de la médecine antique dans un admirable ouvrage qui nous est parvenu des profondeurs du passé. Les prescriptions d'hygiène et les conseils sur l'art de guérir de ce sage recueil servent encore de nos jours à conserver la santé et à combattre la maladie.

En ce temps-là, la théocratie persane avait conquis toute l'Asie Mineure et s'étendait jusqu'au dangereux voisinage des colonies grecques établies sur les côtes dès les temps chantés par Homère. La tendance dissolvante de ces populations fit naître chez les rois de Perse une profonde antipathie. Les castes sacerdotale et militaire ne pouvaient voir sans effroi cette propagande séditieuse; la licence des poètes chantant les dieux comme les hommes et livrant au public les tableaux de leurs amours et de leurs faiblesses; l'audace des peuples remplaçant par l'élection les droits de la naissance et n'obéissant qu'aux supérieurs de leur choix. De tels exemples joints à la turbulence de ces petits peuples devaient ébranler l'obéissance perse. C'est que les rois exigent une servilité aveugle, inutile aux sacerdoces; malgré la consécration qu'ils reçoivent des prêtres, les chefs militaires inspirent plus de crainte que de vénération.

Elle fut donc légitime, l'agression des rois de Perse contre la Grèce, foyer de liberté mentale et politique, dont les colonies bordaient leur vaste empire. Mais son succès eût été fatal au progrès humain. La domination persane eût pu sombrer dès lors et disparaître comme celle des Chaldéens, comme la théocratie égyptienne

elle-même, vénérable aïeule de la civilisation moderne, la marche originale de notre progression n'en eût pas moins suivi sa voie; la jeunesse de l'Humanité eût continué son essor. Mais si la Grèce avait succombé et si les flots innombrables des Perses serviles avaient inondé ce petit pays, c'en était fait de nos destinées intellectuelles; car ce foyer exigu de libres penseurs était sans équivalent sur la terre.

L'incomparable résistance des Grecs a donc sauvé le capital mental de l'Humanité : Miltiade à Marathon, Thémistocle à Salamine ont remporté des victoires à jamais bénies; la gloire de ces admirables chefs pourra seule appeler l'indulgence de la postérité sur les multitudes indignes associées à leur triomphe.

Sans poursuivre leurs succès, les Grecs retournèrent bientôt à leurs luttes stériles et à leurs coupables rivalités. Mais Alexandre, pour suspendre ces animosités mutuelles, entraîna tous les peuples de la Grèce dans une intervention collective : il transporta le théâtre de la guerre au cœur du royaume des Perses.

Son admirable expédition mit l'élaboration grecque à jamais hors de danger : la Grèce put achever paisiblement sa mission, et transmettre à ses futurs vainqueurs tous les trésors intellectuels de ses artistes, de ses penseurs et de ses savants.

Dès la première défaite des Perses, Homère retrouva un regain exceptionnel de popularité. Ces antiques succès des peuplades helléniques contre un peuple de l'Asie rappelaient la récente victoire qui avait sauvé la patrie commune : ces admirables poëmes étaient récités partout.

Puis c'est Eschyle, qui avait combattu en personne à Marathon : il propage sur le théâtre les tableaux patriotiques; son génie donne à la scène une grandeur et un éclat nouveau; la haine de la théocratie, ravivée par

l'attaque des Perses, éclate dans son drame de Prométhée.

C'est Phidias, c'est la pléiade des sculpteurs, des peintres et des architectes qui couvrent de chefs-d'œuvre Athènes et les autres cités de la Grèce ; la perfection idéalisée de la forme humaine a pu être égalée depuis, mais jamais surpassée : les temples sont élégants quoique petits ; la foule, du reste, n'y pénétrait pas, car il n'y avait aucun enseignement public, aucune prédication ; seuls les officiants y accomplissaient les rites sacrés.

La philosophie de Thalès et de Pythagore, basée sur les éléments de la science, se condense dans le vaste cerveau d'Aristote, le précepteur d'Alexandre. La plénitude de son génie embrasse toutes les pensées humaines : coordonnant leur ensemble, il jalonne leur hiérarchie et pose les assises de chaque domaine mental ; après l'astronomie et la physique il aborde l'étude des animaux dans leur structure, des sociétés dans leur organisation, de l'intelligence dans ses opérations, de la morale dans ses préceptes universels.

Ce prodigieux effort sembla épuiser la philosophie et la rendre stérile ; alors tous les esprits vigoureux, reprenant les éléments mathématiques et astronomiques des premiers penseurs, consacrèrent leurs travaux à les compléter. Archimède enrichit la géométrie et émit sur l'équilibre des corps des inductions magistrales sur lesquelles les modernes édifièrent la mécanique ; Apollonius étudia les sections coniques et établit, entre autres, la théorie des ellipses, qui devaient, dix-sept siècles plus tard, remplacer les cercles dans la représentation des mouvements planétaires ; enfin Hipparque, en adaptant le calcul aux mesures célestes au lieu des constructions linéaires de l'école de Thalès, découvrit la précession des équinoxes : il eut en main toutes les preuves qui ré-

vélèrent à Copernic, au seizième siècle, le double mouvement de la terre.

Telle fut dans son ensemble la longue élaboration grecque ; toutes les parties de notre intelligence reçurent un accroissement considérable : préparées par les castes sacerdotales dans les théocraties, nos facultés d'observation et de méditation atteignirent les dernières limites de leur puissance.

Les résultats de ces treize siècles, dus à une centaine de génies, soutenus par un public intelligent et attentif, constituent le principal patrimoine intellectuel de l'Humanité ; ce sont des chefs-d'œuvre dans toutes les branches de l'art : c'est une philosophie qui n'a commencé à être appréciée qu'au moyen âge et qui n'a pu être jugée que de nos jours : c'est enfin une science qui n'a été renouvelée qu'au dix-septième siècle par Descartes, Kepler, Galilée et Newton.

Les philosophes de la Grèce antique nous ont, en outre, légué l'aspiration vers la religion universelle ; ils ont rêvé la communion de tous les hommes, l'union de tous les peuples. Le Fétichisme avait fondé les familles, la théocratie les castes, le polythéisme militaire les cités ; mais il fallait le spectacle d'une foi commune à plusieurs Etats indépendants comme ceux de la Grèce, pour permettre de concevoir un tout formé des membres épars de l'espèce humaine, pour apercevoir l'Humanité dans son unité finale.

Le monothéisme sembla alors comporter cette mission : un seul Dieu prenant la place des différentes divinités des peuples divers parut devoir rallier l'ensemble des vivants. Cet espoir fut démenti par les évènements : car jamais la religion monothéique n'eut une étendue équivalente à celle des grandes théocraties, et, plus tard, elle divisa irrévocablement la race blanche entre l'Evangile et le Coran.

Les penseurs grecs échappèrent tous à cette illusion : pour eux, les opinions démontrables pouvaient seules devenir universelles. C'est pourquoi ils écartèrent la doctrine déiste et tentèrent le ralliement humain avec les éléments scientifiques, quelque infimes qu'ils fussent alors.

Il n'en fut pas de même du public : il crut que la foi en un dieu unique serait la croyance commune et dernière de l'universalité des hommes et que les temps étaient proches pour cettte union religieuse. Double erreur : la foi finale c'est la science et non le monothéisme ; et la foi en un seul dieu ne sera que transitoire : elle surgira alors que le peuple romain aura conquis tous les autres, mais elle ne pourra même pas unir les débris de cet empire jusqu'à son entière destruction.

Cette opinion erronée explique l'attention prêtée en Grèce aux discoureurs et le succès de leurs rêveries spéculatives comme de leurs utopies sociales, quatre siècles avant l'avènement nécessaire du monothéisme.

Ils furent bien mal inspirés les magistrats qui condamnèrent à la mort par la ciguë le plus respectable d'entre eux : sans cet arrêt, il eût paisiblement fini sa vieillesse. Son bon sens et sa probité l'auraient fait absoudre de son aveugle répulsion envers la science, au nom des préoccupations morales.

Quand le glas funèbre tinta en Occident pour le polythéisme, la nouvelle doctrine se trouva élaborée et familière aux intelligences cultivées.

Tel est le service rendu par ces écoles brillantes d'Athènes : telle est l'excuse de leur méprise sur la nature de la religion finale et sur l'heure de l'avènement du monothéisme.

Chapitre IV. — Incorporation romaine.

Les peuplades de la Grèce avaient rempli leur mission : les grands génies, surgis de leur sein, répudiant le joug sacerdotal, s'étaient élancés librement dans la voie de l'art et de la science : ils avaient créé le premier patrimoine de l'émancipation humaine. La population avait su le défendre contre les attaques de la théocratie des Perses et le sauver à jamais.

Cette tâche accomplie, les Grecs usèrent leur énergie dans des luttes fratricides. L'activité intellectuelle s'éteignit dans la médiocrité. Rien au-delà de l'art de bien dire, de versifier, de peindre, de sculpter avec grâce. La Grèce avait répandu en Asie, en Egypte et jusque dans l'Inde, ses chefs-d'œuvre glorieux, mais elle n'avait pas su fonder un empire. Toujours désunie, sans cesse déchirée par les guerres de peuple à peuple, elle avait été la proie des successeurs d'Alexandre ; elle allait devenir celle des Romains.

L'histoire trouve Rome dans la situation des cités grecques aux temps chantés par Homère. Elle est gouvernée par des rois issus des dieux ; deux castes subsistent seules de la décadence théocratique : celle des officiers et celle des soldats. La religion ressemble à celle de la Grèce par les dieux, le culte, la consultation des entrailles des victimes, l'observation du vol et du chant des oiseaux. Enfin même persistance de la population dans l'adoration fétichique des lares, des rochers, des sources, des arbres et des animaux.

Les rois ont un caractère sacerdotal : ils honorent la paix : bientôt renonçant à attaquer les peuples voisins, ils borneraient leur activité à se défendre. Aussi pour la continuité guerrière qui l'enrichit, la caste des officiers

ou patriciens résolut leur expulsion. Elle substitua l'élection à la naissance et confia l'autorité royale à deux de ses membres nommés pour un an.

Et la guerre devint perpétuelle. Les chefs se gorgèrent des dépouilles des vaincus réduits en esclavage. Les soldats ou plébéiens, au contraire, tombèrent dans une profonde misère : car, toujours en campagne, ils négligeaient forcément la culture des terres qu'ils louaient et ployaient sous le faix des dettes. Or, en ce temps-là, le débiteur devenait l'esclave de son créancier. Alors commença une lutte longue et orageuse entre les deux castes, qui se termina, après deux siècles, par l'égalité civile et politique des patriciens et des plébéiens.

Cette suite indéfinie d'expéditions au dehors, de campagnes contre les cités voisines, impose de longues absences au soldat citoyen : c'est sa femme, la matrone romaine, qui commande à sa place : elle élève ses fils et ses filles, dirige les serviteurs dans les soins du ménage et dans la culture des champs. Elle occupe un rang auprès de son époux, maître absolu de ses enfants et de ses esclaves. Le mariage à Rome devient supérieur au mariage grec dans lequel la femme était reléguée dans le gynécée. La condition des esclaves s'adoucit : ils vivent comme des enfants dans la maison.

Alors apparaît le nom de famille, inconnu auparavant. Cimon l'Athénien était fils de Miltiade, Aristote était fils de Nicomaque. A Rome, Publius Cornélius Scipion, le vainqueur d'Annibal, portait le nom de Cornélius, comme son père, ses oncles, ses frères, ses fils et les femmes de la maison s'appelaient Cornélia ; le grand César, Caïus-Julius César, était de l'ancienne et célèbre famille Julia. Ces noms patronymiques illustrés par de glorieux aïeux s'étendaient au moyen de l'adoption : ainsi le quatrième fils de Paul Emile entra dans la famille de Scipion et mérita d'être appelé le second Africain.

Plus tard, l'esclave affranchi prit le nom de son maître. Telles furent ces souches patriciennes de Rome, d'où sortaient les sénateurs, les préteurs et les consuls.

Toutes ces familles étaient unies par un même amour de la cité, et cette cité était Rome! Sa grandeur, son triomphe sur ses ennemis, étaient le but de tous les efforts, l'objet de tous les désirs : son adoration ramenait les hommages du ciel sur la terre : la patrie remplaçait les dieux de la théocratie : le romain lui sacrifiait ses biens et sa vie : il n'existait que pour elle. Ce culte n'était pas particulier aux patriciens : il était commun à tous les citoyens, même les plus humbles. Tous avaient conscience d'appartenir à ce peuple-roi qui avait pour mission de conquérir et de pacifier le monde. Si la population grecque, par un développement exagéré de l'intelligence, fut sacrifiée à quelques génies exceptionnels, tous les romains indistinctement prirent part à l'œuvre de la patrie dont la gloire illuminait d'une noble fierté, non seulement l'âme des chefs, mais encore celle de tous les soldats.

Les conquêtes entassaient les richesses dans Rome : de gros capitaux se formaient indépendamment de la naissance. Comme en Grèce, leurs possesseurs et leurs héritiers n'avaient aucune responsabilité sociale. Mais le sénat ne tarda pas à les annexer au patriciat, sous le nom de chevaliers : ils pouvaient se livrer à la fabrication et au commerce interdits aux anciennes familles de la caste. Ces fortunes privées affranchies de toute fonction restaient soumises à la confiscation dans des cas déterminés; grande innovation, toujours inconnue dans les théocraties, où les biens étaient inviolables dans la caste, car toute expropriation eût été sacrilège.

Cette destination sociale de la propriété, entièrement soustraite aux usages théocratiques, fait partie d'une morale privée et publique édifiée par les arrêts motivés

de magistrats civils, qui ne peuvent pas, comme le sacerdoce, invoquer les consécrations surnaturelles. Ces institutions judiciaires, en dehors de la caste sacerdotale, ont construit le droit romain sur dix siècles de décisions spéciales : cet ensemble de lois n'a pas cessé de régler l'existence occidentale jusqu'à nos jours.

Au début, les soldats vénéraient leurs chefs comme descendant directement des dieux : c'est la vénération théocratique entachée de servilité. Mais lorsque l'élection eut remplacé la naissance, le mérite et le succès commandèrent le respect : l'obéissance fut volontaire et la contrainte libre. Le commandement changea également de nature : il n'appartint plus de droit aux rejetons divins : il fut la récompense de la supériorité.

Tel fut ce grand peuple appelé à conquérir les autres. Maître des cités voisines, il respectait leurs dieux et leurs mœurs; il consacrait leur nationalité, à la seule condition de renoncer à la guerre. Et bientôt ces vaincus adoptaient les coutumes, le langage et les lois de leurs vainqueurs et partageaient avec eux le titre de citoyen romain. Partout la paix succédait au continuel état d'hostilité et s'étendait avec les limites de l'empire.

Les conquêtes de Rome eurent un commencement très laborieux. Quatre siècles furent consumés à soumettre l'Italie dont les peuples ressemblaient essentiellement au peuple romain. La persévérance et l'habileté du Sénat feront l'éternelle admiration de la postérité, comme le mérite et la valeur de ses généraux.

Moins lente fut la conquête de l'Espagne, malgré la rivalité de Carthage. Cette grande cité mit Rome en péril. Il fallut la vaincre et la détruire. Telle fut la gloire de Scipion, admirable type du patriciat romain : au génie militaire il joignait une nature morale pleine de délicatesse et une intelligence familiarisée avec tous les chefs-d'œuvre de la Grèce.

Alors s'imposait l'incorporation de la Gaule, dont les habitants avaient ravagé si souvent l'Italie et étaient même entrés dans Rome. Par là la Méditerranée aurait été enclavée dans les provinces romaines comme un lac intérieur. Mais la cupidité poussa les patriciens vers l'Orient, sur les traces d'Alexandre.

Rome ne pouvait assimiler que les nations guerrières comme celles fixées en Italie, en Espagne et en Gaule. Ses efforts furent toujours vains contre les antiques théocraties de l'Asie. Sans doute, quelques victoires faciles lui livraient rapidement ces royaumes et leurs immenses richesses : mais les peuples conquis conservèrent leurs religions et leurs castes et ne fusionnèrent jamais avec le conquérant.

Enfin le Sénat et le peuple romain reconnurent l'urgence de conquérir la Gaule. Ce que fit César en sept ans. Sur tous les rivages de la Méditerranée on parla la langue de Rome. Dans les familles riches, les esclaves grecs répandirent les lettres et la science de leur patrie. L'empire romain devint une vaste école : l'étude des beaux génies de la Grèce perfectionna la littérature et les arts du peuple-roi que la paix intérieure faisait surgir.

Paix profondément troublée par des déchirements sans pareils : des flots de sang humain, des chocs sans précédent. Trois fois de suite la moitié du monde se rua sur l'autre moitié. Enfin, le pouvoir fondé par César et détruit pour un temps par son odieux assassinat fut rétabli dans la personne de son neveu et avec lui la paix refleurit dans l'empire.

Cette monocratie n'est pas la royauté du début de Rome, émanée d'une divinité, avec son caractère théocratique et héréditaire ; c'est la dictature permanente transmise par chaque dictateur au successeur choisi par lui. L'indigne est assassiné par les légions qui nomment le

nouveau maître du monde. Or, huit empereurs seulement méritent la flétrissure de l'histoire. On trouve parmi les autres quelques grands hommes, beaucoup de chefs éminents et l'on peut dire que pendant trois siècles l'empire a été convenablement gouverné.

Après l'incorporation de la Grande-Bretagne et d'une partie de la Germanie, jusqu'au Rhin et au Danube, la conservation de l'empire devint la préoccupation des empereurs. La paix intérieure et la défense des frontières, tel fut le but des efforts de Trajan et de ses admirables successeurs. Néanmoins elle arriva vite la décomposition d'une si vaste domination : les nomades campés sur les confins, poussés par de nouveaux arrivants, franchirent les fleuves, barrières naturelles qui les avaient arrêtés jusqu'alors, et leurs flots innombrables comme ceux de l'océan se précipitèrent sur les riches provinces de l'empire.

Cependant, avant cette invasion des barbares, les empereurs avaient donné trois cents ans de paix au monde. N'ayant plus pour but des conquêtes nouvelles, les romains désœuvrés et repus des richesses de l'Asie s'étaient abandonnés à des désordres inconnus jusqu'alors. Une armée de pourvoyeurs parcourait toute la terre pour satisfaire les insatiables caprices de leurs vices monstrueux : la vie humaine était journellement sacrifiée pour leur amusement. Partout on sentait le besoin d'une discipline, d'un frein pour ces passions déchaînées, d'un joug pour cet égoïsme menaçant. La Grèce avait fait fleurir l'intelligence, Rome avait donné un but à l'activité militaire ; il restait à compléter l'éducation du sentiment et à lui soumettre nos pensées et nos actes. L'attachement avait été cultivé durant les siècles de notre enfance ; la vénération avait grandi sous le long règne des dieux ; seule la bonté n'avait pu s'épanouir, car la civilisation gréco-romaine l'avait négligée

La troisième et dernière phase de la jeunesse de l'élite humaine aura pour but principal son réveil et son expansion. Les esprits éminents et les puissants de la terre devront désormais se dévouer aux ignorants et aux faibles : ils cultiveront dans leur âme la sympathie pour les inférieurs, la bienveillance envers les simples, l'esprit de sacrifice en vue des malheureux.

Cette culture de l'amour universel déterminera d'abord l'émancipation domestique de la femme. C'est elle, comme mère, épouse, sœur et fille qui peut surtout entretenir chez l'homme les penchants affectueux. Pour cela, elle ne peut occuper une place inférieure au foyer domestique : elle y restera soumise et dépendante suivant l'inclination de sa nature, mais lorsque son esprit sera cultivé comme celui de l'homme, elle prendra bien vite l'ascendant que justifie la délicatesse supérieure de ses sentiments; sa pureté commandera le respect de tous sans altérer son attachement aux siens. Il lui faut donc dans la famille la sécurité de sa situation ; elle ne pourra plus être exposée ni à la répudiation, ni au divorce. Le mariage deviendra indissoluble; ses liens sacrés ne pourront être brisés que par la mort. Ensuite cet épanouissement amènera l'abolition de l'esclavage : un homme, notre semblable, ne peut plus être traité comme un animal domestique ; il ne peut plus être frappé, torturé, vendu et mis à mort.

Les peuples de l'empire romain sentaient l'approche d'une doctrine commune. Tous ces dieux distincts, ces rites différents, ces sacrifices variés, juraient avec la similitude de mœurs et de langage que répandait, chez les puissants et les riches, la civilisation gréco-romaine. La conception d'un dieu unique, élaborée dans les écoles d'Athènes, donnait satisfaction à ce besoin général; elle pouvait devenir universelle, mais elle ne parlait pas au cœur. Il fallait un dieu plus humain, plus soucieux de

ses créatures que ce majestueux et sublime auteur de toutes choses; pour embraser les cœurs il fallait un dieu d'amour; pour multiplier les renoncements et les sacrifices il fallait un dieu souffrant et s'immolant pour nous; lui seul pourra imposer aux esprits d'élite et aux puissants de la terre l'obligation d'aimer et de secourir les simples et les déshérités de la fortune.

Parmi les nations si diverses soumises à la domination de Rome, les juifs dispersés sur toute l'étendue de l'empire parlaient de Messie, de rédemption et de délivrance. Ils donnaient un sens précis à l'aspiration vague et confuse des masses. Leur dieu était le dieu unique, l'Eternel; mais il était en communication avec son peuple depuis la création de l'univers ; il lui parlait par ses élus ; il allait lui en envoyer encore un, le plus grand de tous, annoncé par ses prophètes, qui devait rallier tous les enfants dispersés d'Israël et leur rendre leur antique splendeur. Alors Jérusalem deviendrait la capitale universelle et le temple de Salomon serait rebâti par tous les rois et par toutes les nations de la terre soumis à la loi de Moïse. C'était donc comme sorti du peuple hébreu que le nouveau dogme se présentait au monde romain.

Une famille nomade, sous la conduite d'Abraham, s'était avancée de la Chaldée vers la terre de Chanaan. Elle se composait du patriarche, de sa femme fille de son père bien qu'elle ne fût pas fille de sa mère, de ses servantes, de ses serviteurs et des étrangers achetés comme esclaves. Abraham était très riche en bétail, en argent et en or. Son dieu lui avait promis de multiplier sa postérité comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable de la mer. C'est à lui que les Juifs et les Arabes font remonter leur commune origine.

La famille patriarchale entra en Egypte appelée par un des siens devenu grand près du roi. Et les enfants

d'Israël foisonnèrent et se multiplièrent tellement que le pays en fut rempli et qu'ils portèrent ombrage au nouveau Pharaon. Il redoutait, qu'en cas de guerre, ce peuple si nombreux se joignît à ses ennemis et ne combattît contre lui. Il l'accabla d'impôts et de charges ; l'employa à bâtir des villes fortes et lui rendit la vie amère par une dure servitude. Mais plus il l'affligeait, plus il croissait et se multipliait. Enfin il ordonna de jeter dans le Nil tous les fils nouveau-nés des Hébreux.

Or, une femme israélite enfanta un fils et voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois. Mais, ne le pouvant tenir caché plus longtemps, elle prit un coffret de jonc et l'enduisit de bitume et de poix ; ensuite, elle y mit l'enfant et le posa parmi les roseaux, sur le bord du fleuve. Et la sœur de l'enfant se tenait non loin pour savoir ce qui arriverait. La fille de Pharaon descendit pour se baigner; et, ayant aperçu le coffret au milieu des roseaux, elle vit l'enfant qui pleurait ; touchée de compassion elle dit : c'est un enfant des Hébreux. Alors la sœur de l'enfant dit à la fille de Pharaon : irai-je appeler une nourrice et elle t'allaitera cet enfant? Et la jeune fille appela la mère de l'enfant. Et la fille de Pharaon lui dit : emporte cet enfant et me l'allaite, et je te donnerai ton salaire. Et quand l'enfant fut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils et le nomma Moïse, parce que, dit-elle, je l'ai sauvé des eaux.

Moïse fut donc élevé dans toute la sagesse des prêtres de l'Egypte. Mais, ayant tué un Egyptien qui frappait un de ses frères hébreux, il dut fuir la colère royale et quitter le palais des pharaons. Il se retira vers le désert, se maria et mena la vie pastorale, paissant les troupeaux de son beau-père jusqu'à la mort du roi d'Egypte, qui arriva longtemps après. C'est durant ces années de

méditation solitaire qu'il résolut de sauver son peuple de la servitude.

Moïse avait reçu du sacerdoce théocratique une idée nouvelle et plus haute du gouvernement de l'univers. Il avait appris à connaître un être auquel tous les autres sont sonmis, qui peut tout, et, par conséquent, est unique. Cette conception d'une seule divinité dirigeant le monde et les hommes fortifie la morale humaine en rendant ses prescriptions plus nettes, ses règles plus précises. Mais en Egypte ce dieu suprême restait confondu avec le soleil dans le culte populaire, ou bien s'incarnait dans le bœuf Apis ; il n'était adoré que par les prêtres, et en secret, dans la solitude de leurs temples.

C'est ce dieu unique que Moïse voulut imposer aux Hébreux encore adonnés au culte des fétiches ; il l'annonça comme le Dieu d'Abraham qui lui avait promis la terre de Chanaan, afin d'y établir sa descendance. Mais pour ce passage au monothéisme il fallait fixer au sol ces pasteurs nomades et en faire des agriculteurs. Ce qui nécessitait la conquête d'un pays et la destruction de tous ses habitants. Tel était le vaste plan conçu par le génie de Moïse et qu'il allait réaliser de point en point. Essai hardi d'élever sans transition un peuple entouré d'idolâtres à la doctrine que l'élite humaine ne devait adopter que vingt siècles plus tard ! Cette sorte d'expérience sociale avait sans doute été essayée plusieurs fois dans les théocraties de l'Asie centrale ; mais, si elle fut tentée par d'autres, elle n'a été réussie que par Moïse.

Il tira donc son peuple du pays d'Egypte, de la maison de servitude, en lui ordonnant, au nom du dieu d'Abraham, de n'avoir point d'autres dieux devant sa face, de ne point faire d'idoles pour les servir, de ne pas prendre son nom en vain, de sanctifier le septième jour, d'honorer ses père et mère, de ne commettre ni meurtre, ni adultère, ni vol, de ne pas porter de faux témoignages

contre son prochain, ni de convoiter aucune chose appartenant aux autres.

Ces prescriptions contre l'adoration fétichique constituaient le fond du nouveau culte. Quant aux autres commandements, ils étaient un extrait simplifié des règles compliquées de la morale théocratique. Puis le législateur prescrit dans les plus minutieux détails les cérémonies du culte, les ornements du sanctuaire, les vêtements des prêtres, tous empruntés aux Egyptiens. Il organisa une seule caste, celle du sacerdoce, fondée dans la filiation de son frère.

Moïse mena ses douze tribus vers le pays de Chanaan. Il avait aperçu, des hauts plateaux du désert, durant sa vie pastorale, ce territoire fertile, couvert de vignes et de blé, coupé de rivières, défendu par ses montagnes, sans voisins dangereux et habité par des populations dispersées. La conquête semblait assurée, quand il sentit la mort approcher. Alors, il se choisit un successeur, jeune et guerrier, et le présenta au peuple. Puis il gravit la montagne, et là, contemplant une dernière fois cette terre promise où allait se dérouler l'avenir de son peuple, il expira.

Malgré des retours aigus vers le culte des idoles, malgré des rechutes dans l'adoration du veau d'or, le peuple hébreu conserva la religion et la loi de Moïse. Gouverné pendant quatre cents ans par ses grands-prêtres avec le titre de Juges, il demanda un roi pour diriger sa défense contre les peuples voisins qui, plusieurs fois, l'avaient vaincu.

La royauté le fit triompher de ses ennemis; elle fonda une grande ville devenue la capitale du royaume et dans son enceinte fortifiée Salomon construisit un temple au Dieu d'Abraham et de Moïse, dans lequel il déposa l'arche sainte, emblème de l'alliance avec l'Eternel.

Jérusalem devint un centre vers lequel affluèrent les

poètes, les musiciens et les littérateurs. Ce fut alors qu'eut lieu la rédaction des livres hébraïques de l'Ancien Testament: histoire nationale, cantiques, poèmes et romans. Mais le passage direct du fétichisme au monothéisme que Moïse avait fait subir à son peuple l'avait rendu impropre à la culture de la science et des arts de la forme dont le développement semble exiger une longue station dans le polythéisme. L'absence de castes avait borné l'essor de l'industrie. Pour bâtir comme pour orner son temple, Salomon dut faire venir de l'étranger des ouvriers et des artistes.

Après la mort de ce grand prince, les tribus d'Israël se divisèrent en deux royaumes. Jérusalem resta fidèle à la loi de Moïse; mais bientôt comme Samarie, elle fut conquise par le roi d'Assyrie; plus tard, ce furent les Chaldéens qui s'emparèrent de la Judée et emmenèrent ses habitants à Babylone.

Durant cette longue captivité, comme avant et après, des hommes de toutes professions, indépendants du sacerdoce comme du roi, élevaient la voix devant le peuple et le ramenaient à la loi de Moïse, c'étaient les prophètes. Ils ont sauvé l'œuvre du grand législateur dont ils furent les vrais continuateurs. Ils ont ébauché, pour la première fois, le pouvoir spirituel distinct des puissances temporelles.

Un édit du roi de Perse permit aux enfants d'Israël de rentrer à Jérusalem après cinquante ans pour y relever le temple bâti par Salomon. Mais les expéditions vers la patrie ne réussirent pas et la Judée fut conquise par Alexandre de Macédoine. Plus tard, elle recouvra son indépendance qu'elle conserva cent ans, puis elle tomba sous le joug romain. Enfin vers la fin du premier siècle, Jérusalem fut détruite par les légions impériales et ses habitants dispersés au loin.

Si le royaume de Judée fut à jamais anéanti, les juifs

conservèrent une nationalité religieuse; on les trouve encore de Tanger à Pékin, de Saint-Pétersbourg au cap de Bonne-Espérance.

Malgré l'édit libérateur, beaucoup parmi les enfants d'Israël transportés à Babylone y restèrent et bientôt se répandirent en Perse et jusqu'aux confins de la Chine. Partout où se groupaient des Juifs, s'élevait une synagogue où ils se réunissaient le jour du Sabbat; ils y lisaient les textes hébreux sous la direction des rabbins. Ces docteurs de la loi sortaient de toutes les classes; ils succédaient aux prophètes, chargés comme eux de perpétuer l'œuvre de Moïse. Ainsi, loin de la patrie, s'organisait un culte simplifié. Plus de massacres de génisses et d'agneaux, plus de sang inondant l'autel; simplement un hommage public aux tables de la loi, une lecture en commun et à haute voix des livres saints, enfin le chant d'un cantique.

Cette résidence définitive sur la terre étrangère avait également modifié la doctrine. Le contact des Perses avait fait surgir les anges bons et mauvais, intermédiaires entre l'homme et le redoutable Dieu de Moïse; la résurrection des corps. L'immortalité de l'âme était une importation grecque que les Juifs d'Alexandrie répandaient dans les synagogues. Mais c'est l'annonce du Messie qui devint générale depuis la dispersion irrévocable du peuple juif sur toute la surface de la terre.

De même que les peuples de la Grèce avaient été sacrifiés à leur mission, ainsi le furent également à la leur les tribus d'Israël. Pour élaborer la richesse intellectuelle de l'Humanité qui alimenterait, d'âge en âge, les civilisations successives, la nation grecque dut renoncer à la conquête et s'épuiser en luttes intérieures, continues et stériles pour servir de piédestal à une centaine de génies. Pour transmettre quinze siècles plus tard à l'empire romain la religion d'un seul Dieu, le peuple hé-

breu lutta longuement contre l'idolâtrie et conserva cette foi prématurée au prix de la liberté et même de sa patrie.

Ce fut sous le règne pacifique de l'heureux successeur du grand César que se répandirent en Judée et dans les pays avoisinants, ces apôtres juifs proclamant la venue du Messie, annoncé par les prophètes. Les prêtres du temple, les docteurs de la loi les persécutaient, et parmi les plus acharnés était Saul, qui devint saint Paul, versé dans les lettres grecques et né citoyen romain.

Et comme il courait à Damas arrêter quelques novateurs, il fut renversé sur le chemin et relevé aveugle. Après trois jours, il revint à la santé; ses yeux s'étaient ouverts. Et le voilà prêchant incontinent comme ceux qu'il poursuivait naguère, annonçant que Jésus est le fils de Dieu.

Que s'était-il passé dans ce vaste cerveau ? Quelle lumière l'avait illuminé soudain ? Avait-il saisi tout à coup la nécessité d'incarner la divinité dans le fondateur de la religion nouvelle, afin d'assurer sa prédominance sur les prophètes passés et futurs et de consolider l'indépendance de ses disciples, en les faisant parler au nom de Dieu lui-même ? Quoi qu'il en soit, il devint le plus actif des apôtres et répandit la bonne nouvelle en Asie, en Grèce et jusqu'à Rome.

Répudiant les prescriptions de la loi de Moïse et substituant le baptême à la circoncision, il prêchait à tous la pénitence; il les exhortait à aimer leur prochain comme eux-mêmes, s'adressant aux Gentils comme aux Juifs, aux Barbares comme aux Grecs et aux Romains, aux ignorants comme aux savants, aux esclaves comme aux citoyens libres, leur promettant la vie éternelle en récompense de leurs œuvres ; se faisant tout à tous pour les gagner à l'Evangile.

Ils allaient de ville en ville, ces apôtres de la nouvelle

foi, humbles et pauvres; à l'exemple des philosophes grecs, ils pratiquaient la vertu et enseignaient la morale. De même que les Juifs, dispersés de par le monde, avaient une synagogue dans chaque localité; ainsi partout où ils avaient opéré quelques conversions, les chrétiens fondaient une église, réunion de tous les fidèles dans la maison de l'un d'eux. Dès le début, dépourvu de pouvoir et repoussé par les puissants, le sacerdoce naissant ne pouvait commander; il se bornait à conseiller et à instruire.

Telle s'étendit sur l'empire romain la religion de saint Paul dégagée du judaïsme et donnant satisfaction au besoin de réforme et de discipline qui s'était emparé de toutes les classes au spectacle révoltant des plus monstrueux excès.

Devenus les maîtres du monde, les Romains n'avaient plus de but pour leur immense activité; l'empire était en paix, redouté de ses ennemis, respecté par tous. Les trésors de la terre entière étaient accumulés dans Rome. La population, depuis la cessation des conquêtes, était oisive. La multitude des esclaves suffisait au delà à la culture des terres, à la manufacture et aux métiers. Les riches durent nourrir et amuser les citoyens inactifs; eux-mêmes, désormais sans fonction sociale, s'adonnèrent au luxe. Le vice ne tarda pas à couvrir la grande cité d'une lèpre hideuse; tous les rangs se confondirent dans une égale corruption. Les âmes d'élite frémirent d'indignation; mais la masse roula, dans son ivresse, jusqu'au fond de l'abîme des abominations.

Si les opprimés accueillirent avec enthousiasme ce Dieu unique juge commun à tous et Jésus immolé pour notre salut, les grands Romains n'eurent pour ces nouveautés que le plus profond mépris. Leur résistance fut opiniâtre; partout les sectaires furent sévèrement punis de leurs blasphèmes et de leur impiété. C'est que pour

ces citoyens éminents, la conquête du monde avait tellement agrandi leur patrie qu'elle faisait entrevoir l'espèce humaine tout entière et le culte de cette patrie préparait celui de l'Humanité, maîtresse de la terre, affranchie de toute tutelle divine, représentée dans chaque famille par les ancêtres, dans chaque cité par les grands hommes.

Dans cette disposition d'esprit, que pouvait être pour eux ce Juif qui se proclamait fils de Dieu ? Leurs dieux, c'étaient les fondateurs de Rome, les protecteurs de ses premières armes, les capitaines couverts de gloire, les empereurs assurant la paix du monde, tous ceux dont le génie assure l'immortalité. Que parlait-il d'égalité de tous les hommes devant le trône de Dieu, de jugement et de châtiments éternels ? Un citoyen romain, mort ou vivant, ne pouvait être l'égal d'un esclave ou d'un Barbare; et d'ailleurs Rome savait punir les coupables et honorer les bons; elle n'avait que faire de cet autre tribunal et de ces punitions chimériques.

Mais lorsqu'avec le temps ce royaume des cieux, d'abord méconnu et repoussé par les patriciens, eut pris possession de la pensée humaine, en rendant l'espérance aux malheureux, en relevant la femme de l'infériorité initiale et en brisant les fers des esclaves; lorsque la passion du sacrifice fit préférer la pauvreté et le service des indigents au luxe des palais et à la vie dissipée du monde; alors, depuis l'artisan jusqu'aux courtisans de l'empereur, les âmes romaines s'élevèrent à la foi nouvelle et s'imposèrent volontairement, au milieu des raffinements d'un luxe sans égal, les privations et les mortifications qui assurent le salut éternel. Si les persécutions furent sanglantes, la persévérance des chrétiens fut héroïque : le martyre en multiplia le nombre.

Les Romains convertis imprimèrent le cachet de leur nationalité sur cette religion émanée des Juifs. Ils la

rendirent plus accessible à tous en la débarrassant le plus possible des traces de son origine : ils la proclamèrent universelle en la destinant à toutes les parties de leur vaste empire.

L'extension de la domination romaine avait modifié la guerre : il ne s'agissait plus de conquérir mais de conserver les acquisitions anciennes. L'empereur ne pouvait être simultanément à toutes les frontières menacées : il chargea un général de sauvegarder telle province dans laquelle ce lieutenant impérial exerça la puissance souveraine : il confia telle autre à un chef barbare qu'il autorisa à s'y fixer. Constamment attaqué, l'empire se disloquait en parties indépendantes plus faciles à protéger contre les flots des nomades envahisseurs.

La cessation des conquêtes restreignait la traite. Il y avait encore des vaincus : mais les vainqueurs établis sur les limites les conservaient pour leur usage et ne les envoyaient plus sur le marché de Rome; tout un peuple asservi, après avoir escorté au Capitole le char du triomphateur, n'était plus comme jadis mis à l'encan sur la place publique. Les barbares fixés dans une province cultivaient le sol : soldats pour le défendre, laboureurs pour le féconder. De même, les légionnaires romains formaient des colonies dans les régions sans cesse exposées aux incursions et s'y livraient à l'agriculture. Les novateurs chrétiens pouvaient donc prêcher l'abolition de l'esclavage sans ébranler l'économie sociale, car le travail était, dès lors, commun aux hommes libres et aux esclaves.

Ainsi sous les flots sans cesse renaissants de l'invasion des barbares, l'empire romain engendrait le moyen âge; il transformait, dans l'Occident, l'Evangile de saint Paul en catholicisme, et les envahisseurs en rois féodaux, indépendants les uns des autres, mais unis par la même religion.

Chapitre V. — Transition catholico-féodale.

L'élaboration grecque avait ouvert à la science un vaste champ de recherches, tout en les limitant à l'observation des événements, sans remonter à leurs causes impénétrables; elle avait délivré l'art emprisonné par la théocratie dans l'étroite description des dieux et dans la série indéfinie de leurs fabuleuses transformations, pour lui découvrir l'immense domaine de la vie réelle qu'il s'agira dorénavant de peindre et d'idéaliser.

L'incorporation romaine a donné un but à la guerre : elle a imposé aux vaincus les mœurs de la paix. Avant elle, en Grèce, en Espagne et en Gaule, les peuplades s'entre-déchiraient, appelant l'étranger pour écraser leurs rivales; une multitude de petites nations étaient en guerre continuelle sans qu'aucune d'elles ait pu asservir les autres. Rome seule a su conquérir : partout ses armes victorieuses ont mis fin aux hostilités stériles et aux démêlés sanglants de peuple à peuple; et sous son égide, l'activité du monde s'est dirigée vers l'agriculture et le commerce.

Des forces puissantes ont surgi durant ces deux premières étapes de l'élite humaine dans le laborieux passage de l'âge théocratique au régime définitif basé sur la science et l'industrie. L'égoïsme effréné a produit des dérèglements sans exemples, le génie a gaspillé ses plus précieuses ressources : il s'agit maintenant de régler l'esprit et le cœur.

Il faut donner un but à cet essor intellectuel sans frein et sans limites : l'esprit se subordonnera au sentiment. Toute œuvre d'art, toute recherche scientifique aura pour objet l'amélioration de notre âme. Celles qui ne chercheront qu'à amuser ou à distraire par une vaine

curiosité seront délaissées avec mépris. L'ensemble de nos pensées tendra vers le même idéal : la glorification de Dieu pour mériter sa grâce afin qu'elle combatte les inclinations vicieuses de notre nature.

De même, il faut soumettre la guerre à des règles : proscrire l'attaque inique, la trahison, la spoliation, la conquête. De même encore, l'emploi de la richesse sera astreint à des devoirs : celui qui la possède l'a reçue de Dieu et lui en doit compte : elle lui a été confiée pour la répandre sur les pauvres et les malheureux.

Ce règlement de l'intelligence et de l'activité a motivé la troisième transition qui caractérise le moyen âge.

Dans les antiques théocraties, la caste sacerdotale commandait au nom des dieux. Rome comme les cités de la Grèce fut gouvernée, au début, par des chefs à la fois prêtres et rois; plus tard, ces consuls présidèrent sans cesse les cérémonies du culte et ces patriciens briguèrent les principaux sacerdoces. Partout la confusion des deux pouvoirs : celui qui dévoile la volonté divine la fait exécuter : celui qui prescrit les règles de la vie les fait observer par la force.

Toute autre est l'action des nouveaux apôtres. Sans fortune comme sans puissance, renonçant aux grandeurs comme aux richesses, ils prêchent la morale autant par l'exemple que par la parole. Loin d'être à même d'imposer leurs préceptes, ils sont en butte aux violences de leurs contradicteurs : ils sont battus de verges, emprisonnés et même mis à mort. Ils ne peuvent qu'enseigner et conseiller. Leur autorité n'est pas de ce monde : ils n'ont pour sanctionner leurs avertissements et leurs menaces que le tribunal divin dans le royaume des cieux.

Afin de consolider cette séparation d'abord spontanée, entre le conseil et le commandement, entre le prêtre et le magistrat, il fallut premièrement établir le dogme de l'incarnation divine. Jésus, fils de Dieu, devint Dieu

comme son père dont il partage la toute-puissance, l'intelligence et la bonté infinies. Ses paroles et ses enseignements sont donc hors de toute conteste; ils priment la volonté et la force des autorités quelconques : la personne de ses apôtres est sacrée.

Ensuite, cette apparition du Christ parmi nous dut être greffée sur la Genèse de Moïse et sur toute la tradition juive. L'homme est tombé par sa faute : placé dans le paradis terrestre, il pouvait jouir d'une vie douce et oisive au milieu des fleurs et des fruits : mais à une seule condition, celle de ne pas cueillir le fruit de l'arbre du milieu, l'arbre de la connaissance du bien et du mal. La femme tentée par le serpent saisit un fruit, en mangea et en fit manger à l'homme. Et tous les deux furent chassés, maudits et condamnés au travail et à la souffrance.

Pour relever l'homme de cette chute et le racheter de cette malédiction, une victime expiatoire devenait nécessaire : elle avait été annoncée par les prophètes comme autrement précieuse que toutes celles immolées jusqu'alors : le sang de Jésus est substitué au sang des taureaux et des génisses : seul, il est capable d'opérer la rédemption du genre humain : Dieu nous sacrifie son fils unique.

Mais ce fils unique, après avoir vécu sur la terre comme un enfant du peuple, après avoir été martyrisé et crucifié pour nous, a été ressuscité d'entre les trépassés pour aller reprendre sa place glorieuse à la droite de son père. Il ne doit plus revenir que pour juger les vivants et les morts. Cependant il ne nous abandonne pas après cette unique venue : il nous envoie le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité, qui a parlé par les prophètes et descend sur les apôtres.

Bien plus, il veut que son corps et son sang reparaissent souvent parmi nous par la consécration du pain et du

vin. Consolation suprême, sacrifice divin pour perpétuer le souvenir de son immense amour et de notre rachat.

Ces cinq dogmes complétés par ceux du purgatoire, du culte des saints, de la confession suivie d'absolution et de la damnation des non-croyants, creusent la démarcation entre le prêtre et le laïc, que ce dernier soit esclave ou empereur. L'Oint du Seigneur est sans puissance matérielle : il subit tous les affronts, tous les supplices : mais s'il sait bénir, il peut maudire, rejeter hors de l'Eglise le coupable qui résiste à la résipiscence et lui fermer le ciel.

Ce n'est plus la naissance qui fait le prêtre comme dans les théocraties; ce n'est pas encore le mérite qui consacre le membre du clergé; c'est l'élection par les inférieurs, mode révolutionnaire mais inévitable pour détruire l'hérédité primitive. Plus tard, le célibat ecclésiastique affermira la rupture du nouveau sacerdoce avec le régime des castes.

Alors surgit un nouvel appareil au moyen duquel l'Humanité exerce avec plus d'extension l'action des générations passées sur les vivants. Dès son premier âge, elle avait déposé dans la famille le germe de cette influence continue, puis elle l'avait agrandie dans la cité théocratique et dans la patrie des peuples guerriers. Mais elle allait par l'Eglise l'étendre simultanément à toutes les nations de la terre. Un même sacerdoce enverra des apôtres jusque chez les barbares, prêcher la même doctrine et les mêmes vertus. Entée sur la tradition des Juifs, qui est issue elle-même de la sagesse des prêtres de l'antique Egypte, cette foi inoculera dans l'universalité des âmes tous les résultats d'un long et glorieux passé : elle franchira les frontières, pénétrera dans les camps ennemis, fera des conversions dans les armées prêtes à s'entre-détruire; elle sera enseignée dans les langues les plus diverses et couvrira une portion considérable de la

terre. La famille, la patrie, l'Eglise forment trois organes de plus en plus compliqués mais de plus en plus étendus, par lesquels l'Humanité met en communication constante son âme immortelle avec ses élus vivants, afin d'éclairer et de sanctifier le genre humain.

La doctrine catholique rompt la continuité humaine. Tout ce qui a précédé la descente de Jésus-Christ sur la terre a vécu dans les ténèbres, voué à la damnation. Le passé s'efface devant l'éternité de la vie future. Le polythéisme avait remplacé le fétichisme en se l'incorporant. Le régime militaire avait succédé à l'ordre théocratique en l'honorant. Rome avait absorbé la Grèce en se glorifiant de prolonger son évolution. L'Eglise, au contraire, réprouve tous ses prédécesseurs comme adonnés à l'idolâtrie et comme esclaves du péché.

Pendant que lentement se constituait dans l'empire romain la religion fondée par saint Paul sur la divinité concédée à Jésus-Christ, les flots de Barbares, pressés les uns par les autres sur les frontières, mettaient fin à la conquête romaine et la transformaient en défense. Tous les peuples militaires avaient été assimilés. A l'est, les théocraties orientales protégeaient l'empire; à l'ouest, c'était l'océan. Mais au nord, au-delà du Danube et du Rhin, les nomades erraient menaçants comme au sud dans le désert africain.

L'esclave devenu rare allait disparaître. C'était l'ennemi vaincu, arraché au carnage, vendu au plus offrant et toujours exposé à l'être de nouveau sur l'ordre du Maître au gré de ses caprices; sans famille, exilé loin de sa patrie, étranger à la langue et au culte du vainqueur. Toute autre fut désormais la condition du travailleur fixé au sol. Le serf ne peut s'éloigner du domaine dont il cultive une portion : il y a sa demeure, il y élève sa famille. Il vit où ont vécu ses ancêtres, où ses enfants vivront après lui. Il parle la même langue que son sei-

gneur et prend part aux mêmes cérémonies religieuses, au nom d'une foi commune. Il peut être cédé avec le domaine, mais il n'est jamais arraché à son foyer pour être transporté de marché en marché. S'il a des obligations à remplir, celle de payer la dîme, celle de servir comme homme d'armes, son seigneur lui doit aide et protection; s'il obéit avec respect, il est commandé avec bonté.

L'invasion de l'empire entraîna la décomposition du commandement. Les rois barbares, obligés de se défendre contre les nouveaux envahisseurs, confiaient la garde d'une contrée à un général. Les ducs, les comtes, les barons, maîtres sur leurs terres, étaient les vassaux de la couronne. Chacun d'eux avait ses vavasseurs qui lui devaient un hommage identique à celui que lui-même rendait à son suzerain. Grande était l'indépendance de chaque chef féodal : surtout après que l'hérédité des fiefs l'eut consolidée. Et cependant le concours de toute cette noblesse était assuré à son supérieur hiérarchique par des peines déterminées et même, en cas de félonie, par la confiscation du domaine.

Dans ces familles nobles où l'aîné seul était pourvu d'un château et d'un territoire environnant, les cadets, élevés comme lui dans le métier des armes, restaient sans destination sociale. Ils consacrèrent leur activité à la libre défense de l'opprimé. Ces paladins, d'abord isolés et errants, se constituèrent plus tard en une vaste association qui dépassa les limites des duchés et des royaumes pour rayonner sur toute la chrétienté. Elle s'étendit même aux contrées de l'Islam et devint commune aux deux civilisations. La loyauté est le caractère principal de cette chevalerie : c'est avec le dévouement aux faibles, le respect scrupuleux de la vérité et de la parole donnée, c'est l'horreur de la trahison. C'est en outre la courtoisie et le culte de la femme : « Dieu et ma dame »

était la devise de ces preux et vaillants chevaliers.

Au début du quatrième siècle, l'empereur se convertit au christianisme, et bientôt, cédant Rome au pasteur suprême, il transféra sa capitale à Byzance. Ainsi le prestige romain passa au pape et aux évêques. Devenu la religion de la cour impériale, le catholicisme se répandit dès lors avec sécurité.

Mais lorsque la vaste domination impériale fut divisée en deux, les flots de Barbares eurent bientôt mis fin à l'empire d'Occident. Alors eut lieu l'établissement des envahisseurs de race germaine en Italie, en Gaule, en Espagne et dans l'Afrique romaine. Ils eurent à défendre le sol occupé contre l'invasion nouvelle des nomades asiastiques de race jaune, se ruant sur eux plutôt pour s'établir que pour conquérir.

A la paix, fruit précieux de la conquête des Romains, succéda sans interruption une suite de calamités : des torrents de sang, des massacres de villes, des exterminations de peuples ; Rome deux fois saccagée; le fléau de Dieu aux portes de Paris détourné par sainte Geneviève.

La conversion des Barbares au catholicisme fut l'œuvre du début du moyen âge. Sainte Clotilde décide le roi Clovis son époux à se faire baptiser ainsi que tous ses guerriers francs. Des missions sont organisées en Germanie et en Bretagne par le grand pape digne de réhabiliter Trajan. Dante a immortalisé la pieuse légende : saint Grégoire admirait tellement l'élévation morale de cet empereur qu'il souffrait de le savoir banni du ciel; alors il intercéda avec tant de piété, avec tant de ferveur, que le séjour des bienheureux reçut par exception ce modèle de la vertu païenne.

Le clergé, toujours romain, protégeait les sujets nationaux auprès des maîtres étrangers. Mais c'est surtout aux institutions monastiques qu'il faut rapporter la dif-

fusion du catholicisme parmi les Germains fixés dans les limites de l'ancienne domination de Rome. Chaque manoir fut sous l'influence d'une abbaye, et c'est parmi ces saints religieux que l'on choisissait les évêques et les missionnaires.

Pendant qu'en Occident le catholicisme et la féodalité préparaient leurs principales institutions au milieu de hordes barbares, se heurtant les unes aux autres, une révolution sans exemple éclatait en Orient. Un peuple nouveau aspirait, lui aussi, à l'universalité religieuse.

L'Arabie touchait au nord à deux grands empires : d'un côté à l'empire de Byzance, de l'autre à l'empire des Perses, tous les deux en pleine décomposition. Les Arabes avaient avec ces deux contrées des relations constantes de commerce.

La séparation politique du monde romain en deux parties ayant chacune un empereur et une capitale distincts, l'Occident Rome, l'Orient Byzance, devenue Constantinople, concordait avec la différence profonde des mœurs et des tendances des deux sociétés. L'une et l'autre étaient chrétiennes ; cependant les Romains restaient guerriers ; les Byzantins, au contraire, étaient comme les Grecs adonnés aux spéculations de l'esprit. Ce n'est pas l'art, ce n'est pas la science qui les occupe : ce sont des divagations subtiles sur les mystères du christianisme qui engendrent de nombreuses hérésies. La dépravation morale surpasse encore le dévergondage intellectuel ; il faut trouver de l'argent par n'importe quel moyen pour le dissiper dans les débauches et les jeux passionnants du cirque. Peuple d'esclaves dont la servilité, les lâchetés et les infamies ont valu à l'empire d'Orient le nom flétrissant de Bas-Empire.

Quant au royaume des Perses, après une période de prospérité, il était en proie aux luttes intestines. Le trône était devenu le prix de l'assassinat, et, de tous

côtés, surgissaient les prétendants. Les hérésies déchiraient la caste sacerdotale. Là également l'Orient réclamait un sauveur.

Il allait surgir en Arabie, habitée par une population de pasteurs et de marchands. La masse était fétichiste mais reconnaissait un centre religieux commun, La Mecque, ville sainte, asile inviolable où chaque tribu avait placé ses idoles. C'était là qu'Ismaël était tombé épuisé dans les bras de sa mère Agar et avait été sauvé par l'eau miraculeuse. De ce fils d'Abraham était sorti tout le peuple arabe. Cette fable avait été répandue par les Juifs installés en grand nombre et depuis longtemps dans la presqu'île. A leur côté vivaient des chrétiens de toutes sectes, repoussés par l'orthodoxie des empereurs d'Orient.

Plusieurs tentatives avaient eu lieu pour fonder l'unité des Arabes; même dans la famille du prophète, un de ses aïeux avait obtenu la garde des lieux saints et présidait la confédération des peuplades.

C'est de cette souche illustre que descendait Mahomet. Orphelin dès le bas âge, il fut recueilli par son grand-père, puis par un oncle. Ensuite il entra au service d'une cousine, riche veuve, faisant le commerce avec Damas et la Syrie. Charmée de son dévouement et de son intelligence, elle l'épousa et en fit le personnage le plus riche de sa tribu.

Chaque année, Mahomet passait les quatre mois de la trêve sacrée dans une pieuse solitude. Durant ces longues méditations, il conçut sa rénovation religieuse, et bientôt commença ses prédications dans sa famille; il convertit sa femme, ses fils d'adoption et quelques parents.

L'Islamisme ou résignation à la volonté de Dieu était, selon lui, la religion d'Abraham. Elle fut reprise et propagée par Moïse parmi les enfants d'Israël; puis, étendue

à toutes les nations par les apôtres chrétiens. C'est cette religion, remontant à l'origine des sociétés, qu'il se propose de restaurer et de prêcher à toute la terre. Il en sera le dernier prophète.

La nouvelle doctrine est simple : croire en un seul Dieu, créateur et maître de l'univers, clément et miséricordieux; croire en Mahomet son prophète et lui vouer une soumission absolue; compter sur une autre vie où chacun sera traité suivant ses mérites; adresser à Dieu plusieurs prières chaque jour et se purifier par des ablutions; pratiquer toutes les vertus et surtout l'aumône.

Au bout de trois ans, Mahomet comptait cinquante adhérents. Les persécutions commencèrent. Il fuit à Yatrib où il est reçu en prophète et qui prit le nom de Médine. Là il organisa le culte, bâtit une mosquée, fixa les heures des prières, établit la dîme, adopta le vendredi comme jour consacré et ordonna le jeûne du mois de rhamadan.

Il ne fonda aucune caste, pas même celle du sacerdoce; la prière publique se fit sous la direction du fidèle le plus distingué de l'assemblée.

Les Juifs, dispersés par le monde, attendaient la venue du Messie vengeur; sous sa conduite, ils devaient rebâtir Jérusalem et fonder à nouveau un empire puissant. Mahomet espéra, au début, devenir ce prophète annoncé et désiré; il fit des avances aux sectateurs de Moïse qui les repoussèrent avec mépris. Et cependant, un tel messie aurait relevé ce peuple; tandis qu'il continua sa vie méprisée, rebuté par les musulmans comme par les chrétiens. Qu'attendait-il ? Regimbant à la voix du juif saint Paul, il persista à pratiquer minutieusement sa loi, sans vouloir le suivre dans la conversion de l'empire romain; repoussant les démarches du prophète arabe, il préféra son isolement honteux à la glorieuse

conquête du monde. Et voilà trois religions remontant à Abraham et à Moïse, adorant le même Dieu, le Dieu unique et n'ayant l'une pour l'autre que mépris et persécutions. Qu'attendait donc le peuple juif ? Ce ne pouvait plus être la venue d'un messie en armes : il avait méconnu Mahomet; ce ne pouvait plus être un flambeau pour éclairer le monde : il avait renié saint Paul. Alors qu'attendait-il ? Sans doute le réveil de la nation messie, de la noble France. Renonçant à parler d'un Dieu qui divise, elle ouvrira les bras à tous au nom de la fraternité; elle proclamera l'égalité des hommes, qu'ils soient mahométans, chrétiens ou juifs; elle confondra tous les citoyens dans une même patrie et dans la même aspiration vers l'unité finale de la race humaine.

Quoi qu'il en soit, le peuple juif disséminé sur la surface de la terre vivra rejeté et honni par tous. Ne pouvant acquérir ni terre, ni manufacture, ni vaisseau, car la culture, la fabrication et le commerce lui seront interdits, il sera condamné à brocanter éternellement. Il ne possédera que des bijoux et de la monnaie qu'il prêtera à usure. Cette concentration de l'argent, à partir du moyen âge, dans les mains les plus économes et les plus expertes, et la dispersion de ce peuple dans toutes les parties du monde en ont fait les banquiers du genre humain. C'est à eux que l'on doit la lettre de change. Une somme prêtée par un juif était payable chez un coreligionnaire résidant dans une autre contrée, et cela en Europe, en Asie et jusque dans l'Inde.

Cependant Mahomet subjuguait toutes les tribus voisines. Les vaincus embrassaient la religion nouvelle et grossissaient la première armée de l'Islam. Toute l'Arabie est bientôt convertie. Alors, suivi de cent mille pèlerins, le prophète fit à la Mecque le pèlerinage d'adieu. Avant de reprendre le chemin de Médine, du haut de sa chamelle, il adressa aux fidèles son dernier discours.

Puis il cessa de paraître en public et mourut peu de temps après.

Comme Moïse, comme l'Eglise catholique, Mahomet dut damner les non-croyants. C'est une condition nécessaire à toute doctrine monothéique, pour consolider la foi en évitant des doutes indéfinis. Mais le cœur saigne de cette douloureuse exclusion; aussi le grand prophète pleura-t-il sur la tombe de sa mère par le regret de ne pouvoir pas prier pour elle. Il ordonna, en outre, la guerre aux infidèles très agréable à Dieu et assurant aux combattants les délices du paradis; enfin il légua à ses successeurs le monde à convertir.

Ce n'est pas une guerre de conquête comme l'avaient faite les Romains; le peuple-roi laissait aux vaincus leur religion et leurs mœurs, mais il leur imposait la paix en faisant cesser les hostilités et les rivalités. C'est une guerre de prosélytisme. Les infidèles qui embrassent l'islam paient tribut; ceux qui veulent lutter sont massacrés ou réduits en esclavage.

Un an après la mort de Mahomet, le Coran fut rédigé par ses compagnons survivants qui avaient pieusement conservé ses paroles dans leur mémoire. C'est le livre par excellence, à la fois code religieux, civil et pénal.

La simplicité du dogme et surtout celle du culte réduit à la prière rend le sacerdoce inutile et entraîne la confusion des deux pouvoirs. Le commandeur des croyants est le chef de la religion. C'est également cette simplicité qui rendit si faciles les conversions chez les fétichistes de l'Arabie, chez les théocrates de l'Asie, chez les Barbares christianisés de l'Egypte, de l'Afrique et de l'Espagne. Mais, d'autre part, cette annulation du clergé fait de l'islamisme un mode religieux inférieur à celui de saint Paul. La concentration des deux puissances dans la même main prive l'autorité souveraine du contrôle de l'intelligence et du sentiment, et abandonne le

pauvre sans secours, le faible sans protecteur. Le Dieu clément et miséricordieux est bien loin de celui qui souffre et qui gémit sous l'outrage; saint Paul lui a donné le prêtre, organe du Christ, qui console l'affligé et pardonne au repentir, le prêtre qui partage volontairement le sort des déshérités afin de mieux intercéder en leur faveur auprès des riches et des puissants de la terre. Le maintien de la polygamie, quoique réduite à quatre mariages, est une autre source de cette infériorité morale, parce qu'elle entraîne la réclusion du harem. Aussi le rôle de la femme, même relevé par la chevalerie musulmane, est-il moins éminent que celui de la femme catholique; elle n'atteint pas à la dignité d'épouse, telle que l'antiquité l'avait ébauchée à Rome, telle surtout que le moyen âge allait la réaliser en Occident.

A peine sorti du génie de son fondateur, l'Islam va se propager au loin. Omar, le deuxième calife après le grand prophète, lance ses généraux sur la Syrie, l'Egypte et la Perse; le succès partout récompense l'enthousiasme de ses soldats. Lui, prie et prêche sur la tombe de Mahomet, vêtu comme un mendiant, se nourrissant de pain d'orge et de dattes, ne buvant que de l'eau. C'est là que lui parviennent les nouvelles des victoires glorieuses, qui, en douze ans, ont soumis au Coran un immense empire.

Jérusalem que Mahomet avait tout d'abord proclamée la ville sainte, le centre religieux des musulmans, ouvre ses portes au lieutenant d'Omar. Mais le triomphateur lui impose une capitulation si dure que le patriarche chrétien en appelle au calife. Le successeur de Mahomet se mit en route comme un simple pèlerin, rendant la justice sur son passage, réprimant les extorsions et les cruautés, enseignant la loi, prêchant la fidélité à la religion du prophète. Il entre dans la ville sans crainte, s'en-

tretient avec le patriarche des besoins de son antique Eglise, accorde aux chrétiens le libre exercice de leur culte, ordonne qu'on élève une mosquée sur l'emplacement désert du temple de Salomon et s'en retourne au tombeau du prophète, qu'il ne quitta plus avant de mourir. L'austérité d'Omar et sa noble simplicité insultaient à la magnificence des rois de la terre.

Après la soumission de l'Egypte, les mahométans victorieux envahissent tout le nord de l'Afrique et puis l'Espagne. Dans les pays conquis s'élèvent des mosquées, les populations chrétiennes se font musulmanes. Enfin ils franchissent les Pyrénées et inondent la France. Mais Charles Martel leur offre le combat entre Tours et Poitiers; il les taille en pièces. Les vaincus repassent la frontière pour toujours.

L'Islam subit avec le temps un démembrement : les villes de Bagdad, de Cordoue et du Caire eurent chacune un calife. Ces superbes capitales rivalisèrent de luxe et de civilisation. Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne une brillante ambassade chargée des plus riches présents.

C'est sous le règne de ce grand prince surnommé le Juste que Bagdad devint le refuge de toute l'élaboration grecque. Menacé par l'invasion des barbares d'une entière destruction, l'Occident s'absorba dans la défense et dans l'organisation du régime catholico-féodal : il délaissa les chefs-d'œuvre de la Grèce. Il dépensa toute son énergie à refouler les nomades envahisseurs. L'Europe, sous son armure, oublia l'art et la science et tomba dans l'ignorance. Cependant le trésor intellectuel de l'Humanité avait été transporté à Constantinople. Mais bientôt il ne fut plus en sûreté parmi les Byzantins plongés dans les subtilités théologiques : il devint à leurs yeux indigne d'occuper leur intelligence ravie en extase et dangereux pour la foi.

Les Arabes, dans leur conquête de la Perse, y avaient rencontré les nestoriens. Chassés des pays grecs par l'intolérance byzantine, ces sectaires avaient fondé dans leur nouvelle patrie l'enseignement des lettres et de la philosophie. C'est là que les musulmans, arrêtant le cours de leurs miraculeuses conquêtes, puisèrent le goût des œuvres de l'intelligence. Grâce aux encouragements de leurs califes, ils ont conservé et agrandi la science de l'antiquité. Les écoles de Cordoue, de Bagdad et de Samarcande brillèrent d'un éclat sans rival : on y lut Aristote : on créa l'algèbre sur les traces de Diophante : on perfectionna la trigonométrie et l'astronomie d'Hipparque : on cultiva la médecine d'Hippocrate. Ce fut l'intermédiaire glorieux entre les découvertes de la Grèce antique et l'évolution scientifique des modernes au dix-septième siècle.

Tel était le peuple qui allait susciter un nouveau danger à la chrétienté déjà si cruellement mise en péril par les barbares d'origine germanique.

Ces menaces incessantes, ces incursions perpétuelles nécessitèrent une concentration dans les deux éléments du moyen âge. La royauté devint une dictature puissante et l'on vit, pour quelque temps, renaître l'empire d'Occident. L'incomparable Charlemagne repoussa les Lombards, les Arabes, les Avars; il fixa les Saxons christianisés qui devinrent une barrière protectrice contre les Slaves et les Hongrois; ainsi se fonda la république occidentale. L'ancienne communauté, due à l'incorporation forcée des Romains se changea en une association volontaire d'Etats indépendants, liés par une même religion dont le pape est le chef suprême.

Cette concentration si glorieuse pour la royauté, d'abord en France, puis en Allemagne, s'étendit à la papauté. Pépin le Bref, qui avait consulté le pape Zacharie avant de monter sur le trône, délivra son succes-

seur des Lombards et constitua les Etats de l'Eglise sous le nom de patrimoine de Saint-Pierre. Le pape jusque-là simple évêque de Rome était le premier par la seule vénération de tous : il devint dès lors le chef indépendant de l'Eglise catholique. Mais cette mesure fut nuisible au clergé, car dans toute la catholicité, à l'exemple de la papauté, chaque évêché, chaque monastère eut son domaine et cette puissance temporelle dégrada, par la richesse, l'action toute spirituelle des premiers apôtres : mesure plus funeste encore à l'Italie qui ne put chasser l'étranger et constituer son unité que de nos jours.

Telle devint en moins de trois siècles la corruption du sacerdoce qu'il fallut y porter remède. Assimilés aux seigneurs féodaux, les prélats et les abbés vivaient comme eux : guerroyant, dissipant leur temps dans les fêtes, se mariant, donnant un diocèse en dot à leurs filles ou bien un monastère en douaire à leur femme.

Ce fut le grand pontife Grégoire VII qui enraya le mal en imposant le célibat à tous les membres du clergé. De plus, il releva la dignité des clercs effacée par la puissance temporelle en décrétant qu'à l'avenir le pape serait nommé à Rome par les cardinaux et que les ecclésiastiques ne pourraient recevoir d'un laïc l'investiture d'aucun bénéfice.

Cette séparation des deux pouvoirs spirituel et temporel ne s'établit pas sans de graves querelles. L'empire prétendait participer à l'élection du pape ou, du moins, conserver le droit d'investiture : la papauté résistait.

L'empereur excommunié est abandonné de tous : suppliant, les pieds dans la neige, il sollicite son pardon au château de Canossa, de l'impitoyable Hildebrand qui le lui fait attendre trois jours. Pardonné, il recommence aussitôt la lutte. Le grand pape meurt dans l'exil; et l'empereur lui-même, plus tard excommunié de nouveau,

déposé par ses fils, succombe à la misère après avoir erré comme un mendiant maudit à travers l'Allemagne.

Mais l'œuvre de Grégoire VII devait lui survivre : la papauté exerça librement la puissance spirituelle et devint l'arbitre de la chrétienté. Sous son inspiration eut lieu la première croisade : la guerre fut transportée par les chrétiens sur le sol musulman. Et Godefroy de Bouillon, chef des croisés, entra triomphant dans Jérusalem après avoir massacré l'armée des Turcs.

Une seconde croisade fut prêchée par saint Bernard : elle fut suivie de six autres. Le projet d'enlever la Terre-Sainte aux musulmans échoua. Et les deux monothéismes restèrent en présence, forcés l'un et l'autre de renoncer à l'universalité religieuse. Mais tout danger d'oppression de la chrétienté par l'islam avait disparu définitivement. Le monde romain était désormais partagé entre le Coran et l'Evangile.

En ce temps-là, un culte nouveau surgit de celui des saints inauguré dès le VIII[e] siècle et remplaçant l'adoration des anges. La Vierge devint l'objet de l'amour universel. C'est la dame des chevaliers au cœur libre : c'est l'espoir de tous. Elle intercède pour nous auprès de son fils, elle plaide notre cause, elle garantit la sincérité de notre repentir : vierge-mère, fille de ton fils, gloire des femmes, consolation des affligés ! Jamais il n'y avait eu jusqu'alors une représentation aussi parfaite de l'Humanité.

Dans les théocraties, le dieu suprême, maître de tous les autres, est la première esquisse du véritable Grand-Etre : il passe pour avoir dicté les commandements qui règlent la vie humaine, pour avoir institué le régime des castes : il est adoré pour les bienfaits qu'on rapporte indûment à sa toute-puissance. Ce culte est borné à une seule société : il n'est donc qu'une grossière ébauche de celui qui doit être commun à tout le genre humain.

Rome est pour les Romains une image moins imparfaite : elle personnifie l'ensemble des efforts, des sacrifices, des dévouements qu'ont nécessités la conquête du monde et sa pacification : c'est elle qui a créé la domination souveraine dont la gloire rejaillit sur tous ses citoyens. Son culte rallie l'ensemble des âmes et règle chacune d'elles. Les ancêtres dirigent d'une façon continue leurs successeurs. C'est dans ses traits principaux la fidèle image de l'Humanité : mais quelle que soit la grandeur de la patrie romaine, elle laisse en dehors de son sein les esclaves et les barbares.

Le culte de la Vierge au moyen âge ne s'étendit même pas sur l'ensemble des nations qui constituaient l'empire romain : mais il fut commun à la totalité de la population : il vivait indistinctement dans toutes les âmes : nobles et roturiers, riches et pauvres, tous étaient les enfants de Marie. C'est la ressemblance de l'Humanité, notre mère et notre bienfaitrice. Seulement elle ne pouvait que prier pour nous, car Dieu seul dispense et répartit ses bienfaits. Tandis que réellement, c'est l'Humanité elle-même qui a créé pour nous, lentement et avec une peine infinie, cette vie meilleure et plus digne dont elle nous gratifie tous. Nous ne pourrons jamais la représenter autrement que sous les traits de la Madone, dont le fils cessera d'être un dieu contesté pour devenir un homme enfant que l'amour maternel améliore et illumine.

Ainsi le moyen âge avait rempli sa mission : il avait cultivé et réglé le sentiment. L'élaboration grecque avait ouvert à l'intelligence le libre essor de toutes ses facultés : l'incorporation romaine avait dévoilé le but finalement pacifique de l'activité militaire : la transition catholico-féodale vint après manifester dans la culture des bons penchants la grandeur de l'homme et son véritable bonheur.

L'âme humaine fut rachetée du péché originel : les instincts personnels furent subordonnés à l'amour du prochain. La pureté devint la source du perfectionnement : l'humilité triompha de l'orgueil et de la vanité : la tendresse épurée prit un vaste essor. Alors la vie humaine devint sacrée : le suicide, si commun a Rome et presque érigé en vertu, fut prohibé et flétri comme un sacrilège.

La famille catholique est supérieure à celle constituée par la loi romaine. Le divorce et la répudiation furent supprimés des mœurs et des codes. La femme fut émancipée quoique toujours soumise à son époux dont elle substitue le nom à celui de son père : elle peut hériter même d'un duché et d'un royaume. Elle vit au milieu des hommes, pure et respectée : sa société est recherchée, son jugement estimé : elle concourt puissamment à former l'opinion publique. Les enfants cessent d'appartenir au père : obéissants et respectueux, ils ont une existence plus indépendante : ils peuvent se soustraire à la domination paternelle et tenter au loin les aventures. Mais c'est la domesticité qui reçut surtout de notables perfectionnements. A Rome comme en Grèce le service intérieur de la maison était fait par les seuls esclaves, hommes et femmes. Au moyen âge, pendant une période plus ou moins longue, tout le monde servait son supérieur. Les enfants de la noblesse étaient placés comme pages et demoiselles d'honneur auprès des princes souverains, empereurs, rois et ducs : les serfs recherchaient pour leurs fils et leurs filles la faveur d'être admis dans l'intimité de leurs seigneurs : ils y remplissaient les offices d'échanson, d'écuyer, de veneur, comme les jeunes nobles auprès du suzerain. Les relations de maître à serviteur perdirent la rudesse dérivée de la servitude et prirent une douceur et une politesse inconnues jusqu'alors.

C'est le régime du moyen âge qui émancipa l'épouse

et dota le prolétaire de la liberté de sa personne et non le catholicisme seul, car il consacra dans l'Eglise grecque la réclusion des femmes et le servage des travailleurs. Il se bornait à prêcher la paix, l'émancipation et la soumission pendant que la féodalité organisait la défense, changeait l'esclave en serf et décomposait l'empire en autorités locales indépendantes.

Quel majestueux spectacle que ce monde catholique! tout homme, quelle que soit sa situation dans la société, connaît ses devoirs : matin et soir, il s'exhorte dans la prière à les bien remplir. Partout, jusque dans la moindre paroisse, il y a un membre de notre sainte mère l'Eglise qui prie dans la même langue, enseigne la même doctrine, console les affligés, secourt les malheureux, protège les faibles : il sait au besoin rappeler le puissant à ses obligations et peut même l'y contraindre en l'excluant du troupeau des fidèles et du séjour des bienheureux. L'excommunication frappe jusqu'aux monarques. Robert, roi de France, fut contraint à répudier la reine Berthe, sa parente à un degré prohibé. Les temples se fermaient devant lui : ses serviteurs l'abandonnaient. Ceux qui continuaient à le servir brisaient les plats qu'ils lui avaient apportés pour que personne n'y touchât après lui.

La transition catholico-féodale présente un ordre complet comme jadis en ont présenté les théocraties de l'antiquité : elle construit un ensemble harmonieux sur la conception de la vie future dans la cité de Dieu comme les sacerdoces polythéistes l'avaient fait sur la multiplicité hiérarchique de leurs divinités. Mais cette base va faiblir sous le poids du majestueux édifice et l'entraînera tout entier dans sa chute. La séparation des deux pouvoirs qui abrite le prêtre contre la violence militaire, qui fait respecter sa faiblesse par la force, avait nécessité des dogmes qui révoltent la raison. Aussi dans l'impos-

sibilité de surmonter la discussion, l'Eglise pour étouffer les hératies dut recourir au bras séculier. Elle fonda l'inquisition et multiplia les supplices.

Le moyen âge eut une durée moindre que celle de l'incorporation romaine. La défense est moins difficile que la conquête. Et puis les chefs féodaux ne purent devenir des chefs industriels : ils durent donc disparaître sans se transformer, mais en laissant aux futurs directeurs du travail pacifique un type élevé de dignité personnelle et de dévouement social.

Alors l'Occident se trouva dépourvu de chefs pratiques comme de guides théoriques. Pendant que le catholicisme et la féodalité allaient se décomposer spontanément, la science et l'industrie étaient livrées à l'initiative individuelle sans direction et sans but. La séparation des deux pouvoirs si prématurément et si laborieusement édifiée devait s'effondrer dans l'asservissement par les rois des Eglises nationales. Tel fut le début de la révolution exceptionnelle, commune à tout l'Occident où le système théologique et militaire ira se disloquant de plus en plus, jusqu'à l'avènement longtemps inaperçu du régime final basé sur la science et l'industrie.

Chapitre VI. — Révolution occidentale.

Le premier âge de l'Humanité constitua la famille, présida au passage des tribus nomades à l'état sédentaire et, sous le règne sanglant de la Force, fit éclore le germe du sacerdoce. Sur cette base, la théocratie organisa la société. Mais l'intelligence et l'activité ne purent se développer librement que chez des populations militaires : ce qui nécessita un changement d'ancêtres : la civilisation de l'élite humaine, dégagée de la compression sacerdotale, s'épanouit d'abord en Grèce, puis à

Rome. Le régime catholico-féodal qui succéda à cette double évolution régla les forces surgies spontanément. Ces trois transitions, propres à l'Occident, consacrées successivement à l'essor intellectuel, à la vie active et au sentiment, semblaient pouvoir instituer l'ordre final.

L'âme humaine avait, en effet, révélé la puissance de toutes les facultés. L'élaboration grecque avait montré avec éclat l'étendue du génie de l'homme : la vie pacifique imposée au monde romain avait dévoilé l'aboutissement final de la conquête et de la guerre : enfin la culture des bons sentiments au moyen âge avait manifesté la souple docilité de notre nature dans laquelle l'égoïsme peut être subordonné à l'amour du prochain.

Mais le régime féodal n'avait pu discipliner que les forces existantes. L'Europe était alors couverte de châteaux forts, de villes protégées par des remparts : sa population en armes bataillait sans trêve ni relâche : à la défense contre les envahisseurs barbares avait succédé une suite ininterrompue de querelles, de luttes, de combats. Le catholicisme avait enrayé ce débordement militaire en prescrivant les trêves de Dieu et finalement en offrant dans les croisades un but commun à cette turbulence guerrière.

Il avait également triomphé des élans de notre orgueil et de l'esprit de révolte, en soumettant la raison à la foi. Toutes les intelligences étaient sous le joug de la révélation : Dieu avait parlé par la voix de son fils : tous s'inclinaient devant cette parole divine. Si un doute s'élevait, il était repoussé comme impie. Admirable unité : tous pensaient de même, le serf comme le clerc, le seigneur comme le prélat, le roi comme le pape. L'artiste idéalisait la vie du Sauveur dans ses moindres détails, le poète célébrait sa gloire, le musicien chantait sa bonté ineffable : le génie construisait et perfectionnait cette religion qui réglait l'âme dans toutes ses facultés

et ralliait tous les hommes dans une même foi et un même culte.

Mais le travail et la science échappèrent à cette réglementation universelle. L'industrie se dégageait à peine de l'existence militaire vers la fin du moyen âge. Les serfs affranchis dans les villes quittaient les armes pour l'outil et esquissaient la séparation entre le patron possesseur d'un capital et l'ouvrier. Mais le germe de cette institution n'avait pu fixer l'attention des beaux génies qui avaient coordonné les éléments du régime féodal, suzerains et vassaux, seigneurs et serfs. De même, l'élaboration grecque tombée dans l'oubli depuis l'invasion des barbares leur était inconnue : ils n'avaient pas eu à compter avec la libre pensée grandie en dehors des entraves oppressives de la théocratie antique.

Alors éclata en Occident une révolution telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable et qui sévit encore sur nous. Elle allait procéder à la démolition entière de l'ordre catholico-féodal, sans apercevoir l'édifice nouveau destiné à abriter la chrétienté. Jamais spectacle aussi lamentable n'était apparu aux hommes, jamais épreuve aussi douloureuse ne leur avait été imposée. Jusqu'alors la transition d'un âge à un autre s'était effectuée sans bouleversement par de lentes modifications. Lorsque le monde romain embrassa le christianisme, la substitution d'un Dieu unique aux divinités du paganisme avait été préparée depuis quatre siècles dans les écoles d'Athènes et était devenue familière aux esprits cultivés : elle se fit également sans secousse dans la masse populaire chez laquelle les anges d'abord et plus tard les saints remplacèrent la multiplicité des dieux. Mais à l'issue du moyen âge les intelligences d'élite avaient retrouvé les trésors du génie grec si longtemps perdus pour l'Europe et y avaient puisé une émancipation complète. Plus de révélation, plus d'inter-

vention quelconque d'être surnaturel, plus même d'esprit créateur ni de législateur de l'univers, plus de Dieu. Le catholicisme avait extrait du monothéisme tout ce qui pouvait servir au gouvernement de la société. Après lui, il n'y avait plus rien à tenter avec la théologie. Mahomet avait réduit le dogme à une simplicité qu'on ne saurait dépasser. Or, à la fin du moyen âge, la civilisation musulmane ne pouvait servir de modèle aux sociétés européennes qui lui étaient incontestablement supérieures. La révolution occidentale n'eut donc aucun précédent. Au lieu d'imprimer une simple modification au régime ancien, elle allait le démolir dans son entier sans savoir aucunement par quoi le remplacer. Repoussant les principes existants et n'en ayant pas de nouveaux, la vie humaine manquera de but. L'esprit sera sans croyance, le cœur desséchera dans le désespoir. La diffusion de cet état lamentable à travers les classes éclairées et puis dans la masse ignorante caractérisera les temps modernes et notre propre époque.

L'Occident venait d'accomplir paisiblement la plus difficile des révolutions : l'irrévocable abolition de l'esclavage. Il avait également émancipé la femme dans la famille. Mais il lui restait à constituer l'existence populaire, livrée à elle-même sans défense par l'affranchissement des serfs et à lui rendre les joies du foyer et la sécurité dont elle jouissait sous la féodalité. Cette incorporation du prolétariat nécessite, pour imposer des devoirs aux puissants et aux riches, une morale universelle basée sur une entière rénovation des convictions communes, puisque l'ancienne foi chancelait et devenait stérile. Toute la difficulté était donc mentale. Il fallait douter avant de chercher des dogmes nouveaux : il fallait nier toute autorité et proclamer l'individualisme absolu avant de sentir le besoin d'une règle et d'une discipline.

C'est donc une immense démolition durant cinq siècles qui va succéder au moyen âge et clore pour nous les annales du passé. Spectacle plein de tristesse et de découragement! Détruire, toujours détruire : le régime, le culte, la foi catholique, l'ordre féodal, les préjugés les plus saints, les coutumes les plus vénérables, les sentiments les plus purs, les pensées les plus poétiques. Il ne restera ni Dieu, ni roi, ni Eglise, ni noblesse. Et au milieu de ces ruines, aucun vestige de fondation, aucune trace de plan pour l'édification de l'avenir.

L'admirable édifice catholique était à peine achevé que, déjà, il menaçait ruine. Le pouvoir spirituel des papes, si péniblement établi, se brisait contre la force; la théocratie et l'empire luttaient avec acharnement. Le pape prétendait imposer ses avertissements et ses jugements, l'empereur n'obéissait plus et voulait châtier la téméraire prétention du pontife; à l'excommunication il répondait par un anti-pape nommé dans un concile à ses ordres. On vit en ces temps orageux simultanément deux papes et deux empereurs. La puissance morale fut annulée ; les foudres spirituelles restèrent sans sanction, et bientôt le chef du cathôlicisme dégénéra en prince italien. Partout le clergé se soumit aux puissants de la terre, qui dorénavant soutiendront son existence ; il met dès lors ses doctrines au service de tous les forts. Quant aux faibles, il leur prêche la patience et la soumission.

Désormais sans arbitre et sans frein, les chefs féodaux s'abandonnèrent à leurs convoitises ; la guerre éclata partout. Et la concentration monarchique fut l'effet de la dissolution du lien catholique. En Espagne d'abord, puis en France, les rois, avec l'assistance des serfs affranchis, triomphèrent de leurs grands vassaux. Les nationalités de l'Europe se formèrent. La Grande-Bretagne et l'Allemagne au nord, la France au centre, l'Italie et

l'Espagne au midi, représentèrent solidairement l'avant-garde de l'Humanité.

La dislocation spontanée du système catholico-féodal s'étendit partout; elle fut commune à tout l'Occident. Bien que la doctrine restât intacte, cette dissolution répandit l'émancipation qu'avaient fait naître les contacts avec les musulmans. Mais au nord, la révolution prit un autre caractère : elle attaqua systématiquement d'abord le régime, puis le culte et enfin le dogme; elle fit passer tout le catholicisme sous sa critique et le ramena à la simplicité doctrinale du mahométisme. Et l'on vit s'effondrer en moins de cent ans le majestueux monument qu'avaient élevé en plus de quinze siècles les plus beaux génies parmi les hommes.

La liberté de penser consiste dans la proclamation de l'individualisme absolu; chacun décide, sans aucune condition de compétence, toutes les questions quelconques; de là, la souveraineté populaire. Chaque peuple se gouverne à sa guise : de quel droit l'étranger ose-t-il opprimer la patrie? Les protestants des Pays-Bas secouent le joug espagnol, choisissent des chefs, chassent les envahisseurs et fondent la république des Provinces-Unies, dont l'indépendance fut enfin reconnue par les orgueilleux rois d'Espagne.

Si l'homme a le droit de trancher librement toute question, ce droit appartient à tous également, puisque les hommes sont égaux comme enfants d'un même Dieu et justiciables du même tribunal céleste. Cette égalité doctrinale servit de base à la tentative des Indépendants pour établir en Angleterre le règne des saints. Cromwell, par le jugement et l'exécution du roi, donna un avertissement solennel à la monarchie : c'est que la république était destinée à la remplacer dans les sociétés de l'avenir.

L'Occident se trouva divisé entre catholiques et pro-

testants, comme l'empire romain l'avait été entre la Bible et le Coran. La victoire de la Réforme au nord a sauvé l'Europe d'une oppression générale. Mais son triomphe complet eût arrêté longtemps l'émancipation humaine en faisant prendre cette halte dans le doute pour la solution définitive. Les rois seraient devenus partout les chefs de la religion, fixant les articles de foi comme les cérémonies du culte, nommant tous les pasteurs et même les vicaires; et les deux pouvoirs eussent été confondus pour toujours. Tandis que l'Eglise catholique, même asservie à l'Etat, pose éternellement la question de la séparation entre le conseil et le commandement, entre l'autorité morale et la force brutale. Le pape seul dirige les consciences et leur dicte des ordres, seul il sacre les évêques qui, eux-mêmes, sont les maîtres du clergé dans leurs diocèses. Neutralisés, le catholicisme et le protestantisme, unis aux monarques, organisèrent avec eux un système d'hypocrisie aussi dangereux chez les anglicans et les luthériens que chez les jésuites.

Jusqu'alors les démolisseurs protestants avaient respecté la révélation, base du christianisme. Ils avaient détruit une à une toutes les règles de la discipline catholique, l'autorité du pape, la puissance des évêques sur leur clergé, le célibat ecclésiastique, l'indissolubilité du mariage; ils avaient supprimé toutes les cérémonies, toute la pompe des solennités; ils avaient écarté tous les dogmes, le purgatoire, le culte de la Vierge et des saints, la confession, la messe en dénaturant le mystérieux sacrement, résumé sublime de toute la religion; mais aucun réformateur n'avait mis en doute la communication directe de Dieu avec les hommes pour leur rachat du péché et leur salut éternel.

La négation franchit enfin cette dernière borne; elle conserva Dieu mais comme créateur abandonnant l'uni-

vers aux lois dictées de toute éternité par son impénétrable providence, sans intervention dans les affaires humaines, sans représentant sur la terre. Une seule révélation fut admise : celle que la Divinité fait sourdement à l'âme immortelle de chaque homme.

La rupture brutale avec le passé fut complète. Le catholicisme avait damné tous ses prédécesseurs gréco-romains. Les déistes taxèrent de superstition, d'imposture et de supercherie tout culte quelconque, et vouèrent à la haine et à l'exécration le christianisme lui-même. Ils prêchèrent l'abolition de tous les privilèges et l'égalité des hommes. L'explosion révolutionnaire ne tarda pas à éclater. Le vieux monde fut détruit. Sans Dieu, ni roi, le peuple souverain décréta les droits de l'homme et l'affranchissement de toutes les nations de la terre. Cette immense destruction de l'ancien régime arriva prématurément, car l'on n'apercevait rien encore de l'édifice du monde nouveau.

Et cependant, durant les cinq siècles de cette révolution sans exemple, l'esprit humain avait cherché des voies nouvelles.

C'est d'abord la formation des langues modernes. En adoptant l'usage du latin, l'Eglise catholique sauva les monuments écrits de la civilisation gréco-romaine. Mais l'invasion de l'empire par les Barbares fit naître des langues vulgaires qui se substituèrent au vieil idiome romain, et donnèrent plus tard naissance à l'italien, au provençal, au portugais, au français et à l'espagnol. Les Germains formèrent avec leur langue l'anglais, le hollandais, le flamand et les dialectes scandinaves. Cette création laborieuse, à laquelle participa la population entière, occupa toute l'activité intellectuelle. Dante écrivit en italien son poème qu'il avait primitivement projeté de composer en latin : ainsi tous purent lire ce qui n'eût été accessible qu'aux seuls clercs. La *Divine Co-*

médie est le sublime début des hardiesses modernes; le poète usurpe la prérogative du pape et s'érige en juge des vivants et des morts.

C'est ensuite la Renaissance, où tous les arts s'affranchissant des sévères contraintes de la religion s'épanouissent au soleil de la liberté. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la France et la Hollande, avant-garde de l'Allemagne, produisent plus de chefs-d'œuvre poétiques que toute l'antiquité. Pourtant le spectacle des destructions et des divisions ne saurait inspirer le génie! La discorde partout entre les Etats et jusqu'au sein des familles. Aussi l'imagination dut chercher en dehors du présent ses tableaux et ses scènes; elle ressuscita le passé, surtout le moyen âge, dont le souvenir était vivant. Les mœurs de cette transition subsistaient encore, bien que la foi fût ébranlée par le doute et la féodalité effacée devant la puissance des rois. Mais une mine inépuisable fut alors exploitée par l'art : la peinture des émotions et des sentiments de l'âme dans la vie privée.

L'existence industrielle remplace de plus en plus les mœurs guerrières. Les derniers serfs, ceux des campagnes, sont enfin affranchis dès le début de la révolution occidentale. Après l'esclavage antique, le servage féodal; après celui-ci la liberté des travailleurs. Mais qu'elle va coûter de larmes et de souffrances cette liberté, source de la dignité future du prolétaire! Il va errer sans protection et sans défense à la recherche du travail, exploité par le patron, repoussé par le riche oisif, sans domicile, sans famille, sans pain. Il n'aura plus la sécurité de l'esclave, nourri et soigné par son maître comme un animal de prix; il ne connaîtra plus la sécurité du serf élevant sa famille sous le chaume qui abrita ses pères et sous lequel vivront ses enfants. Il lui faudra gagner la nourriture de chaque jour, sans savoir

s'il mangera le lendemain; malade, il sera soigné dans un hospice; mort, son corps sera enfoui dans la fosse banale. Cependant il sera libre : il louera ses bras à qui il voudra et ce qu'il voudra ; il quittera les champs pour la ville, reviendra au village, mais toujours avec l'éternelle compagne qui s'attachera désormais à ses pas, la misère hideuse.

L'abolition du servage fit un métier du service militaire; il fallut payer le soldat pour le retenir dans les armées devenues permanentes, et bientôt le recrutement forcé put seul combler les vides, car tous préféraient au camp la vie des champs et de l'atelier, bien que l'apprentissage de la guerre fût abrégé par l'usage des armes à feu.

Les manufactures surgissent et accentuent la division entre les entrepreneurs et les travailleurs. Le travail ne se faisait d'abord que sur commande : on portait une peau de chevreau à un artisan qui vous confectionnait une paire de sandales. Plus tard, un cordonnier emmagasine du cuir et attend le client, c'est le patron. Enfin, par suite de l'accroissement de la richesse, un autre avec sa provision fait fabriquer des chaussures sans qu'elles lui soient demandées, c'est l'entrepreneur. Au quinzième siècle l'industrie s'organise sur cette base : il se forme des manufacturiers de tous produits qui fournissent de l'ouvrage d'une façon continue. Par l'emploi des machines, l'intelligence est de plus en plus substituée à la force musculaire; moins de bras et plus de résultats. Le travail de l'homme est ennobli.

L'imprimerie propage les nouveautés religieuses et assure la conservation des trésors classiques; les chiffres arabes et la numération décimale facilitent la comptabilité que rend indispensable l'extension du commerce.

Car la navigation ouvre, avec l'usage de la boussole, des débouchés inespérés. Christophe Colomb découvre

l'Amérique et Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, trace la route maritime de l'Inde, si longtemps convoitée et recherchée. Le vieux monde s'élance à la conquête du nouveau, des colonies couvrent les continents découverts.

Cet immense développement des manufactures et du commerce donne à la Banque créée par les Juifs une impulsion nouvelle; la hiérarchie industrielle se trouve complétée. La monnaie d'or et d'argent d'abord, puis après la lettre de change et la monnaie fiduciaire, facilitent les échanges, le crédit agrandit et multiplie les affaires.

La science moderne s'élève sur la science grecque sauvée par les Arabes du désastre des invasions et des guerres. Elle proclame le double mouvement de la terre qui avait échappé aux astronomes de la Grèce, trop préoccupés de la construction de la doctrine monothéique. Dogme nouveau, accepté par ceux qui n'en connaissent pas la démonstration parce qu'ils sont convaincus qu'il est démontrable et qu'il a été démontré. L'univers n'est plus agencé pour notre seul usage comme l'avait imaginé jusqu'alors notre outrecuidance; il acquiert des proportions incalculables. Le monde solaire est perdu dans une infinité de groupes similaires; la terre n'est qu'une des planètes qui gravitent vers notre soleil. L'homme cesse de se croire le but de la création; la pluralité des mondes fait rêver à la pluralité des espèces humaines, et nous devenons bien chétifs dans les immensités glacées du ciel où s'évanouit toute relation entre le créateur et ses créatures.

Descartes fait table rase des systèmes du passé, formule la méthode scientifique et l'applique lui-même à la géométrie et à la physique. La méditation ne s'égarera plus dans le labyrinthe des subtilités de l'école ; elle reposera sur l'observation des faits, elle devra construire

un tout de ces lois et embrasser l'ensemble des phénomènes depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués, depuis la mesure de l'étendue jusqu'à l'évolution des sociétés et au mystère de l'âme.

Mais la construction de ce dogme nouveau exigera de grands efforts; elle n'était pas achevée lorsque la tourmente menaça le vieux monde. Aussi fallut-il une royauté énergique pour sauver la société d'une entière destruction. Frédéric de Prusse en présenta le glorieux exemple. Pleinement émancipé, il ne dissimula jamais l'affranchissement théologique de son esprit sous des dehors hypocrites; il donna l'hospitalité à tous les penseurs persécutés, même aux jésuites lors de leur expulsion. Il traça le programme de la dictature moderne : concilier le pouvoir avec la liberté, maintenir avec énergie l'ordre matériel, seconder sagement l'essor industriel et respecter scrupuleusement le mouvement intellectuel quelque déréglé qu'il devînt. Ce programme il sut le remplir.

Toute autre fut la conduite des derniers rois de la France. Chefs de la rétrogradation, ils ne purent ni comprendre l'esprit de rénovation, ni le prévenir. Aussi la révolution se fit en dehors de la royauté et contre elle. Les souverains de l'Europe effrayés se coalisèrent et marchèrent contre la nation révoltée. Le peuple, indigné des trahisons de la cour, exigea le jugement, la condamnation et l'exécution du roi. Alors nos pères se levèrent en masse, organisèrent la terreur contre les royalistes du dedans et au dehors la victoire. En trois années, ils dotèrent notre patrie de ses frontières naturelles qu'en trois siècles ses monarques n'avaient pu lui donner.

Hélas ! cette admirable défense devait être suivie d'une orgie sanglante. Sous la conduite d'un aventurier d'une autre race, les Français se ruèrent sur tous les

peuples : courant de capitale en capitale étaler leur jactance et leur servilité envers leur empereur. Ce peuple, au début de la révolution, avait déclaré solennellement qu'il ne ferait la guerre que pour repousser les envahisseurs et jamais pour propager ses principes égalitaires; et malgré cette proclamation, ce même peuple imposait aux autres la tyrannie de son maître par le pillage et la destruction. Cette odieuse conduite appelait un châtiment exemplaire : la France le subit. L'Europe coalisée la fit rentrer dans ses frontières royales de 1789 et envoya son tyran expier ses crimes sur une île de l'Atlantique.

Alors s'ouvrit une ère incomparable de paix. La guerre fut proscrite de la république occidentale. Malheur à la nation qui osera la déclarer à une autre! Elle sera châtiée et la concorde reprendra bien vite son règne inaltérable. La Russie rompit la première le calme européen en attaquant la Turquie. L'Angletere et la France, oubliant leur ancienne rivalité, s'unissent pour la contraindre à rentrer dans l'ordre. Ensuite, ce fut l'empire français qui eut la témérité de déchaîner la guerre ; il reprenait, d'un cœur léger, la politique de Bonaparte pleine d'intrigues odieuses et de folles interventions qui nous avait coûté si cher : deux invasions et la perte des limites que la nature semble avoir destinées à notre patrie. La punition fut terrible, nous dûmes subi une troisième invasion et céder avec l'Alsace une portion de la Lorraine. De plus, nos fautes avaient laissé constituer en Europe l'unité italienne vainement rêvée depuis le moyen âge et la concentration de l'Allemagne sous la suprématie de la Prusse. Deux forces nouvelles avec lesquelles il faut compter à l'avenir pour éviter la rupture de la concorde. Néanmoins toute guerre générale put être évitée jusqu'ici aux populations occidentales; après chaque rupture toujours de courte durée, la paix devint de plus en plus inaltérable.

L'imitation du régime parlementaire anglais s'implanta dans tout l'Occident : elle fut érigée en solution définitive par les lettrés ; elle donnait une certaine satisfaction aux besoins de liberté si impérieux après la longue oppression militaire. Mais le peuple n'était pas la dupe de cette mystification. Parler sur tout sans aboutir à quoi que ce soit ne pouvait être le prix des sanglants sacrifices de nos pères, ni l'issue de la révolution. Les travailleurs voulaient prendre place dans la société. Enrichissez-vous, leur criaient les doctrinaires et vous jouirez comme les riches de l'égalité et de la liberté. Mais comment s'enrichir quand on gagne si péniblement le pain quotidien ?

Dans cette déception, les séductions de l'utopie vinrent réveiller l'ardeur révolutionnaire des masses. De même que l'astrologie avait excité les efforts des premiers astronomes par le mirage de déchiffrer dans les cieux la destinée des hommes et celle des empires ; de même que l'alchimie avait attisé le zèle des chimistes en faisant briller l'or au fond de leurs creusets ; ainsi les rêves socialistes ramenaient à la politique les travailleurs des villes par la perspective d'un avenir prochain d'où seraient bannies la misère et l'ignorance.

Ils comprenaient que la destruction de l'ancien régime était le prélude d'un ordre nouveau qui devait leur ouvrir les portes de la civilisation. Nos pères l'avaient tenté dans les premiers temps de la révolution. Mais la réaction triomphante avait rejeté les prolétaires hors la loi. La richesse était protégée par toutes les institutions. Elle exploitait sans vergogne comme sans pitié les ouvriers envers lesquels elle ne se reconnaissait aucun devoir. Les riches étaient tout puissants ; non seulement ils écrasaient cruellement les déshérités par les impôts et les octrois, mais encore ils se faisaient protéger et garder par eux ; ils les arrachaient pendant sept ans à

leurs familles et les contraignaient à monter la garde pour défendre leurs propriétés et leurs trésors. Bien plus, une émeute éclatait-elle causée par la faim ou par l'indignation, le soldat massacrait ses frères sur l'ordre des bourgeois qui seuls étaient officiers. Le capital est donc l'auteur de tout le mal, le ver rongeur de la société, l'ennemi social. Il faut le détruire et refaire une association dont il aura disparu à jamais. En supprimant le droit d'héritage et en mettant tous les biens en commun, on tarit la source des misères, on crée un nouveau paradis terrestre : plus d'obscurcissement, plus de pauvreté ; à tous les jouissances de l'intelligence, les trésors de l'art ; à tous après le labeur, le repos ; après la carrière terminée, la retraite ; et chaque jour la sécurité du lendemain et les joies de la famille. Ces admirables vœux des utopistes berçaient les imaginations populaires et les consolaient dans l'affliction de l'heure présente.

La phase déiste de la révolution occidentale avait tellement démoli le catholicisme que sa restauration officielle n'avait point éteint l'esprit de rénovation. La masse persistait à écarter le christianisme du monde nouveau. Les voltairiens avaient éludé la question religieuse comme inutile : d'après eux, les temps futurs seraient ce qu'est le présent : le peuple conserverait sinon la foi, du moins le culte existant : les hommes instruits s'en passeraient : la loi serait athée. Les disciples de Rousseau, au contraire, écartant la révélation, réduisaient le dogme au pur déisme et le décrétaient religion d'Etat ; on les vit à l'œuvre en France durant le court mais sanglant triomphe des sectaires : l'Etre suprême ou la mort. Les dantoniens seuls avaient fait une tentative honorable. Le culte de la Raison inaugurait l'adoration de la grandeur humaine en remplacement de celle de Dieu : mais l'homme était glorifié dans sa seule intelligence et non dans les sentiments élevés qui constituent

sa vraie grandeur. Une belle jeune femme figurait la Raison; mais ce n'était ni son cœur ni son dévouement que glorifiait la foule dans les sublimes cathédrales abandonnées au nouveau culte.

Cet essai avait échoué. L'Europe conserva les cultes du Passé. Chacun, sans la pratiquer, garda la religion de son enfance. En France, parmi les lettrés et même parmi les travailleurs, un grand nombre s'attacha avec opiniâtreté aux deux dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme pour ne pas rester privés de toute foi; mais ces deux lambeaux du théologisme ne pouvaient exercer aucune influence quelconque sur leur conduite. Tous continuèrent sous le poids des vieilles habitudes à être dirigés, sans en avoir conscience, par les prescriptions du christianisme.

La culture des bons sentiments fut de plus en plus délaissée comme aussi la poursuite du perfectionnement moral. Les femmes seules, catholiques ou protestantes, persistèrent à nous transmettre les résultats du moyen-âge. La pureté et le dévouement restèrent en honneur parmi elles, alors que les littérateurs réhabilitaient le dévergondage et l'égoïsme. Tout fut mis en question par eux avec une audace insolente : mariage, amour paternel, piété filiale, amitié, honneur, probité. Ce fut le comble du désarroi spirituel! La science fut rabaissée à l'étude minutieuse des faits : l'œuvre des siècles précédents fut compromise par cette ardeur indiscrète : elle s'émietta en un chaos d'observations incohérentes. Sous le prétexte de réalité, le talent s'attacha à la peinture fidèle du vice et de l'abjection, à l'idéalisation du laid. La musique elle-même subit l'atteinte subversive : la mélodie fut subordonnée à l'harmonie et la voix humaine réduite au récitatif pendant que le chant se réfugiait dans l'orchestre, timide et comme honteux. Tel est le délire occidental. En proie à l'ennui, au doute et à l'irrésolution, les

hommes n'ont d'autres mobiles que le plaisir, l'intérêt et l'ambition : les sacrifices de la vertu sont bafoués comme des sottises ou comme une preuve de faiblesse.

Pendant ce temps-là, le maintien de la paix en Occident imprima à l'industrie des progrès merveilleux. La richesse sociale prit un accroissement inouï. Les moyens de production se concentrèrent dans un petit nombre de mains : la culture parcellaire de la terre fut écrasée par la concurrence des vastes exploitations agricoles, la fabrication en famille ruinée par les immenses usines, le petit commerce par les grands magasins, la banque personnelle par les puissantes sociétés financières. Et malgré la prodigieuse augmentation des forces mécaniques et la miraculeuse dextérité des machines, les journées de travail ont une aussi longue durée; ce qui diminue, c'est l'épargne annuelle de l'ouvrier : il est de plus en plus surmené et devient de plus en plus pauvre.

Quant aux gouvernements de l'Europe, ils s'efforcent de maintenir l'ordre matériel au milieu du désordre des esprits. Mais ils se ruinent à solder des armées formidables en se préparant à une conflagration générale qu'ils redoutent et répudient. L'Occident vieillit dans la sombre expectative de la guerre : néanmoins le XIXe siècle s'achève en paix.

(*A suivre.*) Joseph LONCHAMPT.

BULLETIN D'ANGLETERRE

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE E. C. LONDON)

CONFÉRENCE DE M. R. NEWMANN (11 Saint-Paul 103)

(Traduite, résumée et rédigée par MM. Paul DESCOURS et Th. CATTIN)

LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

Le mot religion n'éveille dans l'esprit des positivistes aucune vue surnaturelle.

Nous entendons par ce mot : unité d'intention et direction de nos efforts vers un but élevé qui est le bonheur de l'Humanité et le progrès régulier de la race humaine. Par progrès nous entendons le progrès moral, intellectuel et matériel. Cette idée de la concentration de l'énergie humaine sur quelque grand idéal existe également dans les religions théologiques. Les chrétiens, par exemple, mènent une vie régulière afin de plaire à leur Dieu et d'obtenir la vie éternelle; et, quoique ce but soit purement fictif, la réaction naturelle d'un noble sentiment a produit de bons résultats sur leur vie quotidienne.

L'amour de Dieu, pour des millions de nos semblables, a été un acheminement vers l'amour de l'homme et, jusqu'à ce que l'espèce humaine soit préparée à remplacer les convictions théologiques par des convictions positives il ne faut ni méconnaître, ni médire des sentiments qu'il a inspirés. Ces sentiments existent. C'est un fait historique et un facteur important de l'accroissement de la moralité humaine. Mais si nous nous plaisons à rendre justice aux reli-

gions théologiques pour les services qu'elles ont rendus et rendent encore, nous ne prenons pas parti pour aucune d'entre elles.

Il peut y avoir un Dieu ou un million de dieux; il peut y avoir des êtres intermédiaires, comme par exemple des anges, entre les dieux et les hommes; il peut y avoir des nains, des dryades, des fées, des démons. Nous n'en savons rien, et il est aussi ridicule de soutenir qu'il n'y a pas de Dieu que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu. En somme, cela ne nous intéresse nullement, puisque ces dieux dont l'existence est indémontrable n'interviennent jamais dans nos affaires. Nous n'avons donc pas à nous occuper de leur soi-disant existence. Ils nous importent moins que l'être le plus infime de la série animale ou que la plus petite particule de la matière organisée.

Ce qui, en revanche, est d'un grand intérêt pour nous, c'est le rôle qu'a joué et joue encore dans l'histoire de l'Humanité cette croyance au surnaturel qui domine la majeure partie de nos concitoyens. Ici nous examinons avec sympathie la part de chacune des religions qui ont guidé le monde et surtout le christianisme qui a dominé et règne encore en Occident.

Pour bien comprendre le christianisme, il faut étudier son histoire avec le plus grand soin.

Il est impossible de savoir ce qui serait arrivé si la partie la plus intelligente de la race humaine n'avait pas embrassé le catholicisme. Toutes spéculations sur de semblables hypothèses sont aussi stériles que celles que l'on peut faire sur le nombre et la nature des dieux. Le Christianisme est aussi naturel que toute autre institution humaine; il s'est développé conformément aux lois sociales.

On ne choisit pas sa religion; nos opinions sont le résultat de causes très nombreuses, très compliquées et variables, mais sujettes, quant à leur développement, à l'acquisition de nos connaissances et à la formation de notre jugement. Nous devons donc essayer de comprendre le caractère et l'histoire de toutes les religions de notre race et de leur rendre justice, car elles sont inséparables de l'Humanité. Elles sont attachées à sa nature même comme le parfum et la couleur dans la fleur.

La religion catholique qui a pour principal fondateur saint Paul, qui joignait à un enthousiasme fervent un talent incomparable d'organisateur, est la première qui doit nous occuper. Une religion qui a produit St. Augustin, Grégoire le Grand, St. Bernard, Bossuet et des milliers d'hommes presque aussi éminents en talent et en sainteté; une religion qui a produit les architectes du moyen âge dont

nous ignorons les noms, mais dont les travaux incomparables font notre admiration ; une religion qui a inspiré des poètes comme le Dante, le Tasse, Milton et Calderon; qui a développé le génie de peintres comme Raphaël, Murillo, Paul Véronèse, Michel-Ange; qui a donné des sujets de composition à des musiciens comme Hændel, Mozart et Beethoven ; qui pendant tout le moyen âge fut le grand pouvoir moralisateur; qui, en somme, protégea les pauvres et rappela leurs devoirs aux riches et aux puissants; une religion qui, malgré son déclin avéré, est encore le soutien et l'espoir de millions d'hommes répandus sur toute la surface de la planète : cette religion n'est pas de celles dont on peut simplement se moquer et qu'on doive traiter avec dédain. Il faut, au contraire, tâcher de la comprendre en l'étudiant avec sympathie. Elle existe, c'est une œuvre de l'Humanité, un grand phénomène social qu'on peut modifier de mille manières. Elle se développe dans une direction qui doit inévitablement détruire sa base surnaturelle et l'amener, soit à échouer sur le sable du doute, soit à se fixer sur le roc de la morale scientifique et à se transformer en la religion de l'Humanité.

Le travail de destruction dure depuis des siècles. On peut détruire, mais il faut rebâtir en améliorant : détruire simplement conduit à l'anarchie. Aucun système de critique ne peut réclamer le nom de religion, celle-ci étant nécessairement sympathique, synthétique et idéaliste. Si nous voulons détruire une religion, il faut toujours nous demander ce que nous mettrons à sa place, car on ne peut se passer de religion. Si nous reconnaissons la nécessité d'une haute morale, laisserons-nous son enseignement dans l'avenir au hasard, nous contentant de prendre autant de morale que nous pourrons ? Peut-on apprendre ses devoirs dans l'étude des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie ? Sera-t-on un meilleur citoyen, un bon mari et un père parfait, parce qu'on aura rejeté la morale théologique, comme insuffisante, si on n'a pas fondé sa nouvelle morale sur une base plus solide et plus positive ? Nous répondons non à toutes ces questions.

Il est très vrai que les influences sociales sont bien plus puissantes que les doctrines ou les opinions pour régler notre vie. Ainsi, ce ne sont pas les doctrines du Christianisme qui ont exercé une si grande influence, mais bien la sagesse et le bon sens pratique avec lesquels les prêtres catholiques ont exercé le pouvoir pour guider ceux qui étaient soumis à leur direction.

Cependant nous ne pouvons nous dispenser d'examiner ces doctrines. Elles furent toujours la soi-disant base de toute action ecclésiastique et ce sont elles qui ont eu à soutenir les coups portés par

la science dès que celle-ci se trouva en opposition avec les dogmes catholiques au nom desquels on voulut l'opprimer. Or aucune religion ne peut durer si ses doctrines sont opposées à la science positive. Aussi voyons-nous, de nos jours, les théologiens essayer de montrer qu'il n'y a pas incompatibilité entre la science et la théologie. Ils espèrent, à l'aide des méthodes de la casuistique, les faire accorder tant bien que mal. Ils rendent un profond hommage à la science en essayant, par un effort incessant, de mettre leurs doctrines au niveau des connaissances actuelles. Mais la lutte est trop inégale; de toutes parts le théologisme est débordé. Tout le monde cherche plus ou moins sciemment des doctrines qui soient scientifiques et positives. Or, la seule tentative sérieuse pour établir une religion sur cette base est celle faite par les positivistes guidés par le génie créateur de leur maître Auguste Comte.

Ce fut ce grand penseur qui appliqua à la sociologie et à la morale les mêmes méthodes employées dans l'étude des autres sciences. Ce fut lui qui créa la sociologie et énonça ses principes. Vivre pour autrui n'est pas seulement un but : cette maxime devint la raison première de toute action. En elle est résumée toute la substance de la religion de l'Humanité. C'est la base d'un système de morale auquel il faut subordonner toutes les actions humaines : domestiques, sociales et politiques. La vie trouve ainsi l'unité qui lui est si nécessaire. Son principe le plus simple, le plus évident, le plus universel, est que l'homme dépend exclusivement de l'Humanité, comme le prouve l'expérience (la seule base positive possible). On élimine ainsi le surnaturel, et on lui substitue la providence humaine qui est réelle. La reconstruction s'effectue en même temps que la destruction : on détruit des croyances déjà dans un état de dissolution, et on les remplace par une nouvelle foi démontrable. Il est facile de voir que nous dépendons forcément de nos semblables. Il est aussi évident que nous nous appuyons sur des milliers de générations précédentes, qu'il est vrai que nous sommes les fils de nos pères. Pour peu que l'on réfléchisse, on voit que chaque génération transmet à la suivante des qualités religieuses, sociales, politiques et industrielles. Chacun de nous est en réalité le produit des influences humaines, accumulées pendant un nombre illimité de générations.

Si l'on est bien pénétré de cette idée de la dépendance de l'homme envers l'Humanité, on écartera fatalement toute idée du surnaturel. Il n'y a rien, plus rien à faire pour les dieux. L'homme le plus isolé qui ait existé n'a jamais pu se dispenser des services de ses semblables, et démontrer qu'il dépendait uniquement de

Dieu. Mais, la simple acceptation intellectuelle de la suprématie de l'Humanité remplaçant l'idée de Dieu serait bien stérile si elle ne nous inspirait pour nos semblables le même dévouement et la même ardeur que montrèrent pour leur Dieu les hommes religieux de tous les temps. L'amour de Dieu a eu une très grande influence sur l'histoire du monde, et a augmenté l'amour envers les hommes; mais son action a toujours été irrégulière. Aimer Dieu voulait dire lui plaire, et comme on ne savait rien de positif concernant ses désirs, on pouvait toujours dire que sa volonté était la même que celle des hommes, ce qui a permis de donner la sanction divine, aussi bien aux plus grands méfaits qu'à des actions bonnes ou indifférentes. Les hommes d'élite de tous les âges ont dû remorquer leurs divinités boiteuses en retard sur la morale de l'époque, et cela continue encore. Le Dieu des chrétiens subit sans cesse sous nos yeux des transformations qui doivent lui permettre de lutter contre de nouvelles difficultés.

A mesure que les dieux deviennent moins indispensables à l'homme, celui-ci devient plus nécessaire à son semblable. L'homme collectif ou l'Humanité demeure la plus haute forme de l'existence que nous puissions comprendre. Quoique l'Humanité soit imparfaite, comme d'ailleurs tout ce qui nous entoure, nous ne pouvons cependant former un idéal plus élevé. L'idéal d'un Dieu parfait ne peut subsister qu'à la condition que ce Dieu ne fasse rien, dès qu'on lui fait faire quelque chose, sa perfection cesse, ses actions deviennent des actions humaines, et comme telles, elles sont relatives et non absolues, soit en bien, soit en mal.

L'imperfection de l'Humanité n'est ni un sujet d'étonnement ni un sujet de regrets comme les imperfections d'un Dieu. Nous qui faisons partie de cette faible partie de l'Humanité que composent les vivants, sommes bien convaincus de nos propres défaillances, mais il faut bien accepter les choses comme elles sont. Il est absurde de gémir parce que tout est vanité, de pleurer parce que nous avons été soi-disant conçus dans le péché, et que nous ne pouvons nous améliorer. C'est méconnaître les progrès énormes déjà accomplis par l'Humanité; c'est faillir lâchement à nos devoirs et nous rendre coupables d'ingratitude envers nos prédécesseurs.

Quelque imparfaite que soit l'Humanité, c'est elle qui doit être l'objet de notre vénération, c'est elle qui doit être notre idéal, car en dehors d'elle nous ne connaissons rien de positif. En effet, que peut-on vénérer au-delà de l'Humanité? Où trouver un idéal nous incitant à l'accomplissement des actions morales, utiles et régulières? Est-ce la nature? Est-ce un pouvoir hors de nous? Est-ce

la force cosmique? Est-ce un pouvoir inconnaissable créant es phénomènes?

Qu'est-ce que tout cela, sinon des entités métaphysiques intéressantes par les créations poétiques qui s'y rattachent, mais ne pouvant exercer sur notre esprit et nos cœnrs une salutaire influence morale. Les différents aspects des phénomènes naturels sont merveilleux, splendides et parfois terribles. L'homme instruit peut trouver un immense plaisir dans la contemplation des formes, des couleurs, de l'action des êtres qui l'entourent, mais cette faculté, il la doit tout entière à l'évolution de l'Humanité. Les conditions astronomiques et physiques du monde que nous habitons sont loin de mériter notre vénération, et, contrairement à ceux qui tombent en admiration devant les œuvres de la nature qu'ils considèrent comme une bienfaitrice, nous devons remarquer combien souvent elle est cruelle et marâtre. — Le vague panthéisme exalté par de nombreux littérateurs est bien la plus illogique et la plus rétrograde des religions. Quel que soit le nom que l'on donne à la cause première des phénomènes, du moment qu'on lui accorde un pouvoir arbitraire, qu'on le veuille ou non, on ne fait qu'inventer un nouveau dieu, semblable à celui des théologiens. Or, le Positivisme rejette comme tout à fait inutiles à l'Humanité toutes les spéculations sur les causes premières ou finales, quelle que soit la base sur laquelle on veut s'appuyer. Il rejette tout aussi bien un pouvoir incognoscible au-delà des phénomènes, comme celui préconisé par M. Herbert Spencer, que toute autre cause première invérifiable soit théologique, soit métaphysique. Il considère que ces spéculations sont nuisibles, parce qu'elles absorbent inutilement des forces dont l'emploi doit être exclusivement réservé au service de l'Humanité. Dès qu'il s'embarque sur l'Océan sans limite de l'ontologie, l'esprit humain n'a plus de boussole, ni rien pour le guider et, le seul résultat de cet état mental est de le ramener vers les vieilles religions. Les intérêts de l'Humanité sont abandonnés dans la fréquentation des dieux; le bon sens humain fait place aux bêtises célestes.

Le problème posé par le Positivisme est autrement large et précis. Il s'agit, suivant les paroles d'A. Comte, « de réorganiser la vie humaine sans Dieu ni roi, en utilisant les sentiments sociaux, et en s'appuyant sur la science positive et l'énergie pratique de l'homme ».

Le Positivisme met de côté toutes les hypothèses invérifiables ou surnaturelles; mais néanmoins il sympathise avec ceux qui ne les ont pas définitivement écartées de leur esprit, sachant, par l'étude

de l'histoire — sans laquelle on ne peut comprendre les questions sociales — que ces idées surnaturelles sont le résultat d'un développement régulier de l'esprit et qu'elles ont joué un rôle très important dans l'histoire de l'Humanité. De même en politique, le Positivisme ne vénère pas les rois en tant que rois; il met de côté les superstitions qui sont attachées à l'idée de la royauté comme il l'a fait pour celles de la théologie et de la métaphysique. Mais, dans le passé, la royauté a souvent rempli avec succès ses importantes fonctions. Nous honorons sincèrement des hommes comme Charlemagne, Alfred, saint Louis, Charles-Quint, Louis XI, Guillaume le Taciturne, Frédéric le Grand, qui, par leur perspicacité politique, leur énergie et leurs qualités morales ont puissamment contribué au progrès humain. De nos jours, la royauté n'est plus que le point de ralliement d'intrigues individuelles et de superstitions usées. Elle ne remplit aucune fonction qui ne puisse être assurée plus avantageusement sous une république. Mais, ici encore, aussi bien qu'en matière religieuse, le jugement du Positivisme est relatif et non absolu. Nous ne prétendons pas que tout serait mieux si toutes les monarchies étaient sur-le-champ transformées en républiques. Nous savons que la corruption peut être aussi grande dans l'un et l'autre de ces gouvernements, mais nous croyons qu'avec le progrès moral et l'expansion de la connaissance des lois sociologiques, la république sera le gouvernement qui servira le mieux les intérêts de toutes les classes de la société. Ce but sera d'autant mieux atteint qu'on s'éloignera davantage de l'instabilité de la démocratie pure et qu'on laissera au pouvoir exécutif une indépendance en rapport avec sa haute responsabilité.

Le Positivisme juge les questions politiques du jour à la lumière de principes qui rendent ses décisions plus faciles et plus claires, sans s'inquiéter des opinions basées sur des préjugés et des intérêts de parti. Le plus important de ces principes est celui qui veut que la Politique soit subordonnée à la Morale. C'est un point d'appui solide, qui permet de mettre de côté les vagues superstitions démocratiques, et les phrases toutes faites que l'on répète sans examen, comme : « Les intérêts de la Grande-Bretagne », « La consolidation de l'Empire », « Notre glorieuse constitution », etc., qui ont autant de valeur pour trancher une question politique que la phrase « la volonté de Dieu », prononcée dans une question d'hygiène.

La Morale nous fait une loi de nous occuper et de juger le commerce de l'opium en Chine sans nous occuper des intérêts de la Grande-Bretagne. Il en est de même pour toutes les autres ques-

tions. Après avoir examiné les faits avec le plus grand soin, prenons une décision en nous guidant sur les principes de la morale positive.

Les positivistes ont traité la plupart des questions politiques d'après cette méthode. Je puis citer, par exemple, le volume sur la Politique internationale, qui fut publié pour la première fois en 1866, et dans lequel on traite des relations entre la France et l'Angleterre, la politique maritime de l'Angleterre, nos relations avec l'Inde et la Chine et avec les communautés non civilisées. Ces études out été éditées de nouveau en 1884, sans aucun changement important; l'expérience d'une vingtaine d'années avait confirmé presque tous les jugements énoncés. Nous pouvons également être satisfaits des opinions émises sur d'autres évènements, comme les guerres de l'Afghanistan, du Transwaal, de l'Egypte et sur la question irlandaise. Pour cette dernière, il existe, il est vrai, parmi les positivistes, quelques différences d'opinion sur les détails, mais sur la question fondamentale du *Home rule* pour l'Irlande,.l'accord est presque complet. Ils croient même que le *Home rule* serait une bonne chose pour le pays de Galles, l'Ecosse et ils verraient avec satisfaction les différentes nations de l'Europe, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie se diviser pour former de petits Etats de l'étendue de la Belgique ou de la Hollande, estimant que le gouvernement de ces unités réduites serait plus facile que celui des grandes nations actuelles. Ce système serait éminemment favorable aux intérêts de la paix si souvent menacée à notre époque. Quel que soit l'éloignement du but, c'est dans cette direction qu'il faut marcher pour le plus grand bien de l'Humanité.

La solution qu'apporte le Positivisme pour résoudre les questions sociales est toute d'ordre moral. Nous sommes convaincus qu'on ne guérira la maladie dont souffre la société que par la pratique d'une morale plus haute par toutes les classes, riches ou pauvres. Il faut abandonner l'idée stérile des « droits de l'homme » et la remplacer par celle des devoirs des hommes. Nous soutenons que la richesse n'appartient pas à quelques-uns, pour leur satisfaction personnelle et abusive, mais que sa possession implique des devoirs et des responsabilités parce qu'elle n'est pas le produit d'un ou de plusieurs individus, mais bien le résultat accumulé des efforts des innombrables générations qui nous ont précédés. Le possesseur actuel est donc dans l'obligation morale de l'employer pour le bien de l'Humanité. Ceci ne signifie pas qu'il faille partager la richesse, préconiser la coopération universelle ou le socialisme démocratique, ni détruire les capi-

talistes ou adopter l'une quelconque des formules vagues et indéfinies proposées avec plus de bon vouloir que de science. Le Positivisme n'a pas de formule universelle dont la simple énonciation puisse changer la face des choses. Les remèdes absolus et universels contre les maux de la société dont nous entendons parler actuellement ont autant à faire avec la science de la sociologie que la chimie et l'astronomie avec l'alchimie et l'astrologie. Cependant ces plans empiriques ont leur utilité en ce sens qu'ils posent le problème et signalent avec insistance les maux à guérir. Il ne faut pas oublier que la solution de ces problèmes est d'une grande difficulté en raison de la complication des phénomènes sociaux. On ne peut, en sociologie, comme pour les sciences inférieures, considérer la question du dehors. Nous faisons partie de l'organisation sociale actuelle et nos instincts égoïstes, nos préjugés sociaux influent sur nos décisions bien plus que dans les autres sciences. Les erreurs y sont aussi bien plus sérieuses ; il est donc très important de baser notre action sur des lois positives procédant d'une profonde étude de l'Histoire.

Un des points capitaux de la doctrine positiviste est celui qui demande l'incorporation du prolétariat à la société moderne et qui en démontre la nécessité. Cela veut dire qu'il faut enfin rendre justice aux travailleurs et reconnaître que, sous beaucoup de rapports, ils représentent la classe la plus utile et la plus importante de la société. Tout gouvernement doit travailler dans cette direction. Il a été fait beaucoup dans ce sens depuis quelques années et nous le devons pour une bonne part à l'extension du droit de vote, à la plus grande place accordée à l'éducation du peuple, à l'action des *trades-unions*, etc. Mais pour que cette opinion favorable aux prolétaires produise toutes les conséquences morales qu'on peut légitimement en attendre, il faut qu'elle devienne un article de foi religieuse. Il ne suffit pas de payer à l'ouvrier un salaire plus ou moins insuffisant, il a droit, en outre, à notre sympathie et à notre gratitude.

Les ouvriers, en revanche, doivent avoir conscience de leur devoir, et bien comprendre que le salaire ne peut toujours représenter le prix du travail fait. Ils doivent se pénétrer de cette vérité que leurs efforts n'ont pas seulement pour but de satisfaire des besoins personnels, mais qu'ils accomplissent un devoir important envers l'Humanité à qui ils doivent toute leur énergie, leur savoir et leurs talents. Cet idéal ne sera pas réalisé d'ici longtemps, nous le savons : raison de plus pour redoubler d'efforts. D'ailleurs cet élément de devoir, d'action altruiste, se rencontre partout à l'état plus

ou moins implicite. Il n'y a que les plus indignes, capitalistes ou ouvriers, qui osent dire qu'ils ne travaillent que pour l'argent, sans souci du bien public général. L'opinion publique est assez forte maintenant pour juger de tels individus et leur faire sentir le mépris qu'ils inspirent.

En résumé, j'ai essayé de vous montrer brièvement et bien imparfaitement :

1° Le jugement porté par le Positivisme sur les autres religions : — Quoique rejetant toutes croyances surnaturelles, nous devons apprécier les religions théologiques en nous plaçant au point de vue de leur influence sur l'évolution de la morale ;

2° La doctrine de l'Humanité considérée comme le plus grand pouvoir que nous puissions comprendre et le seul qui mérite notre vénération ;

3° La doctrine politique du Positivisme demandant la subordination de la politique à la morale : comme conséquences, l'adoption de la forme républicaine comme la meilleure forme de gouvernement et la nécessité de la décomposition des trop grands Etats ;

4° La nécessité de développer l'idée de devoir, surtout parmi les chefs industriels et leurs ouvriers ; de montrer la dépendance des hommes envers leurs semblables ; de rappeler à tous que la richesse, sociale dans sa source, doit l'être dans sa destination ;

5° Le devoir qui incombe à tout gouvernement d'être favorable aux prolétaires qui forment la classe la plus nombreuse et la plus importante de l'Humanité.

Ces quelques phrases ne peuvent que donner un aperçu de la doctrine positiviste, car il est impossible de la résumer en quelques mots, comme on peut le faire pour exprimer une critique ou une négation. En somme, il ressort de tout ce qui précède que les méthodes employées par le Positivisme sont purement relatives et constructives. Il envisage chaque question par rapport aux conditions actuelles, se basant toujours sur les principes abstraits des sciences hiérarchisées : la Sociologie et la Morale, qui elles-mêmes reposent sur les sciences inférieures, la Biologie, la Chimie, la Physique, l'Astronomie et la Mathématique.

Reposant sur cette base inébranlable, la religion de l'Humanité peut appliquer ses doctrines à toutes les phases de la vie humaine. Elle étudie toutes les questions ayant un intérêt réel et touchant à l'existence sociale. Elle réclame toute l'histoire du passé pour en tirer tout ce qui est durable, vrai et beau pour le plus grand bien

des contemporains. Elle utilise les institutions politiques et sociales, les religions, l'art de nos prédécesseurs pour modifier et améliorer les conditions imparfaites de notre existence actuelle. Son principe est l'amour, la sympathie, l'affection. Elle a l'ordre pour base et le progrès pour but. C'est la Religion définitive, car elle est démontrable, et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle.

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DU NORD DE LONDRES

(8 OSBORN ROAD, FINSBURY PARK, N.)

La Société positiviste du Nord de Londres continue à se réunir tous les dimanches matin à 11 h. 1/4 pour la lecture et la commentation du *Discours sur l'Ensemble du Positivisme;* le premier jeudi de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir, pour la discussion des questions politiques et sociales, et tous les autres jeudis pour le *Cours d'Histoire générale.*

BULLETIN DE FRANCE

I. — L'OUVERTURE DU COURS DE M. PIERRE LAFFITTE AU COLLÈGE DE FRANCE SUR *LA RÉVOLUTION FRANÇAISE*

1° *Extrait du journal* **Le Monde illustré** *du 21 novembre 1891.*

Voir dans ce numéro : la reproduction, par M. Julien Tinayre, du grand dessin à la gouache de M. Louis Tinayre, intitulé : *Un Cours de Philosophie positive au Collège de France;* et le portrait de M. Pierre Laffitte, par M. Louis Tinayre.

LES POSITIVISTES AU COLLÈGE DE FRANCE

M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme, a repris, dimanche dernier, au Collège de France, son enseignement annuel, devant une affluence que l'enceinte du grand amphithéâtre avait peine à contenir.

Cependant l'alerte et habile crayon de M. Louis Tinayre a pu tracer, avec une fidélité scrupuleuse, non seulement la silhouette de l'éminent philosophe, dont notre numéro reproduit le portrait détaché, mais aussi celle des principaux auditeurs ; ces derniers sont, pour la plupart, des disciples convaincus d'Auguste Comte, fondateur de la religion de l'Humanité et créateur d'une papauté philosophique dont M. Pierre Laffitte s'est, après lui, efforcé de maintenir et de développer l'institution.

Comme fruit de quarante années de méditations telles qu'aucune tête humaine n'en avait encore accomplies, comme terme d'une analyse inouïe portant sur l'ensemble du savoir humain, et sur l'état des sociétés, dans tous les temps et dans tous les lieux, Auguste Comte est, en effet, arrivé à cette conclusion que toute la politique, c'est-à-dire l'art de gouverner, d'élever, de moraliser et de civiliser l'espèce humaine, doit désormais avoir pour but suprême la constitution d'un système positif de ralliement et de règlement universel, basé sur des opinions communes, des pratiques et des devoirs démontrables qu'aucun homme de bon sens et de bonnes mœurs ne puisse refuser d'admettre comme légitimes.

C'est à cette religion qu'Auguste Comte a donné le nom de « Reli-

gion de l'Humanité », parce qu'elle dérive exclusivement de l'observation des êtres et des événements et qu'elle n'a que l'Humanité pour source et pour destination.

Comme toute religion, la religion de l'Humanité a un dogme, un culte, un régime.

Son dogme, c'est la philosophie positive, c'est-à-dire l'appréciation purement scientifique du monde inorganique, du monde organique, de l'homme et de la société.

Le culte de la religion de l'Humanité, c'est : d'une part, la glorification des grands hommes, des génies éminents, dont les travaux accumulés forment l'impérissable trésor de la morale, de la science, de la civilisation, génies qu'Auguste Comte a rassemblés dans un calendrier qui constitue la plus forte condensation de la philosophie de l'histoire qui existe actuellement; c'est, d'autre part, la glorification de toutes les grandes créations sociales qui ont engendré, consolidé et développé la civilisation : l'humanité, le mariage, la paternité, la filiation, la domesticité, la femme ou providence morale, le sacerdoce ou providence intellectuelle, le patriciat ou providence matérielle, le prolétariat ou providence générale, le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme, sous la direction tutélaire desquels l'espèce humaine a successivement marché, dans le passé, vers un état de plus en plus éloigné de l'état primitif.

Le régime de la religion de l'Humanité, enfin, ou sa morale, c'est la systématisation des devoirs de l'homme sur la terre, envers lui-même, envers la famille, envers la patrie, envers l'Humanité : « Vivre pour autrui », telle est la maxime fondamentale de toute cette morale.

Cette grande construction, édifiée par Auguste Comte, sous forme d'un ouvrage considérable, *Système de politique positive, ou traité de sociologie, instituant la religion de l'Humanité*, n'était même pas achevée, quand il mourut le 5 septembre 1857, le traité de morale qui devait le compléter n'étant pas encore écrit. Aussi le nombre de ses disciples était-il alors fort restreint ; en revanche, on ne comptait parmi eux que des hommes éminents, au premier rang desquels se trouvait M. Pierre Laffitte.

M. Pierre Laffitte, né à Béguey, près de Cadillac (Gironde), le 21 février 1823, étant venu terminer ses études au lycée Charlemagne, à Paris, et étant demeuré ensuite dans cette ville comme professeur de mathématiques, fut entraîné par ses goûts spontanés pour la philosophie scientifique et par la lecture des premières œuvres d'Auguste Comte, vers ce dernier, dans l'intimité de qui il vécut, à partir de 1844 ; il assista donc, en quelque sorte, à l'éclosion journalière des fortes conceptions que nous avons résumées, au début de cet article, et il parut à Auguste Comte lui-même si bien préparé à les défendre et à les appliquer que ce grand homme le nomma président de ses exécuteurs testamentaires.

C'est ainsi que, depuis 1857, M. Pierre Laffitte dirige le Positivisme qui s'est lentement mais irrésistiblement organisé en France, en Angleterre, en Suède, au Brésil où la République est son œuvre, et qui compte, parmi tous les penseurs d'Europe et du monde, de nombreux adeptes isolés.

La majorité de ces adeptes a été attirée vers la religion nouvelle par M. Pierre Laffitte lui-même qui a propagé le Positivisme sous la forme d'un magistral enseignement public et gratuit, poursuivi sans relâche, pendant trente-quatre années. M. Pierre Laffitte a, en effet, à plusieurs reprises, professé un cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité, dans lequel il a apprécié les trois cent soixante-quatre grands hommes qu'Auguste Comte a placés dans son calendrier ; il a de même plusieurs fois répété un cours de science sociale, dans lequel il a exposé la théorie de l'ordre et du progrès des sociétés ; il a donné, dans d'autres sessions, la théorie de la politique moderne, de la Révolution française à laquelle son cours actuel est consacré ; enfin, il a fait connaître les aspects généraux du Positivisme, par d'innombrables conférences, dans toutes les bibliothèques de Paris, dans une grande quantité de villes de province, et en Angleterre, en Hollande, en Belgique.

Tout en se maintenant familièrement sur ces hauts sommets de la philosophie positive, M. Pierre Laffitte n'en a pas négligé les éléments, source et soutien de toute pensée supérieure et générale ; il a, tour à tour, au siège de l'Ecole positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, exposé philosophiquement : l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie préliminaire ou générale, la mécanique générale, l'astronomie, et il a construit un remarquable plan de philosophie biologique.

Mais M. Pierre Laffitte n'a pas seulement été un vulgarisateur d'Auguste Comte ; il a aussi été son véritable successeur philosophique, en élaborant la philosophie première, la morale théorique et pratique et la théorie de l'industrie ou de la réaction systématique de l'humanité sur sa planète.

Cet immense labeur explique l'influence que M. Pierre Laffitte a exercée et exerce encore sur tant d'esprits divers ; il permet de comprendre pourquoi tant d'auditeurs, de toutes classes, se pressent autour de sa chaire, d'où la parole se répand, avec une inépuisable abondance, claire, souvent éloquente, et toujours suggestive ; mais il ne faut pas seulement chercher le secret de l'ascendant de M. Pierre Laffitte dans sa supériorité intellectuelle, il faut aussi le demander à sa moralité civique, à son exquise sociabilité, à la délicatesse de ses sentiments, en un mot, aux charmes de sa nature sympathique qui permettent de dire de lui, à juste titre, « qu'il est le plus savant des hommes d'esprit, et le plus homme d'esprit des savants ».

EMILE CORRA.

2° *Extrait du* **Courrier du Soir** *du* 20 *novembre* 1891.

AU COLLÈGE DE FRANCE

Avec le semestre d'hiver les cours du Collège de France ont repris une activité toute nouvelle. Les auditeurs affluent : hommes mûrs, dames, jeunes filles, étudiants désireux de donner à leurs études le complément philosophique nécessaire, la haute synthèse d'un enseignement aussi élevé et d'une si grande portée mentale que celui de cette belle institution. Elle reste une gloire de la France et s'enorgueillit de dater de l'année 1530, ce qui lui donne 361 ans d'existence.

C'est une belle noblesse et dont peu de fondations peuvent autant se recommander, car celle-ci a toujours progressé, devancé son temps, été au-delà de la science admise, et préparé à la pensée des horizons nouveaux.

Nous n'en voulons aujourd'hui montrer d'autres preuves que la réouverture du cours libre de Philosophie historique professée par M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme et succeseur d'Auguste Comte. Que la liberté de la pensée a fait de progrès et combien les amis de la diffusion des idées doivent se réjouir de vivre de nos jours !... Reportons-en l'honneur à la République et à son gouvernement qui, avec le plus large esprit de compréhension, laisse la parole humaine, la pensée originale et féconde donner librement partout sa note et exposer ses conceptions. Nos pères n'ont pas eu les mêmes joies et les mêmes facilités. Sous Louis-Philippe, un Cousin, un Salvandy ; — sous la seconde République, aux temps néfastes, de sa période de réaction, c'étaient les Falloux, les Giraud, les Parieu, qui s'efforçaient odieusement de comprimer l'essor de la pensée libre, et ni les uns ni les autres n'auraient laissé se produire la liberté des cours comme on l'a si pleinement aujourd'hui. Je ne parle pas du régime impérial où, sauf M. Duruy (qui, du reste, fut vite désavoué et rejeté), les ministres de l'Instruction publique ne se préoccupaient que d'entraver, par mille tracasseries, l'expansion de la parole et son expression vivante. Mais le Verbe est incompressible de sa nature. Il jaillit comme l'eau trop contenue.

Il éclate comme un feu bouillant, et jette au loin les éclats lumineux de la verve, du rire et des généreuses incitations. Ce fut ce qui arriva vers 1868. Nous assistâmes à un réveil brillant de l'opinion. La jeunesse d'alors retrouva quelque chose de l'âme ardente de ses aînés, de ces générations qui avaient à leur actif les nobles émulations du temps de 1830 et de 1848..... Depuis, avec la République, le mouvement n'a fait que s'accroître, et, aujourd'hui, il

montre son plein épanouissement avec l'hospitalité courtoise qui est donnée à M. Pierre Laffitte et à la grande opinion philosophique et sociale qu'il représente. Le Positivisme acquiert ainsi droit de cité intellectuelle dans l'enseignement annexe à celui de l'Etat. Honneur en soit rendu à ceux qui en ont eu la vaillante initiative! Le public leur sait vivement gré et le témoigne par son empressement à se rendre, depuis quatre années, à ces leçons des dimanches après-midi. M. Pierre Laffitte va retrouver cette année son même grand succès que précédemment et verra même, sans doute, ses auditeurs en plus grand nombre, car il traite le sujet si palpitant d'intérêt et si instructif de l'appréciation philosophico-politique de la Révolution française. Le programme de chacune de ses 20 leçons montre le vaste ensemble qu'il embrasse et le plan de son cours où, à côté des fondateurs de l'œuvre nationale de l'unité française, Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin, notre immortelle Convention, apparaissent les noms des grands initiateurs de l'émancipation mentale de l'Humanité, un Diderot, un Hume, montrant ainsi l'intérêt et la haute signification de son enseignement.

Th. Lefebvre.

3° *Extrait de l'***Avenir d'Antibes** *du* 29 *novembre* 1891.

PIERRE LAFFITTE

Peu à peu, à mesure qu'on réfléchit et qu'on démêle les mille souvenirs de nos récentes fêtes estivales, on voit apparaître une foule de particularités curieuses qui les caractérisent, les différencient et leur évitent le caractère banal qu'ont, après coup, presque toutes les démonstrations analogues.

Ainsi, en ne considérant que le côté félibréen de ces fêtes, côté déjà bien peu commun; en se remémorant l'essaim cigalier, essaim poétique, brillant, joyeux et d'allure légère, sinon badine, il est stupéfiant de voir surgir du milieu des modernes troubadours un grave, un vénérable philosophe, venant en face le soleil et la mer bleue, comme les grands penseurs grecs, pour remuer des idées sur la place publique.

Tout le monde comprend, n'est-ce pas, que je veux désigner ici M. Laffitte, ce très respectable orateur qui, en l'absence de Maurice Faure, voulut bien se charger de parler au nom du Félibrige devant le monument de Championnet. Or, à la place des déclamations retentissantes que nous attendions, l'apparition de ce philosophe et son discours savant nous laissèrent béats; c'était bien la première fois, à Antibes, qu'on entendait choses pareilles. Ce

grand bouleversement dans les pensées coutumières, ces incursions dans l'histoire, tous ces aperçus nouveaux qui montaient, montaient toujours comme les saillies lumineuses de la pyrotechnie, la brutalité même de certaines phrases, tout cela nous mettait la cervelle à l'envers et nous faisait allonger le cou pour tout entendre, malgré la fureur, toute particulière aussi, des insolations, ce jour-là. M. Rouvier apprécia exactement la situation quelques minutes après, en disant de Pierre Laffitte « qu'il était un des maîtres de la pensée moderne ». Puis, emportés par les griseries enthousiastes, nous fûmes à d'autres sujets et à d'autres manifestations.

Mais avec une sensation étrange le souvenir du philosophe nous était resté profondément ; annoncé d'ailleurs au dernier moment, nous n'avions pu le présenter d'avance comme nos autres hôtes, et nous nous réservions de lui consacrer une page du journal.

Il y a donc trois mois au moins, chers lecteurs, que je me propose de vous parler tout spécialement de M. Pierre Laffitte, et depuis ce temps je recule toujours, non pas que ce petit travail me rebute, mais parce que je le trouve absolument difficile.

Il est fort peu commode d'abord de séparer Pierre Laffitte de la religion positiviste ; il en est, si j'ose m'exprimer ainsi, le chef reconnu, le grand prêtre. Du Positivisme, je n'en connaissais, quoiqu'ayant longuement habité le pays d'Auguste Comte, que les appréciations vagues et superficielles qui courent les rues ; je cherchai alors à m'éclairer davantage, tant pour mieux connaître notre cher orateur que pour essayer de vous apprendre quelque chose à son sujet. Je remuai donc maints et maints bouquins, je consultai cent encyclopédies françaises ou étrangères, et après tout cela je me décidai à m'abstenir complètement, dans la crainte de dire des bêtises. Cette matière est extrêmement délicate. Là aussi, d'ailleurs, il y a eu des transfuges, et pour se faire une opinion nette, sérieuse, pour être certain de ne pas se tromper, il faudrait l'intervention du maître lui-même ou tout au moins ses indications.

Quant à sa personnalité abstraite, elle est connue, elle est même célèbre. Le premier Vapereau venu va vous apprendre que Pierre Laffitte est de Cadillac, dans la Gironde — ça, par exemple, nous l'avons deviné la première fois que nous avons eu l'honneur de l'entendre ; — ledit Vapereau vous contera encore les débuts laborieux du futur sectaire, son professorat dans les mathématiques, puis ses relations avec Auguste Comte et sa touchante ardeur pour la philosophie entièrement nouvelle du grand Montpelliérain. Dans la chambre même où celui-ci mourut, Pierre Laffitte ouvrit, paraît-il, un cours de Positivisme ; depuis plus de trente ans il se dévoue au développement de cette œuvre avec une persévérance, une force et une intelligence qu'on ne trouve que dans les apôtres, à l'aube des sociétés nouvelles.

Cette doctrine positiviste, qui est peut-être, en somme, comme

on l'a dit, la religion définitive, est la seule qui ait subsisté au milieu de l'éclosion de toutes ces écoles humanitaires, socialistes ou philosophiques, qui marquèrent d'une façon si particulière la première moitié de notre siècle, avec les Cabet, les Fourrier, les Saint-Simon, etc., etc. Elle s'est étendue un peu partout, quoique gardant son cachet absolument français, et tous les deux mois elle entretient le public sous la forme d'une publication intitulée *Revue occidentale*.

Voilà seulement ce que je pouvais vous dire. Mais tout cela est archiconnu, m'auriez-vous aussitôt répondu, en vouant coléreusement le papier où s'étale mon humble prose à l'allumage de vos pipes.

J'ai donc attendu la copie du discours prononcé à Antibes, copie qui nous avait été promise par le maître. Ce discours sera inséré tout au long naturellement dans le livre en préparation qui donnera l'historique de la vie de Championnet et le compte-rendu des fêtes d'Antibes. Cet ouvrage sera mis en vente à la librairie Marchand, dès dimanche 6 décembre prochain (1). Là, vous retrouverez les fortes impressions senties le 15 août dernier, vous retrouverez les grandes idées dont beaucoup n'ont pu saisir que des bribes. Ce discours est fait avec un objectif bien spécial : on y perçoit une forme inaccoutumée, des considérations auxquelles personne ne semble avoir songé, tout étonne et remue; c'est de la philosophie, à coup sûr, et de la meilleure; mais c'est aussi de l'art.

Ainsi, par exemple, ce grand Marius, que Pierre Laffitte a proposé de glorifier en terre provençale, ce Caïus-Marius, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui, même après ses classiques malheurs, n'est-il pas un héros intéressant ? Le Positivisme, qui ne s'attache qu'aux hommes utiles à l'Humanité, l'a bien vite découvert et, dame, il n'y a rien à dire. Si Marius n'avait pas battu les amas de Teutons qui descendaient en nos méridionales provinces, Rome tombait; où serait-elle alors cette superbe civilisation qui nous vient surtout de là et dont nous sommes si fiers ?

Ce discours écrit de Pierre Laffitte, dont j'avais été le premier à me délecter, ne me suffisait pas encore, à cause de vous, chers lecteurs, car je venais en même temps de trouver une occasion de vous dire à ce sujet des choses que tout le monde ne peut pas connaître à Antibes.

Apprenez donc que ce fameux discours était pour ainsi dire le préambule d'un cours de sociologie sur la Révolution française que le maître avait préparé pour les séances de cet hiver au Collège de France. Antibes, qui avait eu pour une fois toutes les chances dans ces fêtes, avait eu encore celle-là, sans le savoir.

Je fus donc l'autre jour au Collège de France. Aspect sévère, salle bondée, le milieu impressionne vivement. En face la gradina-

(1) Petit in-8° de 150 pages, 1 fr. 50; par la poste 1 fr. 75.

tion, une immense chaire; mais là je me retrouve vite à l'aise : voilà, en effet, la bonne figure du cher philosophe qui, pendant tout un jour, s'est mêlé sans morgue et très modestement à nos groupes ; voilà l'orateur qui, au nom des Félibres, a officiellement consacré ici la gloire de Championnet, le même qui s'est extasié sur nos merveilles naturelles. Hanté par ces souvenirs, j'avais de la peine à suivre le cours; songez donc, revoir dans une chaire, au Collège de France, au milieu du grand appareil de ce haut professorat, un homme célèbre qu'on n'a bien connu que sur la plage de Juan-les-Pins, dans une soirée de fête.

Le maître a là une toute autre allure : son autorité perce et s'impose, il cause à l'aise, évoque mille sujets, effleure ici des dogmes et là des sciences; il empoigne l'histoire, la secoue, la déshabille et, tranquillement, montre des choses nouvelles ou fixe des pensées flottantes. Chez lui, nul pédantisme, nulle prétention, parfois même le ton goguenard et l'âme blagueuse du Méridional surgissent dans ses périodes, le discours est émaillé de fines remarques; c'est même dans un personnage de cette nature un côté excessivement pittoresque et agréable, un côté attrayant qui vous captive et qui vous tient sous le charme, à votre plus grand profit, pendant de longues heures.

Depuis trente ans qu'il est sur la brèche, Pierre Laffitte a d'ailleurs acquis dans ce genre une virtuosité extraordinaire. S'il sait être parfois plaisant, il connaît bien mieux encore l'art de mener son sujet et d'être, s'il le faut, pathétique. Il a été visiblement créé pour la chaire.

Le voilà assis, surmontant tout l'auditoire de sa forte tête blanche, et il déroule ses phrases, des idées passent fugitives comme des ombres, en un tour de main il a disséqué un monde, trouvant chaque fois le mot juste. Des héros à peine connus se dressent tout à coup et planent; des époques méprisées, comme par exemple le moyen-âge, envahissent l'esprit et montrent avec des papes gigantesque une infinité de rôles sociologiques qu'on n'avait même pas soupçonnés. Un roi qu'on est habitué de dédaigner apparaît comme un véritable géant, c'est Philippe le Bel; un monarque qui encombre toute l'histoire et qu'on a la coutume d'admirer, se rapetisse, se ratatine et se perd finalement dans une odieuse nullité politique, c'est Louis XIV. Parfois, les chaudes péroraisons font éclater des applaudissements; mais le plus souvent, la salle toute recueillie écoute, sans un souffle.

Dans cette salle du Collège de France, j'ai été bien fier, je vous assure, pour notre ville, de l'importance de ce M. Pierre Laffitte, qui vint de si loin pour elle, et en terminant je demande à ce maître illustre la permission de lui présenter très respectueusement la reconnaissance de la vieille cité antibolitaine.

MARCEL NORRIS.

II. — CÉLÉBRATION DU SECOND ANNIVERSAIRE DE LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

PAR LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS.

A l'occasion du second anniversaire de la proclamation de la République brésilienne, la Société positiviste de Paris a envoyé à madame Benjamin-Constant Botelho de Magalhaes l'adresse suivante rédigée par M. Emile Antoine :

Paris, le 11 Descartes, 103,
18 octobre 1891,

MADAME,

Permettez à des amis sincèrement attachés à la mémoire de M. Benjamin-Constant de venir s'associer à l'hommage que ses compatriotes vont lui rendre dans la commémoration du 15 novembre.

Avec eux, comme républicains, et comme serviteurs de l'Humanité, nous voulons honorer le fondateur de la République brésilienne et l'Apôtre qui, par son exemple, a consolidé la foi de tous ceux que rallient ces mêmes croyances philisophiques et ces mêmes tendances sociales qu'il a professées, et qui ont été la règle de sa vie publique.

Nous garderons longtemps le regret de sa mort prématurée. Nous l'avions suivi avec admiration dans sa carrière civique, et nous avions su apprécier, sans hésitation, et dans toutes les circonstances, tout ce qu'il a fait pour son pays et pour la cause du genre humain.

A ces titres, nous avons tenu non seulement à participer d'esprit et de cœur mais à être présents par un signe matériel à la célébration d'un de ces événements, inscrits à jamais au Panthéon de l'histoire, qui traduisent, aux yeux les plus vulgaires, l'existence prépondérante de l'Humanité.

Et nous avons souhaité, nous les disciples d'un régime où la vie privée est l'appui et la garantie de la vie publique, que notre hommage spécial pût être offert par les soins de la compagne d'une si grande existence. C'est pourquoi nous vous prions, Madame, de bien vouloir déposer sur la tombe de votre illustre mari la couronne que vous adresse la Société Positiviste de Paris, en témoignage

de la profonde estime et de l'inaltérable souvenir qu'elle lui a voués.

Ici à Paris en même temps que votre Patrie fêtera le jour heureux de sa transformation républicaine, nous rappellerons dans une cérémonie commémorative lès fastes de votre Révolution. Et nos souvenirs émus et nos impérissables regrets se reporteront sur Celui qui fut l'âme de ce généreux mouvement.

Puissiez-vous, Madame, trouver dans cette glorification méritée un soulagement à votre douleur!

Daignez, Madame, agréer nos hommages dévoués et respectueux.

Pour la Société Positiviste de Paris,
(Les Membres présents.)

En outre, le 15 novembre, a eu lieu 10, rue Monsieur-le-Prince, une cérémonie commémorative au cours de laquelle la vie et l'œuvre de Benjamin-Constant ont été appréciées par M. Oscar d'Araujo. Cette appréciation sera reproduite *in extenso* dans notre prochain numéro.

III. — CULTE ET ENSEIGNEMENT

1° Le second dimanche de Novembre, M. Pierre Laffitte a conféré, 10, rue Monsieur-le-Prince, devant une nombreuse assistance, le sacrement de la *Présentation* à trois enfants du sexe masculin, fils de nos coreligionnaires MM. Emile Laporte, Lair et Pocheron.

2° M. le docteur Delbet a fait dans le mois de décembre, à la Bibliothèque populaire du VIIIe arrondissement, rue Miromesnil, une conférence intitulée : *Voyage d'un positiviste à Jérusalem.*

IV. — DISCOURS PRONONCÉ PAR M. SAURIA, PRÉSIDENT

Au Concours de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny

LE 21 SEPTEMBRE 1891.

Messieurs,

Dans un admirable et familier discours qu'il adressait à *l'Union de la jeunesse française*, Paul Bert recommandait à ses auditeurs imberbes de rester *jeunes*. Vous, Messieurs, qui êtes des hommes

faits, permettez-moi de vous donner le conseil d'être de votre temps.

Dans ma déjà longue carrière, j'ai vu bien des choses, bien des hommes et bien des courants d'idées ; j'ai vécu sous bien des régimes successifs, j'ai vu s'accomplir bien des progrès ; le soleil n'a pas toujours lui sur la génération à laquelle j'appartiens et nous avons traversé de bons et de mauvais jours.

Mais, quand je me reporte à mes plus anciens souvenirs, je constate, à tous propos, que l'Humanité a marché, qu'elle marche même à pas de géant ; que le progrès est bien véritablement son but et sa destinée ; que chaque génération apporte sa part à l'œuvre commune ; que l'homme devient de plus en plus instruit, je n'ose dire plus sage ; que les idées se modifient suivant les époques et les courants ; que le bien-être matériel s'accroît et que les chances de bonheur augmentent.

Toutefois, il eût été bien mieux et plus complètement assuré ce bien-être des travailleurs, si on eût appliqué ce sage précepte d'Auguste Comte : *La régénération intellectuelle et morale des travailleurs doit toujours précéder et non suivre l'amélioration matérielle ; celle-ci dépend de celle-là.*

Qu'il y a loin, de l'inculte paysan que j'ai pratiqué dans ma première jeunesse au jeune cultivateur d'aujourd'hui.

Le grand-père réglait tous ses travaux de la culture, du jardinage ou du vignoble d'après le cours ou le décours de la lune ; des proverbes, dont on a conservé quelques souvenirs à peine, servaient de base à ses pronostics ; *l'almanach de Strasbourg*, de *Mathieu Laensberg* ou du *Messager boiteux*, formaient sa seule lecture durant les longs loisirs de l'hiver ; sa demeure, à plafond bas, à plancher de terre battue, à petite et unique fenêtre, étroite, obscure, enfumée, humide, le voyait naître, vivre et mourir. Je revois, dans mes lointains souvenirs, son confortable mais rustique costume, le bonnet de coton bleu rayé, la blouse, les sabots des jours ouvrables ; le chapeau à grands rebords, la veste et le pantalon de droguet, les sabots neufs ou noircis du dimanche ; j'assiste, de mémoire, à ses repas composés de légumes verts ou secs, de racines, de braizil ou de porc salé, arrosés de l'eau pure empruntée à la source voisine, et, les jours de fête, d'un verre de vin de Poligny ou d'Arbois.

Le petit-fils de ce vénérable ancêtre a perdu bien des superstitions, bien des croyances, bien des respects ; il n'est pas devenu meilleur peut-être, mais il se procure plus de loisirs et plus de bien-être, et son grand-père pourrait bien le renier sous le costume

moderne, ou du moins l'accuser de prodigalité en assistant à ses repas plus recherchés, en le voyant entrer au café, fumer des cigares et boire des bocks.

Ces améliorations matérielles que je ne saurais approuver toutes pourtant, c'est la terre qui doit en faire les frais, la terre qu'il faudrait conséquemment soigner, caresser, courtiser avec plus de soins et d'amour, plus d'habileté et d'ardeur que jamais, afin qu'elle nous rendît plus généreusement ses fruits. Peut-être, avares d'engrais avec elle, nos pères étaient-ils plus prodigues de travail ; nous avons un peu interverti ces proportions, je crois, la main-d'œuvre étant devenue rare et plus chère.

En la puissance de l'homme sont deux agents de la production agricole, économique : le travail des bras auquel on peut, dans une plus ou moins large mesure, substituer celui plus expéditif et, parfois plus parfait, des instruments perfectionnés, et le fumier de ferme, fertilisant incomplet, dont la production est limitée, mais que l'on peut compléter et en partie remplacer par les engrais chimiques. Les miracles opérés par ces derniers, un grand nombre d'entre vous les ont pu apprécier *de visu*, cette année, sur les blés si maltraités par un rude hiver et que le nitrate de soude a comme ressuscités.

Lorsque vous aurez expérimenté, puis pratiqué les engrais de commerce, vous les verrez produire, n'en doutez pas, d'équivalentes merveilles sur les luzernes, les racines, les légumes ou les prairies. Il ne peut y avoir de pleines récoltes, de récoltes rémunératrices que par la combinaison du fumier et des engrais chimiques.

Et, fait choquant, tandis que tous connaissent les noms des conquérants illustres, des grands tueurs d'hommes, bien peu de cultivateurs ont même entendu prononcer les noms des grands nourrisseurs de peuples, des grands bienfaiteurs de l'agriculture. Et pourtant, les Lavoisier, les Payen, les Dumas, les Boussingault, les George Ville, les Dehérain et tant d'autres, ont incontestablement fait plus pour l'Humanité que les plus illustres soldats. Ceux qui mettent la science à la disposition des industries nourricières valent bien ceux qui, pour leur vengeance ou leur ambition, font massacrer des milliers d'hommes.

La science ! ne la percevez-vous pas partout, même dans ses manifestations les plus mystérieuses ? A l'état de pure abstraction d'abord, ne la voyez-vous pas descendre bientôt jusqu'aux applications les plus vulgaires ? Et, cette merveilleuse science moderne, elle compte, parmi ses plus illustres apôtres, un homme dont nous

sommes fiers de rappeler ici le nom, celui d'un Comtois, d'un enfant d'Arbois, presque un concitoyen pour nous, Louis Pasteur.

Bien que cela soit superflu, laissez-moi vous énumérer, en courant, les applications qui sont sorties de ses géniales études sur les ferments : en chimie la rénovation de l'industrie des vinaigres et un progrès capital dans celle de la bière ; en médecine, les procédés de guérison de la rage et, bientôt peut-être, de la phtisie ; en art vétérinaire, la vaccination des vaches et des moutons contre le charbon, des porcs contre le rouget, des poules contre le choléra des volailles ; en agriculture, le moyen de faire disparaître la maladie des vers à soie, celui de conserver les vins par le chauffage ; sans compter nombre d'autres beaux travaux de science pure !

Et combien féconde la voie ouverte par Pasteur ! la découverte du mode de contagion de maladies terribles, la distinction des ferments utiles ou nuisibles, la destruction des uns par des filtres occlusifs, des antiseptiques ou des extrêmes de température ; la multiplication des autres par une culture appropriée en lieux clos !

La larve du hanneton, le ver blanc, est devenue, vous ne le savez que trop, un véritable fléau pour des contrées tout entières ; or, M. Lemoult, conducteur des ponts et chaussées dans la Mayenne, a constaté que cette larve peut être atteinte et détruite par un champignon parasite et microscopique, le Botritis ou Isaria *tenella*; de là à cultiver cette cryptogame en laboratoire pour en multiplier les semences ou spores, il n'y avait pas loin pour nos savants modernes, et, aujourd'hui, on trouve dans le commerce des tubes pleins de Botritis tenella dont il suffit de semer les spores sur les terres infectées. On s'occupe, en ce moment, de combattre par le même moyen les sauterelles qui, depuis trois ans, ravagent l'Algérie et le midi de la France, nouveau fléau biblique.

En Hollande, paraît-il, ce sont d'autres ferments que vendent les pharmaciens, de la levure pour faire de bon beurre et bientôt sans doute, pour faire des fromages de Gouda, de Brie ou de Gruyère.

A votre tour, inclinez-vous, ô vignerons ! voici qu'un disciple de Pasteur, M. Rominier, va nous mettre en mesure de fabriquer... oh ! honnêtement ! avec les raisins de nos vignes, des vins ayant le bouquet du Bordeaux ou du Bourgogne. Il suffira, pour cela, de verser sur le moût, dans la cuve, des levures de bons vins de telle ou telle provenance, en proportion suffisante pour dominer les levures nature ; nous obtiendrions ainsi des Volney ou des Pommard, des Côtes-rôties ou des Ermitage..... de Poligny.

Vous parlerai-je enfin, Messieurs, des sérieuses études que font en ce moment nos nouveaux amis et alliés les Russes, sur l'appli-

cation de l'électricité à la végétation de nos plantes cultivées ; et celles que tentent quelques Français sur l'emploi du même fluide mystérieux dans la fabrication du beurre. Quelle belle époque pour naître, messieurs ! Mais aussi quelle satisfaction, pour celui qui a longtemps vécu et qui s'en va, de jouir par avance des choses merveilleuses qu'il ne verra pas, mais que la génération de 1830, à laquelle il appartient, a si bien su prévoir, annoncer, et à l'avènement desquelles elle a si énergiquement travaillé.

Si, par la pensée, j'évoque l'ombre de l'un de nos ancêtres du XVIe siècle seulement, je me plais à jouir de son ahurissement, à mesure que je lui fais toucher, entendre et voir la machine à vapeur et le chemin de fer, l'éclairage électrique, le télégraphe ou le téléphone. Et, lorsque je réfléchis que j'ai vu, moi, sans trop d'étonnement, se succéder tout cela comme des progrès logiques, nécessaires, fatals, je me dis aussi que nous ne sommes pas au bout, que la génération qui nous suit verra bien d'autres progrès ; que la race des *Tardifs* et des *Routinets*, dont nous a parlé le professeur Gobin, aura beau faire, elle n'arrêtera pas la marche en avant ; tout au plus pourra-t-elle la retarder un peu, à son grand dommage et à celui des générations futures.

J'en conclus surtout que les esprits intelligents et vraiment humains doivent, en toute occasion, proclamer bien haut la nécessité d'incessants progrès et glorifier les apôtres, les conducteurs, les pasteurs d'hommes que leur mission divine et leur génie mènent plus souvent à l'hôpital, à la folie ou au suicide qu'à la fortune ou à la gloire.

Ce siècle, Messieurs, dont la dernière moitié nous a apporté l'*année terrible*, n'en sera pas moins considéré par nos descendants comme une ère de renaissance artistique et littéraire du XVIe siècle. La France relevée de ses ruines, reprenant son rang dans le Conseil des Nations ; la République acceptée par les Monarchies les plus absolutistes ; la *Marseillaise*, chant national, écoutée nu-tête et debout par les plus puissants souverains, n'est-ce pas de quoi nous enorgueillir si nous perdions tout souvenir de nos malheurs et de nos espoirs ?

Devenus plus sages, contentons-nous de rendre grâce aux hommes de science, de dévouement, de gouvernement, de patriotisme, qui nous ont rendu confiance en nous-mêmes, nous ont aidé à nous reconstituer et ont préparé les jours de la revanche agricole, industrielle, économique et militaire !

Vive la France ! Vive la République !

V. — DISCOURS DE M PACTET

Le dimanche 13 novembre a eu lieu à Mathenay, commune du Jura, l'enterrement civil de M. G.-E. Gallois, un ancien proscrit du Deux-Décembre, aimé et estimé de tous ses concitoyens, sur la tombe duquel notre coreligionnaire M. Pactet a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Nous tous ici présents, réunis par cette cérémonie funèbre, avons connu les éminentes qualités du cœur et de l'esprit de Gallois.

Nous savons combien il était sensible aux infortunes et avec quel désintéressement, quelle libéralité discrète, il ouvrait sa bourse à ceux qui avaient souffert comme lui dans le combat pour la liberté et la justice.

Son amour de l'Humanité était excessif.

Il embrassait avec un louable empressement toutes les doctrines à la recherche de l'amélioration du sort de l'homme.

Quelquefois, dans ses conceptions personnelles, le sentiment absorbait tout à son profit et étouffait la voix de la raison. Il s'élevait ainsi dans les régions inaccessibles aux mortels. De là l'origine des jugements souvent sévères qu'il portait sur ses contemporains engagés comme lui dans la voie du progrès, mais dont les actes étaient accompagnés de pondération et soumis au contrôle rigoureux de la prudence.

Il était ainsi fait, sa nature profondément sentimentale et altruiste faisait naître en lui un vif désir de félicité générale à brève échéance.

La force des choses ne lui permettant pas de rapprocher au gré de sa volonté l'avènement de l'âge d'or, cette impossibilité excitait en lui une révolte constante contre la fatalité, devant laquelle ne pouvait s'incliner son indomptable nature.

Oui, Gallois était dirigé surtout par le sentiment, mais son sentimentalisme appartenait à l'ordre le plus élevé. Complètement libre envers les penchants de bas étage, envers les impulsions de l'égoïsme, il se voua tout entier à la culture des nobles facultés du cœur, celles qui font la dignité de l'homme et qui se résument dans l'amour d'autrui. Il était impatient, il aurait voulu voir le monde se transformer à pas de géant ; mais sa passion ardente lui faisait oublier la grande difficulté de mettre en mouvement cette lourde masse inerte qu'on appelle le commun des mortels.

Combien de grands génies ont échoué à la tâche, combien de leviers puissants se sont brisés et se briseront encore dans ce travail d'Hercule. Hélas ! le progrès est surtout une œuvre du temps, il est

retenu dans sa marche par la peur de l'inconnu et par un besoin inconscient d'ordre dont il ne peut être que le perfectionnement difficile.

Ceci n'est point dit pour semer le découragement, pour arrêter les efforts de ceux qui acceptent la mission ingrate d'ouvrir à l'Humanité son chemin vers une destinée meilleure; nous avons voulu seulement engager à la prudence, à la circonspection, pousser vers une orientation positive et faire entrer en ligne de compte le passé, dont on ne peut en aucun cas effacer l'influence sur notre marche en avant. Nous avons voulu mettre en garde contre le vieil esprit métaphysique, qui éloigne de la réalité et pousse l'homme à des conceptions qui ne sont pas toujours de notre monde.

La politique, à l'égal des autres sciences, a son champ d'observation qui est l'histoire, immense recueil où sont enregistrées les transformations successives de l'Humanité, ses manifestations spontanées. C'est dans ce vaste champ qu'Auguste Comte a découvert la loi des trois états successifs auxquels obéissent les conceptions humaines, à savoir : l'état fétichiste, l'état théologico-métaphysique et enfin l'état positif.

Les deux premiers états sont transitoires, l'état positif seul est définitif et c'est à sa suite que nous marchons tous à des distances plus ou moins rapprochées.

Dans cet état, l'Humanité mise à la place des dieux constitue un nouveau Grand-Etre, accessible à l'intelligence de tous, et, par suite, susceptible d'accomplir notre union universelle.

Gallois que nous avons beaucoup connu, qui fut notre ami, se distinguait, ainsi que nous l'avons déjà dit, par les plus précieuses qualités du cœur.

Il possédait au plus haut degré le principe incitateur des grandes actions, des grands dévouements, et aucun obstacle, aucun danger ne pouvait arrêter la manifestation de ses sentiments. A ce titre, il doit être mis au nombre des élus de l'Humanité, notre nouveau Grand-Etre et occuper à côté de lui une place d'honneur.

Adieu, cher Gallois, ta vie laissera des traces. Ceux qui t'ont connu conserveront religieusement la mémoire de tes vertus.

BELGIQUE

M. Navez, poursuivant avec succès sa propagande, a fait deux nouvelles conférences sur *Auguste Comte et le Positivisme,* à Mons et à Liège.

BIBLIOGRAPHIE

AUGUSTE COMTE MÉDECIN

THÈSE DU Dr A. CALAS *(Suite de l'Appréciation).*

BIOLOGIE

Sous ce titre, l'auteur apprécie essentiellement les considérations philosophiques sur l'ensemble de la science biologique contenues dans la 40e leçon du *Cours de Philosophie positive.*

Il loue Auguste Comte « d'avoir éclairé l'importance de la Biologie de toutes les lumières de l'évidence ».

Il le félicite notamment d'avoir démontré l'utilité, au point de vue de l'éducation logique et de la formation de l'intelligence, des études biologiques qui, en même temps qu'elles procurent une extension nouvelle aux deux modes élémentaires d'exploration (l'observation et l'expérimentation) propres aux parties antérieures de le philosophie naturelle, donnent le branle décisif à deux des plus importantes facultés de l'esprit humain, restées, pour ainsi dire, presque inactives jusque là, par le prodigieux perfectionnement qu'elles apportent à l'art comparatif et à l'art de classer.

Pour ce qui concerne l'art comparatif, Auguste Comte a fort bien démontré que « les conditions sur lesquelles doit reposer l'application d'un tel mode d'exploration consistent dans le concours de l'unité du sujet principal avec la grande diversité de ses modifications. Sans la première condition, la comparaison n'aurait », dit-il, « aucune base solide; sans la seconde, elle manquerait d'étendue et de fécondité; par leur réunion elle devient à la fois possible et convenable. » Or, faute de présenter suffisamment ces deux conditions, les phénomènes astronomiques, physiques, et même chimiques, ne comportent pas, si ce n'est d'une manière plus ou

(1) Voir les numéros de la *Revue occidentale* de mai et juillet 1891.

moins secondaire, l'application d'un pareil procédé d'exploration, « tandis que, d'après la définition même de la vie, ces deux caractères sont réalisés dans l'étude des phénomènes biologiques » : — « Toute la science biologique dérive », en effet, « de la correspondance entre les idées d'organisation et les idées de vie. L'unité du sujet ne saurait donc être plus parfaite, et la variété, presque indéfinie, de ses modifications, soit statiques, soit dynamiques, n'a pas besoin d'être constatée. Au point de vue anatomique, tous les organismes, toutes les parties quelconques de chaque organisme, et tous les divers états de chacun, présentent un fonds commun de structure et de composition d'où procèdent successivement les diverses organisations, plus ou moins secondaires, qui constituent des tissus, des organes et des appareils de plus en plus compliqués. De même, sous l'aspect physiologique, tous les êtres vivants, depuis le végétal jusqu'à l'homme, considérés dans tous les actes et à toutes les époques de leur existence, sont essentiellement doués d'une certaine vitalité commune, premier fondement indispensable des innombrables phénomènes qui les caractérisent graduellement. L'une et l'autre de ces deux faces du sujet montrent que la similitude, propre aux différents cas, est plus importante que les particularités qui les distinguent, conformément à cette loi essentielle de la philosophie positive, que, en tout genre, les phénomènes plus généraux dominent constamment ceux qui le sont moins. C'est sur une telle notion que repose la rationalité de la méthode comparative appliquée à la biologie .» (*Philosophie positive*, 40e leçon.)

Ajoutons que, non seulement les phénomènes biologiques sont ceux dont l'étude se prête le mieux à l'emploi rationnel de la méthode comparative, mais aussi sont ceux dont l'étude réclame le plus impérieusement le secours d'un semblable procédé d'investigation. Car, « bornée à la seule considération de l'homme, comme elle l'a été si longtemps, la science biologique », selon la remarque de Comte, « ne pouvait, en réalité, par sa nature, faire aucun progrès essentiel, même purement anatomique, si ce n'est, quant à cette anatomie descriptive et superficielle, uniquement applicable à l'art chirurgical » ; parce que, « en procédant ainsi, elle abordait la solution du problème le plus difficile par l'examen isolé du cas le plus compliqué, ce qui devait ôter tout espoir d'un véritable succès. » C'est pourquoi, « soit qu'il s'agisse d'une disposition anatomique ou d'un phénomène physiologique », la méthode comparative « offrira toujours nécessairement, par la nature de la science, le moyen le plus général, le plus certain et le plus efficace d'éclaircir » la question qui se pose, le problème qui se présente.

Dès lors, si l'on admet avec Auguste Comte, qu'on apprend sérieusement une méthode, seulement en la voyant à l'œuvre, si l'on partage son opinion « que chacune de nos facultés élémentaires doit être spécialement développée par celle de nos études positives fondamentales qui en exige la plus urgente application, et qui lui présente, en même temps, le champ le plus étendu », on reconnaîtra également avec lui que c'est de l'étude des corps vivants que l'art comparatif tire sa véritable source logique, et que c'est là que tout philosophe doit en puiser la connaissance, quelque application qu'il veuille en faire.

Relativement à l'art de classer, « si la théorie universelle des classifications philosophiques destinées à faciliter les souvenirs et surtout à perfectionner les combinaisons scientifiques se trouve nécessairement employée d'une manière plus ou moins importante et plus ou moins caractérisée par l'une quelconque des différentes sciences fondamentales », même par la mathématique (comme le prouve « la grande conception de Monge sur la classication fondamentale des surfaces en familles naturelles d'après leur mode de génération »), et à plus forte raison par la chimie, il n'en est pas moins vrai, fait remarquer Comte, « que le principal développement philosophique de l'art de classer était nécessairement reservé à la science biologique », pour des motifs équivalents.

En effet, « aucune autre n'en peut avoir le même besoin, non seulement en vertu de l'immense multiplicité des être distincts, et pourtant analogues, que les spéculations biologiques doivent embrasser, mais surtout par la nécessité fondamentale d'organiser, entre tous ces êtres divers, une exacte comparaison systématique, qui constitue le plus puissant moyen d'investigation propre à l'étude positive des corps vivants, et dont l'application régulière exige l'institution préalable de la vraie hiérarchie biologique. En second lieu, les mêmes caractères essentiels qui rendent ici absolument indispensables les classifications philosophiques tendent évidemment aussi à provoquer et à faciliter leur établissement spontané : la multiplicité même des êtres vivants et l'extrême diversité de leurs rapports tendent naturellement à rendre leur classification plus facile et plus parfaite, en permettant de saisir entre eux des analogies scientifiques à la fois plus étendues et plus aisées à vérifier sans équivoque (1) ».

(1) D'après M. Berthelot, les classifications de la Chimie offriraient, au contraire, sur les classifications de la Biologie l'avantage de

Ainsi donc, « l'étude positive des corps vivants est essentiellement destinée, par sa nature, sous le point de vue logique, au développement général de l'art universel de classer et de l'art comparatif proprement dit » et, sous le point de vue de la formation de l'intelligence, à développer les facultés correspondantes. Deux attributs aussi importants méritent, assurément, de « lui attirer, d'une manière spéciale, l'attention profonde de tout esprit philosophique, même abstraction faite du haut intérêt scientifique qu'inspirent naturellement les connaissances capitales qu'elle se propose définitivement de nous dévoiler. » Et, « on peut affirmer

présenter « un degré plus complet de réalité objective ». Voici d'ailleurs en quels termes l'illustre savant a exposé son opinion :

« Les notions de classification », dit-il, « existent dans toutes les « sciences naturelles : la zoologie et la botanique procèdent à cet « égard de la même manière que la chimie. Elles commencent égale- « ment par établir, entre les différents êtres qu'elles envisagent, des « relations générales, à l'aide desquelles on partage ces êtres en classes, « familles, genres, etc.; c'est-à-dire en catégories, tantôt purement « conventionnelles, tantôt fondées sur un sentiment plus ou moins « net de leurs analogies véritables. A un certain point de vue, ces « classifications peuvent être envisagées comme des instruments né- « cessaires à la faiblesse de l'intelligence humaine et sans lesquels « elle serait incapable d'embrasser l'ensemble des êtres particuliers « que les sciences naturelles se proposent de connaître. Ce point de « vue appartient à la fois à la chimie et à l'histoire naturelle. — Mais « notre esprit n'est point entièrement satisfait par cette manière de « comprendre les classifications. Il est toujours enclin à croire que « les cadres tracés par elle ne sont pas de simples conceptions de la « pensée humaine, mais qu'ils doivent avoir un fondement dans « l'essence même des choses. En un mot, nous imaginons qu'une « classification ne saurait être naturelle que si elle rassemble tous les « êtres produits de la même manière et par une même cause généra- « trice. Une classification ne peut même prétendre à contenter com- « plètement notre esprit que si elle parvient à nous faire comprendre « le caractère et le mode d'action de cette cause génératrice... Or, la « chimie possède à cet égard un caractère propre, et digne du plus « haut intérêt. Non seulement elle construit des classifications, mais « elle les fonde sur la connaissance immédiate et sur la mise en jeu « des causes génératrices. Elle transforme ses conceptions générales « en réalités, parce qu'elle peut former de toutes pièces et métamor- « phoser les êtres dont elle s'occupe. Au contraire, les autres sciences « naturelles n'ont pu jusqu'ici ni reproduire leurs espèces de toutes « pièces, ni les transformer à volonté les unes dans les autres. Quel « que soit l'intérêt de ces problèmes, *et sans affirmer ou nier que « l'avenir leur réserve une solution*, nous devons avouer que dans tout « autre ordre que celui de la chimie, ils sont restés inaccessibles à la « science positive. La chimie est la seule branche de nos connaissances « dans laquelle de telles questions aient pu dépasser les spéculations

sans exagération, que toute intelligence restée étrangère aux études biologiques n'a pu recevoir qu'une éducation radicalement imparfaite, puisqu'elle a laissé dans l'inaction plusieurs des facultés fondamentales dont l'ensemble constitue le pouvoir positif général de l'esprit humain. »

Aussi, M. Calas est-il d'accord avec Auguste Comte, pour admettre que les études biologiques sont celles qui peuvent le mieux fournir « aux esprits étrangers aux spéculations scientifiques la

« de la science idéale... Les classifications de la chimie sont vivantes « dans le monde extérieur ». (*Les Méthodes générales de Synthèse en Chimie organique*, 1864.)

Les biologistes placés au point de vue transformiste (qui n'est pas, il est vrai, celui d'Auguste Comte, ni davantage celui de ses disciples les plus éminents), pourraient répondre à cela : qu'ils se proposent, tout comme les chimistes, de représenter dans leurs classifications la réalité objective; qu'ils cherchent, en faisant reposer leurs groupements sur les deux idées mères de filiation et de ressemblance, « à rassembler tous les êtres produits de la même manière et par les mêmes causes génératrices »; qu'enfin, ils croient avoir réussi « à faire comprendre les caractères et le mode d'action de ces causes génératrices » en analysant les influences réciproques de l'hérédité, des milieux, de la sélection naturelle, de la sélection sexuelle, etc. ! — Sans doute, quoique dans une certaine mesure, ils puissent « métamorphoser les êtres dont ils s'occupent », comme le prouvent les expériences des éleveurs, créer même de nouvelles espèces dans les cas où il leur est possible de disposer du *temps* et des *influences de milieu*, comme le démontrent les expériences de Wasserzug sur le bacille du pus bleu et sur le micrococcus prodigiosus (*Annales de l'Institut Pasteur*, 1888), ils ne peuvent, comme les chimistes « reproduire et transformer à volonté les espèces les unes dans les autres » : soit parce qu'ils ne peuvent jamais modifier à leur gré, remplacer ou supprimer les multiples influences héréditaires qui gouvernent le mode d'adaptation des divers êtres aux changements apportés dans leurs conditions d'existence; que pour la plupart des êtres, ils ne peuvent même modifier à leur guise les conditions de milieu, ni disposer d'un temps suffisant, étant donné que la moindre transformation d'espèce exige la persistance des mêmes influences modificatrices durant des milliers de générations. — Mais si les biologistes transformistes ne peuvent prétendre à démontrer la vérité objective de leurs classifications à l'aide de l'expérimentation, ils peuvent prétendre la démontrer, avec autant de certitude, sinon avec autant de précision dans les détails, à l'aide de l'observation paléontologique, tératologique, etc..., et surtout à l'aide de l'embryologie, l'ontogénie ou l'évolution embryologique individuelle n'étant, d'après eux, qu' « un résumé rapide, une brève récapitulation de l'évolution paléontologique, de la longue existence des espèces antérieures, de la phylogénie » (Hæckel. *Anthropogénie*). — Il n'y aurait donc, en se plaçant au point de vue transformiste, entre les classifications chimiques et les classifications biologiques qu'une différence dans la méthode de détermination de leur réalité objective.

mesure de la force intellectuelle d'un savant». «Un vrai biologiste», dit-il, « ne saurait être une intelligence médiocre, même aux yeux d'un ignorant, tellement l'étude rationnelle de la Biologie suppose les qualités les plus éminentes de l'esprit. »

M. Calas approuve encore les idées d'Auguste Comte sur l'influence, pour émanciper l'esprit humain, de la Biologie qui : — « en analysant exactement les diverses conditions, organiques ou extérieures, indispensables à chacun des actes de l'existence des corps vivants »; en transformant ainsi le dogme des causes finales dans le principe des conditions d'existence; en permettant une certaine prévision, et même, une certaine modification volontaire des phénomènes de la vie basée sur la connaissance de leurs lois; — « devient incompatible avec les fictions théologiques et les entités métaphysiques », et détruit la croyance à l'intervention d'une providence divine. Ce rôle émancipateur des études biologiques a d'ailleurs été implicitement reconnu de tout temps, comme en témoigne l'aversion plus ou moins déguisée que les théologiens et les métaphysiciens ont toujours manifestée à leur égard, comme l'atteste aussi le vieux proverbe qui dit que, « sur trois médecins, il y a quatre athées »; et assurément, ce n'est pas un pur hasard qui a conduit Walter Scott dans l'un de ses plus beaux chefs-d'œuvre, la *Saint-Valentin*, à choisir un médecin pour en faire l'unique représentant de l'athéisme dans la ville de Perth à la fin du XIVe siècle.

Mais parmi les études biologiques, c'est incontestablement l'étude physiologique des phénomènes intellectuels et affectifs qui a contribué le plus à l'émancipation de la raison humaine. Il est donc étonnant de voir M. Calas omettre de signaler l'importance que Comte a justement attribuée, sous ce rapport, aux travaux de Gall qui, en montrant que les phénomènes psychiques, « en vertu même de leur complication supérieure, sont ceux dont l'accomplissement régulier exige nécessairement le concours le plus déterminé de l'ensemble le plus étendu de conditions diverses, tant extérieures qu'intérieures », en mettant à jour les conditions organiques de leur production, a démontré « avec une évidence irrésistible l'inanité des prétendues explications abstraites émanées de la philosophie théologique ou métaphysique ». Ajoutons, qu'à ce point de vue, Darwin, aux yeux de ceux qui acceptent les théories transformistes, a apporté un complément important à l'œuvre de Gall, en plaçant dans le règne animal la genèse des divers sentiments et instincts humains, tant altruistes qu'égoïstes.

Quoi qu'il advienne d'ailleurs de cette dernière opinion, il n'en

ressort pas moins de l'examen fait par Comte « des propriétés philosophiques de la biologie, que l'esprit positif ne saurait être complètement développé dans toutes ses diverses dispositions essentielles, chez ceux qui n'ont point convenablement étudié le nouvel aspect fondamental qu'il affecte dans la science positive des corps vivants, même abstraction faite des inconvénients directs d'une pareille ignorance ». Et c'est pourquoi, tandis qu'on rencontre encore de grands savants dans l'ordre mathématique, astronomique, physique, chimique, qui croient en Dieu et à l'existence d'une âme immortelle, il est si rare de voir ces croyances partagées par les biologistes éminents de nos jours.

M. Calas loue encore Auguste Comte d'avoir mis en relief la supériorité subjective de la Biologie sur les sciences inorganiques, due à ce qu'elle s'occupe de phénomènes plus complexes (l'échelle des sciences étant déterminée d'après la loi de généralité décroissante et de complication croissante) et aussi d'un sujet touchant de plus près l'Humanité. Il se rencontre, d'autre part, avec Herbert Spencer pour féliciter Comte d'avoir fondé sur l'ensemble de la philosophie biologique le point de départ immédiat de la Sociologie et médiat de la Morale, et d'avoir ainsi établi la subordination objective de ces deux dernières sciences vis-à-vis de la Biologie.

Mais c'est une grave erreur de sa part de prêter à notre Maître cette opinion que « la Biologie est la reine des sciences; qu'à elle appartient la suprématie scientifique, la préséance philosophique ».

Jamais Auguste Comte n'a prétendu cela, ni « dans ses conversations », ni « dans ses cours », ni « dans ses ouvrages ». Et il résulte, au contraire, de la place qu'il a fixée à la Biologie dans la hiérarchie des sciences et de ses commentaires sur la constitution de cette hiérarchie, que si, au point de vue objectif, elle vient en importance après les sciences qui s'occupent du monde inorganique, en raison « de l'influence prépondérante des lois relatives à l'existence la plus universelle sur les phénomènes propres à la plus spéciale » (*Pol. pos., t. I*), sous le rapport subjectif elle vient en importance après la Sociologie et la Morale, qui s'occupent de phénomènes encore plus complexes et encore plus étroitement liés à l'Humanité. Et c'est bien plutôt de la Morale qu'on pourrait dire vraiment avec Malebranche que « de toutes les sciences humaines, la science de l'homme est la plus digne de l'homme » (*Recherche de la vérité*).

M. Calas expose ensuite les idées d'Auguste Comte sur l'importance capitale qu'a eue pour le premier développement de la Biologie sa liaison à l'art médical et il ajoute : — « Rien de plus vrai, malheu-

« reusement, il (A. Comte) sent le besoin d'appliquer ici sa « méthode subjective et de dogmatiser sans prouver. Après avoir « reconnu cette dépendance originelle de la Biologie envers la mé- « decine, il ajoute que toutefois la science biologique est parvenue « aujourd'hui à cette époque de pleine maturité où, dans l'intérêt « de ses progrès ultérieurs, elle doit prendre un essor franchement « spéculatif, entièrement libre de toute adhérence directe, soit à « l'art médical, soit à aucune autre application. Il est fâcheux, à « l'entendre, que l'étude de la Biologie soit « entièrement livrée » aux seuls médecins, que la haute importance de leurs occupations « et ordinairement aussi l'imperfection de leur éducation doivent « rendre impropres à une telle destination ». On ne confie pas aux « navigateurs la culture de l'Astronomie, pourquoi donc aban- « donner les études biologiques aux loisirs des médecins ? — C'est « ici le cas d'appliquer l'adage des scholastiques : « *Omnis compa-* « *ratio claudicat !* », et disons, sans plus, que l'assimilation est d'une « fausseté criante. Comment la Biologie pourra-t-elle être uniquement « spéculative ? Fille de la médecine, elle ne saurait renier sa mère « dont elle est le principal soutien. Son objet principal étant l'étude « de la vie humaine, elle ne peut s'empêcher de passer de la théo- « rie à la pratique et d'appliquer ses découvertes dans le vaste « champ des phénomènes vitaux à la conservation de la vie par « l'Hygiène et la Thérapeutique. — Le domaine de la vie est im- « mense, puisqu'il embrasse la Botanique, la Zoologie et l'Anthro- « pologie. Qu'on soit obligé d'appeler à sa culture plusieurs caté- « gories d'ouvriers, nous le concevons vivement, mais pourquoi en « exclure les médecins ? Qui donc a fondé, défriché, ensemencé et « agrandi le domaine biologique, sinon les médecins ? Tous les « maîtres de la Médecine qu'Auguste Comte a inscrits dans le calen- « drier positiviste n'étaient-ils pas des maîtres en Biologie, Harvey, « Boerhave, Stahl, Magagni, Bichat, qu'il traite de grands physio- « logistes quelques lignes plus bas ? Médecins aussi, les maîtres « modernes, Magendie et Cl. Bernard. Car si la Biologie est le fon- « dement de la Médecine, celle-ci lui fournit à son tour les meilleurs « moyens d'investigation. La Pathologie et la Thérapeutique n'ai- « dent-elles pas puissamment au progrès de la Physiologie ? Auguste « Comte ne reconnaît-il pas lui-même, dans la même, leçon que « l'invasion successive d'une maladie, le passage lent et graduel « d'un état normal à un état pathologique, loin de constituer d'inu- « tiles préliminaires, peuvent offrir d'inappréciables documents « au biologiste capable de les utiliser ? — Enfin, si la plupart des « médecins ne sauraient, à cause de leurs occupations, se consacrer

« exclusivement aux études biologiques, ne peut-il y avoir des mé-
« decins qu'une haute intelligence, une éducation à bonne école, et
« les loisirs nécessaires d'une situation méritée « rendent propres à
« une telle destination ? »

Il y a lieu d'abord de faire remarquer à l'auteur que les passages qu'il incrimine sont empruntés à des chapitres du *Cours de Philosophie positive* écrits en 1836, c'est-à-dire plus de 15 ans avant la composition du premier volume de la *Politique positive*, et cependant il y voit déjà une application de la Méthode subjective. Mais que devient alors cette prétendue *opposition* entre la première et la seconde partie de la vie d'Auguste Comte, entre la *Philosophie positive* et la *Politique positive*, « qui seule pouvait nous donner la clef de la dualité de ses doctrines médicales ». M. Calas est pris ici en flagrant délit de légèreté et de contradiction.

M. Calas reproche encore à Auguste Comte de dogmatiser sans prouver, en prétendant que la Biologie doit devenir indépendante de la Médecine. Or l'accusation est si peu méritée que six pages de la leçon du *Cours de Philosophie positive* consacrée à l'ensemble de la Biologie sont employées à développer cette proposition. Et avant de passer à la discussion des autres critiques de l'auteur, je crois devoir reproduire les parties caractéristiques de la démonstration d'Auguste Comte parce que, en même temps qu'elles feront voir le peu de fondement du reproche en question, elles aideront à éclairer la suite du débat. Voici ce que dit Auguste Comte :

« Quoique la liaison des sciences aux arts ait été longtemps
« d'une importance capitale pour le développement des premières
« et qu'elle continue à réagir encore très utilement sur leur pro-
« grès journalier, il est néanmoins incontestable que, d'après le
« mode irrationnel suivant lequel cette relation est presque toujours
« organisée jusqu'ici, elle tend, d'un autre côté, à ralentir la
« marche des connaissances spéculatives, une fois parvenues à un
« certain degré d'extension, en assujettissant la théorie à une trop
« intime connexion avec la pratique. Quelque limitée que soit, en
« réalité, notre force de spéculation, elle a cependant, par sa
« nature, beaucoup plus de portée que notre capacité d'action, en
« sorte qu'il serait radicalement absurde de vouloir astreindre la
« première, *d'une manière continue,* à régler son essor sur celui de
« la seconde, qui doit, au contraire, s'efforcer de la suivre autant
« que possible. Les domaines rationnels de la science et de l'art
« sont, en général, parfaitement distincts, *quoique philosophique-*
« *ment liés :* à l'une il appartient de connaître, et par suite de pré-
« voir ; à l'autre, de pouvoir, et par suite d'agir. Si, dans sa posi-

« tivité naissante, chaque science dérive d'un art, il est tout aussi « certain qu'elle ne peut prendre la constitution spéculative qui « convient à sa nature, et qu'elle ne saurait comporter un déve- « loppement ferme et rapide que lorsqu'elle est enfin directement « connue et librement cultivée, abstraction faite de toute idée « d'art. Cette irrécusable nécessité se vérifie aisément à l'égard de « chacune des sciences fondamentales dont le caractère propre est « déjà nettement prononcé. Toutefois, à l'égard des sciences ma- « thématiques, et même de l'astronomie, cette vérification, quoique « très réelle, est peu sensible aujourd'hui, vu l'époque trop reculée « de leur formation. Mais, quant à la physique, et surtout à la « chimie, à la naissance desquelles nous avons, pour ainsi dire, « assisté, chacun sent à la fois et combien leur relation aux arts a « été essentielle à leurs premiers pas, et combien ensuite leur « entière séparation d'avec eux a contribué à la rapidité de leurs « progrès. C'est aux travaux d'art que sont dues évidemment, par « exemple, les séries primitives des faits chimiques : mais l'im- « mense développement de la chimie depuis un demi-siècle doit « être certainement attribué, en grande partie, au caractère pure- « ment spéculatif qu'a pris enfin cette étude, devenue dès lors « pleinement indépendante de la culture d'un art quelconque.

« Ces réflexions générales sont éminemment applicables à la « science biologique, dont elles tendent à épurer la constitution « philosophique actuelle. Il n'y a pas de science dont la marche ait « dû être aussi étroitement liée au développement de l'art corres- « pondant que l'histoire ne le montre pour la biologie, comparée à « l'art médical..... Toutefois, il y a lieu de penser que la science « biologique est parvenue aujourd'hui, comme l'ont fait avant elle « les autres sciences fondamentales, à cette époque de pleine ma- « turité où, dans l'intérêt de ses progrès ultérieurs, elle doit pren- « dre un essor franchement spéculatif, entièrement libre de toute « adhérence directe, soit à l'art médical, soit à une autre applica- « tion quelconque. La coordination rationnelle du vrai système des « connaissances humaines impose strictement une telle condition, « sans laquelle nos conceptions fondamentales auraient nécessai- « rement un caractère équivoque et bâtard, susceptible d'entraver « beaucoup leur développement naturel. Seulement, quand toutes « les sciences spéculatives auront ainsi pris définitivement la cons- « titution abstraite propre à chacune d'elles, il doit être bien en- « tendu que la philosophie *devra soigneusement s'occuper de ratta-* « *cher, d'une manière directe et générale, le système des arts à celui* « *des sciences, d'après un ordre intermédiaire de conceptions ration-*

« *nelles, spécialement adaptées à cette importante destination*, et dont « la nature est jusqu'ici peu prononcée, ainsi que je l'ai indiqué. « Mais une semblable opération serait maintenant prématurée, « puisque le système des sciences fondamentales n'est point encore, « en réalité, complètement formé..... Pour la physiologie surtout, « c'est principalement à l'isoler de la médecine qu'il faut tendre « aujourd'hui, afin d'assurer l'originalité de son vrai caractère « scientifique, en constituant la philosophie organique à la « suite de la philosophie inorganique. Depuis Haller, cette im- « portante séparation s'accomplit visiblement de plus en plus, « surtout en Allemagne et en France; mais elle est loin encore « d'être assez parfaite pour permettre à la biologie de prendre « un libre et rapide essor abstrait. Non seulement cette adhé- « rence trop prolongée à l'art médical imprime aujourd'hui aux « recherches physiologiques un caractère d'application immédiate « et spéciale qui tend à les rétrécir extrêmement, et même à les « empêcher d'acquérir l'entière généralité dont elles ont besoin « pour prendre leur véritable rang dans le système de la philoso- « phie naturelle; mais elle s'oppose directement, en outre, à ce « que la science biologique soit cultivée par les intelligences les « plus capables de diriger convenablement ses progrès spéculatifs. « Il résulte, en effet, d'une telle confusion d'idées, que, sauf un « très petit nombre de précieuses exceptions, cette étude capitale « est jusqu'ici entièrement livrée aux seuls médecins, que la haute « importance de leurs occupations principales, et ordinairement « aussi la profonde imperfection de leur éducation actuelle, doi- « vent rendre essentiellement impropres à une telle destination. « Quoique l'organisation du monde savant soit, en général, très « éloignée aujourd'hui de la constitution rationnelle qu'elle pour- « rait aisément acquérir, cependant sa première condition essen- « tielle est du moins remplie à un degré suffisant, envers toutes « les autres sciences fondamentales, dont chacune est spécialement « affectée à des esprits qui s'y consacrent d'une manière exclusive. « La physiologie seule fait encore exception à cette règle évidente : « elle n'a pas même une place régulièrement déterminée dans les « corporations scientifiques les plus instituées. Son importance ca- « pitale et sa difficulté supérieure ne sauraient permettre, sans « doute, de concevoir une telle inconséquence comme un état nor- « mal et permanent. Ceux qui rejetteraient comme absurde la pen- « sée de confier aux navigateurs la culture de l'astronomie finiront « probablement par trouver étrange l'usage d'abandonner, d'une « manière analogue, les études biologiques aux loisirs des méde-

« cins, car l'un n'est pas en soi plus rationnel que l'autre. » (*Philosoph. posit.*, 40e leçon, 1836.)

Du rapprochement de cette longue citation avec les réflexions précitées de M. Calas, il ressort, avec évidence, que celui-ci n'a pas saisi la pensée de Comte, et cela faute d'avoir compris la distinction fondamentale établie par le grand penseur entre la science *abstraite* et la science *concrète*, et qui est elle-même philosophiquement liée d'ailleurs à la distinction plus générale et communément acceptée entre la *raison théorique* et la *raison pratique*. Cette distinction entre l'*abstrait* et le *concret* est tellement importante en soi, sa possession est tellement indispensable à quiconque veut comprendre l'œuvre de Comte, et cependant tant de critiques l'ont méconnue qu'il me paraît nécessaire, avant d'examiner en détail l'argumentation de M. Calas, de reproduire ici les passages du *Cours de Philosophie première* dans lesquels M. Pierre Laffitte a si heureusement exposé et développé, sur ce point, les vues du Maître :

« La raison pratique », explique M. Laffitte, « consiste dans des « conceptions liées d'une manière pour ainsi dire immédiate à la « modification des choses. Le caractère de la raison pratique est « donc sa profonde réalité, puisque les vues qui la constituent se « trouvent immédiatement en rapport avec une destination exté- « rieure bien déterminée, qui fournit à chaque instant, et pour « ainsi dire immédiatement, des vérifications liées à nos intérêts et « à nos penchants les plus intenses. Mais cette raison pratique, si elle « est caractérisée par une réalité bien déterminée, présente des in- « convénients et des lacunes qu'il faut signaler. Les éléments qui « la constituent sont le plus souvent trop confus et trop implicites, « à ce point de ne pas être formulables ni, par suite, transmissibles « autrement que par l'exemple. En outre, elle est trop spéciale et « trop incohérente. Elle est, en effet, liée à des cas tout à fait par- « ticuliers, de telle sorte que de nouvelles méditations et de nou- « velles observations sont nécessaires quand on passe d'un cas à un « cas très voisin. C'est à ces mêmes conditions que tient l'incohé- « rence, par une adhésion trop intime aux cas particuliers qui em- « pêche ainsi de saisir les caractères qui leur sont communs. Ces « inconvénients deviennent plus graves et compromettent le but « pratique lui-même lorsque les opérations sur le monde, l'homme « et la société s'étendent et se compliquent. De là la nécessité d'y « remédier, et c'est le but de la raison théorique.

« La raison théorique consiste dans une appréciation générale « des conditions fondamentales de l'existence des choses, sans au- « cun but *immédiat* d'application pratique. Pour atteindre une

« pareille destination, la raison théorique est, en effet, obligée
« d'éliminer les considérations trop spéciales et trop particulières,
« qui sont indispensables à la pratique, mais qui empêcheraient
« de saisir ce qu'il y a de fondamental dans les choses et, par suite,
« de commun aux divers cas. La raison théorique construit donc
« un tableau de la réalité réduite à ses conditions essentielles. Son
« caractère le plus décisif consiste dans la coordination. La raison
« théorique ne peut réellement se constituer qu'en systématisant
« une distinction dont la raison pratique ne tient compte que
« d'une manière implicite, à savoir la division en *raison abstraite*
« et *raison concrète*.

« La raison abstraite est relative aux lois propres aux divers
« ordres de phénomènes, et la raison concrète est l'ensemble des
« théories générales qui se rapportent aux êtres eux-mêmes. Cette
« grande distinction a présidé, au fond, d'une manière spontanée à
« l'évolution mentale de notre espèce; mais c'est Auguste Comte
« qui l'a constituée définitivement. Et c'est pour l'avoir méconnue
« qu'Herbert Spencer s'est livré à tant de critiques injustifiées
« contre la classification des sciences de Comte.

« Si l'on envisage, en effet, tout ce qui nous entoure, on peut
« constater que tous les êtres avec qui nous sommes en relation se
« manifestent à nous par un ensemble coordonné de phénomènes
« particuliers.

« Mais un examen plus approfondi ne tarde pas à nous montrer
« que tous les phénomènes dont la combinaison produit les divers
« êtres sont en nombre limité, et qu'ils présentent divers degrés
« de complication. Pris à part, ces phénomènes deviennent des
« propriétés abstraites, dont la considération sert de base à la
« science, mais n'est pas encore la science. Une expérience très dif-
« ficile à instituer, et qui n'a pu l'être d'abord que dans des cas très
« simples, montre que ces phénomènes présentent des variations
« d'après des lois régulières. L'étude des lois des phénomènes
« constitue la science abstraite.

« Les propriétés abstraites constituent cette masse d'idées com-
« munes, sans lesquelles il ne peut exister de rapports un peu
« étendus entre les hommes ». Ainsi, « le blanc, le vert, la couleur,
« l'intensité, la constance, la variabilité, de même que le beau, le
« juste, sont des propriétés abstraites, ou, si l'on préfère, des qua-
« lités propres à un certain nombre de corps plus ou moins nom-
« breux, et que, par un certain effort mental, l'on considère indé-
« pendamment de ces corps.... ; elles fournissent des matériaux et

« une base à la construction des relations abstraites, mais c'est là « tout leur rôle.

« Les relations abstraites sont tout autre chose. Une relation « abstraite est une relation précise établie entre deux phénomènes « abstraits de même nature ou de nature différente. Soit une cir- « conférence quelconque dont nous menons le rayon, circonférence « et rayon étant ici des phénomènes d'ordre abstrait, puisqu'ils « demeurent indéterminés : nous disons que celui qui, comme « Archimède, découvre comment varie la longueur de la circonfé- « rence avec la variation du rayon, celui-là découvre une relation « abstraite.

« L'ensemble des relations abstraites connues constitue la *science* « divisée en autant de parties qu'il y a de phénomènes abstraits « d'ordre différent. D'où sept sciences, suivant Auguste Comte : « la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la bio- « logie, la sociologie et la morale ». Toutefois, « on a pressenti « depuis la Philosophie grecque, et Auguste Comte a établi d'une « manière définitive qu'il y a des lois communes aux divers ordres « de phénomènes fondamentaux. Ces lois présentent un degré « d'abstraction plus grand que celui qui convient aux diverses « sciences spéciales. L'ensemble de ces lois constitue la Philosophie « première : de même que les lois relatives aux divers ordres de « phénomènes forment la Philosophie seconde. L'ensemble des lois « coordonnées de la Philosophie première et de la Philosophie se- « conde constitue la *raison abstraite*.

« Voyons maintenant comment cette raison abstraite, qui a pris « nécessairement pour base les indications de la raison pratique, « réagit sur elle et remédie aux inconvénients que nous avons si- « gnalés ; et pour plus de précision, distinguons suivant qu'il s'agit « de réagir sur les choses, ou bien sur l'homme et la société. — En « définitive, quand nous modifions un être, ce n'est jamais que « sur un phénomène que nous agissons ; mais la raison pratique le « considère toujours dans sa corrélation avec les autres, tandis que « la raison abstraite l'en isole et le considère à part. Cela permet « de rapprocher les cas semblables, d'utiliser par suite, pratique- « ment, de tels rapprochements, et aussi d'imaginer une infinité de « cas possibles que la pratique immédiate n'indique pas ; ce qui « augmente pour ainsi dire à l'infini notre puissance modificatrice. « En effet, par la dépendance étroite qu'elle établit entre deux « phénomènes de même nature ou de nature différente, » la science « abstraite « nous permet de prévoir et de modifier l'un d'entre « eux. Si nous avons saisi, par exemple, le rapport entre la circon-

« férence et le rayon, il devient facile de déterminer quelle sera la « circonférence pour un rayon donné, ou réciproquement quel « devra être le rayon pour une circonférence donnée. Toute l'in- « dustrie moderne étant fondée sur cette connaissance, l'utilité des « relations abstraites n'est plus à démontrer. — Si nous considérons « maintenant la raison pratique d'après son action sur l'homme, « nous voyons que son caractère spécial, plus ou moins incohérent, « ne permet pas l'entente générale des hommes entre eux ; mais « que celle-ci résulte au contraire des lois générales de la raison « abstraite, qui devient ainsi la condition du concours des généra- « tions, non seulement actuelles, mais aussi passées et futures.

« Mais cette harmonie entre la raison abstraite et la raison pra- « tique serait insuffisante, par suite du trop grand écart qui existe « entre elles. La raison abstraite ne considère que les phénomènes, « la raison pratique que la modification de ces phénomènes, mais « dans un être spécial et parfaitement déterminé. Or, celui-ci se « présente nécessairement à nous dans l'extrême complication « de tout être réel ; même ceux qui semblent d'abord les plus « simples. De là, la nécessité de la raison concrète, qui a pour but « l'étude générale des divers êtres conçus comme étant la combi- « naison des divers phénomènes étudiés par la raison abstraite, « avec un certain nombre de coefficients spéciaux, toujours né- « cessaires. L'étude de ces divers êtres est abstraite, puisqu'il ne « s'agit pas d'individus déterminés, mais elle se rapproche de « ceux-ci par une suite pour ainsi dire infinie d'intermédiaires. « (P. Laffitte, *Philosophie première*, t. I.)

Il suit de là que, si le domaine de la raison pratique et celui de la raison concrète se touchent et sont susceptibles de se confondre sur certains points, le domaine de la raison abstraite reste toujours parfaitement distinct de celui de l'art.

Ainsi donc « les sciences abstraites s'occupent des lois qui gouvernent les faits élémentaires de la nature : lois desquelles tous les phénomènes qui se réalisent effectivement doivent sans doute dépendre ; mais qui auraient été également compatibles avec bien d'autres combinaisons que celles qui viennent réellement à se produire. Les sciences concrètes, au contraire, ne s'inquiètent que des combinaisons particulières de phénomènes qu'on trouve existantes » (*Stuart Mill, Auguste Comte et le Positivisme*). Et enfin les Arts sont l'emploi déterminé de certaines connaissances et, sauf dans leur état d'enfance, de connaissances scientifiques abstraites et concrètes, pour obtenir non pas un résultat scientifique, mais un résultat pratique. Le plus souvent même plusieurs sciences sont nécessaires

pour établir les principes fondamentaux d'un seul art, car « les conditions de la pratique sont si compliquées que, pour rendre une chose *faisable*, il est souvent indispensable de connaître la nature et les propriétés d'un grand nombre d'autres » (Stuart Mill, *Syst. de Log. déduct. et induct.*).

Pour illustrer cette distinction, considérons, par exemple, les minéraux qui composent notre planète ou qu'on y rencontre. « Ils ont été produits et sont unis par les lois de l'agrégation mécanique et par celles de l'union chimique. C'est l'affaire de la Physique et de la Chimie, sciences abstraites, de reconnaître ces lois; de découvrir comment et à quelles conditions les corps peuvent s'agréger, et quels sont les modes et les résultats possibles de la combinaison chimique. La grande majorité de ces agrégations et de ces combinaisons ne se produit, à notre connaissance, que dans nos laboratoires : la minéralogie, science concrète, n'a pas à s'en occuper. Son département est celui de ces agrégats et de ces composés chimiques qui se forment ou se sont formés à une certaine époque dans la nature » (St. Mill, *Auguste Comte et le Positivisme*). D'autre part, le métallurgiste qui se propose de retirer les métaux de leur minerai s'appuie immédiatement sur la connaissance de la minéralogie et médiatement sur celle de la Chimie et de la Physique.

De même la Biologie, science abstraite, « a pour objet les corps organisés *(en général)*, et pour but d'arriver par la connaissance des lois de l'organisation à connaître les lois des actes que ces êtres manifestent, et réciproquement » (Littré et Robin). Elle « recherche par tous les moyens qu'elle peut mettre à profit les lois générales de l'organisation et de la vie. Ces lois déterminent chez quels êtres la vie est possible, et entretiennent l'existence de ceux qui se trouvent effectivement subsister, en même temps qu'elles en causent les phénomènes : mais elles seraient également capables d'entretenir l'être chez des plantes et chez des animaux très différents de ceux-ci. La Zoologie et la Botanique, sciences concrètes, se renferment dans l'étude des espèces qui existent réellement ou dont on peut démontrer qu'elles ont réellement existé, et ne se mettent même pas en peine de la façon dont ces espèces pourraient se comporter dans toutes les circonstances ; mais ne tiennent compte que des circonstances qui se présentent dans la réalité. Elles exposent le mode réel d'existence des plantes et des animaux, ainsi que les phénomènes qu'ils offrent dans le fait ; mais elles les exposent dans leur totalité et prennent simultanément en considération l'existence réelle tout entière de chaque espèce, quelque diverses que soient les lois ultimes dont celle-ci dépend, et quel que soit le nom-

bre des différentes sciences abstraites dont relèvent ces lois. L'existence d'un dattier ou d'un lion est le résultat commun de nombreuses lois naturelles, physiques, chimiques, biologiques et même astronomiques. La science abstraite s'occupe de ces lois séparément, mais envisage chacune d'elles sous tous ses aspects et dans tous ses cas possibles d'action : la science concrète ne considère celles-ci qu'à l'état de combinaison et qu'autant qu'elles existent et se manifestent chez les animaux ou les plantes dont nous avons expérimentalement connaissance » (St. Mill). — La Médecine est un « art qui a pour but la conservation de la santé et la guérison des maladies. Elle comprend : 1° l'*hygiène* qui prescrit à l'homme ce qu'il doit faire pour se préserver des maladies ; 2° la thérapeutique qui traite des agents propres à combattre le trouble survenu dans l'économie, agents qu'elle emprunte à la matière médicale, à l'hygiène et à la thérapeutique. Elle repose d'une manière immédiate sur les deux ordres de connaissances qui suivent : 1° l'hygiène suppose connue, la science des milieux avec lesquels l'homme est en relation immédiate, auxquels il emprunte des matériaux, et dans lesquels il rejette les produits devenus inutiles et nuisibles ; 2° la thérapeutique suppose connue la pathologie, science dont elle exige une application préalable, incessante et minutieuse. La thérapeutique suppose, en effet, qu'on a recherché la cause du mal *(étiologie)*, examiné les symptômes *(symptomatologie)*, et établi, à l'aide du raisonnement, le diagnostic et le pronostic *(sémiologie)* » (Littré et Robin). Mais la *pathologie* comprenant l'anatomie morbide en même temps que les maladies, suppose, à son tour, la connaissance de la physiologie et de l'anatomie humaines, la lésion anatomique et la maladie n'étant qu'un trouble de la texture et des propriétés normales. A leur tour, cette anatomie et cette physiologie humaines ne peuvent elles-mêmes être bien comprises sans le secours de l'anatomie et de la physiologie générales, de la biologie abstraite.

On voit donc que le domaine de la Biologie abstraite et de l'art médical sont parfaitement distincts quoique philosophiquement liés. L'erreur de M. Calas provient de ce qu'il a confondu la Biologie, science abstraite, avec les diverses sciences biologiques concrètes sur lesquelles repose immédiatement la médecine et qui sont plus ou moins adhérentes à elle.

La Biologie abstraite n'a pas du tout « pour objet principal la vie humaine » comme le prétend M. Calas. Elle a pour objet les corps organisés en général, animaux et végétaux.

Sans doute, elle a pour destination subjective le service de l'Hu-

manité, comme les autres sciences; mais *destination subjective* et *objet* sont deux choses différentes. La Physique et la Chimie ont aussi pour destination subjective le service de l'Humanité, mais on ne peut pas dire cependant qu'elles aient pour objet l'homme, puisque leur domaine est essentiellement celui du monde inorganique. De même, si la Biologie a pour destination subjective le service de l'Humanité elle n'a pas nécessairement pour objet, à cause de cela, l'homme. Elle remplit sa destination aussi bien en fournissant à la Sociologie et à la Morale leur point de départ qu'en fournissant à la Médecine humaine des indications. Et si elle est utile à la Médecine elle est également utile à l'art vétérinaire ou à l'horticulture.

D'autre part, l'étude de la Médecine peut, sans doute, réagir utilement sur l'étude de la Biologie en lui fournissant d'importantes indications « dont il serait absurde de vouloir la priver », déclare Comte. « Cela est surtout sensible, dit-il, à l'égard des effets thérapeutiques, dont l'analyse scientifique a si fréquemment éclairé le mode réel d'accomplissement des divers phénomènes vitaux. Mais, malgré ces emprunts intéressants, la Biologie n'en est pas moins radicalement indépendante de la thérapeutique qui, au contraire, est nécessairement fondée sur elle ; on doit même remarquer, à ce sujet, que, lorsque la physiologie utilise ainsi les observations médicales, c'est toujours à titre d'une simple expérimentation indirecte, et abstraction faite de toute idée de médication, car une mauvaise médication, convenablement analysée, est tout aussi propre qu'une bonne à l'éclaircissement des questions physiologiques pourvu que les effets en aient été soigneusement observés. »

Toutefois, il est certain que si nous pouvons établir aujourd'hui ces distinctions entre la science abstraite, la science concrète, et l'art, elles n'eussent pas été possibles à l'origine de la civilisation, car la raison pratique a précédé le développement de la raison théorique, et la raison concrète celui de la raison abstraite.

Ce n'est pas que l'espèce humaine ait jamais été complètement dépourvue des aptitudes abstraites, qu'on rencontre même chez quelques espèces animales comme l'a démontré G. Leroy, mais ces aptitudes furent d'abord très peu prononcées et leurs manifestations à peine appréciables en regard des manifestations de la raison pratique et de la raison concrète. Cet état primitif du développement de l'esprit humain a été représenté par le fétichisme qui est encore de nos jours la condition mentale de populations très nombreuses, les unes sauvages, les autres pouvant avoir atteint un

degré assez élevé de civilisation dans l'ordre purement concret, comme les Chinois.

Mais si certaines populations sont restées à ce stade, il en est d'autres chez lesquelles, sous l'influence de conditions sociologiques plus favorables, se sont développées d'une façon prodigieuse les aptitudes abstraites propres à la nature humaine. Au lieu de se borner à contempler les êtres ou les objets, l'intelligence s'habitua peu à peu à saisir dans divers êtres ou objets une propriété commune et à penser à cette propriété, indépendamment des êtres qui la présentaient. Toutefois, en raison des habitudes qu'il avait prises durant sa longue enfance fétichique, de tout rapporter à une cause réelle, l'esprit humain personnifia ces propriétés abstraites, en fit des entités. Ce fut le triomphe de la Métaphysique, qui fut provisoirement utile en « procurant à l'intelligence des images propres à fixer son attention habituelle sur les phénomènes généraux », et en favorisant par cela même le développement de ces aptitudes abstraites, mais qui fut aussi nuisible en poussant à des divagations sans limites, comme nous en voyons l'exemple chez les Hindous.

Heureusement, les occidentaux furent préservés de ces dérogations, d'une part, par le poids d'habitudes fétichiques plus longtemps gardées, et d'autre part, par le développement de la science abstraite. C'est en Grèce, « dans ce coin du monde à jamais sacré pour l'Humanité que l'esprit abstrait développé par le théologisme sous sa forme polythéique, s'éleva de la notion de propriété abstraite à la notion de loi abstraite ».

« Sur une terre assez riche, sous un climat assez favorable pour que l'homme, en paix avec son milieu matériel, pût consacrer quelque loisir aux spéculations désintéressées, au milieu de populations chez qui des siècles de guerre intestine ou étrangère avaient surexcité au plus haut point toutes les facultés, naquirent les immortels fondateurs de la science abstraite. C'est aux Grecs que l'Humanité doit la découverte des premières relations abstraites rigoureusement définies et déterminées, et la première de toutes est sortie du cerveau humain, le jour où Thalès établit le théorème mathématique : *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.* » (Pierre Laffitte.)

Puis à la suite de la mathématique, les diverses autres sciences abstraites, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie et morale, se sont successivement séparées des arts qui leur avaient donné naissance pour se constituer à l'état indépendant, selon l'ordre déterminé par Auguste Comte, de leur généralité décrois-

sante et de leur complexité croissante. Ce n'est que dans la seconde moitié du siècle dernier, que la chimie abstraite fut fondée par Lavoisier, et seulement dans le nôtre que la Biologie fut fondée par Bichat, la Sociologie par Auguste Comte, la Morale par Auguste Comte et Pierre Laffitte, c'est-à-dire que furent découvertes, vérifiées et poursuivies jusque dans leurs conséquences, celles de leurs vérités propres à servir de lien d'union entre toutes les autres, opération qui, une fois accomplie, met fin à la période empirique et rend la science susceptible d'être connue comme un corps de doctrines coordonné et cohérent.

« Les sciences concrètes ont été inévitablement plus tardives dans leur développement que les sciences abstraites dont elles dépendent. Non pas qu'on ait commencé plus tard à les étudier ; elles ont été au contraire les premières cultivées, car, dans ses investigations abstraites », l'esprit part nécessairement de faits spontanés. Mais bien qu'il puisse former des généralisations empiriques, il ne saurait « instituer de théorie scientifique des phénomènes concrets avant que les lois qui les gouvernent et les expliquent » ne lui « soient d'abord connues : or, ces lois sont le sujet des sciences abstraites ». Aussi est-il arrivé que les sciences abstraites se sont trouvées constituées bien avant les sciences concrètes dont la naissance avait précédé la leur.

Mais en même temps que s'étendait le domaine de la connaissance humaine, la nécessité imposait de s'en partager la culture. Aussi à mesure que chacune des sciences abstraites s'est constituée, elle a absorbé l'activité d'un plus ou moins grand nombre d'esprits qui se sont livrés à sa culture propre, indépendante de toute application à l'art. Les sciences concrètes sont restées plus adhérentes à la pratique, et leur culture est restée davantage confondue avec celle des arts correspondants. Il s'est donc établi spontanément une division plus ou moins nette entre ceux qui cultivaient une science abstraite d'une part, et ceux qui se livraient à la culture des sciences concrètes et à la pratique des arts dépendant de cette science d'autre part.

Ce classement s'est d'ailleurs opéré spontanément, d'après la prépondérance variable chez les divers individus des aptitudes abstraites ou concrètes. Selon la remarque de Schopenhauer, « il est des esprits qui ne trouvent pleine satisfaction que dans ce qu'ils connaissent par l'intuition : ce qu'ils veulent, c'est la reproduction bien perceptible des raisons *d'être dans l'espace* et de leurs résultats ; une démonstration d'Euclide, ou une solution arithmétique d'un problème de géométrie dans l'espace, ne les intéresse nullement. D'autres, au contraire, ne demandent que des actions abstraites, les seules

qu'on puisse employer et transmettre; ils ont la patience et la mémoire nécessaires aux propositions abstraites, aux formules, aux démonstrations par longues séries de syllogismes, et aux calculs dont les signes représentent les abstractions les plus compliquées. Ceux-ci cherchent la certitude; ceux-là l'intuitivité. La différence est caractéristique. (*Le monde comme représentation et comme volonté.*)

Naturellement cette division du travail apparaît d'autant parfaite qu'on considère des sciences abstraites, depuis plus longtemps constituées à l'état indépendant. Ainsi tandis que les géomètres et les astronomes forment des classes très distinctes de celles des arpenteurs et des navigateurs, c'est à peine si l'on voit s'ébaucher la séparation entre les politiciens et les sociologistes. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque où écrivait Auguste Comte, une génération à peine après Bichat, la culture de la biologie abstraite ne fut pas encore distincte de l'étude ou de la pratique de la médecine. Mais de ce que, dans le passé, biologie et médecine ont été cultivées par les mêmes organes, il ne s'ensuit pas qu'il y ait nécessairement avantage à maintenir toujours la même confusion. L'invocation du passé par M. Calas n'est pas un argument sérieux. Du reste, il est à remarquer que plusieurs des réformes réclamées par Auguste Comte ont été réalisées depuis lui, tout naturellement, par la seule force des choses. Les physiologistes, et ceux qui s'occupent d'anatomie générale, ont aujourd'hui une place reconnue dans la corporation scientifique, et, détail bien remarquable, s'abstiennent spontanément de faire de la médecine, quoiqu'ils aient le titre de docteur en médecine et que la pratique de cet art ne leur soit interdit par aucun règlement : reconnaissant ainsi implicitement l'incompatibilité de la culture sérieuse de la biologie abstraite avec la pratique suivie de l'art médical.

Dr Constant HILLEMAND.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

LES ANTÉCÉDENTS DE LA RÉPUBLIQUE AU BRÉSIL (1)

Il est toujours curieux et instructif de rechercher comment se sont opérées les transformations politiques par lesquelles a passé le système des institutions d'un peuple. On y trouve souvent plus d'une leçon profitable, plus d'un exemple à méditer. Dans le cas du Brésil, le caractère apparemment imprévu des événements qui ont renversé un trône que tout le monde croyait bien assis, en Europe, ajoute encore un attrait nouveau à cette recherche.

Je me propose de démontrer, avec preuves à l'appui, que, malgré les assertions des historiens officiels chargés d'écrire le récit de notre vie politique au point de vue impérialiste, la république est au Brésil une aspiration ancienne, pour laquelle nous n'avons cessé de lutter, au prix des plus grands sacrifices, souvent les armes à la main. Il n'existe peut-être pas un autre peuple au monde qui ait fait tant de révolutions, toutes avec un même but politique, qui ait versé autant de sang pour conquérir l'idéal républicain. En vérité, la monarchie était chez nous une institution exotique qui n'avait réussi à se maintenir qu'au prix de la politique toute personnelle de Dom Pedro, politique qui portait en elle-même le germe de la déchéance du principe impérialiste. Implantée par une circonstance fortuite dans un pays profondément républicain, elle n'a jamais pu s'y adapter. Les fautes qu'elle a accumulées ont précipité sa ruine, mais de toutes façons son existence ne pouvait se prolonger dans un milieu aussi imprégné de la tradition républicaine perpétuée par le souvenir de tant de patriotes qui avaient arrosé de leur sang l'arbre des libertés nationales. C'est là l'explication toute naturelle de la

(1) Cet article a déjà paru dans *la Revue politique et littéraire*, du 19 décembre 1891.

façon dont s'est fait l'établissement de la république. Il en résulte, au point de vue de l'actualité, que l'on doit envisager avec confiance les crises de croissance dont peut souffrir momentanément la jeune république sud-américaine, surtout depuis que le peuple de Rio-de-Janeiro vient de faire triompher la cause de la légalité contre la criminelle tentative de dictature du maréchal Deodoro da Fonseca. Il en résulte également que nul complot en vue d'une restauration n'est viable au Brésil, sous quelque forme qu'il se présente et quelles que soient les personnes qui l'entreprennent.

Le premier éveil de l'idée républicaine au Brésil remonte à 1720. L'histoire nous apprend qu'un certain Filippe dos Santos fut écartelé à Villa-Rica, province de Minas Geraes, pour avoir voulu proclamer la république. Les détails sur ce premier martyr de la démocratie dans la colonie portugaise et sur son audacieuse tentative ont été soigneusement omis par les chroniqueurs et les historiens du temps. On sait seulement qu'il fut un des tribuns d'un mouvement révolutionnaire qui avait pour but d'établir un gouvernement républicain dont le général retraité Veiga Cabral devait être le chef. Ce dernier mourut dans un cachot à Lisbonne sans avoir été jugé, et le même silence règne sur le rôle exact qu'il aurait joué dans ces événements. Mais les noms de ces deux serviteurs de la cause républicaine ne sont pas moins restés dans nos annales entourés du respect et de la vénération qu'on témoigne aux précurseurs des grandes révolutions sociales.

Dans l'évolution politique d'un peuple tout se tient et tout s'enchaîne. Si la tentative de Filippe dos Santos et de Veiga Cabral n'a pas eu d'autre retentissement, le temps allait bientôt venir où, encouragés par le souffle révolutionnaire du XVIIIe siècle, d'autres reprendraient l'œuvre déjà tentée. En effet, l'année 1789, des patriotes qu'inspire l'exemple de la grande Révolution française préparent, dans cette même province de Minas Geraes qui avait été le berceau de l'idée républicaine, une nouvelle conspiration dont le but avoué était la séparation de la colonie d'avec la métropole et la constitution de la république brésilienne. Cette conspiration fut malheureusement dénoncée par un traître et étouffée avant d'avoir éclaté. Elle était née tout d'abord dans la pensée d'un groupe d'étudiants brésiliens, à Montpellier, en France : José Alves Maciel, Vidal Barbosa, José Joaquim da Maia. Ce dernier avait même entamé, en 1776, à Nîmes, des pourparlers avec Thomas Jefferson pour la reconnaissance de l'indépendance

du Brésil. Maciel et Vidal Barbosa, leurs études médicales terminées à Montpellier et à Bordeaux, étaient retournés à Minas, leur patrie, imbus des idées des hommes de la Révolution et ils rêvaient de les appliquer au Brésil. Ils se mirent en rapport avec quelques-unes des personnalités les plus en vue de la capitainerie de Minas par leur talent, par leur instruction ou par leur situation, comme Claudio Manuel da Costa, Thomaz Antonio Gonzaga, Ignacio José de Alvarenga Peixoto; avec des militaires comme le lieutenant Francisco de Paula Freire e Andrade, et Joaquim José da Silva Xavier, un sous-lieutenant de cavalerie plus connu par le surnom de Tiradentes (l'arracheur de dents) que lui avait valu son métier de dentiste ; avec tous ceux qui pouvaient donner à la conspiration l'appui de leur force, de leur influence ou de leur prestige. On discuta le plan de la révolution dans des conciliabules qui avaient lieu chez Gonzaga; on adopta le drapeau de la république sur lequel on voyait un génie brisant les fers de l'esclavage et au-dessous la légende *Libertas quæ sera tamen ;* on fixa la capitale de la future république dans la ville de Saint-Jean; on décida de créer une université à Villa-Rica, on établit la prescription pour toutes les dettes anciennes envers le fisc, etc. Il y avait là tout un plan de gouvernement, et sans la trahison qui livra les conspirateurs avant qu'ils aient pu agir, peut-être la République aurait-elle été établie au Brésil dès cette époque.

Minas Geraes, comme son nom l'indique, était pour la métropole portugaise le district minier par excellence. On y exploitait, en effet, l'or et le diamant, sur lequel le gouvernement du royaume percevait des droits élevés. Mais les minerais étant venus à diminuer dans de fortes proportions, les concessionnaires de mines ne pouvaient guère plus payer leurs redevances. Le mécontentement était grand. Aussi un mouvement qui l'aurait affranchi de la domination portugaise aurait-il été accueilli avec empressement et appuyé par toute la population. C'est sur quoi comptaient bien les conspirateurs; mais le gouvernement qui avait été averti de leurs plans par la trahison de Joaquim Silverio dos Reis fit annoncer que le prélèvement de l'impôt était suspendu. Maciel et Gonzaga voulurent ajourner toute tentative révolutionnaire, mais Alvarenga et Xavier trouvèrent qu'il fallait quand même poursuivre. Ce dernier s'offrit pour aller à Rio dans le but d'étendre la conspiration et de recuillir des adhésions dans la capitale. Il s'y fit arrêter, et, après avoir héroïquement attiré sur lui toute la responsabilité de la conspiration, paya de

sa vie son amour de la liberté et son enthousiasme pour la république. Il fut pendu en 1790, à Rio-de-Janeiro, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une statue équestre de Dom Pedro I. Son corps fut dépecé et les débris furent envoyés dans tous les chefs-lieux de la colonie afin d'être exposés comme un exemple pour ceux qui rêveraient encore de rendre la patrie libre. Les autres conspirateurs furent déportés en Afrique, leurs biens confisqués et leurs maisons rasées.

Malgré la rigueur de cette répression, quelques années se sont à peine écoulées qu'un nouveau mouvement, beaucoup moins bien conçu, il est vrai, éclate à Bahia en 1801, et des patriotes s'y font tuer pour la république. Cela n'a que la valeur d'un symptôme, mais il prouve l'infiltration de l'idée républicaine.

En effet, les idées de liberté et d'indépendance qui avaient éclaté à Minas Geraes se propagent peu à peu dans tout le Brésil, notamment après l'ouverture des ports de la colonie au commerce des Européens. Des sociétés secrètes et surtout la franc-maçonnerie contribuaient beaucoup à les répandre et à les entretenir (1). Malgré toutes les interdictions, les journaux étrangers y étaient lus et discutés. L'exemple de ce qui se passait alors dans le monde, les doctrines démocratiques qui se propageaient en Europe pénétraient ainsi au Brésil et allaient influencer les esprits des jeunes générations (2). Une révolution en fut bientôt la conséquence. Des hommes de grande valeur, parmi lesquels on doit surtout signaler Domingos José Martins qui, élevé en Europe, y avait puisé à leur source même les principes de la démocratie moderne, songèrent à organiser à Pernambuco, au moyen de leurs relations et de leur influence dans ces sociétés secrètes, un mouvement qui embrassât toutes les provinces du nord du Brésil et en fît une vaste et puissante république.

Le 6 mars 1817 la révolution s'emparait du gouvernement de Pernambuco. On organisa aussitôt une assemblée de notables qui résolut de confier les pouvoirs suprêmes à un gouvernement provisoire composé des citoyens : capitaine Domingos Théotonio Jorge, l'abbé Joâo Ribeiro Pessoa José Luiz de Mendoça, José Correia de Aranjo, Domingos José Martins. Ce gouvernement décréta la forme républicaine, adopta le drapeau blanc, envoya Antonio Gonçalves da Cunha aux Etats-Unis et Félix José Tavares de Lima, dans la République Argentine, comme émissaires,

(1) Estacio de Sà e Meneyes, *Història do Brazil*, p. 233.
(2) Pereira da Silva, *Historia da Fundaçâo do Imperio.*

pour faire reconnaître le nouvel état de choses et acheter des armes. D'autres émissaires furent envoyés dans les provinces limitrophes de Pernambuco pour les amener à se soulever et à se joindre au mouvement républicain. Bientôt, en effet, la république était proclamée à Parahyba, à Rio Grande du Nord, à Alogoas, mais à Céara et à Bahia les agents révolutionnaires José Martins de Alencar et José Ignacio da Abreu e Lima ne réussirent pas à soulever les populations. Malgré cet échec, la république parut un moment triomphante, et ce ne fut qu'au bout de trois mois de luttes que les troupes révolutionnaires se virent forcées de capituler. Domingos Théotonio Jorge, Domingos José Martins et beaucoup d'autres furent arrêtés et exécutés. Ainsi finit la seconde grande tentative républicaine. Elle coûta le sang d'une foule de héros. Les uns sont morts obscurément sur les champs de bataille; les autres, comme les illustres promoteurs du mouvement, sur la place publique, ignominieusement, mais tous ont bien mérité de la Patrie et de l'Humanité en perpétuant la tradition républicaine au Brésil.

Ces deux révolutions, celle de 1789 et celle de 1817, montrent bien que l'idée de l'indépendance dans l'ancienne colonie portugaise était intimement liée à l'aspiration républicaine. Cependant, au contraire de ce qui est arrivé pour toutes les colonies espagnoles, l'indépendance se fit avec la monarchie. Cela a été dû à des événements fortuits en tant qu'étrangers à son évolution propre.

La monarchie s'installa au Brésil comme la dernière et la plus lointaine répercussion de l'influence néfaste de Napoléon sur le progrès humain. En effet, quand Junot, à la suite du traité signé à Fontainebleau entre la France et l'Espagne pour le partage du Portugal et de ses colonies, envahit ce pays en 1807, sous prétexte de rendre effectif le blocus continental, la famille royale du Portugal, prise de frayeur, se sauva avec toute sa cour à Rio-de-Janeiro. Dom Jean, qui avait alors la régence du Portugal au nom de sa mère Dona Maria I, fit du Brésil un royaume autonome, quoique lié au Portugal, la monarchie portugaise prenant le titre de Royaume-Uni de Portugal, du Brésil et des Algarves. Dans cette nouvelle situation, le Brésil acquit quelques libertés commerciales et industrielles qui lui avaient été jusque-là interdites. Dès lors, beaucoup rêvèrent de l'indépendance avec la monarchie..Tout au moins, comptaient-ils que la cour se fixerait définitivement au Brésil, suivant une idée successivement prônée par le célèbre marquis de Pombal, en 1761, et par Luiz da

Cunha, en 1736, idée caressée, dit-on, par le prince Dom Jean depuis longtemps.

Malgré cela, nous venons de voir que la révolution de 1817 à Pernambuco était franchement républicaine, et l'accueil qu'elle rencontra montre bien à quel point l'idée républicaine était répandue dans le pays. Aussi, la monarchie comprit-elle aussitôt qu'elle ne pouvait essayer de se maintenir qu'en capitulant devant les revendications des libéraux, qui lui imposaient une constitution. En effet, les idées démocratiques s'étaient répandues et dominaient non seulement au Brésil, mais encore dans la métropole elle-même; la révolution de Porto, en 1820, dont le but était d'imposer une constitution à la monarchie, en est une preuve éclatante. Maîtres de la situation, les révolutionnaires de Porto avaient décidé de faire élire par tout le pays une constituante chargée d'élaborer la constitution du royaume. Dom Jean, devenu Jean VI par la mort de sa mère, jugea de bonne politique de faire paraître le 18 février 1821 à l'*Officiel* une déclaration par laquelle il s'engageait à adopter au Brésil la constitution du Portugal dans les parties qui lui seraient applicables. Mais cette dernière clause, loin de calmer l'excitation populaire, la porta à son comble. Tout le monde y vit une fin de non-recevoir, et l'on se détermina à exiger du roi le serment de faire exécuter au Brésil la constitution telle qu'elle serait votée par la constituante générale de la nation portugaise qui allait se réunir à Lisbonne le 26 février 1821. Jean VI dut prêter le serment qu'on lui demandait.

On espérait alors au Brésil obtenir l'indépendance, tout en conservant l'union des deux royaumes au moyen d'un parlement autonome siégeant à Rio-de-Janeiro, soit que la cour s'y fixât définitivement, soit qu'elle revînt à Lisbonne. Mais déjà Jean VI, rappelé par les Cortès portugaises, était retourné à Lisbonne en laissant à Rio-de-Janeiro son fils Dom Pedro comme régent du royaume du Brésil avec un ministère dont le comte dos Arcos était le membre le plus influent. Ensuite les Cortès, dans lesquelles les représentants du Brésil se trouvaient en minorité, adoptèrent une politique de plus en plus contraire aux intérêts brésiliens, en votant la suppression des tribunaux supérieurs, en détachant les provinces brésiliennes de Rio-de-Janeiro pour les faire dépendre directement de Lisbonne, en cherchant en un mot à ramener le Brésil au régime colonial tel qu'il existait auparavant.

Ces mesures, comme bien l'on pense, provoquèrent la plus vive irritation parmi les Brésiliens et donnèrent aux partisans de l'in-

dépendance absolue une grande force. C'est alors que José Bonifacio de Andrade e Silva conçut le dessein de profiter de la présence du prince Dom Pedro au Brésil pour le pousser à faire l'indépendance qui pourrait ainsi se réaliser presque sans lutte et sans grande effusion de sang. C'est ce qui eut lieu. Le 7 septembre 1822, Dom Pedro proclama, en effet, l'indépendance du Brésil. La monarchie s'y trouva donc implantée sous la forme constitutionnelle, la seule qui fût encore compatible avec les progrès des idées démocratiques dans l'ancienne colonie portugaise. Néanmoins, pour pouvoir se maintenir, Dom Pedro « sévit rigoureusement contre tous ceux qui étaient soupçonnés d'être contraires à la monarchie et à l'union des provinces, supprima en fait tous les journaux d'opposition et poursuivit ou exila un certain nombre de libéraux (1) ». L'assemblée élue pour voter la constitution du nouvel empire se prononça, aussitôt après sa réunion, contre cette politique ; le ministère fut mis en échec dans l'élection du bureau, et en même temps la cour d'appel acquitta les inculpés politiques qui avaient été traduits devant les tribunaux. L'opposition alla en grandissant si bien que la Constituante décida que toutes les lois votées par elles seraient promulguées sans la sanction de l'empereur. Dom Pedro en vint à dissoudre l'assemblée et exila encore quelques hommes politiques parmi lesquels se trouva José de Bonifacio de Andrade e Silva, celui-là même qui avait mis la couronne sur sa tête. A la place de la constitution qui devait être élaborée par les représentants du peuple, Dom Pedro en fit rédiger une qu'il octroya libéralement au pays. C'est cette constitution qui a été en vigueur jusqu'au 15 novembre 1889. Voilà par quelle série de complaisances et de trahisons la monarchie servie par les circonstances a pu donner le change aux esprits libéraux pour essayer de s'établir définitivement par la réaction et la violence.

Cependant, les républicains ne désarmaient point. Mal reçue partout, la charte octroyée fut le signal d'une révolution républicaine dans le nord du pays. Pernambuco et les provinces de Parahyba, Rio-Grande-del-Norte, Para, Ceara, s'érigèrent en Confédération de l'Équateur, ayant à la tête de leur gouvernement Manuel Carvalho Paes de Andrade. La république s'est maintenue pendant près de trois mois, livrant presque tous les jours des batailles contre les troupes de Dom Pedro, mais, devant la supériorité du nombre, elle dut capituler, et seize des patriotes les

(1) Baron de Rio Banco, *Esquisse de l'histoire du Brésil.*

plus directement mêlés à la direction du mouvement furent exécutés à Pernambuco en 1825.

Mais le ferment de révolte qui existait dans le pays, loin de se calmer avec les persécutions, les déportations, les exécutions, semblait gagner chaque jour du terrain. Les troupes de mercenaires étrangers, qui avaient servi à écraser les républicains de Pernambuco, ne pourront plus suffire à combattre le mépris public. A Rio même, les journaux prêchent le fédéralisme, c'est-à-dire l'autonomie des provinces et la république; le journal *O Republico* se signale surtout dans sa campagne contre l'empereur. Les ministres et les sénateurs qui se montraient dévoués à Dom Pedro sont traités comme des partisans de la tyrannie. Et, détail qui peint bien l'état des esprits, la nouvelle de la chute de Charles X arrivée de Paris est saluée dans tout le Brésil avec des marques non équivoques de contentement. Les maisons s'illuminent, le peuple organise des réjouissances publiques. La Révolution de Juillet allait y avoir une répercussion bien plus directe. Des Portugais ayant organisé des fêtes en l'honneur de Dom Pedro, les Brésiliens firent les journées dites des Carafes, et quelques semaines plus tard, Dom Pedro ayant choisi un ministère franchement réactionnaire, le peuple descendit dans la rue le 7 avril 1831. Pour conjurer la révolution, Dom Pedro se vit forcé de quitter le Brésil, après avoir abdiqué en faveur de son fils, alors âgé de cinq ans à peine. Toute résistance lui était d'ailleurs devenue impossible, car la plus grande partie des troupes l'avait abandonné.

Si à ce moment l'avis des *exaltés* avait prévalu, la république était fondée sans secousse, mais le 7 avril avorta par ces hésitations de la dernière heure qui s'emparent quelquefois des chefs au moment où ils croient tenir le pouvoir.

Pour montrer que la république était le but poursuivi tout d'abord par la révolution du 7 avril, il suffit de rappeler les discussions qui la précédèrent dans les loges maçonniques, foyers du complot, et les efforts qu'y faisaient les amis du trône et certains esprits plus timorés pour écarter la question de la forme du gouvernement. « Combien de fois et au prix de quels efforts, dit le biographe d'un de ces personnages, n'eut-il point à combattre ceux qui prétendaient jeter par terre les institutions et faire sortir de la révolution la république (1) ». Sans les tergiversations de quelques-uns, Miguel de Frias aurait proclamé la république

(1) Henriques Leal, *Panthéon Maranhense*, t. Ier, p. 27.

sous la présidence de Ferreira França quelques jours après l'abdication. Mais celui que les journaux de l'époque appellent l'homme du coin de la rue du Areal ne le voulut pas ainsi et reçut plus tard de la monarchie le prix de sa trahison en honneurs et en argent.

Et que l'on n'aille pas penser que le 7 avril fut une émeute locale. Bien au contraire, tout le pays était animé des mêmes dispositions. On voit partout, de 1831 à 1837, à peu d'intervalles, des mouvements antimonarchiques se produire du nord au sud du Brésil. D'abord, en 1831, le même jour que Dom Pedro était forcé d'abdiquer, le 7 avril, la révolution éclatait à Bahia. Des soulèvements se produisent, le 3 mai, à Pernambuco ; le 14, au Para ; le 25, au Maranhao ; le 15 juillet, à Rio-de-Janeiro ; le 3 août, au Para et à Pernambuco ; le 14 décembre, au Ceara. En 1832, l'agitation continue toujours ; il y a un soulèvement, le 22 mars, à Minas Geraes, et le 22 juin à Rio-de-Janeiro. En 1833, il y a une révolte au Para et une autre à Rio-de-Janeiro. En 1834, un soulèvement se produit à Matto Grosso. Ce fut donc une époque agitée, pendant laquelle le parti exalté, dont les chefs étaient presque tous des républicains, ne cessa de susciter partout des révoltes, dans le but plus ou moins avoué de renverser la monarchie, alors représentée par une régence qui gouvernait le pays au nom d'un enfant.

Parmi toutes ces manifestations de l'idée républicaine, celle qui se fit jour à Rio-Grande-do-Sul avec Bento-Gonçalves le 20 septembre 1835 mérite surtout d'attirer notre attention. Du coup la république de Piratini était fondée au sud du Brésil, et on ne peut certes pas la regarder comme un état éphémère. Pendant dix ans elle se battit contre le gouvernement monarchique de Rio-de-Janeiro. Canavarro et Garibaldi ont remporté plusieurs victoires à la tête des troupes républicaines et réussirent même à un moment donné à s'emparer d'une partie de la province de Sainte-Catherine.

Pendant que la république de Piratini infligeait au gouvernement de la régence ces échecs à Bahia, Francisco Alves da Rocha Vieira souleva la capitale de la province le 7 novembre 1837 et proclama la république bahiense. Assiégé dans la ville par les troupes envoyées de Pernambuco, la révolte ne put pas s'étendre au reste de la province, mais ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à l'étouffer. Les républicains se défendaient vaillamment et ne se rendirent qu'au bout de plusieurs mois d'une lutte opiniâtre, en mars 1838.

La même année 1837, le Maranhao se souleva ; en 1839, Pernambuco se révolte, et, en 1840, Rio-de-Janeiro. En 1842, Saint-Paul et Minas font une révolte dont le but républicain soigneusement dissimulé était cependant évident. Si bien que M. Silva Jardim, se trouvant à Minas dans une excursion de propagande républicaine en 1889, s'est entendu dire par plus d'une personne en guise de profession de foi et d'adhésion à sa campagne antimonarchique : « Vous pouvez compter sur moi, vous savez, j'ai été du mouvement de 1842. » En 1844, Alagoas se révolte contre la monarchie. L'esprit révolutionnaire continuait donc à agiter tout le pays, tantôt levant ouvertement l'étendard républicain, tantôt se déguisant sous des apparences quelconques.

« Avec la révolution de Février 1848 et la proclamation de la république en France, dit un historien brésilien d'autant moins suspect ici que ses sentiments monarchiques sont bien connus, les esprits moins réfléchis se troublèrent et cette agitation, quoique faible et indécise, secoua en quelque sorte les institutions de notre pays. Dans la province de Pernambuco, plus enthousiaste que les autres et où le flot des passions monte et frémit avec plus d'impétuosité et de facilité, les esprits exaltés ne se bornèrent pas à de vaines aspirations, mais essayèrent de mettre en pratique leurs idées (1). » En effet, Nunes Machado tente encore une fois la révolution à Pernambuco et trouve la mort à la tête des révolutionnaires, qui sont, dès lors, facilement battus.

Voilà la suite d'émeutes, de révoltes, de révolutions, de tentatives d'organisation républicaine qui ont fait la propagande et entretenu l'amour de la république dans le cœur des Brésiliens. De 1720 à 1848, pendant plus d'un siècle, l'idée républicaine est restée vivante parmi eux, et n'a cessé de provoquer tantôt au nord, tantôt au sud, tantôt au centre du pays, des manifestations, des soulèvements, des mouvements plus ou moins hardis, plus ou moins bien conçus, plus ou moins heureux dans le but d'arriver à sa réalisation pratique en s'emparant du gouvernement. Elle compte au Brésil plus de noms glorieux de martyrs que n'en possède aucun autre peuple. Filippe dos Santos, Tiradentes, Domingos-José Martins, le Père Caneca, Canavarro, Garibaldi, Nunes Machado y sont restés des noms populaires.

Remarquez la filiation directe du parti républicain brésilien dans la tradition de la grande Révolution française. On peut dire que toutes les révolutions qui ont agité la France depuis lors ont

(1) Henriques Leal, *Panthéon Maranhense*, t. II, p. 19.

eu leur répercussion au Brésil. En 1789, le souffle de liberté déchaîné sur les trônes par le peuple de Paris traverse l'Océan pour venir secouer la grande colonie portugaise de l'Amérique par la conspiration du Tiradentes : sa liaison immédiate avec la grande crise française s'établit par Maciel et les autres étudiants de Montpellier. Les journées de Juillet 1830, accueillies au Brésil par des réjouissances populaires, y produisent, le 7 avril 1831, la déposition de l'empereur Dom Pedro Ier, mal déguisée sous une abdication forcée. La révolution de 1848 et la proclamation de la république en France donnent lieu à la révolution de Nunes Machado à Pernambuco.

Il est évident dès lors que la monarchie ne pouvait pas manquer d'éprouver les plus grandes difficultés à pousser des racines dans un terrain aussi peu préparé à l'accueillir. Aussi avons-nous vu au prix de quelles violences elle se maintenait tant bien que mal au milieu de l'agitation suscitée par le parti exalté.

Pour mettre fin à l'espoir de ces derniers, les monarchistes s'empressèrent de déclarer majeur Dom Pedro II dès 1840, alors qu'il n'avait encore que quinze ans. Cependant ce n'est qu'à partir de 1848 et après l'échec de la révolution de Pernambuco que le calme s'est établi. La monarchie a pu se croire alors un moment d'autant mieux assise qu'elle avait trouvé dans la guerre du Paraguay une diversion à l'agitation interne et une soupape de sûreté à l'aide de laquelle elle avait pu se débarrasser des citoyens gênants.

Si la monarchie était impopulaire, le monarque était-il au moins personnellement aimé ? Avait-il groupé autour de lui un noyau d'amis dévoués ; avait-il su conquérir les sympathies du peuple ? Pour toute réponse il suffit de rappeler ce qui se passa le 15 novembre. Dès que la monarchie a été sérieusement menacée, personne ne s'est levé pour défendre son empereur, ni à Rio même ni ailleurs. Dans tout le pays il ne s'est trouvé nulle part un groupe de partisans pour essayer de sauver la couronne de Dom Pedro.

C'est que la politique toute personnelle adoptée par ce souverain portait en elle-même les germes de la déchéance de l'institution monarchique. Dom Pedro fut en grande partie l'ouvrier de sa propre ruine. Au lieu de se renfermer dans les attributions modestes et effacées d'un souverain constitutionnel, il voulut jouer un rôle actif et imprimer une direction propre à la politique de son empire. Les qualités d'un homme d'Etat lui faisant complètement défaut, il ne réussit qu'à mieux mettre en lumière les

inconvénients de l'institution monarchique. On chercherait vainement quelle a été la grande pensée des cinquante et quelques années qu'a duré son gouvernement. Sa politique a consisté à annihiler les hommes de valeur et à élever les personnalités dénuées de tout mérite qui faisaient preuve de servilisme. Se croyant encyclopédique il se mêlait de tout, examinait toutes les affaires, et décidait de toutes choses, gênant tout le monde. Presque tous ceux qui ont été appelés à un moment donné aux conseils de la couronne ont dénoncé publiquement le pouvoir personnel et inconstitutionnel que l'empereur entendait exercer, et contre lequel venaient se briser toutes les initiatives. M. Silveira Lobo a dit en plein Sénat : « Seuls les domestiques du régime et les sots méconnaissent l'existence du pouvoir dictatorial. » MM. Saraiva, Cotegipe, Paulino de Souza, tous anciens ministres, n'ont pas été moins sévères pour le souverain. Ainsi ceux-là mêmes dont il avait fait ses collaborateurs ne lui marchandaient pas le blâme. On voit donc quelle était l'opinion que le pays avait de son empereur.

Aussi une fois la guerre du Paraguay terminée, le parti républicain ne tarda pas à se reformer et à reconquérir tout le prestige devant l'opinion, si bien que, en quelques années, il était en mesure de renverser la monarchie presque sans coup férir, de la façon que l'on sait. Oscar d'Araujo.

NÉCROLOGIE

Notre coreligionnaire, M. Fernand Lataste, professeur à l'Ecole de médecine de Santiago du Chili, qui avait eu la douleur de voir mourir l'an dernier trois de ses enfants, vient encore d'être éprouvé, cette année, par la perte de sa jeune femme.

Nous adressons à notre confrère l'expression de la plus vive sympathie de ses amis positivistes.

Le Proprietaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

LISTE

DES

DIVERSES PUBLICATIONS EN LANGUE ANGLAISE

SUR LE POSITIVISME

WILLIAM ARTHUR. — *Positivism and Mr Frederic Harrison* (1885), 2 s.

BALFOUR (The Right Hon : A. J., M. P.). — *Positivism : its truths and fallacies* (1888), 5 s.

E. S. BEESLY. — *Catiline, Clodius and Tiberius*, 6 s. — *Comte as a Moral Type*, 3 d. — *Chart of Mediæval and Modern History*, 1 d. — *Chart of Græco-Roman History*, 1 d.

ANNIE BESANT. — *A Comte : his Philosophy, his Religion, and his Sociology*, 6 d.

Dr BRIDGES. — *Colbert and Richelieu.* — *A Catechism of Health, adapted for primary schools*, 1 d. — *The Influence of civilization on Health*, 6 d. — *The Moral and social aspects of Health*, 2 d. — *History, an Instrument of Political Education*, 3 d.

EDWARD CAIRD. — *The social Philosophy and Religion of Comte* (in the Contemporary Review 1879). Also published separately 1885, Glasgow.

W. CALL. — *Golden Histories*, 1871. — *Reverberations*, 2 nd. *Edition* 1876.

CARLISLE (Bishop of). — *Comte's Law of the Three States* in the Nineteenth Century.

H. J. S. COTTON. — *New India.* — *Annual Addresses* 1881-1890. Calcutta.

HENRY CROMPTON. — *Industrial Conciliation* 1876. — *Industrial Organization*, 1 d. — *The Western Revolution*, 3 d.

A. J. ELLIS. — *A. Comte's Religion of Humanity*, 1880.

WILLIAM FREY. — *Positivism and Socialism*, 1885. — *On Religion*, 2 d., London.

FREDERIC HARRISON. — ARTICLES IN THE FORNIGHLTY REVIEW : *Positivist Problem* (Nov. 1869); *Cairnes and Comte* (July 1870); *Subjective Synthesis* (August 1870) ; *Metaphysical problems* (Nov. 1872); *Religion of Inhumanity* (June 1873); *Empire and Humanity* (February 1880) ; *Review of the Year* (February 1885) ; *Apologia pro fide nostra* (Nov. 1888); *The Future of Agnosticism* (January 1889. — ARTICLES IN THE CONTEMPORARY REVIEW : *Religious Aspects of Positivism* (Nov. and Déc. 1875); *Humanity: a Dialogue* (May 1876); *Gambetta* (March 1883);

The Radical programme (February 1886); *The Centenary of the Bastille* (August 1889). — ARTICLES IN THE NINETEENTH CENTURY : *Symposium* (April 1877); *Soul and Future Life* (June, July, Octob. 1877); *Creeds old and New* (October, November 1880, March 1881); *Pantheism* (August 1881); *Ghost of Religion* (March 1884); *Agnostic Metaphysics* (Sept. 1884); *The Bishop of Carlyle on Comte* (November 1886). — THE TIMES 1884 : *Correspondance with Herbert Spencer.* — *The political Function of the working Classes*, 3 d. — *Science and Humanity*, 6 d. — *The Present and the Future*, 6 d. — *Pantheism and Cosmic Emotion*, 2 d. — *Politics and a human Religion*, 2 d. — *Politics and Education*, 1 d.

HIGGINSON. — *The Moral Significance of Faust*, 2 d. — *Maxims of A. Comte*, Manchester.

THOMAS-HENRY HUXLEY. — *Lay Sermons.* — *The scientific aspects of Positivism.*

INGRAM. — *Work and the workman*, 6 d. — *History of political Economy*, 6 s.

CHAMBERS' JOURNAL (19 June 1858). — *Personal Recollections of Auguste Comte*, 1 1/2 d.

GEORGE-HENRY LEWES. — *Comte's Philosophy of the Sciences*, 5 s. — *Comte and Mill* in the Fornightly Review (October 1866). — *Auguste Comte* in the Fortnightly Review (January 1866).

B. FOSSETT LOCK. — *England and Egypt*, 6 d., London, 1882. — *The Opium Trade*, 1 d., 1882.

MORLEY (Right Hon. John, M. P.). — *Auguste Comte* in Miscellanies, vol. III, 5 s., London.

MORISON. — *The Conception of God.* — *The Relation of Positivism to Art.* — *The Service of Man, an Essay towards the Religion of the Future.* 6.

JOHN STUART MILL. — *Auguste Comte and Positivism*, 3e éd. 1882, London, 3 s. 6 d.

J. ODGERS. — *A positivist Service*, Manchester, 1886.

J.-W. OVERTON. — *Saul of Mitre Court* a Novel.

E. PERRY (Sir). — *A Morning with Auguste Comte* in Nineteenth Century (Nov. 1877).

MALCOLM QUIN. — *Positivism and the Religions Revolution*, 3 d. — *The New Religion*, 1 d.

HERBERT SPENCER. — *The Classification of the Sciences, to which are added Reasons for disagreeing with the Philosophy of M. Comte.*

THOMPSON (Rev. J.-R.). — *Auguste Comte and the Religion of Humanity*, 6 d.

"W", A.-D. — *Elements of Organisation*, 1 1/2 d. 1868.

(A suivre) Fox.

Versailles. — Imprimerie Veuve E. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

5 Aristote 104. 15e ANNÉE. — N° 2. 1er Mars 1892.

L'INAUGURATION

DU

BUSTE DE CHAMPIONNET

A Antibes, le 15 Août 1891.

Les félibres, dans leur voyage de Lyon à Nice, avaient décidé d'inaugurer le buste de Championnet, décédé à Antibes, le 19 nivôse an VIII de la République française, c'est-à-dire le 9 janvier 1800, à l'hôtel des *Aigles-d'Or*, où une plaque rappelle cet événement. Les restes de Championnet reposent à Antibes au Fort-Carré. Ce buste est dû à un de nos plus éminents artistes, M. Morice, et le piédestal est dû à son frère.

M. Robert Soleau, maire d'Antibes, avait organisé la fête, à la fois avec magnificence et une cordialité dont je tiens à lui témoigner ici toute ma reconnaissance personnelle. La présidence était représentée par M. Rouvier, ministre des finances, M. Robert Soleau, maire d'Antibes, qui ont prononcé deux discours justement applaudis, et l'amiral Charles Duperré, commandant notre flotte, accompagné des contre-amiraux sous ses ordres; à ce groupe s'étaient joints des officiers de l'armée, heureux sans doute d'honorer la mémoire de leur illustre prédécesseur. De beaux vers de M. Louis Gallet ont célébré le souvenir de Championnet. C'est dans de telles circonstances que j'ai prononcé sur Championnet le discours que je reproduis ci-dessous, et que M. Marcel Morice a reproduit dans le travail très intéressant qu'il a consacré à Championnet et au récit des fêtes qui ont eu lieu en son honneur à Antibes. J'ai dû, dans une telle circonstance, jeter

un coup d'œil d'ensemble sur les guerres de la Révolution française, et caractériser la fatale déviation due à Bonaparte.

Mais, ce que je tiens à signaler aux lecteurs de la *Revue*, c'est la proposition que j'ai faite d'inaugurer, probablement à Aix, la statue de Caïus Marius, et d'y célébrer la grande victoire qu'il remporta, en arrêtant la barbarie du Nord. Ce projet a été adopté avec la plus grande faveur, et l'idée fait rapidement son chemin. J'espère donc que nous pourrons, d'ici à deux ans, célébrer la fête de Marius, qui sera, non pas seulement française, mais occidentale. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est la mémoire d'un grand Romain que nous honorerons !

Le nom de Marius est resté extrêmement populaire en Provence. Il y a peu de familles où l'un des enfants ne porte le prénom de Marius. Un pèlerinage pourrait être organisé, de Saint-Remi et des Vaux au pied des Alpines, à quelques lieues de Tarascon, jusqu'à Aix et à Fourrières. C'est à Saint-Remi que Marius attendit les barbares, en préparant ses soldats à la lutte. Je me propose de publier, dans la *Revue occidentale*, une appréciation systématique de Marius et de son rôle.

Paris, 27 janvier 1892.
(27 Moïse 104 — Haroun-al-Raschid).

PIERRE LAFFITTE.

DISCOURS DE M. PIERRE LAFFITTE

Extrait du compte rendu de M. Marcel Morice

M. Pierre Laffitte, l'éminent positiviste, directeur de la *Revue Occidentale*, élève d'Auguste Comte, prononce ensuite le discours suivant, aussi remarquable de forme qu'élevé de pensée, où il montre, par la philosophie de l'histoire, l'influence que des héros comme Championnet ont sur l'Humanité.

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE MAIRE,
MESSIEURS,

Nous devons d'abord remercier M. Soleau, maire d'Antibes, et la municipalité de cette ville, de la fête patriotique

que nous accomplissons aujourd'hui. La cordialité parfaite d'une telle réception complète bien tous les efforts faits pour lui donner la solennité qu'elle comporte.

Mais nous éprouvons tous un regret : c'est de ne pas voir au milieu de nous M. Maurice Faure, le député de Valence. C'est à lui qu'appartenait la mission de célébrer Championnet. C'est lui qui, avec son éloquence habituelle, aurait dignement honoré cette grande mémoire. J'éprouve plus qu'aucun autre le profond regret d'une telle absence; une indisposition passagère le retient loin de nous. Dans cette circonstance, j'ai accepté la mission difficile de le remplacer. A défaut d'une éloquence qui malheureusement manquera beaucoup trop, je vous demanderai la permission de vous présenter quelques considérations, peut-être un peu abstraites, sur Championnet, considéré comme lié au système de la défense de la France organisée par la République.

Dans les grandes luttes militaires qui s'étendent de 1792 à 1815, on avait trop oublié, Messieurs, la période qui s'étend de 1792 à 1800. Cet oubli était aussi injuste qu'irrationnel; il appartenait à la République et au parti républicain de le faire cesser. La célébration annuelle de Hoche a été la première grande manifestation d'une telle tendance; nous allons continuer par Championnet, et nous arriverons, j'espère, à célébrer en 1894 la fête de l'immortelle défense de la France par ses hommes d'Etat et par ses militaires.

Il y a eu, Messieurs, deux méthodes bien différentes suivies dans les guerres de 1792 à 1815. Dans la première, de 1792 à 1800, l'activité militaire, dirigée par une politique habituellement supérieure, nos armées faisant toujours face à l'ennemi, l'ont repoussé loin de nos frontières et ont étendu celles-ci aux limites naturelles qu'indiquaient notre histoire et aussi les légitimes nécessités de notre défense ultérieure. Dans la seconde, au contraire, l'armée, employée au service d'une politique personnelle et de fantaisie, a été obligée de rétrograder, a perdu non seulement les limites de la République, mais même celles de Louis XIV. Le sol national a été flétri par l'invasion, et la Seine a vu les chevaux de l'ennemi boire dans ses eaux. Ces deux méthodes sont très différentes :

je suis pour la première et je repousse la seconde. Non seulement les républicains, mais tous les bons Français quelconques appuieront, je l'espère, une telle manière de voir.

Mais, Messieurs, une question préjudicielle se pose immédiatement. Nous pensons tous que le régime final de notre espèce consistera sans doute dans une activité pacifique, dirigée par la science, embrassant la planète entière et assurant à la fois le bien-être et l'amélioration intellectuelle et morale de l'Humanité. Dès lors, pourquoi célébrer les militaires et les généraux ? Sont-ils donc autre chose qu'un mal nécessaire ? Il y a là, Messieurs, une grave erreur, et il est indispensable de sortir enfin d'une sentimentalité vague qui abaisse et affaiblit, et de voir les réalités effectives des choses, pour les accepter virilement et les améliorer autant que possible, pour les intérêts même de la civilisation.

Auguste Comte (1) s'est demandé à quelles conditions devait satisfaire l'espèce animale, à qui appartiendrait la prépondérance sur notre planète. Il a trouvé que parmi ces conditions la principale était qu'elle fût carnassière. L'animal prépondérant devait donc être un animal de combat. Mais si de nombreuses espèces de mammifères sont comme nous des animaux de combat, l'espèce humaine seule, grâce à son intelligence et à sa sociabilité, a pu organiser la guerre. Celle-ci n'est donc nullement une déviation et une sorte de mal nécessaire; elle est la condition primitive du développement de l'Humanité, d'après notre nature et notre situation.

Auguste Comte a établi, comme une des lois fatales de l'évolution des sociétés humaines, que notre activité prépondérante est d'abord militaire et conquérante, pour devenir finalement pacifique et planétaire, en passant par une série graduelle d'intermédiaires nécessaires. La guerre, en effet, a seule créé des nations ou des organismes collectifs. Or, c'est par la formation de ceux-ci que s'opère toute la civilisation humaine. Car ce qui caractérise l'organisme collectif, c'est la division des fonctions avec leur concours, sous la direction d'un gouvernement. De là résulte que chacun dans son tra-

(1) Voir *Système de politique positive*, tome Ier, chap. III.

vail spécial profite de celui de tous ses contemporains, de même que de celui des prédécesseurs pour le service des successeurs. La guerre seule a constitué, en effet, la patrie. Quant à l'activité continue de l'industrie, elle n'a pu se développer que sous la prépondérance militaire, qui domine tout, quoique discontinue.

En outre, la guerre a été la grande éducatrice du genre humain. Elle comporte subordination et indépendance; elle développe avec précision la dignité humaine, par le sentiment du concours à une opération collective bien déterminée. Ce sentiment de dignité personnelle se manifeste sous tous les régimes. Henri II ayant voulu dans un conseil de guerre empêcher le comte de Montbrun de parler, celui-ci lui répondit : « Sire, quand on a le c.. sur la selle, on est compagnon. »

Mais pour que la guerre remplisse sa fonction civilisatrice, il est nécessaire qu'elle soit, non pas dévastatrice, mais assimilatrice. Rome a réalisé au plus haut degré cette assimilation; et quoiqu'il faille louer nos pères d'avoir énergiquement résisté à la conquête romaine, de manière à mériter d'être vraiment assimilés, il faut considérer celle-ci comme ayant été nécessaire et bienfaisante. Nous en avons, dans la Provence même, un exemple décisif. C'est entre la Durance et le Rhône que Marius attendit trois ans les barbares du Nord, qu'il les écrasa dans deux batailles décisives et employa ainsi l'épée à la défense victorieuse de la civilisation. Aussi, Messieurs, je propose ici de célébrer, à Aix, par exemple, la fête de Marius, dont la tradition a conservé le souvenir, comme le prouve le prénom si fréquent de Marius dans ces contrées. La France, l'Italie et l'Espagne pourront concourir à une telle célébration, et la France inaugurera ainsi ce que nous pouvons appeler le culte des grands hommes, c'est-à-dire la glorification du passé, qui sert à rendre plus précise la conception de l'avenir.

La France, après avoir subi l'incorporation romaine et avoir été ainsi initiée à la civilisation, se constitua comme un groupe distinct dans la décomposition nécessaire de l'empire romain. A celui-ci succède, en effet, le système plus com-

plexe et supérieur de la chrétienté et de la république occidentale. La France en devint l'élément capital et prépondérant, et Corneille avait pu faire dire dans *Attila :*

« Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
« L'empire est près de choir et la France s'élève. »

Sous le régime catholico-féodal s'accomplit la plus grande révolution peut-être de l'Humanité : la libération des classes laborieuses. Celle-ci donna la base d'une civilisation bien autrement forte, bien autrement stable que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Le régime du moyen âge servit de point de départ à une évolution nouvelle. A partir du quatorzième siècle, la royauté commença l'œuvre qui devait substituer à la dispersion féodale la grande unité française. La royauté tendit de plus en plus à faire une France une, qui fût suffisamment forte et indépendante, au centre des autres grandes nations de l'Occident. Cette opération fut instituée et dirigée par nos grands politiques, depuis Philippe le Bel jusqu'à Louis XIV, au moins dans la première partie de la vie de celui-ci, en passant par Louis XI, Henri IV et Richelieu. Mais, à partir de la fin du dix-septième siècle, la royauté devenait évidemment incapable de continuer sa grande fonction. A l'intérieur, elle ne pouvait pas arriver à accomplir enfin cette homogénéité territoriale et sociale qui avait été sa fonction propre ; et son impuissance éclatait au moment même où le progrès des lumières et de l'aisance rendait plus nécessaire cette homogénéité. A l'extérieur, sa politique coupable était aussi lâche qu'inepte, et la guerre de la Prusse en Hollande, en 1787, était le dernier soufflet que recevait enfin cette royauté dégradée. Une révolution était donc nécessaire pour reprendre la tradition de nos grands politiques et de nos grands souverains. Ce fut là la légitimité de la Révolution, qui, au fond, n'a fait que reprendre et accomplir la grande tradition de notre histoire. C'est là le point de vue prépondérant que j'ai établi depuis longtemps.

Le mouvement graduel de la civilisation, la prépondérance croissante des notions scientifiques, la décomposition continue des convictions théologiques rendaient de plus en plus nécessaire l'avènement d'un point de vue positif et terrestre

qui pût rallier l'activité des hommes en dehors de toute préoccupation surnaturelle; et, l'on peut le dire, une des plus grandes preuves de la décadence de la royauté fut la révocation de l'édit de Nantes, où Louis XIV détruisit la grande construction par laquelle Henri IV avait associé au service commun de la patrie tous les Français, malgré leur profonde diversité théologique. La grande élaboration du dix-huitième siècle fit enfin surgir les deux grandes notions prépondérantes de patrie et d'immortalité dans le souvenir des hommes, comme étant les deux vraies conditions de ralliement de toutes les activités individuelles. Indiquons en quelques traits l'évolution de ces deux notions. Et d'abord, écoutons Corneille dans *Horace :*

« Et du bonheur public fait sa félicité. »

Et Richelieu, transmettant le pouvoir à Mazarin, lui disait : « Dans ces travaux, que j'ai conçus et exécutés pour la grandeur de ma patrie, j'ai trouvé mes plus chères délices et mes plus solides contentements. »

Et enfin, Voltaire, représentant Brutus, après le sacrifice nécessaire de sa famille à sa patrie, lui fait dire :

« Rome est libre, il suffit, rendons grâces aux dieux ! »

En outre, Messieurs, il faut considérer la prépondérance graduelle de deux expressions, à partir surtout du milieu du dix-huitième siècle : ce sont les mots de citoyen et de patriote. Il y a là le symptôme d'une profonde et décisive transformation mentale et morale.

Mais en rapport avec cette évolution de la double notion de civisme et de patrie, nous pouvons suivre l'avènement d'une notion corrélative, à savoir le sentiment de la perpétuité de notre nom et certainement de nos travaux dans le souvenir des hommes.

Ecoutons Racine :

« .....Ou de longs jours sans gloire,
« Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire. »

Et Voltaire, faisant parler Cicéron :

« Romains, j'aime la gloire et ne sais point m'en taire,
« Des plus nobles travaux c'est le digne salaire. »

Diderot, dans ses admirables lettres à Falconnet, traita systématiquement la question de cette immortalité qui nous prolonge dans les siècles futurs, et qui, d'abord sentie par les grandes âmes, peut s'étendre aux plus modestes existences. Et il conclut en disant : « La postérité serait bien ingrate de ne pas penser à moi, moi qui ai tant pensé à elle. »

Enfin, Condorcet, mis hors la loi, écrivant sous le coup de la peine de mort son immortelle *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, la terminait ainsi :

« C'est dans la contemplation de ce tableau (celui de l'avenir du genre humain) qu'il reçoit le prix de ses efforts, pour le progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines; c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile où le souvenir de ses persécutions ne peut le poursuivre, où vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il a oublié celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un élysée que sa raison a su se créer et que son amour pour l'Humanité embellit des plus pures jouissances. »

On voit donc que sous l'impulsion du grand dix-huitième siècle avait surgi la notion de la liaison de la personnalité humaine à l'existence et à l'évolution collectives. Vivre pour et par la patrie, pour revivre en elle, tel était donc le grand idéal qui apparaissait aux natures supérieures, et qui était de plus en plus pressenti par toutes les autres.

Mais s'il s'agissait d'une patrie puissante et respectée, il ne s'agissait nullement d'une patrie haineuse et dominatrice. On concevait les intérêts de la haute civilisation, et en travaillant pour la patrie et par elle on travaillait aussi pour l'Humanité. Sans doute, la coordination systématique de ces diverses notions n'était pas accomplie, et le Positivisme seul a pu la réaliser. Néanmoins, leur ensemble, insuffisamment coor-

donné, constituait un grand idéal, qui était celui des natures véritablement supérieures et de celles notamment qui ont accompli surtout les grandes œuvres de la Révolution française.

Ainsi donc, le but de la Révolution était nettement tracé, sous le poids de tous les antécédents de l'histoire : constituer une France homogène, socialement et territorialement ; éliminer la royauté comme un appareil désormais incapable de diriger la société ; constituer une France suffisamment forte et indépendante pour qu'elle puisse, à l'abri de toute ingérence étrangère, poursuivre son œuvre de régénération, et enfin, et en rendant purement privées les conceptions théologiques, rapprocher tous les hommes par le même idéal : vivre pour la patrie, afin de revivre en elle, en servant les intérêts de la civilisation et de l'Humanité.

Tel est le grand milieu sociologique dans lequel Championnet a développé sa noble existence militaire. Ce n'est pas sa biographie que je viens vous faire : elle a été fort bien faite, spécialement ici. Je veux plutôt en donner la philosophie, c'est-à-dire montrer la liaison de cette belle existence personnelle à l'évolution générale de la France à ce moment-là.

Championnet est né à Valence le 14 avril 1762, et il est mort à Antibes, à l'hôtel des Aigles-d'Or, le 9 janvier 1800, à moins de trente-huit ans. Il est enterré dans cette ville, au fort Carré ; et la tombe est disposée de manière à ce qu'il regarde les Alpes. C'est là ce qui a inspiré à M. Soleau, maire d'Antibes, et à la municipalité de cette ville la noble pensée d'honorer solennellement cette grande mémoire. Ils ont réalisé ce projet avec autant d'activité que de dévouement, et nous avons été heureux de nous y associer ; nous sommes profondément satisfaits de voir M. Rouvier, ministre des finances, les chefs de notre escadre de la Méditerranée et les officiers supérieurs de notre armée y participer.

Championnet, fils naturel d'un M. Grant, de Valence, était, avant 1789, ce qu'on appelle un déclassé. Ce fut un privilège glorieux de la Révolution française, de classer les natures éminentes que l'ancien régime ne savait pas utiliser. Elle classa Championnet en rapport avec sa nature, et elle le classa

bien. On est frappé, en effet, en considérant la médiocrité profonde des généraux de l'ancien régime finissant, avec la supériorité des généraux de la Révolution, combien celle-ci sut faire surgir et utiliser ces forces latentes que notre France contenait en elle. La vie de Championnet présente trois phases : la première, purement privée, précède 1789, nous n'avons pas à y insister ; les deux autres phases constituent la vie publique proprement dite. La seconde, c'est sa vie militaire dans l'armée de Sambre-et-Meuse, et la troisième, c'est sa participation obligatoire à la déplorable déviation italienne, due à l'initiative de Bonaparte, à la faiblesse du Directoire et au fol entraînement de la population. Nous allons présenter à ce sujet quelques considérations et une théorie sommaire des grands évènements où Championnet a joué un rôle actif.

Député à la Fédération de 1790, il fut, en 1792, lors de la formation des gardes nationales sédentaires, nommé adjudant général de celle de Romans. « C'est nous, disait-il, qui serons bientôt chargés de défendre la liberté de notre pays; veillons sur nos armes, préparons-nous à de futurs combats. » Il se voua, dès lors, à la carrière militaire.

L'institution des gardes nationales, outre son rôle intérieur, fut une préparation à la levée en masse ; elle habitua graduellement au principe que le service armé de la patrie est une conséquence de la participation à la vie politique. Les grandes choses se préparent d'une manière continue. Seulement, dans ces temps héroïques, la vitesse du mouvement était extrême. Après la révolution nécessaire du 10 août, un grand problème s'imposait : défendre la France contre l'invasion de ceux qui voulaient lui faire subir un partage analogue à celui de la Pologne. Dès l'avènement des républicains au pouvoir, après le 10 août, on sent que des mains fermes et habiles tiennent les rênes. Danton, à la tête du pouvoir exécutif, du 10 août 1792 au mois d'octobre de la même année, imprime une impulsion toute nouvelle. Cette même armée, qui, sous la royauté expirante, avait, d'avril à août 1792, tenu une conduite incapable et presque ridicule, placée en des mains plus habiles et sous une inspiration plus haute, accomplit Valmy, d'un effet mo-

ral et politique si considérable; mais il fallait quelque chose de plus : poser les bases d'une armée toute nouvelle, dans la qualité comme dans la quantité, en assimilant, bien entendu, par une sage politique, tous les éléments assimilables du régime ancien. C'est ce que Danton accomplit en faisant fonctionner la levée en masse, c'est-à-dire la participation de tous les Français valides à la défense de la patrie.

L'armée changea, en effet, radicalement en qualité. Le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre de Louis XVI, disait que l'armée était la lie de la nation; ce que Montesquieu avant lui avait déjà proclamé. Par la levée en masse, c'était la nation elle-même qui s'armait dans ses éléments les plus jeunes et les plus énergiques. L'élément fondamental de l'armée changeait donc radicalement; et l'immense sentiment patriotique qui l'animait augmentait encore la valeur propre de ceux qui devinrent bientôt des soldats incomparables, par la combinaison de l'entraînement et d'une puissance inouïe de résistance dans les défaites. En étendant à tous l'admissibilité aux grades, au milieu d'une guerre active, la République fit surgir toutes ses forces latentes de capacité militaire, que l'ancien régime ne soupçonnait même pas.

Mais si l'armée changea absolument en qualité, elle changea aussi profondément en quantité. La levée en masse mit toute la nation valide au service du gouvernement pour la défense de la patrie. Le prince Henri de Prusse, le frère du grand Frédéric, comprit toute la portée d'une telle mesure et prophétisa le triomphe final de la France; il essaya de détourner la Prusse d'une guerre qui devenait si dangereuse, après avoir été si impolitique.

Il fallait organiser ces masses si bien disposées pour en faire une armée. Sous l'inspiration de Danton, un gouvernement fut enfin constitué, celui du Comité de salut public. Il opéra d'une manière véritablement incomparable. Carnot, le grand ministre, organisa ces masses en groupes, les encadra et les plaça sur l'échiquier militaire; Prieur de la Côte-d'Or les arma; Robert Lindet les nourrit, pendant que Cambon, en dehors du Comité de salut public, présidait aux finances.

On a trouvé dans cette opération, la plus colossale qui ait

jamais été accomplie, surtout dans un temps si court, bien des imperfections. Je dirai alors avec Joseph de Maistre : « L'histoire n'est pas faite pour les myopes. » L'on a même prétendu encore, par une théorie puérile, que, si l'armée fut admirable, le gouvernement fut inepte; comme si ce n'était pas le gouvernement qui forme l'armée. Et l'on peut constater, en effet, que les oscillations gouvernementales retentirent toujours sur l'activité militaire, tant ces deux éléments sont intimement solidaires. Le gouvernement sut utiliser, pour un armement de telles masses, qui paraissait d'abord impossible, tout ce que le dix-huitième siècle avait produit de progrès scientifiques; il y fit concourir des hommes spéciaux et patriotes, que l'*Encyclopédie* avait élevés. Cela n'a rien d'étonnant, quand on songe que des savants tels que Monge, Guiton-Morveau, Meunier étaient liés au mouvement révolutionnaire et que Carnot et Prieur de la Côte-d'Or, initiés à la plus haute culture scientifique, siégeaient au Comité de salut public.

Mais ce n'est pas tout. La Convention nationale, héritière des grandes traditions de la monarchie française, les conservant et les perfectionnant, maintint ce que celle-ci avait toujours pratiqué : la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil. Cela est la condition même d'existence de toute patrie; il y aurait outre cela des considérations diverses que je n'ai pas à faire valoir, pour compléter ce théorème sociologique, mais je n'insiste pas; car il est évident que l'activité militaire doit toujours être subordonnée au système général de la politique extérieure, qu'elle doit servir. Du reste, le peuple romain, ce grand peuple conquérant, pratiqua toujours cette grande maxime, et le Sénat romain préparait et complétait toujours par la diplomatie l'activité militaire; il préférait même celle-là, quand c'était possible, au hasard des combats.

Le système général de la guerre que la France soutenait fut aussi vaste que simple et sage, et honore le gouvernement qui l'a construit. Il consistait, après avoir incorporé préalablement la Savoie et Nice, ce qui fut fait en 1792, à faire sur les Alpes et les Apennins, surtout une guerre défensive; sauf la tentative conçue par Danton, et qui échoua, de conquérir la Sardaigne, provisoirement ou définitivement; ce qui aurait eu,

contre l'intervention certaine de l'Angleterre, l'avantage de nous fournir une situation stratégique considérable, et qui fut plus tard si importante dans les mains de Nelson. Le même système essentiellement défensif fut appliqué sur toute la ligne des Pyrénées, de la Méditerranée à l'Océan. La Convention fit porter sa principale action sur la ligne du Rhin, où diverses armées furent formées sous les noms divers d'armée du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de Sambre-et-Meuse, et que je désignerai pour plus de simplicité sous le nom générique d'armée du Rhin. C'est là que se fit notre principal effort, et c'est là que se forma cette incomparable armée du Rhin, qui est une gloire non seulement de la France mais, on peut le dire, de l'Humanité tout entière.

C'est dans cette armée du Rhin que s'est accomplie la première partie de la noble carrière de Championnet. A partir du mois d'avril 1793, il est attaché par Pichegru à l'armée du Haut-Rhin. Général de brigade le 26 avril 1793, il est détaché à l'armée du Bas-Rhin, puis à l'armée de la Moselle, sous Hoche; celui-ci le nomma général de division. Le 7 messidor de l'an II, il participa brillamment, sous Jourdan, à la bataille de Fleurus, et il fut peut-être un des agents principaux de cette victoire décisive. Enfin, il contribua, en acquérant la plus haute célébrité militaire, à tous les combats qui suivirent, sous le règne de la Convention.

L'armée, sous la direction du gouvernement conventionnel, avait donc brillamment rempli sa part du programme pour la défense de la France et son agrandissement. Mais le gouvernement et l'armée sont liés par une corrélation tellement intime que les défaillances militaires passagères dépendirent habituellement des défaillances gouvernementales. Néanmoins la diplomatie de la Convention fut à la hauteur de l'activité militaire qui, du reste, lui fournissait la base nécessaire. Cette diplomatie fut aussi sage que ferme et prudente. Ses stipulations étaient, on ne l'a pas assez remarqué, si bien en harmonie avec la nature des choses, qu'elles durèrent jusqu'à ce que le développement de la politique de fantaisie, inaugurée par Bonaparte, vint renverser la grande construction de la Convention. Cette politique consistait à traiter isolément avec

chacun dus éléments de la coalition, en lui faisant toutes les concessions raisonnables, compatibles avec notre dignité et notre intérêt. La Convention fit la paix avec la Toscane le 9 février 1795, avec la Prusse, à Bâle, le 5 avril 1795, avec les Provinces-Unies le 10 mai de la même année, et enfin, avec l'Espagne, le 22 juillet 1795. Par une politique aussi délicate que sage, la Convention ménagea le juste orgueil de l'Espagne, en ne lui enlevant aucune partie de son territoire, malgré les droits incontestables de la conquête et le désir de rectifier notre frontière dans le Sud. Si les paroles étaient quelquefois à la Convention bien enflammées, la conduite diplomatique était toujours mesurée et sage. La France fut récompensée d'une telle diplomatie, puisque le Directoire put conclure en 1796, avec l'Espagne, un traité d'alliance offensive et défensive qui continuait le pacte de famille et le remplaçait avantageusement. Et c'était le point de départ d'une politique sage, continuant celle de la Convention, mais qui fut renversée par l'influence à jamais déplorable de Bonaparte.

Ceci nous conduit à apprécier la seconde partie de la vie de Championnet, ce que l'on peut appeler la période italienne. Là, il commanda en chef, il se montra grand capitaine et homme d'Etat, malheureusement dans une situation déplorable qu'il n'avait pas créée et qu'il fut obligé d'accepter. Cela explique que si sa capacité a paru forte et grande, les résultats furent nuls et même peut-être nuisibles, mais indépendants de sa volonté. C'est là, Messieurs, où il faut le plus admirer la grandeur du devoir militaire, qui fait accomplir la fonction dans des situations qu'on n'a pas crées, mais dont on prend la responsabilité dans l'intérêt de la patrie. C'est là un des plus hauts degrés de la valeur morale. Championnet n'était pas, en effet, de cette école de généraux qui disparaissent devant les difficultés trop grandes et les traitent par le mépris, en leur tournant le dos. Il était de l'école de l'absolu dévouement civique.

Je dois expliquer ce qui, à mon avis, n'a jamais été fait, la situation dans laquelle dut agir, en Italie, Championnet; situation déplorable créée, comme je l'ai déjà dit, par l'action de Bonaparte, la faiblesse du Directoire et l'entraînement in-

sensé de la démocratie cosmopolite. En 1796, Bonaparte fut mis à la tête de l'armée d'Italie. Doué d'un vrai génie militaire, d'une activité dévorante et d'une ambition d'aventurier qui joue le tout pour le tout, il se lança dans cette brillante succession de victoires, qu'il conduisit des Apennins jusqu'au-delà des Alpes du nord. Les contemporains et même la postérité ont été éblouis de cette brillante campagne, et si la guerre n'était qu'un jeu, comme le chant d'un ténor, il n'y aurait rien à dire; mais cette guerre fut accompagnée de l'inauguration de la politique de fantaisie qui, graduellement croissante, conduisit la France à la mutilation et à une double invasion. Expliquons cela en quelques mots.

Bonaparte, toujours préoccupé du résultat immédiat en tout ce qui lui était provisoirement et personnellement utile, inaugura la politique de propagande militaire, en reprenant les idées irrationnelles des démocrates exaltés de 1792, que Danton avait momentanément appuyés et qu'il avait refoulés ensuite en faisant adopter par la Convention le grand principe que la France respectait l'état social et politique des autres peuples, comme elle entendait faire respecter le sien. Le Directoire avait d'abord conçu une diplomatie qui n'était que la continuation de celle de la Convention. Ménager le Piémont, en lui donnant en Italie, aux dépens de l'Autriche, des compensations, former, avec Venise, l'Espagne et la Porte, une alliance qui permît de lutter dans la Méditerranée contre l'Angleterre. Au lieu de cela, Bonaparte excita la propagande révolutionnaire qui devait nous brouiller irrévocablement avec toute l'Italie, et nous faire des ennemis des populations elles-mêmes; les révolutionnaires n'étant partout qu'une minorité bruyante, mais faible. Enfin, il introduisit le système odieux et absurde de disposer des populations au gré de toutes ses fantaisies passagères. Il créa, d'abord, la République cispadane, puis ensuite, dans de nouveaux projets, la République cisalpine, dans laquelle il engloba la cispadane. Par les préliminaires de Léoben, il sauva l'Autriche, qui était l'ennemi décisif et qu'il fallait écraser. Par le prétendu traité de Campo-Formio, il augmenta sa puissance en lui annexant les Etats de Venise, par une absurde

et honteuse violation du droit des gens; et il lui donna le temps de réparer ses pertes, d'augmenter ses forces et d'amener enfin la Russie sur les champs de bataille. L'instabilité d'une telle politique frappa les esprits attentifs. Le Directoire fut coupable d'approuver une telle œuvre, qui, outre son absurdité, développait chez les militaires de fâcheuses dispositions à un excès d'indépendance. Quelques mois s'étaient à peine écoulés que Bonaparte vit très bien les conséquences immédiates d'une telle situation; écrémant l'armée française en soldats comme en chefs, il se dérobe par la fuite en Egypte aux responsabilités de la guerre d'Angleterre, dont il était chargé, et aux conséquences désastreuses du traité de Campo-Formio. L'expédition égyptienne nous brouillait, du reste, avec la Porte, et laissait la Russie entièrement disponible.

Cette situation déplorable se développe rapidement. Outre la République helvétique, nous eûmes bientôt en Italie la République ligurienne et au commencement de 1798 la République romaine. C'était là sans doute des républiques sœurs. Trop sœurs, Messieurs, trop de sœurs ! Les mois de nourrice étaient singulièrement coûteux ; car ces républiques sans consistance, prématurées, imposées au fond à la masse des populations, étaient pour nous une charge sans compensation; et cela étendait au-delà de toute raison la ligne de frontière que nous avions à défendre, car elle s'étendait, dès lors, tout au moins de Rome à Amsterdam.

L'analyse d'une telle situation était nécessaire pour comprendre sous quelle fatalité allait se développer la courte carrière de Championnet en Italie, et l'avortement de son œuvre éphémère, malgré ses qualités de capitaine et de politique, qu'il sut montrer dans une position aussi fâcheuse. Provoqué par l'attaque de la cour de Naples, insensée et lâche, Championnet, avec sa petite armée battit par des prodiges de courage et d'habileté l'armée de Mack. Championnet marcha sur Naples, et par la nécessité des circonstances fut amené à créer la République parthénopéenne; une république sœur et aussi éphémère et dangereuse que toutes les autres.

Une légende persistante a attribué à Championnet son inter-

vention violente dans le miracle ridicule de la liquéfaction du sang de saint Janvier; c'est le contraire qui est la vérité. Il agit en politique prudent et sage; il obtint, moitié par persuasion, moitié par corruption d'argent et aussi par une déférence politique envers saint Janvier, que le miracle s'accomplit. Il désarma ainsi l'insurrection redoutable des lazzaroni et évita ainsi une grande effusion de sang.

Rappelé par le Directoire et mis en jugement à cause de son insurrection par trop vive contre le pouvoir civil, que celui-ci avait si déplorablement toléré dans Bonaparte, il rentra en France. Mis bientôt à la tête de l'armée d'Italie après la défaite de Novi et la mort de Joubert, il perdit la bataille de Fossano, qu'il avait livrée malgré lui.

Après le coup d'Etat du 18 brumaire, il fut chargé de la défense du Var. Il avait ainsi pour fonction de défendre notre frontière du sud. Pendant ce temps, Moreau, avec l'armée principale, marchait par le Danube, et Bonaparte attaquait par le centre et le mont Saint-Bernard. Le plan de Bonaparte avait été aussi bien conçu qu'il fut bien executé. Mais, par la difficulté même des circonstances, l'armée du Var se trouvait sacrifiée. Sous le poids d'une situation qu'il ne pouvait suffisamment surmonter, Championnet, au fond désespéré, vint mourir à Antibes, à l'hôtel des Aigles-d'Or. Championnet mourut heureux des nobles choses qu'il avait faites, et profondément attristé de celles qu'il ne pouvait plus faire, et dont il se sentait néanmoins si capable.

Une telle destinée fut triste; triste, comme cela a toujours lieu quand il y a disproportion entre les résultats obtenus et la capacité de celui qui, les ayant produits, pouvait en obtenir néanmoins de plus grands; triste pour la société qui voit disparaître ainsi ces hommes rares, qui sont non seulement la gloire, mais aussi la principale richesse des sociétés humaines. On éprouve à la mort de Championnet mourant jeune le même sentiment qu'à celle de Vauvenargues, de Bichat ou de Hoche. C'est à celui-ci surtout qu'on peut le comparer, et je ne puis mieux préciser ma pensée que par une citation caractéristique empruntée au travail de M. Marcel Norris :

« C'est dans cette même année 1797 que Hoche mourut au

milieu du désespoir que l'on connaît ! Les soldats offrirent leur solde pour élever un monument au héros, son épée fut solennellement remise à Championnet, reconnu le plus digne de la porter, et c'est sur cette illustre tombe que notre Valentinois prononça un discours militaire comme la Révolution n'en avait encore jamais entendu. Il est mort, dit-il, tout navré, le jeune guerrier dans lequel la Liberté se plaisait à voir un de ses plus fermes appuis; ni sa jeunesse, ni sa gloire, ni l'amour que nous lui portions n'ont pu le préserver du coup fatal. Vertu, génie, talent, l'impitoyable mort a tout dévoré ! Que dis-je ? Le grand homme ne meurt point : s'il entre dans la tombe, c'est pour y commencer son immortalité ! Appuyé sur de nouveaux triomphes, le nom de Hoche passera à la postérité la plus reculée; il dispersera sa gloire en cent lieux divers; les plaines de Wissembourg, les murs de Landau, les rochers de Quiberon, les rives du Rhin sont les monuments éternels qui attesteront aux sièles futurs la grandeur de son courage et la profondeur de ses conceptions. »

Un semblable discours peut s'appliquer à Championnet, quoiqu'il fût certainement inférieur à Hoche, qui était aussi grand politique qu'habile militaire.

Dans de belles et fortes paroles, M. le ministre des finances exprimait tout à l'heure le regret que Championnet ne pût assister à cette tardive glorification. Cela est juste et vrai. Néanmoins, n'ayons pas trop de regret : les paroles prononcées par Championnet sur la tombe de Hoche prouvent que, comme le disait Diderot dans ses lettres à Falconnet, il avait entendu le murmure flatteur et approbateur de la postérité.

Si, comme l'a dit Auguste Comte, l'homme est surtout citoyen, l'appréciation de ceux qui vécurent et moururent pour la patrie est vraiment fortifiante. Mais il faut compléter, en n'oubliant ni la famille qui prépare, ni l'Humanité qui complète. Appelons donc tous les hommes à se réunir vers ce grand idéal, qui peut tout embrasser en tolérant les différences : Vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité.

LE FONDATEUR

DE LA

RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

Benjamin Constant Botelho de Magalhães (1)

I

Le 15 novembre 1889, la monarchie était renversée au Brésil et la République proclamée. Le promoteur du mouvement révolutionnaire qui opéra cette transformation dans le système des institutions politiques du Brésil, le patriote Benjamin Constant Botelho de Magalhães était un positiviste. C'est à ce titre que j'ai reçu la mission d'en faire ici l'éloge. Je vais donc étudier devant vous les conditions dans lesquelles s'est accomplie la fondation de la République brésilienne, et quel fut le rôle de l'homme dont le nom restera désormais attaché à cette page glorieuse de notre histoire nationale.

Pour bien juger de la valeur de tout homme qui, à un moment donné, a agi sur les destinées d'un peuple, il est indispensable de connaître, au moins dans ses lignes générales, la situation propre au milieu sociologique dans lequel

(1) Ceci est la reproduction textuelle du discours que j'ai prononcé à la Société Positiviste de Paris lors de la commémoration du second anniversaire de la République brésilienne, alors sous le régime du coup d'Etat; il importe de ne pas oublier cette circonstance pour apprécier à leur juste valeur certaines allusions qui se trouvent dans ce travail. *N. de l'A.*

il a vécu, et que son action personnelle a eu pour résultat de modifier, tant quant à sa constitution contemporaine qu'en ce qui concerne son développement ultérieur. Permettez-moi donc tout d'abord d'exposer brièvement la situation brésilienne au moment où parut Benjamin Constant telle qu'elle résulte des antécédents historiques.

Nous sommes peut-être dans toute l'Amérique le peuple qui a lutté le plus pour l'idéal républicain. Aucun autre n'a fait autant de révolutions, toutes avec le même but, l'établissement de la République. Aucun autre n'a versé si souvent son sang pour conquérir la liberté politique. Dès 1720, Philippe de Santos se faisait écarteler à Minas Geraes pour avoir voulu proclamer la République. Plus tard, déjà sous l'influence de la grande révolution française, éclatait dans cette même province de Minas la conspiration de Tiradentes et ce martyr de la liberté payait de sa tête le crime d'avoir rêvé d'une patrie indépendante sous un régime républicain. Répandu et entretenu du nord au sud de la colonie, par les sociétés secrètes alors très puissantes, le sentiment républicain devient chaque jour plus vivant parmi les populations qui l'associent à l'idée de l'indépendance.

La monarchie fut une implantation occasionnelle. Elle représente la plus lointaine conséquence de la rétrogradation napoléonienne. Ce fut le premier Bonaparte qui, en chassant la famille royale du Portugal au Brésil, rendit possible ce phénomène étrange, dans l'histoire de l'Amérique, d'un peuple qui conquiert son indépendance sous la tutelle d'un prince de la maison régnante de la métropole.

Aussi dès qu'elle s'installe au Brésil, la monarchie n'a plus un instant de répit. L'esprit déjà profondément républicain des Brésiliens s'insurge tantôt dans une province, tantôt dans une autre. Il ne se passe pour ainsi dire pas d'année sans une révolte plus ou moins grave, mais visant presque toujours ouvertement au renversement du trône.

Je rappellerai pour preuves : la révolution de 1817 à Pernambuco qui pendant plus de trois mois fut maîtresse de la province; la République de l'Equateur proclamée, en 1824, à Pernambuco encore, et qui embrassa dans une vaste confé-

dération les provinces de Parahyba, Rio Grande du Nord et Para; les émeutes d'avril 1831 à Rio, qui, après avoir obligé le premier empereur à abdiquer et à s'exiler, auraient conduit à la proclamation de la République sans la félonie d'un général, comme si déjà un général devait trahir la cause de la liberté; la révolte de 1835 à Rio Grande aboutissant à l'établissement de la République du Piratiny, qui, dix ans durant, soutint l'assaut des troupes monarchiques; et finalement la révolution de Pernambuco en 1848, qui, sans la mort du plus éminent de ses chefs, aurait peut-être établi pour toujours la République au nord du Brésil.

En vérité, après cet échec, il semble que les républicains désespèrent de leur cause. D'ailleurs, la guerre que le Brésil eut à soutenir contre le Paraguay fit pendant quatre ans une puissante diversion à toute agitation intérieure. Mais avec la paix extérieure, on les voit bientôt reparaître. On était en 1870, la troisième République venait d'être fondée en France, reprenant courage à cet exemple venu d'un pays qu'ils avaient toujours considéré comme le berceau de l'idée républicaine, ils recommencent le siège de la monarchie sous la direction de M. Saldanha Marinho.

Si nous examinons la situation de la monarchie en 1889, nous nous apercevrons bien vite qu'elle avait accumulé fautes sur fautes, et que la fatalité même du hasard semblait avoir conspiré contre elle en la privant d'un héritier mâle, d'un prince sympathique pour recueillir la succession du vieil empereur.

Trois choses surtout avaient ébranlé profondément les assises du trône impérial : l'abolition de l'esclavage; l'impopularité de la princesse impériale et le mécontentement de l'armée.

L'abolition de l'esclavage, décrétée le 13 mai 1888, sous la pression d'un mouvement d'opinion auquel la monarchie ne céda qu'à la dernière extrémité et en désespoir de cause, en avait détaché les agriculteurs lésés dans leurs intérêts matériels, sans réussir à lui ramener les philanthropes. Les nègres eux-mêmes ne furent pas reconnaissants de leur affranchissement à la monarchie, qu'ils savaient n'avoir accordé que ce qu'elle était impuissante à refuser plus longtemps, devant le

danger de sa propre conservation. Mesure tardive, elle ne suffirait plus à faire cesser l'agitation qui avait fait naître la campagne abolitionniste et dont on allait bientôt détourner l'effort contre la monarchie.

L'impopularité de l'héritière du trône était telle que des amis de la monarchie eux-mêmes songèrent à sauver l'institution en mettant en avant l'avènement d'un des princes de la famille impériale à son lieu et place. Sa piété excessive avait blessé une population au fond très émancipée, et son mariage avec un prince de la famille d'Orléans avait fini par lui aliéner toutes les sympathies des Brésiliens.

Les mesures prises contre certains militaires par différents ministères, le dédain qu'affectaient à leur égard les pouvoirs publics et surtout l'attitude du dernier président du conseil avaient fait naître parmi ceux-là même qui auraient dû être les amis les plus dévoués du trône un grand désamour pour la monarchie.

Dans ces conditions la propagande républicaine poursuivie depuis vingt ans dans la presse ou dans les réunions populaires par des écrivains d'un grand talent ou par des orateurs d'une prodigieuse audace avait rallié tous les esprits généreux, toute la jeunesse des écoles, l'élite du pays en un mot. Ajoutez à tout cela une grande pensée philosophique, la doctrine d'Auguste Comte répandue parmi les classes instruites, et vous comprendrez que l'avènement d'une république organique devait sembler suffisamment préparé.

Les symptômes précurseurs de la tempête qui allait renverser les institutions se succédaient d'ailleurs avec une incroyable rapidité. Un détail peint bien l'état d'esprit de la nation. Le conseil municipal d'une ville de province, s'autorisant d'un article de la Constitution impériale qui accordait à ces conseils le droit de prendre l'initiative de toute mesure capable de contribuer à la prospérité du pays, a voté que l'on mette en discussion dans les assemblées législatives la nécessité de prononcer de suite que, par la mort de l'empereur, la monarchie serait déchue et la république établie. Enfin les choses étaient arrivées à un point tel que M. le comte d'Eu, époux de la princesse impériale, dut faire publiquement cette dé-

claration restée célèbre : « Que le jour ou la famille impériale reconnaîtrait que le système monarchique aurait cessé d'être celui que la nation désirait, elle s'inclinerait devant la volonté du pays. »

Ainsi donc le mouvement militaire qui est venu proclamer la République répondait aux vœux de la partie active et pensante du pays. La déchéance de la monarchie était dans toutes les consciences avant d'avoir été consacrée par la force. De longue date les esprits patriotiques appelaient de tout leur cœur celui qui les délivrerait d'un régime à jamais compromis dans l'opinion publique. Il suffisait d'un homme jouissant d'assez de prestige dans l'armée pour entraîner supérieurs et inférieurs; ayant assez de sens politique pour associer aux militaires les chefs civils du parti républicain; possédant à la fois assez de fermeté et de prudence pour combiner, diriger, conduire et mener à bonne fin une conspiration et le trône était renversé et la monarchie disparaissait pour toujours du Brésil. Cet homme existait. Je vous ai dit son nom. Notre Constitution l'appelle le Fondateur de la République Brésilienne.

II

Benjamin Constant Botelho de Magalhaes est né, en 1833, dans une ferme des environs de Rio-Janeiro, où s'est écoulée la plus grande partie de sa jeunesse. Son père, Léopoldo-Henrique Botelho de Magalhaes était Portugais, sa mère Brésilienne. Ce prénom de Benjamin-Constant par lequel il était généralement désigné, suivant une habitude fréquente au Brésil, indique assez quelle estime professait M. Léopoldo-Henrique Botelho de Magalhaes pour l'écrivain français et nous dévoile la culture intellectuelle de celui qui fut le premier précepteur du patriote à qui nous devons la proclamation de la République. Rien n'est plus commun, du reste, au Brésil que de voir dans une famille le père donner comme prénoms à ses enfants les noms des grands hommes qu'il admire.

Tout jeune, Benjamin-Constant perdit son père et dut embrasser la carrière des armes comme la plus accessible a

quiconque n'ayant pas de fortune se sent la force de conquérir par l'étude et par le travail une place en rapport avec ses aptitudes. Il prit donc du service à l'armée en 1852, âgé à peine de vingt ans, et entra à l'École Militaire l'année d'après. De 1863 à 1865 nous le trouvons élève à l'Observatoire Astronomique de Rio-Janeiro où, plus tard, il occupera les fonctions d'aide astronome. Il fit de remarquables études et se signala de suite par une extraordinaire aptitude pour les sciences mathématiques; élève encore, il donnait déjà des leçons à ses camarades moins avancés, pour se créer des ressources pour vivre et faire vivre sa mère. Mais déjà son esprit droit s'insurgeait contre toute injustice et à l'École Militaire il fut de toutes les révoltes contre toutes les tyrannies; une fois même il fut le promoteur d'une petite émeute qui resta longtemps légendaire parmi les élèves et devant laquelle le général commandant l'École dut capituler. Emportements de jeunesse qui le formaient aux actions plus mûres.

Promu capitaine d'ingénieurs en 1886, il fut désigné pour suivre les opérations du premier corps d'armée en opérations au Paraguay, dans la guerre que le Brésil soutenait alors contre cette république. Il y fit brillamment son devoir jusqu'en 1868. Tous ses compagnons d'armes se plaisent à raconter les actes de courage et de sang-froid qu'il y accomplit. Il ne quitta le théâtre de la guerre que vaincu par les fièvres paludéennes.

Il s'était marié de bonne heure à l'une des filles de M. le conseiller Costa, directeur de l'Institution des jeunes aveugles de Rio-Janeiro. A la mort de son beau-père il lui succéda dans ses fonctions à l'Institution des aveugles. Pendant plusieurs années il se consacra au perfectionnement de cet établissement avec un zèle si éclairé qu'il réussit à le mettre au niveau des meilleurs de son genre. Aussi les aveugles avaient-ils pour lui l'amitié d'enfants pour leur père. Il m'a été donné d'en témoigner plus d'une fois les touchantes manifestations.

Ce fut pendant le cours de ses études que Benjamin-Constant connut le Positivisme. Lisant tout ce qui lui semblait pouvoir développer ses connaissances mathématiques, il trouva un jour dans la thèse de concours d'un professeur à l'École Cen-

trale de Rio-Janeiro, M. Peixoto, un résumé des vues de Comte sur le calcul. Il fut frappé de leur nouveauté, de leur portée, et il voulut les connaître à leur source même. Il fut donc amené à étudier et à méditer les différentes parties de l'œuvre du philosophe français. Dès ce moment sa voie était trouvée; il se fit un devoir de répandre dans son enseignement particulier ou public les conceptions philosophiques de l'auteur de la *Synthèse Subjective* sur l'ensemble des sciences. On peut dire qu'il a été le véritable vulgarisateur du Positivisme au Brésil. A ce point de vue la constitution de la première Société Positiviste de Rio-Janeiro, dont je m'honorerai toujours d'avoir été l'instigateur, fut un événement décisif qui vint donner un nouveau stimulant à notre ardeur à tous, en nous mettant en rapport avec le continuateur d'Auguste Comte, avec le chef du Positivisme, notre vénéré maître, M. Pierre Laffitte. A partir de ce moment Benjamin Constant fit dans son enseignement une part de plus en plus large à la propagande des idées sociales du grand penseur français. Et, grâce à son ascendant moral et intellectuel, ses élèves, quand ils ne devenaient pas de fervents positivistes, ne restaient pas moins pleins d'admiration et de respect pour la doctrine d'Auguste Comte. Ils allaient ainsi constituer dans tout le pays un milieu favorable à l'acceptation des réformes qui s'en inspireraient et préparer l'opinion à les admettre par un long travail d'infiltration d'idées.

La chaire de calcul étant devenue vacante à l'École Militaire, Benjamin Constant, qui n'avait cessé de s'adonner à l'enseignement des mathématiques, s'inscrivit pour le concours. On savait qu'il avait trouvé dans la philosophie positive une confirmation de ses opinions politiques, il eut l'honneur d'être désigné aux colères ministérielles. Un journal bien pensant prétendit, même, la veille de l'ouverture du concours, que l'on ne saurait nommer un positiviste, un républicain, à une chaire de l'enseignement officiel. Le jour venu, Benjamin-Constant demanda la permission de s'expliquer publiquement devant le jury sur une question personnelle. La parole lui fut accordée. Il déclara quelles étaient ses opinions philosophiques, s'avoua franchement adepte des doctrines d'Auguste Comte,

en fit une rapide exposition et conclut en disant : « Qu'il comptait bien, s'il était nommé, faire du haut de sa chaire la propagande du Positivisme dans les limites de ce que comporterait la nature de la science dont il aurait à enseigner les principes; il ajouta qu'on ne devait pas s'y méprendre : socialement, la philosophie positive conduisait à la république. Il demandait alors, avant d'aller plus loin, si l'on jugeait qu'un homme ayant de telles idées pût être autorisé utilement à subir les épreuves du concours ». Après cette déclaration si loyale, il fallut bien le laisser concourir. Benjamin Constant enleva la chaire de haute lutte. Par la suite il prit part à plusieurs concours, mais, quoique classé toujours en tête des listes par les jurys, il ne fut jamais nommé. Le crayon fatidique de dom Pedro désignait chaque fois un autre candidat au choix du ministre. C'est ainsi que l'empereur académicien entendait la justice et se montrait chez lui si peu digne du titre d'ami des sciences qui lui avait été décerné en Europe.

Chargé souvent, par intérim, des chaires les plus difficiles de l'enseignement mathématique supérieur Benjamin Constant s'y montra toujours un véritable savant, très érudit en ces matières et un professeur éloquent. Il laissa cependant peu de chose écrit et je ne connais de lui qu'un *Mémoire sur la théorie des quantités négatives* et des *Rapports sur l'organisation de l'enseignement des aveugles,* qu'il eut l'occasion de présenter au gouvernement comme directeur de l'Institution des jeunes aveugles de Rio.

Il fut le fondateur de l'École Normale Supérieure de Rio-Janeiro, et dirigea cet établissement jusqu'au jour de la révolution. Il y faisait, en outre, un cours de mécanique rationnelle très suivi, non seulement par les élèves de cet établissement, mais par les élèves des écoles de mathématiques spéciales. On a vu jusqu'à des professeurs en cette matière venir s'asseoir parmi les auditeurs de ce cours.

Comme tant d'autres militaires mal vus en Cour, Benjamin-Constant n'eut pas un avancement rapide et, malgré son mérite, il ne fut promu major qu'en 1875 et lieutenant-colonel qu'en 1888. A la fin de cette même année, il devint colonel, grade qui était le sien au moment de la révolution. Sous la

République on le fit par acclamation général de brigade malgré lui, mais c'est là une histoire qui ne trouverait pas ici sa place.

La vie politique de Benjamin-Constant commence au moment où la monarchie, menacée de toutes parts, confie à M. le vicomte de Ouro Preto, avec la présidence du Conseil, la mission de la sauver en écrasant le parti républicain pour toujours, et en étouffant les velléités de résistance dans l'armée. Le professeur et le savant vont faire place au conspirateur d'abord et à l'homme d'État ensuite. Il se jette dans la lutte avec une ardeur dont on ne l'aurait jamais cru capable, à entendre ses leçons. Il organise les conciliabules des officiers de l'armée de terre, il s'abouche avec les officiers de la marine, il étudie, organise et propose le plan de la révolution; il se met en rapport avec des civils, avec le chef du parti républicain, M. Quintino Bocayuva, avec des journalistes et des hommes politiques. Il prend la parole dans les réunions du Club naval; il est partout; il prévoit tout, et, finalement, il jette le défi au gouvernement dans son fameux discours de l'École Militaire, blâmant publiquement, devant le ministre de la guerre, le mépris avec lequel les pouvoirs publics affectaient de traiter l'armée.

L'histoire de cette période de préparation sera faite un jour et alors seulement on pourra juger des difficultés énormes qu'il a fallu vaincre : la méfiance des uns, la crainte des autres, les ambitions personnelles, les compétitions et les rivalités de la plupart, et, par-dessus tout, les tergiversations de celui qui ne voyait dans le mouvement autre chose qu'un pronunciamiento de l'armée, ne devant aboutir qu'à une vaine satisfaction d'amour-propre, sans but politique, sans objet patriotique. Benjamin-Constant surmonte tout cela, avec le concours d'une petite phalange d'officiers enthousiastes et dévoués, et, le 15 novembre, il est à la tête des troupes qui assiègent le gouvernement au quartier général; il reste à côté des révolutionnaires tant qu'il y a un danger à courir, tant qu'il y a un poste de combat, mais la révolution faite, et triomphante par lui, il entend que son rôle soit terminé. L'insistance de ses compagnons l'oblige à accepter au moins le porte-

feuille de la guerre dans le Gouvernement provisoire. Le soin de procéder à un remaniement nécessaire dans l'armée au lendemain de la révolution pour assurer le maintien de l'ordre et le respect des nouvelles institutions dans tout le pays lui est donc échu.

Si, comme conspirateur, Benjamin-Constant avait déployé une grande activité et montré des qualités d'organisateur de premier ordre, comme ministre il ne fut pas moins éminent; il fit étudier et signa la réforme des Codes militaires dans un sens libéral, et refondit tout le plan des études spéciales. Les détails seuls pourraient permettre de se faire une idée complète de cette organisation qui a réalisé un progrès énorme sur ce qui existait auparavant. Qu'il me suffise de dire que le programme des Ecoles Militaires, le pivot de cette nouvelle organisation, comprend un plan d'instruction intégrale fournissant aux jeunes élèves qui se proposent d'entrer à l'École Supérieure de Guerre des notions générales de toutes les sciences abstraites, depuis la mathématique jusqu'à la sociologie. Benjamin Constant pensait, comme il le dit dans le remarquable exposé des motifs qui précède le décret par lequel il réorganise l'enseignement militaire, que « le soldat, comme élément de force, doit être le citoyen armé, l'incarnation de l'honneur national, et coopérer parallèlement au progrès en garantissant l'ordre et la paix publiques, en devenant le point d'appui intelligent et bien intentionné des institutions républicaines, sans jamais être un instrument servile et malléable, dont le moral ait été abattu et chez qui le caractère ait été dégradé, l'élan individuel anéanti par l'obéissance passive et inconsciente. »

Au mois de mai 1890, Benjamin Constant échangea le portefeuille de la guerre contre celui de l'instruction publique que l'on venait de créer. Il va sans dire que la création d'un portefeuille de l'instruction publique sous une telle direction fut généralement accueillie comme l'indice d'une renaissance de l'instruction nationale. Cette attente n'a pas été déçue. Aussitôt chargé de ce portefeuille, Benjamin Constant entreprit la réorganisation générale de l'enseignement depuis les degrés les plus élémentaires jusqu'aux écoles d'instruc-

tion supérieure et professionnelle. Ici plus que dans l'enseignement militaire tout était à faire. Benjamin Constant a institué, au moins dans la Capitale Fédérale, l'enseignement laïque intégral, libre, gratuit et non obligatoire dans tous ses degrés. Il a tracé avec une rare compétence le plan de cet enseignement dans presque tous ses détails, ne laissant guère à ses successeurs que le soin de le mettre à exécution au fur et à mesure des possibilités résultant de l'enchaînement même des matières et de la formation de groupes d'élèves aptes à en parcourir les différentes parties avec une connaissance suffisante des éléments antérieurs. Il a jugé que dans un pays aussi vaste que le Brésil, où l'initiative privée ne saurait encore de longtemps remplacer celle de l'Etat, en matière d'enseignement, dans un pays qui a le plus grand besoin de se créer un personnel instruit pour suffire aux nécessités des services techniques, il importait de donner à l'enseignement professionnel un développement tel qu'il y aurait danger à ne pas le faire asseoir sur un vaste et solide système d'instruction générale. Mais il a garanti à l'initiative privée la possibilité de se faire jour et lui a laissé la faculté de créer, à côté de l'enseignement officiel, l'enseignement libre assujetti uniquement aux conditions d'hygiène et de police indispensables.

En outre de l'œuvre propre à ses ministères, il aura contribué puissamment à orienter la politique du Gouvernement Provisoire dans le sens du progrès moderne. C'est grâce à son appui que l'on a pu effectuer dès le lendemain de l'avènement de la République la séparation de l'Eglise et de l'Etat proposée en conseil des ministres par M. Demetrio Ribeiro. C'est encore à lui qu'est due l'adoption de la devise *Ordre et Progrès*, dans notre drapeau qui restera comme la caractéristique de la République qu'il a entendu fonder. D'une façon générale on peut affirmer que c'est encore grâce à lui que le régime provisoire qui succéda à la déposition de la monarchie fut un régime d'ordre et de liberté. C'est que Benjamin Constant a apporté dans le gouvernement une doctrine scientifique, non pas pour l'imposer par décret comme d'aucuns l'ont pensé, mais pour s'en inspirer et en inspirer les actes du

pouvoir, tout en tenant compte des circonstances propres à la société brésilienne. Et comment aurait-il pu faire autrement ? N'est-ce pas là le caractère fondamental de toute doctrine scientifique, que cette relativité de ses principes imposant l'obligation de faire entrer en ligne de compte les coefficients spéciaux à chaque cas, quand on en veut faire l'application à la pratique effective des choses ? Les critiques qui ont été adressées à cet égard à Benjamin Constant, surtout en Europe, tombent donc par leur base. Oui, il aurait été étrange de vouloir adopter par décret l'organisation sociale que le Positivisme conçoit comme la limite idéale du progrès humain, et l'imposer à un pays quelconque, fût-il à la tête de l'évolution de notre espèce; certes ce serait là une idée absurde; mais jamais elle n'aurait pu germer dans la tête d'un positiviste et encore moins dans l'esprit d'un homme de la valeur intellectuelle de Benjamin Constant.

Benjamin Constant garda le portefeuille de l'instruction publique jusqu'au moment où les membres du gouvernement provisoire s'étant trouvés encore une fois en désaccord avec le général Deodoro da Fonseca lui remirent leur démission collective, en lui laissant le soin de choisir d'autres auxiliaires. Très malade depuis quelque temps, Benjamin Constant est mort peu de jours après avoir quitté le pouvoir. Il a succombé à une affection cardiaque d'origine néphrétique qui brisa son corps, d'ailleurs robuste, sans que la lucidité de son esprit ait été troublée un seul instant. Entré pauvre au ministère il en est sorti appauvri; et le sort de sa veuve et de ses enfants a dû être assuré par une souscription nationale. Il a eu le suprême honneur d'être conduit au tombeau au milieu des regrets de tout un peuple par une foule immense consternée de l'irréparable malheur qui frappait la Patrie.

III

Voilà rapidement exposée la carrière de celui qui fut la tête pensante de la révolution du 15 novembre 1889. Tous ceux qui l'ont connu en gardent un souvenir inoubliable, fait

du charme de son accueil toujours bienveillant et de la supériorité de son intelligence toujours ouverte.

Grand, fort, les cheveux noirs, le front large, les yeux grands et le regard fixé comme dans une éternelle contemplation, l'air doux et distrait, il vous séduisait dès le premier abord, et pour peu qu'il vous parlât il vous captivait. Et quel exquis parfum de droiture simple se dégageait tout autour de lui, dans ses moindres actes, dans ses moindres paroles. A son allure sans prétention on eût dit un sage des temps antiques, égaré dans notre société tapageuse et agitée. Il gardait de son éducation première à la campagne quelque chose de simple qui faisait le charme de son intimité. Il semblerait que tout son être se fût façonné au calme imposant et serein de la nature tropicale qui avait entouré son berceau et pour laquelle il professait dans le plus profond de son cœur un culte fétichique. C'est dans les bois qu'il aimait à se recueillir, loin du bruit de la ville, lorsqu'il méditait un sujet difficile. En se promenant au milieu de cette végétation si exubérante des environs de Rio-Janeiro, il travaillait à résoudre les problèmes que son esprit s'était posés.

Quoique ayant embrassé la carrière militaire un peu par nécessité, il s'attacha profondément à la classe dont les intérêts bien compris n'ont jamais eu de plus enthousiaste défenseur ; mais il resta toute sa vie un civil à beaucoup d'égards, par ses goûts, par les tendances de son esprit généralisateur, et par l'allure même de son caractère, aussi ennemi de la domination que de l'obéissance inconsciente et passive.

Il fut l'idole de ses élèves malgré sa proverbiale rigueur, parce qu'on le savait incapable d'une injustice comme d'une complaisance. Juge inflexible comme un principe mathématique, il avait la sévérité d'un maître affectueux. Il voyait dans ses disciples comme le prolongement de sa famille. Il les traitait comme ses enfants, et ils le regardaient comme un père parfois justicier, mais toujours bon. Sa vie s'est partagée, jusqu'au jour de la Révolution, entre sa famille qu'il adorait et ses élèves qui le chérissaient. Elle fut d'une pureté si rare que jamais, à aucun moment pendant son stage au pouvoir, la calomnie, qui n'épargne ni les meilleurs, ni les plus mé-

ritants, n'osa s'attaquer à lui. Et cependant il avait connu de bonne heure les dures nécessités de la lutte pour l'existence matérielle.

Ame généreuse et grande, il dut éprouver, dans son court passage aux affaires publiques, de bien amères désillusions, qui ne sont pas sans avoir précipité le dénouement fatal de la maladie qui le minait depuis de longues années. Partisan des doctrines d'Auguste Comte, il pratiqua plus que tout autre la belle maxime du Positivisme : *vivre au grand jour*. Nature essentiellement morale, il a donné l'exemple de toutes les vertus privées, comme de toutes les vertus civiques ; cet homme, qui aurait pu prétendre aux honneurs les plus grands et qui n'aurait eu qu'à les désirer pour les obtenir, au lendemain de la révolution, n'ambitionna jamais que la satisfaction unique et suprême d'avoir été l'ouvrier de la grandeur de sa patrie.

Benjamin Constant aura dans les annales de l'histoire de l'Humanité la gloire d'avoir été le premier homme d'État qui, disposant à un moment donné d'une très grande action effective du pouvoir, ait tenté l'application complète d'une doctrine scientifique au gouvernement de la société. Organisateur de la révolution après en avoir préparé l'avènement par son enseignement, il a essayé de doter son pays de la liberté politique en faisant la République, et de la liberté spirituelle en établissant l'enseignement laïque. Voilà son œuvre sociale ; œuvre impérissable, quoi qu'il arrive, car les idées qu'il a plantées dans le pays finiront par triompher fatalement de toutes les réactions.

Son nom est devenu, dès le lendemain de sa mort, comme le signe de ralliement des vrais républicains. Le Congrès constituant, à la demande de M. Quintino Bocayuva, ancien chef élu de l'ancien parti républicain, en son nom et au nom de ses collègues du premier ministère de la République, a adopté à l'unanimité la proposition suivante qui fait honneur à celui qui en eut la noble initiative :

« Considérant que nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts et que la vénération pour les grands patriotes décédés est un sentiment qui contribue à l'éléva-

tion morale de l'homme et au perfectionnement des mœurs publiques;

« Considérant que les plus grands hommages rendus à la mémoire de ceux qui ont bien mérité de la Patrie et de l'Humanité ne diminuent en rien le mérite de ceux qui rendent encore objectivement des services ;

« Considérant qu'au contraire ces hommages ennoblissent ceux qui les rendent et constituent le meilleur stimulant pour susciter de nouveaux dévouements ;

« Considérant enfin que cette proposition synthétise les justes sentiments et les opinions exprimées dans cette enceinte et dans le pays en général ;

« Le Congrès national constituant, résumant dans cette motion la gratitude due à tous les patriotes qui ont travaillé pour la République, prend la résolution d'inscrire dans le procès-verbal de la séance solennelle d'aujourd'hui ce qui suit :

« Le fondateur de la République brésilienne, Benjamin-Constant Botelho de Magalhães, né le 18 octobre 1833, a quitté la vie objective pour l'immortalité le 22 janvier 1891. Le peuple brésilien, par ses représentants dans le Congrès national, s'enorgueillit de ce qu'il lui soit donné la gloire de présenter ce beau modèle de toutes les vertus à ses futurs présidents. »

Tel est le jugement de ses contemporains, de ses compatriotes, de ses collaborateurs dans les luttes de la première heure, de ceux qui ont partagé avec lui les angoisses patriotiques de la veille et du lendemain. Intelligence de haute envolée, mise au service d'un grand cœur, caractère de la plus pure trempe, pour exécuter leurs nobles desseins, Benjamin-Constant Botelho de Magalhães a bien mérité de la Patrie et de l'Humanité ! Tel sera le jugement de la postérité.

OSCAR D'ARAUJO.

BULLETIN D'ANGLETERRE

I. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE E. C. LONDON)

1° CONFÉRENCE DE M. VERNON LUSHINGTON

(Traduite, résumée et rédigée par MM. Paul DESCOURS et Th. CATTIN)

SAINT PAUL

Nous devons par tous les moyens possibles démontrer à nos concitoyens que la foi positiviste est une foi démontrable qui repose sur les bases solides de l'histoire. Avec l'aide de celle-ci, nous allons examiner les origines du catholicisme et le rôle de saint Paul. Nous ne serons ni hostiles, ni injustes envers cette religion et nous rendrons pleine justice à celui que nous considérons comme son fondateur.

De même que nous sommes prêts à reconnaître ce que nous devons à la Grèce pour ce qu'elle nous a légué dans le domaine de la science, de l'art et de la littérature et, à Rome, pour ses leçons d'ordre : de même, nous savons apprécier les services rendus par le catholicisme.

Naturellement, nous ne le considérons que comme un phénomène tout naturel. Nous ne croyons pas que son ou ses fondateurs aient été plus inspirés par Dieu que ne le furent les poètes, les philosophes, les savants de la Grèce ou les hommes d'Etat romains. Tout a été pensé et exécuté par des hommes. Si nous critiquons ses origines, ce n'est qu'avec vénération, sans oublier jamais ce que l'Humanité doit à ses grands hommes. En un mot, nous l'étudions de la même manière sympathique qu'employa l'historien Grote quand il décrivit les mythes de la Grèce. Ainsi nous ne jugerons

pas le catholicisme dans sa décadence, mais dans sa belle période du moyen âge, alors que son action fut la plus efficace. Sa puissante organisation agissant sous l'impulsion d'un chef unique, le Pape, et d'une grande doctrine, porta son influence au plus haut degré. La féodalité fut pour l'Eglise un auxiliaire que nous devons mentionner. Sous leurs efforts combinés, les sentiments affectifs prirent un immense développement. Les puissants furent rappelés à la douceur, la position de la femme fut considérablement améliorée et le prolétariat sortit lentement de l'esclavage.

Le monothéisme avait depuis longtemps fait son apparition. Socrate et ses successeurs, dès le cinquième siècle avant notre ère, préparèrent pour ainsi dire l'avènement de l'idée monothéique. Au commencement de notre ère, ce dogme, grâce aux philosophes de la Grèce, était enseigné et cru par une élite en Orient et en Occident. Le fait est reconnu par saint Paul qui, dans une de ses Epîtres, dit que toutes les nations croient en Dieu. Il ajoute que c'est une croyance spontanée, mais nous savons que cela est une erreur et tout nous prouve que l'homme n'arrive à cette croyance qu'après avoir passé par le fétichisme et le polythéisme.

Le pouvoir spirituel que le catholicisme exerça avec tant d'avantages pour l'Humanité avait de même été préparé. Sans sortir de la Bible, nous en trouverons des exemples dans l'office des prophètes juifs. Comme les livres sacrés n'étaient jamais complets, les hommes les plus éminents par leur génie et leurs sentiments moraux pouvaient, non seulement dénoncer et réprouver directement au nom de Dieu tout ce qui leur paraissait mériter cette réprobation, mais en outre ils pouvaient donner une plus grande et plus noble destination à la religion nationale et faire accepter des améliorations. Enfin, le système des sacrements avait été préparé dès longtemps non seulement par les théocrates de l'Orient et de l'Egypte, mais par les Grecs, les Romains et les Juifs.

D'autre part, l'avènement d'une religion aspirant à l'universalité ne pouvait se produire qu'au moment où un empire serait assez fort pour imposer une paix durable et mettre fin aux luttes continuelles sur une grande partie de la planète. Il était en outre nécessaire que la religion officielle fût tombée en discrédit. Or, la première de ces conditions fut remplie lors de l'accession d'Auguste à l'Empire (27 ans avant J.-C.) et la seconde, réalisée par le progrès de la science et de la philosophie qui avaient miné les anciennes croyances.

Milton, dans son poème sur la nativité du Christ, a très bien exprimé ces deux conditions :

« Dans tout le monde on n'entendait ni bruit de guerre, ni son
« de bataille ; la lance et le bouclier restaient suspendus, le char
« aigu n'était plus souillé par le sang hostile, le clairon ne parlait
« plus à la foule armée. Les rois demeuraient silencieux comme
« s'ils savaient que leur Maître venait. Les oracles sont muets, on
« n'entend plus une voix trompeuse dans les temples ; Apollon ne
« peut plus prédire de son trépied et, criant d'un ton rauque, il
« quitte la colline de Delphes ; le prêtre aux yeux pâles n'est plus
« inspiré par des visions nocturnes ou par des frissons convulsifs. »

C'est une erreur de considérer Jésus-Christ comme le fondateur du catholicisme. Nous ne savons pour ainsi dire rien de lui. Les Evangiles sont remplis de miracles ; or, il nous est impossible de les admettre et lorsque nous rencontrons dans un récit la description d'un miracle, cela nous fait douter de tout ce qui s'y trouve. Dans le cas actuel, il est difficile, sinon impossible, de démêler la légende de l'histoire. On peut dire en passant que bien des histoires de Jésus sont plus légendaires encore. Les trois premiers évangiles nous montrent que Jésus-Christ n'était qu'un réformateur juif et qu'il ne s'occupait pas des gentils. Dans le quatrième, celui de saint Jean, son caractère a complètement changé, mais il faut remarquer que ce document a été écrit beaucoup plus tard, il est même postérieur aux écrits de saint Paul. Tout dans sa vie est légendaire en dehors même des miracles ; cependant, nous avons le droit de recueillir ses maximes si elles nous semblent belles et, tout ce qu'il a dit, ou qu'on lui a fait dire est à nous aussi bien qu'aux catholiques. Il a toujours observé toutes les coutumes des juifs et il a même enjoint à ses disciples de ne pas fréquenter les gentils. « Je viens non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir. N'allez pas chez les gentils, mais allez prêcher et convertir les juifs. « Enfin, il fut crucifié en tant qu'aspirant à être le roi des Juifs. Toutes ses paroles sont d'accord avec ce caractère et on peut dire que ses disciples considéraient bien leur mission comme bornée au peuple juif.

Saint Pierre n'a pas plus de droit à la position qui lui a été assignée. C'était un Juif très conservateur et il soutint une lutte très vive contre saint Paul. Celui-ci est donc le vrai fondateur du catholicisme. De lui, nous avons des lettres dont plusieurs, de l'avis de tous les critiques, sont absolument authentiques : telles que les épîtres aux Corinthiens, aux Romains, aux Galates et aux Thessaloniens.

Saint Paul était Juif, il connaissait donc à fond le système sacerdotal de ses concitoyens. Il était en outre citoyen romain et les

idées grecques ne lui étaient pas étrangères. Il affirme toujours qu'il ne tient sa mission d'aucun homme. « Paul, apôtre, non de « la part des hommes, ni de la part d'aucun homme, mais de la « part de Jésus-Christ et de la part de Dieu le Père, qui l'a ressus-« cité des morts. » ..... « Je vous déclare que l'Evangile que j'ai « annoncé n'est point selon l'homme parce que je ne l'ai point reçu « ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ. » (*Epître aux Galates*, trad. de David Martin, Maître du Saint-Évangile à Utrecht, publiée chez Didot, 1839.)

Il a soin d'annoncer qu'il n'a eu aucun rapport, ni avant ni après sa conversion, avec les apôtres qui l'ont précédé. « Je ne retournai « point à Jérusalem..... mais je m'en allai en Arabie et je repassai « à Damas. » (*Epître aux Galates.*) C'est en allant dans cette ville que Jésus-Christ, dit-il, lui apparut et lui révéla sa doctrine.

Pour bien juger saint Paul, nous devons nous placer à un point de vue relatif, le seul qui nous permette d'apprécier avec justice son état mental. A cette époque de l'histoire de l'Humanité, tout le monde avait des visions et croyait recevoir les volontés de Dieu. Socrate lui-même avait son *démon*, et il dirigeait, dit-il, sa conduite d'après ses indications. Saint Paul avait de fréquentes visions. Il nous est impossible de savoir ce qu'il pensait réellement du Christ, mais sa grande âme fut émue par la vue des misères existant dans le monde ; il vit que les vieilles religions n'avaient plus de pouvoir pour régler et améliorer la vie des hommes et que la débauche et le luxe faisaient des ravages terribles. Il eut pitié de la misère présente et son cœur compatissant lui fit rechercher et imaginer un remède pour mettre fin aux plaies qui couvraient la race humaine.

Son système a pour base l'*incarnation*, ou Dieu fait homme afin de racheter l'Humanité qui avait mérité le courroux de Dieu le Père, par suite du péché d'Adam ; la *rédemption*, c'est-à-dire le rachat des hommes par suite du sacrifice de Jésus-Christ pour apaiser la colère de Dieu, et la *résurrection* qui signifie la conquête de Jésus-Christ sur la mort. Pour mériter le salut éternel il faut, suivant saint Paul, être justifié par la foi qui s'obtient par la grâce de Dieu. C'est sur cette base qu'il édifie tout son système. Bien entendu que depuis on y a beaucoup travaillé, et, nombre de théologiens, depuis saint Augustin jusqu'à Calvin et Jansénius, ont écrit sur ces matières. Mais le germe de toutes leurs doctrines se trouve dans les Epîtres de saint Paul.

Il est difficile d'apprécier si saint Paul attachait à l'expression Fils de Dieu, qu'il donne au Christ, la même signification qu'on lui accorde actuellement ; ce ne fut qu'en 325, au Concile de Nicée, que

le dogme de la Trinité fut définitivement établi. Mais il n'est pas douteux qu'il le considérait comme un homme parfait, ayant part à la nature de Dieu. On trouve également dans les Epîtres la doctrine de l'Eucharistie qui est une des fondations de la Société catholique, et implicitement celle de l'excommunication, car il revendique pour le pouvoir spirituel le droit de régler la vie des croyants. On l'a attaqué — peut-être justement — parce qu'il a trop insisté sur la foi, la foi aveugle dans ce qu'on ne peut ni voir, ni comprendre; mais soyons justes et rappelons qu'il est aussi l'auteur de ce beau chapitre sur la charité où nous pouvons tous trouver une incitation à mieux vivre : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes « et même des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme l'airain « qui résonne ou comme la cymbale retentissante. Et quand j'aurais « le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et que « j'aurais toutes sortes de sciences; quand j'aurais toute la foi « qu'on puisse avoir, en sorte que je transportasse les montagnes, « si je n'ai pas la Charité je ne suis rien. Et quand je distribuerais « tout mon bien pour la nourriture des pauvres et que livrerais « mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me « sert de rien. La charité est patiente ; elle est douce ; la charité « n'est point envieuse ; la Charité n'use point d'insolence ; elle ne « s'enorgueillit point ; elle ne se porte point déshonnêtement ; elle ne « cherche point son propre profit ; elle ne s'aigrit point ; elle ne pense « point à mal. Elle ne se réjouit point de l'injustice ; mais elle se réjouit « de la vérité. Elle endure tout ; elle croit tout ; elle espère tout ; elle « supporte tout. La charité ne périt jamais, les prophéties passe- « ront, les langues seront abolies, mais ces trois choses demeure- « ront : la Foi, l'Espérance et la Charité, et celle ci est la meilleure. » (*Epître aux Corinthiens*, Ch. XIII.)

Extrait du journal **Les Débats** *du 4 janvier* 1892

LETTRES D'ANGLETERRE

2° *La situation politique de l'Europe au point de vue positiviste*

Les positivistes anglais ont célébré hier le premier jour de l'année, la « Fête de l'Humanité », par une réunion au cours de laquelle M. le professeur Beesly, l'éminent historien, a prononcé une allocution très remarquable, consacrée à un examen de la situation actuelle del'Europe.

Venant après l'article de M. Ed. Tallichet dans la *Bibliothèque universelle*, le discours de M. Beesly mérite de ne pas passer inaperçu.

L'éminent professeur a commencé par déplorer le retour du militarisme qui règne actuellement en Europe et qui assombrit les dernières années du dix-neuvième siècle, puis il en a recherché les causes. Selon lui, il ne faut pas remonter bien haut pour les trouver. Elles sont, dit-il, dans l'annexion de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, en 1870. « Nous ne pouvons, a-t-il dit, blâmer la France de désirer reprendre les possessions perdues, mais nous qui sommes un peu — très peu — à l'abri du danger, nous ne pouvons nous dissimuler que la nouvelle conquête de l'Alsace-Lorraine par la France ne satisferait pas l'Europe. »

Comment, dans ces circonstances, peut-on maintenir la paix de l'Europe? Il faut pour cela arriver à un changement nécessaire dans l'opinion publique.

« L'Allemagne, a dit encore M. Beesly, a réussi à former ce qu'elle appelle la Ligue de la Paix; elle a déclaré qu'elle ne désire pas la guerre et que tout ce qu'elle demande, c'est de jouir de la tranquillité. Elle se fonde sur la sainteté des traités. La plupart des Anglais, conservateurs et libéraux, dénoncent la France comme désireuse de troubler la paix européenne parce qu'elle a l'intention de déchirer le traité de Francfort dès qu'elle en aura l'occasion. Quelle hyprocrisie *(cant)* que tout cela! Il n'y a rien de sacré dans un traité qu'autant qu'il représente une idée de justice. Livrer plus d'un million et demi de Français à l'Allemagne a été un attentat contre la morale publique, c'est le plus grand crime et la plus grosse faute du siècle et, tant que cette faute n'aura pas été réparée, il n'y aura pas de paix. Ceux qui troublent la paix de l'Europe sont les Allemands qui persistent à garder ce qu'ils ont pris en 1870, et c'est de là que viennent tous les dangers qui menacent l'Europe. En prolongeant ainsi l'appréhension à une guerre, l'Allemagne est coupable envers toute l'Europe et l'Europe a le droit de lui en demander compte.

« La cause du mal gît dans les idées fausses qui règnent actuellement. Sous l'influence des gens incompétents qui guident l'opinion publique, on croit que la prospérité et l'honneur d'un Etat consistent dans l'agrandissement de son territoire. Cela étant, où peut-on puiser l'espérance que le fléau du militarisme disparaisse de l'Europe? C'est dans le nouveau facteur qui est entré pour la première fois dans les problèmes prolitiques, dans le sentiment des classes laborieuses dont le pouvoir est encore dans son enfance, mais qui finira par l'emporter, sinon dans le gouvernement direct des Etats, du moins dans la direction qu'elles imprimeront à l'esprit public et à la gestion des affaires publiques. »

Revenant à l'Alsace-Lorraine, après une digression sur le mili-

tarisme anglais, M. le professeur Beesly a exprimé son opinion sur la solution de cette question. « Puisqu'il est certain, a-t-il dit, qu'aucune des deux nations ne consentira à ce que ces provinces soient annexées par l'autre, on pourrait élaborer un plan au moyen duquel elles seraient rendues indépendantes et neutralisées. Il est probable qu'une guerre aurait pour résultat une transaction de ce genre ; mais j'espère qu'on pourra y arriver sans avoir recours aux armes. »

Sur la question d'Egypte, qu'il a également traitée, M. Beesly s'est prononcé en faveur de l'évacuation. Il voit le jour où la France sommera l'Angleterre de quitter les bords du Nil et où l'Angleterre sera forcée de déguerpir honteusement ou de se battre, et il estime que l'on fera plus pour amener le règne du droit et de la justice en évacuant l'Egypte qu'en sermonnant la France et l'Allemagne au sujet de leur rivalité.

3° PROGRAMME DES RÉUNIONS, COURS ET CONFÉRENCES POUR LE PREMIER SEMESTRE DE 1892.

31 décembre 1891 (*Jour des Morts*) : Discours commémoratif par S. H. Swinny.

1er janvier 1892 (*Fête de l'Humanité*) : Conférence par le professeur E. S. Beesly.

Les réunions du dimanche reprendront le 3 janvier, à 7 heures du soir.

Les dimanches 3, 10, 17, 24 janvier, M. Swinny appréciera « *les Philosophes modernes* », principalement *Bacon*, *Descartes*, *Hobbes*, *Leibnitz* et *les Philosophes du XVIIIe siècle.*

Les dimanches 31 janvier, et 7, 14, 21, 28 février, le professeur Beesly appréciera « *les Hommes d'Etat modernes* ».

Les dimanches 6, 13, 20, 27 mars et 3 avril, conférences sur les « *Savants modernes* » :

6 mars : *Galilée*, par S. H. Swinny.
13 — *Newton*, par le juge Vernon Lushington.
20 — *Lavoisier*, par H. G. Jones.
27 — *Bichat*, par W. M. Baylis.
3 avril : *Gall*, par W. M. Baylis.

Le dimanche 10 avril, conférence sur *Voltaire*, par Paul Descours.

Le dimanche 24 avril, conférence par R. G. Hember.

Les dimanches 1, 8, 15, 22, 29 mai, les conférences seront faites par M. Frédéric Harrison.

Des réunions pour la lecture et l'explication du *Discours sur l'ensemble du Positivisme* auront lieu tous les dimanches à 4 heures de l'après-midi, à partir du 31 janvier, sous la direction de M. Swinny. On étudiera surtout le chapitre relatif aux aspects politiques et sociaux du Positivisme.

La classe de chant, dirigée par M. DEANE, se réunira tous les lundis à 8 heures du soir.

A partir du 12 janvier, M. PAUL DESCOURS fera tous les mardis les cours suivants :
Cours élémentaire d'italien à 7 heures 1/4 du soir.
Cours supérieur de français à 8 heures.
Cours élémentaire de français à 9 heures.
A partir du 15 janvier, *Cours supérieur d'italien* pour la lecture de l'*Enfer* du DANTE, le premier et le troisième vendredi de chaque mois.

Le second vendredi de chaque mois, *Social Meeting* avec accompagnement de musique.

La SOCIÉTÉ POSITIVISTE se réunira le dernier vendredi de chaque mois à 8 heures du soir, sous la présidence du professeur Beesly, pour la discussion des questions politiques et sociales.

La BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE est ouverte. S'adresser au bibliothécaire, à Newton Hall.

L'admission aux cours et conférences est absolument libre et gratuite.

Le trésorier des fonds positivistes est le professeur BEESLY, 53, Warrington Crescent, auquel toutes les souscriptions doivent être adressées.

Pour plus de renseignements, s'adresser par lettre à M. FRÉDÉRIC HARRISON, président du COMITÉ POSITIVISTE ANGLAIS, ou au secrétaire, à Newton Hall.

II. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DU NORD DE LONDRES

RAPPORT POUR LES ANNÉES 1889-91.

(Résumé et traduit par Paul Descours).

LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE DU NORD DE LONDRES existe déjà depuis sept ans malgré toutes les difficultés qui ont entravé son développement. La Société a essayé de préparer la voie afin de faire comprendre la Religion de l'Humanité fondée par Auguste Comte. L'anarchie croissante de notre époque — anarchie à la fois morale et mentale aussi bien que matérielle — nous montre la nécessité d'une vraie religion purement humaine, basée sur des connaissances demontrées afin d'humaniser les pensées, les sentiments et les activités de l'homme. Nous avons essayé d'arriver à ce but par des conférences hebdomadaires le dimanche soir, par des cours et par des discussions mensuelles. Des réunions sociales ont eu lieu afin d'entretenir des relations fraternelles parmi les membres de la Société. Une bibliothèque, composée des livres choisis par Auguste Comte et de quelques autres volumes écrits par des positivistes, est

à la disposition des membres. Les conférences, les cours, etc., sont tous gratuits.

Voici la liste des conférences faites de 1889 à 1891.

1889 6 janv. *Shakespeare*, Dr KAINES.
13 » « *Les Rois* », P. DESCOURS.
20 » « *Hamlet* », S. H. SWINNY.
27 » *Le Conte d'une nuit d'hiver*, J. W. OVERTON.
3 fév. *Coriolan*, P. J. DESCOURS.
10 » *Roméo et Juliette*, R. G. HEMBER.
17 » *Othello*, J. W. OVERTON.
24 » *Macbeth*, R. G. Hember.
3 mars. *Henri VIII*, S. H. SWINNY.
10 » *Le Roi Léar*, C. H. JOHNS.
17 » *Le Marchand de Venise*, W. POEL.
24 » *La Tempête*, Dr KAINES.
31 » *Shakespeare à l'Etranger*, Dr KAINES.
7 avril. *Religion de l'Humanité*, Dr KAINES.
14 » *Personnelle et Relative*, Dr KAINES.
28 » *Olivier Goldsmith*, Dr KAINES.
5 mai. *Sir Walter Scott*, Dr KAINES.
12 » *Substitution d'une foi démontrée à une foi fictive*, C. G. HIGGINSON.
19 » *Incorporation du prolétariat à la société moderne*, C. G. HIGGINSON.
26 » *Hipparque*, Dr KAINES.
6 oct. *Discours d'ouverture*, C. HIGGINSON.
13 » *Sir Thomas More*, J. W. OVERTON.
20 » *Le dix-huitième siècle*, S. H. SWINNY.
27 » *Le Positivisme et la Révolution française*, S. H. SWINNY.
3 nov. *Aspect religieux de la discipline des fabriques*, J. W. OVERTON.
10 » *Le Brahmanisme*, P. J. DESCOURS.
17 » *Le Bouddhisme*, P. J. DESCOURS.
24 » « *Roméo et Juliette* », W. POEL.
1 déc. *L'homme comme créateur*, Dr KAINES.
8 » *Le Confucianisme*, P. J. DESCOURS.
15 » *L'Islam*, P. J. DESCOURS.
22 » *Les besoins de notre jeunesse et la manière d'y satisfaire*, J. H. MOORE.
29 » *Le chœur invisible ou les morts qui vivent*, Dr KAINES.
1890 du 5 janvier au 30 mars le Dr KAINES a fait treize conférences sur le *Calendrier abstrait* (voir Revue occidentale de mars 1891).
20 avril. *Le « Faust » de Gœthe*, P. G. DESCOURS.

27 avril. *La formation de la nation irlandaise*, S. H. Swinny.
4 mai. *L'Irlande au XVIII[e] siècle*, S. H. Swinny.
11 » *L'Irlande au XIX[e] siècle*, S. H. Swinny.
18 » *Confucius* — Un Positiviste, J. C. Hall.
5 oct. Les Romans de G. Eliot, « *Félix Holt* », C. G. Higginson.
12 » Les Romans de G. Eliot, « *Le Moulin sur la Floss* », S. H. Swinny.
19 » Les Romans de G. Eliot, « *Adam Bede* », F. W. Bockett.
26 » Les Romans de G. Eliot, « *Romola* » P. J. Descours.
2 nov. *Homère*, F. Harrison.
9 » *La France avant 1789*, P. J. Descours.
16 » *La France avant 1789*, P. J. Descours.
23 » *La Révolution française jusqu'au 10 août 1792*, D[r] Kaines.
30 » *La Révolution française jusqu'au 10 août 1792*, D[r] Kaines.
7 déc. *Danton, Robespierre et Bonaparte*, S. H. Swinny.
14 » *Danton, Robespierre et Bonaparte*, S. H. Swinny.
21 » *L'Homme*, G. W. Fox.
28 » *L'Humanité*, G. W. Fox.

1891 Les grands types.

4 janv. *Moïse*.
11 » *Aristote*, D[r] Kaines.
18 » *Charlemagne*, D[r] Kaines.
25 » *Dante*, D[r] Kaines.
1 fév. *Archimède*, S. H. Swinny.
8 » *Frédéric le Grand*, D[r] Kaines.
15 » *Shakespeare*, W. Poel.
22 » *Descartes*, S. H. Swinny.
1 mars. *Thémistocle et Alexandre le Grand*, M. le professeur Beesly.
8 » *Scipion et Jules César*, M. le prof. Beesly.
15 » *Saint Paul*, R. Newman.
22 » *Gutenberg*, A. S. Andrews.
4 avril. *Bichat*, W. M. Bayliss.
12 » *Discours de clôture*, D[r] Kaines.

Nous avons à déplorer la mort de M. Overton, l'un de nos plus anciens amis et l'un de nos plus fermes adhérents.

La Société positivite du nord de Londres a quitté son local à Fonthill Road et s'assemblera à l'avenir chez son président. On a dû prendre cette resolution par suite des difficultés qu'il y aurait

à continuer les conférences à la même heure que celles de Newton Hall. Mais nous ne ralentirons pas nos efforts pour propager la nouvelle foi. La Société se réunira chez son président, le Dr Kaines, 8, Osborn Road, N. et là, auront lieu les cours, réunions sociales, etc.

J. Kaines, *président*.
R. Owen, *secrétaire et trésorier*.

12 mai 1891. 20 J. Cæsar 103.

III. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE MANCHESTER

Septième Session 1890-91 (102-103)

Rapport annuel de M. C. G. Higginson, président.

(Résumé et traduit par P. Descours).

1° *Conférences, Cours et Réunions sociales.*

La session a duré neuf mois. Il y a eu trente-sept conférences.

5 oct. M. Russell a parlé sur la *Politique internationale.*
12 » M. Russell a parlé sur *l'Utopie de Bellamy.*
19 » M. Russell a parlé sur *l'Utopie de Comte.*
2 nov. M. Odgers a parlé sur *le Positivisme et le Socialisme.*
19 avril. M. Percival a parlé sur *la Liberté de la Parole.*
28 déc. M. Russell a parlé sur *Newton.*
12 avril. M. Russell a parlé sur *le Positivisme.*

J'ai fait les conférences suivantes :

14 sep. *Gutenberg et l'Industrie moderne.*
26 oct. *Shakespeare et le Drame moderne.*
9 nov. *Descartes et la Philosophie moderne.*
30 » *Frédéric le Grand et la Politique moderne.*
21 déc. *Bichat et la Science moderne.*

J'ai ainsi complété le cours sur les grands types que j'avais commencé en 1889-90.

J'ai ensuite fait un cours sur l'*Education* en me servant des conférences de M. Laffitte sur la Morale pratique, qui ont paru dans la Revue occidentale ; j'ai donné sept conférences sur ce sujet depuis le 18 janvier jusqu'au 1er mars.

J'ai commencé un troisième cours sur les cinquante-deux grands

types de l'Humanité qui sont chefs de semaine dans le Calendrier historique d'Auguste Comte.

29 mars. *Numa et la Théocratie militaire.*
28 sept. *Bouddha, le réformateur de la Théocratie des castes.*
5 avril. *Confucius et la Théocratie fétichiste.*
26 » *Mahomet et la Théocratie monothéiste.*

J'ai aussi fait les conférences suivantes :

5 sept. *Auguste Comte.*
7 » *Idées de l'Étranger.*
21 » *La Nature et la Grâce.*
16 nov. *Les Buts des Positivistes.*
23 » *Le Positivisme et le Prolétariat.*
7 déc. *La Morale personnelle et la Morale publique.*
14 » *Le Positivisme en Angleterre.*
4 janv. *L'Humanité.*
11 » *Les Serviteurs de l'Humanité.*
8 mars. *L'Évangile des richesses suivant M. Carnegie.*
15 » *Une critique chrétienne* (réponse au Rév. J. R. Thomson).
22 » *Le christianisme n'est pas surnaturel* (réponse au Rév. J. Caims).
3 mai. Une tragédie moderne. *L'Ennemie de la société* de Ibsen.
10 » *Coup d'œil sur la session.*

Nous avons eu deux réunions sociales.

Nous avons lu le Catéchisme de Comte et nous en avons recommencé la lecture.

2° PROPAGANDE EXTÉRIEURE.

M. PERCEVAL a donné plusieurs conférences dans les environs de Manchester. J'ai fait trois conférences à Newton Hall et une au Nord de Londres. J'ai aussi parlé à Ancoats, à Preston sur *le Positivisme* et à Morsley sur *R. Owen.*

3° NÉCROLOGIE.

Je regrette d'annoncer la mort de M. J. W. Overton, décédé à Fanham le 30 octobre à l'âge de 56 ans. Il serait présomptueux de ma part de parler de sa vie, des luttes qu'il eut à soutenir, de sa grande et noble générosité, de ses études et de ses méditations, de son honneur, de sa grande vénération pour la religion de l'Humanité. Ce sont de telles vies qui font ressortir la beauté de notre religion.

Je regrette la mort de M. Bradlaugh, le grand tribun du peuple. Nous lui devons de grands remerciements pour ses luttes concernant la liberté de la presse et pour la loi qu'il obtint qui permet de ne plus prêter un serment théologique devant les Cours de justice. En luttant ainsi il fit des dettes pour payer les frais de justice et ce serait une honte si le public ne les acquittait pas par des souscriptions.

M. Parnell.

Je n'ai rien à rétracter quant à cet homme politique. Il est évident pour quiconque a étudié la vie des grands serviteurs de l'Humanité que trop souvent leur vie révèle de grandes taches morales, et que d'un autre côté bien des gens très vertueux n'ont pas aidé l'Humanité. Quoique la nature morale de (1) M. Parnell laisse à désirer, il n'en reste pas moins un serviteur devoué de l'Irlande, de l'Angleterre et de l'Humanité. Le catholicisme réprouva la paillardise de Charlemagne, mais le canonisa pour ses grands services. Il ne faut pas que les Positivistes soient moins conséquents que les catholiques du moyen âge dans leurs jugements sur la morale. Le Dr Congrève et le Prof. Beesly ont protesté contre les Anglais qui ont expulsé M. Parnell de son poste de chef irlandais. Comme eux je proteste contre l'absurdité des Anglais qui veulent imposer leur volonté aux Irlandais. Je dois cependant ajouter que M. Harrison et d'autres positivistes ne partagent pas ces opinions.

Situation personnelle.

J'ai profité d'une occasion qui se présentait pour faire mes études médicales afin de combler une des lacunes de mon éducation. J'ai accepté de la part de trois souscripteurs un subside de 552 fr. 50 qui avec ce que j'ai de fortune personnelle me suffit largement. J'engage tous ceux qui le peuvent à souscrire au subside sacerdotal de M. P. Laffitte qui est encore très insuffisant et au-dessous du minimum demandé.

C. G. Higginson.

5 septembre 1891. Gutenberg 24. 103.

Recettes.	L.	s.	d.	*Dépenses.*	L.	s.	d.
En caisse	7	17	9	Loyer	19	13	0
Souscriptions	34	2	0	Annonces	4	19	10
Dans la Tirelire	4	3	8	Imprimeur	37	17	6
Vente de livres v.	3	9	9	Achat de livres v.	1	7	0
Intérêt		9	2	Reparations à l'orgue		9	0
				Frais de port		6	2
				A la Banque	24	18	0
				En caisse		2	4
	55	12	10		55	12	10

Certifié conforme,

D. F. Ramsay.

19 août 1891.

(1) Ceci était écrit avant la mort de M. Parnell (P. J. D.).

HONGRIE

CERCLE D'ÉTUDES POSITIVISTES DE BUDAPEST

Rapport sur l'exercice de l'année 1890-91.

Depuis sa fondation (1er nov. 1890) le Cercle d'études positivistes s'est efforcé de remplir le but qu'il s'était tracé : faire connaître aux adhérents le Positivisme tant au point de vue philosophique que religieux, et en appliquer les principes aux questions sociales.

A cet effet, chaque vendredi, les membres du Cercle se sont réunis au siège social, 1 Losonczi-utcza, afin de faire en commun la lecture du Catéchisme positiviste avec développements et explications par M. Kun, président. Le dogme, le culte et le régime privé ont été tour à tour l'objet de discussions et de commentaires.

Le premier mercredi de chaque mois a été consacré à l'étude des questions d'actualité pouvant intéresser le Cercle.

A la Fête de l'Humanité de 103, M. Kun a donné lecture de son intéressant travail sur le rôle de la France, qui a paru dans le numéro de mai de la *Revue occidentale*.

Le 5 septembre a été également fêté par une lecture du chapitre concernant les derniers moments d'Auguste Comte. Puis M. Kun a communiqué aux membres du Cercle un extrait du catéchisme destiné à une revue paraissant à Budapest. Un repas commun a terminé la journée.

Nous avons adressé à M. Jules Ferry, à propos du discours qu'il a prononcé à l'Elysée Montmartre dans une réunion publique, une lettre dans laquelle nous lui exprimions toute la sympathie que les positivistes professent pour son action politique et sa personne.

Enfin, nous avons envoyé aux différents positivistes tant français qu'étrangers une circulaire concernant le Subside positiviste institué par Auguste Comte, et que nous trouvons insuffisant pour les besoins du siège central.

Au point de vue financier l'année 1890-91 présente les résultats suivants :

André Tinayre,
Secrétaire du Cercle,
4, Hunyadi-Fér, Budapest.

Résumé général des Recettes et Dépenses

pour les mois de novembre et décembre 1890 et l'année 1891.

Recettes.

	Florins	Kr.	Florins	Kr.
Taxes d'inscription de sept sociétaires. . .	3	50		
Cotisations des mêmes	12	20		
Total des recettes. . .	15	70	15	70

Dépenses.

	Florins	Kr.	Florins	Kr.
Papier, cahiers, timbres	2	36		
Abonnement d'un journal socialiste. . .	»	70		
Frais de la circulaire adressée aux Positivistes	4	»»		
Abonnement à la *Revue occidentale* pour 1891.	5	50		
	12	56	12	56
Reste en caisse le 31 décembre			3	14

Il a été versé pour le Subside de l'année 1890 par 8 souscripteurs 44 fl. 80 c.

Il a été versé pour le Subside de l'année 1891 par 6 souscripteurs 22 florins (val. autr.).

Le Cercle reste débiteur au Fonds typographique de Paris du prix de six exemplaires du Catéchisme, soit 13 fr. 50.

Le Trésorier : B. Spitz,
63, Szondi-utiza, Budapest.

BULLETIN DE FRANCE

I. — CULTE

CÉLÉBRATION DU 94e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'A. COMTE PAR LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS.

Soirée familiale du 19 Moïse 104.

PREMIÈRE PARTIE.

1. *A Auguste Comte* (Ode). . . . . JUNDZILL.
Dite par M. Numa Raflin.
2. *Les joyeuses commères de Windsor* (Ouverture). . NICOLAÏ.
Exécutée par Mmes E. Pelletan et L. Tinayre.
3. *Le songe d'une nuit d'été* (acte 1er, couplets de Falstaf). . . . . A. THOMAS.
Chantés par M. Bedbéder, de l'Opéra.
4. *Le Roi Léar* (acte III, scènes IX et X) . . . . . . SHAKESPEARE
Dites par M. Numa Raflin.
5. *Roméo et Juliette* (O Nuit profonde!) . . . . . . STEIBELT.
Chanté par Mme Calmettes.
6. *La Tempête* (prélude-danse des Nymphes) . . . A. DUVERNOY.
Exécutée par Mme E. Pelletan.
7. *Le Marchand de Venise* (acte II, scène IX) . . . . SHAKESPEARE.
Dite par M. Numa Raflin.
8. *Roméo et Juliette* (Je veux vivre). . . . . GOUNOD.
Chantée par Mme Loizeau.
9. *Aubade du Conte d'Avril* (Le Jour des Rois) . . WIDOR.
Pour piano, exécutée par Mlle Joséphine Reynaud.

ALLOCUTION DE M. LE Dr C. HILLEMAND.

Distribution de fleurs aux dames, et de souvenirs à la jeunesse.

DEUXIÈME PARTIE.

1. *Coriolan* (Ouverture) . . . . BEETHOVEN.
Pour deux pianos, à huit mains, exécutée par M. E. Bignon et ses élèves.

2. *Othello* (romance du Saule). . . . . Verdi.
Chantée par Mme Calmettes.
3. *Hamlet* (acte III, 4e partie, scène III, — acte IV, 7e partie, scène II) . . . . Shakespeare.
Dites par M. Numa Raflin.
4. *Roméo et Juliette* (stances) . . . . Berlioz.
Chantées par Mme E. Pelletan.
5. *Macbeth* (acte II, scène VII) . . . . Shakespeare.
Dite par M. Numa Raflin.
6. *Hamlet* (acte III, air du roi Claudius) . . . . . A. Thomas.
Chanté par M. Bedbéder, de l'Opéra.
7. *Invocation à l'Humanité* . . . . E. Bignon.
Chantée par Mme Calmettes.
8. *Le songe d'une nuit d'été* (marche nuptiale). . . Mendelssohn.
Pour deux pianos, à huit mains, exécutée par M. E. Bignon et ses élèves.

Le 19 Moïse dernier, dans la magnifique salle de la Société d'encouragement, place Saint-Germain-des-Prés, les positivistes avec leurs familles célébraient, comme les années précédentes, l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte. Sur l'estrade, en vue de toute la salle s'élevait, au milieu des fleurs et de la verdure, le buste du philosophe, chef-d'œuvre d'Etex. Au milieu de cette *fête* commencée par l'Ode à Auguste Comte de Charles Jundzill, et terminée par l'Invocation à l'Humanité, M. le Dr Hillemand, dans un discours très élevé et très goûté de l'assistance, a retracé l'existence si une et si bien remplie d'Auguste Comte, ses luttes, sa persistance à poursuivre le noble but qu'il s'était proposé dès sa jeunesse, l'immensité de son œuvre et sa foi profonde dans l'avenir.

M. Pelletan, le dévoué et compétent organisateur de ces *soirées*, préludes modestes des solennités futures, avait très habilement composé pour la partie esthétique un programme réalisant l'unité et la variété.

Il se composait de la lecture des passages les plus importants des chefs-d'œuvre de Shakespeare et de l'audition des chefs-d'œuvre musicaux inspirés aux grands Maîtres par ce puissant génie.

Les interprètes ont été à la hauteur de la tâche ; et si nous n'avons pas eu le bonheur d'entendre M. Bedbéder, de l'Opéra, retenu par une indisposition, en revanche notre *soirée* a été doublement *familiale*, nos artistes appartenant presque tous à la famille positiviste.

M. Numa Raflin a lu avec beaucoup de chaleur l'Ode à Auguste Comte de Charles Jundzill, interprété merveilleusement les passages du *Roi Léar*, de *Macbeth* et surtout d'*Hamlet*.

Mme Calmette, dont nous avions déjà eu le bonheur d'apprécier la belle et puissante voix et le grand talent, a chanté avec une conscience d'artiste consommée « O nuit profonde ! » du *Roméo et Juliette*, de Steibelt, et détaillé avec art toutes les nuances de la romance du Saule d'*Othello*. Elle a recueilli des applaudissements bien mérités, surtout dans l'Invocation à l'Humanité, dont elle a admirablement rendu le grand caractère religieux.

Les élèves de M. E. Bignon font grand honneur au maître. Mmes Tinayre et Pelletan se sont montrées comme toujours virtuoses accomplies, et Mme Pelletan, visiblement souffrante, par des efforts de volonté énergique a retrouvé sa voix pour nuancer merveilleusement les stances de *Roméo et Juliette*, de Berlioz.

J. C.

DISCOURS DU Dr CONSTANT HILLEMAND

« Mesdames, Messieurs,

« On ne peut guère célébrer l'anniversaire de la naissance d'un grand homme sans dire quelques mots de sa vie et de son œuvre, sans rappeler ses principaux titres à la reconnaissance de la postérité. Et cette obligation s'impose d'autant plus que celui dont il est question a contribué pour une part plus considérable à l'évolution progressive de l'Humanité. On ne peut donc s'y soustraire lorsqu'il s'agit du puissant penseur qui, dans les temps modernes, a rempli successivement la carrière d'Aristote et celle de saint Paul, en fondant une religion universelle sur la Philosophie après avoir tiré cette philosophie de la science.

« Voilà pourquoi, tous les ans, à pareille date, l'un d'entre nous vient présenter ici un exposé sommaire de la vie et de l'œuvre d'Auguste Comte, une brève appréciation de l'importance de ses travaux.

« Tel est l'office que j'ai à remplir ce soir :

« L'homme de génie dont nous commémorons aujourd'hui la venue dans le monde est né le 19 janvier 1798 à Montpellier, d'une famille de petite bourgeoisie.

« Il fut d'abord élevé dans les croyances catholiques et monarchiques qui étaient celles de son père, et à un plus haut degré encore celles de sa mère, femme d'une ardente dévotion. Mais à peine, selon un usage déplorable, fut-il placé comme interne, à

l'âge de 9 ans, dans le lycée de sa ville natale et introduit ainsi dans un nouveau milieu où les Maîtres cachaient mal leurs opinions voltairiennes et leur éloignement pour le culte restauré par Bonaparte, qu'il abandonna pour toujours les croyances religieuses de sa famille, de sorte qu'il a pu dire plus tard avec vérité qu'il avait été émancipé de la théologie avant d'être sorti de l'enfance.

« C'est qu'il ne possédait pas seulement, dans une proportion rare, ces brillantes facultés d'assimilation qui font trop souvent illusion aux familles et aux maîtres sur la valeur intellectuelle d'un enfant, il se faisait remarquer déjà par une extraordinaire indépendance d'esprit qui lui permettait, par exemple, d'apprécier, sans illusion, Napoléon alors à l'apogée de sa puissance, de reconnaître le charlatan sous la grossière apparence du César, et de souhaiter publiquement le triomphe de la fière nation Espagnole qui luttait si héroïquement pour la défense de ses libertés.

« Il donnait en même temps des témoignages non équivoques de ce que serait ultérieurement la fermeté de son caractère, en refusant, malgré les plus dures punitions, de se soumettre à aucune des pratiques du culte catholique, et en étonnant le célèbre chirurgien Delpech par son courage à supporter une opération douloureuse.

« A 14 ans 1/2, ayant terminé ses études classiques, il aborde l'étude des sciences et son professeur de mathématiques, Daniel Encontre, auquel il dédiera dans la suite la *Synthèse subjective*, reconnaît déjà chez lui cette faculté prodigieuse d'abstraire et de coordonner qui restera la marque la plus caractéristique de son génie.

« En 1814, à l'âge de 17 ans, il entre dans les premiers rangs à l'Ecole polytechnique où, malgré la tyrannie impériale, s'étaient conservés presque intacts, transmis de promotion en promotion, l'amour et le respect des hommes et des œuvres de la Révolution, la foi républicaine. Aussi, en même temps que Comte, dans cette institution de la Convention, perfectionne son éducation mathématique et physique, il consacre les loisirs que lui donnent ses surprenantes facilités pour apprendre à l'étude de l'immortel XVIII[e] siècle et de la glorieuse épopée par laquelle il s'est terminé. Danton, Carnot, Cambon et les autres héritiers de l'Ecole encyclopédique de Diderot et de d'Alembert éveillent son admiration enthousiaste, en même temps qu'il sent sa haine augmenter pour Robespierre, le digne disciple de Rousseau, et pour Bonaparte, le digne continuateur de Robespierre.

« Cependant, lorsqu'à la suite du débarquement de l'incorrigible aventurier au golfe Juan, l'Europe, justement inquiète, reprend les armes contre la France, Auguste Comte est le premier à proposer à ses camarades une adresse à l'empereur pour lui demander de prendre part, comme l'avaient déjà fait leurs aînés, à la défense nationale.

« Napoléon enfin définitivement écrasé, et les Bourbons rentrés

en France, l'Ecole polytechnique est licenciée en 1816 à la suite de désordres intérieurs auxquels Comte avait pris une part prépondérante qu'il regrettera plus tard, et il est reconduit à sa famille par autorité supérieure et placé momentanément sous la surveillance de la police.

« Mais après être resté quelques mois à Montpellier et avoir suivi, dans cette ville, à titre bénévole, les cours de l'Ecole de médecine, poussé par la conscience de sa valeur, par le vague sentiment d'un rôle à remplir, il revient à Paris où il est obligé, pour vivre, de donner des leçons de mathématiques.

« On était à l'époque où le gouvernement de la Restauration cherchait à fermer les plaies causées par dix ans d'agitation révolutionnaire et quinze ans d'orgie militaire et de despotisme, en assurant, à l'intérieur, l'ordre matériel et un degré de liberté spirituelle inconnu sous l'Empire, en pratiquant, à l'extérieur, sa noble devise, *paix et dignité*.

« Toutefois, malgré l'excellence de ses intentions, ce régime tant décrié et cependant si supérieur au régime impérial qui avait précédé et au régime orléaniste qui devait suivre ne pouvait être, de par sa nature et de par la situation, qu'un régime provisoire, et, pour employer l'expression de l'un de ses plus éminents représentants, qu'une « halte sur le chemin des révolutions ». Car, en raison de la solidarité qui lie toute monarchie héréditaire à la théologie, il tendait naturellement à s'inspirer de celle-ci dans sa politique, et plus spécialement à emprunter au Catholicisme sa conception de l'ordre social.

« Or, le Catholicisme, après avoir présidé à la réorganisation des sociétés issues de la décomposition de l'Empire romain, maintenu leur solidarité et incorporé au noyau civilisateur la Grande-Bretagne et la Germanie, après avoir dirigé durant dix siècles et non sans gloire l'évolution du système occidental, était devenu depuis le XIVe siècle de plus en plus incompatible avec l'essor ultérieur de la civilisation.

« Son dogme, après avoir secondé le développement de l'esprit scientifique en réduisant le domaine du surnaturel par la substitution, à la multitude des dieux païens aux volontés arbitraires et capricieuses, d'un Dieu unique à tendances constitutionuelles, était devenu opposé aux progrès consécutifs de la raison moderne et n'avait pas cessé d'être battu en brèche depuis le XVIe siècle par le développement de la science substituant à ses explications fictives et indémontrables de nouvelles explications positives, démontrables, et étendant incessamment le champ de la providence humaine aux dépens de la puissance divine.

« L'admirable constitution qu'il avait réalisée au Moyen-Age, par la division et la combinaison du pouvoir spirituel ou théologique et papal et du pouvoir temporel ou militaire et féodal, et sous

laquelle s'était accompli, par la transformation du servage en esclavage, le plus grand progrès qu'ait jamais réalisé l'Humanité, était, de par sa nature empirique, si instable, qu'à peine les nomades de la Germanie convertis au christianisme et passés à l'état sédentaire, et les invasions musulmanes suffisamment contenues par les Croisades, elle avait commencé à se décomposer toute seule par suite de la lutte intestine des divers éléments du système qui n'étaient plus maintenus en harmonie par le souci d'une destination commune. De plus, après avoir secondé le développement de l'activité industrielle, résultée de la libération des classes laborieuses, l'organisation catholico-féodale était devenue incompatible avec l'essor ultérieur de cette nouvelle force sociale par suite de l'impossibilité morale où se trouvait la classe militaire de se transformer en classe industrielle ou tout au moins de se résigner à un rôle secondaire de subordination après avoir été prépondérante et dirigeante.

« C'est pourquoi, depuis le XVIe siècle, l'influence du Catholicisme n'avait fait que décroître en proportion de l'importance qu'acquéraient les forces modernes issues de l'activité scientifique et industrielle.

« Il ne pouvait donc plus servir de point d'appui sérieux à la politique.

« En vain Joseph de Maistre, M. de Bonald, Chateaubriand et d'autres encore s'efforçaient de ramener la France sous le giron de cette grande religion. Pour réussir, il aurait fallu qu'ils pussent réparer toutes les pertes faites par l'ancien système social durant les quatre siècles qui avaient précédé la Révolution, anéantir tous les résultats de la civilisation scientifique et industrielle, et, en outre, pour faire œuvre durable, éteindre le principe même du progrès, c'est-à-dire le besoin d'amélioration inhérent à la nature morale de l'espèce humaine. Une pareille opération était évidemment au-dessus de tout pouvoir humain, car les causes qui avaient amené la chute de l'ancien système continuaient à agir et d'une façon plus intense : la science et l'industrie avaient pris un développement inouï ; l'esprit d'émancipation s'était répandu dans toutes les classes de la société et s'était singulièrement accru chez une population qui, au cours de la Révolution, loin de protester contre la suppression du culte catholique, « avait assisté paisiblement dans ses vieilles cathédrales à la prédication d'un audacieux athéisme ou d'un déisme non moins hostile aux anciennes croyances. »

« Aussi, malgré le talent, le courage, la haute probité de ces illustres rétrogrades, leur action était au fond perturbatrice, comme toute action qui est contraire à la marche de la civilisation. Leur propagande compromettait le gouvernement qu'ils avaient la prétention de servir, et le principal résultat de leurs efforts était de réveiller les passions révolutionnaires, de donner un regain de popularité à la doctrine critique issue de la proclamation du droit de

libre examen par les réformateurs du XVIe siècle, developpée et systématisée au XVIIIe siècle par Voltaire et Rousseau, et sous le drapeau de laquelle les forces modernes avaient conduit l'attaque contre l'ancien système social, mais qui, en même temps qu'elle avait manifesté sa redoutable aptitude à détruire, avait manifesté non moins clairement, depuis l'ouverture de la grande crise, son impuissance à rien construire.

« La situation restait donc effroyablement révolutionnaire et ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'un jeune homme naturellement porté vers l'étude des problèmes politiques et dont les tendances spontanées avaient été fortifiées par sa liaison avec le célèbre Saint-Simon.

« Comte, en effet, se met à étudier cette situation avec le désir de remédier à ses inconvénients et ne tarde pas à comprendre qu'il faut chercher dans l'étude du passé la signification du présent et l'orientation vers l'avenir.

« Il découvre qu'à partir du moment où la capacité industrielle, née de la transformation de l'esclavage en servage, puis de l'affranchissement des communes aux XIe et XIIe siècles, et la capacité scientifique résultée pour une part de l'introduction des sciences positives en Europe par les Arabes, se sont élevées derrière le pouvoir théologique et le pouvoir militaire féodal, deux mouvements de nature différente ont agité l'Occident, l'un très apparent de décomposition tendant à l'élimination des forces catholico-féodales devenues rétrogrades et oppressives, et qui, considéré isolément, semble entraîner les peuples vers une profonde anarchie morale et politique, l'autre moins apparent de recomposition, qui les pousse vers un nouvel état social, vers une organisation plus appropriée à leurs nouvelles conditions d'existence.

« La Révolution lui apparaît comme le résultat de ce double mouvement.

« Après s'être rendu compte des causes qui ont amené la chute de l'ancien régime et qui rendent son retour impossible, il se rend compte aussi que la Révolution a échoué dans son œuvre de réorganisation parce que ses hommes d'Etat ont cherché à édifier un nouvel ordre social à l'aide de la doctrine purement critique qui avait servi à démolir l'ancien, la seule qu'ils eussent malheureusement à leur disposition, et dont les dogmes principaux, liberté indéfinie de conscience, égalité absolue, souveraineté complète du peuple, considérés indépendamment de leur rôle de protestation contre les abus du pouvoir spirituel, du pouvoir féodal et du pouvoir royal, poussent à la négation méthodique et continue de tout gouvernement régulier, à la destruction de toutes les bases de l'organisation politique, et ne sont pas moins absurdes qu'anarchiques — étant donné qu'il n'y a pas plus de liberté de conscience en sociologie qu'en astronomie et en physique, où il paraîtrait absurde de ne pas

croire aux principes scientifiquement établis par les hommes compétents; étant donné que la marche de la civilisation, loin de tendre à une chimérique égalité, développe les inégalités, et que les phénomènes sociaux sont assujettis à des lois générales aussi indépendantes des volontés des peuples que des volontés des rois.

« Il comprend que le trouble de la situation tenant à l'insuffisance des doctrines politiques en présence, le seul remède efficace est l'avènement d'une nouvelle doctrine organique, qui, en s'imposant par l'évidence à tous les esprits, entraîne la société tout entière dans la route du nouveau système dont la marche de la civilisation a préparé l'établissement; qu'une pareille doctrine ne peut être obtenue qu'en appliquant à l'étude des phénomènes sociaux la même méthode qui, dans le domaine des sciences physiques et de la biologie, a entraîné l'assentiment de tous les hommes compétents: c'est-à-dire en faisant prépondérer l'observation sur l'imagination.

« S'inspirant de Montesquieu et sourtout de Condorcet, il se propose donc d'abord d'établir directement pour la politique une théorie positive basée sur l'étude aussi approfondie, aussi complète que possible de touts les états par lesquels la civilisation a passé, de façon à mettre en évidence les lois naturelles de son développement et le tableau philosophique de l'avenir tel qu'il dérive du passé, afin de pouvoir déterminer la direction qui doit être imprimée à l'action politique pour faciliter la transition définitive vers le nouvel état social.

« Dès 1817 à l'âge de 19 ans, il s'était dégagé de l'absolu métaphysique en proclamant que *tout est relatif*.

« Un peu plus tard en 1819, dans un opuscule intitulé *Séparation générale entre les opinions et les désirs*, il avait insisté sur la nécessité de constituer la politique d'une façon positive. Et enfin en 1820, dans une *Sommaire appréciation du passé moderne*, il avait exposé et analysé le double mouvement de décomposition et de recomposition antérieur à la Révolution française, et montré que le problème était de compléter les progrès du nouveau système social, en fondant une politique et une morale sur des principes uniquement déduits de l'observation.

« Mais c'est en 1820, à l'âge de 22 ans, qu'il découvre, et qu'il expose dans son *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, les lois les plus importantes de l'évolution sociale: comment, par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances a été nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents, l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, enfin l'état scientifique ou positif; comment ces diverses branches de connaissances sont devenues positives, d'après l'ordre de leur complication croissante.

« A la lumière de cette découverte capitale, au sujet de laquelle le grand Carnot lui adresse de l'exil ses « augustes encouragements », Comte explique que la sociologie en raison de sa complexité, supérieure à celle des sciences inorganiques et biologiques, a dû se constituer après elles à l'état positif; comment, par suite, à la conception théologique des phénomènes sociaux devait succéder une conception métaphysique qui a été la doctrine revolutionnaire; comment enfin l'époque est venue de faire subir à la sociologie la même transformation qu'ont subie les autres sciences, de ramener les phénomènes sociaux, après tous les autres, à des théories positives.

« Mais au cours même de son entreprise, il reconnaît qu'il ne suffit pas, pour réorganiser la société, de constituer la sociologie d'une façon scientifique, qu'il faut encore établir les liaisons de cette nouvelle science avec toutes les autres. « Tant que les conceptions positives resteront isolées entre elles », écrit-il en 1825 dans ses *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants,* « tant qu'elles ne se présenteront pas à l'esprit comme les diverses parties d'un système unique et complet, elles pourront conserver une très grande importance dans les cas particuliers, lutter même avec avantage contre l'autorité politique de la théologie et de la métaphysique, mais elles ne sauraient les remplacer dans la direction suprême de l'ordre social : ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société. »

« La nécessité lui apparaît donc de lier entre elles les diverses conceptions positives éparses, de les réunir en un corps de doctrine homogène, et il considère que « cette vaste opération doit être regardée comme le dernier acte et le but final de la grande révolution commencée par Bacon, par Descartes et par Galilée ». Il ne tarde pas à s'apercevoir que, toutes les sciences étant des créations de l'Humanité, la science sociale n'est pas seulement apte à servir de base rationnelle à l'action politique de l'homme d'Etat; elle est apte aussi à servir de base de coordination à toutes les connaissances humaines, par la loi des *trois états*, qui est l'unique lien à la fois logique et scientifique que comporte l'ensemble de nos contemplations réelles.

« Il modifie alors son plan primitif, il suspend la réalisation de la politique positive, et il se décide à entreprendre l'œuvre colossale de la systématisation abstraite de toutes les connaissances humaines à la lumière de la loi des *trois états* et de la théorie de la *classification des sciences*.

« C'est le 2 avril 1826, dans le salon de son appartement, qu'il ouvre son *Cours de Philosophie positive* par l'exposition de ces lois fondamentales qui, selon l'expression du grand Stuart Mill, représentent l'épine dorsale de la nouvelle philosophie. Et au premier rang des auditeurs de ce jeune homme de 28 ans siègent quelques-uns

des savants les plus illustres de l'époque, tels que : Alexandre de Humboldt, de Blainville, Poinsot. Malheureusement au bout de trois leçons, cet incomparable enseignement se trouve interrompu par une crise cérébrale « résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail », et n'est repris qu'en janvier 1829 devant les mêmes savants auxquels s'étaient joints Joseph Fourier, l'auteur de la *Théorie analytique de la chaleur*, Navier professeur à l'Ecole polytechnique, Broussais le grand rénovateur de la médecine, les professeurs Esquirol, Binet, etc.

De 1829 à 1836, il accomplit la systématisation de toutes les sciences antécédentes à la sociologie, depuis la mathématique jusqu'à la physiologie, systématisation qui, n'eût-il rien fait d'autre, l'aurait, au dire de Stuart Mill, désigné à tous les esprits compétents comme un des principaux penseurs du siècle. « Rapprocher et cimenter les fragments détachés d'un sujet qui n'a jamais été traité comme un tout, harmoniser les portions vraies de théories discordantes, au moyen de chaînons intermédiaires et en les dégageant des erreurs auxquelles elles sont toujours plus ou moins mêlées, suppose en effet, comme l'a reconnu en un autre endroit de ses ouvrages l'éminent philosophe anglais, une somme considérable de spéculation originale ».

« Il aborde ensuite la sociologie. Ici, il n'est plus question de juger et d'améliorer, il s'agit de créer un ordre nouveau de conceptions scientifiques, car s'il existe des matériaux importants, ils ne sont liés encore par aucune théorie positive. Tout est donc à faire, et tout ce qui pourra être fait sera accompli.

« Comte établit d'abord que l'état de société est un fait naturel, spontané, résultant des inclinations sociales de la nature humaine, et non point d'un prétendu contrat primitif; que la famille est la source de tous les sentiments sociaux et la base de l'ordre social; que la vie de toute société adulte reposant sur la division des travaux et la coopération des efforts, suppose une certaine individualisation de la propriété et nécessite d'autre part l'existence d'un gouvernement spirituel et temporel qui maintienne le concours et qui s'oppose aux divergences individuelles.

« Puis, après avoir mis en lumière les conditions élémentaires de l'ordre, il consacre le dernier tiers de son exposition représentant deux volumes sur six de sa rédaction, à l'appréciation philosophique, à l'aide de sa loi des trois états, de l'évolution du monde occidental, avant-garde de l'Humanité.

« Après avoir établi que la progression sociale repose sur la mort, il montre que le caractère général de cette progression a été de faire prédominer les diverses facultés caractéristiques de l'Humanité par rapport à celles de l'animalité, mais que, malgré la solidarité qui règne entre les divers éléments de notre nature morale, intelligence, sentiment, caractère, l'évolution intellectuelle a

été le principe dirigeant de l'ensemble de l'évolution humaine, de telle sorte que l'histoire de la société est dominée par l'histoire de l'esprit humain envisagé dans ses conceptions les plus générales et les plus abstraites, et que c'est l'appréciation des systèmes d'opinions relatives à l'ensemble des phénomènes quelconques, en un mot, l'histoire de la philosophie qui doit présider à la coordination de l'analyse historique générale.

« Il apprécie donc successivement l'état théologique de la civilisation sous les diverses formes du fétichisme, du polythéisme théocratique des Egyptiens, du polythéisme militaire des Grecs et des Romains, et du monothéisme catholique du Moyen âge, son état métaphysique ou révolutionnaire chez les Occidentaux depuis le xvi[e] siècle, et enfin son état scientifique.

« Et dans le cours de cette longue appréciation, où il n'y a peut-être pas, déclare Stuart Mill, une phrase qui n'ajoute une idée, il ne cesse de proclamer combien nous devons de gratitude à tous ceux qui ont contribué, quels qu'aient été les défauts de leur doctrine, à l'œuvre du perfectionnement humain. Il est le premier historien qui sache introduire le point de vue relatif en histoire et reconnaître que tous les modes de penser, non seulement les théories relatives de chaque science, mais encore les croyances religieuses les plus opposées à nos lumières actuelles, ont représenté pour l'époque où elles furent conçues, les moins imparfaites approximations possibles de la réalité des choses ; que toutes les formes de la société qui ont précédé celle sous laquelle nous vivons, rapportées à leur destination temporaire et locale, ont rempli un office utile, et beaucoup un office nécessaire, en faisant passer le genre humain d'une phase de progrès à une autre plus élevée.

« Au Fétichisme il sait gré d'avoir fourni une première théorie pour relier les observations, en considérant tous les êtres organiques et inorganiques comme doués de passions et de volontés humaines ; d'avoir participé à l'introduction de la vie agricole en développant les penchants qui attachent l'homme à la terre natale par l'adoration du monde extérieur ; d'avoir conservé les animaux et les végétaux utiles contre l'instinct destructeur.

« Il rapporte au Polythéisme en général l'honneur d'avoir développé les aptitudes abstraites de la nature humaine, en procurant à l'intelligence des images propres à fixer son attention habituelle sur les phénomènes généraux ; d'avoir créé un sacerdoce, en détachant de la masse sociale une classe spéculative affranchie des soucis militaires, et susceptible par son influence de donner à la société une organisation régulière ; enfin, d'avoir substitué l'esclavage à l'extermination des vaincus.

« Il montre comment le polythéisme théocratique caractérisé par la concentration du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel entre les mains du sacerdoce a consolidé la civilisation naissante et pro-

tégé l'industrie par l'institution des castes, c'est-à-dire par l'hérédité des diverses fonctions et professions, et a développé le respect des vieillards, le culte des ancêtres.

« Il montre comment nous devons la fondation de la science abstraite à la formation chez les Grecs d'une classe spéculative composée, en dehors de l'ordre légal, d'hommes libres, intelligents, pourvus d'un suffisant loisir, qui ont pu, selon l'expression de Condorcet, « ouvrir toutes les voies de la vérité ».

« Il rend hommage au polythéisme romain d'avoir donné une destination sociale à l'activité en subordonnant tout à l'intérêt de la patrie, d'avoir fait cesser les guerres intestines entre peuplades de même origine en leur imposant les habitudes de la paix.

« Il glorifie le grand catholicisme romain d'avoir réalisé au moyen âge par l'institution d'un pouvoir spirituel distinct et indépendant du pouvoir temporel une organisation sociale très supérieure à tout ce qui avait existé, « chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine »; d'avoir subordonné la politique à la morale, supprimé l'esclavage, et contribué au développement logique de l'intelligence par la scolastique. Et il fait ressortir « la frivolité de cette philosophie qui ose qualifier de barbare et de ténébreux l'âge mémorable où brillèrent, sur divers points du monde catholique et féodal, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Roger Bacon et Dante ».

« Il montre comment la Doctrine révolutionnaire, elle-même, quoiqu'elle constitue aujourd'hui le principal obstacle à la réorganisation des sociétés, a été utile en servant de correctif aux abus du pouvoir spirituel et temporel ; comment le dogme de la liberté de conscience rappelait l'obligation méconnue par le catholicisme de n'employer que les armes spirituelles à la défense des opinions ; comment le dogme de la souveraineté du peuple rappelait le pouvoir temporel à la considération de l'intérêt commun qu'il méconnaissait ; comment le dogme de l'égalité relevait la dignité de la nature humaine en face d'inégalités illégitimes, sans destination sociale et affranchies de tout frein moral.

« Il termine en mettant en lumière le développement spécial des divers éléments sociaux, science, industrie, art, propres à l'état positif, et en montrant que « l'élite de l'Humanité, après avoir traversé toutes les phases de la vie théologique et métaphysique, tend à l'avènement de la vie positive dont tous les éléments partiellement élaborés n'attendent plus qu'une coordination générale pour constituer un nouveau système social ».

« Mais au cours de son incursion prolongée dans le vaste champ de l'Histoire, Auguste Comte a vu que, si l'évolution intellectuelle est le principe prépondérant de l'ensemble de l'évolution humaine, la vie de tout organisme social repose néanmoins tout autant sur l'accord des sentiments que sur celui des opinions ; que si la théo-

logie a pu durant tant de siècles diriger la société, c'est que, sous ses diverses formes, elle engendrait la concordance des sentiments autant que la concordance des idées, comme en témoigne d'une façon si décisive le catholicisme coordonnant tous les sentiments autour de l'amour de Dieu, après avoir coordonné toutes les idées autour de sa connaissance, double opération qui lui permit de coordonner les actes en leur donnant pour destination idéale le service de ce personnage hypothétique.

« Conséquemment, il reconnaît que la réorganisation morale est non moins urgente chez les peuples les plus avancés qui se sont émancipés du catholicisme que la réorganisation intellectuelle, qu'après avoir systématisé les pensées, il lui reste encore à systématiser les sentiments avant de passer à la systématisation des actes.

« L'application de la méthode positive à l'étude des phénomènes moraux lui avait fait voir que, nos actions et nos pensées étant toujours inspirées par des instincts soit personnels, soit altruistes, l'unité morale de chaque individu ne peut résulter que de la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme, parce que les sentiments égoïstes divergents entre eux et anti-sociaux ne peuvent assurer l'harmonie entre les diverses foncions psychiques du cerveau et entre elles et le milieu social, tandis que cette double harmonie peut être obtenue par le développement des instincts altruistes qui sont convergents et dont l'exercice est sollicité par les influences du milieu social. Et il comprend que, de même que l'amour de la patrie est seul capable de réunir tous les citoyens d'une nation, l'amour de l'Humanité est le seul capable de rallier tous les citoyens de la terre.

« Déjà dans le *Cours de Philosophie positive*, cette notion de l'Humanité avait présidé à sa systématisation des sciences puisque c'est en tant que créations de l'Humanité qu'il avait pu les coordonner à l'aide de la loi des trois états et de la théorie complémentaire de leur ordre de formation. Mais il comprend maintenant qu'autour de ce grand Etre, moteur immédiat de chaque existence individuelle ou collective, les sentiments et les actes peuvent se concentrer aussi facilement que les idées, que l'amour de l'Humanité peut faire battre tous les cœurs à l'unisson, que son service peut faire converger tous les efforts. Et en 1849 dans son *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, il expose comment cette conception fondamentale est susceptible de « systématiser toute l'existence humaine, individuelle et surtout collective, contemplée à la fois dans les trois ordres de phénomènes qui la caractérisent, pensées, sentiments et actes ».

« A la lumière de ce nouveau point de vue, il consacre en 1850 son *Introduction fondamentale au système de Politique positive* à régénérer la science en la présentant comme une création de l'Humanité *pour son service*, et en la coordonnant non plus seulement

logiquement par la loi des trois états, mais aussi *moralement* par la considération de sa destination sociale.

« Puis, il substitue à la morale égoïste du catholicisme basée sur la préoccupation exclusive du salut personnel, une Morale humaine qui représente « le bonheur de chacun comme lié à la satisfaction des instincts altruistes de notre nature, c'est-à-dire à la plus complète manifestation des actes bienveillants et des émotions sympathiques envers l'ensemble de l'espèce humaine, et même envers tous les êtres sensibles qui lui sont subordonnés ».

« Il ordonne ensuite la *Politique* en déterminant, d'après la considération du passé et celle de l'avenir, les modifications qu'il convient d'apporter aux principales institutions sociales.

« Il montre que la richesse doit continuer à recevoir une appropriation personnelle, condition de tout progrès, mais que étant sociale dans sa source elle doit l'être dans sa destination, qu'elle doit, par conséquent, être utilisée pour l'amélioration du sort des prolétaires qui contribuent à la produire, et dont l'incorporation à la société, par leur participation à tous les avantages généraux de la civilisation, constitue l'un des plus importants problèmes politiques de notre temps.

« Il montre que le meilleur moyen de fortifier les liens familiaux est de consolider la répartition spontanée des fonctions entre l'homme et la femme qui est la base de l'harmonie familiale : l'un se livrant à l'activité extérieure, scientifique, industrielle ou esthétique, l'autre s'employant à administrer avec économie les capitaux résultats de cette activité; que l'homme doit nourrir la femme pour que, affranchie de tout travail extérieur, elle puisse se consacrer entièrement aux soins domestiques, à l'éducation des enfants, et remplir son rôle de providence morale de la famille.

« Enfin il fait voir combien il est urgent de rétablir sur la base scientifique de la distinction entre la théorie et la pratique la division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel ébauchée au moyen âge. Il démontre que le gouvernement temporel, affranchi de toute ingérence dans le domaine spirituel, doit, pour être avantageusement exercé, être concentré entre les mains d'individus responsables et non abandonné à des assemblées inévitablement incompétentes et sans responsabilité réelle. Il établit, comme il l'avait déjà fait en 1825, dans ses *Considérations sur le pouvoir spirituel*, que la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès est l'avènement d'un sacerdoce positif ayant pour destination propre le gouvernement de l'opinion, pour principale attribution l'éducation intellectuelle et morale, et qui, placé au point de vue de la considération des intérêts généraux de l'Humanité, puisse les rappeler constamment aux individus et aux peuples.

« Dans le *Catéchisme positiviste*, il expose le dogme, le culte, le

régime de la nouvelle religion : — le *dogme*, c'est-à-dire la science condensée dans la notion de cet être immense, l'Humanité, relativement éternel par rapport à l'individu et dont les destinées sociologiques se déroulent sous la prépondérance nécessaire de fatalités biologiques et cosmologiques qu'il faut connaître ; — le *culte*, c'est-à-dire l'ensemble des procédés les plus propres à cultiver les sentiments altruistes et sociaux, parmi lesquels figure la glorification de tous les grands hommes et de toutes les grandes institutions du passé, de tout ce qui contribue au maintien et au progrès des rapports sociaux ; — le *régime*, c'est-à-dire les règles générales qui doivent présider aux actes humains, les obligations de l'homme civilisé successivement envisagé dans son existence personnelle, domestique et sociale.

« Après avoir fondé deux sciences, la sociologie et la morale ; un système de philosophie embrassant les lois propres aux divers ordres de phénomènes, la philosophie seconde ; une religion, celle de l'Humanité, le plus grand penseur des temps modernes meurt le 5 septembre 1853, à l'âge de 59 ans, avant d'avoir pu exécuter le plan qu'il avait conçu d'une *Philosophie première* consacrée aux lois générales de l'entendement et aux lois universelles du monde, et d'une *Philosophie troisième* consacrée à la coordination scientifique de la raison concrète.

« Telle est donc l'œuvre d'Auguste Comte : — en appliquant la méthode usitée dans les sciences cosmologiques et biologiques à l'étude des phénomènes sociaux et moraux, il a apporté l'unité dans tout le système de la philosophie positive et satisfait au besoin d'homogénéité de la raison humaine ; — en tirant des sciences une philosophie, il a concilié les deux besoins de positivité et de généralité qui, tout en étant également impérieux, avaient semblé incompatibles durant toute l'évolution moderne ; — en montrant que *le progrès n'est que le développement de l'ordre*, il a accordé deux points de vue politiques regardés jusqu'à lui comme inconciliables ; — en montrant que la santé morale est liée à l'adaptation de notre vie psychique au milieu social, il a montré que la loi du devoir est en même temps celle du bonheur ; — en coordonnant autour de l'Humanité les idées, les sentiments, les actes, il a constitué une religion capable de réaliser l'unité du genre humain vainement poursuivie sous forme militaire par le peuple romain, sous forme théologique par le Catholicisme, sous ces deux modes à la fois par l'Islamisme.

« Prenant le désordre social à sa source, il a entrepris par la seule voie convenable de réformer d'abord les idées, pour passer ensuite aux mœurs et enfin aux institutions. Aucune des révolutions antérieures de l'Humanité ne peut donner une idée de la portée incalculable d'une pareille entreprise, car aucune, pas même le passage du Paganisme au Catholicisme, n'a modifié aussi profondément

l'existence de l'homme et de la société que ne le fera l'avènement de la nouvelle synthèse.

« Et si l'on songe que le labeur colossal que sa construction a exigé a été poursuivi au milieu des plus graves difficultés matérielles et morales de l'existence ; qu'il eut à subir les odieuses persécutions d'académiciens auxquels ses doctrines déplaisaient et qui ne reculèrent pas devant l'infamie de lui enlever, malgré l'unanime protestation des élèves, les fonctions de *Répétiteur* et d'*Examinateur* à l'Ecole polytechnique qui étaient son gagne-pain, qu'il avait honorablement obtenues et toujours consciencieusement remplies ; que, loin de trouver dans la vie privée les consolations aux déboires de sa vie publique, il rencontra au foyer domestique l'hostilité continue de la femme sans traditions de famille, sans règles de conduite, qu'il avait commis la faute d'épouser, au mépris de l'autorité paternelle ; on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la grandeur intellectuelle ou de la grandeur morale qu'il a déployées en menant à bonne fin l'œuvre en apparence surhumaine qu'il avait projetée presque au sortir de l'adolescence, et l'on conçoit qu'il ait pu avec un légitime orgueil s'appliquer cette belle définition d'Alfred de Vigny : *Qu'est-ce qu'une grande vie ? une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.*

« L'histoire de sa vie et de son œuvre restera un exemple incomparable de ce que peuvent une volonté indomptable et une intelligence géniale mises au service des plus nobles sentiments humains.

« En ce jour de commémoration, nous ne saurions nous dispenser d'accorder un souvenir de reconnaissance à tous ceux qui ont prêté à notre Maître aide et appui : soit en le défendant contre les attaques de ses persécuteurs comme l'ont fait Navier, Poinsot, de Blainville et d'autres encore; soit en fournissant l'argent nécessaire à la publication de ses immortels travaux, à la manière des généreux disciples hollandais : le comte de Stirum, M. de Cappelle, le baron de Constant Rebecque; soit en contribuant à assurer sa vie matérielle par leur participation au *subside*, selon l'exemple donné par tant d'éminents prolétaires prenant sur leur nécessaire pour subvenir à l'entretien d'un grand philosophe indignement dépouillé de ses moyens d'existence.

« Mais si nous reconnaissons avec George Eliot que Comte a illuminé notre vie en lui donnant une destination nouvelle, qu'il a amélioré nos idées, nos sentiments, notre conduite, nous devons surtout exaucer son désir en glorifiant les trois femmes qui lui ont servi de providence morale, qui ont été pour lui des anges gardiens : — d'abord sa mère qui lui transmit une âme ardente, et dont les premières leçons contribuèrent à le préserver de devenir plus tard un simple négateur ; — puis la femme éminente de cœur et d'esprit à laquelle il dut « l'expansion tardive mais décisive des

plus doux sentiments humains », Mme de Clotilde de Vaux qui, en accueillant avec bonté l'expression d'un amour qu'elle ne partagea pas d'abord, fournit au grand penseur l'excitant moral nécessaire pour transformer la philosophie en religion en lui faisant sentir que « l'essor continu des instincts sympathiques constitue la principale source du vrai bonheur », et qui l'aida, selon l'expression d'un de nos confrères anglais à prêcher, sans avoir recours au surnaturel, la vieille doctrine du sacrifice et de la pureté; — enfin la fidèle servante qui prit soin de la santé de notre Maître, et qui aux jours de sa détresse matérielle vint lui offrir le faible produit de son travail et de son économie.

« Il convient aussi de ne pas oublier tous ces disciples de la première heure qui, sous la conduite du plus grand d'entre eux, M. Pierre Laffitte, après avoir accepté les charges du testament d'Auguste Comte, ont complété, développé et vulgarisé ses incomparables conceptions, de telle sorte qu'à l'heure actuelle le Positivisme est à la veille d'exercer une action prépondérante en France et dans d'autres pays d'Europe et d'Amérique.

« Un adversaire, M. Léon Donnat, qui leur a reproché d'avoir été trop fidèle à la pensée du Maître, a dit d'eux : « Je leur rends volontiers cette justice qu'ils se sont toujours montrés passionnés pour la vérité, demeurant à l'écart des égoïstes compromissions ».

« Puissions-nous mériter un jour, de nos adversaires, pareil éloge !

« Qu'il me soit donc permis en terminant, et en parlant plus spécialement au nom de la seconde génération positiviste, d'exprimer à M. Laffitte et à ses compagnons de lutte, non seulement notre reconnaissance pour l'enseignement intellectuel et moral, par la parole et par l'exemple, qu'ils nous ont fourni, mais aussi notre admiration pour le courage, la persévérance et l'abnégation qu'ils ont manifestés en poursuivant sans espoir de récompenses à travers tous les obstacles que l'indifférence ou l'hostilité ont semés sur leur route la réalisation de l'idéal conçu par Auguste Comte, l'œuvre de la régénération humaine ».

II. — ENSEIGNEMENT

1° LE COURS DE M. PIERRE LAFFITTE

Le cours que M. Laffitte accomplit actuellement a été l'objet de la part de M. Aulard, le savant historien qui occupe d'une façon si remarquable la chaire de l'Histoire de la Révolution française, de l'intéressante appréciation suivante que nous empruntons au journal *La Justice* du 12 janvier 1892, et qui a paru aussi dans la Revue la *Révolution française* :

M. Pierre Laffitte, l'éminent disciple d'Auguste Comte, a entrepris de faire un cours public sur la philosophie de l'histoire de la Révolution. Ce cours, qui a lieu le dimanche à trois heures dans le grand amphithéâtre du Collège de France, est intitulé : *Théorie positive de la Révolution française*, et on trouvera, dans la *Revue occidentale* du 1er novembre 1891, le programme détaillé des vingt leçons que l'orateur consacrera à son sujet. Nous avons assisté à la huitième, sur le système organisé par la Constituante. Devant un auditoire nombreux et dont la gravité attentive nous a beaucoup frappé, M. Laffitte a critiqué la méthode sociologique des hommes de 1789. On connaît les idées politiques des positivistes : l'idéal et la méthode de M. Laffitte ne sont point faits pour plaire à tous nos lecteurs; cette perpétuelle satire de la liberté attriste nos instincts d'enfants naïfs du dix-huitième siècle. Mais que d'esprit et de profondeur dans cet enseignement familier, volontairement négligé dans la forme, parfois trivial à dessein, toujours solide et instructif ! M. Laffitte parle avec abandon, parce qu'il se sent à l'aise devant un auditoire de coreligionnaires; il construit mal ses phrases, parce que cela l'amuse de les mal construire; il ne les achève pas parce que son geste est éloquent. Mais il est toujours clair, intéressant, et il fait penser en faisant rire. Rien de plus pittoresque et parfois de plus comique que les traits et les intonations par lesquels il résume toute une théorie complexe. De ce bloc énorme et interdit aux profanes qui constitue l'œuvre d'Auguste Comte il dérive de limpides et gracieuses déductions. Son bon sens, qui est très français, se produit à l'état de paradoxe agressif et amusant. Nous ne savons pas si, comme sociologue, il est dans le vrai, mais ce que nous voyons, c'est qu'il a du talent, un cerveau organisé et muni, une possession tranquille et sûre de ses moyens, un art d'exprimer en formules originales et familières toute sa lecture et toute sa pensée. Il faut donc aller entendre ce cours remarquable. Il faut aussi lire le petit livre de M. Laffitte, la *Révolution française*, paru chez Leroux en 1880. Enfin, il faudra bien qu'un jour nous examinions à loisir les pages si pleines qu'Auguste Comte a consacrées à la Révolution française. Les études historiques doivent, en effet, beaucoup à la science positive, qui a fait, par les livres du docteur Robinet, la lumière sur Danton, et qui, en ce moment, par les cours et les écrits de M. Laffitte, soumet l'histoire de la Révolution à une critique neuve et pénétrante. F.-A. Aulard.

2° FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

COURS LIBRE DE MÉDECINE LÉGALE

DE LA CRIMINALITÉ CHEZ LES ALIÉNÉS

Le docteur Dubuisson, médecin en chef à l'asile Sainte-Anne, a commencé ce cours le mercredi 6 janvier, à 5 heures du soir, dans l'ancien amphithéâtre de la Faculté, et le continuera les mercredis suivants, à la même heure.

***Sommaire du cours* (14 leçons)**

Le conflit entre les deux responsabilités, morale et sociale. Magistrats et médecins. Conception positive de la pénalité et de la responsabilité.

L'homme, la vie collective et la moralité.

Le criminel, théories régnantes au sujet de la criminalité.

L'aliéné en général. Extension graduelle du champ de l'aliénation. Différents modes de l'aliénation. Ses limites.

L'aliéné en particulier, et les caractères spéciaux de sa criminalité dans chaque cas.

Les idiots et les imbéciles. Les déments et leurs variétés.

La folie et les fous : maniaques, mélancoliques, persécutés, alcooliques, morphinomanes, etc.

Les aliénés convulsifs : épileptiques et hystériques.

Les maléquilibrés en général. Théorie de la dégénérescence et discussion de cette théorie.

Les obsédés et les impulsifs : homicidomanes, kleptomanes, incendiaires, pervertis ou invertis sexuels, etc.

M. Pierre Laffitte a fait à la BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE de la rue Ducouédic une conférence sur le *Rôle social de la guerre.*

M. Camille Monnier vient de terminer, 10, rue Monsieur-le-Prince, une série de six leçons sur la *Statique sociale.*

M. Auguste Keüfer a fait à l'INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE COMPARÉE une conférence sur le *Positivisme et l'Economie politique.*

L'ÉDUCATION DANS L'UNIVERSITÉ ET LE POSITIVISME

Lettre-Réponse à M. Z, élève de l'Ecole normale supérieure*

Bénévent, le 31 *Occtobre* 1891,
24 *Déscartes* 103. *Kant.*

MONSIEUR,

Veuillez m'excuser d'être resté si longtemps à répondre à votre gracieuse lettre du 6 mars. Si je ne me suis pas acquitté plus tôt, c'est beaucoup, veuillez le croire, par sentiment de discrétion et pour ne pas abuser de votre bon vouloir et de votre patience à me lire ; c'est aussi pour un peu, je dois vous l'avouer, afin de mûrir ma réponse, afin de mieux choisir les faits capables de vous intéresser, de mieux trier les notes susceptibles de vous impressionner, pour mieux obtenir, en un mot, le résultat possible de l'heureuse occasion de vous entretenir. L'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'écrivant, ce que vous me dites d'aimable m'a trop vivement touché pour n'avoir pas eu le vif désir d'y répondre de suite. Une chose m'a spécialement et agréablement frappé, c'est la sympathie que vous voulez bien m'exprimer pour vous et vos collègues. -- Ayez, je vous prie, la bonté d'être mon interprète auprès de ces messieurs; dites-leur combien, de mon côté, je me sens d'estime et d'affection pour cette vaillante et fière jeunesse et veuillez agréer pour vous-même en particulier l'expression de ma plus vive sympathie.

Quant au fonds même de votre lettre et au Positivisme, vous doutez, vous n'avez pas d'opinions arrêtées ; vous ne niez pas, comme la plupart, la valeur de la religion nouvelle ; mais vous concluez en disant : « En somme, je n'en sais rien ». — La question semble ouverte au-dedans de vous-même. Il reste un peu d'espoir à votre conversion (!!) Je crains de vous paraître importun, présomptueux. Cependant j'ai cru voir que vous cherchiez encore ; votre lettre, implicitement, semble questionner. Cela me rend courage. Pour l'avoir éprouvé, je crois me rappeler que ce scepticisme, ce négativisme où je vous vois est un état pénible et je ne puis m'empêcher de vous souhaiter d'en sortir comme j'en suis sorti et d'y contribuer même, si je le puis. Je voudrais essayer cette conversion (!!!) si vous le permettez ; et pour cela je ne veux invoquer à mon aide que ce vulgaire bon sens presque toujours d'accord, et plus qu'on ne le croit, avec la vraie science.

En ce qui me concerne, j'ai trouvé dans ce Positivisme tant de reconfort, tant de lumière, tant d'aliments au fonds sympathique de notre nature, tant d'éléments de force et de calme, tout à fois, que, c'est plus fort que moi, je ne puis me tenir de crier par dessus les toits le bien que j'en éprouve et celui que j'en pense. Je suis dans le cas de ces malades revenus à la santé qui ne savent que dire à tout venant le remède qui les a guéris. Je trouve tant à cueillir dans ce riche et luxuriant jardin du Positivisme qu'il me semble impossible que les autres n'y trouvent point aussi, peu ou prou, fleur ou fruit à leur goût. Il me semble impossible que quelques-unes des semences que j'y récolte à foison n'arrivent à germer en aussi bon terrain que l'Ecole normale ! Et je vais de l'avant ! Et je me dis : Semons, semons toujours; il en restera toujours quelque chose. Et je sème pour les moissons futures, et je plante pour les saintes vendanges, pour ces vendanges des siècles à venir :

> Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage.
> Eh bien ! défendez-vous au sage
> De se donner des soins pour le plaisir d'autrui,
> Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Et je sème toujours !

Toutefois je ne me sentirais guère de force à soutenir contre vous, qui êtes à la source de l'érudition, une discussion dogmatique. Je ne suis pas du tout versé dans les auteurs; je ne ferais, je le crains, si je voulais m'en mêler, qu'un fort mauvais dialecticien. Pour joindre quelques mots, je voudrais me placer sur le terrain des nécessités pratiques où l'expérience acquise me donne un peu plus d'assurance. Avec ma profession, à l'âge où me voilà, j'ai vu bien des misères, essuyé bien des larmes. Aux champs comme à la ville, je fus témoin de bien des vices parmi lesquels beaucoup seraient curables. Peut-être trouverez-vous que j'ai pu acquérir quelque connaissance de la vie et du cœur humain. — Il me semble d'ailleurs qu'en invoquant un certain empirisme, je reste mieux, selon mes aptitudes, sur ce terrain d'entente où semblait me convier votre excellente lettre quand vous disiez en terminant : « Tous les braves cœurs devraient s'unir pour combattre le mal qui nous travaille (l'affaissement moral sous sa double forme, défaillance de la volonté chez nos dilettantes, égoïsme chez nos struggle for lifers). »

C'est sous les auspices de cette noble ligue du bien public que vous proposez, que j'accepte de grand cœur, et dont Auguste Comte, lui-même, avait eu la pensée (voir son *Appel aux Conservateurs*), que je m'enhardis à vous soumettre certains sujets de réflexions. C'est au nom du bien public que je vous prie d'en faire part à vos camarades d'Ecole et de les méditer.

Ne vous semblerait-il pas que l'homme qui, chaque matin, comme le faisait celui qu'on a surnommé le Socrate moderne, comme le faisait Franklin, avant de se mettre à l'ouvrage, élèverait son âme dans une pensée d'amour, de travail et de charité; que l'homme qui, avant de commencer sa journée, en ordonnerait le bon emploi, en se remémorant notamment, d'après les meilleurs médecins, que la sobriété est un élément de force, de santé, de dignité et d'aisance tout à la fois; ne vous semblerait-il pas que celui qui terminerait ce travail de chaque jour par un sévère examen de conscience sur les défaillances et les fautes commises et par le ferme propos de les éviter désormais; que celui qui soir et matin reporterait de même sa pensée vers ceux qu'il aime, vers ceux qui souffrent; ne vous semblerait-il pas que celui-là aurait quelque chance de faire un meilleur emploi de son temps, de devenir plus sobre, mieux portant, de devenir meilleur?

Cette méditation périodique, fréquente, réglée, cette sorte de prière quotidienne est un moyen de lutter contre notre égoïsme, un moyen de nous vaincre, de nous délivrer de nous-mêmes, un moyen mnémonique, un procédé d'auto-suggestion en faveur des idées de bien, de devoir et d'abnégation.

Ne vous semblerait-il pas que l'évocation, dans de telles conditions, d'une mère adorée ou de quelque autre souvenir analogue (aïeule vénérée, sœur aimée, chaste fiancée et même épouse chérie et respectée), ne soit une source d'inspirations tendres, vraiment pieuses, bienfaisantes et en quelque sorte sacrées? — A de certaines heures, un portrait, un anneau, un bijou, une fleur desséchée, en nous rappelant plus vivement le souvenir de ces êtres chers, peuvent acquérir la valeur d'un magique talisman pour nous donner force, vaillance, sentiment du droit chemin.

A l'âge terrible où les séductions des grandes villes déchaînent les bouillantes passions du jeune homme récemment échappé du collège, quand toutes les croyances ont sombré dans son cœur, les souvenirs de la famille et surtout de la mère ne sont-ils pas, pour cette âme en péril, la meilleure sauvegarde, le phare, l'étoile tutélaire dans la nuit orageuse et, quelquefois, la planche de salut au milieu du naufrage? — *Si non tibi, sic mihi.*

Certaines images, en nous rappelant idéalisés de grands exemples d'héroïsme, de travail ou de dévouement, nous suggèrent naturellement ces idées de travail, de dévouement et de sacrifice. — Les protestants, les israélites, les islamites ont donc grand tort de se priver de ce secours mental et moral. Si, il y a quelques siècles, par crainte d'un retour à une idolâtrie rétrograde et à un fétichisme relativement grossier, les iconoclastes avaient quelque raison de proscrire les images, ce danger est passé. Dans bien des cas, ces signes apparents peuvent être au contraire, pour notre sens intime et notre volonté chancelante une sorte d'appui exté-

rieur. Ce sont des armes pour ce combat contre le mal dont vous sonnez la charge, combat où il s'agit bien moins de pourfendre qui que ce soit que de s'amender, que de se vaincre soi-même et de prêcher d'exemple.

Le drapeau n'est-il pas un de ces emblèmes pour lesquels nos soldats savent offrir leur vie ?

Ne vous semblerait-il pas que des générations, enfants, adultes et même vieillards des deux sexes, auxquelles on enseignerait, chaque dimanche, sous forme d'attrayantes conférences esthétiques entrecoupées de musique et de chants par exemple, comme celles qu'ont déjà instituées les positivistes anglais et qu'on a voulu ridiculiser en les appelant les messes positivistes, ne vous semblerait-il pas que les générations auxquelles on enseignerait ainsi, jusque dans les moindres communes, l'histoire de l'un des grands types de l'humanité et par ainsi l'*Histoire de l'Humanité* elle-même, avec les exemples moraux ou touchants ou sublimes que comporte un tel enseignement; (chaque année, ce même cours sur l'histoire de l'humanité, parcouru en entier dans le cycle d'un an, se renouvellerait), ne vous semblerait-il pas que des générations ainsi cultivées seraient quelque peu plus instruites, auraient quelques chances de progresser, de devenir meilleures ?

Quels torrents de lumière pourrait jaillir ainsi de tous nos temples, de toutes nos églises, de leurs chaires reconquises à une active, utile, féconde, bienfaisante prédication ! — Reconquises, ai-je dit? — Ce n'est un secret pour personne, nos curés en gémissent, que dans tous nos villages autant que dans les villes, le sexe fort et même l'autre n'assiste guère au prône. — Comment y ramener la foule des croyants, le ban et l'arrière-ban des auditeurs charmés ? Sinon en disant vrai, en captivant l'esprit pour captiver les cœurs. Les fidèles viendront quand ils seront bien sûrs que celui qui leur parle est convaincu lui-même. Le peuple écoutera quand il n'entendra plus dire, hypocrisie et dérision ! qu'il faudrait bien pour le peuple une religion, mais que ceux qui la prêchent peuvent ne pas y croire.

Les foules reviendront avides de s'instruire et de s'améliorer, avides de marcher dans la voie du bonheur et du bien qu'on saura leur montrer ; les âmes s'uniront, les cœurs s'assembleront, électrisés déjà, frémissants d'enthousiasme, tout prêts à mieux vibrer, ensemble, à l'unisson.

Pourquoi nos églises gothiques, nos temples ne redeviendraient-ils pas ce qu'ils furent autrefois pendant le moyen-âge, une sorte de maison commune où l'on se réunirait, sinon comme jadis, avec ou sans armes, pour la défense du sol ou pour affaires d'importance, comme l'approvisionnement public et les marchés, du moins pour l'instruction commune ? Pourquoi leurs sanctuaires ne deviendraient-ils pas, à l'édification de tous, un lieu de noble et

libre discussion, un lieu de conférences où toutes les confessions, tous les cultes reconnus ou méritant de l'être, j'en citerais plusieurs, auraient à leur tour la parole?

— Nos prêtres catholiques n'ont-ils pas imaginé d'offrir dans leurs offices des conférences dialoguées où seuls ils ont entre eux à donner la réplique et où, naturellement, la science a toujours tort? — Nous verrions le vrai jeu, au lieu du simulacre.

Le monument n'appartient-il pas au patrimoine de la commune?

Le maire ne partage-t-il pas avec son curé les deux clefs du clocher ?

Par anticipation, nous ne désespérons pas de voir, avec les siècles, nos églises actuelles, changer d'affectation et devenir temples positivistes (1). — Sont-ce là des chimères, de vaines utopies ? De plus grands changements durant le cours des siècles ne se sont-ils produits? L'église du Panthéon de Rome n'est-elle pas l'ancien temple de Diane ? De Sainte-Sophie de Constantinople, l'Islam n'a-t-il pas fait une de ses mosquées ? — Dans sa République idéale, Platon ne rêvait pas la fin de l'esclavage et ne concevait pas de société sans chaînes. — Qu'en est-il aujourd'hui ? Par le seul progrès moral, de combien ses audaces sont-elles dépassées ? — Mais je m'égare ! revenons s'il vous plaît à l'histoire de l'Humanité et à l'instruction du peuple.

Ne vous semble-t-il pas qu'on obtiendrait ainsi par un aussi vaste et noble enseignement de réels, de rapides progrès. — De bonne foi, cela ne vous semble guère contestable. Du reste, c'est ce qui s'est fait spontanément presque partout, dans nos anciens séminaires, dans nos collèges et lycées, sous le nom caractéristique d'*Humanité*?

Eh bien, c'est tout cela, c'est cet élan de l'âme vers le bien, vers le beau, vers tout ce qui est adorable, vers tout ce qui est digne d'être aimé sans remords, y compris le ciel bleu, y compris ses étoiles, son chaud et clair soleil, y compris la montagne, la mer et le pays natal; c'est le *sursum corda* qui par eux chante dans notre cœur, c'est tout cela qu'il s'agirait de généraliser, de systématiser, d'appliquer aux deux sexes, à tous les âges, à toutes les classes, à toutes les conditions sociales, afin d'en tirer le plus de bien possible.

Il ne nous semble guère contestable que le culte ainsi compris et reconstruit soit un puissant moyen d'instruction *supérieure*, de

(1) Athènes possédait dans ses murs un temple pour les dieux inconnus. — Serons-nous moins tolérants ou moins hospitaliers que ceux qui condamnèrent Socrate à boire la ciguë ? Ouvrons nos temples, ouvrons nos chaires à tous les apostolats, à toutes les religions, leur but n'est-il pas le même, la recherche du bonheur par la vérité (musique à part), par la vertu et le devoir accompli.

culture, de moralisation, sans aucun alliage de mysticisme et de superstition. Il ne s'agit là que de systématiser, généraliser un fait d'observation consacré par l'expérience des nations et des siècles, des prêtres et des philosophes. — Il ne s'agit là que de restaurer, réhabiliter, perfectionner, rajeunir d'utiles habitudes de culture morale qui ne sont relativement tombées en désuétude que par la désuétude des anciens cultes eux-mêmes.

Malgré cette désuétude et dans l'état actuel de notre société de transition, les prêtres, ceux des cultes suffisamment développés, chrétiens, israélites, islamiques, bouddhistes, sont encore, en dehors de l'influence de la famille et surtout de celle de la mère, à peu près les seuls à donner un enseignement moral systématique. — Chez nous, en France, spécialement, l'Ecole, même secondaire, mais surtout primaire, sera toujours insuffisante pour cette fonction suprême d'éducation systématique et généralisée. — Que peut-on bien apprendre à des enfants de treize à quinze ans, en fait de devoirs domestiques et civiques ? Que connaissent-ils de la vie ? Jusqu'à quel point pourront-ils rester pénétrés du sentiment des devoirs du père de famille et du citoyen ?

Ils échappent trop tôt aux leçons de leurs maîtres.

Au contraire, c'est demain, c'est toujours, c'est toute une existence que peut se continuer l'influence, la direction du prêtre.

On a vaguement senti dans l'Université cette impuissance relative; et, quand son grand chef, son vaillant chef, M. le ministre de l'instruction publique, dans ce magnifique discours, si touffu, si patriotique, si imprégné de Positivisme qu'il a prononcé à la distribution des prix du grand concours, invitait la jeunesse des écoles à cultiver un certain idéal, à avoir un idéal, quand il invitait les maîtres à se préoccuper davantage de l'éducation et de l'enseignement moral, il y faisait directement allusion.

Combien peut nous rendre ou meilleurs ou plus forts
Lorsque sur notre front planent les heures noires,
Tel beau vers lumineux chantant dans nos mémoires....

. . . .

On peut tout espérer du soldat qui la veille
Fourbissait son épée en récitant Corneille.

. . . .

Ayez contre la vie, à certains jours, méchante,
L'idéal qui sourit et la mort qui chante !

venait de dire, en un admirable style, M. François Fabié. — « Ayez un idéal », répétait à son tour notre éloquent Ministre.

Relisez ce discours; — Relisez ce discours; étudiez-le; il en vaut la peine. C'est une page vigoureuse, pleine d'utiles enseignements, que professeurs et élèves ne sauraient trop méditer.

Reprenons ensemble, s'il vous plaît, ces lignes suggestives. Ou

trouver ? Où prendre ? « *cette unité de doctrine, cette pensée commune* » que recommande le Ministre comme une nécessité de l'enseignement universitaire ailleurs que dans le Positivisme qui n'est autre chose que la science coordonnée ? Où puiser les éléments de « *cette science de la morale* », dont il reconnaît solennellement l'existence. Où trouver cette science de l'homme et de sa culture systématique, où la trouver ?... ailleurs que dans les magistrales leçons d'Auguste Comte et de son principal disciple, M. Pierre Laffitte, d'Auguste Comte qui en a aussi nettement établi les bases et la méthode que Lavoisier, celles de la chimie, que Bichat, celles de l'anatomie générale de la physiologie.

Et ce magnifique appel au devoir : « Etre les fils d'une patrie glorieuse et vaincue, travailler à lui rendre sa grandeur et son rang dans ce monde ; être les fils d'une patrie qui est la France et, en combattant pour elle, combattre pour la nation et pour l'Humanité ». — Certes, on ne saurait tenir un plus noble langage, plus élevé, plus vivifiant. Mais M. Bourgeois aura beau dire et l'Université, quelle que soit sa bonne volonté, aura beau faire, elle ne saurait développer son rôle au delà des limites de temps que lui consacrent les élèves (à moins, à *moins* de s'écarter beaucoup de l'ornière actuelle et de voir la plupart de ses membres se transformer individuellement en autant d'apôtres de la religion nouvelle. — Il s'en est déjà trouvé en un tel milieu et ce fut un des rêves de la jeunesse de Comte de voir les savants transformés en autant de membres bénévoles d'un nouveau pouvoir spirituel). — Ce rôle de l'Université est d'ailleurs en quelque sorte technique, ce que l'on demande avant tout à nos établissements scolaires étant de préparer à nos jeunes hommes un gagne-pain, une situation, une carrière. — Non pas que ce que l'Université pourra faire en ce qui concerne l'éducation, en fait d'enseignement moral, soit chose négligeable, tant s'en faut. Elle peut concourir très efficacement à répandre une foule de préceptes moraux, à inculquer d'utiles règles de conduite privée et publique; ce que nous entendons établir bien nettement, c'est que son rôle effectif sera toujours très au-dessous des nécessités pratiques et des besoins réels.

Ce que l'Université peut faire de plus utile dans cette voie de la génération et du relèvement moral et où elle ne saurait être aucunement remplacée, seule, sa vaste organisation pouvant lui donner la force de combattre la rétrograde et colossale puissance de l'Eglise et des congrégations, c'est de préparer les esprits à la grande évolution morale et religieuse qui sera la gloire de cette fin de siècle ou du commencement du xxe, évolution, transformation, qui est le besoin le plus urgent des sociétés modernes et surtout de la France où en est née l'initiative et où ce mouvement doit s'accentuer tout d'abord pour de là se communiquer à toutes les nations.

Et, si nous voulons obéir aux patriotiques exhortations du Grand-Maître de l'Université, servir la France pendant la paix, travailler de tout notre cœur à son relèvement, vivifier l'éclat de son prestige, lui assurer l'hégémonie morale et civilisatrice, rendre en un mot son ascendant irrésistible, quel plus sûr moyen que de vulgariser le Positivisme qui est un produit de son terroir et de son génie, que de propager la doctrine destinée à régénérer le monde.

Français ! s'écriait Gambetta au milieu de nos défaites, Français ! élevez vos cœurs à la hauteur de nos revers et des devoirs qu'ils nous imposent ! — Français ! répéterions-nous après lui, devant cette glorieuse revanche de la paix si conforme au génie pacifique et au généreux enthousiasme de notre pays, devant cette rédemption qui s'offre à nous, devant la radieuse aurore d'une religion qui surgit et qui consacrera Paris comme la ville sainte nouvelle et la France comme la grande initiatrice et la métropole du monde, Français ! élevons nos cœurs à la hauteur des devoirs que nous impose cette gloire, cette mission sublime que nous ont léguée l'histoire et la grande révolution de 89, *de 89* dont les espérances de concorde universelle, de justice, de bonheur pour tout le genre humain se trouveront ainsi pleinement réalisées.... — Mais je déborde et je m'égare encore ! — Revenons au sacerdoce et à l'éducation.

J'espère vous avoir fait sentir, Monsieur, que l'Université sera toujours impuissante à prolonger l'éducation autant qu'on pourrait le désirer. Les journaux, la presse plus ou moins vénale, les livres eux-mêmes ne sauraient que fort mal remédier à cette insuffisance. Il y faut des moyens spéciaux, plus puissants, appropriés : *Pour toutes les classes, riches ou pauvres, urbaines ou rurales, l'éducation est de toute la vie ;* elle doit se continuer à tout âge, facilitée par les ressources esthétiques d'un culte nouveau, culte en harmonie avec la raison moderne. L'éducation doit se continuer toute la vie, systématisée par l'enseignement d'un sacerdoce *compétent et régénéré !*

Par ressources esthétiques du culte, nous entendons tout ce qui peut rendre plus vivante et plus vivifiante la parole du prêtre : la majesté des temples, les groupes sculpturaux, les tableaux, la musique, les chants appropriés et jusqu'aux projections lumineuses qui feraient revivre, sur le fond noir des sanctuaires, les grandes figures, les grandes pages de l'histoire, les civilisations éteintes, les souvenirs qu'elles nous ont laissés : l'acropole d'Athènes, les (1) colonnades, les pylônes de Thèbes, de Denderah, d'Ombos, de l'île de Philœ se mirant dans le Nil, et jusqu'à la vie de nos malheureux ancêtres des époques ternaires et quaternaires dans les grottes de *la Madeleine* et de *Baoussé-Roussé*, jusqu'à la vie de l'homme des cavernes disputant aux grands ours leurs tanières.

(1) Les monuments de l'Inde et de la vieille Égypte.

Tout est à faire, d'accord! — Mais quand on le voudra, quand les initiateurs seront assez nombreux, l'opinion préparée, le génie artistique ne fera pas défaut. Dans nos fêtes nouvelles on obtiendra de plus puissants effets qu'avec celles dont nous sommes témoins dans nos somptueuses cathédrales. Que de poésie cependant dans les joyeux carillons de nos cloches, dans le grondement ou le chant de nos orgues, dans la savante et grave chorégraphie des prêtres à l'autel! Quel effet saisissant quand tinte la sonnette au-dessus de la foule pendant l'élévation, pendant que le miracle opère, que le sang de Jésus s'incorpore à l'hostie, quel effet saisissant que ces fronts tous ensemble ainsi prosternés! que de vraie poésie jusque dans nos villages dans la voix des fillettes chantant sous les voûtes sonores les soirs du mois de mai!

Aussi loin qu'on remonte dans les souvenirs laissés par les humains, soit chez les théocrates égyptiens et chaldéens, soit chez les druides gaulois, soit chez les Gréco-romains, il résulte de l'observation sociologique qu'il n'y a pas de société sans sacerdoce.

La hiérarchie catholique, notamment, pape en tête, est quelque chose d'admirable, un pur chef-d'œuvre politique. C'est d'elle surtout que l'on devrait dire que, si ce type n'existait pas, qu' « *il faudrait l'inventer!* » Aussi, même actuellement, quoique très déchue depuis Grégoire VII ou Léon X, quelle puissance! Quelle puissance, malgré l'infirmité du dogme sur lequel elle s'appuie! — Puissance jadis bienfaisante et utile comme celle de nos rois, tant qu'elle a été progressive; nuisible et surannée, du jour où elle devint rétrograde, mais qui nous donnera longtemps encore l'exemple utile à retenir de la soumission morale, de l'obéissance volontaire et de la discipline.

Spirituellement comme militairement, pour être fort, pour vaincre, il faut nécessairement savoir concentrer les efforts et se discipliner. La formule de l'avenir est de savoir concilier par la persuasion, par la démonstration, l'indépendance et le concours.

Selon le mot si profond de feu Hippolyte Carnot, père du Président actuel, mot que je reproduis en tête de ma petite plaquette : « Les idées nouvelles ne triompheront définitivement du catholicisme qu'en prenant elles-mêmes la forme religieuse ».

A côté de l'Université qui « prépare à la vie », à une carrière, il faudra toujours un sacerdoce qui continue l'éducation, qui prolonge l'enseignement moral et l'applique à toute la vie, à tous les âges.

La division du travail est la grande loi du monde moderne, disait dans un récent article (11 octobre) M. Francisque Sarcey. Ce que nous proposons n'est autre chose qu'une application plus étendue, l'application suprême, l'application morale de ce grand principe économique de la division du travail.

Nous ne faisons qu'exprimer sous une formule nouvelle, scientifique, relative, philosophique, destinée à remplacer la formule

absolue et théologique, la nécessité de séparer la théorie de la pratique, d'avoir, en un mot, à côté des praticiens des théoriciens pour les guider et les inspirer; ou, en d'autres termes, la nécessité d'avoir *à côté du pouvoir temporel le pouvoir spirituel.* C'est une des gloires du catholicisme d'avoir ébauché pendant le moyen âge ce grand principe de la séparation des pouvoirs qu'il méconnaît cependant si profondément aujourd'hui.

Ce que les pères de famille catholiques trouvent dans les établissements congréganistes, ce qu'ils ne trouveront jamais dans ceux de l'Université, ce qu'ils y trouveront même de moins en moins, c'est une certaine harmonie entre l'éducation que donnent les écoles respectives et celle que leurs enfants ont déjà reçue dans la famille et qu'ils continueront plus ou moins d'y recevoir plus tard.

Il serait donc urgent de restituer, au profit de la société laïque et positiviste, cette harmonie d'enseignement. — J'ai dit société positiviste, parce que nous sommes tous plus ou moins positivistes sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire que tous nous nous inspirons des résultats de l'observation et de l'expérience.

De toutes les doctrines qui se disputent aujourd'hui l'opinion, seul, en dehors de l'orthodoxie catholique, le Positivisme religieux est à même de rétablir, et plus complètement que jamais, cette harmonie entre le passé, le présent et l'avenir.

Il faudrait donc reconstituer en dehors de l'organisation catholique, c'est-à-dire laïquement, mais en s'inspirant de cet admirable modèle d'organisation, une corporation chargée de l'enseignement moral. — C'est cette corporation dont le Positivisme offre le microscopique noyau qu'il s'agirait de développer, et que nous appelons le nouveau sacerdoce. — L'accès de cette corporation ne saurait être ouvert qu'après un long noviciat, à des hommes dans la maturité de l'âge ou à des vieillards.

Le prêtre jeune et galamment troussé, comme on nous les fabrique, est un danger et un anachronisme.

Au sens large, philosophique et étymologique des mots, le prêtre (*presbyter*, vieillard), le sacerdoce (*sacra docens*) seront toujours, qu'on le veuille ou non, les véritables éducateurs des masses. — Victor Hugo n'a-t-il pas été, à sa façon, et jusqu'au bout, le grand pontife du déisme?

Les éducateurs des masses! L'éducation des masses?

Là, nous touchons au grand problème contemporain, à cette grande question sociale, vainement posée par Guillaume II au Congrès ouvrier de Berlin, et nous avons le doigt sur sa véritable solution, la solution d'ensemble, la solution radicale, sinon immédiate, la solution morale et religieuse : *instruire, éduquer surtout les masses prolétaires*, par ainsi les relever, et, selon le mot d'Auguste Comte : « *les incorporer à la société moderne* », en dehors de laquelle

elles se trouvent en quelque sorte campées par défaut d'éducation et de culture.

Organiquement, c'est-à-dire en se plaçant au point de vue de l'ordre et même à celui du progrès qui n'est que le développement de l'ordre, il ne devrait y avoir que deux grands partis philosophiques, le catholique et le positiviste.

Que pourrait-on édifier sur la métaphysique, soit spiritualiste, soit matérialiste? Quelles traditions, quels faits, quelles preuves invoquer? Quels codes instituer? — Ces doctrines de transition, ces doctrines intermédiaires, utiles pour détruire, ne le sont plus pour reconstruire. Elles ne convenaient vraiment qu'à la période révolutionnaire et ne sont plus en harmonie avec la période organique où nous entrons avec le Positivisme. — « La science est la maîtresse du monde, a dit Michelet, elle règne sans même avoir besoin de commander. L'Église et la loi doivent l'informer de ses arrêts et se réformer d'après elle. »

On confond souvent matérialisme et positivisme. — Il y a là une erreur de fait. — Personne, au contraire, mieux que Comte, n'a réfuté la doctrine matérialiste qui consiste essentiellement à expliquer des phénomènes d'ordre supérieur par des causes d'ordre inférieur, les phénomènes de la vie et de la pensée, par exemple, par des agents mécaniques comme le voulait Descartes, ou par des agents physico-chimiques, comme le voudraient certaines écoles modernes. — Il y a, incontestablement, dans les phénomènes de la vie et de la pensée des phénomènes nouveaux absolument irréductibles, quoique en dépendant dans une certaine mesure, à ceux de la physique et de la chimie proprement dites.

Vous connaissez la définition d'un déiste par M. de Bonald : « Un déiste, dit-il, est un homme qui, dans sa trop courte carrière, n'a pas eu le temps de devenir athée ». — Elle nous semble piquante et juste. — Non pas que nous songions de parti pris à nier « l'au-de-là » et la perpétuité du moi. Nous les ignorons, voilà tout, comme tout le monde d'ailleurs; mais à l'inverse de beaucoup d'autres, nous ne craignons pas de l'avouer. — Nous ne voyons de sérieuses raisons, ni pour, ni contre; plutôt contre toutefois. — Nous passons outre et laissons simplement et délibérément ces idées à ceux auxquels elles semblent nécessaires et qui peuvent y puiser certaines consolations; tel est le cas de beaucoup de bons esprits et d'excellentes âmes, cas où nous ne voyons qu'un louable esprit de soumission et de fidélité à une éducation première dont nous n'avons pas le choix et qui dépend uniquement du hasard de notre naissance.

J'eusse été, dit Zaïre,
Sur les rives du Gange, esclave des faux dieux;
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

En ce qui nous concerne, nous voyons tant à faire autour de

nous, tant d'êtres réels à aimer, à servir, que nous n'éprouvons nul besoin de nous essouffler, de nous battre les flancs, comme nous le faisions avec toute notre bonne foi d'enfant crédule, avec toute notre bonne volonté de mioche docile, au moment de notre première communion, et sans grand succès, nous devons le dire, à chercher, à aimer, des êtres fictifs et imaginaires, créations de notre cerveau. — Et d'ailleurs, que faire? quels services rendre à un Dieu parfait, immuable, infini, qui sait tout, qui peut tout?

Pour dire toute notre pensée, la morale catholique dont la morale déiste et métaphysique n'est que la phase critique et la décomposition, la morale catholique, fortement entachée de manichéisme et qui se résume, aussi favorablement interprétée que possible, en ces deux lignes : « Fais bien dans ce bas monde et le bon Dieu, là-haut, te récompensera; tandis que, si tu fais mal, le diable t'emportera », cette morale nous semble un peu puérile, comme les contes de Croquemitaine. Elle ne convenait vraiment qu'à l'enfance de l'Humanité. Elle n'est d'ailleurs que la systématisation de notre égoïsme natif qu'elle tend à développer comme on le constate souvent chez les célibataires ecclésiastiques ou congréganistes des deux sexes.

N'ont-ils pas un amour servile et mercenaire
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se satisfaire
Et ne le font l'objet de leurs affections
Que pour en recevoir des consolations.
Aimer Dieu de la sorte et pour ses avantages,
C'est mettre indignement ses bontés à nos gages,
Croire d'un peu de vœux payer tout son appui,
Et nous-mêmes, enfin, nous aimer plus que lui.

Cette morale s'éloigne diamétralement de l'éternel problème moral qui consiste à combattre, à réprimer cet égoïsme natif au profit d'une meilleure sociabilité, de façon à le « *subordonner habituellement à l'altruisme* », selon le mot d'Auguste Comte.

Cependant, soit, puisque vous semblez le vouloir, laissons à chacun sa croyance! — Mais comment enrayer ce mouvement général de décadence des religions du passé? décadence qui est pour beaucoup dans le mal dont nous souffrons. — Comment remédiera-t-on à cet évanouissement des légendes et des miracles incompatibles avec un développement scientifique qu'on ne peut s'empêcher de considérer pourtant comme un bien? Et que donnera-t-on en échange aux esprits de plus en plus nombreux qui, à la clarté des faits et de la critique historique, se détachent de ces synthèses provisoires, de ces traditions, si respectables qu'elles soient et quelques services qu'elles aient rendus dans le passé? — Hé bien! ce sont ceux-là, ce sont ces émancipés *de toutes les classes, du village et de la ville, de l'atelier et des salons,* que le Positivisme a l'ambition de recueillir, de rallier au profit de la culture esthé-

thique et morale et pour lesquels sa lumière, sa chaleur peuvent être, seront très certainement, comme elles l'ont été pour nous, un véritable bienfait. Ce sont ces âmes sans boussole que le Positivisme vient orienter vers le grand Idéal moderne; ce sont ces activités dans le vide, ces élans à rebours quelquefois, que la religion nouvelle vient aiguiller pour le plus grand bien de l'Humanité et de chacun vers le progrès et la régénération morale.

Dans de telles conditions, Monsieur, pour en revenir à la noble ligue du relèvement moral que vous proposez, sinon sous la même bannière, du moins dans le même camp, et parallèlement nous combattrons le bon combat, pour la vérité, pour l'Idéal du bien contre celui du mal, pour la régénération humaine, pour le bonheur du plus grand nombre, pour la France et pour l'Humanité.

Aimons, agissons, travaillons; c'est la santé et c'est le bonheur! — Penser n'est qu'un moyen, un moyen de mieux servir notre Idéal d'affections. — « *Aimons, servons la France et l'Humanité* », tel est le fonds du pathétique discours de M. Bourgeois, dans l'admirable péroraison duquel on sent le souffle puissant et généreux du Positivisme et dont, pour terminer, je ne saurais mieux faire que de reproduire ici quelques lambeaux et la phrase finale, qui résume on ne peut mieux notre pensée sur l'immortalité : Nous revivrons chacun dans nos œuvres; le père, dans ses enfants; le professeur, dans ses élèves; le poète, l'artiste et l'ouvrier, dans leurs chefs-d'œuvre; le pionnier, dans le champ qu'il nivelle, qu'il déroche ou draine; le carrier, dans la pierre qu'il taille. — « L'Idéal que doit avoir un citoyen de notre libre démocratie française, nous dit le sympathique ministre, est un idéal d'activité généreuse et féconde..... Ce surplus d'énergie, c'est pour les moins favorisés que nous l'acquérons, c'est pour eux que nous devons le dépenser et c'est cette partie de nous-mêmes que nous avons ainsi donnée aux autres, à nos enfants, à notre famille, à notre cité, à notre patrie, à la société tout entière, qui est la mesure de notre mérite, et lorsque vient la mort, le poids laissé par nous dans le plateau..... Que notre vie soit un effort joint à l'effort de tous. Si limitées qu'aient été nos forces, si faible qu'ait été l'ébranlement, n'ayez point de crainte; votre effort n'est pas perdu, et cette part de vous-même que vous avez mise au service de l'évolution éternelle, c'est votre part d'immortalité. »

Veuillez excuser, Monsieur, les redites de cette trop longue épître et agréer, avec mes remerciements pour le très grand plaisir que m'a fait votre charmante lettre, l'expression réitérée de mon ardente sympathie.

Dr A. Jabely,
à Bénévent-l'Abbaye (Creuse).

Le 3 novembre 1891 (27 Descartes 103. Hegel).

III. — A. COMTE ET LA CÉLÉBRATION DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

A propos de la prochaine célébration du Centenaire de l'Ecole polytechnique, nous trouvons, dans le numéro du 9 janvier 1892 de LA CAPITALE, *Revue hebdomadaire d'études sociales, littéraires, scientifiques et industrielles*, les intéressantes réflexions qui suivent présentées par M. Duguet, ancien capitaine d'artillerie :

Le nom d'Auguste Comte figurera-t-il dans l'Histoire complète des Elèves do l'Ecole polytechnique? On ne peut nier à la vérité que ce ne soit « un homme considérable sorti de l'Ecole ».

Je sais qu'il déplait fort aux académiciens, anciens élèves de l'Ecole polytechnique; mais il ne déplait pas à d'autres membres de l'Académie, tels que M. Berthelot, par exemple; il y a de nombreux anciens élèves qui ont du goût pour la philosophie positive.

Le nom de Comte, qui est si souvent cité dans tant d'ouvrages français et étrangers, se trouvera-t-il dans l'Histoire complète de l'Ecole polytechnique?

J'ai peur que Comte, qui ne fut ni officier, ni magistrat, ni financier (comme le Saint-Simonien Michel Chevalier), ni membre du clergé, ne figure pas parmi les anciens élèves illustres; et, s'il y figure, qui rédigera la notice sans hostilité manifeste, sans dénaturer le but de la philosophie positive, étant donnée l'absolue soumission de notre Ecole à l'Académie et la haine de quelques meneurs académiciens pour tout ce qui touche à Auguste Comte?

Il sera longuement question, dans notre prochain numéro, de la nomination de M. Pierre Laffitte à la *Chaire de l'Histoire des sciences*, récemment créée au Collège de France.

BELGIQUE

M. Navez a fait une nouvelle conférence, à Gand, sur *Auguste Comte et le Positivisme.*

M. Paul Foucard a fait le 15 février, à Bruxelles, une conférence sur *la France et la Belgique à l'époque de la Révolution.*

monument élevé à Dulong par les élèves de l'Ecole polytechnique est au Père-Lachaise, non loin de celui que les médecins ont élevé au grand Bichat.

Auguste Comte succédait au baron Reynaud, dans des circonstances spéciales, qui firent prendre une mesure que l'on peut qualifier de directement absurde. On décida qu'à partir de cette époque les nouveaux examinateurs seraient soumis à une réélection annuelle. On supprima ainsi l'inamovibilité tacite d'une telle fonction. Or, il est de toute évidence que l'inamovibilité est absolument nécessaire dans une fonction de cette nature. Cette mesure révolutionnaire cachait, comme d'habitude, une véritable lâcheté. Craignant d'être obligé de punir des prévarications constatées ou soupçonnées, on se cachait ainsi derrière une formalité. En fait, elle resta, pour Auguste Comte, une formalité effective, jusqu'au jour où, sous l'influence d'Arago, voulant venger sa vanité outragée, on l'appliqua à Auguste Comte lui-même, et on lui fit perdre, en 1844, en violant toutes les lois de la justice et de la moralité, une fonction qu'il avait toujours si dignement remplie.

Il est bon de donner quelques idées du système d'examen d'admission à l'Ecole polytechnique. Les examinateurs étaient au nombre de quatre, formant deux séries. Auguste Comte, à cette époque, formait l'une, avec Bourdon ; Lefébure de Fourcy et Dinet formaient l'autre. A Paris, l'on tirait au sort les élèves qui devaient appartenir à l'une ou l'autre de ces séries. Tout élève qui tombait dans la série Comte et Bourdon subissait un examen séparé et distinct sous chacun de ces deux examinateurs, et il en était de même pour les élèves que le sort avait désignés pour l'autre série. Puis, le reste de la France était partagé en deux sections, l'Est et l'Ouest, dans lesquelles étaieut fixées à l'avance les villes qui devaient servir de lieux d'examen. On les désignait sous le nom de *tournée* de l'Est et *tournée* de l'Ouest. Par exemple, si la série Comte et Bourdon avait la série de l'Ouest, la tournée de l'Est appartenait à la série Lefébure et Dinet. Chaque examinateur formait sa liste d'élèves par ordre de mérite, contenant les admissibles et les inadmissibles ; tous les admissibles, bien entendu, n'étaient pas admis ; le nombre des élèves qui devaient entrer à l'Ecole étant fixé à l'avance par le ministre de la guerre, de qui dépendait et dépend encore l'Ecole polytechnique. Chaque élève se trouvait ainsi sur deux listes d'examinateur, suivant la série à laquelle il appartenait. Cela a été une heureuse inspiration d'avoir fait dépendre l'Ecole poly-

technique d'un ministre purement pratique; mais ç'a été une véritable rétrogradation d'y avoir introduit indirectement l'Université, en exigeant des candidats l'examen du baccalauréat; ce qui faisait rentrer la métaphysique, d'abord si sagement exclue. Je crois que c'est sous le *second Empire* que cette déplorable mesure a été prise; l'heureuse influence d'Arago l'avait fait jusque-là échouer.

Outre ces examens oraux, qui étaient, du reste, la partie essentielle de l'examen à l'Ecole polytechnique, il y avait un examen écrit, ou, suivant l'expression consacrée, des compositions écrites. Elles se composaient d'une épure de géométrie descriptive, d'un dessin, du calcul d'un triangle rectiligne, d'un discours français et d'une version latine. Tous les candidats de Paris composaient ensemble et traitaient les mêmes questions. Pour la province, on procédait de la manière suivante : les deux examinateurs recevaient dans la ville d'examen, où ils devaient être rendus à une époque déterminée, sous pli cacheté, les questions de la composition écrite. Ils brisaient les cachets devant les élèves, donnaient connaissance de la composition et présidaient à son exécution. Ces diverses compositions, il est bon de l'indiquer, étaient jugées par des examinateurs spéciaux ; la composition latine et française, par un professeur de lettres. Auguste Comte m'a raconté à ce sujet une anecdote assez piquante. Dans une ville de province, à Montpellier, je crois, il lut aux élèves le sujet de la composition française; il consistait à décrire les émotions éprouvées par les spectateurs en voyant élever l'obélisque de Louqsor sur la place de la Concorde. Après avoir donné lecture du sujet de la composition, Auguste Comte ajouta gravement : « Je vous avertis, Messieurs, que je ne fais que transmettre la question, et que je ne suis pour rien dans son choix. » Le fait est qu'il était caractéristique : donner à des jeunes gens de Montpellier, qui n'étaient jamais venus à Paris, qui n'avaient vu, ni l'obélisque, ni son érection, à décrire les émotions éprouvées devant un tel phénomène, c'est vraiment abuser un peu du droit littéraire d'écrire sur ce que l'on n'a ni vu ni senti.

Enfin, les examinateurs revenus à Paris en octobre formaient, sous la présidence du général de l'Ecole, je crois, une commission qui, au moyen des quatre listes et des notes relatives aux compositions écrites, formait la liste unique des élèves admissibles à l'Ecole polytechnique. Sur cette liste, le ministre de la guerre choisissait les premiers, jusqu'au nombre qu'exigeaient les services publics. Ce nombre oscillait, sous Louis-Philippe, entre 135

et 145 élèves. La force de l'Ecole consistait précisément dans la disproportion entre le petit nombre des élèves admis et le grand nombre des candidats qui se présentaient. Sous Louis-Philippe, le nombre des candidats a toujours oscillé entre 500 et 700; je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la réalité, quoique je n'aie pas fait à cet égard de relevé précis.

Les matières sur lesquelles les élèves devaient être examinés étaient : l'arithmétique, la géométrie élémentaire, la trigonométrie, la géométrie descriptive, réduite essentiellement au point, à la ligne droite et au plan, la géométrie analytique à deux et trois dimensions, l'algèbre élémentaire et supérieure, et enfin la statique. Le programme semble peu étendu, mais les questions étaient profondément creusées, et c'est là l'essentiel, car cela constituait une admirable gymnastique, ce qu'on oublie trop de nos jours. D'après l'opinion d'Auguste Comte, la préparation à l'Ecole formait la partie essentielle de tout l'enseignement polytechnique. Il y avait là une gymnastique vraiment remarquable que rien ne peut réellement remplacer. Enfin, les divers sujets traités dans la composition écrite, comme dans les examens oraux, avaient chacun un coefficient qui marquait sa valeur relative aux yeux du gouvernement et de la direction de l'Ecole.

Voyons maintenant la manière dont Auguste Comte avait organisé son système d'examens. Et d'abord, quelques notions sur les conditions matérielles. L'examen était toujours public. L'assistance, outre quelques curieux, se composait de candidats et de professeurs de mathématique. En 1837, le nombre des candidats qu'Auguste Comte examina effectivement à Paris fut de 134. Il commença les examens le mercredi, 26 juillet, et les termina le 25 août. Il y eut examen tous les jours, sans discontinuité, y compris les dimanches. Il n'y eut interruption que pour deux jours, le samedi 29 juillet, qui était fête nationale sous Louis-Philippe, et le 15 août, jour de l'Assomption, qui est toujours spontanément fêté à Paris, vu le grand nombre de femmes qui portent le nom de Marie. Auguste Comte examina donc 134 candidats dans l'espace de 29 jours. Les examens commençaient habituellement entre neuf heures et neuf heures et demie, et se terminaient entre cinq heures et cinq heures et demie. Auguste Comte examinait habituellement 4 candidats par jour; quelquefois 5, mais exceptionnellement. La durée de chaque examen dépendait de la valeur du candidat : de une heure et demie à deux heures pour les forts; de une heure environ pour les moyens; elle n'était guère que d'une demi-heure, et parfois moins encore, pour ceux qui n'avaient aucune chance de succès.

Comme le but final était le classement des candidats, suivant l'ordre de mérite constaté, il était nécessaire d'avoir des signes, pour représenter les mérites relatifs et avoir la possibilité de voir immédiatement la place de l'élève dans la série. Le procédé habituel consiste, comme on sait, à employer des chiffres. On prend, pour représenter la valeur de chaque question, tous les nombres compris entre zéro et vingt. On a ainsi le chiffre qui représente, du moins on le croit, la valeur de chaque question; l'on fait la somme et l'on prend la moyenne, ce qui donne la valeur de l'élève, numériquement représentée. Cette méthode a une apparence de rigueur numérique qui peut séduire; mais cette rigueur même empêche de bien se représenter toutes ces nuances délicates, par lesquelles la valeur effective des intelligences peut être vraiment appréciée. Elle dispose trop à une sorte de procédé mécanique, et doit exposer à des erreurs considérables dans le jugement, surtout des intelligences d'élite. Auguste Comte employait un procédé tout à fait différent qu'il est bon d'exposer. Il avait des signes généraux de classification, au moyen desquels les élèves étaient disposés dans six catégories successives, représentant l'ordre décroissant de mérite. Voici les signes de ces six catégories : + +, +, ±, ∓. —, — —. L'un de ces signes était placé immédiatement après l'examen de chaque candidat, au bas de la page et à côté de l'appréciation générale qui terminait cet examen. Ainsi, par exemple, dans les deux examens que j'ai déjà publiés, M. Edouard Hardy porte, à la fin de son examen, le signe + + et M. de Noé (Cham) le signe — —. Mais ces catégories étaient elles-mêmes partagées en catégories successives, représentées par des signes grecs que je vais indiquer :

+ +, ιθ, ιη, ιϑ, ιΣ, ιε, ιδ.
+, ιφ, ιϐ,
±, ια,
∓, ια,
—, ι, θ, η, ϑ, Σ,
— —, ε, δ, γ, β, α.

Ces signes sont rangés de manière à représenter la valeur décroissante dans chaque catégorie. Ainsi dans la catégorie des + +, ιθ représente la subdivision la plus élevée, ιδ la moins élevée.

Voyons maintenant comment était représentée, pour Auguste Comte, la valeur de chaque question. Il se servait pour cela d'expressions anglaises, qu'il résumait par un signe grec entre paren-

thèses. Je vais donner le tab.eau de ces principales dénominations, placées à la fin de chaque question, pour exprimer la valeur relative de la réponse :

Extremely well (ιθ), very well (ιη), well (ιξ), enough well (ιζ), very badly (δ), badly (Σ), indifferent ly (θ), moderately (ι), little better (ῑα), sufficiently (ῑ), wel (ῑε).

Auguste Comte faisait, à la fin de chaque journée, le classement du jour ; c'est-à-dire que les quatre ou cinq élèves examinés étaient disposés par ordre de mérite, avec les signes de leur catégorie et le signe grec de la subdivision de la catégorie. Tous les cinq jours, il faisait un classement de tous les élèves examinés pendant cette durée, et de temps en temps, un classement général depuis le commencement. Et enfin, il terminait par le classement de tous les élèves, par exemple examinés à Paris. Il procédait de la même manière en province, mais le problème était beaucoup plus facile, vu le petit nombre de candidats. Ainsi, par exemple, en consultant les notes des examens faits à Paris en 1837, je vois : 1° Outre le classement de chaque jour, celui des cinq premiers jours, contenant vingt-trois élèves ; 2° puis le classement des quarante-deux élèves examinés, depuis le commencement jusqu'à la fin du vendredi 4 août ; 3° ensuite, le classement des soixante candidats examinés depuis le commencement jusqu'à la fin du mardi 8 août ; 4° le classement des quatre-vingt-huit candidats examinés jusqu'à la fin du lundi 14 août ; 5° le classement des cent douze candidats jusqu'à la fin du dimanche 20 août ; 6° enfin, le classement général et final pour Paris.

Voyons maintenant l'examen en lui-même. Le nombre des questions était habituellement de quatre, cinq ou six au maximum. Mais, quoique Auguste Comte détaille dans ses notes, surtout celles de 1837, la marche de chaque question, il y avait toujours dans son développement des incidents, souvent importants, qui permettaient d'apprécier l'intelligence, la sagacité et l'esprit d'initiative du candidat. Les questions suivaient habituellement l'ordre suivant : une, quelquefois deux questions d'*élémentaires*, puis des questions dites de *spéciales*, portant sur l'algèbre supérieure et la géométrie analytique ; l'examen se terminait le plus souvent par une question de statique ou de géométrie descriptive.

Mais c'est la nature des questions qui a surtout caractérisé le système d'examen introduit par Auguste Comte, système qui produisit, à l'époque de son apparition, une grande impression dans le public polytechnique, et a réagi certainement sur l'enseigne-

ment de la mathématique, surtout en ce qui concerne ce qu'on nomme les mathématiques spéciales, à savoir : la géométrie analytique et l'algèbre supérieure. Auguste Comte demandait rarement l'exposition d'une des théories enseignées dans le cours, quoique néanmoins il le fit quelquefois, n'ayant rien d'absolu à ce sujet. Mais ce qui caractérisait son système consistait à poser un problème où l'on pouvait voir si l'élève savait combiner les diverses théories, pour résoudre des questions déterminées et surmonter les difficultés, souvent fort délicates, que fait surgir leur application. De cette manière, il lui était possible d'apprécier, non seulement si le candidat possédait la théorie, mais aussi s'il savait s'en servir. Il étendait, du reste, ou concentrait l'étendue de la question, suivant l'intelligence et la capacité de l'élève, ce qui lui permettait une meilleure appréciation. Les questions étaient choisies de manière à pouvoir être réellement résolues au tableau par un jeune homme encore animé de cet entraînement, qui résulte nécessairement d'une longue préparation. Auguste Comte a toujours évité avec soin les questions singulières qu'on ne peut vraiment résoudre qu'autant qu'on les a directement apprises, et qui, faites pour la galerie, satisfont surtout l'amour-propre de l'examinateur. Les questions introduites par Auguste Comte avaient, en analytique surtout, pour but de dégager l'enseignement mathématique de l'époque de la préoccupation trop étroite et trop exclusive de l'étude analytique des trois coniques. De même en algèbre supérieure. Ainsi, pour la transformation des équations, au lieu de concevoir cette théorie d'une manière générale, on exposait presque exclusivement la question de l'équation au carré des différences, en tant que liée par Lagrange à la question de la séparation des racines. Auguste Comte, dès le début, proposa sur des équations spéciales, habituellement du troisième degré, la détermination des équations au produit, au quotient, aux sommes, etc. Du reste, je vais faire un choix parmi les questions proposées dans les examens d'Auguste Comte, en 1837, et le lecteur pourra apprécier pièces en mains.

Pour bien juger le système de Comte, il serait utile d'avoir les questions d'examen depuis le commencement de l'Ecole polytechnique. Il y aurait surtout un immense intérêt à connaître les questions posées par des examinateurs tels que Poinsot et Ampère. Les a-t-on conservées? C'est ce que j'ignore; mais je signale le *desideratum*.

Quoi qu'il en soit, les examens de Comte produisaient une grande impression. Poinsot raconta jadis à Auguste Comte qu'une

dame distinguée et de haute valeur eut la curiosité d'assister aux examens de Comte et qu'elle s'y rendit habillée en homme. Elle fut frappée de la nature des examens, et traduisit ainsi à Poinsot son impression : « M. Comte a l'air, à chaque question, d'inventer les mathématiques. » Du reste, on a publié, dans un recueil mathématique, la solution des questions posées par Auguste Comte.

Je puis citer une curieuse anecdote, que je tiens d'Auguste Comte lui-même, qui montre bien l'impression produite par la nature de ses questions. Il demande à un élève la détermination de la tangente à une courbe, autre que du second degré. Le candidat, après avoir cherché quelques instants, dit à Auguste Comte : « Monsieur, aucune méthode ne m'a été enseignée à ce sujet. — Je le regrette, répondit l'examinateur, d'autant mieux qu'il y a déjà un certain temps que je pose des questions analogues, et que l'on enseigne déjà les méthodes correspondantes. — Monsieur, dit une voix dans l'auditoire, c'est moi qui suis le professeur de cet élève. — Eh bien, Monsieur, dit Comte, je ne vous en fais pas mon compliment, ces questions sont enseignées déjà depuis longtemps. — Le professeur commençait à récriminer. — Monsieur, lui dit Auguste Comte : si vous voulez recommencer la discussion de Vadius et Trissotin, je vous préviens que je n'ai aucune envie d'y faire ma partie; je vous prierai donc de vouloir bien cesser. — Et le professeur, en quittant la salle, dit à haute voix : Je m'appelle Vernier. — Monsieur, répondit Auguste Comte, c'est un nom comme un autre. — Ce n'était pas absolument vrai, car Vernier était au mieux avec une des plus grandes puissances mathématiques de l'époque, le fameux géomètre Poisson. L'affaire fit du bruit et eut une suite. M. de Rambuteau était alors préfet de la Seine, et M. de Jussieu, secrétaire général. Les examens se faisaient dans une des salles du nouvel hôtel de ville, dont la construction même n'était pas alors terminée. M. de Jussieu pria Auguste Comte de passer dans son cabinet, et là, avec toute sorte de courtoisie : « Voyons, Monsieur Comte, n'y a-t-il pas moyen d'arranger cette affaire ? — Aucune, dit Comte, car je ne puis pas même dire comme Alceste : A moins qu'un ordre exprès du roi ne vienne ; car je suis républicain. » M. de Jussieu sourit, et les deux interlocuteurs se séparèrent dans les meilleurs termes.

Auguste Comte, comme examinateur, était de la politesse la plus absolue; jamais un signe d'impatience, jamais l'ombre d'une qualification désobligeante. Il avait au plus haut degré le respect de la dignité des autres; et, comme je l'ai dit bien souvent, s'il

était quelquefois bien sévère dans ses appréciations, il ne cherchait jamais à être blessant. Du reste, il n'aidait presque jamais le candidat au tableau. Il évitait ces sortes d'examens, qui sont de véritables dialogues entre le candidat et l'examinateur, et où il est souvent bien difficile de séparer ce qui appartient à l'un ou à l'autre. Auguste Comte voulait pouvoir juger la véritable valeur du candidat dans sa spontanéité.

Auguste Comte fut chargé, en 1837, de la tournée de l'Ouest et du Sud. Les villes d'examen furent Rouen, Rennes, Lorient, La Flèche, Angoulême, Toulouse, Montpellier et Bourges. Le nombre des candidats inscrits en province fut de 133, et le nombre des candidats réellement examinés de 93. Le nombre total de candidats inscrits, pour la série Bourdon et Auguste Comte avait été de 311. Du reste, avec ses habitudes de rigoureuse précision, Auguste Comte a tracé un tableau de sa tournée Ouest et Sud en 1837 que je vais reproduire.

TOURNÉE OUEST ET SUD (1837)

311 CANDIDATS INSCRITS
Paris 178 — 134 effectifs.

VILLES D'EXAMEN	NOMBRE des inscriptions.	NOMBRE effectif des examens.	DATES D'ARRIVÉE
Rouen.............	15	6	3 septembre.
Rennes............	12	11	9 (réelle 11).
Lorient............	22	18	14 (réelle 15).
La Flèche...........	10	8	20 (réelle 22).
Angoulême.........	20	16	25 (réelle 27).
Toulouse..	17	9	2 octobre (réelle 3).
Montpellier.........	26	16	8 (réelle 8).
Bourges............	11	9	17 (réelle 20).

Auguste Comte indique la date où, officiellement, d'après le tableau arrêté à l'Ecole polytechnique ou au ministère de la guerre, il devait être arrivé dans la ville d'examen. On voit qu'il y a habituellement désaccord entre la date officielle et la date réelle.

J'ai fait un tableau de tous les examens faits par Auguste Comte; et, en remarquant que chaque candidat examiné a son dossier propre, on aura une idée de la richesse des documents que nous possédons dans nos archives.

Voici le tableau dont je viens de parler :

Tableau de tous les Candidats examinés par Auguste Comte pour l'admission à l'Ecole polytechnique.

ANNÉES	NOMBRE DES CANDIDATS inscrits.		NOMBRE DES CANDIDATS EXAMINÉS	
	Paris.	Province	Paris.	Province.
1837	178	133	134	93
1838	»	»	158	87
1839	162	106	127	78
1840	171	115	123, admis : 69	80, admis : 27
1841	175	124	140	104
1842	232	115	188, admis : 58	85, admis : 15
1843	248	116	204	89
7 ans.	»	»	1074	616

En somme, donc, Auguste examina à Paris 1,074 candidats et en province 616; ce qui donne un total de 1,690 candidats qui lui sont passés entre les mains. Avec l'esprit si profondément observateur d'Auguste Comte, et si capable de tirer profit de toutes les indications positives passées sous ses yeux, on peut se faire une idée de la masse de renseignements dont il a pu se servir, sans parler des autres, pour construire son admirable tableau des fonctions intellectuelles élémentaires du cerveau.

Auguste Comte avait l'habitude de noter avec exactitude les diverses particularités et de conserver aussi tous les renseignements personnels que les divers événements de sa vie mettaient à sa disposition. Je crois devoir, dans les pièces justificatives, donner tous ceux que j'ai pu trouver pour la tournée de 1837. Outre que cela fournit pour l'histoire des renseignements qui pourront être un jour vraiment précieux, cela montre, par l'exemple d'Auguste Comte, comment l'ordre le plus rigoureux dans les choses même les plus simples est compatible avec un génie à la fois profond et original.

Nous allons maintenant faire un choix de diverses questions des examens d'Auguste Comte pour l'admission à l'Ecole polytechnique, et nous reproduirons même intégralement quelques-uns de ces examens :

Hérard, 20 ans (de midi à 2 heures).

1° *Comparaison des aires semblables.*

Il prouve bien la proposition, à la manière ordinaire, pour les triangles; interpellé à montrer la décomposition effective du grand triangle suivant le rapport donné, il y parvient très nettement. Il passe très bien au cas des polygones quelconques. Pour les cercles, il emploie intempestivement la réduction à l'absurde, dont il parvient cependant à se passer, mais sans recourir nettement à la méthode des limites. Interpellé si la proposition a lieu pour des ellipses semblables, il répond formellement que non. (*Sufficiently well.*)

2° *Comparaison de la sphère au cône équilatéral circonscrit.*

Il détermine très bien le rapport des volumes et celui des surfaces : les principales formules géométriques lui sont très familières. (*Very well.*)

3° *Théorie de l'équation au quotient : Exposer sur* $x^3 + px + q = o$.

Il expose bien la marche générale et pratique heureusement l'élimination pour le cas proposé. Il voit bien que l'équation finale obtenue est du degré convenable, vérifie bien sa réciprocité, et en profite très convenablement pour l'abaisser de moitié, en calculant toutefois trop péniblement. Interpellé à déduire de cette équation le caractère d'une racine double, il y parvient exactement après quelque hésitation : au cas d'une racine triple, il ne peut en expliquer d'abord l'impossibilité. (*Well.*)

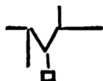
4° *Chercher sur la circonférence d'une ellipse le point le plus éloigné du sommet du petit axe.*

Il soupçonne d'abord le point au-delà du grand axe et justifie ce soupçon par une très simple considération géométrique. Il forme très bien l'équation et établit parfaitement, tant *a priori* qu'*a posteriori,* que le cas du maximum correspond à celui des racines égales. Il détermine bien la longueur et la position de la corde maximum, sauf une légère erreur de construction, et une inexactitude plus grave pour l'ellipse équilatère. (*Extremely well.*)

5° *Discussion de la courbe* $y^2 = x^2 + x^3$.

Il discute très bien l'ordonnée, et trouve très rationnellement le maximum : il discute un peu moins bien la tangente. (*Very well.*)

6° *Exemple de double décomposition de forces convergentes.*



Il trouve très bien le résultat et l'explique suffisamment. (*Well.*)

Cet élève est meilleur que tous les précédents, quoique évidemment mal enseigné (+ +).

Tricotel, 17 ans passés (de 11 h. 3/4 à 1 heure).

1° *Inscrire un carré dans un triangle.*

Il trouve bien la construction ; mais interpellé de classer les trois carrés par ordre de grandeur, il ne peut y parvenir. — Interpellé d'assigner le carré maximum inscrit dans tous les triangles équivalents et la figure du triangle correspondant, il ramène, après avertissement, la question à celle du minimum de la somme de base et hauteur ; il se trompe complètement et répond que la base doit être le quart de la hauteur. (*Weakly.*)

2° *Résoudre l'équation $x^4 + px = q$, en cas de racines doubles.*

Il forme directement et par la voie la plus simple la condition entre p et q. Il voit très bien que la racine double est nécessairement réelle ; qu'on peut obtenir l'équation des deux autres sans exécuter la division ; et il assigne exactement toutes les racines, mais sans bien démêler *a priori* la nature des dernières racines. Il découvre, par le théorème de Descartes, qu'elles doivent être imaginaires et le confirme confusément par leur formule. (*Very well.*)

3° *Discussion de la courbe $y^2 = \frac{x}{x+1}$.*

Il discute très bien l'ordonnée et reconnaît bientôt l'inutilité de discuter la tangente. Cherchant le centre, il hésite à conclure qu'il n'y en a point et finit toutefois par le constater algébriquement. Il s'échappe à dire que les courbes de degré impair ne peuvent pas avoir de centre. Averti de cette erreur, il finit par apercevoir analytiquement que le centre serait sur la courbe. (*Well.*)

4° *Equilibre d'un poids entre deux plans inclinés : situation d'équilibre d'une baguette de longueur donnée.*

Il établit bien le principe de cet équilibre ; il invente très heureusement, d'après ce principe, une solution graphique simple et ingénieuse, d'où il déduit le plan d'un calcul trigonométrique trop compliqué mais exact. (*Very well.*) (+ +).

Ce candidat est un des plus intelligents et des mieux instruits.

Blondeau, 18 ans passés (de 10 h. 1/2 à 12 h. 1/4).

1° *Approximation de π.*

Il expose bien la méthode par les isopérimètres et mesure avec justesse le degré d'approximation obtenue. Il en déduit mal le nombre d'opérations nécessaires pour un degré voulu d'approximation. Interpellé de montrer très simplement que π est compris entre 3 et 4, il y parvient très bien. (*Well.*)

2° *Conditions de possibilité d'un angle trièdre d'après les faces.*

Il montre par la construction effective la nécessité de la première condition, mais il affirme qu'il n'en faut pas d'autre. (*Sufficiently.*)

3° *Analyse de l'équation* $x^4 - 20x^2 + 15x + 4 = 0$.

Il découvre immédiatement la racine 1 et, après l'avoir ôtée, croit qu'il n'y a plus de racine commensurable. Par le théorème de Sturm, il reconnaît la réalité et le signe des trois autres racines. Interpellé si elles peuvent être toutes les trois des racines du second degré, il répond affirmativement; il finit pourtant par se rectifier et apercevoir la seconde racine commensurable et, en l'ôtant, il trouve aisément les deux autres racines. (*Enough well.*)

4° *Conditions de contact indéterminé entre les deux courbes* $y = ax + bx^2$ *et* $x^2 + y^2 = 1$; *lieu des foyers de la première courbe.*

Il résout la première partie de la question par la méthode des équations factices, à une racine double; interpellé s'il faut ajouter une condition pour que cette racine double soit réelle, il ne s'aperçoit pas qu'elle est nécessairement déjà établie. La voie choisie l'engage à des calculs qui deviennent inexécutables. Il emploie, sur interpellation, la méthode des tangentes et parvient exactement à la condition cherchée. (*Well.*)

Il met très bien et fort simplement en équation la deuxième partie de la question. (*Very well.*)

5° *Equilibre du tour : position du poids pour que les appuis soient également chargés.*

Il expose convenablement, mais sans distinction, la loi d'équilibre. Il se trompe complètement sur la deuxième partie de la question et, après avoir reconnu directement l'erreur, il ne parvient pas à la rectifier. (*Moderately.*) (+ +).

Ce candidat est instruit, exercé et d'une bonne intelligence ordinaire; certainement très admissible.

Gaslonde, 19 ans passés (de 2 h. 20 m. à 4 heures).

1° *Construire sur un côté donné un décagone régulier.*

Il se tire très bien de la construction en imaginant d'inscrire préalablement un décagone dans un cercle arbitraire. Il calcule d'ailleurs exactement le rayon correspondant et en construit convenablement la valeur après quelque hésitation. (*Well.*)

2° *Sphère passant par quatre points donnés : épure de la solution.*

Il explique bien la construction solide, sauf quelque hésitation, sur les cas singuliers; il expose fort bien le plan complet de l'épure, et montre heureusement les simplifications qu'elle éprouve par un choix libre des plans de projection. (*Very well.*)

3° *Analyse de l'équation* $x^4 + 2x^2 - x + 2 = 0$.

Il voit sur le champ que l'équation a deux racines imaginaires, et quel est le signe des autres en cas de réalité : il s'assure de leur imaginarité par le théorème de Sturm heureusement employé,

sans pousser le calcul jusqu'au terme ordinaire. Il reconnait par ses calculs que les racines sont égales et cherche ses racines par la substitution de $y + z\sqrt{-1}$. Il forme bien les équations en y et z, et, heureusement, l'équation finale en y, sans pouvoir fixer *a priori* le nombre de ses racines réelles, il procède à la recherche de celles qui seraient commensurables : quoique la longueur des calculs ne permette pas d'achever, la réponse est satisfaisante.

4° *Sur un billard elliptique lancer une bille de position donnée, de manière à en frapper une autre donnée après une seule réflexion.*

Après avoir renoncé à la solution graphique, il met exactement, mais péniblement le problème en équation, sans s'apercevoir qu'il revient à faire une ellipse d'après le foyer et un contact avec le billard. Il manque entièrement la vérification relative au cas où les billes sont aux deux foyers du billard. (*Enough well.*)

5° *Equilibre d'un poids soutenu par un nœud coulant : courbe d'ascension d'un reverbère.*

Il explique bien la loi de l'équilibre; il trouve très simplement et spontanément la vraie nature de la courbe, et détermine nettement ses vraies dimensions sauf une légère erreur de signe. (*Extremely well.*) (+ +).

Ce candidat est un des meilleurs jusqu'ici, son intelligence est bonne et assez étendue; son instruction est très satisfaisante.

Harlé, de 9 h. 1/4 à 10 h. 3/4. 18 ans passés (vendredi 4 août).

1° *Sommation des progressions arithmétiques : application à la loi de Galilée.*

Exposition claire et facile de la formule; il fait couramment l'application, en expliquant très bien le cas de n fractionnaire ou même irrationnel d'après la nature de la question. (*Very well.*)

2° *Estimation d'après cette loi de Galilée de la profondeur d'un précipice, par le temps qu'un corps a employé à tomber jusqu'au fond, en ayant égard, dans l'appréciation de ce temps, à la durée de la transmission uniforme du son.*

Il forme très bien, et après peu d'hésitation, l'équation difficile de ce problème. Après l'avoir résolu, il tâtonne pour décider celle des deux racines qui convient seule à la question; il ne parvient pas à se prononcer nettement à cet égard, quoique ayant aperçu le principe de la distinction. (*Well.*)

3° *Dimensions d'une salle surmontée d'une voûte hémicylindrique, d'après sa surface, son volume et la hauteur de son centre de gravité.*

Il forme couramment les deux premières équations et finalement aussi la 3e d'après le théorème de Guldin qui lui est signalé; il indique bien le plan des éliminations et assez bien le degré de

l'équation définitive. Interpellé de résoudre le problème quand le centre de gravité est le plus bas possibe, il emploie malheureusement le théorème de Sturm et non le principe des racines égales. (*Less well.*)

4° *Lieu des sommets des paraboles ayant un foyer donné et une tangente donnée.*

En prenant l'origine au foyer et un axe parallèle à la tangente, il formule très bien l'équation du système des paraboles. Il exprime très directement aussi les coordonnées du sommet (comme point où le diamètre et la tangente sont rectangulaires), en faisant toutefois des calculs superflus pour trouver la direction du diamètre ; il en déduit très bien la formation de l'équation cherchée. (*Extremely well.*)

5° *Direction la plus favorable au tirage d'un poids sur un plan horizontal, en supposant le frottement toujours proportionnel à la pression :*

En lui indiquant le principe statique de la solution (qu'il ne pouvait d'abord bien saisir), il trouve très bien le minimum de $n \cos \alpha + \sin \alpha$ d'après la méthode purement algébrique. On voit encore sur cet exemple qu'il n'apprécie pas le principe des racines égales comme caractéristiques de l'état minimum. (*Well.*) (+ +.)

Ce candidat est fort instruit, très exercé, et d'une intelligence assez élevée, quoique plus porté à calculer qu'à réfléchir. Il est inférieur toutefois à Edouard Hardy et doit être probablement intercalé entre celui-ci et Hérard ou entre Hérard et Séwrin.

Lenormand, de 4 h. 1/4 à 6 h. — 20 ans accomplis.

1° *Aire d'un triangle d'après les coordonnées de ses sommets.*

Il institue spontanément la décomposition géométrique la plus favorable, et trouve enfin la vraie formule après plusieurs erreurs à rectifier. Interpellé d'assigner *a priori* la fonction en la supposant d'abord rationnelle et entière, il comprend l'esprit de la question et, avec un peu d'aide, résout à peu près la question. (*Very well.*) — Il passe de la formule rectiligne à la formule polaire et la retrouve très bien par la figure. (*Very well.*)

2° *Analyse de l'équation $x^4 - x^2 + 2x - 1 = 0$, sachant que deux de ses racines sont réciproques.*

Il applique très bien d'abord le théorème de Descartes et en tire, par une argumentation fine, rapide et serrée, tout le parti possible. Ayant égard à la réciprocité annoncée il substitue a et $\frac{1}{a}$ et cherche les racines communes, après avoir toutefois assez heureusement combiné, mais sur avertissement, les deux équations pour être dispensé de rechercher formellement le commun diviseur. Les deux

racines réciproques étant ainsi trouvées, il trouve enfin les deux autres en ôtant le facteur du second degré ; mais il ne sait pas se passer spontanément de la division dont il parvient cependant à se dispenser après nouvel avis. (*Well.*)

3° *Lieu des sommets des hyperboles ayant un foyer donné et une asymptote donnée.*

En formant l'équation du système d'hyperboles, il exprime bien les conditions relatives à l'asymptote et ne peut aboutir à formuler celles relatives au foyer. En les supposant exprimés, il indique bien la manière de former l'équation du lieu, en définissant le sommet par un bon caractère. (*Imperfectly but enough well.*)

4° *Loi d'équilibre d'un haquet.*

Il saisit bien le principe de réduction des machines composées aux machines simples, et l'applique très bien au cas proposé. (*Very well.*) (++.)

Ce candidat a de la force et de la justesse, quoique son instruction ait été trop mesquinement dirigée. Son esprit peut aller très loin quand il est un peu excité. (Très admissible et à balancer vraisemblablement avec Masquelez.)

Samedi 5 août.

Labbé. — 20 ans accomplis. — De 10 h. 1/4 à midi 1/4.

1° *Différence de niveau entre deux points inaccessibles.*

Il procède comme pour trouver la distance des deux points, et d'ailleurs exactement sous ce rapport. Il s'aperçoit ensuite qu'il faut niveler les deux points comparativement à une station commune et décrit très bien l'ensemble de l'opération, dont il apprécie fort judicieusement la comparaison avec un nivellement direct. Interpellé quelle influence la petitesse de la base peut exercer sur l'exactitude du travail trigonométrique, il finit par analyser cette influence délicate avec une parfaite justesse. (*Extremely well.*)

2° *Cubature du dodécagonoïde régulier.*

Il exécute très bien et fort simplement, dans toutes ses parties, l'ensemble de cette évaluation. Il applique aussi très bien la formule à calculer le côté du polygone d'après le volume, à un degré d'approximation donné, sauf quelque hésitation sur la mesure effective de l'approximation. (*Very well.*)

3° *Analyse de l'équation $x^4 - x^2 - 2x = c$, en déterminant* c *de manière à ce que la somme de deux racines soit* 1.

Il prend pour principe la divisibilité par $x^2 - x + p$, et détermine très bien p et c. Il trouva ensuite très simplement les racines par le diviseur et le quotient. Reprenant ensuite *a priori* l'analyse de l'équation par le théorème de Descartes combiné avec les autres

notions principales de la théorie des équations, il en tire judicieusement ou à peu près tout le parti possible. (*Very well.*)

4° *Lieu des sommets de toutes les hyperboles concentriques ayant une asymptote commune et la même excentricité.*

Il croit d'abord que les données déterminent l'hyperbole : mais, invité à réitérer cet examen, il finit par rectifier son erreur. Prenant l'origine au centre et l'asymptote pour un des axes, il forme bien, après quelques méprises bientôt réparées, l'équation du système d'hyperboles en ayant égard aux deux premières conditions; il s'embarrasse beaucoup dans la prise en considération de la dernière condition, dont il ne saisit que vaguement le plan. En la supposant exprimée, il expose à peu près bien le plan de la recherche du biais des sommets comme point où la tangente est perpendiculaire au diamètre. (*Enough well.*)

5° *Equilibre des forces parallèles dans l'espace.*

Exposition méthodique et correcte de la méthode ordinaire : analyse pénible, mais judicieuse, et, finalement, satisfaisante des divers degrés de gêne. (*Well.*) (++.)

Ce candidat, très admissible, est fort judicieux et suffisamment intelligent, quoique mal enseigné. (A placer vraisemblablement un peu après ou un peu avant Lenormand.)

Rousseau. (De 2 h. 1/2 à 4 h. 1/2.), 20 ans.

1° *Sommation des progressions géométriques.*

Exposition claire et correcte de la formule ordinaire. Il détermine bien la limite; mais y explique mal le cas exceptionnel. Il explique bien, au sujet de la limite, que la somme $\frac{1}{2}+\frac{1}{3}+\frac{1}{4}$... est infinie. (*Well.*)

Interpellé d'appliquer la formule à l'exemple géométrique [Ici une figure signifiant : du sommet de l'angle droit d'un triangle rectangle mener une perpendiculaire à l'hypoténuse; du pied de cette perpendiculaire, en mener une au plus grand côté du triangle; du pied de cette seconde perpendiculaire mener une nouvelle perpendiculaire à l'hypoténuse, du pied de celle-ci au côté et continuer ainsi indéfiniment, [figure], il reconnaît d'abord l'existence de la progression et trouve bien la limite. Sommé de prouver si cette vérification suffirait pour justifier la formule en général, il finit, après beaucoup d'hésitation, par répondre très exactement, mais péniblement. (*Very well.*)

2° *Dimensions d'une niche d'après son volume et sa surface.*

Il forme bien l'équation du problème. Il discute assez bien l'équation sous le point de vue algébrique et sous le point de vue

géométrique. Interpellé de déterminer les dimensions pour le volume maximum, il voit bien *à priori* que ce cas correspond à celui d'une racine double; mais il ne peut pas la vérifier *a posteriori* par l'analyse des conditions de réalité. D'après ce principe, il détermine péniblement les dimensions. (*Enough well.*)

3° *Construction de l'équation précédente* $x^3 - 3b^2x + 8a^3 = o$.

Il hésite d'abord à prononcer l'impossibilité de construire par deux cercles, et ne la reconnaît que par le calcul qui lui suggère toutefois l'idée de la comparaison géométrique directe de deux cercles. Il cherche après à combiner le cercle et la parabole; mais, à la manière dont il prend la parabole ($y^2 = 2px$), le calcul le conduit à reconnaître l'impossibilité de cette construction; et il en conclut, après discussion sur la figure, la nécessité de poser la parabole $x^2 = 2py$, sauf toutefois hésitation et avertissement. Avec cette modification, il achève la construction, sauf une légère erreur de signe, et la met bien en harmonie avec l'équation. On reconnaît aisément que le candidat n'a pas été enseigné sur les constructions, ce qui donne une grande valeur au travail évidemment spontané qu'il vient d'exécuter péniblement.) (*Well.*) (++).

Ce candidat, très judicieux et assez intelligent, est certainement admissible, quoique son instruction soit inférieure. (A balancer probablement avec Bonfillion et Masquelez.)

Lundi 7 août. **Johannys**, de 9 h. 1/4 à 10 h. 3/4, 19 ans.

1° *Aire d'un triangle par deux côtés et un angle.*

Il résout très bien la question quand l'angle est compris et détermine couramment le maximum. Mais il est fort embarrassé pour le second cas qu'il ne sait point déduire du premier; il s'en tire cependant très bien par une autre voie et finit par discuter assez convenablement la formule obtenue.

2° *Analyse de l'équation* $8x^5 - ax^3 + x^2 + 12x = 2$, *quand* a *est tel que deux des racines sont égales au signe près.*

Il divise immédiatement par $x^2 - x'^2$ et détermine bien ainsi x' et a. Il discute alors le quotient pour caractériser les autres racines et s'aperçoit, par une seule substitution, qu'elles sont toutes réelles, sauf une erreur, bientôt rectifiée, sur le signe de la dernière racine. Interpellé si ces racines sont dans la table des sinus par la trisection de l'angle, il prend mal à propos la formule de Moivre, ne pense pas seulement à l'équation trigonométrique et s'égare en transformations inutiles, insignifiantes, qui indiquent toutefois un certain esprit de calcul. Cependant, en posant $x = \cos\varphi + \sin\varphi$, il trouve, sans s'en douter, la résolution des équations du 3° degré; mais il est arrêté par l'imaginarité de $\cos\varphi$ et de $\sin\varphi$. Quoique la solution lui échappe finalement, il est aisé de recon-

naître, par l'ensemble de cette question, que le candidat entend bien l'algèbre. (*Well*).

3° *Lieu des sommets des ellipses concentriques ayant un point commun et une même tangente.*

Prenant l'origine au centre et un axe parallèle à la tangente, il forme bien l'équation du système d'ellipses. Mais il suit d'abord, pour l'expression des sommets, une mauvaise marche par une définition trop spéciale des sommets (comme intersection de la courbe avec ses axes). Averti de cette faute, il pense spontanément au caractère de la tangente perpendiculaire au rayon et alors continue très bien la solution jusqu'au bout. Il voit nettement que la question est commune à l'hyperbole et à l'ellipse; mais il hésite beaucoup pour reconnaître qu'elle ne convient pas à la parabole. (*Wery well.*)

4° *Equilibre d'un poids sur un plan résistant.*

Il explique très bien les conditions de cet équilibre. Il conçoit même très nettement les conditions les plus favoables à la stabilité et les modifications provenant du frottement. Interpellé d'assigner, sous ce dernier rapport, la limite des inclinaisons qui permettent l'équilibre, il y parvient d'une manière directe et très heureuse. (*Extremely well.*)

Ce candidat, malgré ses fautes d'algèbre, est évidemment l'un des meilleurs jusqu'ici; il a l'esprit net, fort et juste, et une très bonne instruction. (A classer vraisemblablement parmi les trois ou quatre premiers jusqu'à présent. (+ +).

Mardi 8 août. **Doutres,** 19 ans (de 9 h. 1/4 à 10 h. 3/4).

1° *Inscrire un carré dans un triangle.*

Il expose bien la formule et la construction ordinaire : invité à classer les trois solutions, il finit par reconnaître que cela dépend du minimum de la somme de deux quantités dont le produit est constant et trouve péniblement ce minimum et ne sait point en déduire son classement. (*Moderately.*)

2° *Comparaison de la sphère au cylindre équilatéral inscrit.*

Il détermine bien ce rapport; invité à déterminer si ce cylindre est le plus grand inscriptible, il ne peut y parvenir et ne saisit pas même le principe de la solution. (*Weakly.*)

3° *Analyse de l'équation* $x^3 - cx^2 - x + 3 = o$, *en prenant* c *pour que les racines soient en progression arithmétique.*

Il égale les coefficients à leur formule en $a, a + \delta, a + 2\delta$, afin de déterminer c, a et δ. Il tombe sur une fausse équation en c, du 3ᵉ degré et la discute assez couramment, mais d'une manière très vulgaire qui n'aboutit à rien ; il ne pense pas seulement au prin-

cipe des racines communes. Invité à reprendre la question, en supposant que la raison doive être 2, il suit absolument la même marche ; mais, parvenant à une équation du 2e degré en c, il peut achever la question. (Il a calculé très rapidement mais entend faiblement l'algèbre. (*Enough well.*)

4° *Lieu des sommets des hyperboles ayant une même asymptote et un même foyer.*

Plaçant l'origine au foyer et un axe parallèle à l'asymptote, il forme très rationnellement et avec rapidité l'équation du système. Prenant pour caractère du sommet que la normale y passe au centre, il achève très bien la solution. (Il sait, et même comprend fort bien la géométrie analytique). (*Very well.*)

5° *Equilibre d'un système-plan quelconque.*

Exposition claire et rapide de la théorie ordinaire qui a bien l'air d'une récitation, car il ne peut faire l'analyse de cet équilibre et comprend à peine la question. (*Sufficientely.*)

6° *Discussion de la courbe* $y^2 = \frac{x^3+x^2}{x-1}$

Il discute bien et rapidement l'ordonnée et presque aussi bien la tangente. Il assigne très exactement la courbe. (*Very well.*) (Cette question a été faite pour s'assurer si la facilité du candidat à la question 4 tenait à sa valeur intrinsèque ou à ce qu'il aurait été dressé à ce genre de questions depuis l'ouverture des examens + +).

Quoique sachant un peu imparfaitement l'algèbre (qui lui a sans doute été très étroitement enseignée), ce candidat, par ses réponses en géométrie analytique, témoigne d'une véritable portée et d'une bonne instruction. (Très admissible et probablement inscriptible entre Blondeau et Masquelez.)

Deschamps, 21 ans (de midi à 1 h. 3/4).

1° *Décomposer un produit donné en deux facteurs dont la somme soit donnée.*

Il résout bien l'équation et explique convenablement l'unité de solution malgré la double valeur. Il discute bien le cas du minimum. Il conçoit nettement l'équivalent géométrique du problème, et, après quelques hésitations, retrouve très bien sur la figure le cas du minimum par une construction évidemment spontanée (tang a cot a = const.). (*Very well.*)

2° *Mesure du prisme tronqué.*

Il expose très bien la démonstration ordinaire. Il en déduit très directement la transformation en prisme entier par la considération du centre de gravité. Enfin, invité à mesurer un prisme tronqué à base quelconque, il suit fort judicieusement cette dernière

idée et trouve parfaitement, d'après le théorème des moments, la règle générale inconnue. (*Extremely well.*)

3° *Analyse de l'équation* $x^4 - 6x^3 + 18x^2 - 24x + 16 = o$, *une racine étant double d'une autre.*

Il tire d'abord de la règle des signes tous les renseignements qu'elle peut fournir. Changeant ensuite x en $2x$, il cherche les racines communes. Il les trouve fort exactement et, par suite les deux autres, sauf une légère erreur de principe où il croit que deux racines imaginaires conjuguées peuvent être doubles l'une de l'autre. (*Well.*)

4° *Lieu des foyers des hyperboles ayant une asymptote commune et un sommet commun.*

Prenant pour axes l'asymptote et la perpendiculaire menée du sommet, il forme assez heureusement, par une transformation d'axes, l'équation du système, en partant de l'équation de l'hyperbole à ses axes principaux. Il réduit convenablement cette équation à ne contenir qu'une seule constante arbitraire : continuant ensuite la solution dans le même esprit, il exprime distinctement, par la figure, les coordonnées du foyer, par rapport à ces axes, en fonction de cette dernière constante, sans s'apercevoir que tout ce préambule antérieur devenait ainsi superflu. Il trouve ainsi l'équation

$x = -d \pm \frac{dy}{\sqrt{y^2 - d^2}}$. (*Well.*)

Dans la discussion de cette courbe, où il examine assez bien l'ordonnée et trouve les quatre asymptotes, on voit qu'il n'a aucune habitude élevée et rationnelle d'une telle analyse, ce qui tient certainement à son professeur bien plus qu'à lui. (*Less well.*)

(Cette question montre que le candidat a été trop mesquinement enseigné en géométrie analytique et ne prouve rien contre sa force intrinsèque, qui est certainement très remarquable, surtout pour la suite rigoureuse et persévérante de ses idées.)

5° *Transformation fondamentale des couples.*

Exposition claire et convenable, toutefois sans rien de saillant. (*Well.*) (+ +).

Ce candidat, fort admissible, a de la justesse et une grande vigueur logique, quoique son éducation mathématique ait été évidemment dirigée d'une manière trop subalterne. (A classer probablement entre Hérard et Sewrin.)

Hulot d'Osery, vendredi 11 août (de 9 h. 20 m. à 11 h. 20 m.), 18 ans.

1° *Comparaison des aires semblables.*

Exposition claire et facile du cas des triangles. Invité à montrer la décomposition effective du grand triangle en éléments égaux au

petit suivant la loi énoncée, il y parvient très bien. Il étend très bien le théorème à des polygones quelconques et remplace fort bien le côté par des lignes homologues quelconques. Enfin, il l'étend parfaitement *a priori* à tous les cas de figures semblables, même curvilignes. Il vérifie très clairement la similitude des cercles. (*Extremely well.*)

2° *Dimension d'un bol d'après son volume et sa surface courbe.*

Il forme très bien l'équation du 6e degré en prenant pour inconnue la hauteur de la calotte et le rayon de sa base et réduit l'équation au 3e degré. Une erreur de calcul lui donne une équation dont il finit par apercevoir, sur avertissement, en la discutant, le désaccord avec la nature de la question. Il réforme l'équation en prenant pour inconnue la hauteur et la discute alors très bien en harmonie avec la question. Il saisit très bien *a posteriori* la liaison du maximum avec le cas des racines égales et le montre même *a priori* par les dérivées et aussi, avec un peu d'aide, indépendamment des dérivées et d'une manière directe. Il achève alors très bien la détermination de la base minimum. (*Very well.*)

3° *Construction de l'équation précédente* $2x^3 - 3a^2x + 8b^3 = o$.

Il montre assez bien *a priori*, par les situations relatives d'une parabole et d'un cercle, la possibilité de construire toute équation de ce genre avec ces deux courbes. Il effectue ensuite très convenablement la construction. Invité à retrouver le cas du maximum sur la figure, il cherche la condition pour que les deux courbes aient, en un point commun, une même tangente et trouve très bien. (*Well.*)

4° *Equation de l'épicycloïde plane à cercles égaux.*

Il finit, avec un peu d'aide, par trouver sur la figure la nature de la courbe dans le cas le plus simple, il ne peut réussir pour l'autre par les coordonnées polaires, mais s'en tire convenablement ensuite par les coordonnées rectilignes. D'après son mode de calcul, l'équation finale doit comprendre les deux cas; il indique suffisamment le mode final de dégagement du 1er cas. (*Well.*)

5° *Equilibre d'un poids sur un plan.*

Il expose très bien le principe, ainsi que les principales conditions de stabilité et les modifications relatives au frottement, à l'égard duquel il assigne bien le maximum d'escarpement du plan compatible avec l'équilibre. (*Well.*) (+ +).

Ce candidat est fort intelligent et convenablement instruit. (A classer probablement entre Johannys et Hérard).

Lecorreur, 20 ans (de 3 h. 1/2 à 5 h. 1/2).

1° *Chemin minimum sur la sphère : le tracer entre deux points donnés sur un globe dont le rayon n'est pas déjà connu.*

—

Il démontre bien la nature du chemin sans recourir à l'absurde. Invité à assigner quel serait le chemin sur un cylindre, il assigne très bien et sur-le-champ l'hélice, sur un cône, et même sur une surface développable quelconque, il assigne directement le principe général. (*Very well.*)

Il résout très bien la seconde partie de la question. Invité à décider si, dans les mappemondes, le chemin minimum est généralement représenté par la droite joignant les deux points, il reconnaît très bien la méprise, et assigne judicieusement presque tous les cas exceptionnels. (*Very well.*)

2° *Route d'une bille qui, partant d'une position donnée, passerait par une autre position donnée, après une seule réflexion sur un billard elliptique.*

Il reconnaît fort bien et presque sur-le-champ que la question revient à tracer une ellipse ayant pour foyers les deux points donnés et tangente à l'ellipse donnée. Il met très bien le problème en équation, pour déterminer le grand axe et l'ellipse auxiliaire, en exprimant que les deux courbes ont, au même point, une même tangente. Invité à simplifier son calcul pour le cas où les deux points seraient sur le grand axe du billard, il choisit les axes naturels et préfère alors judicieusement exprimer le contact par le principe des racines égales : il forme finalement l'équation du grand axe de l'ellipse idéale. Il analyse aussi très judicieusement, après quelque hésitation, la nature des cas exceptionnels et la manière dont ils seraient indiqués algébriquement, sauf une erreur grave sur le symptôme du cas d'impossibilité. (Il paraît mieux connaître qu'aucun autre candidat jusqu'ici le principe de cette décision *a priori;* mais il l'applique très mal au cas actuel ; l'ensemble de la réponse est cependant très bon.) (*Well.*)

3° *Théorème de Descartes.*

Exposition confuse de la démonstration ordinaire, faute d'avoir suffisamment analysé le mode de succession des signes du multiplicande au produit par $x - a$. Il entend d'ailleurs l'esprit de la règle, et son usage indicateur des racines imaginaires. Il n'explique pas d'ailleurs plus judicieusement que les précédents la principale difficulté à l'égard des équations incomplètes.

A l'égard de l'équation $x^4 - x^3 + x^2 - x + 1 = o$, il ne peut assigner aussi la nature des racines, malgré quelques tentatives mal conçues. (*Weakly.*)

4° *Discussion de la courbe* $y = \frac{x^3}{1 + x^2}$.

Il discute bien l'ordonnée et assez bien la tangente : il en tire l'asymptote et la vérifie très bien, en découvrant même le point où elle est le plus loin de la courbe. Après avoir reconnu que l'origine est à la fois centre et point d'inflexion, il s'aperçoit que la courbe

doit avoir encore d'autres inflexions et les détermine fort bien par le minimum d'inclinaison de la tangente. (*Very well.*)

Les 2 minima ont été heureusement déterminés par la méthode purement algébrique élémentaire.

5° *Equilibre d'un poids soutenu par deux points sur deux plans.*

Il explique bien l'une des deux conditions, et d'abord très mal l'autre, au sujet de laquelle il finit par se rectifier spontanément après un avertissement réitéré. Invité à placer immédiatement une sphère homogène dans la situation d'équilibre, il finit par y parvenir après quelque hésitation. (*Enough well.*) (+ +).

Il est évidemment assez intelligent et assez instruit, malgré un peu de vague dans ses habitudes intellectuelles, pour être hautement admissible. (Entre Labbé et Masquelez probablement.)

De Tournadre (de 10 h. 1/4 à 11 h. 50 m.), 19 ans.

1° *Centre de gravité d'un tétraèdre.*

Exposition convenable de la démonstration d'après les moments des prismes composants. Il démontre bien que le centre du tétraèdre coïncide avec celui des sommets et en déduit les coordonnées; il en déduit aussi très bien la simplification de la construction primitive. (*Very well.*)

2° *Inscrire, dans une sphère donnée, un cylindre équivalent à une autre sphère donnée.*

Il forme convenablement l'équation en prenant pour inconnue la demi-hauteur. Il discute faiblement l'équation au point de dire d'abord que les trois racines pourraient être négatives, qu'il rectifie cependant sur avertissement. Par l'expression de la condition de réalité, il sépare correctement les cas d'impossibilité et de possibilité; mais il a peine à constater sur l'équation, par la voie des substitutions, que les deux racines positives, en cas de possibilité sont moindres que *r* : cependant, il finit par y parvenir après plusieurs essais mal dirigés. Il ne montre qu'imparfaitement sur la figure l'existence rigoureuse de la double solution. Invité à déterminer le cylindre maximum, il veut y employer le calcul différentiel; mais, rappelé à la question, il reconnaît que le maximum correspond à une racine double de son équation, il le démontre bien *a priori* par les courbes, et le vérifie convenablement *a posteriori* d'après la condition de réalité. Il a quelque peine ensuite à poursuivre cette idée (qui chez lui est sans doute très fraîche et imparfaitement saisie) pour trouver les dimensions effectives du cylindre maximum, qu'il assigne cependant avec exactitude. Il paraît cependant croire *a priori* que ce cylindre devrait être équilatéral et, quoique convaincu du contraire par le résultat, il ne le

vérifie que difficilement sur la figure ; toutefois, il y parvient, en employant spontanément la règle de Guldin. (*Well.*)

3° *Hyperbole par 1 directrice, 2 tangentes et 1 droite contenant le centre.*

Prenant la directrice pour l'un des axes, il exprime que les distances de chaque point de la courbe à cette droite et au foyer sont proportionnelles. Il traduit ensuite convenablement en analyse toutes les autres conditions. (*Well.*)

Invité d'assigner les cas d'impossibilité, il les analyse imparfaitement et avec peine, mais, quoique les cas qu'il a reconnus soient très précis, il se trompe sur le symptôme algébrique de cette impossibilité. (*Weakly.*)

Invité enfin à trouver le lieu des centres en supprimant la dernière condition, il ne peut y parvenir, quoique ses équations le lui fournissent clairement. (Pour l'ensemble de la question : *enough well.*)

Ce candidat est certainement assez intelligent et assez instruit pour être déclaré admissible. (A placer vraisemblablement entre Masquelez et Doutres ou entre Doutres et Bonfillion.)

Vallée (de 3 h. 40 à 5 h. 40), 18 ans.

1° *Inscription du décagone régulier.*

Il explique bien la loi ordinaire et la construction qui en résulte. Il ne déduit que péniblement de la figure la valeur du côté d'après le rayon et la montre conforme à celle que donne le calcul direct. (*Well.*)

2° *Triangle minimum circonscriptible à un cercle donné.*

Il voit d'abord très bien que le minimum en surface coïncide avec celui en contour. Mais il fait ensuite de vains essais de calcul, d'après la formule du rayon inscrit, qui ne peuvent aboutir à rien. Il ne soupçonne pas l'esprit général de la méthode de réduction du minima de plusieurs variables à une seule, quoiqu'il paraisse savoir les règles analytiques à ce sujet. (*Weakly.*)

3° *Théorème de Descartes.*

Il paraît comprendre, quoiqu'un peu embarrassé dans l'exposition, la démonstration ordinaire. Il explique bien les différents sens de la proposition, son usage indicateur de racines imaginaires chez les équations incomplètes. Il l'applique bien aux équations binomes. Invité à prononcer ainsi sur la nature des racines de $x^3 - x^2 + x - 1 = o$, il ne pense pas à faire disparaître le second terme et cependant il résout bien la question, à l'égard de l'équation $x^4 - x^3 + x^2 - x + 1 = o$, il voit, par le même moyen, qu'il y a deux racines imaginaires. Il pense enfin spontanément à multi-

plier par $x+1$ et reconnait aussitôt que toutes les racines sont imaginaires. Il généralise ce dernier expédient à peu près autant que possible. (*Well.*)

4° *Lieu du sommet d'un triangle rectangle invariable, dont l'hypoténuse est constamment corde d'un cercle donné.*

Il forme bien le plan de la solution en exprimant toutes les conditions de la question, mais par des équations trop compliquées qui rendraient à peu près inexécutables les éliminations des quatre coordonnées des extrémités de l'hypoténuse, qu'il a introduites comme variables auxiliaires. Invité alors à discuter *a priori* la courbe autant que possible, il reconnait très bien que le lieu est composé de deux cercles concentriques d'où résulterait immédiatement l'équation. Il signale aussi avec sagacité les divers cas singuliers. (*Very well.*)

5° *Rectangle maximum inscriptible à une ellipse donnée.*

Il prend la question d'une manière très rationnelle, en formant les équations des quatre côtés, de manière à exprimer leurs situations relatives et leurs contacts communs. Il formule ainsi très bien l'aire du rectangle d'après sa direction. Invité alors à chercher le maximum par la méthode élémentaire (quoiqu'il voulût appliquer la règle différentielle), il voit très bien qu'il dépend de l'existence d'une racine double dans son équation bi-carrée, et achève la solution sans s'être trompé une seule fois dans le cours des longs calculs qu'il a faits ; ce qui est très remarquable pour un esprit un peu brouillon. Invité enfin à chercher sur la figure, par une considération géométrique spéciale, le rectangle maximum, il l'y marque très bien après avoir été un peu mis sur la voie. Il indique aussi fort bien le cas du minimum, soit par la figure, soit par l'équation. (*Extremely well.*) (+ +).

Ce candidat est fort intelligent et très convenablement instruit. (A classer hautement parmi les dix premiers jusqu'ici, sauf réflexion pour le rang précis.)

Verdevoye (de 11 h. 10 à 1 heure), 20 ans.

1° *Epure de la moindre distance de deux droites données.*

Il explique bien le principe de la construction solide et sa traduction en épure. Invité à placer la seconde droite dans un plan donné, pour qu'elle soit à une distance donnée de la première droite, il imagine le cylindre ayant cette droite pour axe et cette distance pour rayon, l'intersection du plan donné avec un plan tangent quelconque à ce cylindre devant être une des droites cherchées. Il indique très bien l'épure de cette solution, et montre une intelligence complète de la géométrie descriptive. (*Very well.*)

2° *Aire d'un dodécagone régulier d'après son côté.*

Il indique très bien le plan de la solution avant de procéder à son exécution. Il forme ensuite très directement une équation entre le côté donné et le rayon du cercle circonscrit, d'après une considération géométrique évidemment spontanée et il en déduit fort bien l'aire demandée, qu'il simplifie suffisamment, par la réduction des radicaux composés en radicaux simples. (*Well.*)

3° *Théorie de l'élimination.*

Invité d'abord à bien poser la question, il reconnait bien que, dans la recherche de l'équation finale, il ne faut faire aucune distinction entre les valeurs réelles et les imaginaires; mais il admet définitivement qu'il doit en être de même à l'égard des valeurs finies ou infinies de x ou de y, quoiqu'ayant beaucoup hésité et varié à cet égard après des avertissements formels et réitérés. A cela près, il expose convenablement la méthode ordinaire du commun diviseur, avec les amendements Sarrus et avec les imperfections ordinaires. Invité à composer l'une des deux équations principales pour que l'élimination avec l'autre donnée conduise à une équation finale donnée, il ne croit pas que ce soit possible sans la résolution préalable de cette dernière équation. (*Little well.*)

4° *Equation de la conchoïde parabolique de Descartes.*

Il emploie les coordonnées polaires, en plaçant le pôle au foyer de la parabole directrice, dont il forme d'abord très bien et directement l'équation polaire. Il forme ainsi très aisément l'équation polaire de la courbe cherchée, d'où il déduit l'équation rectiligne qu'il simplifie convenablement : toutefois son équation est certainement fausse, et beaucoup trop compliquée en l'admettant comme vraie. Il discute correctement l'ordonnée, mais sans rien de saillant dans la marche. Invité à assigner, par la seule définition, la forme générale de la courbe cherchée, il l'aperçoit judicieusement. Interpellé de former *a priori* l'équation d'après les renseignements ainsi obtenus, en la supposant du 3e degré, il ne voit pas l'incompatibilité des conditions. (*Near about well.*)

Ce candidat est suffisamment instruit et assez intelligent, même pour être hautement admissible... (A balancer probablement avec Tournadre). (+ +.)

Paultre de Lavernée (de 11 h. 50 à 1 h. 1/2), 20 ans.

1° *Sommation des progressions arithmétiques.*

Il explique convenablement la formule. Invité à l'appliquer à la loi de Galilée sur la chute des corps, il s'en tire bien, sauf l'explication imparfaite de l'irrationalité du temps. (*Enough well.*)

2° *Comment devrait tourner un triangle donné autour d'un axe unique pour engendrer un volume donné.*

Il résout très simplement la question en prenant pour inconnue la distance du milieu de la base à l'axe. Il en déduit fort bien la situation convenable au maximum et explique suffisamment la difficulté incidente relative au minimum. (*Very well.*)

3° *Parallélogramme des forces.*

Exposition convenable de la démonstration fondée sur la loi des forces parallèles, en faisant assez bien ressortir l'artifice relatif à l'intensité. Invité à modifier la construction de manière à dispenser de prolonger jusqu'au concours, il institue fort heureusement la modification la plus simple, qu'il ne peut toutefois démontrer sans quelque embarras. (*Well.*)

4° *Théorie des racines égales.*

Sans mieux motiver que la plupart des autres l'introduction naturelle des dérivées dans une telle recherche, il expose convenablement le principe et la méthode qui en résultent. Il en déduit bien les conditions nécessaires pour l'égaltté de toutes les racines. (*Well.*)

5° *Discussion de la courbe* $y = x^4$.

Il discute très bien l'ordonnée et la tangente et compare très bien la courbe avec la parabole. Invité à chercher ses différents modes d'intersection avec les lignes droites, il voit bien, par la règle de Descartes, qu'il n'y aura jamais plus de deux points d'intersection, comme l'indique la figure. Provoqué à séparer nettement les cas où il n'y a aucune intersection de ceux où il y en a deux, il a besoin d'être itérativement mis sur la voie pour reconnaître qu'ils sont séparés par le cas d'un contact ou d'une racine double; avec cette indication il achève péniblement la question. (*Enough well.*)

6° *Ellipse, par 1 foyer, 1 sommet et 1 tangente.*

Il trouve fort bien la solution graphique quand le sommet est au grand axe et n'y parvient quand il est au petit axe qu'après une longue hésitation et à l'aide d'une indication prononcée. (*Near about well.*)

Dans la solution analytique, il définit d'abord le sommet d'une manière exacte, mais très compliquée. Invité à s'en tenir à la normale passant au centre, il indique bien la formulation de ce caractère. A l'égard du foyer, il explique aussi convenablement le mode rationnel de formuler les conditions. (*Well.*)

Ce candidat est très convenablement instruit et doué d'un bon esprit, suffisamment sagace. (A classer parmi les premiers admissibles jusqu'ici en le balançant probablement avec Vallée.)

Sewrin (commencé à 10 h. 1/4, fini à 11 h. 3/4), 19 ans passés.

1° *Simplification exacte des fractions numériques; modification du procédé à l'égard des décimales.* (*Very well.*)

Simplification approximative à un degré donné; marche incertaine, quoique directe, sans soupçonner l'emploi des fractions continues. (*Badly.*)

2° *Côté d'un tétraèdre régulier en or valant 1 milliard de francs.*

Il forme très bien l'équation, mais évalue un peu péniblement l'inconnue et laisse quelque incertitude sur l'approximation. (*Very well.*)

3° *Déterminer trigonométriquement si 3 points inaccessibles sont en ligne droite; ou 4 en cercle dont on demande le rayon.*

Il répond avec intelligence sur la première question et apprécie très judicieusement le degré de confiance que mérite le résultat comparativement à une observation directe; il répond aussi avec justesse et sagacité sur toutes les parties de la deuxième question. (*Extremely well.*)

4° *Parabole, par le sommet, 1 point et 1 tangente : lieu du foyer si on supprimait la seconde condition.*

Il répond très bien sur la première partie de la question et suffisamment sur la deuxième. (*Well.*)

5° *Centre de gravité d'un tétraèdre : évaluation de ses coordonnées.*

Il répond correctement mais ordinairement sur la première partie de la question et manque la seconde. (*Sufficiently.*)

Cet élève est le plus intelligent et le mieux instruit de ceux examinés jusqu'ici (+).

Widmer (de 2 h. 3/4 à 4 h. 1/4), 20 ans.

1° *Aire d'un triangle d'après ses côtés.*

Exposition convenable de la formule ordinaire. Invité d'en déduire en quel cas la formule devient rationnelle, il découvre très bien le caractère du triangle rectangle et précise exactement le sens de la rationalité. (*Very well.*)

Interpellé ensuite d'y découvrir le maximum des triangles isopérimètres, il réduit aussitôt la question à partager un nombre en trois parties dont le produit soit un maximum; mais, quoique guidé par l'indication formelle du cas de deux parties et prétendant d'ailleurs savoir la théorie générale des maxima (dont l'emploi technique lui est, du reste, interdit), il ne peut aboutir à la solution, malgré les avis destinés à le mettre sur la voie. (*Weakly.*)

Engagé enfin à expliquer ainsi le moyen trigonométrique de mesurer l'aire d'un polygone inaccessible, il décrit bien le procédé en

appréciant assez judicieusement sa confiance comparative avec une mesure directe. (*Well.*)

(Pour l'ensemble *Well.*)

2° *Parallélogramme des forces.*

Il explique convenablement la démonstration tirée des forces parallèles, sans toutefois caractériser l'artifice relatif à l'intensité. Invité à modifier la construction pour dispenser du prolongement jusqu'au point de rencontre, il voit bien que les distances de chaque point de la résultante aux deux composantes leur sont inversement proportionnelles, d'où il déduit la direction et ensuite l'intensité. (*Well.*)

3° *Théorie des racines égales.*

Sans pouvoir motiver l'introduction naturelle des dérivées, il explique nettement le principe de cette théorie et la méthode de décomposition qui en résulte. Invité à en déduire les conditions de la plus grande et de la moindre multiplicité, il les expose très bien; il explique bien d'ailleurs le mode direct d'expression de ces circonstances. (*Well.*)

4° *Discussion de la courbe* $y = x^3 + x$.

Il discute très bien l'ordonnée et bien la tangente. Invité à discuter les intersections avec une droite quelconque, il parvient à séparer nettement les cas à 1 intersection et ceux à 3 par l'expression des conditions de réalité, et en finissant par bien placer entre eux les cas du contact ou les racines égales. (*Well.*)

5° *Lieu des sommets d'un angle droit tangent à une ellipse donnée.*

Il explique bien la formation de l'équation du lieu. Ayant très bien prévu, sans exécuter les éliminations, qu'elle serait du second degré, il est invité à compléter la détermination de la courbe sans aucun nouveau calcul. Il termine entièrement cette opération avec justesse et sagacité. (*Well.*)

Ce candidat est judicieux et bien instruit. (A classer dans la seconde dizaine jusqu'ici très probablement, vers Lenormand.)

Sers, 18 ans (de 9 h. 20 m. à 11 h. 20 m.)

1° *Période de doublement de la population française qui a augmenté d'un tiers en un demi-siècle, en prolongeant la même progression géométrique.*

Il voit d'abord qu'il faut déterminer le taux d'accroissement annuel, et passer ensuite à la période cherchée. Mais dans l'exécution, il confond q et $q + 1$ et, malgré des avertissements réitérés, il ne peut, après un long examen, rectifier cette erreur, quoique l'absurdité lui en soit démontrée. (*Near about well.*)

2° *Parmi tous les triangles isopérimètres et équivalents, quel est celui*

où le centre de gravité de l'aire et celui du contour sont le plus distants ?

Il voit d'abord que la question est à 1 seule inconnue. Prenant convenablement les axes, il exprime par les coordonnées des trois sommets, d'abord le 1er centre et ensuite très péniblement la marche pour formuler le second. Il indique ensuite, d'une manière un peu vague et confuse, le mode d'accomplissement de la solution : mais il a compris que le caractère du maximum correspond à celui des racines égales dans l'équation finale, quoiqu'il ne le démontre pas assez nettement, ni surtout assez directement. (*Moderately.*)

3° *Volume de la sphère.*

Il commence par montrer qu'il a évidemment saisi, plus qu'aucun autre jusqu'ici, l'esprit fondamental de la méthode des cubatures. Il explique ensuite, d'une manière intelligente, la démonstration ordinaire en faisant à peu près ressortir les motifs réels des transformations qu'il expose. Il montre fort bien *a priori* que la formule doit être mr^3. (*Very well.*)

Invité à calculer le rayon d'une boule d'or de 20 francs, il passe un peu péniblement du prix au poids et ensuite au volume ; il effectue bien le calcul numérique, sauf une erreur sur l'unité qu'il rectifie sur avertissement et une faute plus grave sur l'estimation du degré d'approximation. (*Near about well.*)

4° *Analyse de l'équation* $x^4 + cx^2 - 2x + 2 = o$, *quand la somme des deux racines est* 1.

Il discute imparfaitement *a priori* la nature possible des racines. Il prend ensuite pour principe l'existence d'une racine commune entre l'équation et celle en $1 - x$; mais il conçoit cette idée d'une manière trop indirecte, d'après la notion d'élimination intempestivement introduite. Il conçoit trop vaguement le complément de l'opération et résout mal les difficultés incidentes. Interpellé si la question ne pourrait pas être autrement résolue, il ne pense qu'aux relations entre les coefficients et les racines et nullement à la décomposition en facteurs du second degré. (*Weakly.*)

5° *Lieu des sommets des paraboles ayant le même foyer et 1 point commun.*

Il voit d'abord très bien la construction du lieu par points et en tire très convenablement l'équation du lieu. (*Very well.*)

Invité ensuite à reprendre la question d'une manière analytique directe, il forme très largement l'équation du système de paraboles. Il formule ensuite le sommet d'après le caractère que la tangente y est perpendiculaire au rayon focal. Ayant bien exprimé cette condition, il achève très convenablement l'opération. (*Very well.*)

Ce candidat est fort intelligent, quoique son instruction eût

besoin d'être plus mûrie. Ce sera une bonne acquisition vraisemblablement pour l'Ecole polytechnique. (A classer probablement entre Tournadre et Morès.)

De Maintenant, 19 ans (de 11 h. 20 m. à midi 50 m.)

1° *Tangente commune à deux cercles donnés.*

Il explique fort bien la construction la plus simple et la discussion des divers cas. (*Very well.*)

Il traite ensuite spontanément la question analytiquement et formule très convenablement les conditions du double contact. Il voit ensuite très bien, *a priori* et *a posteriori*, le degré nécessaire et effectif de chaque équation finale et discute parfaitement les différents cas *a priori*. Il énonce parfaitement le principe relatif aux symptômes analytiques d'impossibilité par ses valeurs imaginaires ou infinies, ce qu'aucun candidat n'avait pu jusqu'ici apercevoir que d'une manière vague et insuffisante. (*Perfectly well.*)

2° *Dimensions d'une calotte sphérique d'après son volume et sa surface courbe.*

Il forme très bien l'équation relative à la hauteur $r\,x^3 - 3\,b^2\,x + 8\,a^3 = o$. Il discute fort bien l'équation et harmonise bien cette discussion avec la question. Invité à déterminer les dimensions de la calotte maximum, il voit très bien *a priori* que ce cas correspond aux racines égales et le vérifie convenablement *a posteriori* après avoir été mis sur la voie, ce qui lui donne la relation entre a et b. Il hésite un peu à en déduire les dimensions de la calotte maximum, il finit cependant par y parvenir et trouver l'hémisphère. (*Well.*)

3° *Théorie de l'homogénéité.*

Il ne peut l'expliquer qu'*a posteriori*, et d'une manière très imparfaite, en mêlant intempestivement le cas des lignes (auquel seul il était engagé) avec celui des aires et des volumes. (Il entend peu cette théorie.) (*Weakly.*)

4° *Discussion de la courbe $y^2 + x^3 = 1$.*

Il discute bien l'ordonnée et moins bien la tangente ; il aperçoit l'absence d'asymptote et finit par reconnaître la vraie figure de la courbe d'abord altérée. Invité à discuter ses intersections avec une droite $y = ax + b$, il apprécie confusément et péniblement le cas de a et b infinis, il aperçoit avec quelque peine la ligne de séparation entre les cas à 1 intersection et ceux à 3, b restant fixe, comme caractérisée par le contact et les racines égales : il n'en déduit que confusément la relation entre a et b. (*Enough well.*)

5° *Equilibre d'un poids soutenu par deux plans.*

Il explique convenablement les deux conditions de cet équilibre, quoique toujours avec un énoncé un peu confus. Il assigne un peu

péniblement, mais sans erreur, la situation d'équilibre d'une sphère. Il discute bien les diverses situations des plans. (*Well.*)

Ce candidat a une force et une justesse remarquables, quoique moins de sagacité et de netteté. Ce sera, pour l'Ecole, une excellente acquisition. (A comparer probablement avec Johannys, Hérard, Deschamps et Sewrin.)

Schmutz, 21 ans (de 4 h. 1/4 à 6 h. 1/4).

1° *Mesure des angles trièdres.*

Exposition très vulgaire, mais avec beaucoup d'assurance, de la démonstration ordinaire, avec toutes ses niaiseries et ses lacunes capitales. Interpellé toutefois directement, il fait très bien ressortir la nécessité que les côtés de l'angle rectiligne soient perpendiculaires à l'arête. Il explique bien la transformation de l'angle primitif en celui des normales. Il ne peut point faire voir que cet angle est formé par les lignes de plus grande pente. (*Near about well*

2° *Construction des tables trigonométriques.*

Il explique bien la détermination du sinus fondamental ainsi que la formation successive de tous les autres. Il analyse convenablement les principaux moyens de vérification. Il explique très vulgairement les modifications relatives au rayon, sans donner lieu à poser la théorie de l'homogénéité. (*Well.*)

3° *Analyse de l'équation* $x^4 + 3x^2 - 2x + p = o$, *quand deux des racines sont réciproques.*

Il ne voit pas d'abord que deux des racines sont nécessairement imaginaires, parce qu'il consulte mal à propos la composition des coefficients au lieu de la règle des signes. Cependant il finit par y penser et reconnaître cette indication, sans pouvoir préciser si elle porte ou non sur les deux réciproques. Prenant ensuite pour principe les raisons communes entre l'équation et sa réciproque, il décrit bien l'ensemble de l'opération. Quelques réflexions incidentes lui font proposer de procéder par la divisibilité par $x^2 + qx + 1$ pour comparer ce mode avec le premier. Il analyse très bien *a priori* le degré nécessaire de l'équation en q. Invité à y appliquer la méthode des indéterminées, il le fait très bien par les facteurs $x^2 + qx + 1$, $x^2 - qx + 1$. (L'ensemble de cette question montre que le candidat entend bien l'algèbre.) (*Well.*)

4° *Equilibre d'un poids soutenu par deux plans : situation d'équilibre d'un segment parabolique.*

Il explique bien les deux conditions de cet équilibre. Le segment étant alors défini de sorte que le centre de gravité soit au foyer, il lui est prescrit de former l'équation de la parabole. Plaçant l'origine à l'angle des tangentes, et prenant l'une d'elles pour l'un

des axes, il formule bien les deux contacts. En poursuivant, il s'aperçoit que l'équation eût dû contenir les coordonnées du foyer, et reprend, dans cet esprit, la marche du problème. Il formule alors très convenablement toutes les conditions, y compris même celle du paramètre. (*Very well.*)

5° *Discussion de la courbe* $y^2 = x^2 - x^4$.

Il discute fort bien l'ordonnée et presque aussi bien la tangente. (*Very well.*)

Ce candidat est très bon pour l'instruction et l'intelligence; toutefois inférieur en portée à Maintenant.

Anisson-Dupéron, 19 ans (de 10 h. 40 à midi 10).

1° *Bissection d'un trapèze parallèlement à ses bases.*

Il forme naturellement une équation à deux inconnues; mais il a beaucoup de peine à former la seconde équation. Il résout bien l'équation finale du second degré et il explique convenablement la double solution, ainsi que le cas du parallélogramme. (*Well.*)

2° *Discussion de la courbe* $y = x^3 - x$.

Il mêle confusément la discussion de l'ordonnée et celle de la tangente; toutefois, il trouve très bien la forme de la courbe. On voit qu'il a une grande habitude de la discussion des courbes. (*Well.*)

Invité à discuter les intersections avec $y = ax + b$, il sépare d'une manière trop peu méthodique, mais cependant ferme et strictement suffisante, les deux modes d'intersection. (*Well.*)

Interpellé enfin de mener une tangente par un point quelconque du plan, il éprouve beaucoup d'embarras à mettre le problème en équation, à cause des inconnues inutiles qu'il a cru devoir introduire. Il ne croit pas pouvoir y séparer les cas à 1 tangente et à 3 autrement que par l'emploi du théorème Sturm. (*Weakly.*)

3° *Equation ayant pour racines les rapports des racines de* $x^2+px+q=0$ *à celle de* $x^3+ax^2+bx+c=0$.

Après avoir un peu hésité et même divagué, il conçoit fort bien la méthode demandée. Interpellé si toute équation du 6° degré pourrait être considérée comme résultant d'une telle formation, il voit très rationnellement que ce n'est possible qu'avec une certaine équation de condition, dont il indique fort bien le mode de formation. (*Very well.*)

4° *Hyperbole par 1 asymptote, 1 directirice et l'excentricité.*

Il ne peut trouver entièrement la solution graphique, quoiqu'il soit sur la voie. (*Weakly.*)

Dans la solution analytique, il procède d'après la petite équation de l'hyperbole par la transformation des axes et élude ainsi les principales difficultés du problème. Il ne s'aperçoit pas que cette prétendue solution analytique n'est que la traduction, en style

algébrique, de l'ébauche de solution graphique qu'il avait commencée. (*Moderately.*)

Invité enfin à trouver le lieu du sommet en supprimant l'excentricité, il procède de la même manière en prenant pour axe la directrice et l'origine sur l'asymptote. Il caractérise alors le sommet comme point où la normale passe au centre, mais achève très imparfaitement la formulation de ce caractère et le complément de la solution. (*Moderately.*)

5° *Equilibre d'un poids soutenu par deux plans.*

Explication convenable des deux conditions de cet équilibre. Invité à en déduire la situation d'équilibre d'un triangle équilatéral, il ne sait pas séparer les considérations purement géométriques de celles statiques, et manque entièrement la question. (*Weakly.*)

Ce candidat a une grande habitude et une facilité notable, bien plus qu'une instruction forte et une intelligence remarquable. Il est cependant très hautement admissible. (A balancer avec Tournadre.) (++).

Boultier, 20 ans (de 10 h. 1/2 à midi 1/4).

1° *Extraction des racines quarrées, numériques et algébriques.*

Exposition convenable, mais peu saillante, à l'égard des nombres; il finit cependant par apprécier assez judicieusement, sur interpellation, le véritable esprit du procédé d'approximation indéfinie. (*Enough well.*)

Exposition à peu près analogue à l'égard des polynomes : indication un peu vague du mode de terminaison. Il explique bien les conditions entre les coefficients pour les quarrés parfaits. (*Well.*)

Il explique assez bien l'application de la méthode des indéterminées à l'extraction des racines parfaites. Il répond formellement que cette méthode est nécessairement inapplicable aux quarrés imparfaits. (*Weakly.*)

2° *Equilibre d'un poids soutenu par deux plans.*

Explication satisfaisante des deux conditions de cet équilibre et du rapport des pressions. (*Well.*)

Invité à déterminer la situation d'équilibre d'un triangle équilatéral, il prend le problème analytiquement en choisissant pour axes l'horizontale et la verticale du sommet des plans et pour inconnues l'équation de la base du triangle. Il suit alors, un peu péniblement, mais très judicieusement, une marche fort rationnelle dans l'expression de toutes les conditions. (*Very well.*)

3° *Théorie de l'équation au quarré des différences.*

Il expose avec intelligence la théorie ordinaire. Il répond convenablement sur la condition du degré de l'équation cherchée. Interpellé si toute équation du 10e degré peut être envisagée comme au

quarré des différences d'une certaine du 5°, il voit très rationnellement et sur-le-champ la nécessité de cinq équations de condition. Il reconnait aussi fort bien que plusieurs équations primitives distinctes peuvent donner la même transformée; mais il concilie vaguement cette remarque avec la précédente. (*Well.*)

Interpellé sur les indications que l'état des signes de la transformée peut fournir sur la nature des racines de la proposée, il discute raisonnablement sur ce sujet, mais sans excéder les notions vulgaires. (*Enough well.*)

4° *Inscrire, dans une sphère donnée, un parallélipipède d'un volume et d'une surface donnés.*

Il a beaucoup de peine à former l'équation de l'inscription. Il voit très bien que les trois dimensions doivent être fournies par une même équation du 3° degré, dont il a immédiatement les deux derniers termes, et dont il forme, par une très heureuse combinaison, le second terme. Invité à déduire les conditions de possibilité, il pense d'abord au théorème Sturm; mais, pressé d'abréger, il imagine l'assimilation avec l'équation qui donne $tang \frac{1}{3} a$, où il est arrêté par l'équation de condition qu'il en voit naître. Il ne pense pas aux racines égales. (*Moderatily.*)

5° *Hyperbole par 1 sommet, 1 asymptote et 1 tangente.*

Prenant pour axes l'asymptote et sa perpendiculaire du sommet, il formule très bien toutes les conditions du problème. (*Very well.*)

Invité à chercher le lieu du second sommet, en supprimant la tangente, il indique bien le mode de formation de son équation, et reconnait ensuite sur la figure la nature de ce lieu. (*Well.*) (+ +)

Ce candidat a de l'intelligence, mais un peu de vague; une instruction forte, mais trop routinière. Il est néanmoins très admissible, même sans égard à son âge. (A classer probablement près de Lecorreur, soit un peu plus bas ou un peu plus haut.)

Montaudon, 18 ans (de 2 h. 1/4 à 4 h.).

1° *Période de doublement de la population française qui a augmenté d'un tiers depuis un demi-siècle, en supposant prolongée la même progression géométrique.*

Il détermine d'abord le taux normal d'accroissement; il passe ensuite, très péniblement, mais sans erreur formelle, à l'évaluation de la période, et met convenablement le résultat en logarithmes, sauf qu'il ne le réduit pas spontanément au moindre nombre de logarithmes. (*Enough well.*)

2° *Construction des tables logarithmiques.*

Il explique péniblement le mode de calcul du logarithme d'un

nombre donné, par l'intercalation des progressions, qu'il présente sous la forme la plus compliquée ; ce n'est qu'après une interpellation formelle qu'il se décide à simplifier en réduisant à l'intercalation individuelle et non simultanée. Il expose ensuite suffisamment le procédé par fractions continues. Il distingue bien les cas où les logarithmes sont commensurables. Il indique d'abord des vérifications illusoires pour l'ensemble de la table ; il finit cependant par en indiquer de réelles mais peu commodes. Il explique péniblement l'approximation relative aux nombres excédant la table. (*Vear about well.*)

3° *Circonscrire, à une sphère donnée, un cône dont la surface totale est donnée.*

Il forme bien l'équation du problème, en formulant d'une manière originale la condition de l'inscription. Il discute convenablement cette équation bi-quarrée, et y entremêle assez judicieusement de lui-même la double solution admissible. Il détermine bien le cône minimum, et le distingue suffisamment du cône équilatéral. (*Well.*)

4° *Equation ayant pour racines les sommes des racines de* $x^2+px+q=o$ *ajoutées à celles de* $x^3+ax+b=o$.

Il explique bien et directement le mode de formation par l'équation cherchée. Il croit fort mal à propos que l'équation aura ses racines égales deux à deux, et sera réductible au troisième degré. Interpellé si toute équation du sixième degré peut avoir une telle origine, il reconnaît un peu vaguement la nécessité de certaines conditions, dont il explique à peu près le mode de formation. (*Enough well.*)

5° *Dans un système de paraboles ayant même sommet et une tangente commune, trouver le lieu des points où la directrice coupe l'axe.*

Il réduit d'abord la question à trouver le lieu du foyer. Prenant pour axe la tangente et une perpendiculaire menée du sommet, il cherche ce lieu directement, en éludant les difficultés analytiques principales pour l'expression des diverses conditions : il trouve très simplement le lieu qui est une parabole dont le paramètre est la distance du sommet à la tangente. (*Well.*)

Interpellé alors de prendre la marche analytique directe, il formule assez bien la condition du sommet comme point situé sur le diamètre rectangulaire, sauf une complication inutile dans le mode d'exécution. (*Well.*)

6° *Equilibre d'un poids suspendu entre deux points fixes à l'aide d'un nœud coulant : courbe d'ascension d'un réverbère.*

Il explique bien la loi de cet équilibre, et les pressions des points fixes. Mais il en déduit beaucoup trop péniblement la figure précise du système. (*Near about well.*)

Dans la recherche de la courbe d'ascension, il prend les axes assez convenablement, et finit, après avoir été un peu averti, par trouver fort bien l'hyperbole équilatère demandée. (*Well.*) (++).

Ce modeste candidat a bien plus de sagacité et de justesse qu'il ne le paraît d'abord : son instruction est d'ailleurs très saine. (A classer probablement très près du précédent, quoique peut-être un peu au-dessous.

Le premier élève examiné par Auguste Comte, le mercredi 26 juillet 1837, est M. Masquelez. Je n'avais pas d'abord reproduit son examen, parce que Auguste Comte ne lui avait donné qu'un seul signe +. Mais j'ai remarqué que, plus tard, dans ses notes de classification, de nouvelles réflexions lui ont fait appliquer à ce candidat le signe ++. Je vais reproduire cet examen d'après le principe que je me suis imposé. Il y a, du reste, intérêt à voir comment Auguste Comte a débuté.

Mercredi 26 juillet. **Masquelez**, 20 ans passés (de 9 h. 20 à 11 heures).

1° *Sommation des progressions géométriques : limite de la somme.* (Hésitation très prononcée sur l'existence nécessaire d'une limite.)

Application à la progression du triangle rectangle ; (entièrement manqué cette application). (*Very little well.*)

2° *Aire de la sphère.* (Répondu avec intelligence.) Conversion graphique du globe en une mappemonde équivalente. (*Very well.*) Aire de la zone tempérée en myriamètres carrés. (Finit par se bien tirer de cette application.) (*Well.*)

3° *Bissection d'un hémisphère.*

Discussion algébrique de l'équation de ce problème. (*Very well.*) Construction par la parabole et le cercle. (*Very well.*)

4° *Parabole par le foyer, un point et une tangente.*

Solution graphique et solution analytique. Discussion des cas d'impossibilité. (Grande hésitation sur le symptôme algébrique de cette impossibilité. (*Enough well.*)

5° *Equilibre d'un système plan mais quelconque.*

Discussion des différents cas de gêne. (*Enough well*). (+).

On remarquera qu'Auguste Comte n'a pas terminé l'examen par l'appréciation générale qui l'accompagne ordinairement ; mais il n'a pas tardé, et le jour même, à introduire cette heureuse mo-

dification. Le troisième élève examiné par lui, et le même jour, 26 juillet, a une appreciation générale qui est comme son *équation*.

M. Sewrin, examiné le jeudi 27 juillet, porte le signe + seulement, et un peu plus tard Auguste Comte lui donne le signe + +. Il est évident, d'après cela, qu'il s'était fait un certain idéal de la force maximum qu'il a dû diminuer. Il s'est, du reste, très rapidement rectifié.

Enfin, la même considération s'applique à M. Pellicot, qui est le dixième élève examiné par lui. Nous reproduisons son examen.

Pellicot, 19 ans (de 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2).

1° Par un point donné dans un cercle, inscrire une corde de longueur donnée.

Il met très bien le problème en équation, quoique d'une manière un peu trop compliquée, et construit avec aisance la formule. Il y démêle très bien le cas du minimum, et mal celui du maximum. (*Well*).

Même problème pour une ellipse.

Il forme très bien et rapidement l'équation par l'emploi des coordonnées polaires, et en déduit exactement l'équation de la direction de la corde, qui est du sixième degré, privée des cinquième et deuxième puissances. Quant au maximum et au minimum, il aperçoit presque spontanément que ces cas correspondent à l'égalité des racines; mais il croit que toutes les racines doivent être égales. (*Enough well.*)

2° *Discussion de la courbe* $y^3 + x^3 = 1$.

Il discute bien l'ordonnée et confusément la tangente, de manière à devoir conclure qu'il n'y a pas d'asymptote. Mais, en cherchant l'asymptote directement, il la trouve exactement. Il détermine bien le point où la tangente est parallèle à l'asymptote, et y reconnait même l'existence d'un axe, sans toutefois pouvoir la démontrer directement avec netteté, autrement que par la vérification, par la transformation des axes. (*Well.*)

3° *Hyperbole par un asymptote, un foyer, une tangente.*

Il trouve parfaitement la solution graphique, et analyse judicieusement, quoique avec un peu de peine, les cas d'impossibilité. Il finit par exposer très convenablement, quoique d'une manière trop compliquée, toutes les parties de la solution analytique. Interpellé si les cas d'impossibilité seront annoncés par des valeurs imaginaires ou infinies, il hésite extrêmement, et finit par indiquer les unes et les autres. (*Sufficiently well.*)

Cet élève est fort intelligent et d'un bon esprit, quoique mal instruit. Il est très admissible, et peut-être même supérieur au n° 2 (Masquelez).

Nous allons maintenant reproduire un certain nombre des examens de province pour compléter la série des examens d'Auguste Comte pendant l'année 1837.

EXAMENS DE RENNES

Daviel, 19 ans (de 9 h. 40 à 11 h. 40).

1° *Quadrature d'un décagone régulier.*

Déterminant d'abord convenablement le rayon circonscrit, il le prend ensuite pour l'inscrit dans l'estimation de l'aire; mais il rectifie cette erreur sur avertissement et en commet toutefois de nouvelles dans l'évaluation finale évidemment absurde. Dans la révision il ne donne aucun signe de sagacité. (*Indifferently.*)

2° *Aire de la sphère.*

Exposition convenable de la démonstration, en faisant assez bien ressortir, sur interpellation, le véritable esprit de la méthode. Il en déduit bien la conversion graphique d'un globe en cercle et en mappemonde. (*Well.*)

Invité d'évaluer la population terrestre à 1,000 habitants par lieue quarrée, il effectue très bien toutes les parties de l'opération, en fixant assez bien, quoique péniblement, le vrai degré de précision obtenu. (*Well.*)

3° *Dimensions d'une chaudière cylindrique d'après son volume et sa surface.*

Il forme très bien l'équation au rayon. Il l'analyse imparfaitement mais avec intelligence et assez bien en harmonie avec la question et sépare bien les deux cas par la formule ordinaire de réalité. Invité à déterminer les dimensions de la chaudière maximum, il aperçoit par cette formule la liaison de ce cas avec celui des racines égales; il en déduit bien ensuite, mais avec hésitation, la détermination proposée, d'une manière toutefois trop pénible et confuse. (*Well.*)

4° *Construction de l'équation précédente* $x^3 - a^2x + \frac{8}{3}b^3 = o$.

Il emploie d'abord deux paraboles, qu'il construit péniblement et avec hésitation, mais d'une manière assez intelligente, sans profiter toutefois heureusement des circonstances pour simplifier le tracé. Il ne peut placer nettement les deux courbes en harmonie avec la question. (*Indifferently.*)

5° *Hyperbole par 1 directrice, 1 asymptote et 1 tangente.*

Prenant pour un axe la directrice et l'origine sur l'asymptote, il formule assez bien, mais sur avertissement, les conditions de la directrice, et spontanément celles de l'asymptote et de la tangente. *Enough well.*)

Il analyse imparfaitement, mais avec intelligence, les divers cas d'impossibilité et ne reconnaît pas leur vrai symptôme algébrique. (*Weakly.*)

Interpellé sur le lieu du foyer en supprimant la tangente, il le reconnaît très péniblement, mais avec justesse. (*Enough well.*)

Ce candidat a un assez bon esprit, quoique lent et diffus, et une instruction assez rationnelle pour être hautement admissible. (A balancer probablement avec Sers et Anisson Dupéron, mais plus près de ce dernier. (+ ou + +.)

De Khor, 20 ans (de 11 h. 40 à 1 h. 35).

1° *Théorème de Pythagore.*

Exposition banale de la démonstration dont il ne peut, sur interpellation, faire convenablement ressortir le nœud. (*Very weakly.*)

Il étend assez bien le théorème aux polygones semblables et ensuite aux cercles. Il indique assez bien la condition relative aux ellipses, mais sans la justifier assez nettement même *a posteriori*. A l'égard des paraboles, quoiqu'il sache leur similitude nécessaire, il ne peut décider la question. (*Weakly.*)

2° *Equilibre d'un poids soutenu par deux points sur deux plans inclinés.*

Exposition intelligente des deux conditions générales, analyse pénible mais judicieuse des différents cas, estimation correcte des pressions et détermination pénible mais exacte de l'inclinaison relative au minimum de chaque pression. (*Well.*)

Situation d'équilibre d'un triangle équilatéral.

Après une longue hésitation et divers essais hasardés, il ne peut concevoir aucun principe de solution. (*Badly.*)

3° *Discussion de la courbe* $y^4 - x^4 = 1$.

Il discute très bien l'ordonnée. Pour la tangente, il veut d'abord différencier; mais, rappelé à l'ordre officiel, il a peine à établir la règle élémentaire des tangentes, à laquelle il finit cependant par arriver. Il discute la tangente avec quelque intelligence, mais avec confusion et incertitude; il trouve assez bien l'asymptote et la vérifie lourdement : finalement, il a très péniblement reconnu la vraie forme. (*Near about well.*)

Ce candidat n'est que strictement admissible, quoique son esprit ne manque pas de justesse et que son instruction paraisse mieux comprise que chez le vulgaire des candidats de Paris. (A balancer probablement avec La Monneraye ou très peu au-dessus. (+).

Mardi 12 septembre.

Rocher, 19 ans (de 5 heures à 6 h. 3/4).

1° *Aire de la zone tempérée en hectares.*

Il prend une marche très compliquée pour évaluer la hauteur, et ne peut aboutir d'abord qu'à une identité. Toutefois, il change spontanément de marche, et parvient au résultat, quoique péniblement, sauf la transformation trigonométrique qu'il ne peut point accomplir. Il ne peut non plus estimer le rayon en mètres. (*Weakly.*)

2° *Point dont la somme des distances à trois autres est la moindre.*

Traitant la question analytiquement, il ne reconnait pas la difficulté relative aux deux variables indépendantes et procède comme pour une. Formellement averti de cette fausse marche, il change de méthode et cherche une détermination directe ; mais il ne présente après de longs essais aucune idée véritable de solution. (*Weakly.*)

3° *Doctrine des combinaisons.*

Il expose très bien une détermination directe de la formule des combinaisons. (*Very well.*)

Invité à énumérer les mots de 4 consonnes et 3 voyelles, il finit par y parvenir très bien; pour exclure ceux où les 4 consonnes se suivent, il y parvient aussi, quoique péniblement, avec une véritable sagacité. (*Very well.*)

4° *Théorie de l'équation au quarré des différences.*

Exposition intelligente de la théorie ordinaire, mais pénible et imparfaite sur les inductions de l'état des signes de la transformée envers les racines de la proposée. (*Enough well.*)

Interpellé si toute équation est propre à être au quarré des différences d'une certaine autre primitive, il ne croit à la nécessité d'aucune condition. (*Weakly.*)

5° *Lieu des sommets des paraboles ayant le même foyer et une tangente commune.*

Prenant pour axes la tangente et la perpendiculaire du foyer, il ne peut former nettement l'équation du système, faute de conception assez large du foyer. (*Very weakly.*)

Invité à fixer *a priori* la nature de ce lieu, il discute graduellement avec beaucoup de justesse les caractères préliminaires de cette courbe, mais il ne croit pouvoir opérer la détermination précise que par la supposition gratuite que la courbe doit être du second degré, auquel cas il ne sait même accomplir nettement la solution. (*Imperfectly, but well.*)

6° *Equilibre d'un poids sur un plan.*

Explication très pénible, mais finalement juste, des deux conditions générales. Il estime assez judicieusement les modifications re-

latives au frottement. Invité à fixer le maximum d'inclinaison ainsi compatible avec l'équilibre, il finit par y parvenir très bien. (*Well.*)

Très judicieux, quoique peu sagace, mais fort mal enseigné, il est cependant admissible, bien qu'il fût dans son intérêt d'attendre encore un an, s'il devait être en meilleures mains. (+.)

EXAMENS D'ANGOULÊME

Jeudi 28 septembre.

Montagut, 19 ans (de 10 à).

1° *Simplification des fractions numériques.*

Exposition imparfaite mais intelligente du principe et plus convenable de la recherche du diviseur maximum. Invité à hâter la production générale du symptôme d'irréductibilité, il indique fort bien et d'une manière qui semble spontanée la faculté de diviser par excès comme par défaut ; mais il en déduit d'abord très mal la limite générale du nombre des divisions ; et quoiqu'il se rectifie ensuite à cet égard en général, il ne voit pas la formulation du nombre cherché. (*Near about well.*)

2° *Aire d'un triangle d'après ses côtés.*

Il calcule bien, à l'ordinaire, la hauteur, et puis l'aire, sans trop motiver les transformations successives. Il en déduit trop péniblement, mais avec justesse, le cas de la rationalité, qui le conduit au triangle rectangle, et il finit même par apercevoir incomplètement quelques autres triangles. (*Enough well.*)

Invité à y chercher le maximum des isopérimètres, il le fait assez bien. (*Well.*)

(Il demande ici à suspendre l'examen, à cause de son état subit de maladie.)

(L'examen est repris le vendredi 29, à 9 h. 1/2 matin.)

3° *Equilibre d'un poids sur un plan résistant.*

Il analyse avec intelligence les conditions générales de cet équilibre, ainsi que les aperçus généraux relatifs à la stabilité. Il explique fort judicieusement les modifications réelles tenant au frottement, et en déduit bien, quoiqu'avec un peu de confusion le plus grand escarpement compatible avec l'équilibre. (*Very well.*)

4° *Dimensions d'un bol d'après son volume et sa surface.*

Il forme bien l'équation relative à la hauteur : $x^3 - \frac{6}{5}m^2x + \frac{8}{5}p^3 = o$. Il l'analyse immédiatement par la condition de réalité, mais il hésite beaucoup pour prononcer sur le signe nécessaire des

racines, sans penser même à Descartes, ni aux lois fondamentales de composition : il ne s'en tire que par des substitutions. Invité à se prononcer si alors les deux racines satisfont à la condition de la hauteur moindre que le diamètre (ce qu'il réduit bien à $y < \frac{m}{2}$), il la transforme en $x < m$, et ne croit pas d'abord pouvoir prononcer sans résoudre l'équation : cependant sommé d'insister, il pense à substituer m, et trouve que la vérification n'est pas la suite toujours nécessaire de la condition de réalité. Il concilie vaguement cette analyse avec la question, et ne voit pas bien si, par sa nature, le problème doit, en cas de possibilité, admettre 3 solutions ou 2. Invité enfin à déduire les dimensions du bol maximum, il perd de vue son analyse antérieure ; cependant, en se ravisant, il explique fort bien que ce cas correspond à une racine double. Mais, une fois là, il ne croit pas pouvoir évaluer l'inconnue autrement que par l'application des règles de résolution numérique des équations, en cherchant d'abord les racines commensurables et ensuite les incommensurables. (*Moderately.*)

5° *Lieu du sommet d'une parabole invariable tangente à un angle droit fixe.*

Après avoir bien formulé les deux contacts, il pense, après avertissement, à exprimer l'invariabilité en formulant la constance de la distance du foyer au sommet. Pour formuler ce caractère, il procède d'après la théorie rationnelle des foyers qu'il paraît bien comprendre ; il choisit ensuite, à l'égard du sommet, le caractère que la tangente y est perpendiculaire à la ligne focale et l'exprime convenablement. Il indique ensuite, d'une manière strictement satisfaisante, l'ensemble des opérations qui conduiraient à l'équation du lieu demandé. (*Enough well.*)

Intelligent, judicieux, et assez bien instruit, il sera probablement très bon à l'Ecole s'il travaille bien. (A classer, presque sans doute, entre Tournadre et Sers, en le balançant avec Lepennec.) (+ +).

Alard, 18 ans (de 1 heure à 2 h. 50 m.).

1° *Théorème de Pythagore.*

Il démontre d'abord par les lignes, et ensuite par les aires, en faisant bien ressortir, mais sur interpellation, le véritable nœud de la démonstration. Il étend convenablement le théorème aux polygones semblables, et ensuite aux cercles. Interpellé sur les ellipses, il répond fort bien. A l'égard des segments paraboliques homologues, il répond aussi fort bien *a posteriori* et *a priori*. (*Very well.*)

2° *Similitude des sections coniques.*

Dans le cas des ellipses, il en confond les axes, et démontre alors

assez bien, par une comparaison simple des équations, la condition de similitude, quoique un peu trop péniblement. (*Well.*)

Invité à prononcer, dans ce dernier cas, si la seule définition habituelle de la parabole ne suffirait pas pour motiver immédiatement la proposition, il paraît soupçonner le principe de la théorie générale. Pour m'en assurer, je l'invite à prononcer sur les cissoïdes de Dioclès, et il répond malheureusement qu'elles ne sont pas toutes semblables. (*Weakly.*)

3° *Equation de la cissoïde ordinaire d'après la définition de Dioclès.*

Il motive fort rationnellement son choix très heureux des axes. Il forme alors assez simplement, et d'une manière évidemment spontanée, la véritable équation. Il discute bien l'ordonnée, pour quelqu'un évidemment peu habitué aux discussions de courbe. Il ne pense point à discuter la tangente pour décider de la forme de la courbe. Il imagine, sur mon avertissement, la comparaison de la courbe à la corde, et décide très bien ainsi, sans calcul, par une considération géométrique fort simple et certainement spontanée. (*Well.*)

4° *Théorème de M. Sturm.*

Il s'attache d'abord à la partie principale de l'argumentation, qu'il explique toutefois avec un peu de confusion. Invité à la manifester géométriquement, il finit par y parvenir péniblement avec un peu d'aide. Il termine ensuite convenablement la démonstration, quoique toujours un peu péniblement. (*Well.*)

Il croit que la proposition ne s'étend pas au cas des racines égales. (*Weakly.*)

Interpellé d'assigner ainsi les conditions d'entière imaginarité de $x^4 + px = q$, il indique suffisamment la marche et répond avec intelligence sur les principaux incidents de l'exemple. (*Well.*)

5° *Section conique d'après 1 directrice et 3 points.*

Il ne produit, après une longue hésitation, aucune idée nette de solution, soit graphique, soit analytique, quoique averti qu'il pourrait choisir indifféremment. (*Very weakly.*)

Intelligent et judicieux, il sera probablement une utile acquisition pour l'Ecole quoique ayant été évidemment trop mal enseigné. (+ +.)

(A classer, presque sans aucun doute, immédiatement après Sers.)

Chabrier, 22 ans (de 2 h. 50 à 5 h. 05).

1° *Aire de la sphère.*

Exposition intelligente de la proposition en faisant ressortir, mais sur interpellation, le vrai motif des transformations principales. Il trouve, sur-le-champ, la conversion graphique de la sphère en cercle ou en mappemonde. (*Well.*)

Invité à évaluer en hectares l'aire de la zone tempérée, il finit, après une longue hésitation, par trouver la hauteur et puis l'aire sous la forme la plus simple, y compris la transformation trigonométrique. Il évalue bien le rayon en unités convenables et exécute avec intelligence l'ensemble des opérations numériques, en prenant toutes les précautions délicates pour maintenir les erreurs dans le même sens et en marquant bien le degré d'approximation obtenu. (*Well.*)

2° *Point dont la somme des distances à trois autres est la moindre.*

Il pense d'abord au centre du cercle circonscrit et reconnaît presque aussitôt son erreur. Après quelques autres fausses indications, il procède analytiquement et s'aperçoit toutefois spontanément qu'il n'arrivera pas ainsi à cause des deux variables indépendantes. L'analyse de cet échec le conduit judicieusement à penser, avec un peu d'aide, qu'il doit d'abord supposer constante l'une des distances. La question ainsi transformée, il tente encore deux fausses constructions et ne peut aboutir. (*Indifferentely.*)

3° *Inscrire, dans une sphère donnée, un cône de volume donné.*

Il forme très bien l'équation à la hauteur $y^3 - 2ry^2 + 4a^3 = o$. Il cherche, par Sturm, la condition de réalité en y commettant une erreur grave (ôter le facteur y), qu'il répare presque aussitôt et formule bien cette condition, En cas de réalité, il croit d'abord les trois racines positives et se rectifie promptement en voyant bien qu'elles sont suffisamment petites. Invité à en déduire le cône maximum, après avoir d'abord assez bien concilié son analyse avec la figure, il hésite excessivement à reconnaître *a posteriori* que ce cas correspond à une racine double, et le voit aussi *a priori*, quoique d'une manière un peu vague et surtout pénible. D'après ce principe, il achève convenablement l'opération et compare bien ce cône avec le cône équilatéral. (*Near about well.*)

4° *Equilibre d'un poids soutenu par deux plans inclinés.*

Il explique avec intelligence, quoique un peu péniblement et confusément, les deux conditions de cet équilibre et le rapport des pressions. Invité à déduire la situation d'un seul plan favorable à la moindre pression, il le fait très bien. (*Well.*)

Invité à déterminer la situation d'équilibre d'une ellipse donnée, il regarde judicieusement l'ellipse comme donnée et cherche à ajuster convenablement les deux tangentes. En partant avec sagacité d'après la petite équation de l'ellipse, il indique très bien l'ensemble de cette opération difficile de géométrie analytique. (*Very well.*)

Interpellé enfin de convertir cet exemple en une méthode générale pour une courbe quelconque donnée, il généralise très bien. (*Very well.*)

Intelligent et judicieux, il manifeste une véritable portée, quoi-

que un peu brouillon et d'un esprit trop incertain. Il sera certainement, malgré les apparences, une bonne acquisition pour l'Ecole polytechnique, s'il y travaille convenablement. (A classer, très probablement, entre Widmer et Bouttier.) (+ +.)

Vendredi 29 septembre. — **Vivier**, 19 ans (de midi à 2 h.).

1° *Triangle dont les 3 côtés et l'aire sont des nombres entiers consécutifs.*

Il forme aisément l'équation convenable. Il la résout lourdement, mais sans erreur, et la vérifie bien. (*Well.*)

Invité à poursuivre l'analyse algébrique de cette équation, il ne pense point d'abord à profiter de la racine déjà trouvée qui réduirait au second degré. Il la discute d'ailleurs assez raisonnablement, mais sans sagacité. Il y fait ensuite disparaître le second terme, afin d'appliquer la condition de réalité, et reconnaît ainsi que les autres racines sont imaginaires. Invité alors à les déterminer, il pense enfin à ôter la racine connue et termine bien. (*Enough well.*)

2° *Retour d'une bille à sa position initiale après une double réflexion sur un billard circulaire.*

Il fait d'abord une figure absurde que je suis obligé de rectifier formellement. Persistant, malgré mon avertissement, à faire de la géométrie analytique, il choisit d'ailleurs de bons axes et forme bien la seconde équation au point d'incidence. Il construit bien, mais trop machinalement, l'hyperbole équilatère correspondante. Invité à y constater les deux vérifications prévues par la nature du problème, il exécute péniblement celle relative à la circonférence et beaucoup trop vaguement celle du centre. Interpellé si ces deux contrôles suffisent pour garantir la justesse générale de son équation, il hésite beaucoup et finit par répondre très juste, en énonçant même assez distinctement le vrai principe général de la doctrine des vérifications. (*Well.*)

Engagé maintenant à se passer de son hyperbole, il forme directement, après une légère indication, l'équation déterminée convenable du troisième degré, qu'il discute faiblement. Averti par moi de l'existence d'une racine étrangère, qu'il n'a pu spontanément apercevoir, je suis encore forcé de la lui indiquer formellement. Après l'avoir ôtée, il trouve la formule et y effectue bien, mais toujours péniblement, les deux vérifications. (*Enough well.*)

3° *Discussion de la courbe* $y^2 = x^3 - x^4$.

Il discute assez bien l'ordonnée, et un peu moins bien la tangente. Il trouve exactement la vraie figure, et les points les plus remarquables, sauf toutefois le point d'inflexion qu'il ne voit pas où placer, quoique très clairement prévu par l'ensemble de la discussion. (*About well.*)

4° *Equilibre des forces parallèles quelconques.*

Exposition raisonnable, mais très lourde, des conditions générales de cet équilibre ; analyse très imparfaite des différents cas de gêne. (*Moderately.*)

Judicieux, quoique faiblement intelligent, assez bien instruit, et surtout fort exercé scolastiquement, il sera, sans doute, à tout prendre, une solide acquisition pour l'Ecole. (Entre Le Correur et Blondeau très probablement.) ++.

EXAMENS DE TOULOUSE.

Mercredi 4 octobre 1837. — **Larroque**, 19 ans (de 3 h. à 4 h. 1/2).

1° *Inscrire dans un triangle donné un rectangle d'aire donnée.*

Il forme très bien et rapidement l'équation à la base. Il explique trop vaguement la double solution, d'une manière qui en indiquerait, sur la figure, trois aussi bien que deux. Invité à trouver le rectangle maximum, il le trouve très péniblement après avoir dit d'avance qu'il devait être quarré. (*Moderately.*)

2° *Théorème de Pythagore.*

Exposition vulgaire de la démonstration par les aires, en faisant toutefois bien ressortir, sur interpellation, le nœud. Il étend bien le théorème aux polygones semblables et ensuite aux cercles. Interpellé sur les ellipses, il répond bien que les axes y doivent être proportionnels, et finit par le justifier *a posteriori*, Il répond de la même manière à l'égard des segments paraboliques toujours *a posteriori*. Invité à prononcer *a priori*, il répond par la similitude.

3° *Similitude nécessaire des paraboles ordinaires.*

Il pose directement en principe que cette similitude résulte nécessairement de la réductibilité à des équations où il n'entre qu'un seul paramètre. Invité à démontrer ce principe en prenant pour texte la parabole, il fait coïncider les axes et malheureusement les foyers de deux paraboles quelconques, et ne peut aboutir qu'à grand'peine à compléter la démonstration, de manière à faire croire que le principe ne soit chez lui qu'un vague et récent ouï-dire. (*Enough well.*)

4° *Discussion de la courbe* $y = x^3$.

Il discute faiblement l'ordonnée, et un peu mieux la tangente, où il voudrait faire étalage de différentiation. Il finit par donner toutefois la vraie figure. (*Near about well.*)

Invité à discuter les intersections rectilignes, il voit d'abord 1 intersection au moins dans tous les cas, et croit 5 au plus, qu'il finit cependant, d'après Descartes, par réduire à 3. Interpellé d'assigner

la valeur de a (dans $y=ax+b$), qui, b restant fixé, séparerait les droites à 1 intersection et celles à 3, il pense aussitôt à la tangente; mais il a beaucoup de peine à formuler la condition précise du contact, quoique s'y prenant à peu près bien: (*Enough well.*)

5° *Lieu des projections du foyer d'une parabole sur les normales.*

Il forme bien les équations préparatoires, et exécuterait les éliminations, mais trop laborieusement. Invité alors à déterminer la courbe sans aucun calcul ultérieur, en supposant la courbe du second degré, il reconnaît assez bien que ce doit être une parabole, ayant pour axe celui de la parabole et pour sommet le foyer; pour trouver le paramètre, il pense heureusement à la normale à 45°, et finit par s'en bien tirer. (*Enough well.*)

6° *Parallélogramme des forces.*

Exposition assez intelligente de la décomposition tirée des forces parallèles. Invité à modifier la construction pour dispenser du concours effectif, il trouve bien la direction et l'intensité, mais nullement le point d'application. (*Indifferently.*)

(A balancer très probablement Maurel et certainement avant Vaisse). +

Esprit lent et embarrassé, mais logique et même sagace, il vaut beaucoup mieux qu'il ne paraît; quoique son instruction soit un peu étroite, il réussirait probablement à l'Ecole.

EXAMENS DE MONTPELLIER.

Lundi 9 octobre. — **Simonneau,** 19 ans (de midi 1/4 à 2 h. 1/4).

1° *Simplification des fractions numériques.*

Exposition convenable du principe et de la méthode du diviseur maximum. Invité à hâter la production du symptôme d'irréductibilité, il proclame immédiatement (mais sans spontanéité probablement) la faculté de diviser par excès; mais il fixe très mal ainsi la limite du nombre des opérations (le quart du diviseur), et, quoique averti, il persiste à confondre toujours le décroissement par équi-différence à celui par équi-quotient. (*Near about well.*)

Il explique très bien les abréviations propres aux décimales. (*Very well.*)

Invité à simplifier ultérieurement, en n'altérant que fort peu et à un degré donné, il pense aussitôt aux fractions continues, mais s'en sert fort mal. (*Weakly.*)

2° *Bissection d'un hémisphère.*

Il forme bien l'équation à la hauteur $x^3-3rx^2+r^3=o$. Il la

discute en appliquant la condition ordinaire de réalité, après avoir heureusement changé x en $\frac{1}{3}$ pour faire disparaître le second terme : il assigne bien d'ailleurs les signes des racines. Il pense d'ailleurs spontanément à s'assurer très simplement par la seule substitution de r, que l'une des racines positives est trop grande pour la question. Invité à approcher de la vraie valeur, il prend pour inconnue $\frac{x}{r}$, et y applique convenablement les fractions continues. (*Well.*)

3° *Construction de l'équation précédente.*

Il y emploie la parabole $x^2 = ry$, et l'hyperbole correspondante, qu'il construit bien toutes deux. Il montre fort bien, et par la voie la plus simple, la concordance de la figure avec l'analyse algébrique précédente. (*Very well.*)

Invité à remplacer son hyperbole par un cercle, il signale aussitôt l'impossibilité de le faire sans élever le degré d'une unité. Une première tentative inutile l'engage à prononcer que cette substitution ne peut se faire, et il y persiste malgré la discussion analytique et géométrique. (*Weakly.*)

4° *Lieu des sommets des paraboles ayant même foyer et 1 point commun.*

Employant comme auxiliaire l'équation de la directrice, il forme très bien l'équation du système. Il cherche ensuite les coordonnées du sommet pour en trouver la relation, comme point sur le diamètre à cordes rectangulaires ; il exécute d'ailleurs avec intelligence ce plan trop compliqué de calcul, et indique bien le mode de formation analytique du lieu. (*Well.*)

Invité à construire directement la courbe par points, il le fait très bien, et en déduit, sur interpellation, l'équation du lieu. (*Well.*)

Invité enfin à indiquer, par cette construction, la figure générale de la courbe, il le fait assez bien, mais sans rien de saillant, et ne peut assigner que très péniblement sa tangente aux points principaux. (*Near about well.*)

5° *Equilibre d'un poids soutenu par deux plans inclinés.*

Explication convenable, quoique d'abord un peu confuse, des conditions générales et du calcul des pressions ; il en déduit bien la direction propre à la moindre pression isolée sur chaque plan. (*Well.*)

Invité à trouver la situation d'équilibre d'un triangle équilatéral, il présente un aperçu trop compliqué, et d'ailleurs incomplet, de solution trigonométrique, qui témoigne cependant de l'intelligence. (*Moderately.*)

Judicieux et intelligent, quoique trop porté à calculer sans ré-

flexion, et d'ailleurs fort instruit, il sera une bonne acquisition pour l'Ecole (+ +).
(A classer, presque sans aucun doute, entre Doutres et Tournadre).

Bonnet, 18 ans (de 1 h. 1/4 à 4 h. 1/4).

1° *Inscrire un quarré dans un triangle.*

Il expose bien la construction ordinaire. Invité à classer les trois quarrés, il répond, d'une manière évidemment préparée, que cet ordre est inverse de celui des côtés. (*Well.*)

2° *Retour d'une bille à sa position initiale après deux réflexions consécutives sur un billard circulaire.*

Prenant pour inconnues les coordonnées du point d'incidence, il forme leur équation et détermine bien l'hyperbole correspondante, sans s'apercevoir sur l'équation, quelque évident que ce soit, qu'elle est équilatère, ce qu'il ne reconnaît qu'en la rapportant formellement au centre au lieu du sommet. Il vérifie bien les deux cas exceptionnels, mais sans pouvoir décider si un tel contrôle est suffisant ni prononcer en général sur le principe du nombre des vérifications. (*Enough well.*)
Invité à construire en se passant de son hyperbole, il cherche le point d'intersection des deux courbes par une équation du second degré, d'où il tire la formule convenable. Engagé enfin à former cette équation d'une manière directe et élémentaire, il finit par le faire convenablement, y découvre, sur avertissement, la racine étrangère, et forme bien l'équation. (*Well.*)

3° *Discussion de la courbe* $y^3 + x^3 = 1$.

Il discute bien l'ordonnée, mais on voit qu'il n'a aucune habitude de la discussion des courbes, puisqu'il ne pense ni à la tangente, ni à aucun autre mode formulé de décider du sens de la courbure. Il remédie spontanément à ce défaut d'instruction, en pensant à comparer la courbe avec une corde; mais il n'y réussit que pour la partie entre les deux points d'intersection, et s'obstine à employer cette unique corde dans le reste de la courbe, sans penser à en changer. (*Near about well.*)
Il cherche l'asymptote et la trouve péniblement d'après une méthode générale : il la vérifie convenablement. Il ne tire pas un parti assez heureux de cette détermination pour rectifier la figure. (*Near about well.*)

4° *Equilibre d'un poids suspendu entre deux points fixes par une corde à nœud coulant.*

Il expose avec beaucoup de peine, quoique mis sur la voie, la condition de cet équilibre : il ne peut finalement même s'en tirer (il est clair qu'il n'entend pas la statique). (*Weakly.*)

Invité à construire la figure d'équilibre, il s'engage, malgré mon avis, dans de longues et pénibles comparaisons d'angles, qui n'ont même aucun rapport réel avec la question. (*Very weakly.*)

Je lui indique alors la vraie construction, et je lui demande de déterminer par suite la courbe d'ascension d'un reverbère. Prenant pour axes la verticale et l'horizontale d'un point de suspension, il forme bien l'ordonnée d'un point quelconque du lieu, et très péniblement l'abscisse, d'après cette construction, en fonction de la longueur variable de la corde. Il arrive ainsi au résultat, sauf les erreurs de calcul, mais par une voie trop compliquée. (*Enough well.*)

Instruction trop hâtive et trop faible, mais jugement assez sain, et sagacité supérieure à l'ordinaire. Il mérite finalement d'entrer dès cette année; l'Ecole rectifiera probablement ce que ses habitudes scolastiques ont d'étroit et de vicieux (+).

(A classer, presque sans aucun doute, entre Lambrecht et A. Colin).

Mercredi 11 octobre.

Reynaud, 20 ans (de 10 heures à midi).

1° *Bissection d'un triangle donné à partir d'un point quelconque.*

Il forme très lourdement l'équation déterminée, où il introduit des données superflues. Il la discute très faiblement et interprète mal la double solution. (*Indifferently.*)

2° *Lieu d'un sommet d'un triangle invariable dont les deux autres sommets décrivent deux droites rectangulaires.*

Il forme bien les équations préparatoires, en exprimant l'invariabilité par celle des côtés. Il exécute convenablement les éliminations, et résout bien l'équation finale, après ne l'avoir toutefois suffisamment simplifiée que sur un avis formel. Invité à faire attention au phénomène algébrique que présente cette formule (et qui indique la décomposition de l'équation en deux autres du second degré), il ne peut ni saisir cette indication évidente, ni, à plus forte raison, l'interpréter géométriquement, malgré mes avertissements réitérés sur la position nette de la question. Engagé alors à analyser directement la définition, il finit par y apercevoir la décomposition du lieu, et la retrouve enfin, sur un nouvel avis, dans la formule. Invité alors à déterminer *a priori* les deux ellipses par une analyse plus complète de la définition, il voit d'abord, avec un peu d'aide, que les axes des deux ellipses sont perpendiculaires entre eux, et pense ensuite, pour trouver ces axes, à chercher un couple de diamètres conjugués; mais il ne peut les déterminer de longueur. Conseillé alors de revenir à l'équation, il y détermine par la formule usitée la direction des axes en y reconnaissant la rectangularité des deux ellipses, et ensuite très raisonnablement leur longueur. Il voit très bien sur l'équation le cas du triangle

rectangle, et le vérifie convenablement sur la figure ; il traite aussi fort bien l'autre cas singulier du triangle réduit à une droite. (*Enough well.*)

3° *Théorème de Descartes.*

Exposition intelligente de la démonstration ordinaire, et des indications usitées. Invité à préciser ainsi la nature des racines de $x^4 - x^3 + x^2 - x + 1 = o$, il voit aussitôt qu'elle équivaut à $\frac{x^5+1}{x+1}$, et répond alors fort bien. Sur l'équation $x^3 + x + 1 = o$, il généralise judicieusement cet artifice en multipliant par $x + a$, et finit par très bien choisir a, de manière à décider la question après quelque hésitation. (*Well.*)

4° *Equilibre d'un poids sur un plan résistant.*

Il explique raisonnablement la loi générale de cet équilibre, et les modifications relatives au frottement. Invité à trouver le maximum d'escarpement ainsi compatible avec l'équilibre, il le fait très bien. (*Well.*)

Judicieux et intelligent, il sera une bonne acquisition pour l'Ecole, quoique ayant été instruit d'une manière trop subalterne : il est moins brillant, mais plus solide très probablement, que Simoneau (+ +).

(A classer, presque sans aucun doute, entre Doutres et Tournadre, immédiatement avant Simoneau).

Audibert, 17 ans (de 1 h. 3/4 à 3 h. 1/2).

1° *Quadrature d'un dodécagone régulier d'après son côté.*

Il réduit aisément la question à chercher *tang* 15°. Il fait alors de vaines transformations en autres lignes trigonométriques du même arc, et ne peut sortir du cercle vicieux. Cependant il est ainsi machinalement conduit à calculer le rayon circonscrit, en ayant convenablement égard à la nature du polygone. Il finit ainsi par trouver la vraie formule et la simplifie bien, mais la construit trop péniblement et d'une manière trop compliquée. (*Enough well.*)

2° *Condition des coefficients de $x^3 - 3px = 2q$, pour deux racines en raison donnée.*

Il substitue a et ma, et cherche à calculer p et q en m et a : il retranche heureusement les deux équations, et détermine p, par suite q : il finit par bien apercevoir, sur interpellation, que ces calculs étaient réellement faits d'avance d'après les lois de composition. Trouvant que le quotient $\frac{p}{q}$ dépend de a, il croit d'abord que la relation indépendante de a n'existe point : et cependant interpellé, il finit par élargir son idée (il paraît là ne manquer que

d'habitudes élevées), et trouve la relation cherchée. et bien pour le cas des racines égales, qu'il traite d'ailleurs ment dans le même esprit. (*Enough well.*)

3° *Lieu du sommet d'une parabole invariable tangente en 1 p à 1 droite fixe.*

Prenant bien les axes, il forme aisément le contact. P muler l'invariabilité, il pense à celle de la distance du f sommet. Il cherche le sommet comme point où la tange perpendiculaire au diamètre, et le formule bien avec un peu A l'égard du foyer, il veut d'abord partir banalement de la tion algébrique; mais invité à réfléchir sur le choix du car il recourt bientôt spontanément à la propriété caustique po tangente donnée : il suit très heureusement cette idée, et s'ap bien qu'il a déjà (dans la formulation du sommet) l'équatio l'axe dont il a alors besoin. Finalement, il exprime fort bien variabilité. (*Very well.*)

Arrivé à ce point, il hésite beaucoup à concevoir le mod formation de l'équation du lieu : cependant il finit par caract suffisamment l'élimination convenable, sans apercevoir les mo évidents d'abréviation. (*Sufficiently.*)

Invité à discuter *a priori* la courbe autant que possible, il recon nait judicieusement les circonstances les plus générales; mais il peut la décrire par points. (*Indifferently.*)

4° *Equation de la cissoïde ordinaire d'après la définition de New*

Il motive très imparfaitement le choix, d'ailleurs convenable, de axes. Il ne conçoit pas d'une manière assez large, assez rationne et assez directe, le mode de formation de l'équation du lieu, qu ne cherche que par des essais vaguement dirigés. Il finit cependa par arriver ainsi à l'équation, et la discute fort bien, de manière reconnaître très bien, soit ainsi, soit par la définition, la vérital forme de la courbe : il nomme la cissoïde qu'il connaît par la d finition de Dioclès. (*Well.*)

5° *Equilibre d'un poids soutenu par trois plans inclinés.*

Il n'a pas d'idée assez nette de la nature de cet équilibre, q ne croit pas d'abord caractérisé par une véritable équation. Quoi son bon sens le rectifie à cet égard, il ne sait point assez la stati pour saisir nettement même le principe de la formation de c équation. (*Weakly.*)

Il est incontestablement le plus intelligent et le plus judici de tous les candidats de Montpellier, quoique jusqu'ici dressé à habitudes mathématiques trop subalternes, contre lesquelle lutte difficilement, mais avec succès, et à la prolongation desque l'École mettra sans doute un terme suffisant et opportun. (++

(A classer, sans presque aucun doute, entre Schmutz et Trico

EXAMENS DE BOURGES.

Dimanche 22 octobre. — **Marie**, 18 ans (de 10 h. 1/2 à midi).

1° *Décider trigonométriquement si 3 points inaccessibles sont en ligne droite.*

Il croit d'abord pouvoir prononcer d'après une seule station, et indique un caractère absurde : il a beaucoup de peine à reconnaître la nécessité de deux stations. Il finit cependant par bien concevoir l'opération, et la compare judicieusement à l'observation directe. (*Enough well.*)

Même question pour 4 points en cercle, dont il faut trouver le rayon.

Il finit par reconnaître d'abord, mais avec beaucoup de peine, si le quadrilatère est plan, et indique ensuite un bon caractère d'inscriptibilité. (*Near about well.*)

Il explique convenablement la formule ordinaire du rayon par les côtés. (*Well.*)

2° *Dimensions d'une calotte sphérique d'après son volume et sa surface totale.*

Il forme bien les équations préparatoires, et en déduit bien, trop lentement, par excès d'adresse, l'équation finale à la hauteur $y^4 - 8a^2y^2 + 32b^3y - a^4 = o$. Il n'y voit pas nettement que les 2 racines réelles permanentes sont nécessairement étrangères à la question. L'ensemble de sa discussion algébrique est très faible : il ne voit pas même le signe nécessaire des 2 autres racines en cas de réalité. Il concilie d'ailleurs cette analyse très imparfaitement avec la nature de la question. Invité à déterminer les dimensions de la calotte maximum, il la croit caractérisée par $y = a$, et cherche à démontrer ce sophisme, sans penser ni au principe des racines égales, ni aux conditions de réalité. (*Weakly.*)

3° *Lieu d'un sommet d'un triangle invariable dont les 2 autres décrivent 2 droites rectangulaires.*

Il institue péniblement une analyse presque impraticable et confuse, quoique strictement correcte. Il ne peut la simplifier assez pour la rendre exécutable. (*Sufficiently.*

Invité alors à discuter *a priori*, en supposant que l'équation soit du 4e degré, il ne pense nullement à la décomposition évidente du lieu, et n'aperçoit que la double symétrie, dont il apprécie sainement l'influence algébrique, sans pouvoir même déterminer par quelques positions choisies les coefficients restés indéterminés, quoique très formellement mis sur la voie à cet égard. (*Very weakly.*)

4° *Discussion de la courbe $y^4 + x^4 = 1$.*

Il discute très faiblement l'ordonnée et ne pense pas à la tangente.

Il imagine de comparer la courbe au cercle correspondant; mais il ne s'en sert que comme d'une sorte d'artifice d'évaluation des ordonnées, et finalement ne peut prononcer sur la vraie figure. (*Weakly.*)

Il promettait beaucoup plus qu'il n'a tenu ; mais il n'est pas sans intelligence, quoique trop faiblement préparé. En persistant convenablement, il pourra devenir bon l'an prochain, mais il n'est, cette fois, que très strictement admissible. (+.)

(A classer, presque sans doute, entre Bertin et Urbain.)

Dutens, 19 ans (de 2 h. 1/4 à 4 h)..

1° *Volume produit par un hexagone régulier autour d'un côté, d'après la longueur du côté.*

Il emploie immédiatement la règle de Guldin et évalue très bien les deux facteurs. (*Well.*)

Invité à fixer la direction de l'axe correspondante au maximum de volume, il le fait très bien. (*Very well.*)

Invité enfin à démontrer la règle de Guldin, il le fait convenablement, quoique d'une manière un peu trop compliquée, pour des éléments rectangulaires; et il emploie ensuite assez bien le théorème des moments, quoiqu'avec un peu d'hésitation, dans le passage des éléments à l'ensemble. (*Well.*)

2° *Doctrine des combinaisons.*

Il motive assez bien, mais sur interpellation, la conversion des combinaisons en arrangements. Il établit ensuite suffisamment la formule ordinaire. Invité à l'appliquer au dénombrement des mots de 4 consonnes et 3 voyelles, il le fait très judicieusement, et en retranche fort bien ceux où toutes les consonnes se suivent. (*Very well.*)

3° *Théorème de M. Sturm.*

Il expose convenablement, mais sans rien de saillant, et même d'une manière un peu lourde, la démonstration ordinaire, qu'il n'achève même que péniblement. (*Near about well.*)

Invité à manifester par les courbes l'argument principal, il finit par le faire suffisamment avec un peu d'aide. (*Enough well.*)

Il paraît comprendre à peu près l'extension au cas des racines égales. (*Near about well.*)

Invité aux conditions d'entière imaginarité de $x + px = q$, il ne suit pas bien, dans l'exécution du calcul, le véritable esprit de la règle quant aux modifications permises : à cela près, l'application est convenable. (*Moderately.*)

4° *Rectangle maximum circonscriptible à une ellipse donnée.*

Il répond d'abord que le moindre est celui des axes, et s'obstine à

le répéter, sans le prouver d'ailleurs. Après une longue hésitation, il n'institue aucun plan rationnel de solution. Il ne pense pas même à chercher le lieu circonscrit aux rectangles. (*Very weakly.*)

5° *Lieu des projections du foyer d'une parabole sur les normales.*

Il institue assez bien l'analyse préparatoire, et exécute suffisamment les éliminations, sans prévoir assez tôt le degré du résultat. (*Moderately.*)

Invité alors à déterminer la courbe sans calcul, en la supposant du second degré, il voit assez bien que ce sera une parabole, dont il assigne l'axe et le sommet, et il imagine, pour déterminer le paramètre ou le foyer, une construction exacte mais trop compliquée d'où il ne peut déduire nettement son rapport avec le paramètre primitif, lors même que ce rapport lui est annoncé. (*Near about well.*)

Assez intelligent et judicieux pour former un bon élève ordinaire. (+.)

(A classer, sans presque aucun doute, entre (Nicolas) Colin et Lambrecht.)

Pour paraitre prochainement :

La 5° édition du Cours de Philosophie positive, publiée par les exécuteurs testamentaires.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

Versailles. — Imprimerie Veuve E. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

9 César 104. 15e ANNÉE. — N° 3. 1er Mai 1892.

COLLÈGE DE FRANCE

COURS SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES SCIENCES

DISCOURS D'OUVERTURE

Prononcé par M. Pierre LAFFITTE

Le Samedi 26 Mars 1892.

I

Relation du cours sur l'histoire générale des sciences avec l'ensemble de la situation sociale.

Messieurs,

Par décret du 30 janvier 1892, de M. le Président de la République, et sur la proposition de M. Léon Bourgeois, Ministre de l'Instruction publique, une chaire de l'histoire générale des sciences a été créée au Collège de France, et par décret du même jour, j'ai été appelé à la remplir. Le Parlement, Chambre des députés et Sénat, avait préalablement voté les fonds nécessaires, à une grande majorité. La création a donc eu le concours de tous les pouvoirs publics de la République française.

L'approbation, je puis dire presque unanime, de la presse républicaine a montré l'importance qui était attribuée à une telle fondation, où l'on a vu comme l'an-

22

nonce de l'avénement systématique de la science dans la direction des affaires humaines. L'opposition naturelle des représentants autorisés de la prépondérance des doctrines théologico-métaphysiques a caractérisé, par une sorte de contre-épreuve, l'opinion du parti républicain à ce sujet. Je crois donc qu'il est de mon devoir strict d'expliquer sommairement la relation effective de la création d'un tel cours au Collège de France, avec l'ensemble de la situation sociale telle qu'une analyse historique peut la dégager de toutes les luttes passagères du moment.

Je dois d'abord faire voir comment cette chaire, dont la création a été sollicitée depuis bientôt deux générations, n'a pu être définitivement fondée que sous la troisième République, enfin constituée sur ses bases normales.

Auguste Comte avait, dans cet admirable mouvement philosophique, gloire éternelle de la Restauration, conduit l'évolution scientifique abstraite, en élaboration depuis Thalès et Pythagore, jusqu'à son terme final, par la fondation de la sociologie et de la morale positives. Dans cette élaboration, depuis 1822, il avait montré que la science, désormais complétée et coordonnée, devait arriver finalement à la direction suprême des affaires humaines. Ce fut à cette époque que ses travaux et sa personne furent appréciés par M. Guizot, qui assista à plusieurs séances du cours professé par le jeune philosophe : et plusieurs lettres nous font connaître que M. Guizot, préoccupé lui-même de hautes méditations historiques, avait senti la portée des travaux d'Auguste Comte, quoique néanmoins son esprit n'ait jamais été dégagé des convictions théologico-métaphysiques, et qu'il leur ait toujours assigné un rôle indéfini dans le gouvernement des sociétés. Aussi, quand M. Guizot arriva en 1832 au ministère de l'instruction publique,

les relations antécédentes qu'avait eues Auguste Comte avec lui et quelques avances d'autrefois engagèrent le philosophe à proposer au ministre la création d'une chaire *d'histoire des sciences mathématiques et physiques au Collège de France*. Dans une note remise le 29 octobre 1832, à M. Guizot, Auguste Comte montrait l'importance et la nécessité d'une telle création pour le développement et la systématisation des sciences positives. M. Guizot, après une entrevue avec Auguste Comte, renvoya sa décision à une époque ultérieure. Celui-ci, après un temps normal d'attente, lui écrivit une lettre le 30 mars 1833. Dans cette lettre, il rappelait à M. Guizot que celui-ci l'avait jugé jadis capable de servir le haut enseignement; et, avec une noble confiance, dont il honorait le ministre, il lui demandait s'il n'était pas plus capable de servir ainsi les intérêts généraux des progrès humains, qu'en s'absorbant dans six ou sept heures d'enseignement mathématique. M. Guizot répondit que ses occupations ne lui permettaient pas en ce moment d'accorder une entrevue. M. Comte, par sa lettre du 6 mai 1833, rappela à M. Guizot que l'entrevue demandée se rapportait à l'accomplissement de ses fonctions légales et que par suite il était obligé formellement de l'accorder. Par un billet du 9 mai 1833, M. Guizot répondit que d'après l'avis des personnes compétentes il refusait la création de la chaire demandée. Sans doute, la nature du système politique inauguré sous le règne de Louis-Philippe explique un tel avortement; néanmoins, un chef supérieur et directement pratique aurait pu au fond passer outre. Mais M. Guizot, doué du reste d'une haute intelligence, était un théoricien; et cette expérience prouve une fois de plus le danger de confier le pouvoir politique aux purs théoriciens, trop disposés à immobiliser la société dans l'état qu'ils ont conçu.

En 1846 et 1847, quelques initiatives hardies de M. de Salvandy engagèrent Auguste Comte à renouveler auprès de celui-ci une nouvelle tentative pour la fondation d'une chaire au Collège de France. M. de Salvandy accueillit très convenablement une telle demande et promit de l'examiner avec tout le soin que méritait le nom de celui qui la faisait. La Révolution de 1848 surgit, et Auguste Comte renouvela auprès du nouveau gouvernement la demande faite à celui de Louis-Philippe. Mais la direction républicaine n'eut qu'une durée éphémère, et aucune suite ne put être donnée à la demande du philosophe.

L'avortement de la tentative d'Auguste Comte s'explique. Dans la transition que représente le règne de Louis-Philippe, les hommes politiques qui l'organisèrent n'ont jamais conçu la nécessité et la possibilité de l'élimination finale des conceptions théologico-métaphysiques du gouvernement politique des sociétés humaines ; et ils ont toujours tenté et poursuivi des alliances à ce sujet. Pour surmonter une telle situation, il aurait fallu la haute portée d'un véritable grand politique, et ce n'était pas ici le cas. Sous l'Empire, Auguste Comte ne fit aucune démarche quelconque pour la fondation de cette chaire, non pas que le chef eût l'esprit fermé à de telles vues, bien loin de là ; mais la nature de son système politique ne lui aurait pas permis d'accomplir une telle fondation, quand même il l'aurait approuvée.

L'avénement définitif de la République, en 1870, changea la situation et, dès le début, le génie politique de Gambetta avait pressenti la profondeur de la transformation, en fondant pour M. Littré, à l'Ecole polytechnique, une chaire d'histoire générale. Mais des luttes plus urgentes s'imposaient. Il fallait conquérir le pouvoir dans cette République, désormais inébranlablement fondée sur les nécessités d'une situation créée par tout

notre passé. Le pouvoir conquis, il fallait donner à la République le caractère pleinement laïque qui constitue son état véritablement normal. Ces deux pas accomplis : conquête du pouvoir par les républicains, caractère exclusivement laïque de la République, le projet de la fondation d'une chaire de l'histoire générale des sciences au Collège de France put être repris. M. H. Stupuy appela de nouveau l'attention sur un tel projet ; mais c'est surtout M. Antonin Dubost, député de l'Isère, qui depuis 1885 en poursuivit la réalisation. Il fallait pour cela le concours d'un ministre doué à la fois des vues générales qui permettent d'apprécier l'ensemble des choses, et de la fermeté qui ne se laisse pas ébranler par les oppositions que soulèvent les véritables nouveautés, quelque préparées qu'elles puissent être. M. Léon Bourgeois obtint le concours des pouvoirs publics et la chaire fut fondée.

L'on voit donc, par cette sommaire analyse historique des essais infructueux et de la réussite finale d'une telle création, comment elle se trouvait réellement en harmonie, avec la situation politique et sociale de la France ; et c'est cela qu'il faut maintenant que je fasse comprendre davantage par une analyse plus approfondie.

L'état légal de la France consiste : d'un côté, en ce que les croyances théologico-métaphysiques qui ont gouverné le passé de notre espèce ne sont plus désormais que d'ordre privé ; et que, d'un autre côté, tous les rapports personnels, domestiques et sociaux reposent sur des bases purement positives, toujours au fond vérifiables et sur lesquelles l'accord peut toujours finalement s'établir. Sans doute, cet état est encore trop implicite, et les divers éléments de cette situation sont loin d'être systématiquement coordonnés par une analyse explicite systématique ; mais c'est là néanmoins la réalité pratique et profonde qui gouverne notre situation depuis un siècle.

En 1789, un pas capital fut, en effet, accompli sous le poids des antécédents, et créa une situation nouvelle dans le monde, par la proclamation de la *liberté de conscience*. Toutes les constitutions, depuis cette époque, ont conservé ce grand principe, y compris celle de 1814, dont le préambule remarquable cherche à lier le présent au passé. Sans doute, il y eut des incohérences, celle notamment de Bonaparte, introduisant dans un tel sujet la statistique, en déclarant que la religion catholique est celle de la majorité des Français. Or, proclamer la liberté de conscience, c'est dire que les croyances que domine un tel principe ne sont pas, d'après le législateur, nécessaires à l'existence personnelle, domestique et sociale ; et que la vie réelle peut s'établir suffisamment sur des bases purement positives, en dehors de toute croyance théologique.

C'est là un état absolument nouveau dans l'histoire du monde, et que les esprits les plus audacieux osaient à peine entrevoir avant 1789. Aussi cette année mémorable ouvre une ère véritablement nouvelle pour l'humanité ; car la France n'a fait que prendre l'initiative pour le genre humain. On conçoit, dès lors, comment Auguste Comte a pu prendre 1789 pour *l'origine des temps* (1).

L'on conçoit qu'une telle proclamation, qui ramenait ainsi à l'ordre purement privé les croyances qui, depuis l'origine des temps, gouvernaient l'espèce humaine, ait produit et un effroi et une répulsion dans des esprits élevés et supérieurs, surtout préoccupés de l'ordre, et qui ne voyaient pas suffisamment la possibilité de l'établir sur des bases différentes de celles qui avaient servi au gouvernement du genre humain. Ils ont dû voir là, et c'était un sentiment vraiment légitime, le commencement d'une

(1) Voir le remarquable article de M. Frédéric Harrison, intitulé une *Ere nouvelle*, dans le numéro du 1er janvier 1892, de la *Revue occidentale*.

anarchie profonde, destinée à décomposer d'abord la France et finalement l'Occident; car ce mouvement tend à se propager dans tous les élements de la République occidentale, et à y remplacer la chrétienté par la positivité. Il faut tenir compte de ces sentiments et de ces vues, dont l'illustre Joseph de Maistre a été le plus éminent représentant. De telles craintes ont dû s'augmenter encore par l'avènement de plus en plus familier de l'idée de progrès, qui, vague et confuse encore, pousse à des changements indéfinis, dans une situation où les antiques principes de la stabilité humaine ne sont plus proclamés que d'ordre purement privé.

Néanmoins, messieurs, malgré ces craintes qui semblent si rationnelles, les sociétés occidentales, en se compliquant de plus en plus, nous présentent, malgré des oscillations dont l'intensité n'est pas supérieure à celle du passé, un ordre persistant. Il nous faut résoudre cette contradiction, en signalant toutefois les lacunes véritables d'une telle situation, et en montrant comment on peut y remédier; de manière à calmer les inquiétudes de ceux que préoccupe la notion de l'ordre. Le nœud de toute notre théorie consiste à mieux analyser qu'on ne l'a fait jusqu'ici le caractère de la raison pratique, et à montrer ensuite que les lacunes qui frappent tant d'esprits consistent dans le défaut d'intervention systématique de la raison théorique scientifique.

La raison pratique a pour destination de *prévoir* et de *modifier* les divers phénomènes du monde et de la société. Elle comporte donc une vérification constante de l'expérience; elle est ainsi, par sa nature, essentiellement positive; par suite, elle permet une véritable entente, car elle est dans une fréquentation continue avec les réalités effectives. En un mot, ses décisions sont susceptibles de vérification.

C'est cette raison pratique qui depuis 1789 gouverne

la France; non seulement dans le domaine de l'industrie proprement dite ou de la modification du monde, mais aussi de la modification des phénomènes sociaux. Et l'on en a vu de fréquents exemples, montrant comment la pratique des hommes d'Etat, dignes de ce nom, était supérieure aux théories théologico-métaphysiques qu'ils conservaient encore.

Néanmoins, Messieurs, une telle situation est loin d'être suffisamment réglée; car si la raison pratique est réelle, elle est empirique, par suite incohérente et ne permettant que des prévisions à très courtes dates; ce qui conduit à une série d'essais infructueux et souvent nuisibles. D'un autre côté, elle est par cela même insuffisante pour établir ces formules générales qui servent à maintenir le *consensus* des hommes entre eux, *consensus* d'autant plus difficile et en même temps nécessaire que les phénomènes sociaux se compliquent davantage. Ces formules créées par les sacerdoces antiques, et dont le Décalogue nous offre un noble exemple, ont été sanctionnées d'abord par la théologie; aussi participent-elles, au point de vue social, au discrédit de celle-ci. Il y a là un vrai danger, et Joseph de Maistre, répétant l'ancienne formule, a pu dire : *Le nombre des vérités diminue parmi les hommes;* car les principes généraux d'entente sont de plus en plus contestés.

Quel peut être le remède à une telle situation. Il existe, Messieurs; et il consiste essentiellement dans la généralisation de la science et dans son extension définitive au domaine social et moral.

La science, comme la pratique, est réelle et constamment vérifiable. Son critérium de certitude, comme celui de la raison pratique, consiste dans la *modificabilité* et la *prévision*. Mais la science est générale et abstraite. Par suite de ces deux caractères, elle étend la prévision

et elle agrandit la modificabilité d'une manière presque indéfinie, en créant une infinité de cas possibles que l'empirisme n'aurait pu révéler, comme le montre l'exemple capital de la grande industrie abstraite propre à l'Occident. D'un autre côté, la science, par suite de son caractère d'abstraction, est susceptible de trouver ces formules générales, condition du concours des hommes entre eux et de la formation des forces sociales. Car toute force sociale résulte au fond, suivant la grande théorie d'Auguste Comte, de la coordination des volontés individuelles dans un organe unique.

Mais, Messieurs, cette mentalité positive scientifique qui se développe en Occident depuis Thalès, et dont l'aptitude organique s'est déjà manifestée dans la modification du monde, est-elle réellement susceptible d'atteindre un tel but? Oui, Messieurs, je crois qu'un examen d'ensemble peut nous persuader à cet égard. En fait, il s'est formé une *foi positive*. La *foi*, c'est la disposition à croire de confiance les principes établis par les hommes compétents, et qu'on applique ensuite à la vie sociale et industrielle; la foi est la base de toute société. C'est une profonde illusion de l'orgueil révolutionnaire de croire que chacun ne doit appliquer que les principes dont il a la démonstration personnelle. L'existence de toute société proteste contre une telle hallucination. Mais ce qui caractérise la foi positive, c'est que, si elle n'est pas toujours démontrée pour chacun, et loin de là, elle est néanmoins toujours démontrable. L'existence de cette foi positive, tout au moins dans le domaine de la philosophie naturelle, est caractérisée par ce fait, qu'en science la liberté de conscience n'existe pas. Car on regarderait universellement comme absurde celui qui prétendrait, en science, croire à sa fantaisie; et la réalité pratique le ramènerait bientôt à l'équilibre.

Permettez-moi, Messieurs, un exemple familier à ce sujet : Supposons qu'un individu aille demander à notre honorable Ministre des finances une fonction dans son ministère, et commence par lui déclarer qu'il est ou catholique, ou juif, ou protestant, ou athée ; le Ministre l'interromprait immédiatement et lui dirait : « Monsieur, cela ne me regarde pas. » Mais s'il ajoutait : « je ne crois pas que 2 et 2 fassent 4 ; je pense même que la somme varie, que 2 et 2 font 5 quand je reçois, et 3 quand je donne », l'honorable Ministre sourirait et renverrait le candidat, par une de ces formules polies qui ajournent indéfiniment. Et si ce personnage appliquait réellement dans la pratique son théorème, il est probable que nos magistrats seraient peu indulgents.

Joseph de Maistre, avec son habituelle profondeur, a constaté l'existence et la puissance de cette foi positive. Voici ce qu'il dit :

« Le traducteur anglais de toutes les œuvres de Ba-
« con, le docteur Shaw, a dit, dans une de ses notes,
« dont il n'est plus en mon pouvoir d'assigner la place,
« mais dont j'assure l'authenticité : *que le système de*
« *Copernic a bien encore ses difficultés.*

« Certes, il faut être bien intrépide pour énoncer un
« tel doute. La personne du traducteur m'est absolu-
« ment inconnue ; j'ignore même s'il existe ; il est im-
« possible d'apprécier ses raisons, qu'il n'a pas jugé à
« propos de nous faire connaître, mais sous le rapport
« du courage, c'est un héros (1). »

Cette foi qu'inspire la mentalité positive, elle déborde, Messieurs, de tous côtés. Elle est un signe caractéristique de notre époque. Ce phénomène frappe tous les observateurs.

(1) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tome II, Notes du IIe entretien, page 366. Paris 1822.

Joseph de Maistre n'a pu, vu sa situation mentale, compléter son observation, et constater la décroissance continue de la foi théologico-métaphysique, dont le cercle se restreint en Occident, et surtout en France de plus en plus, en même temps que la foi positive s'étend sans cesse. Joseph de Maistre a essayé, du reste, de protester contre cette domination croissante de la foi positive. Ecoutez-le encore :

« Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de des-« potisme, qui est le caractère distinctif des savants « modernes, n'est propre qu'à retarder la science. Elle « repose aujourd'hui sur de profonds calculs à la portée « d'un très petit nombre d'hommes. Ils n'ont qu'à s'en-« tendre pour imposer silence à la foule ; leurs théories « sont devenues une espèce de religion ; le moindre « doute est un sacrilège ! » (1)

Nous prenons ici Joseph de Maistre en flagrant délit d'esprit révolutionnaire. Il vérifie sur lui-même cette loi de l'influence du milieu sociologique, que subissent toujours à un certain degré les plus hautes et les plus audacieuses intelligences. Il fait du Voltaire à rebours, mais avec moins d'opportunité; c'est du Voltaire contre la science au lieu d'être contre la théologie. Quant à son accusation de despotisme, elle est vraiment inapplicable. Quel despotisme peut-on subir en acceptant librement des conceptions dont les conditions de vérification sont toujours précises? Quant à l'entente des membres du sacerdoce positif pour tromper le peuple, c'est absolument de même force que l'accusation semblable portée contre le sacerdoce théologique. Cette vue viole les lois les plus fondamentales de la nature humaine et de l'évolution des sociétés.

Mais qu'aurait dit Joseph de Maistre de la situation

(1) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tome II, p. 366.

actuelle? L'esprit public invoque de tous côtés la science; il y a foi et désir, c'est l'indice d'un profond besoin, et c'est l'aspiration à sa satisfaction sociale. Mais la science ne peut remplir un tel vœu, elle ne peut être à la hauteur de sa mission qu'en s'étendant jusqu'aux phénomènes moraux et sociaux, et en se coordonnant. Si donc les savants veulent être à la hauteur de la mission que l'opinion publique leur impose, il est nécessaire qu'ils lient leurs études spéciales à des vues générales, sans quoi ils perdraient bientôt l'influence qui vient à eux, et l'on pourrait tout au plus leur demander des renseignements, mais jamais des conseils.

En résumé, Messieurs, l'état légal de la France repose tout entier sur la mentalité positive d'après laquelle se règlent les rapports domestiques, individuels et sociaux, les conceptions théologico-métaphysiques n'étant plus légalement que d'ordre privé. Mais cette mentalité positive légale et pratique est trop incohérente; il y a nécessité d'une coordination qui ne peut résulter que d'une systématisation de l'ensemble des sciences abstraites. Cette coordination donnera la généralité nécessaire à la direction des choses et au gouvernement : *Le Général seul dirige.* L'instinct public confus, mais décisif, le réclame.

Eh bien! Messieurs, la création de la chaire actuelle a pour but, précisément, de concourir à l'organisation d'une telle situation, et à la satisfaction de ce besoin fondamental. Car elle est relative à l'ensemble de toutes les sciences positives abstraites, dont elle doit étudier les lois d'évolution; et c'est cet ensemble des sciences abstraites qui est la seule base inébranlable de toute systématisation.

Vous pouvez voir dès lors, Messieurs, d'après l'analyse que je viens d'accomplir devant vous, l'importance comme l'opportunité de la création, due surtout à la

persévérance et aux vues d'ensemble de M. Antonin Dubost et de M. Léon Bourgeois, ministre de l'instruction publique.

En considérant la portée d'une telle fonction, on regrettera profondément avec moi qu'elle n'ait pu être remplie par Auguste Comte, l'homme de génie qui l'avait conçue, et à qui l'exécution en revenait naturellement.

II

Vue d'ensemble de l'évolution scientifique

Il nous faut, Messieurs, après avoir sommairement apprécié la destination sociale de l'évolution scientifique, montrer, par une vue d'ensemble de cette même évolution, comment elle permet de constituer un état mental et social qui pourra être l'idéal effectif de la France, et finalement de l'Occident.

Le champ de l'évolution scientifique abstraite est compris entre la géométrie et la sociologie et la morale, en passant par la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie. C'est là l'ordre de généralité décroissante et de complication croissante, en même temps que c'est l'ordre d'évolution, c'est-à-dire celui dans lequel ces diverses études ont passé sous la domination de la mentalité positive.

Une première vue d'ensemble de l'évolution scientifique porte sur sa durée, qui est de vingt-cinq siècles, de Thalès et Pythagore, jusqu'à Bichat et Auguste Comte. Ce mouvement s'est produit d'une manière lente et graduelle, en passant des questions les plus simples aux plus composées; chaque pas faisant suite au précédent, et chaque coopérateur prenant pour point de départ de

ses efforts le travail accompli par ses prédécesseurs.

De cette vue d'ensemble résultent de hautes conséquences morales et sociales. En premier lieu, nous y voyons, dans cet ordre de travaux, de la manière la plus précise, la subordination de l'individu à l'espèce et la vérification du grand théorème d'Auguste Comte : *les morts gouvernent les vivants*. D'où nous déduisons ce précepte : *l'homme doit se subordonner de plus en plus à l'Humanité*, en effet. Nous voyons que cette domination des morts, cette subordination constante de l'individu à l'espèce, bien loin de nuire à l'activité de celui-là et à son originalité, est la source des résultats les plus sûrs, comme les plus élevés. Cette subordination trace la direction et fait cesser l'hésitation, toujours nuisible, en permettant d'utiliser tous les travaux antécédents. C'est, dans le travail intellectuel, l'utilisation féconde du travail accumulé, au lieu de l'effort incessant pour le reconstituer. Et, en effet, on voit ici l'immense supériorité de la science sur la théologie et la métaphysique, où les questions recommencent sans cesse sans avancer jamais. Nous en voyons un exemple dans Descartes; car les grands hommes traduisent au mieux les phases de l'espèce. Dans les spéculations théologico-métaphysiques il recommence tout, il se prend pour point de départ : en géométrie, il procède tout autrement. Ecoutons-le :
« Jusqu'ici, j'ai tâché de me rendre intelligible à tout le
« monde, mais, pour ce traité, je crains qu'il ne puisse
« être lu que par ceux qui savent déjà ce qui est dans
« les traités de géométrie ; car, d'autant qu'ils con-
« tiennent des vérités fort bien démontrées, j'ai cru
« qu'il serait superflu de les répéter, et je n'ai pas laissé
« pour cela de m'en servir (1). »

Et, en effet, Descartes prend pour point de départ, dans

(1) Avertissement en tête de la *Géométrie* de Descartes. Leyde, 1637.

le premier livre de sa géométrie, le problème de Pappus, au point même où l'avait laissé la science antique, et il le résout pour un nombre quelconque de lignes; ce qui n'avait pu être fait jusque-là. Leibnitz, à son tour, publiant en 1684 les principes du calcul différentiel, en montre la supériorité sur l'analyse de Descartes, en l'appliquant à la méthode des tangentes et à des cas où la méthode de Descartes eût été réellement inapplicable.

L'évolution scientifique développe en nous, par la contemplation de son mouvement même, tel que je viens de le caractériser, le sentiment de la *continuité*, qui est le caractère essentiel de notre espèce. Nous voyons ainsi comment peut s'accomplir, sans jamais s'arrêter, un progrès continu, et qui, au lieu d'être jamais compromis par la subordination au passé, en est au contraire solidement coordonné, en évitant les oscillations perturbatrices. L'esprit scientifique convenablement conçu est donc le contraire de l'esprit révolutionnaire qui procède par chocs brusques et qui nous présente une insurrection constante de l'individu contre le passé. Sans doute, ces chocs ont été le plus souvent nécessaires, c'est-à-dire aussi inévitables qu'indispensables; néanmoins ils ont été la cause d'une énorme déperdition de forces, car le théorème de Carnot sur la déperdition des forces vives dans les chocs brusques s'applique aux phénomènes sociaux, comme l'avait déjà remarqué ce géomètre éminent, d'après ce que nous en a dit Arago dans son éloge. La remarque est d'autant plus précieuse qu'elle émane du grand citoyen qui participa d'une manière si décisive et si énergique à la plus légitime comme à la plus grande Révolution qui fût jamais. Mais néanmoins, dans la société comme dans les machines, il faut éviter les chocs brusques, et la considération de l'évolution scientifique nous apprendra à organiser graduellement le mouvement continu.

Sans doute, la théologie a profondément senti à sa manière le besoin de maintenir cette continuité, cette subordination du progrès au passé et à la tradition : « *Omnis ratio et naturalis investigatio fidem sequi debet,* « *non præcedere, nec infringere* (Imitation de Jésus- « Christ). »

Mais une pareille prétention n'a pu être réalisée par la théologie que d'une manière très passagère, malgré les plus puissants artifices, y compris la force et la suppression violente de la discussion. La science, au contraire, résout spontanément le problème, et c'est dans l'étude de son évolution que nous devons puiser les vues propres à transporter le même esprit dans tous les ordres de phénomènes. Nous apprendrons énergiquement à marcher vers l'avenir, en nous appuyant sur le passé, et en le respectant dans ses dispositions fondamentales. Car, après tout, ces pères que nous raillons si souvent, nous sommes certainement leurs fils, comme le remarque Galiani, et s'ils eussent été si bêtes, suivant l'expression du spirituel italien, comment auraient-ils pu produire des enfants si intelligents que nous prétendons l'être?

Un second point, Messieurs, nous est révélé par la contemplation de l'ensemble de cette évolution : c'est qu'elle est due à un nombre très limité d'individus, parmi lesquels peut-être une centaine, et j'exagère beaucoup, d'absolument indispensables. Là apparaît d'une manière nette et précise, la démonstration de la profonde inégalité des intelligences ; et l'on peut dire avec certitude que, sans un certain nombre d'hommes supérieurs, l'Humanité n'aurait jamais dépassé une honnête médiocrité dans laquelle elle aurait constamment végété. Du reste, il faut remarquer que, si l'évolution sociale développe le concours, elle développe aussi de plus en plus les différences. Ainsi Mozart était, à un degré infiniment grand, plus supérieur à ses contemporains au

point de vue musical qu'on n'eût pu l'être au début de la civilisation, les hommes primitifs ayant pour caractère essentiel de chanter tous également mal. Ce théorème sociologique se vérifie d'une manière caractéristique dans le cas des deux sexes. La civilisation développe de plus en plus leurs différences pour mieux assurer leur concours; la femme nous en offre un exemple décisif, sa différence croissante avec l'homme est une des plus belles créations de l'Humanité. De l'observation que nous venons de faire sur l'évolution scientifique il résulte cet autre théorème : que tout progrès quelconque nécessite toujours un organe individuel pour être accompli ; et l'organe est d'autant plus difficile à trouver que le problème est plus grand et plus profond. D'où résulte pour nous le devoir de faire surgir cet organe indispensable et de l'aider dans la mesure de nos forces.

Mais, Messieurs, cela doit-il développer dans les forts un orgueil blâmable et un mépris injustifié? Nullement, car ces forces exceptionnelles ne peuvent se développer que dans un milieu social constitué et qui a longtemps vécu. Et chaque problème résolu par un homme de génie ne peut l'être que grâce à la série des travaux accomplis par tous ses prédécesseurs. On ne peut comprendre, en effet, Lagrange, par exemple, sans Newton, Descartes, Leibnitz et Galilée; ni ceux-ci sans Archimède et Apollonius, et ces géomètres seraient incompréhensibles sans Eudoxe, Pythagore et Thalès.

Mais, à leur tour, ces philosophes grecs, qui fondèrent la science abstraite par la géométrie, en prirent les bases expérimentales dans les travaux des praticiens qui les avaient précédés et dont la longue continuité dans la grande théocratie égyptienne élabora les notions artificielles et simples qui ont servi aux

premières constructions de la science. Du reste, le théorème est général et je le démontrerai : chaque science a toujours surgi d'une longue élaboration préliminaire de la raison pratique.

Il y a plus encore, Messieurs. Tout ce grand travail théorique ne peut s'accomplir sans *le loisir;* cette admirable création de notre espèce, suivant la juste et profonde observation de David Hume. Or, le loisir est une conséquence de la création du capital: cette lente création de l'Humanité est la source de tout progrès; et par suite il est toujours aussi nécessaire de le respecter, qu'il est blâmable de le gaspiller. Il y a donc là une vue propre à développer en nous la modestie, et, de plus, la reconnaissance pour l'ensemble de toutes les conditions que l'Humanité crée et maintient, et sans lesquelles les plus puissantes individualités avorteraient nécessairement. Aussi, si nous prêchons le respect des faibles pour les forts, nous proclamons avec plus d'énergie encore le dévouement des forts aux faibles.

Cette relation de l'évolution scientifique à celle de la société se caractérise par ce grand fait : que la création de la science abstraite est due aux populations essentiellement militaires, et spécialement aux populations occidentales, depuis la Grèce jusqu'à la France et à l'Angleterre. Les populations théocratiques n'ont jamais offert ni pu offrir un tel développement.

Nous venons de voir les résultats moraux et sociaux qui se déduisent d'une considération de l'ensemble de l'évolution scientifique ; il nous faut maintenant poursuivre notre examen, en voyant ceux qui émanent surtout de l'établissement des propositions les plus générales, établies par la science abstraite.

Le résultat le plus fondamental du développement de la science, c'est que tous les phénomènes sont soumis à

des lois invariables, depuis les phénomènes géométriques jusqu'à ceux de l'homme et de la société.

De là résulte une conséquence morale et sociale vraiment capitale, à savoir : le développement habituel et systématique de la *résignation*. Cette fonction complexe du cerveau, qui est la combinaison habituelle et constante d'émotions et de vues, est la condition de notre bonheur comme de notre dignité, en même temps que de l'efficacité de nos efforts. Quel spectacle à la fois plus pénible et sans élévation, que celui de cette insurrection constante et de cette agitation sans résultat contre une fatalité qui s'impose? C'est celui de la fable antique, où le rocher, sans cesse remonté, retombe sans cesse. Quoi de plus noble, au contraire, que cette nécessité dignement acceptée dans ce qu'elle a d'insurmontable et servant de point de départ et d'appui à la modificabilité possible !

Sans doute la théologie a compris ce grand problème de la *résignation* et l'a résolu à sa manière. Elle la faisait résulter de la domination d'une volonté supérieure qui s'imposait. Mais cette solution, la seule possible au début de notre espèce, était à la fois transitoire et imparfaite ; car elle paraissait toujours arbitraire, puisqu'elle semblait émaner d'une volonté non justifiée. Par suite, la soumission à une telle volonté manquait vraiment d'une suffisante dignité ; elle poussait inévitablement à une sorte d'abaissement et d'humilité exagérée. Il faut honorer ceux qui, avec des moyens aussi imparfaits, ont dirigé l'enfance de notre espèce; et reconnaître aussi qu'ils ont eu, par la conception du destin, comme un pressentiment du véritable état normal. La forme la plus systématique de la résignation théologique est dans le grand dogme de la *prédestination*, sous lequel se cachent des réalités effectives, qui ont le tort essentiel d'être attribuées aux caprices d'une volonté qui nous opprime.

La résignation positive, au contraire, résulte de la considération d'une fatalité indépendante de toute volonté et susceptible d'une démonstration constante. L'on peut dire, Messieurs, que l'établissement de cette résignation est de nos jours le problème social le plus fondamental; car son absence pousse à des perturbations incessantes, et sans résultat effectif.

Mais, Messieurs, la résignation est-elle l'inertie? Une appréciation irrationnelle peut seule le prétendre; et ceux qui ont admis cela, comme une conséquence du dogme de la fatalité, n'ont pas vu que notre activité elle-même est une fatalité. L'histoire démontre que les plus énergiques réformateurs se trouvent précisement, parmi les croyants à cette fatalité, tels, par exemple, que les soldats de Mahomet et, plus tard, ceux de Cromwell, pour ne citer que ces deux exemples. Ces hommes énergiques se croyaient prédestinés à agir sans repos, pour établir leur domination sur les autres.

Il y a plus, le dogme positif, convenablement apprécié, repousse cette accusation d'inertie; car, si les phénomènes sont soumis à des lois nécessaires dans leurs dispositions fondamentales, ils sont modifiables par l'action humaine, dans leurs dispositions secondaires, plus essentielles pour nous. Aussi, notre activité sur le monde devient d'autant plus intense et plus sûre, qu'elle est guidée par la connaissance des lois naturelles correspondantes; elle devient alors à la fois plus étendue et plus certaine dans ses résultats. Nous verrons qu'à mesure que la raison scientifique s'est dégagée de la raison pratique et a établi des lois plus nombreuses, sa réaction sur l'industrie, c'est-à-dire sur les choses, est devenue d'une puissance extrême; ce phénomène frappe tous les yeux.

Et lorsque la sociologie et la morale seront suffisamment constituées à l'état positif, elles nous présenteront un

phénomène analogue, de puissance modificatrice étendue et certaine sur l'homme et la société.

Mais serrons notre examen, en appréciant de plus près la nature du problème scientifique et les conséquences qui en sont la suite.

Tout problème scientifique a pour but de construire dans notre cerveau la représentation de la réalité; de telle sorte que la succession de nos pensées traduise la succession même des événements. Voyons le cas astronomique, qui est décisif à cet égard. La théorie représente si bien la marche des événements célestes que l'on peut, par exemple, déterminer *a priori*, plusieurs années à l'avance, l'état du ciel en un lieu donné; et prédire, de Paris, le lever du soleil à Pékin, pour un jour déterminé d'une année quelconque. Ce résultat s'obtient, non pas en cherchant à deviner la marche des choses par de pures et hardies combinaisons mentales, mais bien en nous assujettissant d'abord à l'observation du monde. Cette soumission est la base de tous les perfectionnements ultérieurs et nous permet seule d'obtenir des résultats décisifs.

Cette soumission préalable, comme base de toute activité sûre, ne s'applique pas seulement au travail mental, là elle nous apparaît dans sa netteté précise, à l'abri, on peut le dire, de toute discussion quelconque. Nous la trouvons aussi, éclairée par cette première vue de l'évolution scientifique, dans l'activité industrielle, politique et morale. Elle est du reste une conséquence nécessaire du principe des lois naturelles; car de ce principe résulte la notion de l'ordre naturel, et cet ordre, il faut d'abord le reconnaître et s'y assujettir, si nous voulons que notre activité modificatrice ne se perde pas dans l'agitation inféconde de vains essais. De là, le théorème fondamental : *La soumission est la base du perfectionnement.* Nous voyons donc surgir ainsi, Messieurs, de la contem-

plation du développement de la mentalité positive abstraite, les bases inébranlables d'une immense et solide constitution morale, qui caractérisera l'état normal de notre espèce; et c'est notre fonction capitale de concourir à son accomplissement.

Mais, Messieurs, il pourrait paraître étrange que je n'appréciasse, dans l'évolution de la science abstraite surtout, que ses résultats moraux et spéciaux. Le tableau serait imparfait; il nous faut indiquer aussi les principales propriétés intellectuelles de l'étude de cette évolution.

En premier lieu, l'étude convenablement instituée du développement scientifique effectif peut seule permettre d'apprécier vraiment et de peser la nature, l'importance et la difficulté des principales conceptions scientifiques. La méthode historique constitue un véritable *microscope mental;* car ce qui, dans l'exposition courante de la science, se présente comme une succession rapide, nous apparaît alors séparé par de longs intervalles et avec toutes les difficultés que les grands esprits ont dû vaincre pour trouver et propager : et cela est surtout vrai pour les idées les plus capitales et les plus générales qui, par la facilité apparente avec laquelle leur énoncé semble être compris, échappent souvent au vulgaire des esprits cultivés. En outre, la méthode historique a la propriété de faire mieux comprendre les bases sur lesquelles reposent les grandes méthodes. Ainsi, s'il m'est permis de me citer, je crois avoir enfin dégagé la conception du calcul différentiel de tout nuage comme de toute étrangeté, en suivant la marche de son invention, de Fermat à Leibnitz, en passant par Descartes (1). Il résultera de l'application de cette mé-

(1) Voir dans la *Revue occidentale* les articles sur la découverte du calcul différentiel.

thode de précieuses lumières pour éclairer la théorie positive de l'enseignement; car, au fond, l'individu répète l'espèce, le point de départ et celui d'arrivée étant les mêmes, la vitesse seule variant essentiellement.

Une seconde conséquence de l'étude du développement historique de la science, c'est de pouvoir constituer enfin une véritable théorie positive de l'entendement humain.

L'observation seule de l'individu, pour établir l'étude des lois de l'entendement, ne peut fournir que des indications et quelques vérifications; l'étude seule de l'espèce peut conduire à la solution de ce difficile problème, en étudiant les grands types humains dans les résultats précis des constructions scientifiques. Car les grands hommes sont à cet égard de véritables expérimentations. Toutes les intelligences sont homogènes et semblables entre elles et ne diffèrent que par l'intensité des fonctions, qui, dans le génie, nous apparaissent avec une grandeur telle qu'elles semblent ne pas appartenir à notre espèce. L'étude même des aberrations éclaire aussi les lois de l'entendement; car le cas pathologique n'est qu'une variation en intensité du cas normal.

En étudiant cette marche si lente et si graduelle des constructions scientifiques, nous verrons se constituer peu à peu la puissance de l'entendement humain par la création successive des grandes méthodes qui, sans doute, peuvent se retrouver dans chaque science, mais que chacune d'elles caractérise plus spécialement. Ainsi, dans la mathématique proprement dite, nous verrons se constituer la méthode déductive, avec la variété de ses artifices; nous y verrons, en même temps, se montrer l'aptitude de la science abstraite à la construction presque indéfinie des cas possibles, base de la réaction de la théorie sur la pratique. La mathématique nous offrira ainsi un type immortel et comme une limite idéale, dont

toutes les autres sciences devront se rapprocher. L'astronomie nous montrera la méthode d'observation et celle des hypothèses; la physique et la chimie, l'expérimentation; et la biologie, la méthode comparative. Enfin, la méthode historique, appliquée d'une manière spéciale par Lagrange, nous apparaîtra en sociologie coordonnée et explicitement systématisée par le génie d'Auguste Comte. Si la méthode constructive nous apparaît dans la mathématique dans sa précision et sa simplicité, nous la verrons en morale, enfin, atteindre son plus haut degré de complication, pour organiser la direction de notre espèce.

Mais finalement, Messieurs, c'est par la contemplation totale de l'évolution scientifique que nous pourrons trouver les lois générales d'après lesquelles s'établissent l'équilibre et le mouvement de toutes nos constructions mentales; nous y verrons le monde extérieur fournir, d'après des lois désormais bien établies, les matériaux au moyen desquels le cerveau construit des théories dont la valeur effective se vérifie par la prévision et la modification (1).

Le tableau des conséquences de l'étude de l'évolution scientifique resterait imparfait si nous n'apprécions pas plus spécialement l'influence de l'avènement de la sociologie et de la morale à l'état positif.

La sociologie positive conçoit la société comme un phénomène naturel, spontané, conséquence nécessaire de notre nature comme de notre situation. En considérant toute société au point de vue statique ou des lois de la structure, nous voyons qu'elle est caractérisée par la division des fonctions et par leur concours. La société est d'autant plus complexe que cette division est plus

(1) Voir mon *Cours de Philosophie première*, premier volume. Paris, 1889, qui contient les lois générales de l'entendement humain.

développée, et d'autant plus parfaite que le concours est mieux assuré. Au point de vue dynamique, nous voyons graduellement se développer cette division et ce concours de manière à assurer un accroissement constant de notre activité comme de notre intelligence. Ce développement se caractérise par le perfectionnement croissant et la coordination de plus en plus parfaite des trois grandes constructions de notre espèce : la politique (y compris l'industrie), qui gouverne l'action ; la philosophie, qui dirige la conception ; et entre elles deux enfin l'art, qui idéalise et tient à la fois à la politique et à la philosophie. Le caractère fondamental du mouvement social, c'est d'assurer la prépondérance croissante des prédécesseurs ; de telle sorte qu'une continuité toujours grandissante se combine avec une solidarité de plus en plus étendue.

Mais le concours étant la condition même de toute existence sociale, il en résulte que le gouvernement, ou la réaction de l'ensemble sur les parties, est la condition fondamentale de toute société et qu'il surgit partout spontanément et nécessairement. Il résulte du développement même de l'organisme collectif et de sa complication croissante, que la société sera de plus en plus gouvernée ; et néamoins la valeur individuelle ira en augmentant. Ces deux notions qui semblent contradictoires ne le sont pas ; car, l'homme, agent et élément essentiel de toute société, doit être de plus en plus parfait, pour concourir à une vie de plus en plus complexe. Le gouvernement peut être d'ailleurs, ou temporel, ayant pour sanction définitive la force, ou spirituel, agissant sur l'opinion, pour déterminer le concours volontaire.

Messieurs, il n'a pas surgi sur notre planète qu'un seul être collectif et sur son étendue, considérable par rapport à nous, un grand nombre est apparu ; chacun de

ces êtres collectifs spéciaux se nomme *une Patrie*. L'homme appartient à une patrie déterminée; il est avant tout un citoyen. Mais, qu'est-ce qu'une patrie? Permettez-moi de donner la définition que j'ai construite, depuis longtemps déjà :

La Patrie est un ensemble de familles qui ont approprié une partie de la planète, et qui y vivent, dirigées par un même gouvernement, sous le poids des prédécesseurs pour les successeurs.

Il résulte de cette définition, que l'homme appartient d'abord à une société simple et élémentaire qui est la famille. Mais les diverses patries, solidaires par leur commun siège, la Terre, agissent et réagissent de plus en plus et de mieux en mieux les unes sur les autres, de manière à tendre vers la grande limite, la constitution même de l'Humanité; néanmoins cette constitution finale ne supprimera pas l'autonomie des diverses patries, quoique leur extension et leur mode de répartition puissent varier.

D'après cela, Messieurs, l'homme nous apparaît comme l'élément nécessaire d'un organisme collectif auquel il est fatalement lié et sur lequel il agit sans cesse, tandis que cet organisme collectif réagit sur lui d'une manière constante. D'où nous voyons que l'homme, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, qu'il le sache ou l'ignore, remplit nécessairement une fonction dans la société à laquelle il appartient. Car, qu'est-ce qu'une fonction? C'est l'accomplissement d'une série déterminée d'actes, qui ne peut avoir lieu qu'avec les matériaux et l'aide fournis par l'organisme collectif, et qui réagit d'une manière plus ou moins heureuse sur celui-ci. La fonction, du reste, est plus ou moins consciente et plus ou moins bien accomplie. L'évolution sociale développe nécessairement le nombre des fonctions et en complique les multiples réactions.

Mais, Messieurs, l'homme étant l'élément de toute société, le développement de celle-ci exige de lui un perfectionnement correspondant, sans lequel la société deviendrait contradictoire et se dissoudrait nécessairement. Aussi, il est indispensable que la morale positive, suprême couronnement de l'évolution scientifique, étudie l'homme, non plus comme animal, cela appartient à la biologie, mais bien comme un élément de la société, développé par elle et pour elle.

Les grands penseurs du XVIIIe siècle, tels que Hume et Georges Leroy, en s'appuyant sur l'expérience du genre humain, ont démontré que l'homme est un être multiple, poussé par des penchants distincts, quoique solidaires, les uns personnels et les autres sympathiques, autrement dit altruistes. Le grand saint Paul avait entrevu le problème ; il avait conçu l'homme double, par la lutte entre la nature et la grâce ; celle-ci, qui n'est au fond que l'altruisme, était réservée exclusivement à la Divinité. Et la science a définitivement ravi la grâce à la théologie.

Le génie de Gall a rendu définitivement positive l'étude de l'homme intellectuel et moral, en concevant que les fonctions distinctes ont pour siège le cerveau, qui nous apparaît dès lors comme un appareil, dont les organes sont solidaires. Et quand on ne lui devrait que la découverte de l'existence spontanée de la vénération et du respect, son nom devrait être immortel ; car c'est grâce à cette vénération que la subordination, au lieu d'être toujours forcée, peut devenir volontaire. Auguste Comte a perfectionné, coordonné et systématisé les travaux antérieurs, de manière à nous donner le tableau, le plus complet qu'on ait pu réaliser jusqu'ici, de la nature humaine.

L'homme nous apparaît alors comme poussé par des penchants multiples, de plus en plus développés, les uns

personnels, les autres altruistes, et cherchant à les satisfaire et à agir, en s'éclairant de l'intelligence, pour réaliser par le caractère. Mais l'homme ne peut obéir, comme s'il était isolé, aux penchants qui l'entraînent, à cause de sa liaison nécessaire à la société, qui lui crée une fonction ; de là, l'avénement de la notion suprême du devoir, par laquelle s'opère la conciliation. C'est la sommaire théorie positive de cette notion que nous allons enfin donner.

Auguste Comte a défini le devoir : le *devoir* est la fonction accomplie par un organe libre. Ce théorème est profond et caractérise la vraie destination du devoir, qui est l'accomplissement d'une fonction sociale ou domestique, par un être conscient, qui en comprend plus ou moins bien la nature et les conditions. Cette définition reste néanmoins insuffisante, car elle ne tient pas compte d'un caractère, que les légistes et les philosophes ont toujours constaté, comme inhérent à la notion du devoir : celui de l'obligation. Il faut aller plus loin et reconnaître qu'au caractère de *l'obligation* doit se joindre celui de *l'effort sur soi-même*, qui lui est corrélatif. C'est là une théorie nécessaire, que j'ai depuis longtemps élaborée et qu'il faut brièvement exposer.

Toute société est un système, en prenant ce mot dans le sens que lui donuent les géomètres. Ils nomment système une série de points animés de forces propres, mais qui, étant liés entre eux, ne peuvent y obéir, et sont dirigés par les forces primitives qui les animent, modifiées par la réaction qui résulte des conditions de liaison. Prenons un exemple pour éclairer une telle notion : Supposons un boulet A, lancé par un canon dans une certaine direction et avec une force donnée d'impulsion, il décrira dans l'espace, avec des conditions déterminées, une courbe due aux forces qui lui sont propres. Supposons qu'il en soit de même du boulet B. Puis admettons

que ces deux boulets soient liés entre eux par une chaîne plus ou moins flexible ; dans ce cas-là, le mouvement de chacun d'eux sera modifié par celui de l'autre ; A, par exemple, sera accéléré et B retardé, d'après les conditions mêmes de liaison. A ce point de vue, la société est un véritable système ; chaque individu ne peut librement obéir aux penchants qui l'entraînent ; il est nécessairement modifié par sa liaison avec les autres. D'où résultent, comme nous l'avons déjà dit, la fonction accomplie par lui dans le système, et, ce qui est le point à établir, un effort sur lui-même pour s'adapter aux conditions de sa liaison avec les autres et, par suite, l'obligation de ne pas obéir exclusivement à ses penchants personnels. En résumé donc, l'homme, étant en société, fait partie d'un système et a des liaisons plus ou moins multiples avec les autres. Il en résulte la nécessité de tenir compte de ces conditions de liaison, dans les impulsions qui le poussent. *Le devoir* est précisément le règlement de son activité, d'après les liaisons qui le rattachent au système social ; ce qui lui trace une fonction, avec le caractère fondamental de l'obligation et de l'effort pour la remplir. La morale est la conséquence d'une telle vue ; car elle a pour but de nous perfectionner, pour nous rendre aptes à l'accomplissement obligatoire de nos devoirs. Quant aux droits, ce n'est rien autre chose que l'ensemble des devoirs des autres envers nous.

Dès lors, la détermination positive des devoirs est un problème scientifique qui peut se résoudre à l'abri de tout arbitraire. Elle est l'aboutissant final de toute l'évolution scientifique ; car elle doit tenir compte de la connaissance effective des lois du monde, de celles de la société et de celles de notre propre nature, qui servent de base à la constitution même des fonctions et des devoirs que crée l'existence sociale. Et, enfin, pour nous résumer,

nous pouvons dire que le caractère de l'évolution sociale est d'augmenter le nombre des devoirs ; et que la grandeur de l'homme se mesure par l'étendue de ceux qu'il admet et qu'il réalise.

III

Plan du cours.

Il nous faut maintenant, Messieurs, pour compléter la conception générale de la nature et de la destination de ce cours, en exposer sommairement le plan.

Notre but, avons-nous dit, est d'étudier les lois de l'évolution scientifique abstraite, essentiellement de Thalès et de Pythagore à Auguste Comte. Les termes successifs de cette étude sont : la mathématique (géométrie, mécanique), l'astronomie qui en est le complément et la vérification constante, la physique, la chimie, la biologie, la sociologie et la morale.

La première partie du cours aura pour but d'étudier les lois de l'évolution scientifique, qui s'est accomplie de la géométrie à la morale, dans l'ordre que je viens d'indiquer et qui est celui de la simplicité décroissante et de la complication croissante. Mais, en définitive, la raison scientifique est émanée de la raison pratique, dont le caractère fondamental est de prévoir les phénomènes et de les modifier. Ce caractère est aussi celui de la raison scientifique, mais avec l'abstraction, la généralité et la cohérence qui manquent à la raison pratique. Ces deux sortes de raisons sont au fond homogènes : et la seconde partie du cours aura précisément pour but d'apprécier la réaction croissante de la science sur la pratique, c'est-à-dire d'en suivre la marche historique.

Donnons maintenant une vue d'ensemble de la première partie du cours. J'exposerai d'abord une théorie générale de la raison pratique, puis, je montrerai l'avènement graduel de la raison abstraite, en tant que distinctement constituée. Elle se compose d'abord de notions abstraites, qui, isolément considérées, sont plus ou moins métaphysiques; puis de relations abstraites, précises et déterminées, et dont l'avènement dans chaque ordre de phénomènes constitue précisément l'évolution scientifique que nous devons étudier.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution scientifique, nous verrons que sa base essentielle est le couple mathématico-astronomique; car ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle qu'apparaît enfin la création de la physique. Tout le mouvement scientifique qui produit la physique, la chimie, la biologie, la sociologie et la morale, s'accomplit de Galilée à Auguste Comte, dans l'espace de deux siècles; tandis que le groupe fondamental mathématico-astronomique a nécessité plus de vingt siècles pour se constituer définitivement. Sans doute cette inégalité de vitesse tient à des raisons sociales, mais elle tient aussi à des raisons mentales. La création de la mentalité positive scientifique était un problème d'une incomparable difficulté; et de sa solution dépendaient les destinées finales de notre espèce. Il a fallu, dès lors, un temps considérable pour élaborer, dans les questions les plus simples, ce nouveau régime mental. Son étude devra donc être poursuivie avec une attention profonde; et nous pourrons en tirer cette conséquence capitale, que, l'individu répétant l'espèce, la base fondamentale de toute instruction positive sera éternellement dans l'étude approfondie du couple mathématico-astronomique, sans laquelle il est absolument impossible de constituer la haute mentalité scientifique.

Nous montrerons d'abord comment et pourquoi c'est

à la Grèce qu'est due la fondation de l'étude scientifique du couple mathématico-astronomique ; et nous suivrons, avec une attention persévérante et un respect profond, ses premiers pas, les plus difficiles et les plus décisifs, où s'impliquait la destinée finale de notre espèce. C'est là le rôle qui a appartenu à la Grèce et à la Grèce seule : sa gloire sera à jamais immortelle. Mais ce n'est pas elle à qui a appartenu la continuation de la fonction. Pour un ensemble de raisons, surtout sociales, le mouvement scientifique s'est finalement arrêté dans l'Orient grec ; et le monothéisme byzantin s'est absorbé dans ses tristes luttes théologiques. D'un autre côté, l'Occident a dû être d'abord uniquement préoccupé de sa fonction politique et sociale ; d'où est résultée, pendant le moyen âge, la plus grande des révolutions : la libération des classes travailleuses. L'interrègne a été rempli par le grand monothéisme islamique, qui a conservé la science grecque en y apportant d'heureux perfectionnements, en astronomie, en trigonométrie, et en dégageant nettement la conception de l'algèbre. Mais, à partir du XVIe siècle, l'Occident reprend le flambeau, sans jamais l'abandonner depuis. A partir du XVIIe siècle, nous étudierons la formation graduelle de la barologie, de la thermologie, de l'acoustique, de l'optique, de l'électrologie et finalement de la théorie du magnétisme.

Dans chacune de ces études, nous montrerons, bien entendu, préalablement, la phase pratique d'où émanent les bases de la science correspondante et pendant laquelle les théories proprement dites sont plus ou moins métaphysiques. Quoique la période de fondation doive nous absorber surtout, car elle est décisive et caractéristique, nous prolongerons néanmoins notre étude jusqu'à nos jours.

A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècte, nous verrons surgir la chimie positive, qui s'étend de Lavoi-

sier à Berthelot. De la fin du XVIII[e] siècle au premier quart du XIX[e] siècle, nous étudierons la fondation de la biologie positive. Et enfin, nous verrons, dans Auguste Comte, surgir, sous le poids des antécédents scientifiques et logiques, la création de la sociologie et de la morale positives.

La raison théorique-scientifique est alors fondée. Nous aurons fait le tour complet de l'esprit humain; et il nous sera possible, dès lors, d'exposer, dans une conclusion générale, le tableau de la raison scientifique abstraite, conçue comme la lente et incomparable création de l'Humanité.

Mais, Messieurs, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la science est homogène dans sa nature et sa destination avec la pratique effective. Seulement abstraite et générale, elle étend en la coordonnant la prévision comme la modification. Dès lors, la science, émanée primitivement de la pratique, peut, à son tour, réagir sur elle ; et c'est l'étude historique de cette réaction graduelle que nous ferons dans la seconde partie de ce cours.

La pratique nous présente deux sortes d'arts; ceux qui agissent sur les choses et ceux qui agissent sur la société et le monde. La philosophie naturelle, qui va de la géométrie à la biologie, s'est constituée nécessairement la première à l'état positif; et à mesure qu'elle se constituait, elle réagissait, et de plus en plus, sur la pratique correspondante. Alors, d'après ce principe, nous étudierons l'influence de la science sur les arts géométriques, mécaniques, astronomiques, physiques, chimiques et biologiques. De l'ensemble de cette étude résultera la conception générale de la grande industrie abstraite.

Quant à la réaction de la sociologie et de la morale

positives, elle se rapporte plutôt à l'avenir qu'au passé ; et nous devrons surtout la déduire plus que l'observer ; d'après la considération des analogies qui résultent de l'étude de la réaction de la philosophie naturelle sur les arts correspondants. Néanmoins, Messieurs, le passé nous offre des exemples de cette réaction des études théoriques, sociologiques et morales, sur les phénomènes correspondants. En premier lieu, nous pourrons apprécier sommairement la tentative des philosophes grecs, surtout dans la grande Grèce, pour constituer, d'après des vues théoriques, des sociétés systématiques. En second lieu, nous devrons étudier aussi, brièvement, l'incomparable tentative analogue du catholicisme ; et enfin, de nos jours et près de nous, l'immortel effort de la Révolution française, sous le poids de laquelle nous vivons encore. Mais ces grandes tentatives nous serviront surtout au point de vue logique, pour nous aider à bien poser les bases de l'harmonie entre la théorie et la pratique dans l'ordre des phénomènes sociaux et moraux.

Mais, Messieurs, ce cours, pour être complété, exige une troisième partie, c'est celle de l'étude des principaux types de l'évolution scientifique, de Thalès et de Pythagore jusqu'à Auguste Comte. Voici les raisons qui nous imposent cette étude complémentaire.

En premier lieu, nous y verrons l'application à la sociologie de ce théorème fondamental que la biologie a établi : il n'y a pas de fonction sans organe. Nous verrons que les principes ne sont pas tout : outre que ce sont les hommes qui les construisent, il faut, pour chaque problème social, un organe déterminé pour le résoudre. L'évolution scientifique a le grand avantage de mettre cette proposition hors de toute contestation, tant sont exceptionnels les hommes qui résolvent ces questions ; en outre, on peut vérifier que bien des pro-

blèmes importants sont restés sans solution, faute de l'homme capable de la trouver.

En second lieu, une telle appréciation des grands types nous permettra d'étudier avec plus de soin certains détails scientifiques, que nous devrons négliger dans l'étude de la marche générale des sciences. Nous pourrons aussi mieux étudier l'influence des circonstances modificatrices, telles que la famille, le climat, la situation politique et, enfin, ce qu'on peut appeler le coefficient personnel.

En troisième lieu, cette étude aura une influence considérable sur notre culture morale, en développant le sentiment du respect et de la vénération qui est la condition capitale de toutes les recherches fécondes; car, en tendant spontanément à nous subordonner au passé dans l'ordre spécial de nos recherches, elle nous évite les tâtonnements et les oscillations indéfinies, sans rien ôter de notre puissance créatrice, si du moins nous la possédons. L'exemple de Fermat, de Descartes, de Leibnitz et de Newton en offre une preuve immortelle; car ils respectaient profondément le passé géométrique, tout en marchant audacieusement à de nouvelles conquêtes; et ce respect même était une condition de leur force. Ce n'est que dans les temps d'anarchie, où les médiocres pullulent et où le gouvernement des forts est ébranlé, qu'apparaissent ces prétentions singulières à tout recommencer à nouveau.

Nous étudierons donc d'abord les types de la phase philosophique de la science antique : Thalès, Pythagore, Archytas de Tarente, Eudoxe de Cnide, qui fait la transition. Puis la phase purement scientifique d'Euclide à Diophante, en passant par Archimède, Apollonios de Perga, Hipparque et Ptolémée.

Puis nous aborderons les types de la transition islamique : Mohamed-ben-Musa, Albatenius, Alka-Yémi,

Nassir-Eddin. Nous entrerons enfin dans la phase moderne, par Fermat, Descartes, Leibnitz, Newton, Euler, Huyghens, Bernoulli, etc., etc.; et les grands types astronomiques: Copernic, Tycho-Brahé, Képler, etc. En physique, de Galilée à Volta et Faraday, en passant par les types de Mariotte, de Boyle, Volta, etc., etc. Quant à la chimie nous irons de Lavoisier à Berthelot, en passant par Berthollet.

Quant à la biologie, nous étudierons les types immortels de Buffon, de Linné, de Gall, de Bichat, de Blainville, etc., etc. Enfin, pour la sociologie et la morale, nous apprécierons quelques-uns des hommes essentiels qui s'intercalent entre Aristote et Auguste Comte. Tel est l'ensemble du cours, auquel je consacrerai nécessairement plusieurs années.

Messieurs, il est nécessaire néanmoins de résumer tout ce que je viens de dire, par une vue d'ensemble qui nous donne la formule supérieure de la destination de cet enseignement.

En somme, Messieurs, la situation légale de la France consiste en un état positif, plus ou moins spontané et empirique, constitué en dehors de toute théologie, réduite finalement à n'être que d'ordre privé. Le but final de l'enseignement que je vais accomplir, c'est de contribuer à donner une systématisation scientifique à cette situation naturelle. Le rôle de la France, comparée au reste de l'Occident, c'est de prendre la haute initiative de cette opération décisive, dont tous les éléments existent chez les peuples qui nous entourent; et en Angleterre, l'opération systématique a déjà commencé aussi. C'est à la France qu'appartient la fonction de la première opération coordinatrice. Mais pour qu'elle puisse la remplir, il est indispensable qu'elle possède une certaine force, condition de sa légitime indépendance. Ce grand organisme collectif constitué par des efforts continus,

de Clovis jusqu'à Hoche et Danton, en passant par Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XI, Henri IV et Richelieu, ne peut remplir sa haute fonction civilisatrice, que si sa puissance est assez grande pour pouvoir suffisamment braver les perturbations rétrogrades venues de l'extérieur. La Révolution française nous en a offert un immortel exemple ; et n'oublions jamais que l'épée doit être assez forte pour défendre le flambeau.

L'étude de toute l'évolution scientifique nous permettra de tracer enfin le but positif de la destinée humaine, et de construire un terrain commun sur lequel tous les hommes, et d'abord tous les Français, pourront s'entendre, en dehors de toutes leurs dissidences théologiques. Grâce à l'étude de l'évolution scientifique, étendue jusqu'à la morale, nous apprendrons : 1° que l'homme est de plus en plus subordonné à l'Humanité et à la Patrie ; que là est la source de sa dignité, comme de sa puissance ; et que c'est grâce à cette subordination que nous pouvons résoudre le problème croissant de l'amélioration positive de notre situation comme de notre nature.

Mais cela exige une seconde vue, à savoir : la nécessité du perfectionnement comme de l'indépendance de l'individu, qui étant l'élément de toute société, ne peut concourir à son service que par son perfectionnement et la puissance croissante de son initiative. Il y aura donc un progrès constant dans le *concours et l'indépendance;* et toute contradiction disparaît en songeant que le concours devient de plus en plus volontaire ; ce qui exige que nous devenions plus intelligents, plus dévoués, plus vénérants, plus courageux, plus prudents et plus persévérants, en cherchant à nous porter de mieux en mieux; la bonne santé est un devoir, quoi qu'il faille quelquefois donner librement notre vie.

En résumé, Messieurs, nous pourrons faire accepter

de plus en plus à tous les hommes le but positif de la destinée humaine, but qui n'est que la systématisation scientifique de la réalité positive : Nous perfectionner de plus en plus physiquement, intellectuellement et moralement, pour vivre de mieux en mieux, par et pour la Famille, la Patrie, et l'Humanité.

L'HUMANITÉ

Esquisse historique

(*Suite*) (1).

TROISIÈME PARTIE

Age mûr de l'Humanité.

Chapitre VII. — Caractères de son avènement.

De l'initiation humaine si lente à franchir les abîmes du temps, quels ont été les résultats pour l'élite de notre espèce?

C'est, en premier lieu, la découverte de l'harmonie universelle tant du monde extérieur que des sociétés : découverte née d'un labeur séculaire. Car, au début, l'homme anime d'une vie semblable à la sienne chaque être dont il perçoit l'existence : il prête à toute chose une volonté mystérieuse. Puis, d'âge en âge, il recule les limites de cet empire du caprice. Où il n'y avait d'abord qu'imprévu et miracle, règnent désormais un ensemble immuable et d'invariables lois.

Depuis les travaux de Kepler, de Galilée et de Newton, leurs modernes successeurs ont tellement perfectionné la connaissance du ciel que les annonces relatives aux

(1) Voir *Revue Occidentale* du 1er septembre 1891 et du 1er janvier 1892.

positions du soleil, des planètes et de la lune, par suite aux éclipses, sont acceptées sans hésitation par l'ensemble du public : elles ne laissent subsister dans son esprit aucune croyance en une intervention surnaturelle quelconque. Malgré les progrès réalisés dans les prévisions si difficiles des tempêtes, des orages et des pluies, les intelligences incultes continuent à faire dépendre ces phénomènes de la volonté divine : c'est prétendre qu'ils ne peuvent être prévus ; mais les gens éclairés les regardent comme assujettis à des lois immuables, quoique non encore découvertes et qui peut-être ne le seront jamais, à cause de la complexité de cette étude. Ce nonobstant, nul parmi eux ne songe à soumettre ces alternatives de beau et de mauvais temps au caprice d'un être extérieur au monde. Pour tout homme instruit en Occident, le firmament est soustrait aux influences chimériques.

Il en est de même de l'étude des sociétés dans l'histoire. Jusqu'au siècle dernier, deux opinions avaient persisté ; la première conservait à la providence divine la direction des affaires humaines, tout en lui retirant en fait celle du monde extérieur ; la seconde abandonnait au hasard les faits historiques en admettant qu'un homme peut pétrir à sa guise et dans son intérêt l'organisation sociale. Ces deux doctrines reçurent chez les modernes d'éclatants démentis. La décomposition spontanée du catholicisme suivie de la séparation protestante du nord de l'Europe et de la suppression révolutionnaire du culte en France nécessita un aveu final : les desseins de la providence furent déclarés insondables et, par suite, toute explication devint vaine. Quant au scepticisme des politiques, il s'effaça devant un mémorable exemple. L'aventurier corse, auquel notre pays se livra avec une si coupable légèreté, croyait tout permis à l'audace, tout possible à la violence : dans sa folle outrecuidance, il

rêvait de refaire à coups de canon la carte de l'Europe et de supprimer toute liberté dans l'étendue de son vaste empire. Le juste châtiment infligé aux Français fit cesser sa malfaisante tyrannie et démontra la vigueur des impulsions du passé : car l'évolution française reprit aussitôt son cours et la mémoire exécrée du despote fut vouée à l'infamie.

La société, comme tous les êtres vivants, a une structure fixe et des fonctions régulières. La science nous fait connaître l'une et les autres. Il n'est pas plus possible de supprimer la propriété ou la famille que d'enlever, sans le tuer, l'appareil digestif ou le cœur d'un animal. Des expériences ont été tentées : les associations communistes, après avoir végété quelque temps, ont partout succombé à la consomption. Quant aux liens de famille, ceux qui les ont brisés et qui ont repris dans le sein de nos immenses capitales la vie errante et libre des premiers hommes, en proclament la sainte nécessité par le spectacle de leurs vices et de leur repoussant égoïsme.

Si la société a des organes qu'on ne saurait retrancher sans la détruire, elle accomplit une évolution dans une direction et avec une vitesse que nous pouvons déterminer. Quelques exemples suffiront pour montrer la force spontanée et invincible de cette marche de la civilisation. La formidable puissance de Charles-Quint comme plus tard celle de Louis XIV n'ont pu détruire le protestantisme : ces deux monarques ont uniquement empêché qur la Réforme ne s'étendît sur toute l'Europe, ce qui eût été un mal : car l'émancipation se fut arrêtée à ce degré provisoire sans le franchir de longtemps, au lieu qu'elle put en moins de deux siècles écarter la révélation et bientôt après toute idée de dieu. Un autre exemple : lorsque les rois furent devenus en France tout à fait rétrogrades, la Convention nationale décréta la suppression de la royauté et proclama la République.

Cette mesure était tellement opportune que, depuis, tous les efforts pour relever le trône ont été vains chez nous. Nous avons expérimenté l'usurpation militaire, la restauration légitimiste, la royauté élue par les bourgeois, l'empire démocratique : tous ces monarques proclamés inviolables et héréditaires ont été expulsés et leurs héritiers sont morts en exil. L'abolition de la monarchie était donc indispensable à l'achèvement de la Révolution française.

Repoussée du monde extérieur et des événements historiques, l'action surnaturelle se confina dans le domaine moral. La grâce continua à rendre l'âme impénétrable. La nature humaine supposée méchante et vicieuse ne pouvait être amendée que par l'intervention divine qu'il fallait solliciter par la prière et mériter par la vertu. Enfin l'innéité des bons sentiments, de tout temps dévoilée par les peintures des poètes et confirmée par les observations journalières du public, fut reconnue officiellement par les savants. Ces nobles penchants sont plus faibles que les instincts égoïstes, mais assez forts cependant pour en triompher avec l'assistance de l'intelligence. Dès lors, l'âme cessa d'être un mystère inexplicable : on put suivre, dans ses replis les plus secrets, la lutte entre le bien et le mal et prévoir ses déterminations. Elle fut donc, elle aussi, soustraite au caprice divin : toutes ses souffrances, toutes ses langueurs, tous ses actes résultèrent du jeu naturel de ses facultés morales et intellectuelles. Ces conversions imprévues qui frappaient d'étonnement les fidèles, ces sacrifices soudains qui émerveillaient les assistants, semblaient exiger le souffle de l'Esprit-Saint. Ce sont aujourd'hui des cas susceptibles d'être annoncés d'après l'état observé de l'âme et la connaissance de ses fonctions.

C'est donc un ordre régulier qui règne partout autour de nous comme dans notre intérieur, ordre que ne trouble

aucun être surnaturel. La raison moderne repousse toute idée d'intrusion divine quelconque : elle ne comprend ni les rogations relatives aux biens de la terre, ni les prières pour la guérison des malades, ni les actions de grâce à l'occasion d'une victoire. Elle s'indigne des prétendus miracles, audacieusement prônés de nos jours ; elle méprise les plaques des *ex-voto* qui encombrent certaines chapelles privilégiées. Si un évènement imprévu survient à l'improviste, elle se résigne en déplorant de ne pouvoir en atténuer les conséquences. Sous le nom de Fortune, elle comprend tout ce qui échappe à son investigation et ne peut être soumis à des lois invariables : mais elle croit que ces faits, comme ceux susceptibles d'être prévus, présentent néanmoins une immuable succession.

Cet ordre universel est imparfait même aux yeux de notre frêle intelligence. Nous concevons sans peine un système mieux arrangé que le monde solaire, un organisme mieux préservé des maladies que le corps humain, une société mieux entendue pour le bonheur de tous ses membres que les nations occidentales ; mais tel qu'il est, nous ne saurions changer ce monde invariable. Nous devons donc nous incliner devant sa force supérieure qui nous domine et diriger avec résignation nos efforts vers le seul but que nous puissions atteindre : profiter de ce que cet ordre a de modifiable pour notre perfectionnement et notre bonheur. C'est pour entrevoir le majestueux spectacle de cette économie naturelle que nous avons tendu tous les ressorts de notre intelligence, c'est pour en tirer profit que nous avons créé les ressources merveilleuses de notre industrie. Nous lui sommes donc redevables de notre gloire. Plus la découverte graduelle de son indestructible harmonie aura été hérissée de difficultés, plus vive devra être notre reconnaissance ; car les efforts qu'elle a suscités ont étendu les

horizons de notre esprit et, par suite, ont constitué la source principale de notre félicité.

Ainsi, nous sommes placés dans un milieu invariable dont tous les événements se déroulent d'une façon régulière : nous sommes assujettis nous-mêmes à des lois immuables. Quelle est la source des changements prodigieux du théâtre humain qui ont assaini et fécondé la surface de la terre? Quelle est l'origine de la longue suite de transformations sociales que nous présente le spectacle historique dans son immensité? C'est l'initiative des hommes supérieurs à la masse des autres, prolongée par l'action des morts sur les vivants : c'est l'Humanité. Partout où le génie ne peut percer, parce qu'il s'éteint dans son germe, étouffé par des obstacles insurmontables; partout où le passé ne peut peser sur le présent parce que l'instabilité sociale détruit l'influence spontanée des ancêtres, les sociétés restent stagnantes et prolongent indéfiniment leur premier âge. Mais dès que l'ordre parvient à s'asseoir et à atteindre une suffisante durée, la supériorité s'affirme, les prédécesseurs pèsent sur leurs successeurs, l'Humanité paraît : et l'association humaine prend son essor vers sa glorieuse destinée.

Le second résultat de l'évolution sociale en Occident consiste dans le remplacement de la vie guerrière par les occupations pacifiques. Si le travail a été imposé par la force au soldat vaincu, aujourd'hui c'est le métier des armes que la loi impose à l'ouvrier pour un temps déterminé. Durant l'antiquité, les esclaves seuls travaillaient, tous les hommes libres étaient guerriers. Au moyen âge, la culture de la terre et les industries diverses étaient abandonnées aux serfs; mais les seigneurs, guerroyant sans discontinuité, appelaient souvent leurs vassaux sous leurs bannières : ils étaient plutôt des hommes d'armes que des cultivateurs. Lorsque les modernes eurent formé

les armées permanentes et soldées, quelques hommes seulement portèrent les armes : en dehors des camps, l'ensemble de la population s'adonna de plus en plus à la production. Et bientôt il fallut le recrutement forcé pour arracher les jeunes gens aux champs et aux ateliers : paysans et ouvriers ne furent retenus sous les drapeaux que par les rigueurs légales : ils regrettent la vie laborieuse et n'aspirent qu'après leur libération. Si nous voyons encore aujourd'hui en Occident des armées formidables munies d'engins destructeurs d'une force indicible, elles n'existent que pour assurer le maintien de la paix. Les peuples veulent produire et réprouvent les destructions de la guerre. Partout les châteaux forts sont transformés en usines, les monastères en exploitations agricoles. Vivre par le travail, tel est le but de la vie moderne : vivre en bonnes relations avec les nations voisines, tel est l'objet de la politique. L'opinion est unanime sur ce point en Europe. Aussi, dès qu'un conflit se produit, les autres nations offrent un arbitrage : si les hostilités éclatent, elles s'interposent entre les belligérants pour arrêter l'effusion du sang et, sous leur intense pression, un armistice précède le rétablissement de la concorde.

Il y a plus : le nombre a renoncé à se ruer sur la richesse. Sans pain pour ses enfants, le malheureux ne convoite pas le luxe du riche repu : il ne compare pas la multitude des misérables à l'infime minorité qui jouit de l'aisance : il ne frémit pas en supputant la facilité avec laquelle le superflu des bourgeois pourrait être livré en pâture à la meute affamée. Il se résigne : il a recours à la grève dans les conflits avec les patrons : il accepte les arbitrages. C'est que le travailleur, quelque cruellement exploité qu'il soit encore par l'entrepreneur, sent déjà qu'il fait partie intégrante de la société industrielle où le travail est aussi indispensable que le capital. Aussi est-ce

avec confiance qu'il attend du progrès social l'amélioration de son sort, imposée aux nations modernes par la colossale accumulation des richesses. Le suffrage universel a mis fin aux émeutes politiques : la faculté de poser librement la question sociale repousse toute pensée de violence. L'emploi de la force est désormais proscrit.

Tant que dans le monde antique, le travail resta le propre de l'esclave, il fut méprisé comme lui. Au moyen âge, le catholicisme le fit dériver d'une malédiction divine et la féodalité, le repoussant comme indigne de la noblesse, le relégua chez les vilains. Il grandit avec la révolution occidentale ; mais ceux qu'il avait enrichis rougissaient de l'origine de leur fortune et briguaient des particules et de vains titres nobiliaires afin d'en effacer à jamais le souvenir.

Pour nous, le travail est dans le premier âge du genre humain la rançon du guerrier vaincu, le salut de l'esclave. La guerre absorba après la chasse l'activité constante des premiers hommes, mais avec le temps, elle devint le privilège de quelques-uns : le reste fut voué aux occupations pacifiques. Aujourd'hui, la masse de la population en Occident se compose de travailleurs et bientôt ce sera la totalité. Car il est appelé à disparaître le rentier oisif qui ne donne à son capital aucune destination et le prête à un autre pour le faire fructifier. Tous les membres de la société doivent faire des efforts personnels pour améliorer le sort commun : les uns consacrent leur vie aux œuvres de l'intelligence, les autres à celles de l'industrie. Ceux qui détiennent une portion de la richesse accumulée par les générations passées l'utilisent dans l'agriculture, la fabrication, le commerce et la banque ; ceux qui n'ont que leurs bras les emploient à faire fructifier le capital pour l'entretien de la communauté. Dans la ruche humaine, à l'avenir tout le monde travaillera.

Enfin, le troisième résultat de l'ascension de l'élite humaine, c'est la liberté assurée dorénavant à tous de parler, d'écrire, d'enseigner et de prêcher. Cette liberté existe dans tous les Etats de l'Europe ; mais il n'en a pas été toujours ainsi.

Chez les théocrates, la violation des secrets de la caste sacerdotale vouait le coupable aux plus cruels supplices : le châtiment de Prométhée, qui avait ravi le feu du ciel, a été célébré par les poètes. A Athènes, où le libre enseignement semblait établi depuis longtemps, ne vit-on pas des magistrats condamner le vieux Socrate à boire la ciguë? beaucoup de penseurs ne durent-ils pas s'exiler pour pouvoir divulguer leurs doctrines? Rome, si tolérante envers les religions de tous les peuples conquis, punissait cruellement les novateurs politiques : le massacre de Tibérius-Simpronius Gracchus et de son frère Caïus sont de mémorables exemples de sa redoutable sévérité. L'Inquisition catholique fermait la bouche à tous les doutes. Calvin, en faisant brûler Michel Servet à Genève, laissa un sanglant souvenir de l'intolérance protestante. Quant au déisme, les assassinats légaux de Robespierre imposèrent silence à ceux qui n'avaient que faire de son Etre Suprême.

Ce n'est réellement qu'au dix-neuvième siècle que l'homme put parler librement et sans danger. Les apôtres de l'avenir n'auront donc plus, comme jadis, à redouter les supplices ni même la prison. Ils pourront, en toute sécurité, prêcher le nouvel être qui doit prendre la place de Dieu : ils n'auront à craindre que l'indifférence du public. La masse vit aujourd'hui sans croyance : elle demande aux religions du passé les cérémonies qui consacrent les principales phases de la vie : le baptême, la bénédiction nuptiale et le service funèbre. Elle ne cherche rien, n'attend rien : elle se laisse vivre, demandant des distractions aux journaux et au jeu. Que lui

parle-t-on de rénovation religieuse et de dogmes nouveaux ? Elle n'a point de convictions et n'en veut point avoir. Heureusement que les âmes d'élite seront toujours altérées de culture morale; les merveilles de l'industrie, les raffinements du bien-être ne peuvent calmer leur inquiète ardeur. Il leur faut la voie épineuse du sacrifice, les consolations intimes de la prière, les visions lumineuses de la foi : il faut que chacune d'elles sente des liens mystérieux unir sa faiblesse aux morts bénis qui dirigent éternellement la masse des vivants. C'est à ce petit troupeau échappé des églises du passé et cherchant un abri que la prédication s'adressera en premier lieu. Sans doute, la liberté spirituelle exigerait, pour être complète, que tous les anciens clergés ne soient plus à la charge des gouvernements comme ils le sont en Europe : ils devraient être abandonnés aux libres subsides de leurs fidèles. Alors la concurrence serait loyale entre les cultes qui s'éteignent et celui qui va naître. Mais dans la situation présente, malgré tous les obstacles, le nouvel apostolat peut surgir et s'affermir laborieusement au milieu des épreuves et des souffrances. Dépourvu de pouvoir comme ses précurseurs chrétiens, il n'aura pas comme eux pour soutenir son courage et pour réchauffer son zèle, l'appât d'une félicité éternelle et d'inénarrables jouissances : et cependant, il devra résoudre les deux grands problèmes que le moyen âge a légués à l'occident moderne.

Le régime catholico-féodal avait établi une morale vraiment universelle sur les dogmes du christianisme; il a prescrit des devoirs précis aux clercs comme aux laïcs, aux seigneurs comme aux serfs, aux suzerains comme aux vassaux ; il a constitué un ordre complet embrassant, sans exception, l'ensemble des membres de la Société. Le Sacerdoce, les femmes, les nobles et les roturiers formèrent un tout : chacun y eut sa place avec des

obligations, mais aussi avec protection et assistance.

Cette admirable construction sociale fut ébranlée par le caractère chimérique de la doctrine sur laquelle elle reposait. Puis elle fut assaillie par le doute et battue en brèche. Elle tomba en ruines, mais ces ruines sont tellement imposantes qu'elles subsistent encore. Le clergé est partout asservi par les gouvernements; il préside aux cérémonies du culte que le public sollicite sans les comprendre; il enseigne à tous le catéchisme, mais l'enfant rentré dans sa famille n'entend plus parler de cet enseignement et l'oublie. La loi civile autorise ce que défend l'Église, le divorce, le travail du dimanche; elle supprime comme chômage légal la Fête-Dieu, la plus catholique de toutes les solennités.

En ruinant l'organisation catholico-féodale, la révolution mit hors de la Société la masse des travailleurs qui se trouva, dès lors, sans appui et sans ressource; elle anéantit du coup les devoirs des forts envers les faibles, des riches envers les pauvres, des chefs envers les subordonnés. L'industrie s'établit d'elle-même et grandit sans lier les capitalistes aux ouvriers par aucune obligation. Le prolétariat fut campé au sein des États occidentaux qui s'élevaient sur la richesse et prospéraient par la paix. Les modernes eurent donc deux lacunes à combler pour former l'ordre nouveau : édifier une doctrine qui remplace le catholicisme, en unissant toutes les nations de l'Europe par une même foi; agréger à la Société la masse des travailleurs qui s'en est trouvée exclue lors de la destruction de l'ancien régime. Voilà le legs bien lourd fait à l'Occident par le moyen-âge à l'agonie.

Le premier problème consiste à substituer une foi démontrable à toute croyance surnaturelle afin de rétablir l'unité religieuse.

Le catholicisme a rallié aux mêmes convictions tous

les peuples soumis jadis à la domination romaine ; mais cette union ne dura pas. L'islam lui enleva la moitié de ce monde, puis le schisme d'Orient sépara toute la partie grecque; enfin la réforme désunit les états du Nord. L'unité que l'Église n'a pu conserver avec la révélation peut-elle être tentée de nouveau avec l'idée de Dieu? Les modernes pourront-ils rétablir en Occident une seule et même foi consistant dans un vague déisme? Pourront-ils faire renoncer à la révélation les protestants et les catholiques? Toutes ces églises parlent du même Dieu, du Dieu unique, mais ne peuvent s'entendre. De plus, Dieu étaye encore les utopies les plus anarchiques renouvelées de Platon. C'est en son nom que les niveleurs contemporains prêchent l'égalité de l'homme et de la femme, la suppression de la propriété et la mise en commun du capital social. Dieu est, dans tous les camps, impuissant à faire cesser les divisions et les discordes, incapable de sauver cette république occidentale qui pendant huit siècles a uni par la même religion l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Espagne. L'idée de Dieu doit donc être reléguée dans la conscience individuelle et bannie de la vie publique. C'est en dehors d'elle qu'il faut chercher le point de ralliement spirituel des Occidentaux.

Ce qui actuellement est commun à toutes les nations de l'Europe, à défaut d'opinions religieuses, c'est l'ensemble des acquisitions de la science. Là, il y a assentiment unanime. Partout la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie sont étudiées de la même façon, et leurs lois scientifiques sont reconnues par tous. Bien plus, le public, qui ne peut comprendre les démonstrations, accepte les résultats comme des articles de la nouvelle croyance. Combien peu nombreux ceux qui connaissent les preuves du double mouvement de notre terre et cependant la masse des esprits croit à

leur réalité; elle y croit parce qu'elle sent confusément qu'au moyen d'une préparation intellectuelle, elle arriverait, d'échelon en échelon, à saisir les motifs qui ont déterminé la conviction des savants. Il y a donc un genre de foi tout-à-fait inopiné : si l'esprit humain se détourne des révélations indémontrables de la théologie, il s'incline devant celles de la science. Et voilà le lien moderne qui unit tous les esprits éclairés en Occident. Mais cette union se borne encore aux faits physiques. Au dessus, tout ce qui a trait à la Société et à l'âme fait naître les mêmes dissentiments que l'idée de Dieu. Les uns croient que la monarchie peut seule assurer l'ordre; les autres, au contraire, reconnaissent que la république est la forme de gouvernement qui divise le moins et offre le plus de stabilité. Pour un grand nombre, l'âme a besoin de croire à une autre vie après celle-ci, afin d'y trouver la sanction des lois divines : car, d'après eux, l'homme ne peut faire le bien qu'en vue d'une récompense et ne peut se détourner du mal que par la crainte d'un châtiment. D'autre part, quelques-uns reconnaissent déjà une morale plus élevée et plus pure; la vertu est par elle-même douce et agréable; sa culture apprend à vivre pour les autres et à goûter ainsi une félicité que ne peut jamais procurer l'attente pleine d'angoisse du jugement dernier.

Comment rallier toutes les âmes de la manière que la science rallie toutes les intelligences? Comment raviver une foi commune sur les cendres de toutes les communions théologiques? Car il n'y a pas de Société sans religion. Ils se trompent les orgueilleux déistes. En honorant d'un respect hypocrite les pratiques religieuses qu'ils abandonnent au peuple, ils se figurent qu'une nation peut vivre avec le scepticisme en haut et la superstition en bas. Il n'en est rien et les grands hommes de la Révolution française n'étaient pas tombés dans

cette grossière erreur. L'ordre social exige des croyances communes à tous, aux savants comme aux ignorants, aux forts comme aux faibles, aux riches comme aux pauvres. C'est pourquoi ils avaient tenté le culte de la Raison, s'adressant à tous indistinctement, culte universel, car la raison est l'apanage de la race humaine tout entière. Il faut donc un lien religieux à l'Occident moderne et ce lien ne peut reposer que sur une base réelle, accessible à tous, quelle que soit d'ailleurs leur opinion personnelle sur ce qui est indémontrable.

Il est un être supérieur, réel et visible, dont nous ne peuvons nier l'existence, puisqu'elle est perceptible par nos sens et notre esprit ; être suprême, car nous n'en découvrons aucun autre aussi puissant que lui : être éternel dont nous ne connaissons pas la naissance et dont nous ne pouvons pas apercevoir la fin.

Sa puissance éclate dans la majesté de son œuvre. De notre terre à peine sortie des secousses volcaniques et sauvée des déluges, couverte de forêts, de torrents et d'abîmes, hantée par des monstres effroyables, sa main a fait un séjour agréable et sûr. Les bêtes féroces ont disparu, le sol, déboisé, assaini, est devenu fertile, couvert de riches moissons et de fruits délicieux. L'homme du premier âge, féroce et sanguinaire, est maintenant laborieux et doux : ses gestes et ses cris se sont transformés en une parole claire et sonore : sa hutte s'est changée en une habitation spacieuse, sa bourgade en ville florissante. Où errait jadis quelque bande de chasseurs misérables, vit un grand peuple dans une opulence raffinée. Tel brille autour de nous l'ensemble de cette merveilleuse création.

Mais cette puissance si féconde en prodiges n'est cependant pas sans bornes. Elle ne les a pas créés d'un seul jet. Elle n'a pu que modifier la nature dont les lois sont invariables : elle n'a pu qu'améliorer l'homme dont

l'organisation est immuable : elle n'a pu que perfectionner l'ordre social dont les bases sont indestructibles. Ce labeur a exigé le secours du temps : les siècles ont été amoncelés sur les siècles dans l'éternité de cet enfantement. C'est que l'Humanité n'opère que par nous, êtres chétifs et passagers. Souvent ceux qu'elle inspire ne comprennent pas sa voix : souvent encore ils sont écrasés dans la lutte : il faut alors des années d'années pour que leur trace ensevelie reparaisse au grand jour.

Il en est de même de la sagesse de l'Humanité : elle est limitée. Sa science a percé le voile qui couvrait notre vue : elle a plongé dans l'immensité des cieux; mais elle n'a pu voir l'univers tel qu'il est. Les plus grands triomphes du génie humain, après de laborieux tâtonnements et de nombreux essais, ont consisté à construire une image suffisamment approchée de la réalité qui échappera toujours à notre connaissance. C'est ainsi que la conception de notre monde solaire, sans représenter fidèlement la véritable économie de ce groupe céleste, nous permet néanmoins d'en prévoir les différents aspects et d'annoncer à l'avance toutes les circonstances de son éternelle harmonie. C'est ainsi également que la loi des modifications sociales, sans nous fournir le moyen de prédire l'avenir dans ses plus minutieux détails, nous met à même de réprouver comme rétrograde ce que la foule acclame avec délire et de prophétiser les inévitables dangers de cette malencontreuse aventure.

Mais si l'Humanité décline toute prétention à l'omnipotence et à l'omniscience, sa bonté du moins est infinie : la source en est intarissable. Elle déverse ses bienfaits par toutes les femmes qui aiment leurs enfants, par les nombreuses familles dans le sein desquelles règne l'affection, par les âmes sensibles qui cultivent la bienveillance, par les bons cœurs qui secourent leurs semblables dans la peine. Ce sont des flots d'amour qui inondent la

société sans discontinuité : c'est une avalanche qui roule incessamment sur le vice et engloutit les méchants. Mais en dehors de cette action latente, de plus en plus étendue et de plus en plus fertilisante, il y a les efforts exceptionnels qui raniment les forces vives et activent leur fécondité. Ce sont les grandes âmes qui parlent et agissent au nom du passé et préparent l'avenir. Leur apparition parmi nous est rare : mais leur trop court séjour sur la terre est à jamais illustré par des œuvres qui décèlent leur immense dévouement et les ressources sans limites de la tendresse suprême.

L'Humanité fut jusqu'à ce jour cachée aux yeux des hommes par les divinités auxquelles ils attribuaient ses propres bienfaits : elle l'est encore pour beaucoup par un créateur dont elle ne ferait que suivre aveuglément les arrêts inéluctables et c'est à ce maître qu'ils rapportent la gloire de notre évolution. Mais de quelle manière concilier le pouvoir d'un Dieu tout-puissant avec sa sagesse et sa bonté infinies ? pourquoi laisser durant des temps incommensurables la race humaine stagnante dans l'animalité ? pourquoi lui imposer ce passage sans fin à travers une mer de sang pour sortir de sa piètre enfance ? Cette ascension si lente et si pénible, incompréhensible sous une Providence douée de ressources illimitées, devient merveilleuse quand on compare la faiblesse des moyens employés à ses surprenants résultats. L'Humanité n'est pas omnipotente : aussi ne saurions-nous assez la bénir de cette vie facile et noble dont peut jouir à l'heure présente l'élite de ses enfants et dont est encore privée une trop grande quantité de nos semblables.

Après être restée si longtemps méconnue, comment l'Humanité s'est-elle enfin révélée ? Comment avons-nous fini par lui restituer les bienfaits rapportés jusqu'alors à des volontés imaginaires ? C'est en contemplant l'im-

mensité de son passé, c'est en suivant pas à pas, de siècle en siècle ses lents progrès. Alors apparaît non pas une marche fatale, mais une progression inévitable quant au but quoique modifiable dans ses circonstances éventuelles. Ces changements séculaires sont dus à l'initiative des hommes supérieurs prolongée indéfiniment de génération en génération. Ils instituent une succession de degrés sociaux de moins en moins imparfaits dont nous retrouvons encore la trace sur les divers continents du globe : nous pouvons ainsi observer dans l'espace ce que nous avons constaté dans la suite des temps : le genre humain reproduit actuellement les phases de l'histoire, depuis les hordes sauvages de l'Océanie jusqu'aux États modernes.

Dans ce tableau gigantesque du passé, dans cette contemplation idéale de la terre, nous découvrons le véritable auteur de ces sublimes transformations auquel nous devons notre dignité et notre bonheur. C'est un être collectif identique quoique supérieur à tous les autres mais d'une réalité aussi indiscutable. Nous voyons autour de nous les familles humaines naître, vivre et mourir. Un homme réussit dans ses entreprises : il crée une fortune : ses successeurs privés d'héritiers la laissent péricliter. La maison disparaît après avoir fourni une carrière plus ou moins longue, mais elle n'est nullement mise en doute par tous ceux qui ont été en rapport avec elle. Une nation se forme, s'étend, puis décline et tombe en décadence. Ce fut le sort de l'antique Egypte, de la Grèce et de Rome. Ces peuples ne subsistent plus que dans le souvenir de la postérité, mais leurs glorieuses destinées ne sont le sujet d'aucune contestation. Toutes ces associations humaines, depuis la plus humble union domestique jusqu'à l'agglomération la plus vaste, ont la même structure et la même manière d'être. Telle est aussi l'organisation de l'Humanité qui embrasse toutes

ces familles et englobe toutes ces nations en un seul tout, réel, vivant, éternel.

Tout être collectif, famille, patrie ou église, se compose de deux parties : l'une visible, l'autre invisible : l'une vivant sur la terre, l'autre y ayant vécu : l'une comprenant les bons et les utiles à l'exclusion des méchants et des parasites, l'autre embrassant tous ceux qui ont laissé derrière eux, en mourant, des affections, des exemples ou des préceptes : l'une le corps, l'autre l'âme. C'est la pression subie, de plus en plus, par l'une de la part de l'autre, qui alimente la vie de ces deux ensembles confondus dans une vivifiante unité. La portion visible de l'Humanité n'est donc pas la totalité des hommes, la population tout entière de la terre, mais elle se compose uniquement de ceux qui inspirés par leurs ancêtres vivent pour leurs neveux. La portion invisible, de plus en plus imposante par le nombre et la valeur, réunit tous ceux dont le passage parmi nous est regretté et béni. Dès que la mémoire de ceux qui ne sont plus agit sur ceux qui restent, l'Humanité prend naissance : elle grandit à mesure que ses élus reçoivent des morts vénérés une inspiration plus intime et plus continue.

L'Humanité est donc un seul et même être en trois personnes : le Présent fécondé par le Passé procréant l'Avenir. La masse des vivants emportée par la vitesse acquise suit aveuglément l'impulsion des ancêtres : elle reçoit d'eux les sentiments, les pensées, le langage, les mœurs, les lois, les arts et les métiers qui caractérisent son état de civilisation : elle obtient d'eux, par la vénération et le culte qu'elle leur consacre, la docilité et la résignation indispensables à la vie commune. De loin en loin, jaillit de ce milieu un homme supérieur : tout en subissant lui-même le joug commun, il cherche, il écoute : il saisit l'aspiration d'un précurseur, il perçoit le souffle du génie. Alors il dévoile autour de lui ce qu'il

a conçu : ses paroles prennent racine dans ceux qui l'écoutent ; les conversions foisonnent. Le passé dont il a été pour un temps le seul interprète engendre un nouvel avenir.

L'Humanité ne peut être représentée par aucun homme quelque incomparables que soient ses services : elle ne peut même pas l'être par le majestueux ensemble des agents de la préparation humaine. Sans doute tout service rendu par un seul, sans excepter le plus éminent, a été préparé par ses prédécesseurs en vue des successeurs. Cependant cette immense apothéose ne saurait rappeler et honorer tous les serviteurs obscurs qui ont prêté un concours dévoué à l'œuvre suprême. Si l'impulsion est due à l'initiateur, c'est l'élite des hommes qui entretient le mouvement. Toute mère qui élève son enfant idéalise, bien mieux que l'esprit le plus transcendant, l'influence posthume et permanente de la vertu et du génie : c'est là l'essence du Grand-Être, c'est le moteur de son éternelle providence. L'amour maternel délivre le nouveau-né de l'égoïsme originel et l'initie à l'affection : il le met par le langage en communication avec ses semblables et inocule dans sa jeune âme les résultats acquis. Ainsi l'Humanité enfante et élève les familles et les nations : ainsi elle les dirige toutes avec une incessante sollicitude. Elle ne peut donc avoir d'autre image et ressemblance qu'une jeune femme tenant son fils dans ses bras. C'est à cette Vierge-Mère, qu'à l'exemple de nos pieux et chevaleresques ancêtres, nous adresserons nos hommages et nos prières.

Cette statue imposante qui domine l'autel sous la voûte du temple, cette femme au doux regard, chacun de nous l'a dans son cœur. C'est la pieuse mère qui nous a soignés, élevés et sanctifiés, à laquelle nous sommes redevables de tout, santé, tendresse, intelligence et caractère : c'est l'épouse dévouée, c'est la tendre sœur, c'est

la fille respectueuse, anges gardiens de notre âme. Confondus dans cet ardent amour, c'est le père, le frère, le fils, les maîtres, les bienfaiteurs, les amis. Quand, parmi les fidèles, nous nous prosternons avec ferveur devant cette image sacrée, notre pensée s'élève vers tous ces êtres chéris, au milieu desquels nos efforts et nos œuvres nous mériteront une place dans la souvenance et la piété de nos enfants.

Voilà l'être suprême, généreux et éternel dont l'existence et les bienfaits sont démontrables et dont l'adoration pourra devenir commune à tous les Occidentaux, encore divisés entre le doute désespérant, le stérile déisme, les communions protestantes et l'Église catholique. Si l'idée de Dieu a semé les haines et les discordes, si elle a attisé les guerres et multiplié les supplices, la conception de l'Humanité alimentera la paix et fera régner la concorde.

Le second grand problème qu'a légué le moyen âge à l'Occident, c'est l'incorporation du prolétariat à la société moderne.

L'ensemble des travailleurs réduits en servitude faisait partie de la cité antique dont l'ordre ne pouvait être conçu en dehors de l'institution de l'esclavage. Le propriétaire avait sur l'esclave droit de vie et de mort, mais son intérêt lui commandait les ménagements et les soins ; il le considéra comme le plus précieux de ses animaux domestiques et bientôt comme un membre de sa famille.

Le moyen âge assigna aux prolétaires une place meilleure dans la constitution catholico-féodale. Si le seigneur conserva sur ses tenanciers des droits moindres, il est vrai, que ceux du maître dans l'antiquité, il eut envers eux des devoirs à remplir. Il devait à ceux qui vivaient sur son domaine aide et assistance, à ceux qui le suivaient comme hommes d'armes secours et dévoue-

ment. Il pouvait les punir mais jamais les tuer. Lorsque le fief changeait de possesseur, tous les serfs étaient cédés avec lui. Mais s'ils ne pouvaient quitter le sol, d'autre part, ils ne pouvaient être ni expulsés, ni arrachés à leurs familles, ni traînés de marché en marché, ni vendus.

L'abolition du servage commença dans les villes avec l'affranchissement des communes. Alors se formèrent les corporations avec leurs maîtrises et leurs jurandes. Ainsi l'artisan conserva une situation dans la société : un contrat bilatéral le liait au patron. Dans les campagnes, ce fut plus tard que les serfs eurent le droit de se racheter et d'acquérir la propriété de leur manse, comprenant leur chaumière et leur champ. Mais lorsque les châtelains abandonnèrent leurs terres pour le séjour de la cour, les campagnards furent en butte à la rapacité des fermiers et leur sort devint horriblement dur. La Révolution française en détruisant le vieux monde brisa les liens qui unissaient les maîtres aux ouvriers et qui s'étaient plus ou moins conservés jusque-là. L'isolement du prolétaire moderne devint complet : il fut livré sans défense à la cupidité des entrepreneurs.

Alors s'ouvrit l'âge de fer qui pèse encore sur la masse des producteurs. Pour manger, il fallut faire des journées de travail plus longues et plus dures que celles de l'esclave antique et du serf féodal : pour travailler, il fallut chercher de l'ouvrage de ville en ville, en solliciter de porte en porte ; il fallut accepter un salaire insuffisant et aller le gagner à une heure de marche de son domicile. La femme dut quitter ses enfants et son ménage pour trouver au dehors de quoi suppléer au chômage du mari ou à la modicité du prix de sa journée. Sans doute, l'ouvrier embauché vit aujourd'hui dans les villes mieux que ses devanciers du moyen âge et de l'antiquité : sa nourriture et ses vêtements sont à

peu près semblables à ceux du riche. Mais quand le travail manque, ce sont les bijoux, les vêtements, le coucher mis en gage : c'est l'expulsion du logement, c'est le garni à la semaine d'abord puis à la nuit, c'est la misère noire, la faim, la mort.

Le souffle républicain du XIXe siècle a modifié dans l'Occident l'attitude des gouvernements envers la classe laborieuse : ils s'occupent maintenant avec sollicitude de l'amélioration de son sort. Ils favorisent les sociétés de secours mutuels, les associations de prévoyance, les syndicats ouvriers, les conseils de prud'hommes : ils prodiguent l'instruction primaire et l'enseignement professionnel. Dans presque toute l'Europe, les travailleurs peuvent se réunir, s'associer, se concerter, se mettre en grève pour lutter contre les entrepreneurs et obtenir ainsi une diminution dans le nombre des heures de travail et une augmentation de salaire. Mais leurs justes revendications vont plus loin : ils sont déjà citoyens, électeurs et éligibles : ils veulent, en outre, prendre place dans l'ordre industriel.

Le capital a une origine impersonnelle. Il n'a pas été formé uniquement par celui qui le détient momentanément : il résulte du concours des contemporains et de l'assistance des prédécesseurs sans lesquels il n'aurait même pas pu être conservé. Il est donc l'œuvre des générations successives de la société : c'est à elle seule qu'il appartient. Celui qui pour un temps l'a dans les mains en est simplement le dépositaire et doit compte de ce dépôt à l'Humanité.

La richesse étant sociale dans sa source, sa possession impose le devoir de la faire fructifier pour tous. De là l'extinction nécessaire de cette nuée de parasites qui dévorent encore les Etats modernes : plus de riches oisifs, plus de sinécures, plus de grasses prébendes. La totalité des ressources doit être consacrée à l'agriculture, à la

fabrication, au commerce ou à la banque ; à l'amélioration de notre commune existence et à l'accroissement du bonheur de tous.

Si les travailleurs consentent à reconnaître comme indispensable l'appropriation individuelle du capital et à l'honorer comme le point de départ de la civilisation, ils exigent, par contre, que leur travail soit également reconnu et honoré comme participant à la formation de la richesse. Il faut donc, d'une part, obtenir de la masse qui travaille la reconnaissance loyale de la supériorité de la propriété personnelle sur la communauté des biens et par suite la renonciation à tous les rêves communistes ; et, d'autre part, persuader aux détenteurs du capital qu'ils ont des devoirs à remplir envers tous les auxiliaires de leur industrie, même les plus humbles.

Le possesseur temporaire de l'éternelle fortune, impérissable produit de l'activité de tous, en conservera la libre disposition : il fixera lui-même la part affectée à sa famille et donnera au reste une destination sociale. A l'âge de la retraite, il désignera son successeur et lui transmettra sa ferme, sa fabrique,son comptoir ou sa banque.

L'ouvrier consacrera son travail à la conservation et à l'augmentation de la richesse commune. Il pourra avec son salaire acquérir un domicile, préserver sa femme du travail extérieur et élever ses enfants.

Les quatre grandes classes qui constituent le fond de la société moderne ont subi successivement l'ébranlement révolutionnaire qu'exigeait sa régénération. Au dix-huitième siècle, toutes les intelligences d'élite s'insurgèrent contre le régime théologique et militaire. Les philosophes proclamèrent l'émancipation et la paix : ils annoncèrent le règne de la science et de l'industrie. L'explosion en France surgit bientôt d'une bourgeoisie qui, depuis longtemps, aspirait à remplacer la noblesse.

Mais la résistance des rois de l'Europe ne put être surmontée qu'en appelant les prolétaires français au secours de leurs nouveaux chefs. Introduit dans la grande lutte, le prolétariat éleva d'irrésistibles prétentions ; il exigea que la société, jusqu'alors organisée pour les privilégiés de la naissance et de la fortune, soit dorénavant ouverte à tous : que le travail soit comme le capital protégé par les lois et les institutions : que les charges de l'association pèsent sur ceux qui possèdent et non exclusivement sur ceux qui travaillent. Le principal objet de ces exigences est d'affranchir la femme prolétaire de tout travail en dehors de la famille. Jeune fille, elle ira comme domestique dans les maisons riches faire son apprentissage de ménagère; mais dès qu'elle sera mariée, elle restera au foyer, consacrant tout son temps aux soins de son époux et de ses enfants. Pour cela, il faut que le salaire de l'homme soit suffisant pour nourrir sa famille. Ainsi la révolution qui doit finalement réintégrer le prolétariat dans l'ordre social a aussi et surtout pour but l'affranchissement de la femme. Et voilà comment s'enchaînent les libérations successives : d'abord l'esprit humain délivré de la longue tutelle de Dieu, ensuite les citoyens égaux entre eux par l'abolition de tous les privilèges, enfin l'ouvrier admis comme le riche à la protection et aux bienfaits de l'Etat afin que la femme pauvre soit, comme la femme des familles dans l'aisance, consacrée au bonheur des siens.

Alors, mais seulement alors, le travailleur campé au dehors de la civilisation moderne, en franchira les portes et en partagera conjointement avec le capitaliste tous les avantages et tous les profits.

Tout en réduisant la durée de la journée de travail, augmenter suffisamment le salaire quotidien pour que l'ouvrier puisse élever sa famille et assurer à ses vieux jours une pension de retraite, tel est donc le second

problème légué à notre époque. Et, tout d'abord, est-il susceptible d'être résolu? Il ne s'agit pas de savoir si on peut faire vivre la masse des déshérités, puisqu'elle vit. Elle vit mal, très mal même, mais elle vit. La question se réduit donc à la faire mieux vivre. Sommes-nous assez riches pour supporter la diminution dans la production occasionnée par la réduction du nombre des heures de travail jointe au surcroît de charges résultant de l'élévation du salaire? En France, nos descendants prendront deux mesures qui permettront d'accueillir les justes revendications des travailleurs; d'une part, en augmentant le nombre des producteurs et, d'autre part, en mettant à leur disposition un immense capital. La première mesure consiste dans le licenciement de l'armée des sinécuristes bourgeois qui grèvent le budget. Ces oisifs, privés de leurs traitements, devront demander au commerce ou à la banque le moyen de réparer la brèche de leurs revenus. La seconde mesure dérive de la première : avec les centaines de millions provenant annuellement de cette économie dans les dépenses, nos successeurs rembourseront, en une génération, l'effroyable dette publique contractée depuis un siècle pour nos folies politiques et nos scandaleux gaspillages. Les rentiers, lorsqu'ils auront reçu le montant de leurs créances sur l'Etat, devront en chercher un remploi : ce sera une somme colossale offerte à l'industrie. Ces milliards enfouis dans des destinations improductives renaîtront pour féconder l'activité productive. Après cette gigantesque opération financière, que rendra possible la réforme administrative, les impôts seront diminués du montant du monstrueux intérêt qu'il faut payer chaque année : le travail sera dégrevé d'autant. Alors les chefs industriels, soulagés du poids écrasant des taxes, pourront sans difficulté élever le prix de la journée au taux indispensable pour assurer aux membres quel-

conques de la société, une famille et un avenir. La solution du second problème est certainement possible. Mais comment l'obtenir ?

Est-ce par l'action gouvernementale ? Les travailleurs, arrivés au pouvoir après une émeute triomphante ou après une victoire électorale, décréteront-ils le taux minimum du salaire, le nombre d'heures de travail, la pension de retraite ? L'Etat, qui assure au capitaliste la pleine jouissance et la libre transmission de sa fortune, ne doit-il pas garantir à l'ouvrier la vie de famille et le repos dans la vieillesse ? Dans une démocratie où les droits sont égaux pour tous, si l'on reconnaît le droit au capital, ne faut-il pas proclamer le droit au travail ?

D'abord les souvenirs si récents des répressions sanglantes et impitoyables de juin 1848 et mai 1871 doivent écarter à jamais en France l'espoir de s'emparer du gouvernement par surprise ou par escalade. Quant à l'élection, le nombre des députés ouvriers nommés jusqu'à présent remet à bien loin le rêve d'une majorité dans la chambre des représentants. Mais en admettant même ce triomphe chimérique, les lois ne pourraient réglementer l'ordre économique dans lequel toutes les nations sont solidaires les unes des autres. Si par suite des votes d'une législature socialiste, les entrepreneurs ne pouvaient plus ici continuer leur industrie avec les salaires et les heures de travail obligatoires, les pays qui ne subiraient pas ces exigences, fabricant à meilleur compte, inonderaient notre marché de leurs produits : la famine ferait capituler nos travailleurs. C'est donc une illusion, grosse d'orages, de croire résoudre ce problème légalement : les décrets peuvent régulariser une situation née spontanément, mais ils ne sauraient jamais la créer.

Les prolétaires ont donc raison de renoncer d'une façon absolue à l'emploi de la force même légale. Ils ne

doivent attendre la réalisation de leurs justes vœux que de leurs efforts pacifiques. La liberté peut seule résoudre les deux questions à l'ordre du jour depuis la fin du moyen âge. On ne décrète pas plus la religion de l'Humanité que l'incorporation du prolétariat à la société moderne. C'est donc uniquement par la prédication et par l'enseignement qu'on peut modifier les pensées et déterminer les dévouements.

Pour amener à l'Humanité les hommages que l'Occident rend encore à Dieu, pour consacrer à ce nouvel Etre-Suprême l'amour et les sacrifices que l'ancien continue à inspirer aux âmes tendres, il faut dévoiler son existence et révéler ses bienfaits.

Pour que les riches renoncent au droit d'user et d'abuser de leurs capitaux, il faut leur démontrer l'origine sociale de leurs biens et les convertir au devoir de leur imprimer une destination sociale. Déjà, sans qu'aucune loi le prescrive, par la seule force de l'usage, toute famille opulente fait aux serviteurs vieillis à son service une pension de retraite pour leurs dernières années. De même, de grands manufacturiers assurent aujourd'hui à tous les auxiliaires quelconques de leur industrie la vie de famille et le repos des vieux jours. C'est à généraliser cette noble initiative parmi les capitalistes que consiste la solution de la question sociale.

Tâche immense mais non au-dessus du courage et du dévouement des nouveaux apôtres : ils n'auront à braver ni les tortures, ni le martyre infligés à leurs précurseurs chrétiens. Mais il leur faudra subir la pauvreté dans une société où la richesse est le but de toutes les convoitises et où l'indigence est l'objet de tous les mépris ; il leur faudra renoncer au pouvoir alors que la force est seule redoutée dans une transition, où le devoir n'a plus de sanction, où le vice reste sans châtiment.

C'est donc uniquement la pression de l'opinion pu-

blique qui doit amener les riches à faire volontairement ce que la violence est impuissante à leur arracher. Or, pour être efficace, l'opinion publique doit être représentée par un organe distinct, par une force qui s'impose. La formation d'une doctrine religieuse ne suffit pas. Elle console les âmes tourmentées, elle guide les esprits qui cherchent; répandue dans la population, elle prépare la solution, mais elle ne saurait calmer les révoltes ni punir les méchants. Elle n'est que le moyen de faire surgir le pouvoir spirituel qui seul peut intervenir dans les luttes du capital et du travail. La religion est impuissante sans clergé. Le sacerdoce, quoique renonçant à la richesse et au pouvoir, prétend à un empire moral qui sera redoutable et redouté. Maître de tout le savoir humain dont il garde précieusement les trésors, il répand sur tous indistinctement l'enseignement religieux : il fait connaître à la population tout entière l'Humanité qui est l'unique auteur de notre civilisation et de notre gloire, dont nous sommes les enfants et dont nous devons devenir les serviteurs dévoués : il fixe les devoirs de chacun et sait les rappeler à ceux qui s'en détournent. Si ses observations sont écartées avec mépris, si ses remontrances sont méconnues, le sacerdoce, après toutes les précautions et délais prévus, met le coupable hors de la société. A sa voix, tout travail, tout concours cesse pour lui : ouvriers, serviteurs abandonnent l'insoumis. Telle est la seule force, toute spirituelle, qui saura tempérer l'ardeur des contestations et terminer les grèves par le seul prestige des prêtres de l'Humanité.

L'avènement de ce clergé constitue donc la solution de la révolution occidentale. Il prêchera la religion universelle et opérera la rentrée du prolétariat dans la société en liant le capital et le travail par des devoirs réciproques. Ainsi, il aura accepté le legs du moyen âge dans sa double destination. Mais son empire moral

exige le concours des ouvriers : une grande force alliée à une grande pensée.

Et voilà comment les sociétés modernes sortiront de leur orageuse jeunesse pour entrer dans l'âge mûr. Mais que nous sommes encore loin de cette évolution finale ! La religion de l'Humanité est à peine connue de quelques-uns en France, en Angleterre et dans les deux Amériques : les membres de son clergé sont peu nombreux, ses apôtres clairsemés. Cependant les évènements se déroulent : les revendications du travail aigrissent le capital : la situation devient menaçante. La guerre peut une fois encore être déchaînée avant de disparaître pour toujours. L'Occident est exposé aux plus terribles aventures : puisse-t-il sortir triomphant de cette dernière et suprême épreuve !

Mais quoi qu'il arrive, les cinq parties de la République occidentale continueront à constituer l'élite humaine : bien que gouvernées chacune séparément, elles s'uniront de plus en plus par une foi commune et par une même existence industrielle.

C'est du sein de cette avant-garde qu'essaimeront les missions pacifiques ; dans le cours des siècles futurs, elles convertiront à la communion universelle le reste de la race blanche, chrétiens d'Orient et musulmans, puis les théocrates de la race jaune et enfin les fétichistes de la race noire.

Alors, Humanité sainte, notre mère et notre bienfaitrice, ton nom sera béni sur la surface entière de la terre : tous tes enfants, l'universalité des bons parmi les hommes, dirigés par ta providence, n'auront d'autre but que d'améliorer le sort commun, en renonçant pour toujours au règne de la violence et de la guerre. En glorifiant ton passé dans ses luttes et ses triomphes, ils sentiront grandir leur admiration et leur gratitude : ils éviteront les écueils contre lesquels se sont brisés leurs

prédécesseurs pour aborder enfin au port du salut. Hélas! la race des méchants ne sera jamais éteinte, mais leur nombre ira en décroissant : il y aura toujours également des pauvres parmi nous, mais leur misère sera moins poignante, car ton amour inspirera des dévouements et des sacrifices aux favorisés de la Fortune. Après tant de siècles de sang et de larmes, une ère de paix et de félicité s'ouvrira pour l'élite militante des vivants en communion constante avec l'église triomphante des morts : nous en saluons l'aurore dans la révélation que nous a faite Auguste Comte, le plus grand parmi tes serviteurs, de ton éternel et glorieux avenir. Ainsi soit-il.

Joseph LONCHAMPT.

BULLETIN DE FRANCE

I. — LA NOMINATION DE M. PIERRE LAFFITTE A LA CHAIRE D'HISTOIRE GÉNÉRALE DES SCIENCES ET LA PRESSE

Le double décret du 30 janvier dernier a eu un grand retentissement en France et à l'étranger. Longuement commenté dès son apparition à l'*Officiel*, il a soulevé dans la presse parisienne et départementale de vives polémiques qui se sont prolongées entre les gazettes cléricales et les journaux républicains.

La cause de tout ce bruit, il faut le dire tout de suite, fut moins dans le premier de ces décrets instituant une chaire d'histoire générale des sciences que dans le second qui appelait notre cher maître et vénéré directeur au Collège de France.

Cependant on savait depuis longtemps qu'il n'y avait pas d'autre candidat à cette chaire nouvelle. L'ensemble du parti républicain dans les deux Chambres, les membres du Gouvernement partageaient l'opinion de l'éminent auteur de la proposition, M. Antonin Dubost. D'autre part, M. Charles Dupuy, depuis plusieurs années rapporteur du budget de l'Instruction publique, ne s'était pas contenté de demander les crédits nécessaires, il avait, il y a deux ans, dans le journal « *le Siècle* » publié un article dans lequel non seulement il démontrait l'utilité et l'urgence de la nouvelle chaire, mais encore en désignant, pour l'occuper M. Pierre Laffitte, il faisait valoir la compétence unique, l'érudition profonde et la haute moralité philosophique du candidat désigné par tous, affirmant ainsi très heureusement, suivant la méthode positive, qu'une chaire doit toujours être créée en vue du savant qui l'occupera.

La violence de langage, en cette circonstance, des journaux

cléricaux démontrerait, s'il en était besoin, et la justesse de cette conception et la valeur du choix de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Comme l'a fait remarquer M. Paul Strauss dans « *Paris* », les ennemis de la pensée moderne ont senti que, « en ouvrant au Positivisme et à M. Pierre Laffitte le grand amphithéâtre du Collège de France, le Ministre de l'Instruction publique a levé l'interdit qui pesait jusqu'alors sur les théories hétérodoxes ; il a, « du même coup, affranchi le haut enseignement français. »

Mais ce qui acheva de porter à son comble la fureur de la presse catholique, ce fut l'interview d'un reporter de la « *Justice* » au cours duquel M. Pierre Laffitte parla des *services provisoires de Dieu*. M. Pierre Laffitte qui n'aime pas le bruit regretta l'expression. Mais le mot était trop heureux pour que le journaliste l'oubliât. Aussi fit-il le tour de la presse. De plus, il fut le prétexte de plusieurs articles fort en gueule de l' « *Univers* » et de la « *Gazette de France* » auxquels l' « *Estafette* » répondit par la vaillante et brillante plume de son rédacteur en chef, M. Abel Peyrouton.

Cette polémique de presse n'aura pas été stérile ; elle a montré — et c'est, on peut le dire, ce qui la caractérise — l'unanimité approbative de toute la presse républicaine. Du Centre à l'Extrême-Gauche, les organes républicains ont approuvé la création d'une telle chaire, ils ont fait ressortir l'importance de l'évènement, et ils ont félicité hautement, sans restriction, M. Bourgeois du choix qu'il avait fait.

Si l'évènement a été reconnu considérable par tous les esprits préoccupés du développement intellectuel de l'Humanité, dans l'histoire du Positivisme, cette date du 30 janvier 1892 sera considérable, car elle marque, comme on l'a répété de tous côtés, la reconnaissance officielle du Positivisme par la République à l'heure où, par sa vitalité incontestée, elle a démontré qu'elle est à jamais fondée en France.

Cet évènement prouve aussi l'heureuse direction donnée à la propagande de l'œuvre d'Auguste Comte par notre vénéré directeur. De plus, il est pour lui une légitime récompense à sa vie si grandement désintéressée, toute de dévouement social et philosophique. C'est enfin pour nous tous positivistes une profonde satisfaction de voir unanimement reconnue la grandeur morale et intellectuelle de notre chef.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de réunir dans la *Revue occidentale* un certain nombre d'articles consacrés à

cette nomination, tant pour les conserver que pour en permettre la lecture à nos confrères des départements et de l'étranger.

Nous les avons divisés en quatre catégories :

1° Ceux ayant trait à la création de la chaire d'histoire générale des sciences et à la nomination de M. Pierre Laffitte ;

2° Ceux relatifs au banquet des Félibres, à l'occasion de cette nomination;

3° Ceux concernant l'interpellation Fresneau, au Sénat, avec le discours *in extenso* de M. Léon Bourgeois;

4° Enfin ceux appréciant le discours d'ouverture.

Nous avons cru devoir ajouter encore un article du journal *des Débats* « Positivisme et Positivistes » à propos d'une nouvelle brochure, due, comme les précédentes, à la vanité sans limite d'un homme dont M. Laffitte a expliqué le cas, en donnant la théorie des sots perfectionnés dans la dernière leçon de son cours de cet hiver sur la *Révolution française.*

Tout le monde connaît, de reste, la perspicacité sociologique du Brésilien en question dans l'aventure boulangiste; l'apôtre vaut le prophète : *Ejusdem farinæ.*

Edouard PELLETAN.

I

NOMINATION DE M. PIERRE LAFFITTE A LA NOUVELLE CHAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

« **Le Temps** » du 1er février 1892

Le Positivisme au Collège de France

Si nous vivions en un temps où l'on fût attentif aux idées, le décret qu'a signé hier le président de la République pour appeler M. Pierre Laffitte à la chaire d'histoire générale des sciences, instituée au Collège de France par suite d'un vote du Parlement, aurait passé, avec raison, pour un événement notable. Mais la curiosité du public se porte de préférence aujourd'hui sur d'autres objets. Les menus faits de la vie politique et mondaine, les bruits de coulisses — celles de la Bourse et celles des théâtres — le sport et les affaires, tout cela intéresse beaucoup plus la société française que les vicissitudes des systèmes de philosophie ; et l'on a bonne envie de s'excuser lorsqu'on essaye de fixer un moment l'attention du lecteur sur un fait divers aussi insignifiant que la création d'une chaire et la nomination d'un professeur.

Pourtant, ce professeur est un chef d'Eglise, d'une Eglise qui triomphe depuis hier, mais qui a longtemps milité. Cette chaire,

créée en 1892 par la République, a été proposée et demandée, sous son titre actuel, et pour l'établissement qui la reçoit à présent, dès 1833. Il a fallu tous les évènements qui se sont produits entre ces deux dates pour que la pensée d'Auguste Comte pût être réalisée au profit du plus fidèle de ses disciples.

On sait, en effet, que M. Pierre Laffitte est le chef reconnu du Positivisme français, du comtisme orthodoxe, qui continue, dans le fameux appartement de la rue Monsieur-le-Prince, le culte inauguré par le fondateur de la doctrine. On sait moins que M. Pierre Laffitte, en même temps qu'il conserve ainsi la tradition du maître, pense, écrit et professe pour son propre compte. Désormais, au lieu de s'adresser seulement à des adeptes, il parlera pour le grand public. Au lieu d'exposer ses idées en professeur libre, il les exposera au Collège de France, en fonctionnaire de l'Etat — et c'est précisément ce qu'il y a de changé depuis hier dans la situation du Positivisme, grâce à la libéralité du Parlement et à l'esprit d'initiative du ministre actuel de l'instruction publique.

Le Positivisme, qui a été âprement combattu par les philosophes universitaires, entre au Collège de France sous une forme assurément très acceptable à ses adversaires eux-mêmes. Ils ne peuvent contester que la partie la plus solide de la doctrine soit précisément la partie scientifique et, pour parler avec plus de précision encore, l'idée de la relation des diverses sciences entre elles. Dans la pensée d'Auguste Comte, c'est là tout ce qui doit rester de l'ancienne philosophie; c'est là proprement la philosophie. Il sera intéressant de voir ce que M. Pierre Laffitte, qui possède une culture générale très étendue et très complète, tirera de cette donnée.

La pensée des disciples d'Auguste Comte doit se reporter en ce moment, avec mélancolie, au souvenir de leur maître, qui eût été si heureux de trouver dans une chaire analogue, avec le moyen de travailler efficacement à la diffusion de ses idées, la sécurité de la vie matérielle. C'est en 1833, disions-nous tout à l'heure, qu'il conçut la pensée de faire créer cette chaire. M. Guizot était alors ministre de l'instruction publique. Il venait précisément d'appeler à de hautes situations, dans l'enseignement supérieur, Ampère, Jouffroy, Eugène Burnouf et Rossi, ce dernier en l'imposant de haute lutte, par un acte de volonté ministérielle, qui fut d'ailleurs bientôt ratifié par l'opinion et par le monde savant, quand l'ancien professeur de Genève se fut fait connaître à Paris tel qu'il était, avec ses hautes et rares capacités. Auguste Comte, mis en mouvement peut-être par ces nominations successives d'hommes plus ou moins nouveaux, demanda un entretien à Guizot et lui exposa son ambition de voir créer également pour lui, au Collège de France, une chaire d'histoire générale des sciences physiques et mathématiques. Il expliqua ses idées au ministre, qui, vraisemblablement, ne l'écouta guère, car il raconte cette scène dans ses *Mémoires* sur un ton de condescendance hautaine et de pitié légèrement dédaigneuse. « Quand j'aurais jugé bon de faire créer la chaire, conclut-il, je n'aurais certes pas songé un moment à la lui donner. »

Comte n'en poursuivait pas moins son idée. Il écrivit, le 30 mars 1833, à M. Guizot, pour lui rappeler leur entretien et insister sur sa demande, une lettre curieuse où il rappelle ses titres,

indique les raisons qui motivaient la création de la chaire, et surtout fait appel à la décision personnelle du ministre, parfaitement libre, dit-il, de n'avoir pas égard à l'opinion du Conseil supérieur de l'instruction publique. La lettre est très digne, surtout dans la partie la plus difficile à écrire, celle où Comte fait allusion à sa pauvreté, à la dure nécessité de gagner sa vie en donnant chaque jour cinq ou six leçons de mathématiques, à son désintéressement, qui mérite peut-être quelque récompense.

L'appel que Guizot et la monarchie de Juillet ne jugèrent pas nécessaire ni possible d'entendre, un Parlement et un ministre républicains viennent de l'accueillir. Qui sait ce qui serait arrivé si le vœu d'Auguste Comte eût été exaucé en 1833? Peut-être sa carrière et ses idées eussent-elles pris un autre cours. Peut-être (on est à l'aise dans ce domaine de la conjecture), le chef du Positivisme, se trouvant dans d'autres conditions d'existence, n'eût-il pas affaibli la portée de son système par les derniers développements d'ordre purement mystique qu'il fut amené plus tard à y joindre et qui déterminèrent la scission de l'école. Peut-être aussi, la méthode positive et les idées positivistes, répandues plus largement par un enseignement comme celui du Collège de France, se seraient-elles fait, dans le mouvement philosophique en France, une part pratiquement plus considérable? C'est dans l'histoire des idées un de ces moments comme il s'en rencontre beaucoup dans l'histoire des faits où il semble qu'une légère chiquenaude — la chiquenaude dont parle Pascal — eût suffi à modifier le jeu et le cours des évènements et à amener des conséquences très différentes de celles qui se sont produites en réalité?

« L'Estafette » du 2 février 1892.

M. PIERRE LAFFITTE.

M. le Ministre de l'Instruction publique vient de soumettre à la signature de M. le Président de la République un décret de création d'une chaire d'histoire générale des sciences au Collège de France.

L'institution est heureuse entre toutes. On en reportera l'honneur à M. Antonin Dubost qui, depuis longtemps déjà, avait demandé à la Chambre la création de cette chaire, et à M. Bourgeois, dont le très grand mérite est toujours d'adopter les belles idées d'ordre et de progrès et d'en poursuivre la réalisation sans jamais se lasser, comme d'assumer les initiatives les plus généreuses.

M. le Ministre de l'Instruction publique se devait à lui-même de donner au Positivisme français la consécration de la sollicitude de l'Etat républicain. Dans tous les actes de sa vie publique, il s'est affirmé le brillant disciple d'Auguste Comte. Il a le sens et la méthode de la philosophie positive. On ne trouvera pas mauvais que nous le félicitions ici d'une mesure tout à fait dans les vœux de l'éminent homme d'Etat, notre directeur politique, qui fut à la direction des affaires l'un des premiers à appliquer les principes d'observation scientifique recommandés par le Positivisme.

Il nous est d'autant plus agréable de louer M. Bourgeois de son institution que le titulaire par lui désigné de la chaire nouvelle du Collège de France est M. Pierre Laffitte. Si jamais le vaste savoir, la hauteur et la pénétration de la pensée, la superbe dignité du caractère, jointe à la grâce de l'esprit et au désintéressement le plus entier méritèrent quelque récompense, M. Pierre Laffitte devait l'attendre du gouvernement de la République, bien que déjà il eût trouvé une première récompense dans l'estime profonde d'une élite d'hommes supérieurs qui, de jour en jour, propagent les enseignements qu'ils ont reçus de son austère philosophie.

M. Pierre Laffitte n'est pas seulement un penseur d'une puissante originalité. C'est un apôtre, et un homme d'action. Il avait un rôle à jouer dans la direction de la pensée républicaine, en la période d'évolution politique et sociale que nous traversons. A l'heure où, d'un effort immense, le vieil esprit théocratique et empirique tente sous nos yeux d'enrayer la marche de l'esprit scientifique, et de ressaisir l'empire des idées et des volontés, l'enseignement de la philosophie positive doit être un frein nécessaire, le rappel à la raison pure et à la religion humaine.

Il semble que, pour leçon d'ouverture, M. Pierre Laffitte pourrait conter à ses auditeurs l'histoire de la création de cette chaire où il montera pour développer le cours général des sciences. Il y a plus d'un demi-siècle qu'Auguste Comte demandait à M. Guizot l'institution au Collège de France de l'enseignement de la relation des sciences. On peut même faire remonter à Condorcet l'idée géniale du fondateur de la philosophie positiviste. La relation des sciences entre elles n'est-elle pas en réalité l'histoire de l'esprit humain en marche vers les régions inconnues, tantôt s'appuyant sur l'hypothèse, et tantôt soutenue par l'observation? Marche lente et laborieuse, s'il en fut, incessamment traversée par la fatalité des réactions. Il a fallu trois quarts de siècle pour la réalisation d'une idée claire et utile. Du moins, l'honneur en revient-il au gouvernement de la République.

M. Pierre Laffitte en sera heureux plus que personne, et de mettre sa science au service de la raison républicaine, dont il a toujours été, avec une maîtrise sûre d'elle-même, le défenseur autorisé et respecté.

Qui, mieux que lui, pouvait parler au nom d'Auguste Comte? Il a été le disciple préféré du maître. Il en a pieusement recueilli l'héritage, et, pendant de longues années, il en a infatigablement répandu les doctrines. Il est, suivant le mot sincère de M. Rouvier, le ministre probe, calomnié, mais applaudi, des Finances, l'un des maîtres de la pensée moderne. Orateur concis, non sans art, d'une culture prodigieuse, le discours plein de saillies aimables et nourri des idées les plus nobles, M. Pierre Laffitte est un vulgarisateur du plus grand mérite. L'histoire, la poésie, l'art, la science, en son domaine le plus abstrait, la philosophie lui fournissent tour à tour des traits d'une ironie fine ou les inspirations d'une mâle éloquence. C'est un sage qui connaît les hommes, et qui sait leur être résolument indulgent.

Les travaux que M. Pierre Laffitte publie dans la *Revue occidentale*, l'organe du Positivisme, sont d'une haute portée. Il est écri-

vain, comme il est orateur. Tout entier au culte de l'Humanité, il redresse les torts de l'histoire. Il fait revivre les vieilles sociétés, et, dans la nuit des légendes et des préjugés, en saisit le secret sociologique. On peut dire de lui qu'il est avant tout, par sa lumineuse raison, le maître de la vérité humaine. Faut-il donc s'étonner qu'il ait dû attendre si longtemps la création de cette chaire, où il va remettre en la place qui leur appartient les hommes et les choses du passé, pour la sévère morale du présent, et pour la sagesse de l'avenir? A. P.

« **L'Estafette** » du 3 février.

LES SOUCIS DE L'« UNIVERS ».

L'*Univers* ne peut se consoler de la création, au Collège de France, de la chaire d'histoire générale des sciences. Il atteste le ciel que le Positivisme est immoral, impie et sacrilège, et que le Collège de France, *déjà déshonoré par le cours de l'apostat Renan*, ne se relèvera pas de l'enseignement de M. Pierre Laffitte. Après quoi, brandissant une citation de notre article d'hier, le journal catholique abomine M. Bourgeois, qui a fait un accueil honorable à l'*insolente proposition* des positivistes, jadis repoussée par M. Guizot.

Il ne faut pas demander à l'*Univers* le respect de ses adversaires. Cela n'est pas dans le ton de la maison. Il ne faut pas non plus demander à l'*Univers* de s'épargner le ridicule. Il en vit. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de l'étrange façon que l'on a, dans cette feuille, de parler d'un savant comme M. Renan, l'honneur de la science française en notre temps. Ce sont façons de cuistres de sacristie, toujours comiques, mais sans importance.

On pourrait seulement demander à l'*Univers* de ne pas dire de bêtises.

Que Guizot (qui ne fut pas toujours si cher à l'*Univers*) ait autrefois repoussé, non sans impertinence, la proposition d'Auguste Comte de créer au Collège de France le cours de l'histoire des sciences, la chose peut bien réjouir l'*Univers*. Elle ne saurait surprendre les esprits réfléchis. Guizot, avec une culture générale très haute, fut surtout un homme de parti, sans largeur de vues, d'humeur atrabilaire, et prodigieusement sectaire. Il fut du parti de toutes les réactions, et il n'eut proprement qu'un programme politique : la haine du progrès, la haine de l'idée.

On reconnaîtra à l'*Univers* que M. Bourgeois, et, avant lui, M. Jules Ferry, qui, il y a dix ans, autorisait le cours libre de M. Pierre Laffitte dans la salle Gerson, n'avaient aucun motif de se tenir aux résolutions de Guizot. Hommes de libre examen, affranchis de toute contrainte dogmatique, le combat des idées n'avait rien qui dût les effrayer. Surtout, n'avaient-ils pas à tenir compte des conceptions religieuses qui rattachent la morale humaine à des hypothèses surnaturelles qui ne sont plus d'ordre constitutionnel.

Non pas, sans doute, qu'il ait jamais convenu à M. Bourgeois, ni à M. Jules Ferry de détruire la religion, comme dit l'*Univers* (les religions meurent d'elles-mêmes). Mais, hommes d'Etat, ils

n'avaient pas à se préoccuper du mystérieux de l'au delà. Il leur fallait spéculer pour la vie sociale en ce monde.

Ce fut toute la philosophie d'Auguste Comte, fort éloignée du catholicisme, il est vrai, mais non pas autant, peut-être, de l'Evangile, en certains de ses préceptes de sociologie. « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait » est fort voisin de l'altruisme positiviste, et peut donner à croire que, pour le rêveur de l'Evangile, comme pour Auguste Comte, la grande morale est le respect de l'homme. C'est en tout cas la loi sociale nécessaire, et il n'y est nul besoin de l'intervention du surnaturel, que Jésus-Christ y mettait bien moins que ne fait M. Veuillot. La connaissance de l'homme, de son esprit, de ses œuvres à travers l'histoire, le culte de ses efforts y suffisent.

On voudrait savoir de l'*Univers* en quoi ce culte des grands hommes, qui est le culte de la vertu et du génie, est *immoral et stupide*. Et en quoi l'enseignement officiel d'une philosophie si haute est une offense au catholicisme. Oui, on le voudrait, parce qu'il est toujours réjouissant d'entendre les fanatiques de la religion protester, au nom de la liberté, qu'eux seuls ont droit à l'existence, et que la sollicitude de l'Etat envers la science est un attentat contre le dogme. A. P.

« **La Justice** » du 2 février.

M. PIERRE LAFFITTE

Consécration officielle du Positivisme. — Une nouvelle chaire au Collège de France. — Le Positivisme et le mysticisme. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Le Positivisme vient de recevoir sa consécration officielle. Le Ministre de l'Instruction publique, M. Bourgeois, a fait signer, par le Président de la République, le décret qui ordonne la création d'une chaire d'histoire générale des sciences au Collège de France, et en nomme titulaire M. Pierre Laffitte, le disciple préféré, l'héritier et le continuateur d'Auguste Comte.

C'est là un évènement intellectuel d'une haute portée et qui emprunte aux circonstances présentes une signification plus précise. A l'heure où nous assistons à une sorte de réaction mystique, où, dans ce vieux quartier latin qu'habite M. Pierre Laffitte, il s'organise pour la jeunesse des écoles de véritables prêches dans lesquels l'on cherche à réduire en formules on ne sait quelles vagues doctrines, quels rêves indéfinissables, à l'heure où la mousse du *Bock idéal* obscurcit les cervelles, il convenait d'affirmer l'esprit positif et scientifique, il convenait que la science, la seule religion vraie, humaine et sociale, fût hautement proclamée. Et nul ne pouvait être mieux choisi pour ce rôle que M. Pierre Laffitte.

Nous nous sommes donc rendu, hier, rue d'Assas, désireux d'apprendre de la bouche du nouveau professeur ce qu'il compte faire, quel sera le programme de son cours.

Au quatrième, un appartement modeste, tout plein de livres et de silence. M. Pierre Laffitte lui-même vient nous ouvrir et nous

nous trouvons dans le cabinet de travail qu'entourent les rayons encombrés des bibliothèques, devant la table chargée de papiers, de brochures et de volumes ouverts, en face d'un beau vieillard à cheveux blancs et barbe blanche, à l'œil mobile et vif, le visage empreint d'énergie et d'exquise bonté.

Nous n'étions pas assis que déjà, avec une affabilité pleine de bonhomie, M. Pierre Laffitte avait engagé la conversation.

La réaction mystique. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Je ne puis encore vous dire au juste ce que je ferai au Collège de France, nous dit M. Laffitte. M. Renan m'a envoyé hier les pièces officielles ; je ne le verrai qu'aujourd'hui. Vous comprendrez qu'il m'est difficile de vous donner les renseignements que vous désirez. Je serais, du reste, bien en peine; je ne suis pas fixé moi-même. Sans doute, l'esprit général de mon cours est connu d'avance et facile à préciser; mais l'ordre et les détails des leçons sont à peine, dans mon esprit, à l'état d'ébauche. Dans quelques jours, je pourrai vous répondre de façon plus nette.

Mais la causerie continue.

— Que pensez-vous, demandons-nous à M. Laffitte, du prétendu néocatholicisme dont on nous rebat les oreilles, et de l'attitude belliqueuse de l'Eglise.

— Je sais bien qu'on parle d'une réaction, qu'il y a, dit-on, du mysticisme dans l'air. Mais le temps de ces choses-là est passé ; l'Humanité ne reviendra pas en arrière. Tout cela ne peut pas, je crois, avoir grande importance.

Quant à l'attitude de l'Eglise et spécialement à celle des cardinaux et des évêques, je pense que c'est justement ce qu'il fallait pour achever de les perdre chez nous. Moi, voyez-vous, je veux bien qu'on ménage les prêtres et les catholiques, mais je ne puis pas entendre parler de conciliation. C'est absurde. Ils ne veulent pas et, logiquement, ils ne peuvent pas se concilier avec nous, eux, les catholiques. Nos doctrines sont contradictoires. Il faut qu'il y en ait une qui triomphe de l'autre.

Ce sera la nôtre. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'on ne fera pas demain, sans doute, est prochaine, plus prochaine qu'on ne croit peut-être. C'est, en tout cas, le but sur lequel il faut toujours avoir les yeux fixés. Eh bien ! quand ce sera fait, je crois que l'Eglise aura reçu, en France, son coup mortel. Il y aura encore des catholiques, évidemment; mais il n'y aura plus d'influence catholique sur les masses; vous verrez le peuple échapper à l'Eglise.

« Du reste, poursuit M. Laffitte, une des raisons qui prouvent le plus clairement que l'Eglise n'a plus d'avenir chez nous, c'est qu'elle ne recrute plus d'hommes de valeur. »

La théorie des « forces latentes ». — La formation des partis politiques.

Allant d'un sujet à un autre, au cours d'une conversation naturellement un peu décousue, M. Laffitte a l'occasion d'émettre, en passant, quelques-unes des idées que l'expérience, l'étude méthodique et approfondie de l'histoire ont mûries dans son esprit.

— Voyez-vous, nous dit-il brusquement, les grands mouvements d'idées, les grands mouvements politiques ne se déclarent pas sans préparation. Une occasion suffit à les faire éclater ; mais, quand ils éclatent, ils existaient déjà. Il y a, dans les masses, ce que j'appelle des *forces latentes*, un peu inconscientes, qui ne se manifestent, n'agissent qu'en des circonstances données, moyennant certaines conditions. Les partis politiques, par exemple, se forment avec lenteur. Le mouvement prend naissance et se développe de façon presque insensible. Puis, il faut qu'un homme vienne qui s'en empare, qui synthétise et concrétise les idées, les aspirations des masses, qui les réalise. Et alors, le mouvement peut aboutir. Autrement, s'il ne se rencontre pas d'abord quelqu'un qui formule et qui précise les vagues aspirations des masses, s'il n'y a pas un monsieur qui soit de taille pour le rôle d'action dont je vous parle, le mouvement avorte.

De Maistre et le parti catholique.

J'ai bien étudié, nous dit M. Laffitte, les origines du parti clérical en France ; je connais ses origines, la façon dont a été formulé son programme, les bases sur lesquelles il a été constitué. Les cléricaux actuels ne s'en doutent guère. C'est de Maistre qui est leur père, leur vrai chef. Mais il n'y a plus que moi qui lise de Maistre. C'était un esprit d'une rare puissance pour lequel je professe une grande admiration.

Danton et Moïse.

Ce de Maistre, poursuit toujours M. Laffitte, a dit des choses aussi fortes que moi, et il y en a certaines qu'on m'a rudement reprochées.

Parlant des exécutions de 93 et imposant silence aux récriminations de ses coreligionnaires, de Maistre n'a-t-il pas écrit que, après tout, « le sang est le fumier où germent les grands hommes ? »

J'ai dit que, Danton fût-il réellement responsable des massacres de septembre, il ne faudrait pas lui en faire un crime ; parce qu'il y a des circonstances où il est nécessaire que l'Humanité marche dans le sang pour arriver à son but. De Maistre appelait le Comité de Salut public : « Un miracle », tant il en comprenait la mission.

Il y a, du reste, un certain Moïse, pour lequel bon nombre de braves gens professent beaucoup de vénération, ont même une sorte de culte. Et c'est Moïse qui disait aux Hébreux : « Vous entrerez dans la terre de Chanaan. Vous massacrerez les hommes, les femmes, les enfants... » Il le fallait ; que voulez-vous ?

Les assemblées et les gouvernements.

A propos d'histoire, toujours, M. Laffitte nous a fait une réflexion qui est aussi, dit-il, la conclusion de ses études.

Il croit que, en général, les assemblées font plus de fautes politiques que les gouvernements. Il a constaté, dit-il, que les conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents, ont commis plus d'erreurs, et de plus dangereuses, que les Directeurs et les Consuls. Sous la République de 48, il en fut de même ; les modérés, spécia-

lement, furent bien aveugles et bien coupables ; on peut dire qu'ils allèrent jusqu'à l'ignominie.

— Et voilà, ajoute M. Laffitte. Ce que je dis peut étonner, et même paraître un peu dur, quelquefois. Mais je pense ainsi. J'en dis de raides, comme cela, dans mes conférences. Mais on ne m'en veut pas. Je puis choquer quelquefois les idées de mes auditeurs ; mais, même dans les milieux populaires où il m'arrive de parler, on sent bien que je ne suis pas pour le recul ; au contraire. Il est possible que je dise du bien du régime féodal et du catholicisme. Ils ont eu du bon en leur temps. Ils ont fait leur besogne. C'est fini. Je crois, avec Auguste Comte, qu'il faut savoir gré à Dieu « de ses services provisoires ». Mais nous n'en sommes plus là ; nous avons marché et il faut marcher encore.

Sur ces paroles, nous nous sommes levés pour prendre congé de M. Laffitte, nous promettant d'aller bientôt, s'il nous est possible, prendre place au pied de sa chaire, au Collège de France.

H. GUINAUDEAU.

« La Justice » du 4 février.

REVUE DES SCIENCES.

On a déjà signalé ici-même, dans les termes qui convenaient, la création, au Collège de France, d'une chaire de l'histoire des sciences, en faveur de M. Pierre Laffitte. M. Renan, à qui le reproche muet de Littré de n'avoir pas adhéré au Positivisme laissait quelques remords, n'est sûrement pas étranger à cette mesure. Mais elle honore grandement le ministre qui l'a prise. Car nous n'en connaissons pas, parmi toutes celles prises jusqu'alors par les ministres républicains, qui soit à la fois plus hardie et plus libérale. Les conseils municipaux eux-mêmes, les plus avancés, disposant de la faculté de créer de nouvelles chaires, n'ont jamais rien osé de semblable. Car ils n'ont pas toujours compris qu'au lieu de faire des diplômés de l'enseignement classique comme l'Etat, ils devaient, avant tout, donner une tribune aux originalités puissantes, faire remuer des idées, provoquer même les controverses qui élèvent l'esprit, et répandre les données les plus générales de la science avec l'émotion comme véhicule.

Voilà vingt ans que nous avons entendu pour la première fois M. Pierre Laffitte dans cet appartement consacré d'Auguste Comte, au 10 de la vieille rue Monsieur-le-Prince. Voilà plus de vingt ans que, sans se lasser, il prêche et propage la doctrine du maître. Il nous est apparu tout de suite comme un homme d'un grand bon sens, portant avec aisance un lourd fardeau. Il atténue généralement Auguste Comte et possède, au plus haut degré, l'art de dire avec une familiarité aimable et de rendre acceptables, les idées précisément les moins acceptables de ce penseur. Ceux-mêmes qui repoussaient ses opinions l'écoutaient avec plaisir. Et nous avons vu autour de lui des hommes appartenant à des partis bien différents.

Auguste Comte, qui n'avait pas prévu le boulangisme, professait, on le sait, une malencontreuse admiration pour César, un vilain bonhomme cependant par bien des côtés. Nous avons entendu

nous-même, à ce sujet, de la bouche de M. Laffitte, des déclarations qu'on n'aurait pas volontiers souffertes dans une autre bouche. Il y a sûrement un côté réactionnaire dans le Positivisme qu'il va enseigner. Mais néanmoins il ne peut être suspecté. Sur des points essentiels, il y a un abîme infranchissable entre sa doctrine et celle des éléments sociaux de la réaction. C'est un philosophe dans l'ancienne et très haute acception du mot, et il n'y a presque plus de philosophes, mais seulement des métaphysiciens.

Sa pensée sait embrasser l'horizon de la pensée humaine sous tous ses aspects et dans toute son étendue. Or les savants, aujourd'hui confinés étroitement chacun dans sa spécialité, travaillent sans penser beaucoup, et passent d'un fait à un autre, minutieusement, comme d'un chaînon à un autre, sans lever le regard pour voir la chaîne, sans embrasser d'un coup d'œil la nature géante dont ils dissèquent un menu lambeau. Quoi qu'il arrive, nous sommes donc bien sûr qu'autour de lui l'idée mettra le sceau de sa noblesse sur les visages. Ses auditeurs ne deviendront certes pas tous ses disciples. Mais après l'avoir entendu, ils auront tous l'intelligence plus ouverte à la compréhension des choses, et en même temps moins absorbée par la préoccupation des intérêts égoïstes. ZABOROWSKI.

« La Justice » du 13 février 1892.

M. PIERRE LAFFITTE AU COLLÈGE DE FRANCE

Ouverture du cours d'histoire générale des sciences. — Auguste Comte, Guizot, Salvandy, Vaulabelle.

Lors de notre première visite à M. Pierre Laffitte, au sujet de sa nomination au Collège de France, il nous avait gracieusement invité à le revenir voir, nous promettant de nous donner le programme de son cours.

Nous sommes donc retourné, hier, rue d'Assas, frapper à la porte du modeste appartement du philosophe. Dans sa chambre à coucher, transformée en cabinet de travail, encombrée comme le salon, de brochures et de livres qui prennent toute la place, laissant à peine un petit coin à l'étroite couchette de fer, M. Pierre Laffitte nous accueille avec sa bonté simple et souriante.

— Eh bien, lui disons-nous, à quand l'ouverture de votre cours?

— Je ne puis encore, nous répond M. Laffitte, vous fixer une date précise. Il est à peu près convenu avec M. Renan que mon cours ne sera que pour le semestre d'été, c'est-à-dire pour après Pâques. Du reste, je ne serai guère libre avant cette époque. Je me suis engagé à aller donner quelques conférences en Belgique, à Bruxelles et à Anvers. Cependant, j'ai exprimé le désir de prononcer avant Pâques mon discours d'ouverture. Ma demande a été très gracieusement accueillie de M. Renan et il est probable que je ferai ce discours au commencement de mars. Ce sera un samedi, de deux heures à trois heures et demie probablement.

— Enfin, voilà réalisé un des vœux les plus chers d'Auguste Comte.

— Oui, il y a soixante ans que, pour la première fois, Auguste

Comte écrivait à Guizot, pour lui demander de fonder, au Collège de France, une chaire d'histoire générale des sciences. C'était en 1832. En ce temps-là, Auguste Comte faisait, chez lui, un cours que suivaient presque tous les hommes qui ont joué un rôle depuis lors, Broussais, Fourier le géomètre, de Blainville, Navier.

A ce cours, M. Guizot assista plus d'une fois, et même Mme Guizot.

Auguste Comte avait eu, en quelque sorte, des avances de la part de M. Guizot ; des relations existaient entre eux ; ils avaient, en plus d'une occasion, échangé leurs vues sur la philosophie et l'évolution de la science. Tout cela est péremptoirement établi par une lettre de M. Guizot lui-même qu'on peut lire, dans ses *Mémoires*, parmi les *Pièces justificatives*, et, d'autre part, par la correspondance d'Auguste Comte avec M. d'Eichtal, qui habitait alors Berlin.

M. d'Eichtal, qui avait embrassé les idées saint-simoniennes, était un homme de haute valeur et de très noble vie. C'est lui qui, dans une lettre reproduite par M. Littré, disait, à propos de Joseph de Maistre dont je vous parlais l'autre jour : « Joseph de Maistre me sert comme moyen d'apprécier la valeur des gens, d'après le jugement qu'ils en portent. »

En formulant sa demande à Guizot et en lui faisant observer que, s'il n'est pas mal de débuter par la misère, il n'est pas bon d'y rester pour pouvoir donner toute sa mesure et accomplir toute sa tâche, Auguste Comte était en droit de ne pas s'attendre à l'insolence dont le ministre a fait preuve. C'est pour cela qu'il en appelait à sa magnanimité, « *la magnanimité d'un cuistre* » comme il dit dans une lettre qui a été publiée par Sémerie dans la *Politique positive*, journal que je trouvais, — entre parenthèse, — beaucoup trop révolutionnaire.

En 1846, Auguste Comte renouvela auprès de M. de Salvandy la démarche qui avait échoué auprès de M. Guizot. Le résultat fut le même.

Sous la République de 1848, le ministre de l'instruction publique, Vaulabelle, ne fut pas plus hardi que ne l'avaient été ses prédécesseurs monarchistes. Il fit la sourde oreille aux instances de M. Littré, qui sollicitait pour son maître.

Ce fut la dernière tentative et le dernier échec. Auguste Comte mourut sans avoir vu créer la chaire désirée et que méritaient l'homme et la doctrine.

Le programme. — L'évolution de la science abstraite. — La philosophie naturelle. — Les grands types scientifiques.

— C'est donc moi, poursuit M. Pierre Laffitte, qui vais inaugurer un cours où la voix d'Auguste Comte aurait dû se faire entendre la première.

Dans mon discours d'ouverture, je me propose d'expliquer la corrélation de la fondation de ma chaire avec la situation positive de la République actuelle. Puis, je ferai ressortir l'importance, la nécessité de l'étude de l'évolution de la science abstraite. Je tracerai mon plan d'histoire générale des sciences, de philosophie naturelle. Je suivrai l'ordre historique, la hiérarchie des sciences d'Auguste Comte, mathématique, astronomie, physique, etc. Le développement de ce plan me demandera, à raison d'une leçon par semaine,

cinq ou six ans environ. C'est beaucoup, n'est-ce pas ? Peut-être est-ce là, à mon âge, un trop vaste projet ? Si je puis toucher au terme espéré, je terminerai par une appréciation des *Grands types scientifiques :* Archimède, Hipparque, Apollonius de Perga ; les mathématiciens et astronomes arabes ; les modernes, Kepler, Galilée, Linné, Gall, Broussais, etc., etc., etc...

Ce qui caractérisera spécialement l'entreprise que je tente, c'est que, en étudiant les œuvres de ces grands hommes, je ne ferai pas ce que font généralement ceux qui lisent les savants. Ils les lisent, ils prennent leurs théorèmes un à un pour en voir le résultat. Ce n'est pas pour montrer le résultat des théorèmes que je prends les œuvres de sciences, c'est pour montrer *comment* ces résultats ont été trouvés, de quelle manière on y est arrivé.

Tel est, rapidement résumé, le programme que s'est tracé M. Pierre Laffitte.

— Ce que je veux, dit-il, c'est exposer mes idées simplement, sans aucune arrière-pensée de polémique.

— Vous ne vous inquiétez pas des attaques qui vous viendront infailliblement de certains côtés, d'où il en est venu déjà d'ailleurs.

— Oui, les journaux catholiques et monarchistes sont partis en guerre, m'a-t-on dit. Je ne les ai pas lus. Leur influence est nulle, désormais, et tout ce qu'ils peuvent dire n'a guère d'importance.

— La vénérable *Gazette de France* vous qualifie de professeur d'athéisme.

— Oh ! nous ne sommes pas même athées. En parlant comme ils parlent, ces messieurs prouvent qu'ils ne savent pas ce qu'est le *Positivisme*.

Et nous tendant la main pour prendre congé :

— Voilà trente-cinq ans, nous dit M. Perre Laffitte, que je suis sur la brèche. Je ne me suis pas ménagé ; j'ai fait tout ce que j'ai pu, par la plume et par la parole, pour la diffusion de mes idées.

Une belle vie d'apôtre, qui sera noblement et glorieusement couronnée.

B. GUINAUDEAU.

« **Le Parisien** » du 3 février.

CHRONIQUE

La chaire d'histoire des sciences au Collège de France.

La nomination du vénéré M. Pierre Laffitte à une chaire d'histoire des sciences spécialement créée pour lui au Collège de France est un évènement important dans la vie intellectuelle de notre pays.

La République aura bien fait les choses au point de vue de l'instruction générale : seule de tous les gouvernements elle a compris la nécessité de coordonner des vues d'ensemble, de synthétiser le haut enseignement dans les diverses branches qui le constituent et elle a à son actif, au Collège de France, trois ou quatre créations de premier ordre qui viennent d'elle et ont été suggérées par des hommes lui appartenant absolument et ayant préparé son avène-

ment, je cite la chaire d'esthétique qu'occupa Charles Blanc et celle que va avoir M. Pierre Laffitte.

Les sciences n'ont guère eu de coordination vraiment didactique. Si l'on nomme Pline l'Ancien, Aristote, peut-être saint Thomas d'Aquin, Bailly pour l'astronomie, Buffon, Lamark dans l'ordre des connaissances zoologiques, on a tout dit. Notre savant Bist le faisait remarquer en 1808. Il y avait là une lacune évidente. Elle est aujourd'hui remplie et cette fois à la satisfaction générale. Nul en effet ne convenait mieux que l'éminent M. Pierre Laffitte pour un tel enseignement.

Il couronne du reste cinquante années de professorat dévoué, d'activité incessante mise au service de la propagande mentale la plus généreuse et la plus suggestive qui se soit produite jamais. Ce que M. Laffitte a semé d'idées dans les cerveaux, ce qu'il a éveillé de pensées dans Paris et partout, est inouï. Ainsi on retrouve dans la plupart des formules publiques aujourd'hui acceptées de tous et devenues la monnaie courante des conversations, — on y retrouve la marque de l'enseignement oral de celui que tant de milliers de Parisiens désignent affectueusement sous le nom de « père Laffitte ».

Il a été, comme Socrate, un accoucheur d'esprits, un semeur d'idées.

C'est en 1857 que son enseignement, succédant à celui de son maître Auguste Comte, prit un caractère public. C'était dans ce modeste logis du 10 de la rue Monsieur-le-Prince, dans ces appartements pieusement conservés par les disciples du philosophe et qui sont devenus comme un lieu de pèlerinage sacré pour tant de gens venus les visiter à Paris de tous les coins du monde, Chine, Australie, Japon, Hindoustan, Afrique du Cap, etc.

De 1857 à 1880, son enseignement, accessible à tous, gratuit, ouvert à quiconque voulait s'y présenter, se concentra dans les trois ou quatre chambres du 10 de la rue Monsieur-le-Prince. L'affluence y débordait, le public, les étudiants, les ouvriers y accouraient en masse. C'est sous l'action morale d'un tel succès que le professeur demanda la salle Gerson, annexe de la Sorbonne, et y donna la série de brillantes leçons, de judicieuses, profondes et toujours spirituelles conférences — il a, en gaulois du Bordelais, le mot à rire, c'est là que le grand public put mieux l'apprécier. Lorsque, il y a quelques années, la jolie petite salle Gerson fut démolie, M. Laffitte obtint l'hospitalité au Collège de France.

La foule s'y porta, amenant avec elle de nouveaux auditeurs, tous respectueux, empressés, épris de cette parole simple, familière, cordiale, compréhensible jusque dans ses exposés les plus abstraits, ses théories en apparence arides, difficiles, subjectives. Chacun en sortant se disait : que n'y est-il titulaire ! Cela est arrivé. Le voilà en possession d'État.

Il convenait que cette grande philosophie positiviste, cette synthèse coordinatrice de toutes les sciences, cette série hiérarchisée du savoir humain eût son exposition doctrinale dans notre enseignement supérieur, dans celui qui n'est pas restreint au domaine scolaire, mais pointe vers l'avenir, ouvre un champ nouveau au

travail de la pensée. Honneur au gouvernement, au ministre M. Bourgeois, au Conseil du Collège de France de l'avoir compris !...

R. Franc.

« **Le Voltaire** », du 3 février 1892.

AU COLLÈGE DE FRANCE.

Voilà donc l'enseignement positiviste officiellement introduit dans notre vieil et illustre Institut de la rue des Ecoles.

Il y entre, non à la dérobée, mais par la grande porte, — par la création d'une chaire spéciale de l'histoire des sciences. Auguste Comte doit être content : c'est son disciple favori M. Pierre Laffitte que le ministre de l'instruction publique a jugé digne d'occuper ce poste élevé.

Le cheix ne pouvait être meilleur. Il faut en féliciter M. Bourgeois, dont nous ne sommes plus à compter, du reste, les heureuses innovations et qui sait poursuivre, sans bruit et sans crainte, la réalisation, depuis longtemps souhaitée, d'idées fécondes d'ordre et de progrès scientifique.

Il faut aussi en féliciter le nouveau et éminent titulaire, M. Pierre Laffitte. Son savoir profond, l'ampleur de sa belle intelligence, ouverte à toutes les connaissances humaines, la dignité superbe de sa vie et de son caractère désintéressé, la fermeté de ses opinions et convictions philosophiques, tout le désignait au choix de M. le ministre, et c'est le cas de répéter ici le mot anglais qui caractérise heureusement l'homme et la situation : *The right mon in the right place!*

Peut-être cet enseignement positiviste vient-il aussi à une heure éminemment favorable, le jour où le vieil esprit théocratique et traditionnaliste sembla faire un dernier effort pour ressaisir la direction du monde intellectuel et barrer la route aux idées scientifiques de la philosophie du dix-huitième siècle et du rationalisme moderne. Mais qui peut donc se flatter d'arrêter la marche du progrès?...

Savez-vous que c'est un évènement considérable dans l'histoire des idées de ce siècle, que ce triomphe officiel de la doctrine positiviste et sa consécration dans un établissement scolaire? Si nous étions un peu moins préoccupés des bruits de la vie politique et des futilités de la vie mondaine et théâtrale, cette création au Collège de France aurait appelé l'attention publique et suscité des polémiques ardentes. Mais qui voit-on se passionner encore pour ou contre un système philosophique, en notre siècle sceptique et vieillissant?

Reportez parla pensée, à vingt ou trente ans en arrière, l'entrée du Positivisme au Collège de France — à deux pas de l'antique et spiritualiste Sorbonne — quelle clameur, juste ciel, et quels appels réitérés aux foudres vengeresses!

Et pourtant, cette chaire générale des sciences, créée en 1892 par la troisième République, a été demandée et proposée sous le même titre, à M. Guizot vers 1833, par Auguste Comte. Le pauvre et généreux grand homme, — c'est Auguste Comte que je veux

dire — s'illusionnait, certes, au point de solliciter de la monarchie de Juillet la consécration officielle de sa doctrine et de son enseignement!

Au lendemain du jour où Ampère, Jouffroy, Eugène Burnouf, Rossi étaient appelés à de hautes situations dans l'enseignement supérieur, — Auguste Comte ne pouvait encore leur être adjoint comme collègue; qu'auraient dit Cousin et toute l'école spiritualiste et éclectique, qui cherchait pourtant déjà à s'affranchir du joug clérical, mais n'avait pas la hardiesse de couper le câble et de bâtir sur le roc solide et sûr de la science expérimentale.

Auguste Comte obtint une entrevue de Guizot, alors ministre, qui ne l'écouta guère et parut s'amuser de lui et de ses idées, puis l'éminent maître lui rappela ensuite, dans une lettre très belle et très digne, ses titres et ses raisons de doctrine, espérant peut-être fléchir le ministre par la peinture un peu sombre de sa vie âpre et difficile... Mais lettre et discours furent inutiles : l'enseignement de la doctrine de Comte n'était pas encore mûr, à vrai dire, et il fallait bien des évènements, bien des années, bien des degrés de plus dans l'évolution des idées politiques et morales, il fallait aussi que l'enseignement et la doctrine adverses fussent comme imprégnés et pénétrés, à leur insu, des méthodes et des procédés de Comte, — pour qu'enfin le Positivisme reçût ses grandes lettres de naturalisation, pût s'affirmer au plein jour de notre premier établissement d'enseignement supérieur et prendre place, dans la personne des plus illustres de ses maîtres, à côté des sommités de la pensée moderne.

Ce n'est donc pas du premier coup que la doctrine positiviste a pénétré dans la place. Des brèches avaient été déjà pratiquées dans le vieil enseignement traditionnel; mais du jour où la psychologie expérimentale avec Théodore Ribot et l'histoire des religions avec Albert Réville eurent pris pied au Collège de France, — après combien d'hésitations et d'atermoiements — il était évident pour tous que l'histoire générale des sciences humaines aurait aussi, un jour ou l'autre, son entrée — et sa chaire — dans le célèbre collège que fonda, en un jour d'intuition profonde, le roi François Ier.

Ce jour est enfin venu — et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Nous ne savons encore ce que sera le nouvel enseignement; mais nous avons confiance dans le savoir et la haute probité intellectuelle du titulaire. Il n'oubliera pas, il ne peut pas oublier de qui il est le continuateur et le glorieux disciple, ni dans quelle savante maison il est appelé à enseigner. M. Pierre Laffitte n'est pas un inconnu : il n'a pas caché ses doctrines et le résultat de ses quarante années d'études; il les a exposés, avec la clarté ou le talent de parole qui le caractérise, aux quatre vents du monde, dans des livres, dans des revues, dans des journaux, dans des conférences. Le professeur libre — un véritable apôtre — devient un fonctionnaire de l'Etat, — mais l'homme n'est pas changé, — ni la doctrine.

Je ne doute pas que les leçons de M. Laffitte ne soient très suivies et très curieusement écoutées. Il aura des contradicteurs,

peut-être, il n'aura pas d'ennemis. Et qui pourrait nier que la partie la plus solide de la doctrine ne soit précisément la partie scientifique et que les idées de relations entre les diverses sciences humaines n'aient eu de plus brillants et de plus irréfutables propagateurs?

Les vieux universitaires en pourront grincer des dents, — mais il y aura foule tout de même aux cours positivistes, — et pour la première fois, hélas! Auguste Comte fera de l'argent!...

JACQUES MINVILLE.

« L'Evènement » du 8 février.

LE CHEF DU POSITIVISME.

Grâce à la persévérance et aux efforts de l'un des esprits les plus fermes et les plus distingués du parlement français, M. Antonin Dubost, une lacune regrettable de notre enseignement supérieur est enfin comblée. La chaire de l'histoire générale des sciences est aujourd'hui définitivement installée au collège de France; elle était vainement réclamée depuis plus de soixante ans par les hommes éminents qui se sont trouvés mêlés d'une manière effective à la direction intellectuelle de ce pays, et qui, tous, insistaient sur la nécessité d'étudier l'ensemble des connaissances humaines, les lois qui président à leur création et à leur développement, les méthodes grâce auxquelles elles se sont constituées et étendues au point de devenir la base et le support de notre civilisation.

Il faut le dire à sa louange, M. Léon Bourgeois a, dès la première heure, approuvé l'initiative du vaillant député de l'Isère; il a vu, dans cette institution indispensable, le couronnement nécessaire de l'enseignement supérieur, et énergiquement proclamé qu'il n'y a pas d'enseignement supérieur digne de ce nom, s'il n'y a pas au sommet une philosophie scientifique. « Il faut, s'écriait le grand maître de l'Université, un sommet du haut duquel on puisse dominer l'ensemble des connaissances et en faire véritablement la généralisation. Je pense, par conséquent, que cette chaire où doit se donner l'enseignement général et se créer cette philosophie de la science tout entière est indispensable à un grand pays comme le nôtre. Je ne peux pas m'empêcher de me rappeler qu'un grand philosophe anglais, Herbert Spencer, a écrit un chapitre admirable et plein d'enseignements, qui s'appelle « la loi de la découverte des lois ». Il y montre d'une façon remarquable comment les sciences progressent en s'entr'aidant; comment il est impossible que telle découverte soit faite dans l'une d'entre elles, si telle découverte préalable n'a pas été faite dans une autre science: comment l'ensemble des sciences s'enchaîne et comment tout s'y commande. Une chaire dans laquelle cette vue d'ensemble des sciences sera donnée, où l'on montrera par quelle voie il est possible que la recherche scientifique progresse dans sa généralité est, je le répète, véritablement indispensable dans un pays comme le nôtre. »

C'est le langage d'un homme d'Etat qui a compris les besoins d'une société éminemment progressiste et d'un libre esprit largement ouvert au souffle ardent et dominateur des idées modernes.

Un décret récent, soumis à la signature du président de la République. désigne comme titulaire de la chaire nouvelle M. Pierre Laffitte, l'éminent philosophe, le disciple éprouvé d'Auguste Comte, qui l'appela testamentairement à la direction des doctrines positivistes. Par une erreur non encore dissipée, Littré a toujours été considéré dans le public comme l'élève préféré d'Auguste Comte, dont il ne fut, en réalité, qu'un fils insoumis et rebelle. Auguste Comte, jugeant son action plus bruyante qu'efficace, le laissa comblé d'honneurs dans les Académies et les Assemblées parlementaires, mais l'écarta résolument de la direction du Positivisme et choisit M. Pierre Laffitte comme continuateur.

Depuis trente-cinq ans, M. Pierre Laffitte remplit sa mission avec une compétence reconnue et un désintéressement chevaleresque qui justifient les applaudissements dont sa nomination a été saluée. La presse conservatrice et religieuse ne partage naturellement pas cet enthousiasme, et comme, dans une conversation récente avec l'un de nos confrères de la *Justice*, M. Pierre Laffitte a reconnu qu'il fallait savoir gré à Dieu de ses *services provisoires*, mais que désormais nous devions marcher sans son assistance devenue inutile, le *Gaulois* l'en raille avec esprit, l'*Univers* l'attaque avec aigreur et prend texte de ses paroles pour tonner contre la nouvelle chaire d'impiété et d'immoralité.

Ces anathèmes ne changeront rien aux convictions des penseurs remplis de talent et d'audace, qui ont pris à cœur d'édifier sur les ruines du catholicisme une doctrine générale, susceptible à la fois d'entraîner les masses, de fournir un programme solide à la minorité des hommes de gouvernement et de résoudre enfin le problème fièrement formulé par Diderot : réorganiser sans Dieu ni roi.

Voilà le sacerdoce que M. Pierre Laffitte exerce avec autorité. Il est le grand-prêtre de la religion de l'Humanité, au sens où les positivistes entendent le mot prêtre, c'est-à-dire en philosophe chargé d'assurer l'éducation universelle, en fournissant au gouvernement et aux adeptes les conseils théoriques sur les diverses questions touchant les intérêts de l'Occident dans ses rapports avec tous les peuples qui fourmillent sur la planète. Le nouveau professeur du Collège de France peut assumer cette lourde tâche : il en est digne par son savoir encyclopédique, par sa préparation antérieure, par ses travaux considérables, par ses spéculations profondes, par l'élévation de son caractère, par la verdeur de son esprit, par la rectitude de sa longue et laborieuse existence.

Profondément versé dans les sciences mathématiques et physiques, initié par de Blainville, le successeur de Lamark, à l'étude des théories vitales et biologiques, M. Pierre Laffitte a parcouru le cycle entier des connaissances humaines. Il a exposé depuis longtemps ses vues, dès 1859, dans l'*Histoire générale de l'Humanité*, et plus tard dans les *Grands types de l'Humanité* et dans les articles nombreux qu'il fournit mensuellement à la *Revue occidentale*. Il a éparpillé ses idées aux quatre vents de la publicité, dans des conférences religieusement suivies par les prolétaires de tous les arrondissements de Paris et attentivement écoutées par un public cultivé et des auteurs d'élite, dans les cours de la Sorbonne, qui lui fut ouverte par M. Jules Ferry, et dans ceux du Collège de France.

Ces cours furent timidement commencés, 10, rue Monsieur-le-Prince, dans la maison même où Auguste Comte passa les dix dernières années de sa vie. Les disciples et les fidèles ont laissé l'appartement dans l'état où il se trouvait quand la mort vint interrompre les travaux du grand philosophe. On y voit encore les balances où il pesait systématiquement sa frugale nourriture, les bouquets de fleurs artificielles qui ornaient les cheminées, le fauteuil où s'asseyait, dans ses visites, Clotilde de Vaux, la gracieuse Egérie du puissant penseur, les deux bibliothèques d'acajou qui abritent, en exemplaires élégamment reliés, les productions capitales de l'esprit humain. Dans la chambre à coucher, la même carafe, remplie d'eau fraîche, et le même verre de cristal, attendent toujours Auguste Comte, s'il lui plaisait de rentrer.

Se garant des illusions démocratiques, M. Pierre Laffitte estime que les forces sociales, pour produire leur plein effet, doivent se résumer en un individu. Afin d'éviter les agitations stériles, les efforts d'une époque doivent se concentrer dans les mains d'un homme, d'un chef responsable et dirigeant les masses. Il a étudié à ce point de vue l'évolution sociale du genre humain. Le calendrier positiviste ne comprend-il point ses diverses manifestations aussi bien dans les régions pures de l'art que dans le domaine abstrait de la science? Dans Moïse, Homère, Aristote et Archimède, César, saint Paul, il honore l'antiquité sacerdotale, poétique, philosophique, scientifique, militaire et chrétienne. Il n'oublie pas la féodalité, avec Charlemagne, et il salue l'épopée, l'industrie, le drame, la philosophie, la politique et la science dans les grandes figures du Dante, de Guttenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric et Bichat.

Et quelle originalité féconde dans l'appréciation des faits qui touchent presque à l'histoire contemporaine! Pour M. Pierre Laffitte, la légitimité de la Révolution date du renvoi de Turgot. Les réformes pouvaient émaner du pouvoir royal; le départ du ministre réformateur rendait inéluctable une poussée d'en bas. Préoccupée de démanteler la monarchie, la Constituante laissa une œuvre absolument anarchique, contre laquelle la Convention dut sévèrement réagir.

Le chef du Positivisme n'a jamais ménagé sa réprobation à Bonaparte. Aujourd'hui même, dans la leçon qu'il lui consacre au Collège de France, il essayera de démontrer qu'il n'eut le sentiment ni du milieu ambiant ni des réalités effectives où son action devait se mouvoir. Sans cette claire notion, il n'est pas de grand politique.

Au point de vue des résultats, Napoléon Ier, en dépit de son génie militaire — incomplet, puisque les résistances le désarmaient, comme il le prouva en Egypte, en Espagne, en Russie, à Waterloo, — a compromis les frontières de Louis XIV et celles de la Révolution; il a laissé son pays amoindri et en proie aux haines des peuples, après avoir entraîné la France dans une voie rétrograde par sa réédification du catholicisme, sombré sous les coups de la philosophie du dix-huitième siècle.

Il organisa, sans doute, les finances, la justice, l'administration; il n'eut qu'à suivre la ligne tracée par la Convention et le Directoire, et il n'hésita pas à le faire, car elle servait ses desseins en

mettant les ressorts du gouvernement et l'action d'une police abusive au service de sa politique égoïste, vaniteuse et mesquine. Il faut voir de quel air triomphant le successeur de Comte met en parallèle la mascarade carnavalesque de Notre-Dame avec la simplicité d'un Louis XI, poursuivant, en chausses et en pourpoint troués, l'œuvre admirable de l'unité française. Comme conclusion logique à cette appréciation, qui paraîtra dure aux fervents de la légende, M. Pierre Laffitte n'hésiterait pas à ouvrir une souscription pour ramener les cendres de Napoléon à Sainte-Hélène.

Ramené aux faits contingents de la politique actuelle, M. Laffitte estime que la République a le devoir de se défendre contre toutes les attaques. Peu tendre aux libertaires, il est de l'avis de Michelet, qui a écrit ces lignes mémorables dans son *Histoire de la Renaissance :*

« Il y a pour chaque République un moment où ses ennemis la somment de périr au nom de son principe même, l'invitent à se tuer pour être conséquente. La République de Hollande n'y consentit pas. La France de 97 n'y consentit pas. Elles ne se prêtèrent point au pharisaïsme perfide qui tue la liberté pour l'honneur de la liberté. »

Sa conception du gouvernement démocratique se résume assez dans la figure de la République qui, faisant face au vieux Louvre, tourne le dos à l'Institut et que Soitoux a représentée, l'étoile de l'idéal au front, mais l'épée au flanc et la main négligemment appuyée sur le faisceau des licteurs.

Les Muses peuvent couronner de roses le front austère du philosophe. Son esprit sait se parer de grâces aimables. Amoureux de poésie et de musique, il adore Mozart, Beethoven et Rossini, et dans la fête de Richelieu dont il a réglé tous les détails il tient à l'exécution de *Judas Macchabée* d'Hœndel.

Passionnément épris du XVIII[e] siècle, il a contribué, à l'aide d'amis tels que le D[r] Robinet, Fabien Magnin, Keufer, Isidore Finance, à faire rendre justice à Diderot et à Danton. Il admire la France pour son génie et aussi pour cette série de femmes supérieures, la plus extraordinaire que le monde ait jamais fournie : M[me] de Lafayette, la marquise de Lambert, M[lle] de l'Espinasse, M[me] Helvétius, la marquise de Condorcet et M[me] Lavoisier, qui, possédées — ces dernières surtout — de l'esprit scientifique et philosophique, surent participer au mouvement social de l'esprit humain en restant femmes et sans chercher à devenir des hommes imparfaits.

Retiré dans son modeste logis de la rue d'Assas, où les boulets prussiens, trouant les murs, en 1870, interrompirent ses méditations, il vit au milieu des livres qui l'ont complètement envahi et submergé. Çà et là, appendues aux murs de la chambre à coucher, transformée en cabinet de travail, de magnifiques estampes représentant Bossuet, Frédéric le Grand, Diderot, le Moïse de Michel-Ange. Dans la salle à manger, où pétille de préférence le vin des coteaux de la Gironde, saint Paul, Hume, Dante jeune d'après Giotto, le Jules César du Bristisch Museum, d'Alembert, Condorcet, Berthollet, Lagrange, sont embaumés par l'arome du café fumant dans les tasses.

Nous doutons que le public féminin, autrefois suspendu aux lèvres de Caro, se presse autour de la nouvelle chaire : il goûterait peu la doctrine du Maître et les *et cætera* familiers qui, dès qu'il se sent compris, ponctuent son éloquence sans apprêt et d'autant plus savoureuse.

Son labeur terminé, M. Laffitte, qui n'a rien de commun avec les savants en *us*, toujours enfouis dans la poussière des parchemins et l'ombre des bibliothèques, aime à se répandre dans la ville. Alors, il y a plaisir à l'entendre discourir avec sa tête blanche, son œil bleu, pétillant de malice et d'énergie à travers le verre des lunettes. C'est un régal de le voir aux prises avec son compatriote girondin Aurélien Scholl, prince de la chronique, au dîner de la *Cadichonne*, ou bien dans les salons littéraires de l'avenue Hoche, où se sont brillamment conservées des traditions trop disparues, avec des hommes tels que Renan ou Anatole France, qui ont tamisé dans leur cerveau l'universalité du savoir humain, pour n'en retenir que l'essence pénétrante et le suave parfum ; ou bien encore sous les lambris du café Voltaire, au milieu d'un groupe de jeunes savants, de brillants littérateurs, de poètes de toutes les écoles. On perçoit alors comme un écho lointain des conversations brillantes et profondes, enjouées et sérieuses des salons d'Helvétius et du baron d'Holbach, dont l'action tout entière peut se résumer en ces mots d'une magie irrésistible : aimer, penser, agir. Albert Tournier.

« **Paris** » du 8 février.

UNE CHAIRE NOUVELLE

En aucun temps, la création d'une chaire de philosophie positiviste au Collège de France n'aurait passé inaperçue ; à notre époque, où les meilleurs esprits se piquent d'indifférence pour la recherche des causes et l'explication des phénomènes, l'admission officielle du Positivisme dans l'enseignement supérieur de l'Etat est loin d'être un événement banal.

Le ministre qui a nommé M. Pierre Laffitte et qui lui a confié une chaire officielle a donné la mesure de son libéralisme et de son ouverture d'esprit. M. Guizot s'était refusé, vers 1833, à conférer la même investiture à Auguste Comte, le maître et le devancier de M. Pierre Laffitte; M. Léon Bourgeois, ministre de la République, a justement réparé une des injustices du gouvernement de Louis-Philippe.

A la vérité, le refus de Guizot aurait pu se reproduire jusqu'à ces derniers temps et les ministres assez hardis et assez indépendants pour rompre avec la tradition universitaire n'abondent pas. Aussi la mesure que vient de prendre M. Bourgeois est plus révolutionnaire qu'elle ne le paraît au premier abord, non seulement en elle-même, mais encore par sa portée morale.

Jusqu'à ce jour, si l'on en excepte l'enseignement de M. Th. Ribot au Collège de France, le haut enseignement ne connaissait d'autre philosophie que celle de l'Université; les doctrines nouvelles n'y trouvaient qu'un faible écho. Les maîtres les plus éminents sont enfermés dans un programme dont ils ne peuvent sortir et aucune

voix originale ne s'est fait entendre publiquement; un enseignement comme celui de M. Alfred Fouillée, restreint à l'Ecole normale, n'avait pas le retentissement et la liberté dont il avait besoin pour porter tous ses fruits.

Ce n'est pas dénigrer notre enseignement supérieur que de montrer combien il est inférieur à ce qu'il pourrait être; les étudiants étrangers viennent moins à Paris que par le passé; l'apostolat intellectuel de la France tend à s'amoindrir, un héritage dix fois séculaire est compromis.

La faute en est, dans une certaine mesure, à la forte discipline de l'Université qui ne met pas en pleine valeur tous les talents dont elle dispose et la vieille Sorbonne, toute brillante dans son cadre neuf, a malheureusement perdu de son éclat et de son prestige anciens.

Au moins le Collège de France, en raison même de sa destination, doit-il être le temple de la haute culture, l'asile de la liberté de pensée, une tribune ouverte aux libertés et aux audaces philosophiques.

Sans remonter jusqu'à Abélard, pourquoi toute la jeunesse lettrée de France et d'Europe était-elle attirée à ces cours célèbres de Michelet, de Quinet, de Mickiewicz, d'autres encore, moins originaux et moins populaires? Pourquoi, si ce n'est parce que ces admirables professeurs avaient su adapter leur enseignement aux nécessités contemporaines, parce qu'ils avaient la flamme sacrée, parce que leur enseignement ne se traînait pas dans les sentiers battus de la scolarité officielle?

En Allemagne, ainsi que le fait observer à juste titre la *Revue bleue*, toute doctrine nouvelle, si elle en vaut la peine, trouve vite à s'enseigner dans les cours libres et dans les chaires régulières des Universités; l'enseignement y puise une variété, une vitalité plus grandes.

En ouvrant au Positivisme et à M. Pierre Laffitte les amphithéâtres du Collège de France, le ministre de l'instruction publique a levé l'interdit qui pesait jusqu'alors sur les théories hétérodoxes; il a, du même coup, affranchi le haut enseignement français.

Ce n'est pas à dire que les étudiants sont invités à s'affilier au Positivisme d'Auguste Comte; l'Etat ne prend aucune sorte d'engagement à l'égard du culte de la Vierge-Mère ni des autres mythes de la petite chapelle de la rue Monsieur-le-Prince; mais il rend un hommage mérité à un corps de doctrine et à une propagande philosophique dont toutes les parties ne sont pas solidaires et dont quelques-unes ont le plus contribué aux progrès les plus récents de l'esprit humain.

En même temps, un des penseurs les plus remarquables de notre temps, un homme dont le savoir encyclopédique l'emporte sur celui des Bénédictins, un philosophe qui ne s'est jamais désintéressé de nos luttes contemporaines, un républicain qui sait faire la part large à Louis XI et à Richelieu à côté de Danton et de Gambetta; notre vénérable ami, M. Pierre Laffitte, reçoit le juste prix d'une vie toute d'honneur, de probité, de science et d'abnégation civique.

Mais justement parce qu'il n'a voulu accorder aucun privilège à

aucune secte, à aucune école, le libéral et tolérant grand maître de l'Université se doit à lui-même de ne pas s'arrêter à mi-chemin ; il a institué la chaire de philosophie des sciences au profit du Positivisme, c'est-à-dire d'un système déterminé, d'une école particulière : il a pour ainsi dire pris l'engagement implicite de concéder le même traitement, la même faveur, à d'autres doctrines, comme le matérialisme scientifique, par exemple, qui ne manquerait pas, le cas échéant, d'éloquents interprètes : un André Lefèvre, un docteur Letourneau, un Lanessan, un docteur Henri Thulié.

Ce jour-là, lorsque tous les systèmes de philosophie seront proposés librement, lorsque toutes leurs doctrines auront leurs avocats et leurs apôtres, le Collège de France et la Sorbonne y gagneront un renouveau d'éclat, d'influence et de prestige qui rendront à Paris son rang de première Université du monde entier.

PAUL STRAUSS.

« **Le Jour** » du 8 février.

L'HISTOIRE D'UNE CHAIRE

Une proposition vieille de soixante ans. — L'histoire générale des sciences. — Auguste Comte et M. Guizot (1832). — *Nouvelle requête à M. de Salvandy* (1846). — *M. Littré et M. Vaulabelle* (1848). — *L'Empire, la République. — M. Bourgeois et M. Pierre Laffitte.*

« M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, vient de créer, au Collège de France, une chaire de l'histoire générale des sciences, et M. Pierre Laffitte en a été nommé titulaire. » — C'est par cette simple note que les journaux ont annoncé au monde savant la solution d'une question posée à tous les grands maîtres de l'Université qui se sont succédé en France depuis soixante ans.

C'est en effet le 29 octobre 1832 que Auguste Comte, fondateur de la philosophie positive, adressait pour la première fois à M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, une note *sur la création d'une chaire d'histoire générale des sciences physiques et mathématiques au Collège de France.*

Dans cette note, Auguste Comte faisait d'abord l'éloge du Collège de France, qui « dès son origine a été un moyen régulier et permanent de perfectionner sans cesse le système général de l'instruction publique, conformément aux nouveaux besoins manifestés par la marche graduelle de l'esprit humain ». Et il démontrait que, conformément à l'esprit de cette institution, il était nécessaire de créer une chaire nouvelle consacrée à l'histoire générale des sciences positives.

L'état du développement intellectuel à cette époque justifiait déjà pleinement cet avis. Avant notre siècle, en effet, les diverses branches de la philosophie naturelle n'avaient point encore acquis leur caractère définitif ou manifesté leurs relations nécessaires. Mais dès l'année où écrit M. Comte, en raison des progrès accomplis par la physique, la chimie et la biologie, la science, en ce

qu'elle a de positif, pouvait être envisagée comme *une* et, par conséquent, son histoire pouvait être conçue.

L'auteur de la note traçait d'ailleurs un magnifique programme du cours à faire et des services qu'il devait rendre, pour l'interprétation plus haute du passé scientifique, l'intelligence des méthodes et le développement harmonique du savoir humain dans l'avenir. En résumé, la chaire nouvelle devait porter sur l'ensemble de toutes les sciences fondamentales pour démontrer leur filiation et l'influence réciproque qu'elles ont exercée les unes sur les autres. C'était la philosophie de l'histoire des sciences.

Auguste Comte faisait suivre cette note d'une lettre qu'il adressait personnellement à M. Guizot pour qu'il lui confiât cette chaire à laquelle son immense savoir et sa puissante organisation philosophique lui donnaient un droit assurément supérieur à ceux de tout autre savant de son temps.

M. Guizot, qui connaissait depuis longtemps Auguste Comte et sa très haute valeur, accueillit d'abord favorablement l'idée et la demande, puis, sous la pression des influences qui l'entouraient, répondit par une déclaration d'ajournement indéfini. Il est probable qu'il avait même alors contre l'illustre philosophe quelques préventions personnelles qui devaient reparaître bien plus tard dans ses *Mémoires*.

On y lit en effet (tome III, p. 125) les lignes suivantes :

J'eus à la même époque (1832) quelques rapports avec un homme qui a fait, je ne dirai pas quelque bruit, car rien n'a été moins bruyant, mais quelque effet, même hors de France, parmi les esprits méditatifs et dont les idées sont devenues le *Credo* d'une petite secte philosophique. Les chaires nouvelles créées soit au Collège de France, soit dans les Facultés, mettaient en mouvement toutes les ambitions savantes. M. Auguste Comte, l'auteur de ce qu'on a appelé et de ce qu'il a appelé lui-même « la philosophie positive », me demanda à me voir. Je le reçus et nous causâmes quelque temps. Il désirait que je fisse créer pour lui, au Collège de France, une chaire d'histoire générale des sciences physiques et mathématiques, et pour m'en démontrer la nécessité *il m'exposa lourdement et confusément ses vues sur l'homme, la société, la civilisation, la religion, l'histoire*. C'était un homme simple, honnête, profondément convaincu, dévoué à ses idées, modeste en apparence, quoique, au fond, prodigieusement orgueilleux, et qui, sincèrement, se croyait appelé à ouvrir, pour l'esprit humain et les sociétés humaines, une ère nouvelle.

J'avais quelque peine, en l'écoutant, à ne pas m'étonner tout haut qu'un esprit si vigoureux fût borné au point de ne pas même entrevoir la nature ni la portée des faits qu'il maniait ou des questions qu'il tranchait, et qu'un caractère si désintéressé ne fût pas averti par ses propres sentiments, *moraux malgré lui, de l'immorale fausseté de ses idées. C'est la condition du matérialisme mathématicien*. Je ne tentai même pas de discuter avec M. Comte. Sa sincérité, son dévouement et son aveuglement m'inspiraient cette estime triste qui se réfugie dans le silence. Il m'écrivit, peu de temps après, une longue lettre pour me renouveler sa demande de la chaire dont la création lui semblait indispensable pour la science et pour la société. Quand j'aurais jugé à propos de la faire créer, je n'aurais certes pas songé un moment à la lui donner.

M. Littré qui a écrit dans son livre : *Auguste Comte et la Philosophie positive*, un chapitre fort intéressant sur cette affaire, fait re-

marquer justement que M. Guizot, en écrivant ainsi, avait la mémoire peu fidèle, puisque, à la fin du même volume de ses *Mémoires*, on trouve dans les *Pièces justificatives* publiées par lui une lettre prouvant péremptoirement que M. Comte et lui avaient eu ensemble, *bien avant 1832, des conversations philosophiques et profondément intéressantes*. Au reste, de nombreuses lettres écrites par M. Comte à M. d'Eichtal confirment de tous points ces faits.

Mais ce qui confond de la part d'une intelligence aussi haute que celle de M. Guizot, c'est moins son opinion sur l'homme, qu'il n'avait pas su comprendre, que son jugement sur l'*immorale fausseté* de ses idées.

C'est qu'il y avait en M. Guizot, à côté du penseur éminent et du philosophe aux vues souvent larges, un conservateur intransigeant des doctrines traditionnelles, et parfois même un théologien calviniste ardent et sectaire.

Cette explication du progrès intellectuel et moral de l'Humanité par la science seule, cette prétention de fonder le bien sur le savoir positif et de l'en déduire en quelque sorte, n'allait pas à cet autoritaire-croyant qui mettait la révélation à la base de toute conception du développement de l'individu ou des sociétés.

Que la connaissance positive et sans cesse progressive des lois de la nature ait été dans le monde la raison d'une moralité de plus en plus haute, que la science, en un mot, conçue dans son unité et dans son harmonie sublimes, soit le fondement certain et invariable de tout ce qui est bien, voilà des idées qui, un demi-siècle après M. Guizot, ne sont plus même discutées, et dont l'histoire humaine, mieux connue et mieux interprétée, s'est chargée de faire la démonstration désormais acquise.

Mais, en dehors de cette cause de prétendue « immoralité » qui lui faisait rejeter d'emblée la candidature d'Auguste Comte, M. Guzot, qui comprenait d'ailleurs, au point de vue purement scientifique, l'importance de la chaire réclamée par lui, eût-il pu trouver parmi les savants de l'époque des hommes capables de fonder un pareil enseignement ? Assurément non. Il ne manquait pas, à la vérité, de physiciens ou de biologistes éminents, mais ils n'étaient pas mathématiciens, de même que, s'il y avait de grands mathématiciens, ceux-là non plus n'avaient aucune compétence dans ce qu'on appelle les sciences naturelles.

Personne, par conséquent, on peut l'affirmer hautement, n'était préparé alors, comme le fondateur de la philosophie positive, pour ce vaste enseignement encyclopédique et synthétique de l'histoire des sciences. Et c'est pourquoi M. Guizot, n'ayant pas trouvé dans ce seul candidat possible le savant « moral », le croyant qu'il lui fallait, la chaire, d'ailleurs reconnue par lui nécessaire, ne fut pas fondée.

Cruellement déçu dans une de ses plus ardentes espérances de savant, privé en même temps d'une compensation légitime aux exclusions dont il venait d'être victime comme professeur et examinateur à l'Ecole polytechnique, Auguste Comte publia sa *Note* dans le *National* du 8 octobre 1833, en la faisant suivre de réflexions dont nous détachons le passage suivant :

M. Guizot a la prétention d'être positif, et il s'oppose directement à l'extension naturelle de l'esprit scientifique, en même temps qu'il favorise de tout son pouvoir la conservation factice de l'esprit métaphysique et théologique. M. Guizot, qui s'est occupé d'histoire, se croit appelé à élever et à étendre l'enseignement historique ; et cependant, loin d'avoir la pensée d'y introduire l'histoire des connaissances humaines, qui constituent sans doute l'élément le plus important de notre passé, il refuse dédaigneusement de combler une aussi monstrueuse lacune, lorsqu'elle lui est hautement signalée.

Néanmoins Auguste Comte n'abandonne pas son idée. Pendant plus de douze années, la création de cette chaire est dans ses constantes préoccupations, et le 3 septembre 1846, dans une lettre qu'il adresse à M. J. Stuart-Mill, il nous apprend qu'il renouvelle sa tentative auprès de M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique.

Vous apprendrez, dit-il, sans doute avec un véritable intérêt à la fois privé et public, la tentative nouvelle ou plutôt renouvelée que je viens de commencer hier auprès du ministre de l'instruction publique, pour faire créer en ma faveur, à notre Collège de France, la chaire générale d'histoire des sciences positives, dont j'ai parlé dans ma fameuse préface, comme ayant été, en 1832, d'abord accueillie par l'instinct philosophique de M. Guizot, et finalement repoussée par ses rancunes métaphysiques. Le temps m'a paru opportun pour renouveler cette proposition, d'après la sage énergie avec laquelle le ministre actuel vient de briser la tutelle *pédantocratique* dont ses prédécesseurs n'osaient pas s'affranchir. Il faut d'ailleurs saisir le moment, sans doute très passager, où un tel ministère se trouve confié à un homme étranger aux divers corps enseignants.

En offrant ainsi au gouvernement une occasion formelle de compenser noblement l'iniquité dont il déplora de n'avoir pu me préserver en 1844, je puis d'ailleurs compter sur l'appui spontané des deux ministres de la guerre qui ont pleinement apprécié ce cas inouï... En tout cas, je n'ai tenté cette démarche que parce qu'elle n'offre d'ailleurs aucun inconvénient, sans toutefois en espérer sérieusement le succès.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis cette lettre que la révolution de février 1848 éclatait. M. Littré, qui était un des plus fervents disciples de M. Comte, crut le moment favorable pour intervenir. Il publia dans le *National* du 7 juillet 1848 un article où il fit valoir l'importance d'une chaire de l'histoire des sciences et, si on la créait, les droits incontestables que M. Comte y avait.

Le titre de cet article est : *De l'histoire philosophique des sciences et de la nécessité qu'il y aurait d'introduire cet enseignement au Collège de France.*

Après des préliminaires, alors très neufs dans la presse quotidienne, sur le développement des sciences, M. Littré, s'inspirant des idées de M. Comte, définissait l'objet, le but et le plan du cours. Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire ici cet admirable exposé où, dans une forme aussi claire qu'élégante, le savant devenu journaliste explique au grand public ce qui alors n'était connu que d'une élite d'intelligences. Mais la partie purement scientifique de cet exposé conviendrait mieux maintenant au cadre d'une revue. Au reste, quel que soit l'homme éminent nommé aujourd'hui ou demain à cette chaire enfin créée, il trouvera dans cette

page superbe le programme le plus complet et le plus élevé qu'il puisse réaliser.

Il est du moins une autre partie de l'exposé que nous devons transcrire, car le tempérament pratique du publiciste politique y reparaît pleinement; c'est la conclusion que voici, et qui conserve dans les circonstances présentes un haut caractère d'actualité :

Quelque zèle que j'aie pour l'avancement des sciences, qui sont l'occupation de toute ma vie, toutefois, dans le grave moment où nous sommes (1848), je n'aurais pas demandé au *National* une place pour mes idées, si j'avais cru qu'il n'y avait d'engagé qu'un intérêt scientifique. Mais, à mes yeux, c'est d'un intérêt social qu'il s'agit. *Le désordre matériel est un symptôme du désordre intellectuel. S'attaquer au symptôme n'est que médecine palliative. Comme c'est la science positive qui seule peut désormais fournir la philosophie sociale destinée à retourner les idées, et, par les idées, les institutions, on comprend comment il importe de mettre la science au niveau de la haute fonction qui lui échoit.*

A la suite de cet article, Littré alla trouver M. Vaulabelle, qui fut, en 1848, ministre de l'instruction publique, et il le sollicita instamment de créer la chaire et d'y nommer M. Comte. Rien ne put être obtenu. Le ministre, faisant allusion aux chaires créées, non pas par lui, mais par MM. de Lamartine, Ledru-Rollin, Marrast et autres (chaires qui ne furent jamais occupées), répondit qu'il était impossible de songer à augmenter le nombre déjà embarrassant des chaires créées. M. Littré se contenta de répondre qu'il était bien regrettable qu'il fût si facile de faire de mauvaises créations, et si difficile d'en faire de bonnes.

Ainsi, conclut-il en racontant cette histoire dans son livre sur Auguste Comte, les trois ministres de l'instruction publique en 1833 en 1846 et en 1848 faillirent à l'occasion d'inaugurer en France un enseignement de la plus haute importance, et qui aurait été un modèle pour l'Europe entière. Ils faillirent également à l'occasion de récompenser dignement de ses travaux celui qui seul avait rendu possible une pareille chaire, et qui, seul, était capable de la remplir.

Après l'Empire qui n'a rien fait pour réaliser cette grande pensée, — il en avait d'autres en tête, — après vingt et un ans de régime républicain, pendant lesquels on n'a pas fait davantage, M. Bourgeois peut-être plus favorisé, mais sûrement mieux inspiré que ses prédécesseurs, vient de doter enfin notre pays d'une de ces fondations qui l'honorent. Il vient de prouver une fois de plus qu'il règne décidément au sommet de notre enseignement national une volonté supérieure à l'esprit faussement conservateur de la science officielle et aux passions toujours en éveil de certaines coteries souvent plus pédantes que savantes.

Sans bruit, sans défi jeté à personne, le ministre de l'instruction publique a usé de son haut privilège pour donner à l'enseignement positif moderne un couronnement indispensable. Il peut être assuré que cet acte, dont les conséquences sociologiques ne tarderont pas à se faire sentir, lui sera compté comme un de ses meilleurs titres à la reconnaissance de ceux qui, savants ou politiques, continueront l'œuvre du progrès scientifique et social.

En désignant M. Pierre Laffitte pour occuper la nouvelle chaire,

M. Bourgeois n'a pas été moins heureux. Il vient de réparer, autant qu'il était possible, la longue injustice commise envers un illustre mort, en choisissant un de ses exécuteurs testamentaires et l'un des plus estimés continuateurs de sa doctrine. Il vient de donner à un homme aussi apprécié pour son grand savoir que pour son caractère le moyen de se faire mieux entendre. Enfin il a récompensé dignement le maître vénéré qui a déjà rendu tant de services volontaires à l'instruction du peuple.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à M. Pierre Laffitte, dans son nouvel enseignement, tout le succès qu'il mérite, et nous avons la confiance qu'en passant de la rue Monsieur-le-Prince au Collège de France il saura se dégager de tout particularisme doctrinaire et n'offrir au public que la partie indiscutable et à jamais durable de la méthode positive. PIERRE ROBBE.

« La Gironde » du 1er février.

Le *Journal officiel* annonce également que M. Pierre Laffitte, le directeur du Positivisme, vient d'être nommé titulaire de la chaire d'histoire générale des sciences qui vient d'être créée au Collège de France.

Ce choix, qui a déjà été ratifié par nombre de nos confrères républicains de Paris, rencontrera surtout une vive approbation dans notre région, où M. Pierre Laffitte est plus particulièrement connu.

M. Pierre Laffitte, en effet, est notre compatriote, étant né à Béguey, près de Cadillac, 1823.

Il alla terminer ses études à Paris, et il y fit, en 1844, la connaissance d'Auguste Comte. Mathématicien comme le grand et profond penseur à qui l'on doit le *Cours de philosophie positive*, M. Pierre Laffitte ne tarda pas à devenir son élève en philosophie. Il fut même son élève de prédilection, et avant de mourir, Auguste Comte le désigna comme président de ses exécuteurs testamentaires, et comme directeur intellectuel du Positivisme.

M. Pierre Laffitte commença alors dans l'appartement même du maître défunt des cours hebdomadaires d'histoire, de morale et de mathématiques. Son activité intellectuelle, qui est prodigieuse, s'exerça sur les plus hauts sujets, et c'est ainsi qu'il publia tour à tour des *Leçons sur l'Histoire générale de l'Humanité*, précédées d'un magistral discours d'ouverture ; des *Considérations sur la civilisation chinoise*, où abondent les vues originales et profondes; les *Grands Types de l'Humanité*, ouvrage qui seul suffirait à la gloire de l'écrivain, et une foule d'autres travaux qui dénotent le savoir le plus étendu.

En outre, la *Revue occidentale*, qu'il a fondée et dirigée, et les nombreux cours qu'il a professés à la Sorbonne, fournissent la preuve que M. Pierre Laffitte est bien l'esprit encyclopédique qu'il fallait pour occuper une chaire d'histoire générale des sciences.

Ajoutons que M. Pierre Laffitte, bien que toute sa carrière se soit écoulée à Paris, n'a jamais oublié son pays natal. Chaque année, à diverses reprises, et notamment à l'époque des vacances,

il revient à Béguey, et y reçoit de nombreux amis que son intelligence toujours alerte, ses vastes connaissances séduisent et émerveillent.

Nous le répétons, tous ceux qui, à Bordeaux et dans la région, ont eu le bonheur d'approcher M. Pierre Laffitte, de l'entendre, vont se réjouir de le voir appelé à un enseignement où pourra se manifester sa rare et haute puissance d'esprit.

« **Le Progrès de Lot-et-Garonne** » de Villeneuve-sur-Lot, du 11 février.

M. PIERRE LAFFITTE

Un décret présidentiel, rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique et inséré dimanche dernier au *Journal officiel*, crée au Collège de France, à Paris, une chaire d'histoire générale des sciences; un second décret nomme M. Pierre Laffitte professeur de cette chaire.

Cette création et cette nomination ont soulevé, dans le monde catholique, un concert de récriminations; il convient de lire ce qu'écrivent, à cet égard, les journaux religieux et notamment l'*Univers*.

Dans son numéro de mardi, ce journal s'élève avec force contre les « conceptions stupides, contre les enseignements répugnants » du Positivisme, contre la doctrine « à la fois impie et immorale » en l'honneur de laquelle le ministre de l'instructiou publique vient de créer une nouvelle chaire au Collège de France, « déshonoré déjà par le cours que fait l'apostat Renan ».

Cette éloquence véhémente montre bien ce que veulent, au fond, les organes religieux. Il existe, en Sorbonne, des chaires où des prêtres catholiques enseignent la théologie; les ultramontains n'en sont d'ailleurs qu'à moitié satisfaits; ils ne peuvent admettre qu'une autre doctrine que la leur soit enseignée dans nos plus illustres établissements d'enseignement supérieur, dans ce Collège de France qui a jeté tant d'éclat sur l'érudition et sur les lettres françaises. Si le maître qui va prendre la parole est, comme M. Laffitte, le chef d'une grande école scientifique et historique; s'il est le représentant incontesté d'une doctrine qui a exercé sur la philosophie de ce siècle et sur la direction des esprits une influence considérable, le mal prend, aux yeux des catholiques, les proportions d'une calamité. Les cléricaux s'écrient que cette calamité « juge tristement une époque ». Les esprits libres comprendront ce que signifient toutes ces plaintes. — P. C.

M. Pierre Laffitte, qui vient d'être nommé professeur de l'histoire générale des sciences au Collège de France, est âgé de soixante-neuf ou soixante-dix ans; il est né, si nous ne nous trompons, dans la Gironde,

M. Laffitte était, avec M. Littré, le plus illustre des disciples d'Auguste Comte, dont il a été l'un des exécuteurs testamentaires; depuis la mort du fondateur de l'Ecole positiviste, il fait chaque semaine, à Paris, dans le petit appartement de la rue Monsieur-le-

Prince, des cours d'histoire, de morale et de mathématique. Ces cours, nous n'avons pas besoin de le dire, ont eu, dans les milieux où l'on s'occupe encore de philosophie et de spéculation abstraites, un grand retentissement.

M. Pierre Laffitte a publié une partie de ses leçons sur l'*Histoire générale de l'Humanité*; un volume de *Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise;* deux volumes sous ce titre : *les Grands types de l'Humanité;* M. Laffitte est, aujourd'hui, le chef incontesté de l'Ecole positiviste.

« L'Indépendant de Montargis » du 6 février 1892.

M. PIERRE LAFFITTE

Je lis dans les journaux de Paris que le ministre de l'instruction publique a fait signer un décret portant création d'une chaire d'histoire générale des sciences au Collège de France (titulaire : M. Pierre Laffitte). Je ne sais si tous ceux qui ont lu ces quelques lignes en ont vu toute la signification. M. Pierre Laffitte est le successeur d'Auguste Comte, le directeur du Positivisme, le premier, sans conteste, de nos penseurs, de nos Philosophes. Depuis plusieurs années, il professait un cours libre dans une des salles de ce Collège de France dont il va être une des gloires les plus durables et les plus hautes.

Il a complété magnifiquement l'œuvre du fondateur du Positivisme et apporté, dans la pensée d'Auguste Comte, une clarté superbe. Le génie du maître, qui pourtant était méridional, de Montpellier, pénétrait difficilement les brumes d'un style peut-être trop laborieusement scientifique et comme hautain, dédaigneux des cerveaux inattentifs ou légers. M. Pierre Laffitte écrit et parle une langue alerte, vite, simple, expressive, claire, nette ; la phrase s'ajuste à la pensée d'une façon parfaite, et c'est un plaisir délicieux de le lire, un plaisir merveilleux de l'entendre. En quelques mots, il ouvre à l'esprit des horizons immenses ; il a une solution rationnelle, satisfaisante pour les problèmes modernes les plus essentiels de la politique et de l'économie sociale. Nos députés, nos sénateurs, nos journalistes, nos ministres républicains, Gambetta, Spuller, Deluns-Montaud, Antonin Dubost, Jules Ferry, etc., se sont nourris de sa doctrine et ont rendu hommage à l'autorité de son génie. Il était le seul homme qui pût occuper la chaire qui vient d'être créée au Collège de France, et M. Léon Bourgeois vient de payer une dette de reconnaissance presque tardive, contractée par le gouvernement républicain envers ce compatriote gascon, né dans la Gironde, mais originaire du Lot-et-Garonne.

Si toute l'atmosphère intellectuelle et morale de notre époque s'est imprégnée de Positivisme au point qu'on le respire, pour ainsi dire, en naissant, s'il pénètre de plus en plus toute la pensée contemporaine, c'est à M. Pierre Laffitte qu'on le doit. Il a accompli un labeur prodigieux, sans bruit, sans coup de réclame, avec une bonne humeur digne de nos plus célèbres cadets de Gascogne ; il est servi, d'ailleurs, par une santé vigoureuse et par un corps

robuste que les années n'ont point courbé et que les fatigues des voyages des Cigaliers et des Félibres, en 1890 et 1891, ne purent ni effrayer ni dompter. Depuis Henri IV, et dans un autre sens, je ne crois pas que la race gasconne ait eu une plus remarquable incarnation de ses aptitudes. Nos arrière-neveux mesureront mieux que nous la hauteur de notre grand philosophe, à la fois si audacieux et si sensé dans la poursuite de la vérité et dans l'interprétation de la vie et de l'histoire. On peut dire qu'avec Auguste Comte il renouvelle la face des vieux systèmes philosophiques, en suivant le travail de renouvellement de la nature elle-même dans la transformation des vieux mondes, laquelle s'accomplit sans interruption, progressivement, jamais par bonds imprévus, brusques, illogiques.

Je dois ajouter que, bien que le mérite incontestable et incontesté du nouveau professeur justifie pleinement la création de cette chaire, il faut savoir gré à M. Bourgeois d'avoir signé la nomination de M. Pierre Laffitte et d'avoir, par cette consécration officielle, aidé au triomphe prochain et définitif de la doctrine. Il y a encore des gens qui en ont peur ou qui affectent de la traiter avec un certain dédain. C'est une révolution qui vient de s'accomplir tout doucement au Collège de France, en attendant qu'elle pénètre à l'Institut où la philosophie virile et vivante manque de représentants.

L'Académie a pris Littré qui avait joué des airs de flûte avec la colossale et formidable partition d'Auguste Comte, tandis que M. Pierre Laffitte nous rend les symphonies du maître dans leur profonde et magnifique grandeur en y ajoutant les inventions et les développements de son propre génie. Je recommande aux amateurs du grand art et de la belle littérature une lumineuse étude de ce noble et large esprit sur le *Faust* de Gœthe ; elle a paru dans la *Revue occidentale* qui se publie sous la direction de M. Pierre Laffitte, au siège même de la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, où se trouve l'appartement d'Auguste Comte, devenu le premier temple de la philosophie nouvelle, asile fort modeste, destiné certainement à prendre rang, un jour, parmi les sanctuaires les plus vénérés de l'humanité. Elie Fourès.

« L'Etoile du Sud » de Rio-de-Janeiro, du 19 février 1892.

M. PIERRE LAFFITTE

M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme, a repris, au Collège de France, son enseignement annuel, devant une affluence que l'enceinte du grand amphithéâtre avait peine à contenir.

Ses principaux auditeurs sont, pour la plupart, des disciples convaincus d'Auguste Comte, fondateur de la religion de l'Humanité et créateur d'une papauté philosophique dont M. Pierre Laffitte s'est, après lui, efforcé de maintenir et de développer l'institution.

Comme fruit de quarante années de méditations telles qu'aucune tête humaine n'en avait encore accompli, comme terme d'une analyse inouïe portant sur l'ensemble du savoir humain, et sur

l'état des sociétés, dans tous les temps et dans tous les lieux, Auguste Comte est, en effet, arrivé à cette conclusion que toute la politique, c'est-à-dire l'art de gouverner, d'élever, de moraliser et de civiliser l'espèce humaine, doit désormais avoir pour but suprême la constitution d'un système positif de ralliement et de règlement universel, basé sur des opinions communes, des pratiques et des devoirs démontrables qu'aucun homme de bon sens et de bonnes mœurs ne puisse refuser d'admettre comme légitimes.

C'est à cette religion qu'Auguste Comte a donné le nom de « Religion de l'Humanité », parce qu'elle dérive exclusivement de l'observation des êtres et des évènements et qu'elle n'a que l'Humanité pour source et pour destination.

Comme toute religion, la religion de l'Humanité a un dogme, un culte, un régime.

Son dogme, c'est la philosophie positive, c'est-à-dire l'appréciation purement scientifique du monde inorganique, du monde organique, de l'homme et de la société.

Le culte de la religion de l'Humanité, c'est : d'une part, la glorification des grands hommes, des génies éminents, dont les travaux accumulés forment l'impérissable trésor de la morale, de la science, de la civilisation, génies qu'Auguste Comte a rassemblés dans un calendrier qui constitue la plus forte condensation de la philosophie de l'histoire qui existe actuellement ; c'est, d'autre part, la glorification de toutes les grandes créations sociales qui ont engendré, consolidé et développé la civilisation : l'Humanité, le mariage, la paternité, la filiation, la domesticité, la femme ou providence morale, le sacerdoce ou providence intellectuelle, le patriciat ou providence matérielle, le prolétariat ou providence générale, le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme, sous la direction tutélaire desquels l'espèce humaine a successivement marché, dans le passé, vers un état de plus en plus éloigné de l'état primitif.

Le régime de la religion de l'Humanité, enfin, ou sa morale, c'est la systématisation des devoirs de l'homme sur la terre, envers lui-même, envers la famille, envers la patrie, envers l'Humanité : « Vivre pour autrui », telle est la maxime fondamentale de toute cette morale.

Cette grande construction, édifiée par Auguste Comte, sous forme d'un ouvrage considérable, *Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie, instituant la religion de l'Humanité*, n'était même pas achevée, quand il mourut le 5 septembre 1857, le traité de morale qui devait le compléter n'était pas encore écrit. Aussi le nombre de ses disciples était-il alors fort restreint ; en revanche, on ne comptait parmi eux que des hommes éminents, au premier rang desquels se trouvait M. Pierre Laffitte.

M. Pierre Laffitte, né à Béguey, près de Cadillac (Gironde), le 21 février 1823, étant venu terminer ses études au lycée Charlemagne, à Paris, et étant demeuré ensuite dans cette ville comme professeur de mathématiques fut entraîné par ses goûts spontanés pour la philosophie scientifique et par la lecture des premières œuvres d'Auguste Comte, vers ce dernier, dans l'intimité de qui il vécut, à partir de 1844 ; il assista donc, en quelque sorte, à l'éclosion journalière des fortes conceptions que nous avons résumées,

au début de cet article, et il parut à Auguste Comte lui-même, si bien préparé à les défendre et à les appliquer, que ce grand homme le nomma président de ses exécuteurs testamentaires.

C'est ainsi que, depuis 1857, M. Pierre Laffitte dirige le Positivisme qui s'est lentement mais irrésistiblement organisé en France, en Angleterre, en Suède, au Brésil où la République est son œuvre, et qui compte, parmi tous les penseurs d'Europe et du monde, de nombreux adeptes isolés.

La majorité de ces adeptes a été attirée vers la religion nouvelle par M. Pierre Laffitte lui-même qui a propagé le Positivisme sous la forme d'un magistral enseignement public et gratuit, poursuivi sans relâche, pendant trente-quatre années. M. Pierre Laffitte a, en effet, à plusieurs reprises, professé un cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité, dans lequel il a apprécié les trois cent soixante-quatre grands hommes qu'Auguste Comte a placés dans son calendrier ; il a de même plusieurs fois répété un cours de science sociale, dans lequel il a exposé la théorie de l'ordre et du progrès des sociétés ; il a donné, dans d'autres sessions, la théorie de la politique moderne. de la philosophie moderne, de l'art moderne, de la Révolution française à laquelle son cours actuel est consacré ; enfin, il a fait connaître les aspects généraux du Positivisme, par d'innombrables conférences, dans toutes les bibliothèques de Paris, dans une grande quantité de villes de province, et en Angleterre, en Hollande, en Belgique.

Tout en se maintenant familièrement sur ces hauts sommets de la philosophie positive, M. Pierre Laffitte n'en a pas négligé les éléments, source et soutien de toute pensée supérieure et générale ; il a, tour à tour, au siège de l'Ecole positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, exposé philosophiquement : l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie préliminaire ou générale, l'astronomie et il a construit un remarquable plan de philosophie biologique.

Mais M. Pierre Laffitte n'a pas seulement été un vulgarisateur d'Auguste Comte ; il a aussi été son véritable successeur philosophique, en élaborant la philosophie première, la morale théorique et pratique et la théorie de l'industrie ou de la réaction systématique de l'Humanité sur sa planète.

Cet immense labeur explique l'influence que M. Pierre Laffitte a exercée et exerce encore sur tant d'esprits divers ; il permet de comprendre pourquoi tant d'auditeurs, de toutes classes, se pressent autour de sa chaire, d'où la parole se répand, avec une inépuisable abondance, claire, souvent éloquente, et toujours suggestive ; mais il ne faut pas seulement chercher le secret de l'ascendant de M. Pierre Laffitte dans sa supériorité intellectuelle, il faut aussi le demander à sa moralité civique, à son exquise sociabilité, à la délicatesse de ses sentiments, en un mot, aux charmes de sa nature sympathique qui permettent de dire de lui, à juste titre, « qu'il est le plus savant des hommes d'esprit, et le plus homme d'esprit des savants ».

II

LE BANQUET DES FÉLIBRES.

« La Gironde » et « la Petite Gironde » du 13 février 1892.

On a vu que les félibres parisiens allaient offrir un banquet à M. Pierre Laffitte, félibre de Béguey et philosophe positiviste, à l'occasion de sa nomination à la chaire d'histoire générale des sciences au Collège de France. Je ne plains pas les voisins de table du philosophe que l'on va fêter. Car si l'on se figurait que cet homme qui va professer un si haut enseignement est un savant figé dans sa doctrine, roide et compassé, ne laissant tomber de sa bouche que des maximes solennelles et prétentieuses, on se tromperait étrangement. Je ne connais point, pour ma part, de causeur plus aimable, plus abondant, d'une verve plus puissamment originale. M. Pierre Laffitte est assurément un des hommes les plus instruits de France, et quand il parle, cette instruction se répand comme un large fleuve qui va tout féconder autour de lui. Maladroit qui n'en profite pas! Je vous assure que le festin n'est pas ordinaire, et les Lazares eux-mêmes auraient encore une bonne part. Bien que n'ayant jamais eu l'honneur d'être des intimes du maître, ici, quand il vient passer les vacances à Béguey, bien que je n'aie jamais suivi ses cours à Paris, je l'ai assez vu, je crois, pour avoir une idée exacte de sa vigoureuse et intéressante personnalité.

Que de fois, dans des réunions littéraires, des comices agricoles ou des banquets, au milieu de groupes formés de ses amis, j'ai écouté attentivement ces causeries où se révèle l'esprit le plus prime-sautier, où les idées foisonnent, exprimées dans une langue imagée et pittoresque! Et sur tout cela passe un courant de bonne humeur qui suffirait à rendre l'homme sympathique. Grand, robuste, depuis des années grisonnant, le dos commençant à se voûter un peu, M. Pierre Laffitte respire la santé physique et intellectuelle. L'œil n'est pas entièrement caché par une double paire de lorgnons; il y a de la malice dans le regard. Si M. Pierre Laffitte voulait, il serait, j'en suis convaincu, un terrible railleur. Mais la philosophie l'a rendu indulgent. Il voit les choses de haut, et ne laisse pas tomber le poids de son ironie sur les malheureux. Je l'ai entendu parler une fois des députés qui ne savent pas la géographie : il n'y avait pas ombre d'amertume dans son langage. Mais quel bel éloge, en même temps, il fit de Jules Ferry, qui, lui, sait non seulement la géographie, mais autre chose encore! C'était quelque temps après l'établissement du protectorat sur la Tunisie, et Pierre Laffitte vantait à ce propos les qualités d'homme d'Etat de Jules Ferry. Il le louait notamment, si je me souviens bien, d'avoir compris toute l'importance du port de Bizerte.

J'ai dit que la verve de Pierre Laffitte était familière. Ce savant, en effet, n'a nullement l'allure pédante. Il parle un peu, évidemment, en homme persuadé qu'il a beaucoup à apprendre aux autres; il supporte, néanmoins, la contradiction. Elle viendrait

plus souvent, la contradiction, parce que notre philosophe dérange souvent les idées reçues ; mais les auditeurs n'osent guère. Ils sentent que l'adversaire est triplement cuirassé. On le voit prêt à vous accabler d'arguments, à vous écraser de ses raisonnements appuyés sur les faits. Allez donc lutter avec un pareil jouteur!

Si voulez bien goûter le Pierre Laffitte que j'essaie de vous montrer, prenez-le à l'improviste, pendant une promenade, au dessert d'un repas qui se prolonge un peu, dans une salle d'attente lorsque le train est en retard. La plus jolie dissertation dont j'aie gardé le souvenir fut ainsi improvisée sur le trottoir de la gare de La Réole, un jour de Comice agricole. M. Pierre Laffitte aime à prendre part à ces fêtes de l'agriculture. Nous attendions donc le train, et je ne sais comment quelqu'un vint à prononcer le nom de Diderot. Et pour parler de Diderot, je ne vous dis que ça! Pierre Laffitte le connaît comme s'il l'avait fait.

L'auteur des *Pensées philosophiques* et de la *Lettre sur les aveugles* est d'ailleurs en grand honneur parmi les positivistes. C'est un des écrivains qu'ils estiment le plus, qu'ils admirent le plus. Mais M. Pierre Laffitte, lui, l'a étudié sous toutes ses faces. C'est ce qui lui permit, le soir dont je parle, et le moment n'étant pas tout à fait propice aux entretiens trop sérieux, de nous montrer un Diderot gai, spirituel, aimable, mais toujours penseur profond. C'est des *Lettres de Mademoiselle Voland* que Pierre Laffitte fit une peinture vive, animée, brillante comme l'original lui-même, et ce fut là une belle et bonne leçon de littérature.

Un autre jour, sur le pont de Cadillac, ce fut un aperçu sur la Révolution française, aperçu provoqué par une simple exclamation d'un avocat bordelais, jeune alors, et dont le parler grandiloquent avait produit quelque effet dans les réunions populaires. Le soleil se couchait, rouge, embrasant le fleuve et les coteaux. « Le soleil de la Révolution! » s'écria le juvénile tribun. Puis il ajouta.. je ne sais plus quoi. Pierre Laffitte sourit, prit à son tour la parole, et aux mots pompeux et sonores succéda une phrase nette, précise, la phrase de l'homme qui sait ce qu'il dit.

Je pourrais encore rappeler l'incident du Casino de Bagnères-de-Bigorre, lors du voyage des félibres. L'orateur de la séance devait être Maurice Faure, le député à la chaude éloquence, qui, pour une cause quelconque, n'arriva pas. Henry Fouquier avait déjà répondu aux souhaits de bienvenue, et on attendait. Pierre Laffitte fut invité à dire quelques mots. Il prit alors pour thème le rôle bienfaisant de l'Art dans l'humanité ; il parla de la poésie et de la musique, et nous entendîmes Aristote et Platon dans le même homme. Qu'on me passe l'expression, si on la trouve un peu trop exagérée.

Pour finir, je citerai encore un propos, tenu, celui-là, dans la gare de Cérons. Un jeune homme que je connaissais intimement, apercevant Pierre Laffitte, à qui il avait été seulement présenté quelques jours auparavant, s'approcha, le salua, et, pour entrer tout à fait dans ses bonnes grâces, lui dit : « Je suis positiviste, moi aussi. » Le philosophe regarda paternellement le néophite, et le fit parler un peu. Résultat de l'entretien : le jeune homme s'entendit dire cette parole prononcée d'un ton bienveillant et doux : « C'est que cela ne suffit pas de se dire adepte du Positivisme,

il faut l'étudier. » Le jeune homme comprit la leçon du maître, et il a fait ce qu'il a pu pour la mettre à profit.

GABRIEL ROUTURIER.

« L'Evènement » du 12 février 1892.

GRAND BANQUET FÉLIBRÉEN.

Félibres et cigaliers ont eu à cœur de célébrer en un joyeux banquet la haute fonction décernée par le gouvernement de la République à M. Pierre Laffitte, leur très éminent vice-président, récemment nommé professeur au Collège de France. Le premier étage du café Voltaire est flamboyant de lumière. Les salles ont peine à contenir la foule de confrères, appartenant à tous les partis, accourus pour acclamer le philosophe aimable et profond dont l'*Evènement* retraçait dernièrement la belle physionomie.

Les convives, composés des amis personnels de M. Laffitte et des membres des sociétés méridionales, appartiennent au tout Paris des lettres, de la poésie, de la politique et des arts. De charmantes félibresses embellissent la tablée; sur les nappes, une jonchée de fleurs envoyées d'Antibes par Paul Arène qui s'y trouve actuellement en villégiature de convalescence et qui a tenu à s'associer à la joie commune.

Le président des félibres, M. Sextius Michel s'est fait en ces termes l'interprète des sentiments de tous :

Messieurs et chers confrères,

Au dernier banquet de la Cigale, M. Deluns-Montaut qui nous présidait a dignement salué, avec cette éloquence familière et gracieuse que vous lui connaissez, notre savant confrère Pierre Laffitte, et l'a félicité, au nom de tous, de sa nomination comme professeur du Collège de France.

En faisant ce grand honneur à l'éminent philosophe, le gouvernement de la République s'est assurément honoré lui-même, et nous, félibres et cigaliers, en fêtant dans ce banquet notre cher vice-président, nous acquittons envers lui une dette de reconnaissance pour l'éclat que son nom, partout estimé, fait rejaillir sur les deux Sociétés fraternelles.

Aussi, appelé le premier à prendre la parole par mes devoirs de président des Félibres parisiens, vous me permettrez, messieurs, de parler en félibre, afin de conserver, en ce qui me concerne, son caractère spécial à cette fête intime où notre admiration éclate autant que notre sympathie.

Nous voulons, après avoir applaudi au décret d'une si haute portée qui vous a nommé professeur d'histoire générale des sciences, après avoir joint nos félicitations à celles des savants et des érudits, nous voulons, cher maître, ou plutôt nous aimons à nous souvenir que nous sommes avant tout une société d'artistes et de poètes et que Clio qui présidait à l'histoire était aussi une muse; nous aimons surtout à nous dire que vous êtes, comme nous, épris au plus haut point des beautés de la nature et des merveilles de l'art.

C'est pourquoi, et pour donner quelque chose de plus personnel à mes sentiments envers le vaillant et infatigable compagnon de nos fêtes, je terminerai, selon la coutume félibréenne, en mêlant à ma prose quelques vers qui, sans doute, ne remplaceraient qu'insuffisam-

ment les belles fleurs du Midi qu'une main gracieuse vous offrit à Antibes, après votre superbe discours devant le buste de Championnet, si notre président honoraire, Paul Arène, n'avait eu l'idée, tout aussi gracieuse, de vous envoyer du pays du soleil des fleurs non moins belles et non moins parfumées.

DEUX SONNETS A PIERRE LAFFITTE.

I

L'autre jour au banquet où la Cigale assiste,
Vous nous avez montré, dans un charmant discours,
Comment le philosophe est frère de l'artiste!

Et demain, de la chaire où vous ferez vos cours,
Vous nous direz quels sont les progrès nécessaires
Pour qu'en des temps meilleurs tous les peuples soient frères.

Car la Philosophie au front pensif et doux,
Vierge au peplum flottant, reine sans diadème,
Guide l'homme en sa marche avec un soin jaloux.
Sœur de l'Histoire, elle a son flambeau pour emblème.

Recueillie et cherchant la vérité suprême
Que la religion place en dehors de nous,
C'est en nous qu'elle voit le rayonnant problème :
Le bonheur de chacun dans le bonheur de tous.

II

Or, vous aimez les arts autant que la science.
Vous aimez ces pays des chansons et des fleurs
Où riait dans nos cœurs la jeune insouciance
Avant que deux beaux yeux aient fait couler nos pleurs.

C'est pourquoi nous venons, ô jours d'inoubliance!
Sur la terre bénie aux sites enchanteurs,
Par deux fois cimenter cette belle alliance
Du vaillant philosophe et des vaillants chanteurs.

Nous, nous chantions nos vers et nous charmions peut-être.
Vous, pour ceux dont l'esprit a soif de tout connaître,
De vos hautes leçons vous détachiez le fruit.

Vous semiez des lueurs dans l'épaisseur des voiles.
Tel un maître inconnu, pour féconder la nuit,
Dans les champs de l'azur a semé les étoiles.

Très ému, M. Pierre Laffitte se lève et remercie tous ceux qui sont venus lui apporter le témoignage de leur sympathie. Il remercie également le ministre de l'instruction publique qui, en le nommant professeur au Collège de France, a fait preuve d'une grande impartialité, chose assez rare pour mériter d'être relatée.

Lors de sa nomination, le mot religion a quelque peu été mis en avant; mais les félibres n'ont-ils pas la plus belle des religions, qui est celle du Beau? Les promenades qu'ils font ne sont-elles pas de véritables pèlerinages!

N'est-ce pas un culte que d'élever des statues aux grands hommes et d'aller admirer les œuvres d'art là où elles ont pris naissance? Tout cela constitue une véritable religion d'autant plus puissante qu'elle est célébrée par une collectivité.

Ce discours a été chaleureusement applaudi par les assistants, au nombre desquels nous avons reconnu : Abel Peyrouton, le poète

Raoul Gineste, Albert Tournier, Pelletan, Paul Marieton, Jean Moréas, Léon Barracand, docteur Bayol, Hillemand, Clément, Henri Bouillon, le sculpteur Injalbert, Mmes Prévost-Roqueplan, Sophie d'Yrven, etc., etc.

La soirée a été brillamment clôturée par des poésies et des chansons.
Henry Darcours.

« **Le Parisien** » du 15 février 1892.

LE POSITIVISME.

Il y a quelques jours, dans une maison de poètes et d'artistes, au Félibrige de Paris, M. Pierre Laffitte a prononcé un très remarquable discours.

Répondant à M. Sextius Michel qui le félicitait de sa nomination à un poste de professeur au Collège de France, remerciant les cent et quelques personnes venues pour lui apporter leur témoignage de fraternelle sympathie, il a parlé, la chose est assez curieuse, de religion.

« On m'a raillé, a-t-il dit, au sujet du culte que nous professons et que nous exaltons, dans notre petite chapelle de la rue Monsieur-le-Prince; mais ici même, au Félibrige, n'avons-nous pas un culte commun, ne sommes-nous pas les fervents d'une religion commune, la religion de l'Art ?... »

Et s'étendant sur ce mot de religion, le prenant dans un véritable sens, tout d'abstraction, il a montré les félibres organisant de véritables pèlerinages dans les pays même où la poésie et l'art ont vécu ; élevant des statues aux poètes qui ont illustré le sol natal, sur ce sol même; exaltant les gloires provençales en Provence, acclamant des œuvres tragiques telles qu'*Œdipe-Roi* sur le seul théâtre du monde qui puisse lui servir de cadre, sur le théâtre romain d'Orange : « Tout cela, s'est-il écrié, ne porte-t-il pas la marque d'une religion ? Et d'une religion d'autant plus belle, d'autant plus forte, qu'elle est collective ?

« Nous avons de si rares terrains sur lesquels nous soyons tous d'accord, et ce terrain de l'Art est si beau, si noble, que nous devons nous efforcer de l'agrandir chaque jour davantage et c'est ce que je vous souhaite. »

D'enthousiastes applaudissements ont couvert les paroles de M. Pierre Laffitte.

Jamais, certes, l'éminent philosophe n'a été si acclamé qu'après ce discours. Et il y avait là des gens de cent opinions différentes : des poètes, Raoul Gineste, Jean Moréas, Joseph Gayda, Maurice Faure, Léon Barracand; des journalistes, Albert Tournier, Abel Peyrouton; des professeurs, Eugène Lintilhac; des sculpteurs, Henri Bouillon, Injalbert; des hommes politiques, Auguste Gaillard; des dames, Mmes d'Yrven, Prévost-Roqueplan.

Il y avait des Français, des Allemands, des Anglais, des Turcs.

Et ces gens, de toutes opinions, de tous pays, de toutes religions, étaient frères sur cette question du culte de l'Art, que M. Pierre Laffitte venait de célébrer avec tant d'éloquence.

Et le chef du Positivisme, en quelque sorte, en prononçant un

pareil discours, n'avait fait que ressortir les beautés grandioses des théories qui lui sont chères, des théories d'Auguste Comte.

Sans en avoir l'air, il avait imbu son auditoire de ces idées pour lesquelles il lutte depuis tant d'années, et qu'il vient de faire entrer en triomphe au Collège de France.

Le Positivisme, en effet, n'est autre chose qu'une vaste religion; voici quelques jours, j'ai eu le bonheur de causer quelques instants avec M. Pierre Laffitte, qui me le disait encore, le culte que les positivistes célèbrent rue Monsieur-le-Prince, c'est le culte de l'Art, de la Science, de l'Histoire, en un mot de toutes les connaissances humaines.

Tout ce qui est possible entre dans la religion d'Auguste Comte, et par conséquent dans son calendrier.

Et ce calendrier qui remplace les noms usités des mois, par des noms d'hommes célèbres, qui remplace le nom des saints par celui des poètes, des historiens, des philosophes qui travaillaient à ce développement des connaissances humaines; ce calendrier rappelle chaque jour aux fervents une page de l'histoire lumineuse de l'Humanité.

Au lieu de célébrer saint Labre ou sainte Léonce, les positivistes exaltent Shakespeare et Dante, et culte pour culte, celui de l'Art n'est-il pas le plus beau ?

Les pèlerinages du Félibrige, M. Laffitte en a parlé parce qu'il songeait aux pèlerinages de lord Byron en Grèce, et qui sait, peut-être de Jane Dieulafoy à Suze, et s'il a trouvé merveilleusement doux ces poètes qui chantent les beautés de Provence, c'est qu'il trouve que les beautés de la nature sont plus dignes d'être chantées que les beautés inconnues d'un Paradis promis.

Tout s'enchaîne; si, autrefois, la religion fut nécessaire, si le peuple ne put s'en passer, aujourd'hui, éclairé, instruit, il sait ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, il se passionne chaque jour davantage pour les découvertes de la science, pour les œuvres d'art, pour les livres nouveaux.

Si, en politique, il est divisé, si, en religion, il éprouve des haines et des soupçons, en art, il est toujours uni.

L'admiration pour Honier, pour Shakespeare, pour Le Dante, est universelle. Tout le monde s'accorde pour déclarer que Victor Hugo fut un génie.

Le peuple entier applaudit les inventions des chemins de fer, du télégraphe, du téléphone, il acclame ceux qui lui donnèrent le gaz, la lumière électrique, il tressera demain des couronnes à celui qui trouvera le moyen de nous conduire en six heures à Saint-Pétersbourg, il élèvera des statues colossales à ceux qui pénétreront les formidables secrets de la mystérieuse Afrique.

Et cela, c'est ce que le Positivisme demandait voici quarante ans, c'est ce qu'il obtient aujourd'hui.

Chaque jour son influence augmente, et M. Pierre Laffitte n'a nul besoin de faire du prosélytisme pour faire adopter partout la religion d'Auguste Comte.

Les théories positivistes ne se peuvent inculquer, elles sont dans le sang ou elles n'y sont pas.

Les générations présentes, détachées peu à peu des croyances

anciennes, ne se résignent à célébrer que ce qu'elles voient, que ce qui leur sert.

Le Positivisme est donc presque le culte du jour, à coup sûr, c'est le culte de l'avenir.

Demain, sans discours, sans grosse caisse, sans chapelle, sans rien, le Positivisme sera devenu la religion de tous.

Le calendrier d'Auguste Comte aura remplacé celui qui est encore usité par des gens qui ne croient pas en la sainteté des saints, et chaque mois on célébrera une des grandes époques de l'Humanité, aussi bien celle de Moïse que celle du Christ, aussi bien celle de César que celle de Louis XIV; chaque jour on se souviendra qu'un homme a existé qui a écrit des poèmes superbes, comme Victor Hugo, qu'un savant général a révolutionné la science, comme Bichat.

Fernand HAUSER.

III

L'INTERPELLATION DE M. FRESNEAU AU SÉNAT.

« **Le National** » du 27 mars.

CHEZ M. PIERRE LAFFITTE.

L'enseignement de l'Histoire générale des sciences au Collège de France.

Le Sénat a discuté hier l'interpellation de M. Fresneau sur l'enseignement donné au Collège de France, et plus particulièrement sur la création d'une chaire « d'histoire générale des sciences » dont le titulaire est M. Pierre Laffitte.

Tout le monde connaît la physionomie du disciple chéri d'Auguste Comte.

Ce vieillard de soixante-dix ans en paraît à peine soixante, tant il est ferme sur les jambes et tant l'œil est vif.

La barbe et les cheveux sont blancs mais drus.

Le chef du Positivisme habite un petit appartement au quatrième, rue d'Assas, 126.

Le maître nous reçoit dans sa bibliothèque bourrée de volumes. Sur la cheminée, trois bustes d'Auguste Comte.

— Vous voulez connaître mon opinion sur la séance d'hier? Elle m'a laissé une impression excellente. M. Fresneau s'est montré courtois, et je lui en sais gré.

Il aurait pu se dispenser d'attaquer une science que personne ne nie plus. Mais il était dans son rôle.

Je suis très reconnaissant aux républicains de toutes nuances de l'accueil qu'ils ont fait au ministre dans les deux Chambres.

M. Bourgeois mérite d'être félicité. Il faut, en effet, de l'audace, et même beaucoup d'audace, pour créer quelque chose de nouveau.

M. Fresneau se montre effrayé du nouvel enseignement. Il a bien tort. Le Positivisme lui fait peur. Pourquoi? Ne sommes-nous pas respectueux de toutes les croyances et de toutes les doctrines

philosophiques? Nous procédons par les voies de l'observation et de l'expérience. Nous enregistrons les conquêtes de la science et n'allons pas au delà.

Et c'est si vrai que nous sommes respectueux du passé, que depuis 30 ans je proclame que c'est la royauté qui a fait la France et que le catholicisme est une des plus grandes conceptions de la sagesse humaine.

Mais, d'autre part, si je dis que la royauté et la religion ont eu leur utilité et ont rendu de grands services à notre pays, j'affirme qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. Nos adversaires disent : « C'est un grand malheur ! » C'est possible, mais qui pouvons-nous? Nous constatons un fait, à savoir que l'idée monarchique et religieuse ne guide plus les hommes et le gouvernement.

L'Etat est un Etat positif depuis 1789, et notre législation est positive. La théologie a fait son temps. Elle ne peut plus rien sur les esprits. Croyez-vous, par exemple, que ce soit la crainte de Dieu qui fait qu'une femme reste fidèle à son mari? Cette organisation nouvelle n'est pas parfaite, j'en conviens. Mais la science lui donnera cette coordination qui lui est nécessaire. Voilà pourquoi la chaire qu'on vient de créer au Collège de France aura une utilité considérable.

Qui s'en plaindra? On a dit qu'elle nuirait à l'idée de Dieu. Mais cette idée est elle-même défendue au Collège de France. Pourquoi la doctrine positiviste n'y serait-elle pas représentée? D'autant que nous ne discuterons pas sur des hypothèses, mais simplement sur des faits. Et j'estime que, là-dessus, nous serons tous d'accord. Qui contesterait encore, par exemple, que c'est la terre qui tourne et non le soleil?

En résumé, M. Fresneau n'a pas à s'alarmer du nouvel enseignement. Il nous rendra justice lorsqu'il nous connaîtra mieux. Il a semblé confondre le positivisme avec le matérialisme et l'athéisme, en quoi il s'est trompé. Nous ne sommes même pas athées.

— C'est aujourd'hui, n'est-ce pas, cher maître, que vous faites votre première conférence au Collège de France?

— Oui, à deux heures. Je tracerai un aperçu général de l'histoire des sciences et du Positivisme jusqu'à Auguste Comte. Et ma conclusion sera que la « science est un terrain commun de conciliation ». Vous voyez que mes intentions sont bien pacifiques, ajoute le maître en souriant. GAY.

« La Bataille » du 27 mars.

LE POSITIVISME

A propos d'une interpellation. — Fresneau-réaction. — L'histoire générale des sciences au Collège de France

A M. Lissagaray, directeur de la *Bataille*.

Paris, 25 mars 1892.

Cher et honoré citoyen,

Soyez, je vous en prie, aussi libéral que se dit être M. le sénateur Fresneau, et acceptez dans vos colonnes, à propos d'une doctrine

qui n'est pas la vôtre, quelques observations concernant cet éminent législateur, trop connu des hommes politiques qui ont vu 1848.

Si l'on suppose exact l'interview qu'a publié le *Matin* de ce jour, M. Fresneau veut faire supprimer par le Sénat, au Collège de France, la chaire d'histoire des sciences nouvellement créée par le gouvernement et dont le titulaire est M. Pierre Laffitte.

Il le veut parce que le professeur est athée ; parce que sa doctrine, le Positivisme, est selon lui, Fresneau, impie ; parce que la masse des contribuables est conservatrice et, tout au moins, déiste, sinon franchement catholique ; enfin parce que, donner à « la religion positiviste » la consécration de l'Etat, serait, de la part du gouvernement, plus que de la liberté, mais de la licence.

Notez que l'Etat n'a nullement ouvert au Collège de France, pour M. Laffitte, un enseignement religieux, mais un « cours d'histoire des sciences ! » matière assez ardue et assez vaste pour que le professeur doive s'y limiter. Si M. Fresneau demande son exclusion en se fondant sur ce qu'il ne croit pas en Dieu, et qu'il l'obtienne, nous voilà rejetés dans l'ancien régime, où, pour cause de non orthodoxie, d'irréligion ou d'impiété, tout homme était exclu des fonctions publiques ; le *droit* « laïque » est encore une fois supprimé.

Ne vous semblait-il pas comme à moi, cher citoyen, que c'est M. le Sénateur et non M. le Ministre de l'instruction publique qui prend des licences ?

Mais M. Fresneau, outre l'athéisme, invoque encore contre M. Laffitte « le droit des conservateurs, c'est-à-dire des monarchistes, — comme si nous n'étions pas en République ; — oui, le droit des ennemis de l'ordre de choses relevé en France le 4 septembre 1870, contre tous ceux qui, — et le vénérable interpellateur en était, je crois, s'étaient fait les complices de Napoléon III, en attendant le retour bien problématique d'Henri V ou d'un Orléans, et qui sont bel et bien responsables de Frœschwiller et de Sedan, sans parler du reste !

Cependant, M. Fresneau ne peut ignorer que le Positivisme, s'il a pour devise politique générale : *réorganiser sans Dieu ni roi*, pratique aussi la formule *ordre et progrès,* et donne satisfaction, plus qu'aucun autre système (y compris le catholicisme avec l'empire ou la royauté), aux besoins sociaux de stabilité et d'avancement, respectant, en les consolidant et les développant, les fondements de toute civilisation, les institutions mères qui s'appellent la famille, la propriété, le gouvernement temporel el spirituel. Ce serait donc que l'illustre justicier ne tolérerait que le cléricalisme ?

Maintenant, cher citoyen, permettez-moi d'ajouter, avec tous ceux qui, par conviction, suivent Auguste Comte, et ceci, je l'espère bien, ne vous étonnera pas, que, s'il s'était agi d'autre chose « que d'un simple cours d'histoire » d'un enseignement très élevé, mais très strictement limité à l'étude de la marche des sciences dans le passé, et qui put engager, compromettre le principe fondamental de la séparation de l'Église et de l'Etat, l'indépendance du spirituel à l'égard du temporel, ou réciproquement, tous les partisans du Positivisme, philosophiques, politiques, religieux, auraient

été les premiers, sans attendre M. Fresneau, à blâmer une pareille fondation.

Après comme avant, ils entendent, en dehors du gouvernement républicain, dont ils restent les dévoués et respectueux, mais libres serviteurs, ne relever théoriquement que de leur foi et de leur glorieux maître, « et ne s'imposer à qui que ce soit pour mener jusqu'à la fin l'entreprise de rénovation mentale et sociale qu'il a renouée au commencement de ce siècle, après la tentative des encyclopédistes, et dont l'urgence se fait chaque jour plus lourdement sentir.

Salut et fraternité. Dr Robinet.

DISCOURS DE M. LÉON BOURGEOIS

Ministre de l'Instruction publique

EN RÉPONSE A CELUI DE M. FRESNEAU

(Séance du Sénat du 25 mars 1892).

M. le Ministre de l'Instruction publique. Messieurs, je demanderai au Sénat la permission de ne pas suivre l'honorable M. Fresneau dans tous les développements qu'il a apportés à l'appui de sa thèse.

Je veux répondre très brièvement, très simplement et aussi clairement que possible à la question qu'il a posée en terminant son discours : « Quels sont les motifs qui ont déterminé le ministre de l'instruction publique à créer la chaire d'histoire générale des sciences au Collège de France, et à choisir, pour occuper cette chaire, M. Pierre Laffitte ? »

L'honorable M. Fresneau a indiqué qu'il y avait, jusque dans la dénomination que nous avions donnée à cette chaire, je ne sais quelle intention de mystère et de surprise. Je voudrais tout d'abord fixer ce point. Le nom de chaire d'histoire générale des sciences a été donné par la Chambre des députés elle-même au moment où a eu lieu la discussion de l'amendement de M. Antonin Dubost, qui a amené le vote du crédit de 10,000 francs.

C'est cette qualification précise qui figure dans le compte rendu officiel des discours qui ont été prononcés par M. Dubost et par moi; et c'est celle qui a été donnée par M. le Président de la Chambre des députés, lorsque l'amendement a été mis aux voix.

J'établis d'abord ces différents points. La Chambre, dans la séance du 10 novembre, a mis en discussion l'amendement suivant sur le chapitre 12 :

« Augmenter le crédit d'une somme de 10,000 francs, destinée à la création d'une chaire d'histoire générale des sciences. »

Lorsque je me suis expliqué devant la Chambre des députés sur

cette proposition, j'ai indiqué que j'aurais préféré, pour mon compte, donner à cette chaire le titre d'histoire des méthodes, mais que je ne voulais pas discuter le titre même, et que j'acceptais celui d'histoire générale des sciences, proposé par l'auteur de l'amendement.

Et le Président de la Chambre des députés, à la suite de la discussion, déclare qu'il met aux voix le vote d'un amendement ainsi conçu : « Augmenter le crédit du chapitre 12 d'une somme de 10,000 francs pour la création d'une chaire d'histoire générale des sciences ; »

Il est vrai que dans le rapport spécial de la commission des finances du Sénat, dont M. Trarieux est l'auteur, le titre : « Histoire des méthodes » est revenu devant le Sénat.

M. Trarieux. Le Sénat n'a pas émis de vote sur ce point.

M. le Ministre. Le Sénat n'a pas, en effet, voté sur cette qualification ; il n'y a pas eu de discussion à ce sujet. Et lorsque j'ai eu à préparer le décret, à fixer définitivement le titre de la chaire, j'ai naturellement et nécessairement pris celle des qualifications sur laquelle un accord exprès, explicite, s'était établi dans l'autre Chambre, alors qu'au Sénat les mots d'« Histoire des méthodes », employés par M. le rapporteur, pouvaient passer pour une expression équivalente sur laquelle il n'avait pas lui-même appelé l'attention du Sénat, et sur laquelle, en somme, personne n'avait élevé de débat.

M. Trarieux. C'était un commentaire que je donnais et qui reproduisait le vôtre.

M. le Ministre. J'ai donc — et je termine sur ce point — très sincèrement et très simplement pris le titre fixé par un vote précis de l'une des deux Chambres, titre qui n'avait pas été contesté dans l'autre Chambre, pour la qualification à donner à la chaire dont le Parlement avait décidé la création et que j'ai créée.

Mais, Messieurs, cela n'est que peu de chose, et j'arrive au point important de la question.

Cette chaire d'histoire des sciences, créée au Collège de France, ne soulèverait pas, je pense, de débats devant vous, si le choix que j'ai fait de M. Pierre Laffitte n'avait pas amené M. Fresneau à contester d'avance les doctrines qui y seront professées et à en faire un tableau des plus sombres.

J'ai choisi pour professeur au Collège de France M. Pierre Laffitte, parce qu'il m'a semblé réunir les conditions de compétence étendue que l'enseignement de cette histoire générale des sciences exige au plus haut degré.

Cette nomination était, permettez-moi de le dire, attendue; il est certain que, parmi les auteurs de l'amendement, parmi tous ceux qui, dans les deux Chambres, se sont préoccupés de la création de cette chaire, aucun autre nom n'a été prononcé que celui de M. Pierre Laffitte. Il s'est trouvé qu'une sorte d'accord unanime s'était établi entre tous ceux qui désiraient voir se fonder cet enseignement au Collège de France, et que le seul candidat porté par l'opinion publique à mon choix a été M. Pierre Laffitte.

Pourquoi cela ? Parce que, précisément, — je laisse de côté dans ce moment les doctrines philosophiques de M. Pierre Laffitte, — parce que précisément M. Pierre Laffitte a consacré sa vie à l'étude de l'histoire des sciences ; que le nombre de ses travaux sur les sciences mathématiques — ce sont celles auxquelles il a voué le plus de temps et de soin — aussi bien que sur l'histoire des sciences biologiques et sociologiques — je ne redoute pas ce mot qui, en vérité, est aujourd'hui passé dans la langue courante et accepté de tous comme un mot très simple et très facile à comprendre *(Approbation à gauche.)* J'ai ici le relevé des titres qu'il a, suivant l'usage constant, présenté avant sa nomination au Collège de France ; et ce relevé va faire passer sous vos yeux une liste d'œuvres aussi variées que sérieuses et intéressantes.

Dans les sciences mathématiques, il a publié des travaux sur l'invention du calcul infinitésimal, du calcul différentiel.

Ailleurs, on trouve, entre bien d'autres études, un exposé de toute l'évolution scientifique, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : astronomie, physique, chimie, biologie, etc. ; des études sur Thalès, Pythagore, Archimède, Hipparque, Copernic, jusqu'à Lavoisier, Bichat, etc. Si bien que, en vérité, c'est un véritable tableau encyclopédique des différentes sciences humaines que présentent les ouvrages de M. Pierre Laffitte, homme à la vie modeste s'il en fut, vie de travail, vie de bénédictin, passez-moi le mot, Monsieur Fresneau... *(Très bien ! très bien ! à gauche.)*

C'est la vérité. S'il y a un homme modeste, un homme simple, un homme qui n'ait jamais cherché à faire parler de lui et qui soit arrivé à sa soixante-dixième année sans avoir rien demandé à son pays, c'est bien M. Pierre Laffitte, par conséquent, ce savant modeste et consciencieux, ce savant renfermé dans l'étude désintéressée durant toute une longue existence, nons a paru présenter à la fois les caractères moraux et intellectuels nécessaires pour cette haute dignité de professeur au Collège de France. *(Nouvelle et vive approbation à gauche.)*

Mais, dit-on, M. Pierre Laffitte est positiviste ; n'y a-t-il pas, dans ce simple mot de positiviste, quelque chose de redoutable et qui aurait dû empêcher le ministre de l'instruction publique de choisir M. Pierre Laffitte pour lui confier un enseignement officiel ?

Messieurs, je ne voudrais pas faire ici l'exposé du Positivisme ni en présenter la défense : ce n'est pas le lieu et je ne suis pas compétent. Je pense que le Sénat ne me demandera pas de reprendre, après M. Fresneau, les différentes considérations par lesquelles il a tenté de démontrer que le Positivisme et l'athéisme ne faisaient qu'un. Je crois qu'il serait très facile de prouver le contraire. Je ne rechercherai pas davantage, avec M. Fresneau, si le Positivisme est un héritage de l'Allemagne. Je n'avais jamais cru, je l'avoue, qu'il y eût entre l'hégélianisme et le Positivisme, entre le *dieu devenir* dont parlait tout à l'heure M. Fresneau et la conception particulière de la métaphysique et de la théologie d'Auguste Comte, aucune espèce de relation. Mais, je le répète, il me paraît impossible, et M. Fresneau s'en est défendu lui-même, à moins de transformer le Sénat en concile ou en académie, de discuter ces points.

Je n'en retiens qu'un seul que je voudrais préciser très exactement, car il est important dans ce débat : c'est que cette doctrine positiviste dont on parle et qu'on maudit est une doctrine extrêmement tolérante, dont on peut dire que la tolérance est le fond ; elle a pour règle absolue de procéder par les voies de l'observation et de l'expérience, de limiter ses conclusions et ses affirmations à ce qui lui est révélé par ces méthodes scientifiques particulières, et de dire qu'au-delà elle respecte toute croyance, elle s'incline devant tout ce qu'elle appelle des hypothèses : le mot n'a rien qui soit injurieux, car toute croyance commence par une hypothèse que le croyant ensuite cherche à vérifier, à démontrer.

Elle a donc pour règle et pour limite précise le respect de toutes les doctrines philosophiques, le respect de toutes les croyances, et elle ne se permet ni d'affirmer ni de nier en dehors de ce domaine particulier de l'expérience et de l'observation scientifique. Voilà tout ce que j'ai à dire du Positivisme ; je ne cherche pas à le défendre, j'indique purement et simplement que ce n'est pas une doctrine qui puisse avoir pour conséquence d'inquiéter une croyance quelconque, car son principe même est le respect de tout ce qui n'est pas démontré pour elle. *(Très bien ! très bien ! à gauche.)*

J'ajoute, et l'honorable M. Fresneau tout à l'heure l'indiquait lui-même, que confondre le Positivisme, à cet égard, avec la doctrine philosophique et absolue du matérialisme et de l'athéisme, c'est précisément se livrer à la confusion qu'un certain nombre d'adversaires de la République font entre ce que nous appelons l'Etat laïque et ce qu'ils appellent l'Etat athée. Ils entendent que l'Etat est athée, du moment qu'il ne veut pas se prononcer sur la question de foi; ils prétendent élever contre nos doctrines laïques républicaines un grand grief, de ce que nous disons que les questions de croyance sont des questions de conscience privée, que nous n'avons pas à y toucher et que le rôle de l'Etat doit se borner à laisser à chacun la liberté de croire ce qu'il veut, à assurer à tous le respect des croyances individuelles. *(Très bien ! à gauche.)*

Le Positivisme est donc bien, au point de vue philosophique, ce que la doctrine de l'Etat laïque est au point de vue politique. Il ne m'a pas paru que le fait de professer cette doctrine fût de nature à inquiéter et à alarmer les consciences dans ce pays et à m'interdire de nommer celui qui la professe à la chaire dont il était digne. *(Nouvelle approbation à gauche.)*

Il y a, d'ailleurs, une raison plus haute, peut-être, qui m'a déterminé : c'est que la maison dans laquelle il s'agissait de créer cette chaire est le Collège de France et que le Collège de France est, dans notre pays, une institution particulière que nous ne confondons pas avec les facultés.

C'est, a-t-on dit, une école sans élèves, parce qu'en effet personne n'y est régulièrement inscrit...

M. RANC. Une école sans dortoirs ! *(Sourires.)*

M. LE MINISTRE. C'est une maison créée par l'Etat pour la libre recherche scientifique, pour le libre développement de toutes les opinions originales et sérieuses...

M. FRESNEAU, *ironiquement*. Originales.

M. LE MINISTRE. Oui, originales; car si l'on fermait la porte à l'originalité, permettez-moi de vous le dire, ce serait l'arrêt même de la science et de la pensée humaine.

C'est l'esprit de cette institution, c'est dans ce but qu'elle a été créée. Il me suffira, pour l'établir, de vous lire quelques lignes de celui qui administre aujourd'hui le Collège de France...

M. RANC. Où Quinet et Michelet ont professé.

M. LE MINISTRE. ...il écrivait ces lignes dans une circonstance historique célèbre, alors qu'on lui défendait précisément d'y en-

seigner, parce qu'on prétendait que, lui aussi, y donnait un enseignement contraire aux croyances de la majorité des citoyens français. M. Renan, quand il avait à se défendre, en 1864, contre la mesure qui supprimait sa chaire au Collège de France, rappelait, comme je le fais en ce moment, le caractère fondamental de cette institution, son but, absolument libre et élevé, et il disait :

« Quand on recherche les intentions si justes et si élevées du roi François Ier, lors de la fondation de ce bel établissement, on trouve que, dans la pensée du fondateur, ce fut avant tout une institution laïque et indépendante. Il s'agissait de créer, en dehors de la Sorbonne, liée par ses traditions, un terrain libre où, sous la protection du chef de l'Etat, fauteur naturel de tout ce qui est noble et grand, les études qui passaient, au seizième siècle, pour des nouveautés hardies, pussent trouver à se développer. »

Eh bien, messieurs, cela existe et a existé depuis le commencement, et j'espère que ce n'est pas sous la République que cet état de choses prendra fin ; j'espère que les esprits hardis, et j'ajoute sérieux, dont je parlais tout à l'heure, auront toujours le droit de se faire entendre au Collège de France et d'y livrer leurs doctrines à l'examen public. (*Très bien! et applaudissements à gauche.*)

Messieurs, ce caractère du Collège de France, nous devons le maintenir fermement, parce que c'est notre devoir, à nous républicains, de sauvegarder partout la liberté des manifestations de la pensée individuelle ; nous devons le maintenir aussi, parce que nous nous souvenons des tentatives qui ont été faites pour détruire cette liberté du Collège de France : ce sont les plus tristes souvenirs de l'histoire de l'enseignement supérieur en France que ces tentatives faites sous la Restauration contre Tissot, sous le règne de Louis-Philippe contre Michelet et Quinet, et sous le second Empire contre Renan lui-même.

Ce sont, je le répète, de tristes souvenirs ; nous ne voulons pas les faire revivre à notre tour. (*Très bien! très bien! à gauche.*)

J'ai demandé à M. Renan, avec lequel, je n'ai pas besoin de vous le dire, je m'étais entretenu, avant la nomination de M. Pierre Laffitte, de l'accueil qui y serait fait dans ce grand corps savant, je lui ai demandé, il y a quelques jours, au moment où a été annoncée l'interpellation de l'honorable M. Fresneau, son sentiment sur la situation : je me reprocherais de développer davantage les idées que j'expose, alors que j'ai entre les mains,

sous une forme admirable, l'expression parfaite de ces mêmes idées. Permettez-moi de vous lire cette lettre de M. Renan :

« ... L'expression « l'enseignement que l'on donne au Collège de France » nous a un peu blessés. Nous ne donnons pas d'enseignement dogmatique. Nous exposons l'état de la science et les efforts que nous faisons pour faire avancer les questions à l'ordre du jour. Nos auditeurs restent entièrement libres de former leur jugement. Nous leur fournissons pour cela les éléments avec une entière impartialité.

« Cette impartialité, qui est le premier devoir du professeur au Collège de France, se retrouve dans l'ensemble des chaires qui composent notre établissement. Toutes les opinions sont représentées dans nos programmes. Le catholicisme et les opinions les plus conservatrices en philosophie ont chez nous leurs organes. Nous avons eu des maîtres illustres appartenant au protestantisme, à l'israélitisme, à toutes les nuances de la croyance et de la libre-pensée.

« Par votre dernière nomination, vous avez ajouté à toutes ces nuances le Positivisme qui, par la place qu'il s'est faite dans le monde contemporain, méritait bien d'avoir aussi sa place parmi nous. Le professeur au Collège de France peut, individuellement, appartenir à toute société religieuse ou philosophique que bon lui semble. En tant que professeur au Collège de France, il n'est d'aucune secte : il est l'homme de la vérité. L'enseignement d'une chaire peut contredire directement l'enseignement d'une autre chaire. Cette variété infinie d'opinion n'empêche pas la plus parfaite confraternité de régner parmi nous ; le public ne parait pas non plus s'en plaindre ; il trouve dans ces apparentes dissonnances la preuve que rien ne lui est caché, et qu'on le met à même de former son opinion en toute liberté.

« Liberté, telle est en effet la loi fondamentale d'un pareil établissement, de la part de l'auditeur et de la part du professeur. Le professeur au Collège de France doit respecter tous les symboles, mais il ne doit se tenir pour lié par aucun. S'il lui arrive d'être en désaccord avec une des opinions religieuses ou philosophiques établies, qu'y faire ! On ne peut être de l'avis de tout le monde. Si le professeur d'hébreu explique tel passage d'Isaïe selon l'interprétation des catholiques, il se mettra en contradiction avec les protestants et avec les israélites qui, dans une telle question, ont bien le droit d'être entendus. Qu'il tâche de se mettre d'accord avec la philologie et la critique, et il aura rempli son devoir.

« Un tel enseignement, neutre entre les diverses opinions théoriques qui se partagent le monde, est ainsi l'image de l'Etat lui-même, qui, dans ses établissements de haut enseignement, n'a pour mission que d'ouvrir des arènes aux opinions diverses sans pencher lui-même vers l'une ou vers l'autre. Quand l'Etat fonde ou entretient une chaire, cela ne veut pas dire qu'il garantit pour vrai l'enseignement donné dans cette chaire, mais qu'il le juge utile dans l'état présent de la science. L'État n'a pas une chimie, une médecine, une histoire; mais il tâche de faire ce qu'il faut pour que, dans chaque ordre, les études scientifiques soient en progrès. Tout cela en vertu de ce principe que la vérité scientifique est d'un grand intérêt pour la société et que l'Etat doit faire, en vue de la recherche originale, quelques sacrifices. Ces hauts enseignements libres tiennent une nation à la tête de son siècle, et seuls ils empêchent l'erreur, l'imposture, la superstition de reconquérir le terrain qu'elles ont perdu et qu'elles espèrent toujours reprendre. »

Messieurs, je ne me permettrai pas de rien ajouter à ces pages éloquentes. Le Sénat les approuvera, j'en suis sûr, par son vote; il indiquera ainsi sa volonté de maintenir au Collège de France le caractère qu'il a depuis trois siècles et qui fait de cet établissement, — suivant un mot qu'on employait au dix-septième siècle, — une des places de sûreté de la liberté intellectuelle. (*Vifs applaudissements à gauche et au centre.*)

A la suite de ce discours et malgré une réponse de M. Fresneau, le Sénat, sur la proposition de M. Berthelot, vote à une très grande majorité l'ordre du jour pur et simple, accepté par le Ministre.

IV

LE DISCOURS D'OUVERTURE

« **L'Estafette** » du 26 mars.

LE NOUVEAU COURS DE M. LAFFITTE AU COLLÈGE DE FRANCE

Le samedi 26 mars, à deux heures, s'ouvre le cours d'histoire générale des sciences mathématiques et physiques créé, nous l'avons dit, au Collège de France, pour M. Pierre Laffitte, le directeur du Positivisme et le continuateur de l'œuvre philosophique d'Auguste Comte.

C'est un événement dans le monde enseignant et spécialement dans le public mixte — moitié mondain et étudiant — des différents cours libres — c'est-à-dire ouverts à tous et toutes — dans les établissements publics du « Quartier Latin ».

M. Pierre Laffitte a déjà, dans les multiples conférences qu'il fait depuis 1857, exposé les grandes lignes, les principes dirigeants de la synthèse scientifique concrète qu'il va développer au Collège de France. Il reprendra une conception que son maître Auguste Comte avait énoncée dès 1831 et proposée à M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, d'enseigner en ce même lieu où, à soixante et un ans de distance, le disciple fidèle, devenu à son tour un maître et un créateur, aura la joie de voir se réaliser une pensée de son initiateur respecté et aimé.

Lorsque Comte l'offrit à M. Guizot, cet enseignement avait reçu comme une première ébauche avec le cours de M. de Blainville, au muséum du Jardin des Plantes et celui dont Broussais avait donné quelques aperçus — qu'il développa magistralement plus tard — dans l'étude de la médecine.

On peut dire que ces deux professeurs eurent, les premiers, le sens des grandes généralités que jadis, à travers les âges, un Aristote, un Pline, un Thomas d'Aquin, un Buffon, un Lamarck, avaient étendues aux spécialités didactiques qu'ils enseignaient. Mais l'histoire naturelle, la médecine, la physiologie ; les maladies mentales étaient la base, le fondement des raisonnements synthétisés, des vues d'ensemble que ces vastes intelligences présentaient à l'appui de leurs déductions particulières. Les mathématiques proprement dites, la physique générale n'avaient pas rencontré d'historiens.

Et, cependant, ce sont ces sciences qui sont les mères des autres, le principe d'où elles sortent. Avec M. Pierre Laffitte, tous ces grands génies scientifiques, abstraits ou contingents, depuis Thalès, Pythagore, les savants arabes du moyen âge et nos maîtres des XVIII et XIX[e] siècles, un d'Alembert, un Laplace, un Biot, vont avoir leurs idées liées les unes aux autres, résumées, encadrées aux lieu et place qu'elles occupent dans la série des progrès de l'esprit humain.

Il appartenait à M. Pierre Laffitte, mieux qu'à quiconque, d'inaugurer en France un tel enseignement, lui qui, depuis plus de cinquante années, vit de la pensée de ces génies, est comme un des leurs, l'héritier, l'exécuteur testamentaire de leurs travaux. Ajoutons que la nature a généreusement donné à M. Pierre Laffitte les moyens physiques pour être l'infatigable professeur que quarante ans de parole publique n'ont pas lassé et dont l'action oratoire a gardé toute la jeunesse qu'elle eut aux temps — hélas ! lointains — de ses brillants et substantiels entretiens des années 1857 à 1870.

Avec l'avènement de la République et l'entrée aux affaires d'hommes dégagés des utopies de la métaphysique politique des rêveurs généreux de 1848, avec les hommes d'expérience et de raison qui se groupaient derrière Gambetta, M. Jules Ferry et leurs amis, M. Pierre Laffitte se voyait porté sur une scène plus vaste et son enseignement était recueilli par des auditoires plus variés que lorsqu'il était réduit à donner ses cours au n° 10 de la rue Monsieur-le-Prince, le lieu conservé des appartements d'Auguste Comte. Aujourd'hui, c'est au Collège de France, dans une de ces chaires noblement ouvertes à toutes les hardiesses de la pensée, que le Maître parlera. Nous le saluons de nos hommages et lui prédisons un succès mérité...

T. LEFEBVRE.

« L'Estafette » du 28 mars.

POSITIVISME.

Hier, M. Pierre Laffitte a donné sa première leçon publique au Collège de France, devant un auditoire d'élite. Cet évènement est considérable; il aura une place marquée dans l'histoire de la pensée. Il est le signe incontestable qu'une évolution importante s'affirme : nous en sommes heureux, car cette nomination tant combattue, et qui honore l'esprit libéral et progressiste de M. le ministre de l'instruction publique, répond à nos aspirations et à nos tendances, comme nous l'avons dit maintes fois.

M. le sénateur Fresneau avait pensé un moment faire une obstruction suffisante, en apportant à la tribune les doléances des peureux, et, il faut le dire, des ignorants. La presse rétrograde a hautement loué ce discours, qui dénotait chez son auteur beaucoup de passion et bien peu de philosophie. D'après M. Fresneau, le Positivisme nous viendrait de Hegel, ce qui est assez fantaisiste; il procéderait en outre du matérialisme et de l'athéisme, ce qui est très original. La foule des cléricaux a suivi M. Fresneau. Les journaux des sacristies ont poussé des cris d'horreur; bien des pauvres âmes ont été bouleversées par cette affirmation que Belzébuth triomphait. La belle besogne que M. Fresneau a faite là! Sa seule excuse, c'est d'avoir parlé de ce qu'il ignore, car il nous revient, d'après un confrère, que cet homme d'Etat n'aurait guère plus de science qu'un marguillier de campagne...

M. Fresneau sait-il que non seulement le Positivisme n'est ni le matérialisme ni l'athéisme, mais encore que le matérialisme n'est pas l'athéisme? Non, évidemment. Alors, pourquoi cet étalage de mots en *isme?* M. Léon Bourgeois a fourni la seule réponse que le grand maître de l'Université pouvait faire dans la circonstance. Il a dit, après M. Renan, que le Collège de France ne donnait point d'enseignement dogmatique, qu'il exposait simplement l'état de la science, que les auditeurs restaient entièrement libres de former leur jugement, et que cette haute impartialité était prouvée par l'ensemble même des chaires qui composent l'établissement. « Le catholicisme, a dit M. Renan, et les opinions les plus « conservatrices en philosophie ont chez nous leurs organes. » N'y a-t-il pas là une preuve de la tolérance de l'Etat laïque, tolérance que n'auraient ni l'Etat confessionnel, ni l'Etat athée? M. Léon Bourgeois, en faisant ressortir ces différences, a admirablement montré quel était le véritable caractère de la question.

Le Positivisme, que des spiritualistes et des athées, que des matérialistes et des panthéistes, peuvent admettre et peuvent suivre, n'est pas une religion, car une religion est intolérante : c'est le système le plus large, le plus libéral, le plus hospitalier que l'intelligence humaine puisse répandre, car il accueille toutes les manifestations de l'esprit et il éclaire la science dans toutes ses investigations. Auguste Comte estimait que la philosophie, le plus bel apanage de la raison, était, comme tout ce qui est humain, perpétuellement perfectible : Condorcet n'avait pas dit autre chose, d'ailleurs. Le Positivisme procède donc de la théorie du progrès.

Qui pouvait-on appeler à professer *le cours d'histoire des sciences,* sinon le successeur d'Auguste Comte? Et, sous la troisième République, au moment où l'enseignement est devenu national et neutre, n'était-il pas opportun de créer au Collège de France, c'est-à-dire au sommet de notre instruction publique, un poste de contrôle où le Positivisme suivra, au nom de l'Etat, la science dans ses évolutions et dans sa marche progressive?

Il nous plaît de voir, d'ailleurs, que cette nomination provoque une agitation dans l'opinion. Cette émotion est de bon augure. Les Français ne se désintéressent pas, quoi qu'on en dise, dans un siècle qui passe à tort pour un siècle de décadence, des questions philosophiques et morales. *Primo vivere, deindè philosophare*, a dit un penseur très pratique. Il a oublié d'ajouter que l'on ne *vivait* point, quand on ne philosophait pas ! Léon BIGOT.

« **Le Matin** » du 27 mars.

PREMIÈRE LEÇON.

La chaire nouvelle au Collège de France. — Histoire générale des sciences. — Discours d'ouverture.

On peut dire que la création d'une chaire de philosophie positive au Collège de France est un évènement de grande importance pour tous ceux qui s'intéressent au progrès des idées scientifiques.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un nombreux public, composé d'hommes politiques, de professeurs de l'Université, assistât hier, à deux heures, salle n° 8, au discours d'ouverture de M. Pierre Laffitte, grand-maître reconnu du Positivisme français. On sait que M. Fresneau, sénateur d'un département d'où ne nous vient pas la lumière, s'était chargé, contre son gré, assurément, de faire une belle réclame à l'éminent philosophe.

Malgré ses soixante-dix ans, M. Laffitte est jeune et vigoureux encore. On a pu s'en apercevoir hier quand, précédé de M. Renan, directeur du Collège de France, il a fait son entrée solennelle au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Très ému, M. Laffitte a remercié son nombreux auditoire de cette cordiale marque de sympathie ; puis, avec autant d'esprit que de bonhomie, il a fait l'historique de la création de la nouvelle chaire ; il a reconnu qu'une semblable fondation n'était pas possible quand Comte la sollicitait de M. Guizot, ni même sous la République éphémère de 1848 et le second Empire. L'honneur de cette innovation revient entièrement à la République actuelle, dont l'un des fondateurs, Gambetta, s'inspirait si utilement des pensées d'Auguste Comte. A ce propos, avec beaucoup de tact, M. Laffitte se défend d'enseigner une philosophie d'Etat ; pour lui, l'Etat ne doit point avoir une philosophie spéciale, mais se montrer tolérant à l'égard de toutes.

LA FOI SCIENTIFIQUE.

Entrant ensuite dans le vif de son sujet, qui est de montrer les étapes de l'esprit scientifique ou positif, M. Laffitte établit qu'il

s'est formé une foi nouvelle, la foi dans la science, remplaçant les vieilles croyances théologiques. Un état social nouveau est sorti des luttes nécessaires d'un passé souvent grandiose. « Nous devons, s'écrie l'orateur, nous montrer reconnaissants à l'égard de nos ancêtres; les morts constituent la meilleure portion de l'humanité; nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts. » M. Laffitte fait remarquer, et cette remarque produit une certaine impression, que ce sont les populations militaires qui ont le plus puissamment contribué à l'évolution scientifique de l'humanité : les peuples dominés par les prêtres, la théologie, restent en arrière des autres.

Il nous est impossible de retracer, en quelques lignes, l'éloquente conférence de M. Laffitte. Disons seulement que ses dissertations sur le devoir social, la famille, la patrie ont profondément ému l'auditoire.

En terminant, M. Laffitte a exposé le plan de son cours qui sera divisé en trois parties : dans la première, il exposera les lois de la formation de l'esprit positif; dans la seconde, il fera voir l'harmonie qui existe sur tous les sujets entre la pratique et la théorie scientifique, devenue positive et complète ; dans la troisième, il appréciera les principaux types de l'évolution scientifique depuis l'antiquité grecque jusqu'à nos jours.

« **Le Jour** » du 28 mars.

UNE PREMIÈRE AU COLLÈGE DE FRANCE

C'est hier que M. Pierre Laffitte a ouvert son cours sur l'histoire des sciences, au Collège de France.

On sait les protestations que certains catholiques ont fait entendre lorsqu'ils ont su que l'éminent disciple d'Auguste Comte avait été choisi par le ministre de l'instruction publique pour remplir les fonctions de professeur à la chaire nouvellement fondée. Le Sénat a fait avant-hier justice de ces ridicules réclamations.

M. Renan nous déclarait un jour que c'est au Collège de France que se fait la science ; les professeurs qui y portent la parole, nous disait-il, ont quelquefois des théories contraires, tout à fait opposées; mais c'est justement par le choc des idées que la jeunesse peut arriver à s'instruire et à se faire une opinion sur toutes choses.

Il existe au Collège de France une chaire destinée à l'enseignement de la science religieuse; pourquoi donc aurait-on voulu empêcher qu'on créât à côté une autre chaire où une science qui repose sur des principes opposés à la religion fût enfin exposée et expliquée ?

Et d'ailleurs l'exposé que M. Pierre Laffitte a fait hier du programme de son cours prouve bien que son intention n'est pas de faire constamment l'apologie des théories qui lui sont chères: peut-être en arrivera-t-il à conclure que le Positivisme est la seule philosophie que puissent accepter les générations présentes ; mais il veut tout d'abord montrer et définir les lois de l'évolution scienti-

fique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, depuis Pythagore jusqu'à Auguste Comte.

A vrai dire, M. Pierre Laffitte était tout désigné au choix du ministre pour le poste qu'il occupe actuellement.

Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre faire hier son discours d'ouverture — car la salle du Collège de France était trop petite pour contenir le nombreux public qui était venu assister à l'ouverture de son cours — ont pu se rendre compte de l'érudition du savant et du philosophe. Toutes les sciences lui sont familières ; il connaît toutes les branches de l'enseignement : les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire, voire le commerce et l'industrie : il parle de tout avec autant de sûreté, avec une aisance égale ; peut-être quelques spécialistes pourraient-ils trouver à redire dans certains cas aux affirmations de M. Pierre Laffite ; mais personne ne pourra nier la largeur de ses vues.

M. Pierre Laffitte a la parole facile ; il parle l'abondance, dans un langage clair, précis, que tout le monde peut comprendre ; point de longues périodes oratoires ; la phrase est courte et se termine toujours d'une façon heureuse.

On sait que M. Pierre Laffitte a un léger accent méridional ; mais l'auditoire n'en était nullement gêné ; peut-être a-t-il trouvé hier que l'orateur parlait un peu bas, surtout au commencement de son discours. Le nouveau professeur était, en effet, fort ému lorsqu'il a pénétré dans la salle : les applaudissements unanimes qui se sont fait entendre à son arrivée lui ont rendu promptement le calme d'esprit qui lui était nécessaire pour expliquer au public l'objet de son enseignement.

On avait fait circuler le bruit que les étudiants catholiques avaient l'intention de venir troubler le premier cours de M. Pierre Laffitte ; il y en avait certainement hier dans la salle du Collège de France ; mais ils se sont laissé ignorer ; au dedans comme au dehors, aucune manifestation ne s'est produite. Tout le monde, cela se voyait, n'était pas complètement de l'avis du professeur sur certaines définitions qu'il a données de la liberté de conscience, de la tolérance, de la loi scientifique opposée à la foi religieuse ; mais les termes mêmes dans lesquels ces définitions étaient faites ont empêché toute interruption.

La chaire des sciences positives est fondée ; on s'apercevra certainement, d'ici quelques années, des services qu'est appelée à rendre cette dernière création de la République. E. ALLARD.

« L'Estafette » du 29 mars.

AU COLLÈGE DE FRANCE

Hier dimanche, 27 mars, M. Pierre Laffitte qui, la veille, samedi, avait inauguré son cours officiel sur l'Histoire générale des sciences, a clôturé celui qu'il faisait depuis novembre sur un des points de l'enseignement du Positivisme, — et pour lequel la salle du Collège de France avait été gracieusement mise à sa dis-

position, comme précédemment pour M. Legouvé et tout autre Maître en l'art de parler et d'écrire qui le demanderait.

Le succès du professeur a été le même qu'à chacune de ses leçons, et les applaudissements des auditeurs l'ont témoigné à plusieurs reprises. — Il a annoncé pour l'année prochaine — c'est-à-dire au mois de novembre — une nouvelle série de leçons qui emprunteront à leur sujet le plus vif intérêt. Il expliquera les principaux types du mois consacré au catholicisme dans le calendrier concret du Positivisme institué par Auguste Comte et dont chaque mois résume un des plus grands aspects de l'Humanité, la théocratie antique personnifiée en Moïse, les civilisations orientales, Bouddha, Confucius, Laö-Tse, Mahomet, l'art, la littérature, la science moderne.

M. Pierre Laffitle excelle dans l'exposé de la vie et des faits historiques qui se groupent autour d'un de ces grands noms considérés comme types, principes, éléments générateurs d'impulsion des évènements qui ont marqué dans le monde.

C'est là une source inépuisable d'enseignements et qui peut convenir à tous les âges et à toutes les sociétés.

M. Laffitte retraçait cette année les phases diverses de notre histoire nationale, prenant ce qui a précédé 89 comme devant, par la logique des choses, amener nécessairement, irrésistiblement, le mouvement politique que représente cette date mémorable.

Il a montré que nos vrais hommes politiques sont ceux qui continuent cette tradition progressive, principalement en s'inspirant des vues centralisatrices et unitaires réalisées par la Convention et qui, avec l'extension coloniale si bien comprise par M. Jules Ferry et ses collaborateurs effectifs, rentrent dans la tradition de la France, depuis Louis XI, Richelieu, Colbert, jusqu'aux ministères actifs d'un Gambetta ou d'un Ferry. T. Lefebvre.

V

A PROPOS D'UNE BROCHURE

« **Les Débats** » du 25 mars

POSITIVISME ET POSITIVISTES

On n'est jamais trahi que par les siens. Je croyais, avec tout le monde, que M. Pierre Laffitte, le nouveau professeur au Collège de France, était un véritable savant : je le crois encore. Je croyais aussi qu'il était le chef reconnu de l'école d'Auguste Comte et qu'il continuait, avec moins de génie peut-être, mais plus de clarté, l'enseignement du maître : je le crois toujours. Cette double croyance vient cependant d'être non pas ébranlée mais contrariée par une petite brochure que m'adresse un positiviste chilien et intransigeant, M. Jorge Lagarrigue.

Cette brochure a pour en-tête, *Apostolat positiviste;* pour devise, *Ordre et Progrès;* pour épigraphes, *Vivre pour autrui — Vivre au grand jour*. Elle est divisée en deux parties : l'une agressive,

dirigée contre « le sophiste Pierre Laffitte, nommé professeur officiel au Collège de France », par M. Jorge Lagarrigue lui-même, et datée de Paris, du 21 février (24 Homère) 1892 (104e année de la grande crise); l'autre dogmatique, sinon lucide, et contenant le programme d'un véritable enseignement positiviste, par H.-R. Teixeira Mendès, vice-président de l'Apostolat positiviste. M. Pierre Laffitte n'a qu'à bien se tenir dans sa chaire, si tant est qu'il soit au courant de ce *factum*, et qu'il en prenne, ce dont je doute, quelque souci.

M. Jorge Lagarrigue n'y va pas de main morte avec le coreligionnaire qu'il renie et qu'il combat. Je n'ai pas l'honneur d'être un positiviste militant, et cette querelle entre le Positivisme rallié et le Positivisme réfractaire me laisse froid. Je me méfie néanmoins un peu, surtout depuis la révolution du Brésil, de ces positivistes de l'Amérique du Sud. Mais laissons cela. M. Jorge Lagarrigue reproche durement à M. Pierre Laffitte d'avoir, en acceptant une chaire officielle, « sophistiqué les principes essentiels du Positi-« visme (avec une majuscule), flatté l'opportunisme, le gouverne-« ment et le monde académique ». Par son acceptation d'une chaire officielle, il a fait, dit-il, cause commune avec les fils et les successeurs de ceux qui persécutèrent son maître ; « il est entré dans « le cénacle des savants spécialistes et des discoureurs patentés qui « sont les pires ennemis du Positivisme et de son œuvre régénéra-« trice »; il est le confrère et le complice des académiciens et des universitaires, « le partisan soumis et dévoué de la science et de « l'enseignement officiels ».

« La plupart de mes lecteurs français, ajoute modestement l'au-« teur, ne sauraient comprendre pourquoi l'acceptation d'une « chaire officielle ne peut pas être permise à un simple positiviste « et moins encore à celui qui se prétend le chef du Positivisme. » J'avoue humblement que je rentre dans la catégorie de ce plus grand nombre : je ne comprends pas. Les explications un peu diffuses que donne à son veto M. Jorge Lagarrigue ne m'ont ni éclairé, ni converti. J'estime au contraire que le Positivisme doit être fier et que les positivistes, même exotiques, devraient être contents de voir le disciple le plus qualifié du grand Auguste Comte entrer, à son heure, dans cette illustre maison du Collège de France qui a toujours été, qui est encore, une maison de libre recherche et de travail indépendant. J'ai beau chercher et songer : je ne vois pas bien en quoi l'acceptation d'une chaire au Collège de France par M. Pierre Laffitte « fortifie ouvertement le principal obstacle « qui s'oppose, en France surtout, à l'avènement de la religion de « l'Humanité ». L'épigraphe même de cette brochure amère : *Vivre pour autrui — Vivre au grand jour*, ne me paraît nullement condamner les professeurs positivistes de tout pays à enseigner, dans une chapelle perdue, loin du grand jour et du grand public, pour un petit auditoire de Brésiliens.

M. Jorge Lagarrigue, partant en guerre et en croisade à propos de cette nomination de M. Pierre Laffitte, nous montre du doigt le Brésil, qui est loin de nous, comme la terre sacrée où le véritable Positivisme a fleuri, et nous conjure de nous inspirer de ces grands exemples. Il est trop bon. « C'est, dit-il, à son influence que l'on

« doit les meilleures mesures du gouvernement républicain ; l'adop-
« tion du nouveau drapeau avec la devise positiviste *Ordre et Progrès*,
« drapeau qui fut une création personnelle de M. Teixeira Mendès ;
« la laïcisation des cimetières, l'institution du mariage civil, la sé-
« paration de l'Eglise et de l'Etat et l'abolition de tous les privi-
« lèges professionnels. Voilà, en résumé, l'œuvre de l'Apostolat po-
« sitiviste du Brésil. »

Et M. Jorge Lagarrigue gémit sur nous, s'émeut de notre triste sort, se plaint de notre routine, se désole de notre Positivisme timide et incomplet, avec une effusion dont je voudrais être plus touché :

« Que mes lecteurs français, et surtout parisiens, me permettent
« maintenant, avant de terminer, de leur parler avec toute la
« franchise d'un homme qui aime et vénère autant qu'eux leur
« grande et noble patrie. Il est vraiment triste pour eux de se
« laisser devancer ainsi par les autres nations dans la marche du
« progrès humain, lorsque l'ensemble du Passé leur a confié expres-
« sément l'initiative de la régénération finale de notre espèce. Il est
« bien plus triste encore, et je dirai même peu honorable pour eux,
« que Paris, le berceau de notre foi, *ne possède aujourd'hui un seul*
« *noyau* qui la représente fidèlement. On se sent ému de douleur en
« voyant la France oublier sa mission régénératrice, rester indiffé-
« rente à la doctrine du plus grand de ses enfants, et permettre même
« qu'elle soit impunément altérée et déchirée... »

Comme disait l'autre, en style de France : Voilà bien du bruit pour une omelette ! Vous ne vous sentiez pas si déchus, ni si coupables. N'est-il pas vrai ? Moi non plus. Le Positivisme comme au Brésil, ou nous périssons !... Je demande à réfléchir. S.



Nous reproduisons également l'article de l'*Estafette* du 4 avril donnant avec le compte rendu de la manifestation annuelle des auditeurs du cours de M. Pierre Laffitte, le discours que M. Numa Raflin a prononcé en leur nom, le mercredi qui a suivi la clôture du cours sur la Révolution française.

LE COURS POPULAIRE DE M. LAFFITTE.

Les auditeurs du cours populaire de philosophie positive, que M. Pierre Laffitte fait tous les dimanches, dans une des salles du Collège de France, ont coutume, à la fin du cours, de tenir, à la « Société Positiviste », une petite réunion intime, dans laquelle un d'entre eux est chargé de remercier l'éminent philosophe de son infatigable dévouement.

Cette année, c'est un ouvrier typographe, M. Numa Raflin, qui avait été chargé de cette délicate mission et il s'en est acquitté avec beaucoup de talent.

Voici la courte allocution qu'il a prononcée :

Monsieur et cher Maître,

Je viens, au nom des auditeurs du cours de philosophie et de politique positives, vous transmettre nos remerciements pour le dévoue-

ment, le désintéressement, le talent, avec lesquels vous accomplissez la lourde et difficile tâche que vous avez assumée.

Grâce à vous, monsieur et cher maître, la philosophie positive se répand, se popularise. Elle n'est plus l'apanage exclusif de quelques esprits privilégiés : elle pénètre même, j'ose le dire, dans la partie la plus éclairée du prolétariat, de ce prolétariat que vous aimez, mais que vous ne flattez jamais, à l'émancipation duquel vous travaillez, émancipation peut-être tardive à son gré, mais néanmoins certaine; que vous hâtez depuis de longues années, en l'instruisant, en le moralisant; dont votre haute raison philosophique modère l'ardeur trop souvent encore inconsciente, en lui montrant que tout progrès ne s'obtient qu'au prix d'un long et dur sacrifice, et que le temps est, en toutes choses, un facteur puissant et nécessaire.

C'est bien la cause du peuple que vous servez, monsieur et cher maître, dans ces entretiens d'un ordre élevé autant que familier, où le science la plus profonde s'allie à l'esprit le plus enjoué. Et, s'il m'était permis d'exprimer un regret, c'est que l'ensemble du prolétariat, auquel j'appartiens, ne profite pas davantage de cet enseignement qui lui serait si utile, si nécessaire.

Nous espérons, monsieur et cher maître, que, grâce à l'initiative du gouvernement de la République, qui vous a récemment appelé à cette chaire de l'*Histoire générale des Sciences*, dont Auguste Comte sollicitait la création, il y a quelque soixante ans, le Positivisme, dont vous êtes le plus illustre représentant, se propagera et fera de plus en plus sentir son action bienfaisante jusque dans les masses populaires.

Ai-je besoin d'ajouter combien cette nomination, couronnement d'une longue et laborieuse carrière, toute faite de dévouement, de désintéressement, de science, autant que de modestie, a été applaudie par tous les esprits libres et indépendants?

Vous continuerez, monsieur et cher maître, au Collège de France, dans cette illustre maison, la glorieuse tradition de vos devanciers, de vos pairs, de vos égaux, de Ramus, de Gassendi, de Michelet.

Vos auditeurs habituels n'avaient qu'une crainte : c'est que les nouvelles et hautes fonctions dont vous êtes investi ne vous empêchassent de continuer votre cours populaire. Ce n'était, fort heureusement, qu'une crainte illusoire.

Il nous sera donné comme naguère de vous entendre et de profiter de vos lumières, pendant de longues années encore : c'est notre vœu le plus cher.

C'est pourquoi, monsieur et cher maître, réunis ici dans un même sentiment, disciples et auditeurs, nous vous exprimons notre respectueuse admiration et notre profonde gratitude.

M. Pierre Laffitte, très visiblement ému par cette marque de vibrante sympathie, a, dans une éloquente réponse, exprimé à ses disciples et auditeurs, tout le plaisir qu'il éprouvait de cette cérémonie. Puis, faisant allusion aux paroles de M. Raflin, il a répondu qu'il fallait maintenant agir pour conquérir l'élite du prolétariat à la philosophie positive.

II. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR.

CONFÉRENCES

Du Dr E. Delbet, le 23 mars, 10, rue Monsieur-le-Prince, à 8 heures 1/2 du soir, sur *Anacréon, Théocrite, Longus.*

De M. Oscar d'Araujo, le 23 avril (*idem*), sur la *Géométrie* de Clairault.

Du Dr Constant Hillemand, le 25 mai (*idem*), sur *le Pèlerinage de Child-Harold*, de Byron.

Du Dr Paul Dubuisson, le 29 juin (*idem*), sur le *Traité sur les fonctions du cerveau*, de Gall.

De M. Edouard Pelletan, le 27 juillet (*idem*), sur *le Théâtre* d'Eschyle.

De M. Ch. Jeannolle, le 31 août (*idem*), sur les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, de Duclos.

De M. Emile Corra, le 26 octobre (*idem*), sur *la Politique* d'Aristote.

Du Dr Clément, le 30 novembre (*idem*), sur les *Recherches sur la vie et la mort*, de Bichat.

De M. Gouge, le 28 décembre (*idem*), sur les *Mémoires* de Benvenuto Cellini.

M. Ahmed Riza a fait, le 23 avril dernier, à la Bibliothèque populaire du VIIIe arrondissement, une conférence très goutée sur *la Condition des femmes en Turquie.*

En raison de l'abondance des matières, la suite de l'article sur *Auguste Comte médecin* est reportée au prochain numéro.

Pour paraitre prochainement :

La 5e édition du Cours de Philosophie positive, publiée par les exécuteurs testamentaires.

BELGIQUE

Extrait de **La Raison** (bulletin mensuel de la Libre-Pensée) du 20 avril 1892.

BRUXELLES. — La *Section philosophique* du *Cercle de propagande socialiste* de Bruxelles a donné, le dimanche 10 avril, une matinée au profit de *l'Œuvre de l'Orphelinat rationaliste*. La Section dramatique du *Cercle des Soirées populaires rationalistes* et le Cercle choral *L'Echo du Peuple* prêtaient leur concours à cette fête.

Le programme, parfaitement composé, avait attiré, dans la belle salle de la Scala, un public nombreux et choisi qui était venu témoigner, par sa présence, combien la sympathie est grande que rencontre partout l'*Œuvre de l'Orphelinat rationaliste*.

La conférence, intercalée entre les deux parties du programme, était faite par M. Nap. Navez, ancien président de la *Libre-Pensée* d'Anvers. L'orateur avait choisi pour sujet de sa conférence, *la Sociologie et son fondateur, Auguste Comte*. Après avoir parlé des croyances religieuses chez les différents peuples de l'antiquité, il a passé en revue les transformations consécutives du culte, depuis le fétichisme jusqu'au monothéisme pour arriver à l'époque où la Révolution française est venue faire table rase de toutes ces superstitions pour inaugurer enfin l'ère de la raison, seul guide de l'homme. Le conférencier s'est longuement étendu sur la vie et les travaux du philosophe Comte, et il a su captiver, pendant une heure entière, le nombreux auditoire par le charme de sa parole. Belle et instructive conférence de laquelle chacun des assistants aura emporté un enseignement fécond, de nature à provoquer aussi le vif désir de connaître, de plus près, l'œuvre du fondateur de la science sociologique.

BULLETIN D'ANGLETERRE

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DU NORD DE LONDRES

CONFÉRENCE DU Dr J. KAINES

(Résumée, traduite et rédigée par MM. P. Descours et Th. Cattin.)

SHAKESPEARE

La biographie des deux grands poètes de l'Humanité, Homère et Shakespeare, est bien incomplète, malgré les recherches passionnées poursuivies depuis des siècles et inspirées par l'intérêt toujours grandissant qui s'attache à de pareils noms. Encore faut-il reconnaître que les quelques renseignements que nous possédons sont d'une authenticité douteuse. Il se mêle à tout cela, surtout au sujet du héros grec, une grande part de légende. Le lieu de naissance du « vieillard aveugle » paraît bien être l'île rocailleuse de Scio, quoique sept villes se soient disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. C'est encore ce que nous savons de plus positif sur l'auteur de l'*Odyssée*.

Le génie que nous allons étudier aujourd'hui a heureusement laissé un peu plus de traces, moins toutefois que nous le souhaiterions. Shakespeare est né en 1564, au centre de l'Angleterre, à Stratford-sur-l'Avon, dans le Warwikshire. Ses parents étaient d'honnêtes et modestes marchands de laines.

Il dit lui-même, quelque part, qu'on lui apprit, au collège, un peu de latin et encore moins de grec. A 18 ans, il épousa Anne Hutchuday de Shottery, dont il eut trois enfants. Quatre ans plus tard, il vint à Londres où il fut tout à la fois acteur et auteur dramatique. En 1604, il retourne dans sa ville natale où il achète New-place et les champs qui l'entourent avec l'argent provenant de ses parts aux théâtres le Globe et le Blackfriars.

Il mourut en 1616 et fut enterré dans le chœur de l'église de Sainte-Marie à Stratford.

Voilà à peu près tout ce que nous savons de certain sur l'existence de ce grand homme. Tous les détails qu'on y ajoute si facilement sont plus ou moins douteux. Sa modestie est la principale

cause de l'obscurité qui règne autour de lui. Il ne croyait évidemment pas que ses écrits vivraient et charmeraient ses successeurs, plusieurs siècles après sa mort. Quelques-unes de ses pièces, et non des moindres, furent sans doute jugées par lui indignes de voir le jour et ne furent publiées qu'après sa mort par ses amis Heming et Condell. Cette tâche fut si mal remplie par ces derniers que le texte fourmille d'erreurs. Les commentateurs et éditeurs ont, par la suite, fait disparaître une partie de ces fautes qui obscurcissaient beaucoup l'œuvre du maître.

Dans l'étude que nous allons poursuivre, sur onze pièces de Shakespeare, nous ne chercherons pas à faire étalage de savoir sur des minuties de texte (si même nous le pouvions faire), nous ne rechercherons pas davantage à quelle source le poète a puisé le sujet de ses pièces. Ceux que ces questions intéressent trouveront facilement à satisfaire leur curiosité. Il y a, sur Shakespeare, des ouvrages très nombreux, mais d'une valeur très relative. Nous estimons, quant à nous, qu'il vaut mieux s'abstenir systématiquement de lire toute cette littérature et tous ces commentaires, et qu'il est bien préférable de lire le poète lui-même. Nous ne conseillerons pas aux *dévoreurs* de journaux et de nouveaux romans la lecture de notre auteur; c'est une nourriture trop forte pour des cerveaux gâtés par cette littérature facile qui envahit tout. Il est le poète de ceux qui lisent bien et qui pensent beaucoup, et cet art n'est pas celui de tout le monde; mais celui qui voudra se donner la peine de réfléchir sera grandement récompensé. Les abords de la mine sont difficiles, la gangue est épaisse, mais le diamant est si pur qu'on est largement payé des efforts faits pour le mettre à nu. Le trésor est immense, les pensées sont grandes et fortes. Shakespeare touche et agite toutes les connaissances humaines.

Tous les critiques reconnaissent qu'il est le plus grand des dramaturges modernes. Aucun de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ses successeurs ne peut lui être comparé sous certains rapports. On accorde généralement que Eschyle et Milton ont un style plus sublime; que la phrase du Dante est plus intense, plus précise et son dédain plus royal. Mais enfin toutes ces comparaisons reposent souvent sur des bases peu solides et sont assez oiseuses. Nous préférons considérer les grands génies dans leurs belles œuvres, dans leurs belles actions et laisser à d'autres le soin de leur découvrir des défauts. Nous estimons aussi que le meilleur moyen d'honorer leur mémoire ne consiste pas dans l'abus des louanges ronflantes, mais bien dans l'étude de leur œuvre.

Shakespeare a été placé par le Positivisme au premier rang de ceux que nous devons honorer comme bienfaiteurs de l'Humanité. Nous ne proposons pas de lui rendre un culte exclusif comme on

l'a voulu faire pour Jésus, Bouddha ou Mahomet; non, l'objectif de notre culte n'est pas la glorification d'une seule personne, mais bien l'ensemble de tous ceux qui ont bien servi leurs semblables et dont l'influence bienfaisante se perpétue à travers les siècles. Shakespeare est incontestablement de ceux-là.

Beaucoup de personnes, tout en reconnaissant à notre poète une grande valeur intellectuelle et morale, refusent à son œuvre un caractère religieux. Si l'on prend le mot religion dans son acception courante, surtout théologique, il est certain que Shakespeare n'est pas un auteur religieux; mais si, au contraire, on n'envisage que le but cherché, c'est-à-dire l'amélioration morale de l'homme, il faut reconnaître qu'il obtient, par des moyens différents de ceux employés par les divers sacerdoces, des résultats identiques. Les moralistes, les prédicateurs, les directeurs spirituels, ont toujours cherché à montrer à l'homme sa vraie nature en tâchant de l'améliorer. Or, Shakespeare remplit le même rôle en éclairant et mettant à nu les passions qui nous agitent. Ses drames nous donnent des leçons aussi élevées que les meilleurs sermons prêchés de nos jours. L'Eglise s'est toujours servie de cérémonies plus ou moins pompeuses pour enseigner et exhorter à la vie dévote. Au moyen âge on jouait des *Mystères* dans le même but. De nos jours, à Ober-Ammergau, le drame de la Passion attire des milliers de spectateurs, et, à l'origine, il était vraiment un acte religieux. Le catholicisme célèbre chaque jour la tragédie de la Rédemption dans le sacrifice de la messe. Le polythéisme s'est également servi du drame pour donner des leçons d'une haute signification morale.

Si l'on compare les histoires et les tragédies de Shakespeare avec celles de l'Ancien Testament, l'avantage n'est pas toujours du côté de ce dernier. Les vieilles chroniques de Holinshed et de Hall d'où Shakespeare a tiré les matériaux sont au moins aussi véridiques que les soi-disant histoires de la Bible et il se dégage de l'ensemble de ses drames plus de vérités et plus de morale que des écrits des anciens Hébreux. Son œuvre contient, il est vrai, des passages regrettables. Cependant, à tout prendre, elle est bien préférable à l'Ancien Testament qui nous met sous les yeux une foule d'actes de moralité douteuse.

Qui oserait dire, par exemple, que le Cantique des cantiques est plus pur que Roméo et Juliette? Le poème dont Salomon est probablement l'auteur est un vrai chant d'amour passionné. Les expressions sont d'une hardiesse exagérée. L'Eglise l'a interprété comme se rapportant à Jésus et à elle-même. L'époux, c'est Jésus, l'Eglise représente l'épouse. On peut dire de même que les malheurs du roi Léar et de ses filles nous donnent de meilleures leçons que les démêlés du roi David avec sa famille et que notre roi Alfred est infiniment plus noble et plus religieux que le vainqueur de Goliath.

Tout en reconnaissant que les auteurs juifs ont fait des œuvres remarquables, comme les livres de Job et l'Ecclésiaste, on doit convenir que les problèmes dont ils se sont occupés avaient déjà été traités avec plus de profondeur par Eschyle et Sophocle. Tous ont été dépassés par Shakespeare qui, dans Hamlet, s'est élevé à une hauteur incomparable soit pour l'intérêt du sujet, soit par la façon humaine, profonde et saine dont il l'a traité.

Il est certain que, dans l'avenir, alors que le drame sera redevenu religieux, il sera un puissant moyen d'enseignement.

Il agit sur nous avec une plus grande puissance que l'histoire elle-même, car on peut représenter, avec une intensité très forte, les choses de la vie et montrer les conséquences inévitables de l'oubli des lois morales. On peut prévoir que le drame régénéré s'adjoindra le concours de la musique pour augmenter le degré d'émotion des spectateurs. Ce moyen a d'ailleurs été employé par les anciens qui y joignaient aussi la danse.

Voyons comment Comte a apprécié l'œuvre de Shakespeare. Des drames historiques il ne retient, pour la bibliothèque positiviste, que *Coriolan* et *Henri VIII*. M. F. Harrison croit que les autres sont rejetés parce qu'ils ne rendent pas suffisamment justice au passé et ne renferment pas les résultats d'un profond savoir historique.

Jules César, le meilleur de tous, est omis par Comte, parce qu'il est trop favorable aux meurtriers de César et à leur forfait, que Comte a toujours qualifié de « crime épouvantable ». Il prend *Coriolan*, quoique inférieur au point de vue littéraire, parce que ce drame se rapproche davantage de la vérité historique. Les motifs qui lui ont fait choisir *Henri VIII*, qui n'est peut-être pas de Shakespeare, sont moins visibles. Peut-être considérait-il ce drame comme une idéalisation fidèle de ce mouvement historique qu'il décrit comme étant la subordination du pouvoir spirituel au pouvoir temporel en Europe. Il préfère aux pièces de Shakespeare les tragédies historiques de Corneille. Ceux qui connaissent ce dernier auteur comprendront facilement le motif de cette préférance. Corneille fait revivre, avec une vigueur étonnante, les héros de la vieille Rome (1).

(1) Je me permets de conseiller la lecture du beau livre de M. le Dr Bridges sur *la France sous Richelieu et Colbert*, pages 183 et suivantes. « Corneille est à peine connu en Angleterre, c'est un nom et rien de plus. Cette ignorance nous est très préjudiciable, car quatre de ses pièces : *Le Cid*, *Horace*, *Cinna et Polyeucte* sont incontestablement des chefs-d'œuvre ». On fera bien d'écarter toute comparaison avec notre grand Shakespeare. Entre le poète anglais, dont l'esprit embrasse tant de sujets, et la simplicité toute humaine et relative de Corneille, il n'y a pas de comparaison possible. On peut le comparer aux poètes de la Grèce, à Virgile, à Lucain ou à notre

La liste des ouvrages de Shakespeare est si longue qu'il nous sera impossible d'entrer sur chacun d'eux dans d'abondants détails. Nous dirons peu de chose des drames comme *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, le *Roi Lear* : tout le monde les connaît et leur gloire remplit l'univers. Nous résumerons brièvement ce qu'il y a de plus saillant dans chaque pièce de façon à donner une idée suffisamment claire de la partie la moins connue de l'œuvre de notre grand poète.

Commençons par « Le jour des Rois ». On trouve là une description de l'amour caché d'une femme, Viola, pour le duc. Shakespeare traite ce sujet avec un tact et une délicatesse remarquables. Viola s'habille en homme et, pendant quelque temps, est considérée comme tel; mais, sous le costume masculin, elle reste femme dans tout ce qu'elle pense, dit et fait. Il y a beaucoup de scènes comiques, mais rien ne surpasse la tendresse de Viola dans les passages où elle parle au duc.

Le duc. Et quelle est son histoire?

Viola. Elle n'en a pas, Monseigneur; elle n'avoua jamais son amour. Elle le cacha et il se nourrit de sa joue damassée comme un ver se nourrit du bourgeon d'une plante, elle languit dans ses mélancoliques pensées, elle s'assit, comme la patience, sur une tombe, souriant à sa douleur. C'était vraiment de l'amour. Peut-être les hommes promettent-ils davantage? Ils jurent sans hésiter qu'ils seront fidèles, mais nous savons qu'ils tiennent peu leurs serments.

Le Conte de l'hiver nous dépeint la jalousie d'un imbécile et l'amour inébranlable d'une femme. Hermione est une des plus belles créations du poète. L'amour la rend très brave, et, malgré les souffrances qu'elle endure, elle est toujours prête à pardonner. Sa fille, Perdita, est si belle, si douce et si gracieuse, qu'elle est comme l'haleine de la rosée. Cependant c'est une vraie femme qui a tout le charme et la douceur que l'on trouve dans la vie pastorale avec son amour si simple et si vrai.

Coriolan est un vrai patricien romain. Il est fier, volontaire et hautain. Cependant il est patriote et il se sacrifie à sa mère, Volumnia, et à sa patrie. Un critique anglais très distingué, Hazlitt, dit de lui : « Son amour de grandeur, son mépris pour l'opinion populaire, sa fierté et sa modestie s'enchaînent bien ». Sa fierté consiste dans la dureté de sa volonté, son amour de la grandeur dans sa volonté ferme de renverser tous les obstacles et d'obtenir l'appro-

Milton. Le sujet de chacune de ses pièces est très simple. Il peint la lutte des passions privées et publiques, entre l'amour et le devoir, entre l'amour et l'honneur, entre la religion et l'amour : problèmes éternels qui occuperont les plus nobles natures jusqu'à la fin des siècles.
(*Note du traducteur.*)

bation de ses amis et même de ses ennemis. Son dédain pour la multitude, sa sévérité envers le peuple sont dus à la même cause. Il ne peut pas contredire ceux qui le louent, donc il n'aime pas entendre les louanges. Il ne vise qu'à gagner, par ses actes, l'estime et l'approbation des autres. Sa magnanimité est très grande. Il admire dans son adversaire les vertus qu'il possède. Il se réfugie au foyer d'Aufidius avec la même confiance qu'il aurait ressentie s'il l'avait rencontré sur le champ de bataille.

Roméo et Juliette. C'est la fête de l'amour, et quelle fête que Shakespeare nous offre dans cette pièce ! L'amour de ces jeunes gens d'Italie est aussi impétueux et dévorant que les haines des maisons de Capulet et de Montaigu. Tout est plein d'amour dans ce chant d'amour, tout brille d'un amour ardent, intense et éternel. On sent que la mort seule peut mettre fin à cette union si forte, à cet amour si ardent et si profond que la vie elle-même ne peut pas durer et résister à des feux qui la consument si vite. La catastrophe est tout italienne.

Henri VIII. Nous avons déjà dit pourquoi Comte avait choisi cette pièce. Les discours de Wolsey sont, d'après les critiques, l'œuvre de Wolsey lui-même. Quant au roi nous n'éprouvons que de l'horreur pour lui.

Le Marchand de Venise. L'auteur nous montre, dans cette magnifique pièce, la haine féroce du monothéisme juif pour le monothéisme chrétien et *vice versa*. Rien n'est plus profondément vrai. Portia une des plus belles créations féminines du génie de notre poète : elle est vive, belle, éloquente et a autant d'esprit que de beauté. Mais le drame est assez connu pour se passer de longs commentaires.

La Tempête est l'œuvre la plus poétique de Shakespeare. L'action se passe dans le domaine de la fantaisie pure. Dans aucun autre de ses drames il n'y a autant de sagesse, de tendresse et de poésie.

Nous essayons, dans ces conférences, de montrer la valeur morale des ouvrages de Shakespeare. Nous avons un but religieux, et, par conséquent, moral. Nous devons rechercher avec attention tous les enseignements contenus dans cette œuvre incomparable qui en contient tant et nous efforcer d'en tirer profit pour notre conduite de tous les jours. Nous y trouverons, si nous le voulons bien, les secrets qui ne sont connus que des grands génies. Nous pourrons vivre intimement avec les beaux personnages de sa création et devenir leurs amis.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

10, rue Monsieur-le-Prince, 10

HENRI D'OLIER. — Table analytique du *Système de Politique positive* d'Auguste Comte, 1 fr. 50.

T.-L. DONKIN AND R. CONGRÈVE. — Translation of *Appeal to Conservatives* by A. Comte, London (Trübner), 1 vol., 2 s. 6 d.

ANTONIN DUBOST. — *Des Conditions de Gouvernement en France*, Paris, 1 vol. (Alcan), 7 fr. 50 — *Danton et la Politique contemporaine* (Charpentier), 3 fr. 50. — *Danton et les Massacres de Septembre* (Charavay).

Dr PAUL DUBUISSON. — *Des quatre Sens du toucher et en particulier du Sens de la musculation*, br. 1 fr. 50. — *La Crémation*, en collaboration avec le Dr Lacassagne, br., 2 fr.

HENRI EDGER. — *Comte's Positivist Calendar*, New-York. — *A. Comte and the middle Ages*, Presbourg.

HENRY ELLIS. — *What Positivism Means,* London (Reev. et Turn.), 1 d.

F.-G. FLEAY. *Three Lectures en Education,* London (Reev. et Turn.), 1 s.

DON JOSÉ SEGUNDO FLOREZ. — *Teatro espanol essojido. Colleccion selecta del antigno teatro espanol*, Paris, 1854 (Garnier), 1 vol., 8 fr.

J.-B. FOUCART. — *La Grève des charbonniers d'Anzin en 1866.* — *Le projet Dufaure et le Droit d'association*, 0,50 c. — *La Toussaint*, ode, 1 fr. — *La Cité nouvelle*. ode, 1 fr.

P. FOUCART. — *Le Centenaire de Voltaire*, 1 fr. — *De la Fonction industrielle des femmes*, 1 fr. — *La Mode et le Salaire*, 0,50 c.

JAMES GEDDES. — *The Month Gutenberg or modern industry*, London.

C.-S. HALE. — *An historical Sketh of religions économy*, relative to the future race.

J. CAREY HALL. — *A general view of Chinese civilization* from the French of P. Laffitte. Yokohama.

JOHN K. INGRAM — *The present Position and Prospects of political Economy,* Dublin, 1878 (Ponsomby).

FRÉDÉRIC HARRISON. — *Oliver Cromwell*, London, 1889 (Macmillan), 1 vol., 2 s. 6 d. — *The Industrial Republic*, 1 d. — *Marriage*, 2 d. — *The Memory of the Dead*, 1 d. — *A New Era*, 1 d. — *Order and Progress :* I. Thoughts on government; II. Studies of political crises, 1875.

E.-B. HARRISON. — *Service of Man :* Hymns and Pœms, 6 d.

C.-G. HIGGINSON. — *Auguste Comte*, London (Reev. et Turn), 1 d. — *A More Excellent Way*, 1 d.

INVOCATION A L'HUMANITÉ, chant religieux pour voix de basse, avec accompagnement de piano, paroles et musique, 2 fr.

SAMUEL-A. KUN. — *Le Programme de l'Avenir :* réponse à Mgs. Schlauch, évêque de Szathmar, en Hongrie, br. 1 fr.

A.-M. DE LOMBRAIL. — *Aperçus généraux sur la Doctrine positiviste*, Paris, 1858 (Capelle), 1 vol., 3 fr.

JOS. LONCHAMPT. — *Essai sur la prière*, 3e édit., 0,50 c. — *Principes de mécanique générale*, br.

VERNON LUSHINGTON. — *Mozart*, London (Reev. et Turn), 3 d. — *Shakespeare*, 3 d. — *The Worshy of Humanity*, 3 d.

HARRIET MARTINEAU. — *The Positive Philosophy of Aug. Comte;* translated and condensed, 2e édit, London, 1875 (Trübner), 2 vol, 21 s.

MEHAY. — *La théorie atomique et le rôle de l'imagination dans la science*, br. — *Relations numériques entre le volume des corps composés et l'atomicité de leurs éléments*, br.

Dr DE MENDONÇA. — *Do Espirito positivo*, br. — *Da Nutricam*, Rio-de-Janeiro.

JOHN G. MILLS. — *Positivist Prayer;* from the French of Z. Lonchampt, New-York.

J. COTTER MORISON. — *Gibbon*, London (Macmillan), 1 vol. 1 s. — *Macaulay*, 1 vol., 1 s. — *St.-Bernard of Clairvaux.* — *Johan of Arc.*

R. NEWMAN. — *John Milton*, London, (Reev. et Turn.), 2 d.

INTERNACIONAL POLICY. — *Essays on the Foreign Relations of England*, 2e édit., London, 1884 (Reeves et Turner), 2 s. 6 d. Contents : *The West* by Congreve; *England and France* by F. Harrison; *England and the Sea*, by E.-S. Beesly; *England and India by*, E.-H. Pember; *England and China*, by Dr Bridges; *England and Japon*, by Ch.-A. Cookson; *England and the Uncivilised Communities*, by H.-D. Hutton.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 1

N° 2

No 3

Versailles. — Imprimerie Veuve E. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.



